

David Gagnebin-de Bons, *Les points d'assemblage II*, 2017, tirage pigmentaire, 140 cm de diamètre. © David Gagnebin-de Bons. Exposition *L'incertitude qui vient des rêves*, Circuit, Lausanne, 3.2. – 17.3.2018. Courtesy de l'artiste

PHOTO-THEORIA

EXPOSITIONS

Nassim Daghighian

Comptes rendus (2015 – 2019)

SOMMAIRE

Photo-Theoria 03, novembre 2015 pages
Seba Kurtis, *Immigration Files*, Christophe Guye Galerie, Zurich, 19.11.2015 – 16.01.2016 3

Photo-Theoria 07, mars 2016
Mathieu Bernard-Reymond, *Transform*, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.01. – 5.03.2016 11

Photo-Theoria 06, avril 2016
Maya Rochat, *Too Much Metal for One Hand*, Espace Quai 1 – Festival Images, Vevey, 16.03. – 23.04.2016 23

Photo-Theoria 09, mai 2016
Michel Le Belhomme, *Les Deux Labyrinthes*, Bieler Fototage, Biel,
Journées photographiques de Bienne, *Permis de construite*, Bienne, 29.04. – 22.05.2016 35

Photo-Theoria 10, juin 2016
50JPG, *Caméra(Auto)Contrôle*, CPG – Centre de la Photographie Genève, Le Commun, Genève, 1.6 – 31.7 2016 73

Photo-Theoria 11, juillet 2016
Delphine Burtin, *La dimension cachée*, exposition *Éclat emballé*, PhotoforumPasquart, Bienne, 3.7. – 28.8.2016 95

Photo-Theoria 12, septembre 2016
Festival Images Vevey, *Immersion*, Vevey, 10.09. – 02.10.2016 107

Photo-Theoria 13, octobre 2016
Olivier Lovey, *Miroirs aux alouettes,* abstract, Lausanne, 30.09. – 22.10.2016 120

Photo-Theoria 14, novembre 2016
Stephen Gill's fatigue laboratory, Christophe Guye Galerie, Zurich, 04.11. – 28.12.2016 124

Photo-Theoria 15, décembre 2016
Yann Gross, *The Jungle Show III*, Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 – 13.01.2017 129

Photo-Theoria 22, été 2017
Wolfgang Tillmans, "S'inscrire dans le monde", Fondation Beyeler, Riehen/Basel, 28.05. – 01.10.2017 147

Photo-Theoria 23, septembre 2017
"Nom de code : vfg NWFP", *Prix vfg des jeunes talents en photographie*, Photobastei, Zurich, 14.9. – 15.10.2017 163

Photo-Theoria 24, octobre 2017
"ECAL. La photographie à l'heure du Big Data", *Diplômes 2017*, ECAL, Renens, 27.09. – 13.10.2017 191

Photo-Theoria 27, février 2018
Zanele Muholi, *Somnyama Ngonyama*, Luma Westbau, Zurich, 17.02. – 13.05.2018 229

Photo-Theoria 28, mars 2018
"Installations", l'exposition comme moyen d'expression majeur de la photographie contemporaine 237

Photo-Theoria 29, mars 2018
Taryn Simon, *Shouting is under calling*, Kunstmuseum Luzern, Lucerne, 24.02. – 17.06.2018 282
Axel Hütte, *Far away – on the road*, Museum Franz Gertsch, Burgdorf, 24.03. – 26.08.2018 295

Photo-Theoria 31, juin 2018
Art Basel, Photo Basel et I Never Read, Bâle, 12.06. – 17.06.2018 303
Martha Rosler & Hito Steyerl, *War Games*, Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018 324

Photo-Theoria 34, octobre 2018
Unseen, Foam et Huis Marseille, Amsterdam, septembre 2018 328

Photo-Theoria 35, novembre 2018
"Paris Photo au féminin pluriel", Paris Photo, Paris, 08.11. – 11.11.2018 364

Photo-Theoria 36, janvier-mars 2019
"Au-delà du genre ?", SMITH, *Spectrographies*, MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019 373

Photo-Theoria 37, avril-juin 2019
"Émergences & résurgences", *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 01.05. – 02.06.2019 382

Photo-Theoria 38, automne 2019
"Paris, capitale de la photographie ?", Paris Photo, Paris, 07.11. – 10.11.2019 394
a ppr oc he Le Molière, Paris, 8.11. – 10.11.2019 436

Photo-Theoria 39, hiver 2019-2020
"Identités complexes", *Her Take. Repenser la masculinité*, Photoforum Pasquart, Bienne/Biel, 02.02. – 05.04.2020 447

Photo-Theoria 40, hiver 2020-2021
Matthieu Gafsou, *Vivants (2018-2022)*, Galerie C, Paris, 9.11.– 4.12.2021 Musée de Pully, 16.09. – 11.12.2022 462
Expositions personnelles de : Jung Lee, Nicole Hametner, Tara Ulmann et Edgar Martins 472



© Seba Kurtis, Untitled 9, de la série Heartbeat, 2012, tirage Lambda, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich



© Seba Kurtis, de la série Drowned, 2008, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

SOMMAIRE

NOUVELLES PUBLICATIONS 8
SUISSE ROMANDE 16
TESSIN 50
SUISSE ALÉMANIQUE 53
INTERNATIONAL 82
SPECIAL PHOTO À PARIS 84

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, historienne de l'art et critique AICA. Contact : info@phototheoria.ch



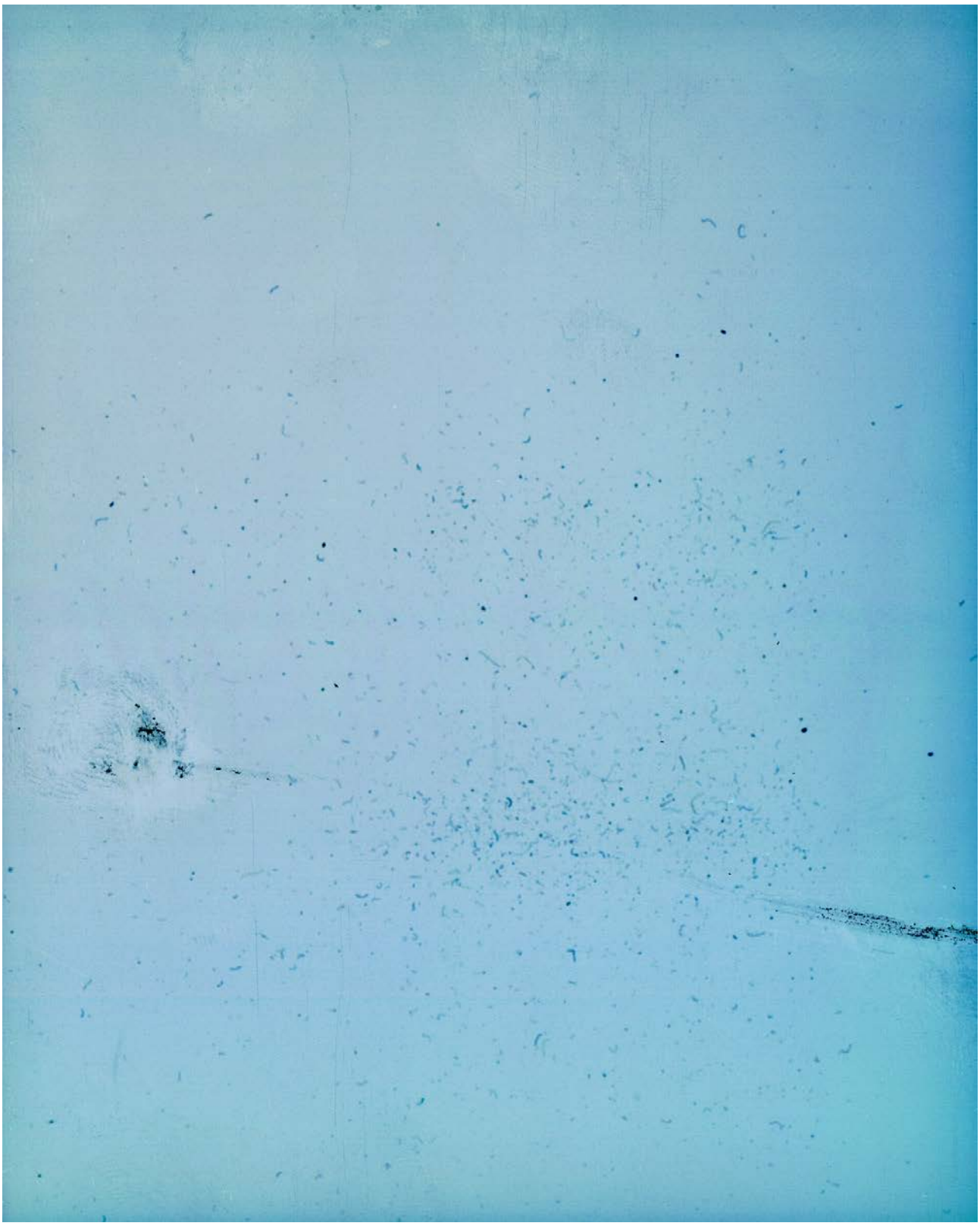
© Seba Kurtis, Untitled 7, de la série Heartbeat, 2012, Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

Couverture – Seba Kurtis

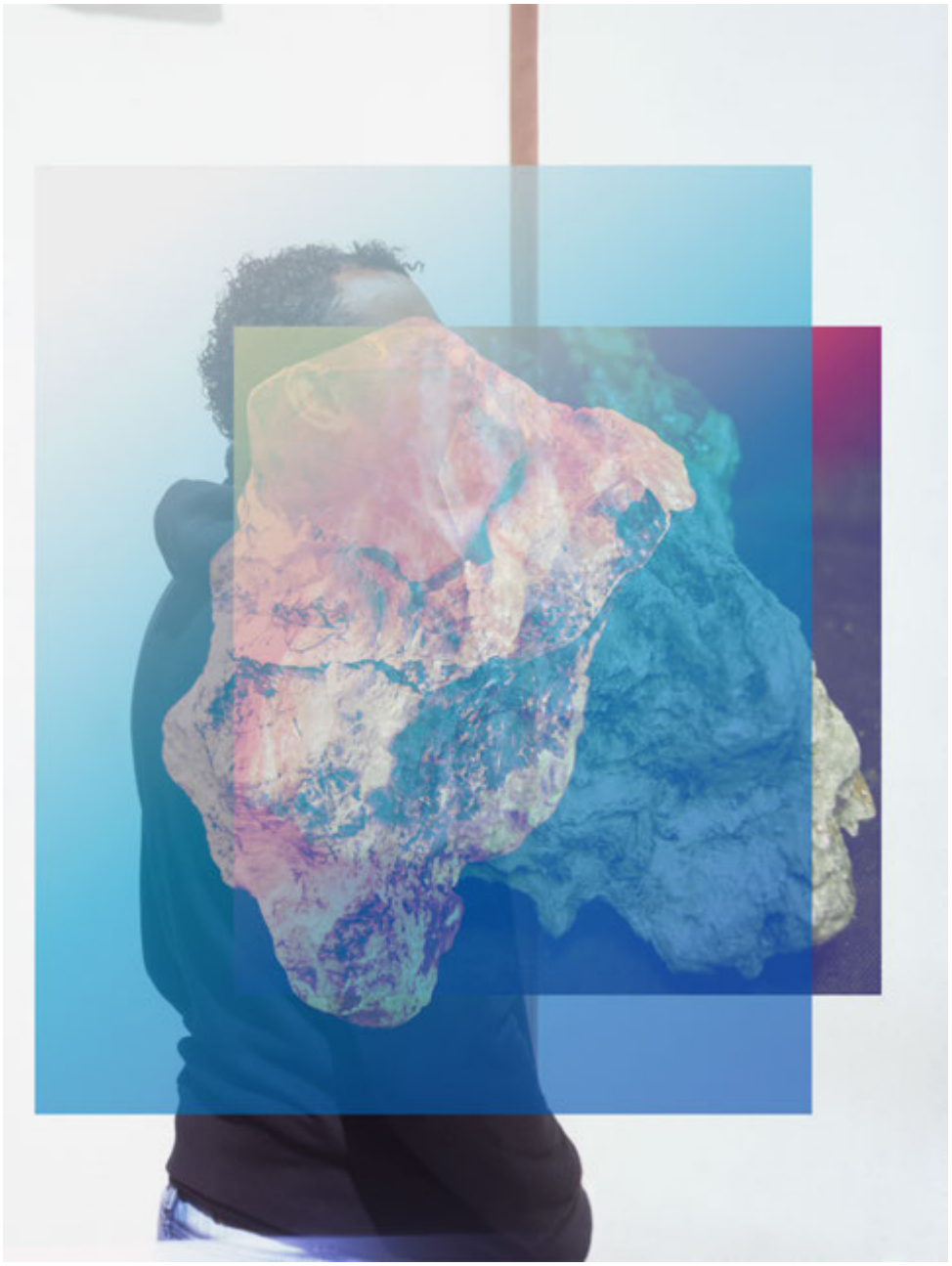
Exposition *Immigration Files* à la Christophe Guye Galerie, Zurich, 19.11.2015 - 16.01.2016 (voir p.62-63).
Seba Kurtis (1974, AR) travaille sur la base de son expérience personnelle. Il a étudié le journalisme et fut un activiste. Né en Argentine à l'époque de la dictature, il a quitté son pays avec sa famille en pleine crise politique et économique en 2001 et a vécu en Espagne le statut d'immigrant illégal pendant cinq ans. Kurtis inclut dans ses séries les nombreuses trajectoires des individus qu'il a rencontrés lors de ses pérégrinations. En faisant appel au collage, à des filtres colorés et à d'autres manipulations de ses images, il met en évidence la peur de montrer son visage, mais aussi la fréquente négation de l'identité du migrant et la déshumanisation du regard qui a lieu dans les mass media. La couverture médiatique des phénomènes en cours s'interroge peu sur l'origine, l'identité et les raisons de l'exil des migrants. Ces questions disparaissent dans le flou de la notion d'immigré. Les individus sont réduits à la seule existence d'une marée humaine à laquelle ils n'ont pas choisi de participer. Alors que le titre *Immigration Files* suggère une stratégie documentaire, les œuvres de Seba Kurtis ne sont pas des transcriptions fidèles de la réalité mais, par le biais des "interventions" de l'artiste, elles proposent un discours esthétique et critique essentiel sur la problématique des migrants.
(suite page 6)



© Seba Kurtis, de la série Drowned, 2008, tirage Lambda, 100x80 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



© Seba Kurtis, Untitled 5, de la série Heartbeat, 2012, Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



© Seba Kurtis, de la série *Talcum*, 2015, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie

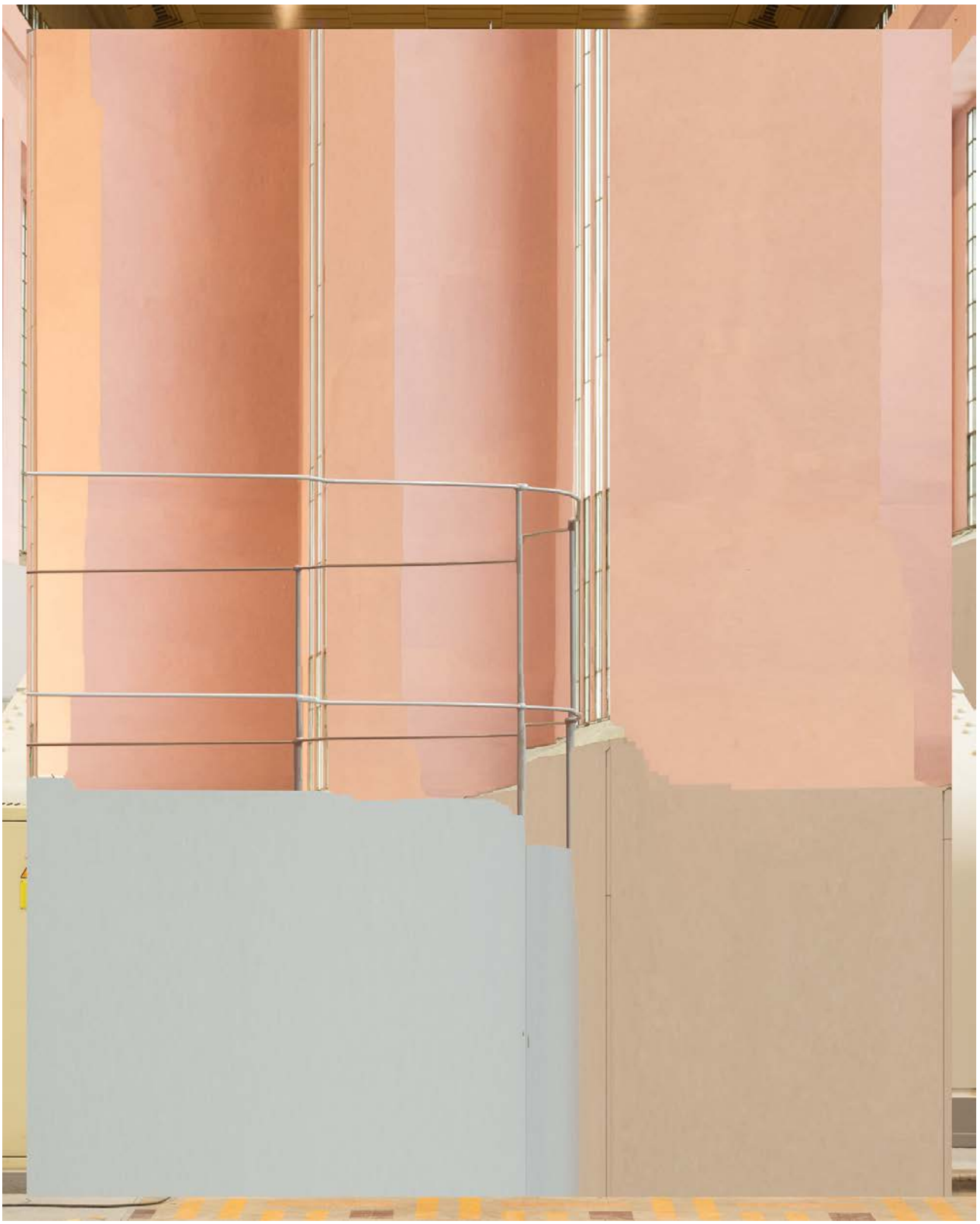
Sa dernière série, *Talcum* (2015), a été réalisée dans le cadre d'une résidence artistique près du camp de requérants d'asile de Cherbourg, petite ville de Normandie. Kurtis fait appel au procédé du collage pour modifier ses portraits traditionnels à la chambre photographique. Les visages des migrants, qui craignent de révéler leur identité publiquement, sont dissimulés sous les images de minerai de talc. Ce choix formel a un lien concret avec leur expérience de migrants. Un journal local avait titré sa couverture en mentionnant des personnes cachées dans un camion chargé de talc dans l'espoir de passer la frontière. L'artiste en extrait le matériau de manière symbolique. Les visages cachés nous rappellent une quête inlassable de l'invisibilité, lorsque la survie implique l'effacement de soi, lorsque " être au monde " signifie devenir inexistant…

Une part des bénéfices de la vente des œuvres sera versée à l'Organisation suisse d'aide aux réfugiés.
Nassim Daghighian

A voir, une intéressante interview de l'artiste par Pôle Image, Rouen, 2015 : https://vimeo.com/142263843



© Seba Kurtis, de la série *Talcum*, 2015, tirage Lambda, 60x50 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 145, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

SOMMAIRE

PUBLICATIONS 12
TESSIN 18
SUISSE ROMANDE 22
SUISSE ALÉMANIQUE 48

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, historienne de l'art et critique AICA.
Contact : info@phototheoria.ch



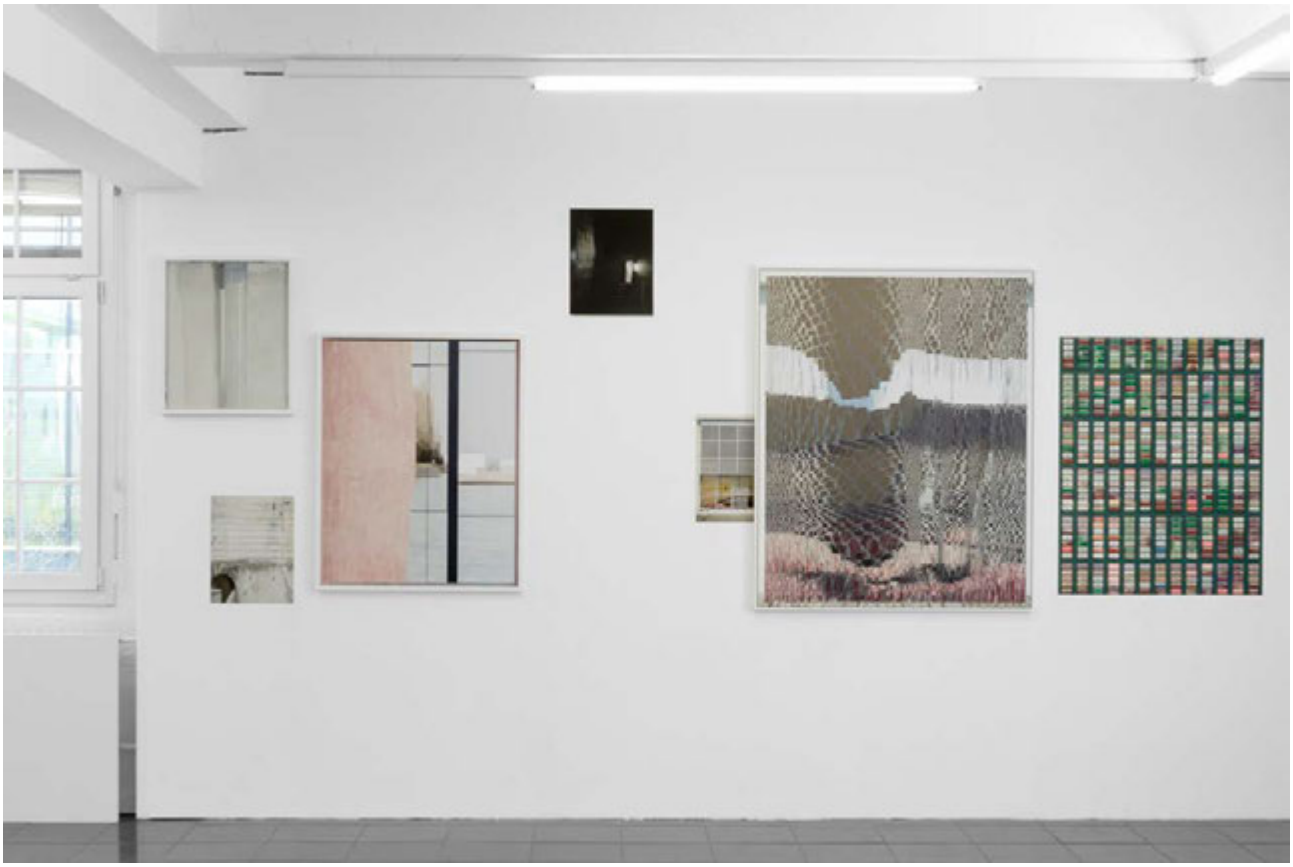
© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

Couverture – Mathieu Bernard-Reymond. Transform

L'exposition *Transform,* organisée début 2016 à la Galerie Heinzer Reszler à Lausanne, permet de découvrir une nouvelle facette du travail artistique de Mathieu Bernard-Reymond. L'ensemble se présente comme une installation photographique contemporaine audacieuse, conçue spécifiquement pour l'espace de la galerie. Les principes de production, de transformation, de juxtaposition, voire de superposition, qui guident les diverses modalités d'accrochage, sont étroitement liés aux lieux représentés. Les différentes étapes de la création artistique sont explicitement mises en relation dans l'exposition, perçue comme un medium en soi.

L'origine de la série *Transform* est un travail documentaire réalisé lors d'une résidence artistique portant sur les sites de production d'EDF en Alsace, ses centrales hydroélectriques et nucléaires le long du Rhin. Ce premier travail photographique a été présenté en automne 2015 dans l'exposition *Image électrique* à La Chambre, Strasbourg, en partenariat avec EDF. Les notions de processus et de transformation, que Bernard-Reymond va développer par la suite, font déjà partie intégrante du fonctionnement d'une centrale hydraulique, utilisant la force de l'eau, ou d'une centrale nucléaire comme Fessenheim, générant de la vapeur d'eau, pour produire de l'énergie électrique. Une partie des photographies de l'exposition *Transform* nous montrent donc ces espaces industriels à travers des détails d'objets, des vues architecturales et quelques paysages, dont l'image magnifique d'un tourbillon d'eau verte, constellé de reflets du soleil, collée au mur comme une grande affiche, de part et d'autre d'un pilier. Un jeu intéressant avec l'architecture du lieu qui dynamise la présentation des œuvres par la mise en valeur d'une dimension sculpturale.

Pour la série *Transform*, Bernard-Reymond a choisi certaines photographies de sa série *Images électriques* et leur a fait subir plusieurs mutations numériques à l'aide d'un algorithme, c'est-à-dire une suite d'opérations successives automatisées de traitement d'image. Une part de hasard survient à ce stade, mais le contrôle du produit final est total puisque l'artiste effectue un *editing* des résultats obtenus, puis d'autres manipulations numériques. Généralement, il ne sélectionne qu'une portion de l'original et introduit ainsi, par le recadrage, un autre type d'intervention. Les photographies perdent progressivement leur apparence documentaire classique pour devenir de plus en plus abstraites. Certaines suggèrent une ressemblance avec la peinture – la modification des pixels en postproduction évoquant les touches du pinceau, – alors que d'autres s'apparentent plutôt à la création infographique, de par leurs couleurs en aplat ou l'aspect étrange de quelques formes. Souvent, la nature des images est difficile à identifier et laisse place à l'imaginaire.



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016

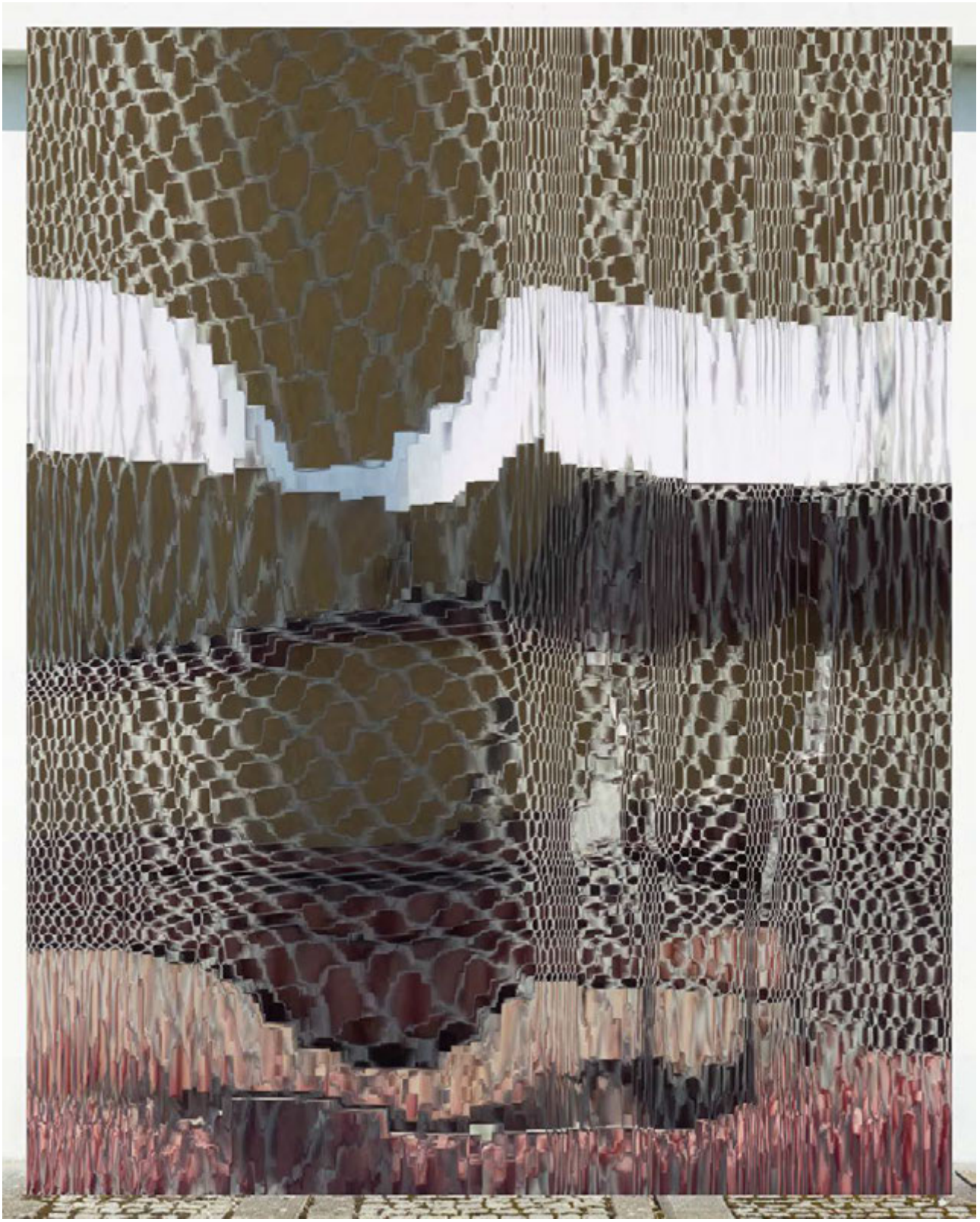
L'ambiguïté poétique est donc une dimension importante de Transform. En observant attentivement le pourtour de ces œuvres, on remarque un fin cadre interne à l'image, qui reprend le pourtour de l'original avant sa restructuration numérique. Par cet effet subtil de surcadrage et de juxtaposition, similaire à un collage, le stade final de transformation cohabite avec une petite portion de la photographie à son stade initial, et les phases intermédiaires restent un mystère pour le spectateur… Un dialogue entre enregistrement du réel et manipulation artistique s'établit non seulement à l'intérieur de chaque œuvre, mais aussi dans l'accrochage complexe des images des deux séries, qui se chevauchent fréquemment, varient dans leur taille et leur disposition à différentes hauteurs. Une sorte de mise en vibration s'instaure entre production d'énergie dans les lieux photographiés et processus créatif montré dans l'exposition.

La série *Images électriques* est présentée sous forme de tirages de multiples dimensions collés à même le mur, alors que les œuvres de *Transform* sont mises sous cadre blanc de trois formats différents (60x50, 100x80 et 136x100 cm) et, souvent, se superposent aux tirages collés. S'y ajoute une grande image de *Transform* aux teintes bleues, collée à la cimaise et partiellement masquée par une petite œuvre proche du monochrome jaune. Ce tirage imposant, encadré de deux fenêtres, apparaît comme le pendant de la photographie du tourbillon qui se trouve sur la paroi adjacente. L'ensemble de l'accrochage, qui évoque les pratiques du collage et du montage, offre ainsi au spectateur la possibilité d'imaginer de nombreuses associations, combinaisons et interprétations.

Nassim Daghighian

Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) est diplômé de la Formation Supérieure en photographie de Vevey (CEPV) en 2002. Il a remporté le Prix de la fondation HSBC pour la photographie en 2003, le prix No-Limit des Rencontres d'Arles en 2005, le premier prix du salon Paris Photo en partenariat avec BMW en 2006, ainsi que le prix Arcimboldo pour la photographie numérique en 2009. Il a publié deux ouvrages, *Vous-êtes ici* (2003, Actes-Sud) et *TV* (2008, Hatje Cantz). Mathieu Bernard-Reymond a présenté son travail dans de nombreuses expositions personnelles en Europe, en Chine, au Japon et à New York, notamment *Des Mondes Possibles*, Musée Nicéphore Niépce, 2010 ; *Elements*, Galerie 14-1, Stuttgart, Allemagne, 2011 ; *Intervalles* et *Disparitions*, Ku-Gallery, Taïpei, Taiwan, Chine, 2011-2012 ; *Monuments*, Galerie Heinzer Reszler, Bruxelles, 2012 et *395'573*, Galerie Heizer Reszler, Lausanne, 2014. www.matbr.com

Note : Les œuvres exposées sont des tirages pigmentaires sur papier archive réalisés par l'artiste (édition de 5 + 1 EA). Les images sont également disponibles au format 35x28 cm dans une édition de 30 exemplaires.



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 7, 2015, tirage pigmentaire, 136x100 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 175, 2015, 100x80 cm (à gauche), Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016



© Mathieu Bernard-Reymond, exposition Transform, Galerie Heinzer Reszler, Lausanne, 21.1. – 5.3.2016



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 112, 2015, tirage pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 61, 2015, tirage pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



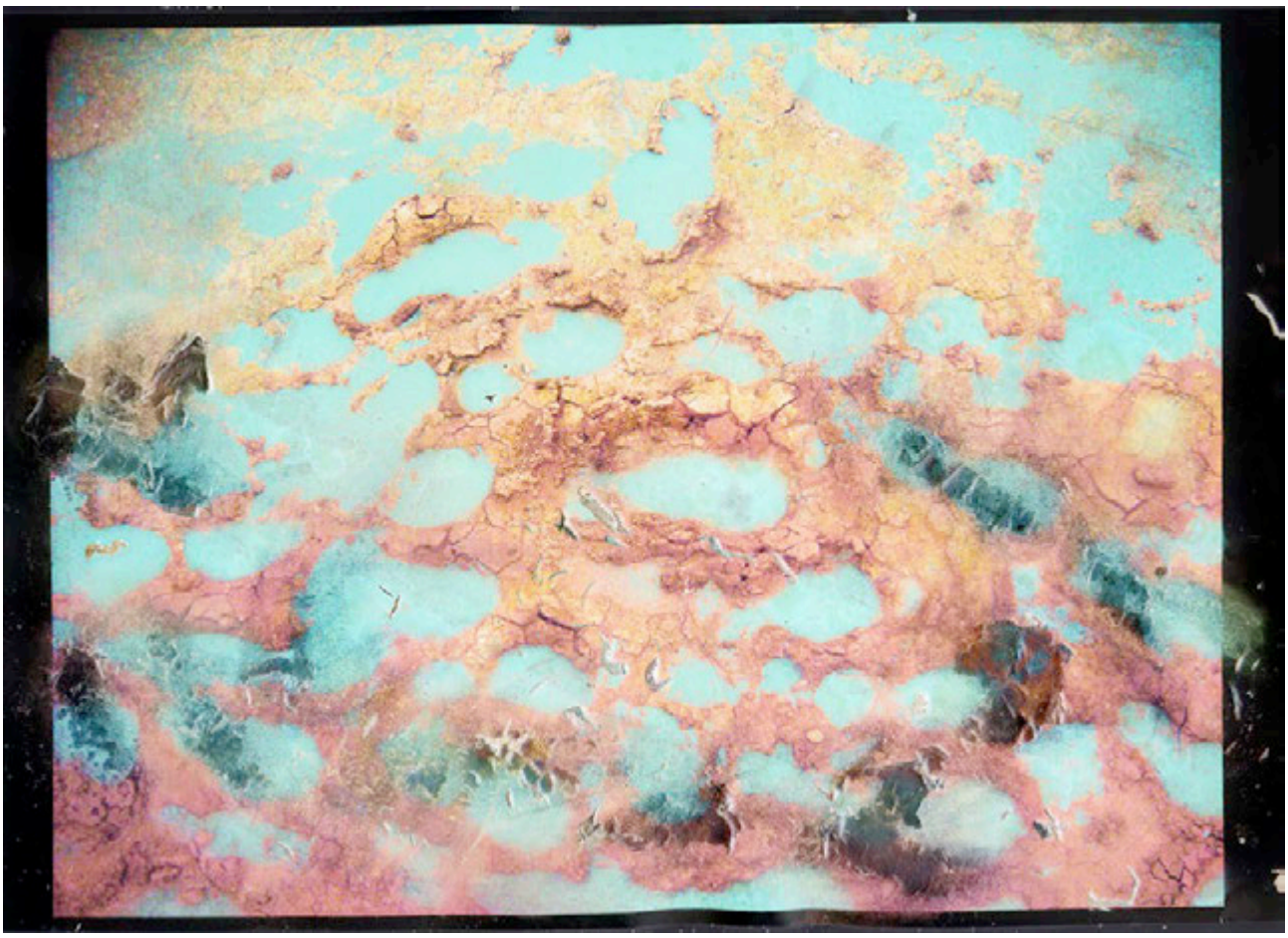
© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 48, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Mathieu Bernard-Reymond, Transform 176, 2015, tirage pigmentaire, 100x80 cm. Courtesy Galerie Heinzer Reszler, Lausanne



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016

SOMMAIRE

PUBLICATIONS	12
TESSIN	24
SUISSE ROMANDE	28
SUISSE ALÉMANIQUE	50

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, info@phototheoria.ch

Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est licenciée ès lettres à l'Université de Lausanne en 1995. Elle est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, où elle était responsable de la communication et de la médiation culturelle. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, et sa présidente de 2009 à 2013. De 2008 à 2015, Nassim Daghighian a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR sur l'actualité de la photographie en Suisse, et a mené plusieurs interviews de personnalités (artistes, curateurs d'exposition, directeurs d'institutions, etc.).
Dernier essai paru sur Photo-Theoria, " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", janvier 2016 :
http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf



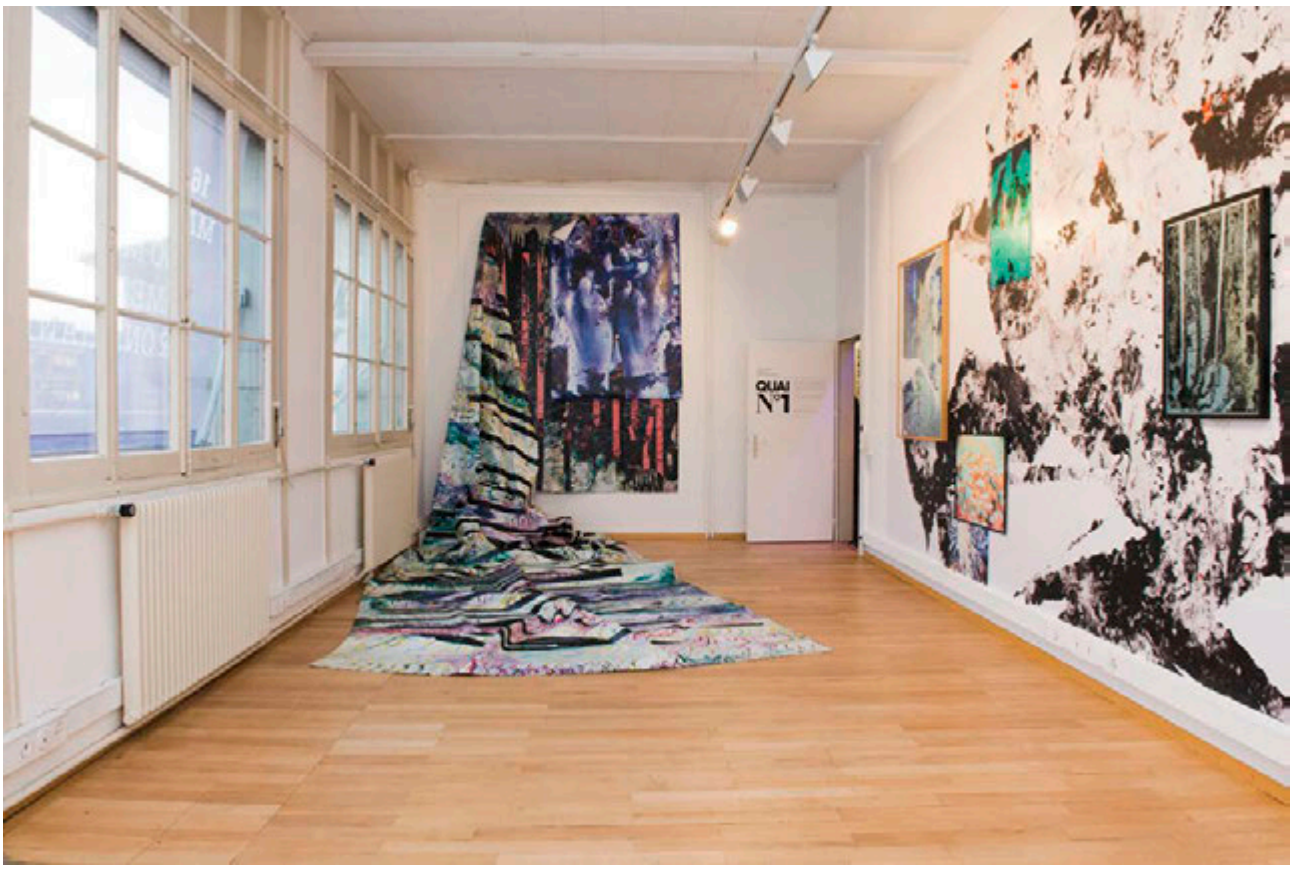
© Maya Rochat, A Plastic Tool, livre édité par Delphine Bedel, MetaBooks, 2015, offset, stencyl et sérigraphie, 21x27 cm, 104 pages

Couverture – Maya Rochat. Too Much Metal for One Hand

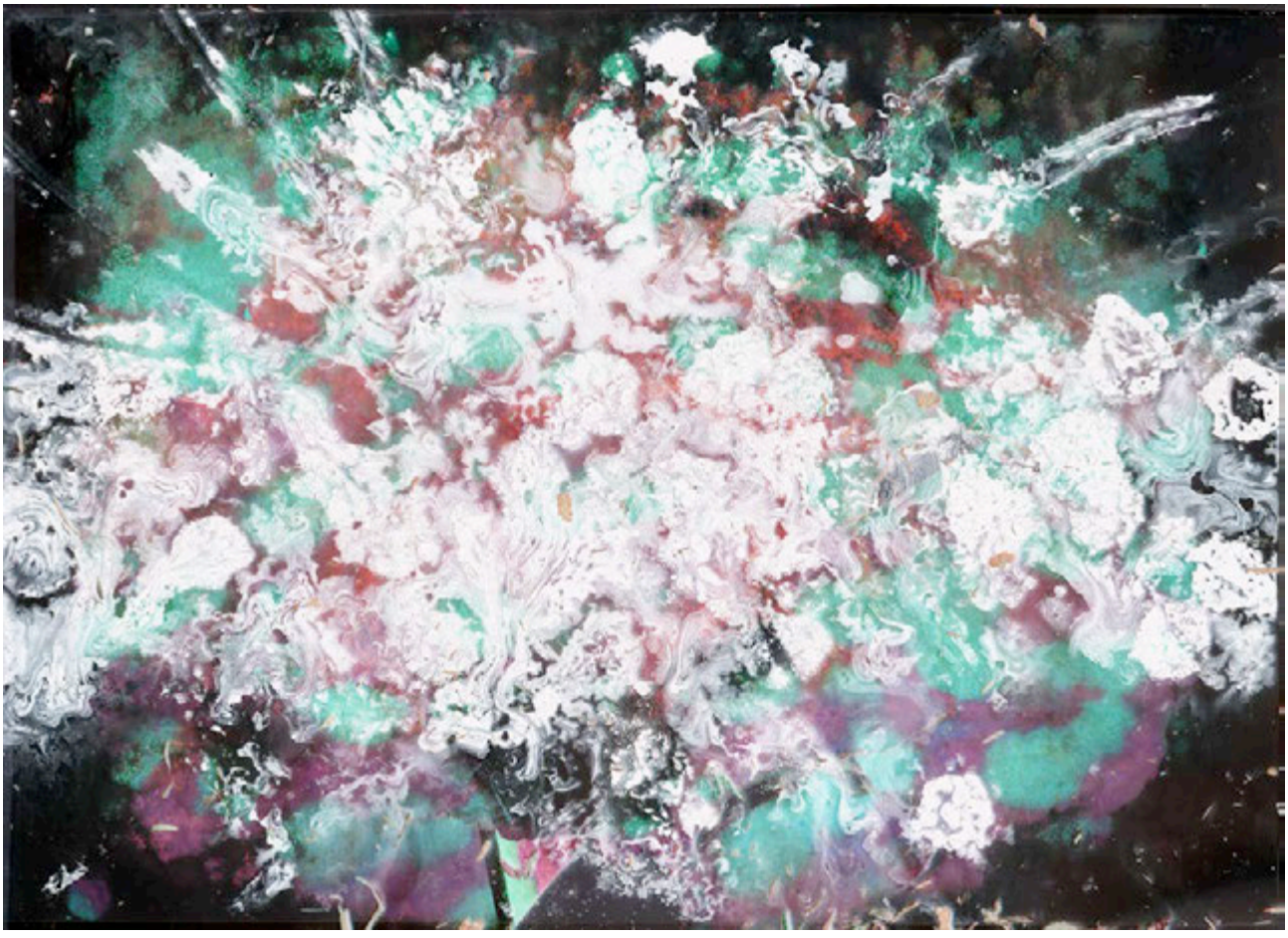
L'exposition de Maya Rochat, *Too Much Metal for One Hand*, présentée à l'Espace Quai 1 (16.3.-23.4.2016) par le Festival Images, Vevey, permet de s'immerger dans son univers plastique foisonnant. Cette artiste pluridisciplinaire pratique autant la photographie que la vidéo, la performance et l'installation. Ses images mêlent différentes techniques d'intervention, manuelles, analogiques et digitales, telles que le collage, la déchirure, la surimpression, l'écriture, le dessin, la peinture ou le spray. Elle a également réalisé plusieurs livres d'artiste en combinant la risographie et le spray fluo (*Vote for me!*, 2012) ou l'offset, la sérigraphie et le stencil (*A Plastic Tool*, 2015, ouvrage présenté dans l'exposition de Quai 1).
Son esthétique exprime une attitude rebelle tirant son inspiration de pulsions instinctives et d'une intense expérimentation visuelle qui confronte son matériau de base, la photographie, à des interventions diverses : hétérogénéité des matières, richesse de la palette chromatique, expansion formelle et transgression des limites visent à interroger le médium photographique et à explorer sa capacité à produire du changement. *
Les œuvres de Maya Rochat, composées de multiples strates, interpellent le spectateur habitué à des images plus conventionnelles. En cela, l'artiste tient un discours socio-critique sur le flux de visuels banals et superficiels auxquels nous sommes confrontés au quotidien. Par son positionnement à la fois poétique et politique, émotionnel et conceptuel, elle confronte le visiteur de l'exposition *Too Much Metal for One Hand* à ses propres limites interprétatives. Elle fait appel à diverses stratégies créatives telles que la déconstruction, le détournement ou la superposition de couches, et nous invite à une nouvelle expérience perceptive par un rapport plus organique, haptique, à la matière de l'image.
La mise en espace joue également un rôle important dans la confrontation physique aux œuvres. Les images sont présentées sur bâche (l'une d'elles forme une cascade qui s'étale sur le parquet), affichées sur papier dos bleu, tirées sur film transparent, accrochées au mur avec ou sans cadre, projetées sur un plexiglas ou intégrées à la vidéo *Plastic Tool* accompagnée de la musique de Niki Tiphticoglou. Le son et le motif récurrent de l'eau suggèrent l'immersion dans un autre monde. La majorité des images fixes tendent vers l'abstraction et révèlent autant une recherche de " beauté brute " qu'une énergie inspirée par les concerts de musique métal : " being loud & free " *, s'exprimer en dehors des normes et de tout modèle figé de perfection, telles sont les motivations de l'artiste qui débouchent sur une véritable explosion esthétique.
Nassim Daghighian

Maya Rochat (1985, DE, CH) a obtenu un Bachelor en communication visuelle, département photographie, à l'ÉCAL en 2009 et un MFA du Work.Master à la HEAD de Genève en 2012. Elle vit entre Berlin et Clarens. www.mayarochat.com

* Je me réfère ici à son " manifeste " artistique : Maya Rochat, " A Plastic Tool ", *Photography and Culture*, Vol. 7, Issue 3, 2014, p.315 http://www.tandfonline.com/doi/abs/10.2752/175145214X14153800234964
→ Interview de Maya Rochat par Florence Grivel, *Vertigo*, La Première, RTS, 21.3.2016 : http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/7551347-arts-visuels-maya-rochat-butinage-photographique-21-03-2016.html



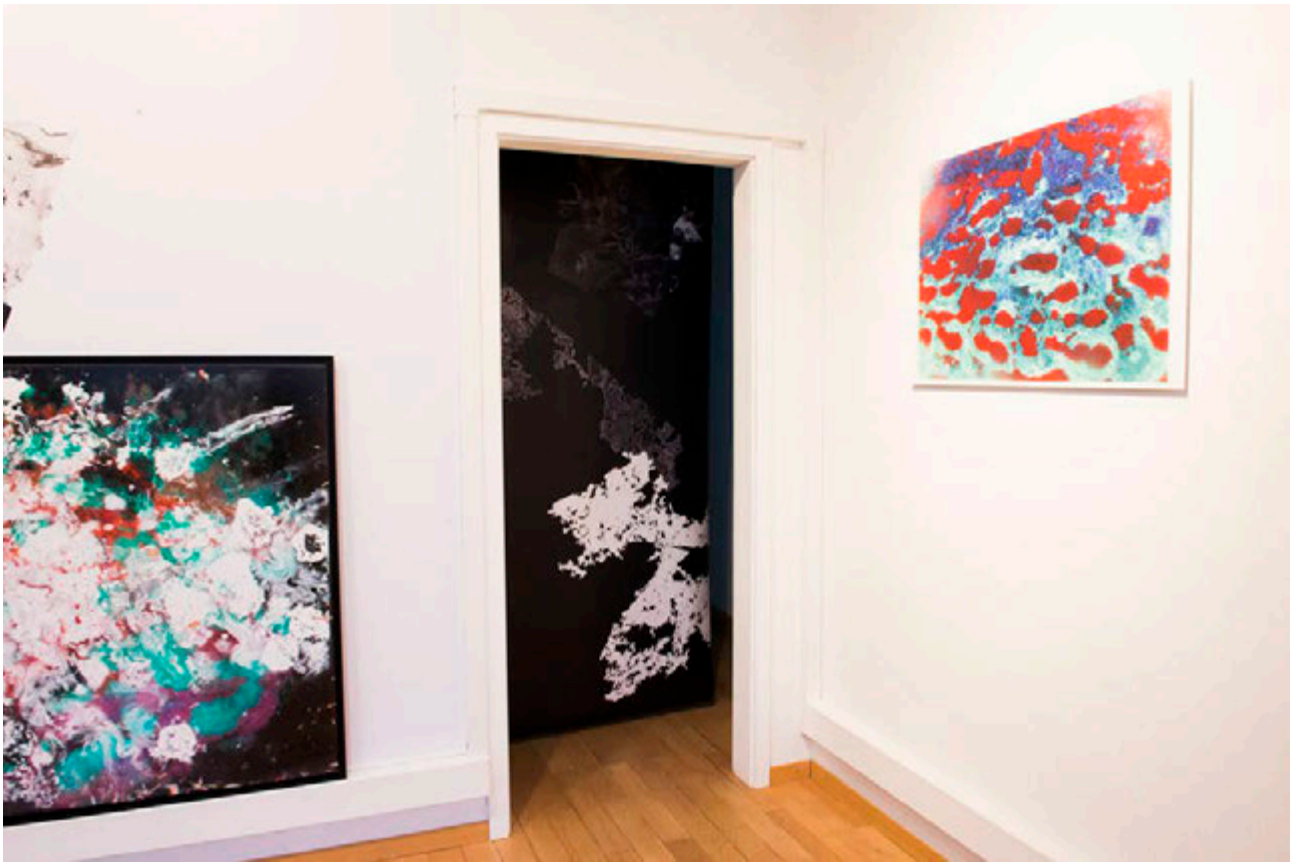
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



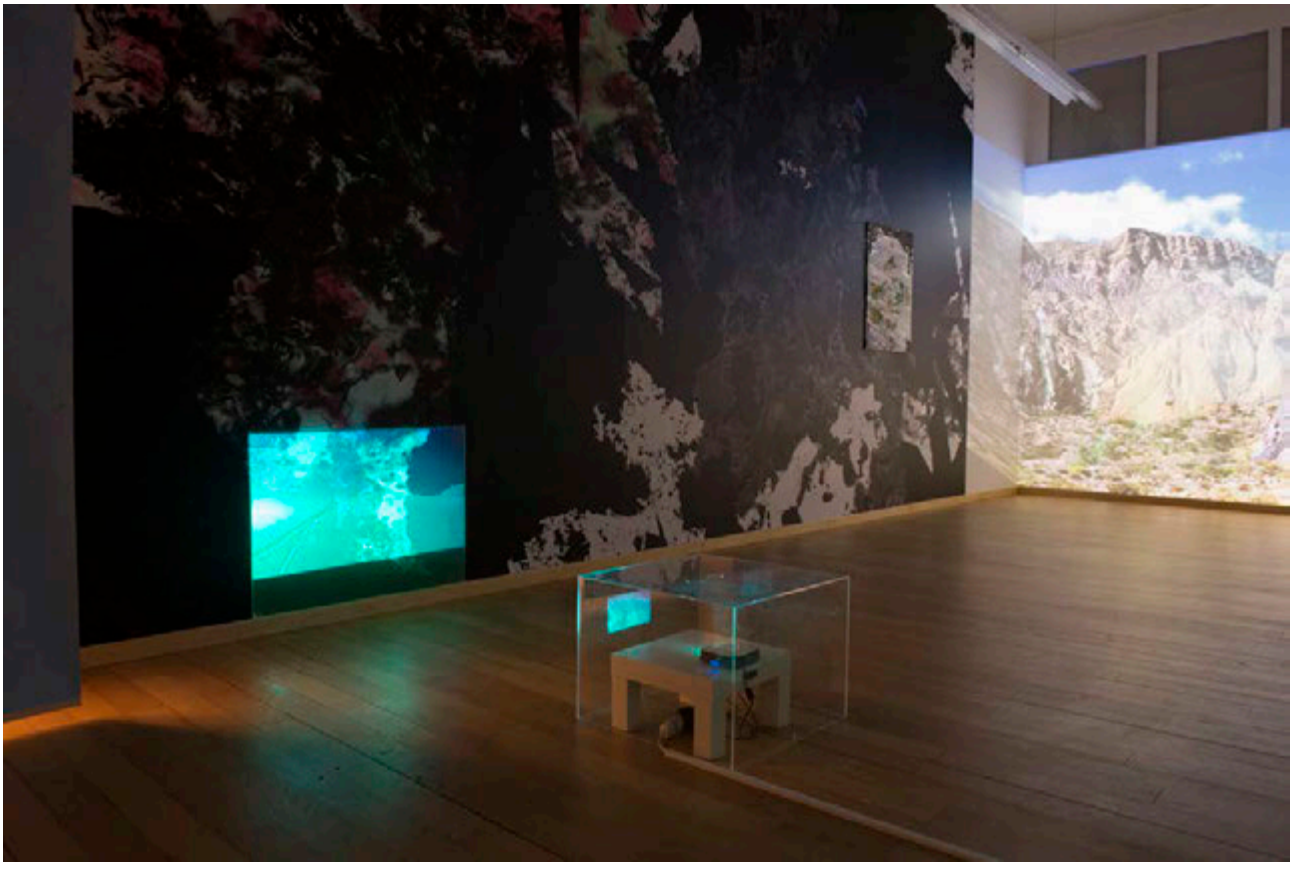
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



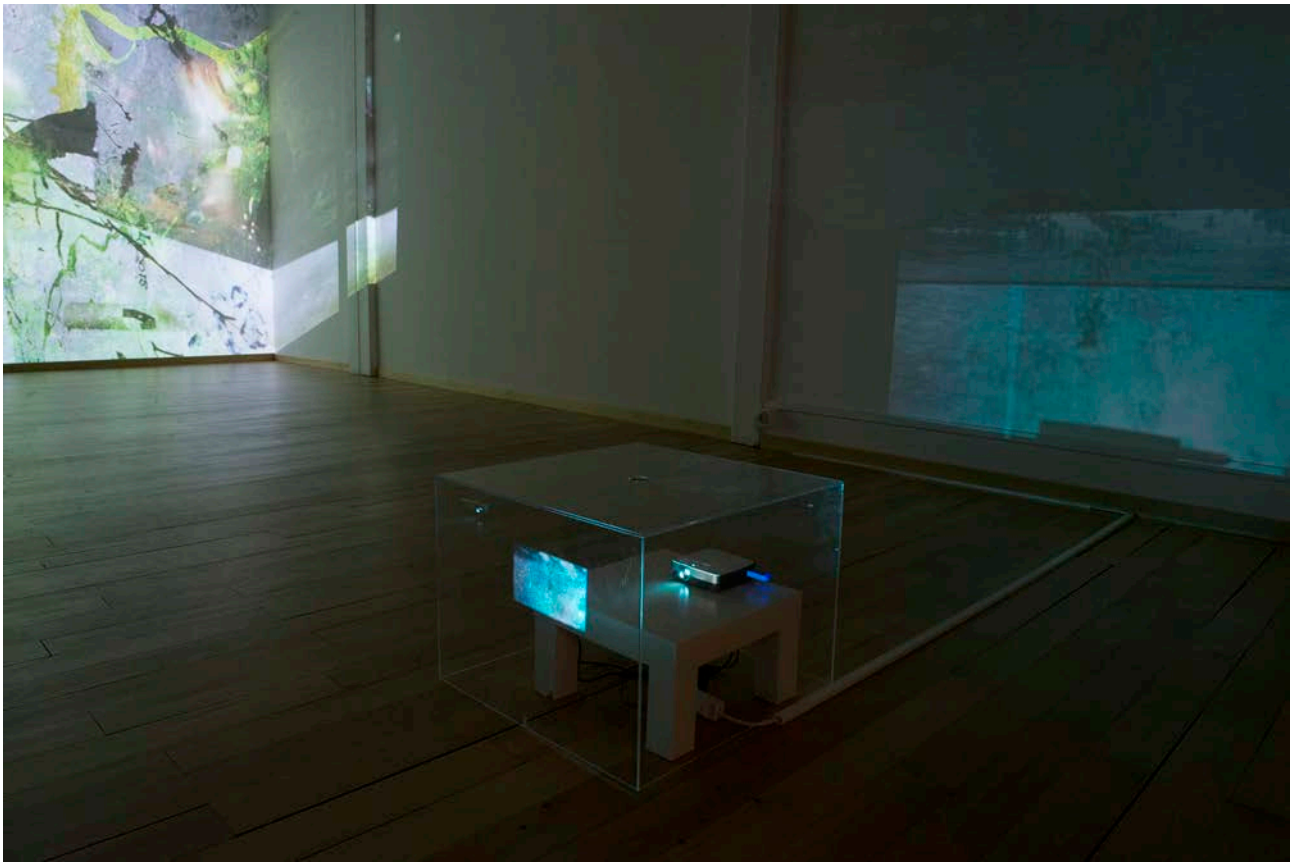
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, Espace Quai 1, Vevey, 2016, photo : Delphine Schacher



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



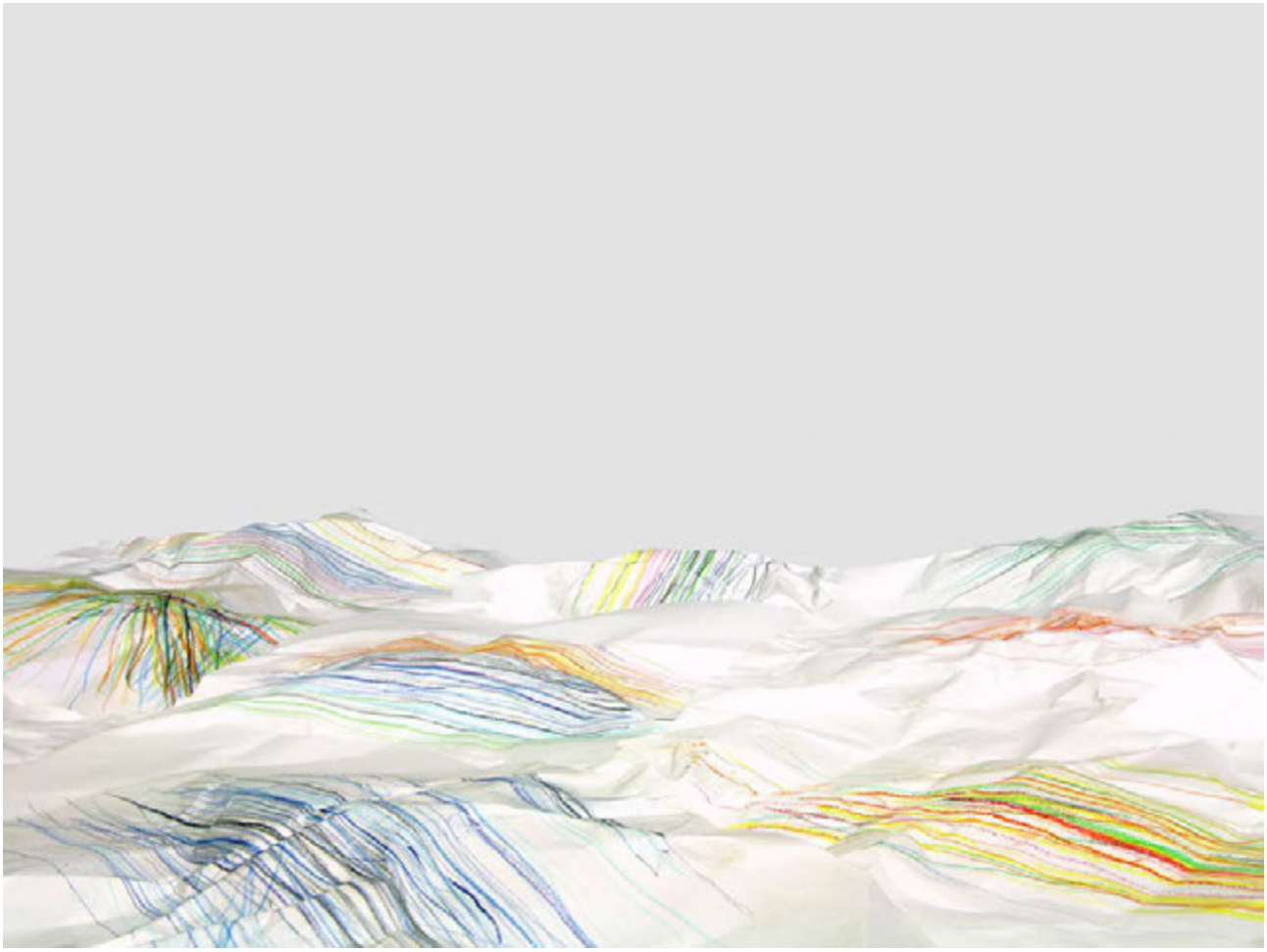
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



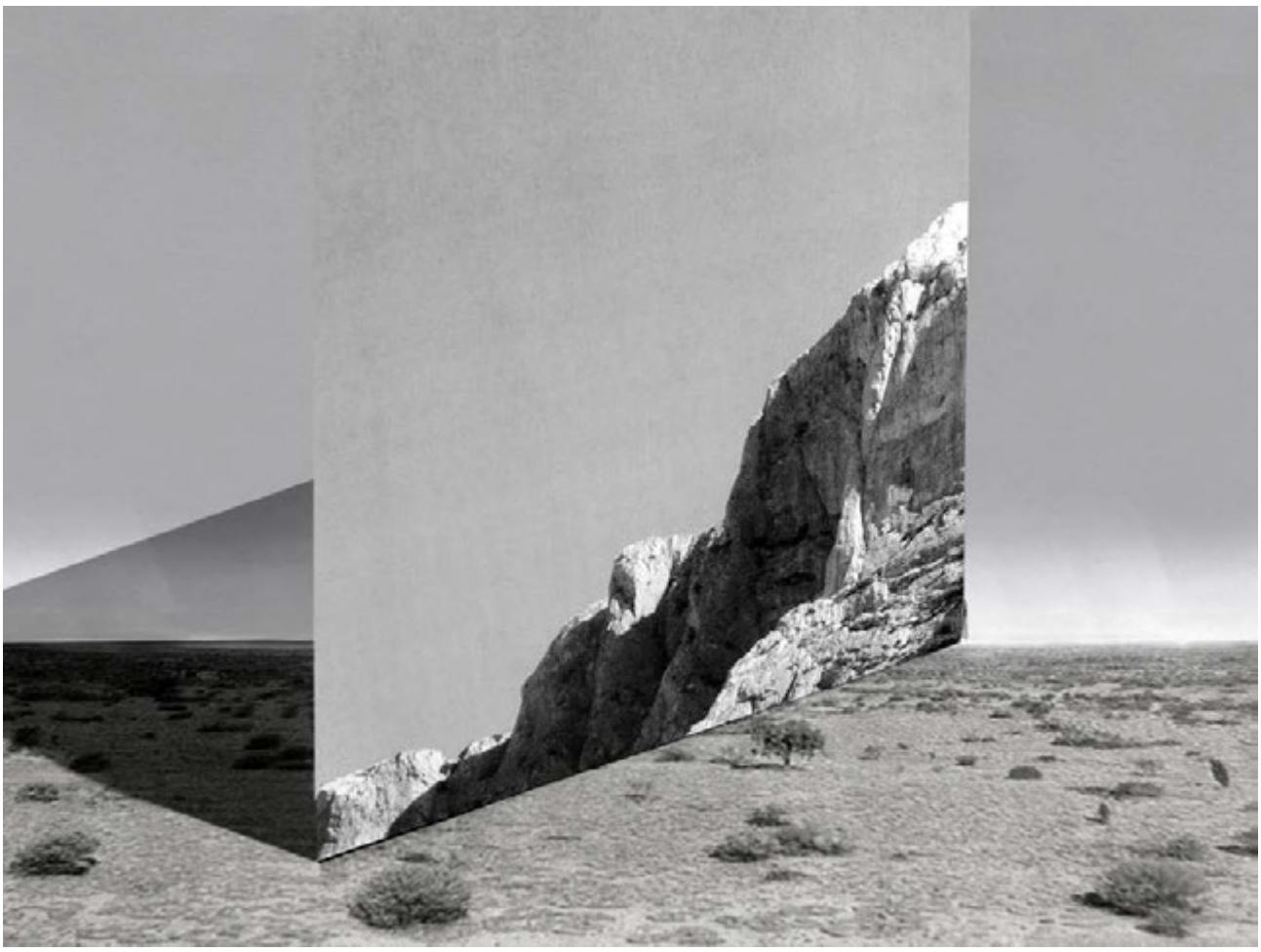
© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



© Maya Rochat, exposition Too Much Metal for One Hand, 2016



© Michel Le Belhomme, de la série Les Deux Labyrinthes, 2012 – en cours. Courtesy Journées photographiques de Bienne 2016



© Michel Le Belhomme, de la série Les Deux Labyrinthes, 2012 – en cours. Courtesy Journées photographiques de Bienne 2016

SOMMAIRE

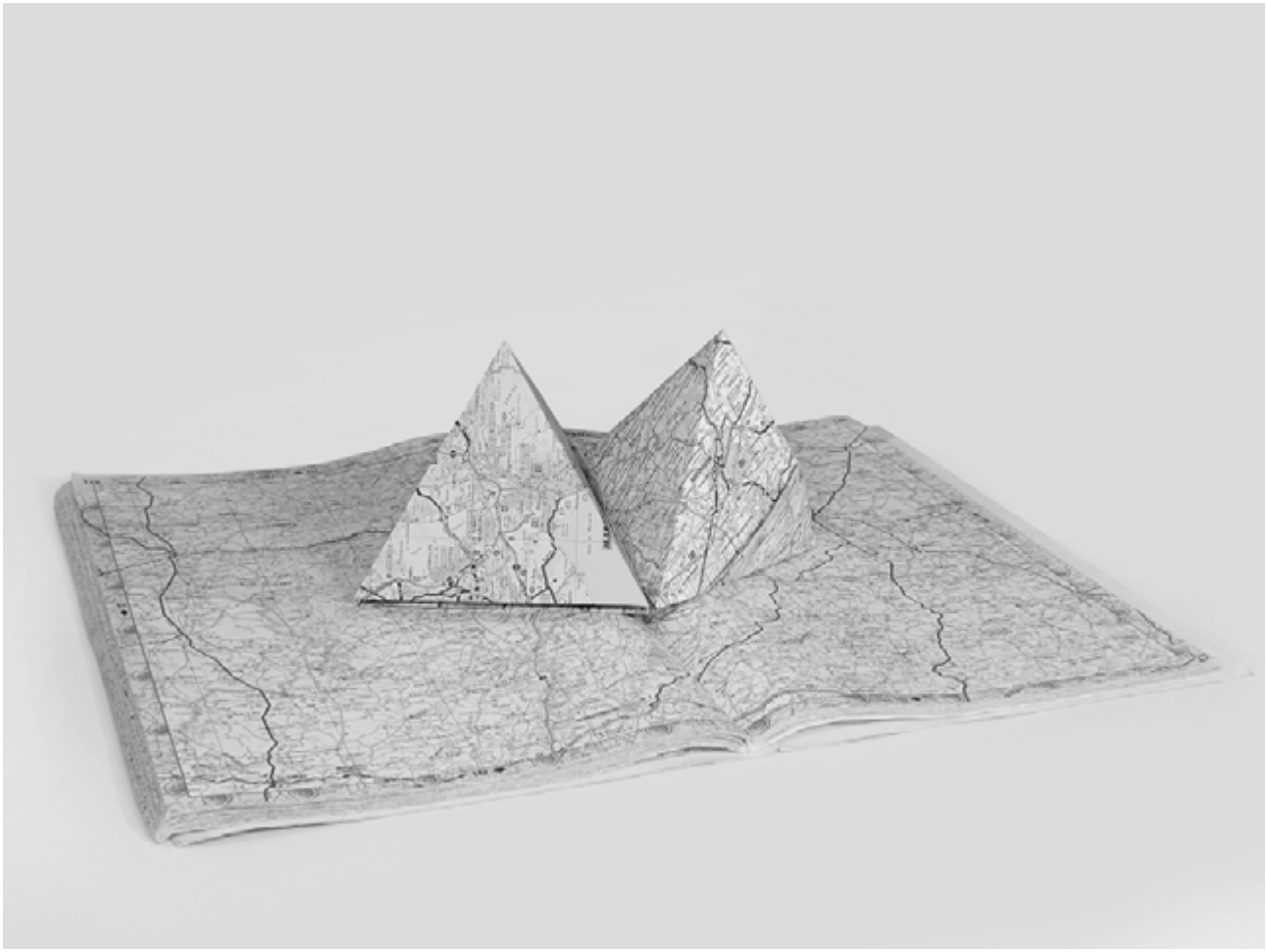
PUBLICATIONS 6
SUISSE ROMANDE 32
SUISSE ALÉMANIQUE 74
TESSIN 104

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, info@phototheoria.ch

Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est licenciée ès lettres à l'Université de Lausanne en 1995. Elle est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, où elle était responsable de la communication et de la médiation culturelle. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, et sa présidente de 2009 à 2013. De 2008 à 2015, Nassim Daghighian a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR sur l'actualité de la photographie en Suisse, et a mené plusieurs interviews de personnalités (artistes, curateurs d'exposition, directeurs d'institutions, etc.).

→ Dernier essai paru : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", Photo-Theoria, 2016 http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf



© Michel Le Belhomme, de la série Les Deux Labyrinthes, 2012 – en cours. Courtesy Journées photographiques de Bienne 2016

Couverture – Michel Le Belhomme. Les Deux Labyrinthes

Michel Le Belhomme (1973, FR) présente sa nouvelle série *Les Deux Labyrinthes* (2012 – en cours) dans le cadre des 20 ans des Journées photographiques de Bienne.[1] Son point de départ est le choix d'un titre, inspiré ici par une nouvelle de Jorge Luis Borges, " Les deux rois et les deux labyrinthes ". Ce petit texte évoque deux types de rapport à l'espace : la complexité du premier labyrinthe, construit par les humains, est dialectiquement opposée au second, mystérieux et divin : le désert. La série *Les Deux Labyrinthes* analyse et interroge les représentations du paysage. Ce travail évoque également l'aphorisme du philosophe Alfred Korzybski : " une carte n'est pas le territoire ". L'artiste s'approprie toute une iconographie (photos de paysages, cartes, mappemondes, etc.) qu'il déconstruit pour proposer des re-constructions ambiguës réalisées dans son atelier après de nombreuses expérimentations sur la base de *scenarii*, de croquis préparatoires et de tentatives pour modifier son matériau visuel : il plie, froisse, assemble des fragments, " sculpte " des formes puis photographie le résultat de sa mise en scène. Il obtient ainsi des images d'images nées de son imagination qui questionnent notre connaissance et notre perception des lieux : explorer le territoire et l'expérimenter " […] comme une déambulation initiatique, entre errance contemplative et enfermement labyrinthique. Chaque image procède d'abord d'une mise à plat des évidences et d'une reconfiguration. Il s'agit là encore d'expérimenter les échelles de représentation en se réappropriant l'ordinaire dans un jeu poétique et sémiotique, par détournement des signes distinctifs, comme il le fait pour la carte routière ou la mappemonde. Minimaliste par l'économie de moyens mise en œuvre, son esthétique est néanmoins plus sophistiquée qu'il n'y paraît, nourrie de références et d'emprunts au langage pictural, sculptural ou autre. "[2] Les installations originales proposées à l'artiste par les Journées photographiques de Bienne accentuent l'aspect sculptural de son travail et sont particulièrement adaptées au lieu (Le Grenier de l'Ancienne Couronne).
Nassim Daghighian

1. Pour lire mon comptre rendu du festival, prière de voir la section Suisse Romande de ce webzine à la page 32.
2. Boutographies 2015 : http://www.boutographies.com/expo/les-deux-labyrinthes.html
→ Interview de Michel Le Belhomme dans le cadre des Boutographies 2015, 4'24" : https://youtu.be/l0urS2k3tig
Interview des Journées photographiques de Bienne 2016 : http://www.bielerfototage.ch/fr/expositions.178/michel-le-belhomme.697.html





© Michel Le Belhomme, Les Deux Labyrinthes, 2012 – en cours. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy
En haut : les œuvres sont présentées sur le recto et le verso de minces parois de carton plié en coin (voir aussi page suivante).
En bas : l'image de l'artiste a été transférée sur un tapis posé à même le sol des combles du Grenier de l'Ancienne Couronne.





© Michel Le Belhomme, Les Deux Labyrinthes, 2012 – en cours. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy
En bas : l'œuvre en couverture de ce webzine a été coupée en deux parties, transférée sur adhésif transparent et collée aux deux fenêtres de la tour de l'Ancienne Couronne.



Journées photographiques de Bienne 2016, Meeting Days – Portfolio Reviews, 29.4.16. Sébastien Leseigneur, curateur au CPG Centre de la Photographie Genève, en entretien avec l'artiste Michel Le Belhomme lors des journées professionnelles © photo : Simone Haug. Pour tous les visuels du festival : Courtesy 2016 Bieler Fototage / Journées photographiques de Bienne 2016.

SUISSE ROMANDE

Journées photographiques de Bienne. Permis de construite

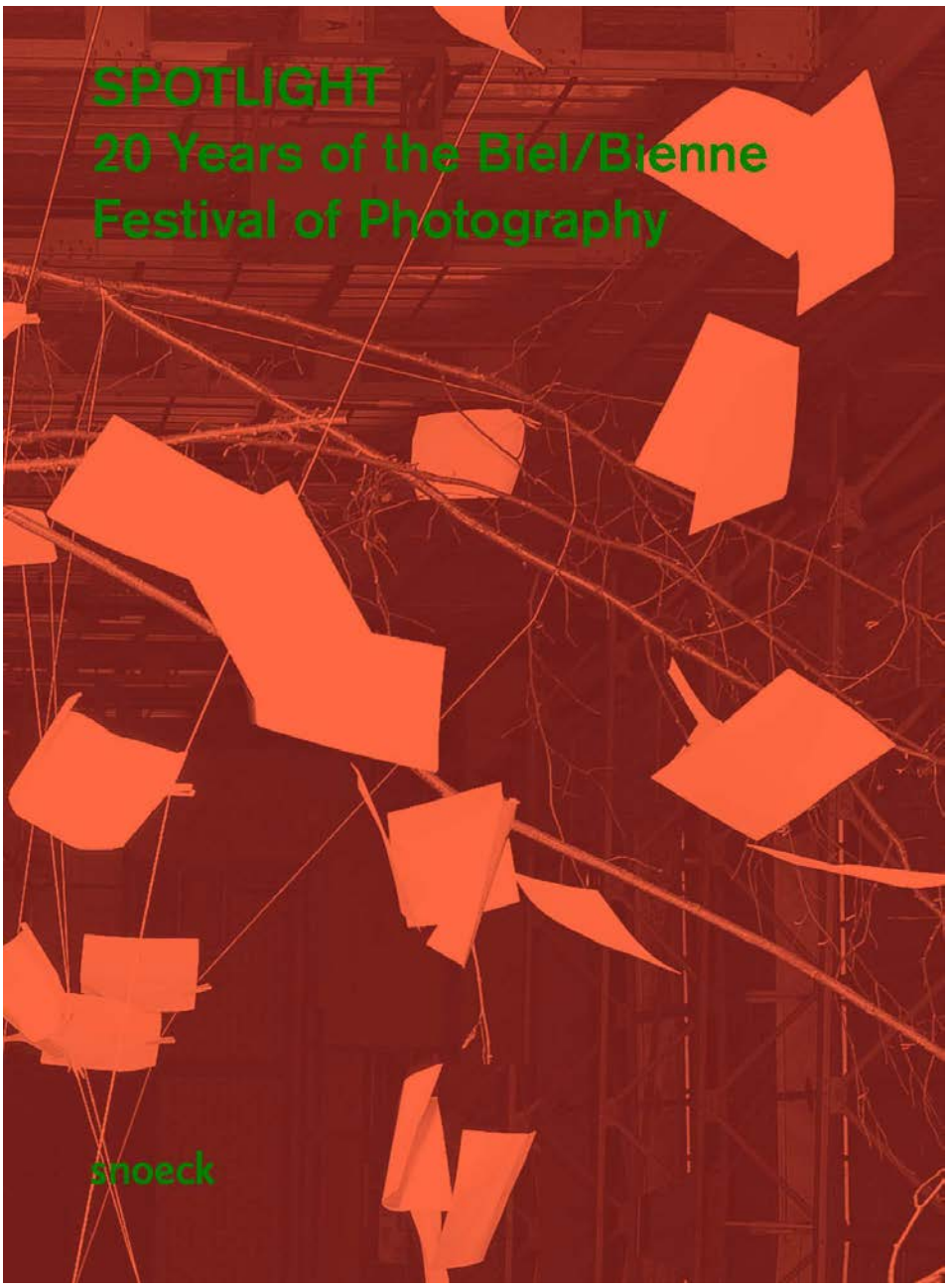
Bieler Fototage, divers lieux, Bienne / Biel, 29.04. – 22.5.2016
www.bielerfototage.ch

Avec : Melanie Cassidy / Michael Filimowicz / Andres Wanner, Heather Dewey-Hagborg, María Elínardóttir, Aras Gökten, Simone Haug, Maryam Jafri, Matt Kay, Michel Le Belhomme, Catherine Leutenegger, Etienne Malapert, Jon Naiman, Robert Ormerod, Farhad Rahman, Annick Ramp, Delphine Schacher, Sheida Soleimani, Miguel Ángel Tornero, Penelope Umbrico et la Schule für Gestaltung Bern und Biel.

Événements :

Vendredi 13.05.2016, 18h15 – 19h45 : *In/Visibilité. La vulnérabilité en Suisse - faux sujet ou vrai tabou ?*
Table ronde organisée par le Pôle de recherche national LIVES.

Samedi 21.5.2016, 18h00 – 02h00 : REFLEX – 20 Ans Jahre Years Party
Les Journées photographiques de Bienne et le Prix Jeunes Talents de la photographie vfg s'associent pour fêter 2 x 20 ans au CentrePasquArt, Bienne, entrée libre. Au programme :
Dès 18h, #ECAL #PhotoBooth avec :
#Icons : Jonas Hagenbusch, Gregory Monnerat & Jean-Vincent Simonet
#FlatFace : Gianni Camporota & Nils Ferber
#TheSelfieProject : Kévin Gouriou & Calypso Mahieu
Photopopup by vfg
Dès 21h, concert SCHADE (oriental psychedelic, Biel/Bienne) puis :
DJ Vac (Supermafia, electro, Neuchâtel) & Camille de Dieu (visuels, Genève) – première partie avec des photographies des Journées photographiques de Bienne et du Prix Jeunes Talents de la photographie vfg



Couverture du livre *SPOTLIGHT – 20 Years of the Biel/Bienne Festival of Photography*, Bienne, Journées photographiques de Bienne / Gand, Snoeck, 2016

Publications :

SPOTLIGHT – 20 Years of the Biel/Bienne Festival of Photography, Journées photographiques de Bienne / Gand, Snoeck, 2016, 228 p., en français, allemand et anglais. Ce livre retrace, en mots et en images, les vingt premières années du festival tout en les mettant en perspective avec des essais sur la photographie contemporaine et l'actualité des festivals de photographie émergente. Il présente notamment des images des photographes qui ont marqué cette histoire, dont Charles Fréger, Matthieu Gafsou, Mishka Henner, Benjamin Lowy, Yoshinori Mizutani, Mikhael Subotzky, Joël Tettamanti ou Corinne Vionnet.

Downs and Ups. Regards sur la vulnérabilité et la résilience dans le parcours de vie, Pôle de recherche national LIVES / Journées photographiques de Bienne / Snoeck, 2016, 108 p., en français, allemand et anglais. Cet ouvrage accompagne les expositions de Simone Haug, Annick Ramp et Delphine Schacher.

Penelope Umbrico, *Out of Order: Bad Display,* Bienne, PhotoforumPasquArt / Paris, RVB Books, 2016, livre d'artiste, à paraître.



© Etienne Malapert, de la série The City of possibilities, 2015. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy

Avec *Permis de construire*, les Journées photographiques de Bienne fêtent leur 20ème édition à travers une vingtaine d'expositions conçues par la directrice, Hélène Joye-Cagnard, qui célèbre quant à elle ses dix ans à la tête du festival. [1] Celle-ci affirme une fois encore sa volonté de promouvoir la photographie émergente internationale, tout en offrant une place de choix à la photographie produite en Suisse (environ un tiers des artistes présentés dans cette édition). Le festival permet chaque année de découvrir des artistes car il propose des premières mondiales : en 2016, plus de la moitié des travaux sélectionnés sont exposés pour la première fois. Plusieurs collaborations ont donné lieu à des projets inédits et un partenariat avec le CentrePasquArt a permis aux Journées photographiques de disposer de plus d'espace dans le bâtiment. Les accrochages sont moins denses qu'en 2015 et les lieux paraîtront parfois un peu vides aux yeux de certains visiteurs, mais cela permet d'offrir un espace propre à chaque proposition artistique et favorise l'attention de manière agréable. Bien que la qualité des œuvres présentées soit quelque peu inégale, cette édition offre de très belles expositions pointues sur les pratiques artistiques de l'image contemporaine.

La thématique *Permis de construire* vise à rendre compte des créations photographiques les plus actuelles. Elle aborde ainsi une dimension caractéristique du médium : la (re)construction de la réalité par l'image. Trois angles d'approche principaux se dégagent de la programmation des expositions.

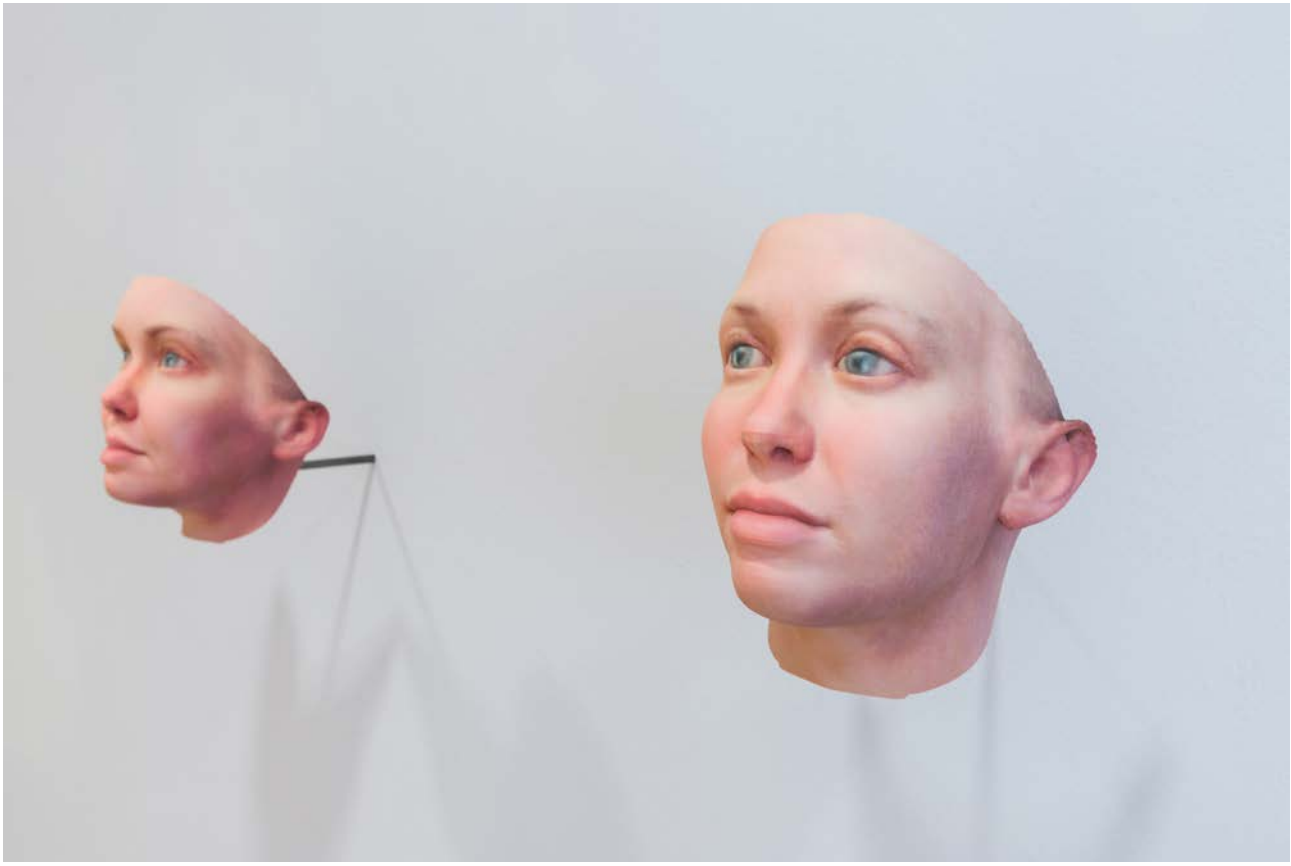
Premièrement, la construction de l'environnement – des objets comme des lieux – aborde la thématique de manière littérale, voire anecdotique : le bricolage de fusées amateures par Robert Ormerod (1985, Écosse) ou les enfants jouant sur leur dernier terrain de jeu portraiturés par Farhad Rahman (1986, Bangladesh). Il s'agit principalement de séries documentaires relativement classiques dans leur approche. Deux travaux se démarquent par l'originalité de leur sujet, qui développe une réflexion sur la ville du futur. Aras Gökten (1978, DE) s'inspire de lieux existants pour créer des vues urbaines imaginaires. Etienne Malapert (1991, FR) s'interroge sur l'avenir des villes dans une optique écologique en s'arrêtant sur le cas particulier de Masdar, qu'il photographie au grand format photographique argentique. Future ville nouvelle de l'émirat d'Abou Dabi, aux Émirats Arabes Unis, Masdar City illustre le rêve d'une " ville verte " et d'un aménagement du territoire liant l'humain, la nature, l'architecture et la technologie environnementale visant le 0% d'émission de CO_2. Le photographe réalise de nombreux paysages, mais s'arrête aussi sur les occupants des lieux : le contraste est ici frappant entre le luxe tape-à-l'œil des riches et la situation des ouvriers qui se reposent discrètement à l'ombre des arbres en fleur. Ces images, ainsi que les retards déjà annoncés pour la finalisation du projet, apportent de quoi nourrir l'argumentation critique des plus sceptiques à l'égard de cette ville symbole d'Abou Dabi destinée aux privilégiés.



© Etienne Malapert, de la série The City of possibilities, 2015. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy

Le deuxième angle d'approche de *Permis de construire* a trait aux parcours de vie, en particulier en Suisse, et aux questions identitaires. En étroite collaboration avec le Pôle de recherche national LIVES, trois photographes suisses ont été mandatées, suite à un appel à projet, pour réaliser chacune un travail sur les thématiques du PRN LIVES : vulnérabilité et résilience. Simone Haug (1981, CH) s'est intéressée aux acrobates à la retraite, Annick Ramp (1987, CH) trace le portrait de Sandra, transsexuelle opérée il y a six ans, et Delphine Schacher (1981, CH) propose un documentaire d'une grande sensibilité sur la vie quotidienne dans les pavillons du Bois-des-Frères, dans le canton de Genève. Cette série, qui permet de découvrir une part de l'intimité des habitants, est présentée dans un accrochage très dense de portraits, de détails des lieux et de paysages, ainsi que des reproductions d'un carnet dans lequel la photographe a proposé à ses modèles de dessiner un plan de leur logis. Par ses multiples points de vue et sa démarche subtile, Delphine Schacher suggère les difficultés personnelles ou/et socio-économiques vécues par chacun. L'artiste María Elínardóttir (1988, IS) aborde l'identité par le biais de son imaginaire après avoir découvert les effets personnels d'une prostituée, qu'elle mêle à ses propres affaires.

Le troisième ensemble de travaux exposés interroge plus spécifiquement la construction d'images et leur manipulation. C'est la partie de *Permis de construire* qui me semble la plus intéressante, car les dimensions expérimentales et réflexives y sont plus développées. Une remise en question des stéréotypes liés à l'identité de genre est proposée par Heather Dewey-Hagborg (1982, USA) dans *Radical Love : Chelsea Manning* (2015), des sculptures réalisées sur la base du phénotypage de l'ADN.[2] Pour obtenir ces deux portraits de synthèse en impression 3D du lanceur d'alerte Chelsea Manning, l'artiste a utilisé sa salive car elle n'avait pas l'autorisation de la photographier en raison de son incarcération. L'analyste militaire s'était déclarée transgenre au lendemain de sa condamnation pour avoir transmis des informations confidentielles à WikiLeaks en 2010. Elle a été autorisée à changer de prénom puis, en 2015, à suivre un traitement hormonal. L'artiste nous propose une version féminine et une version " neutre " de son visage (comme les prénoms officiellement admis pour désigner Manning). L'œuvre trouble le spectateur par sa ressemblance ultra-naturelle avec le modèle, alors que la méthode pour la fabriquer paraît extrêmement complexe et artificielle (loin de l'enregistrement photographique auquel on est habitué !).

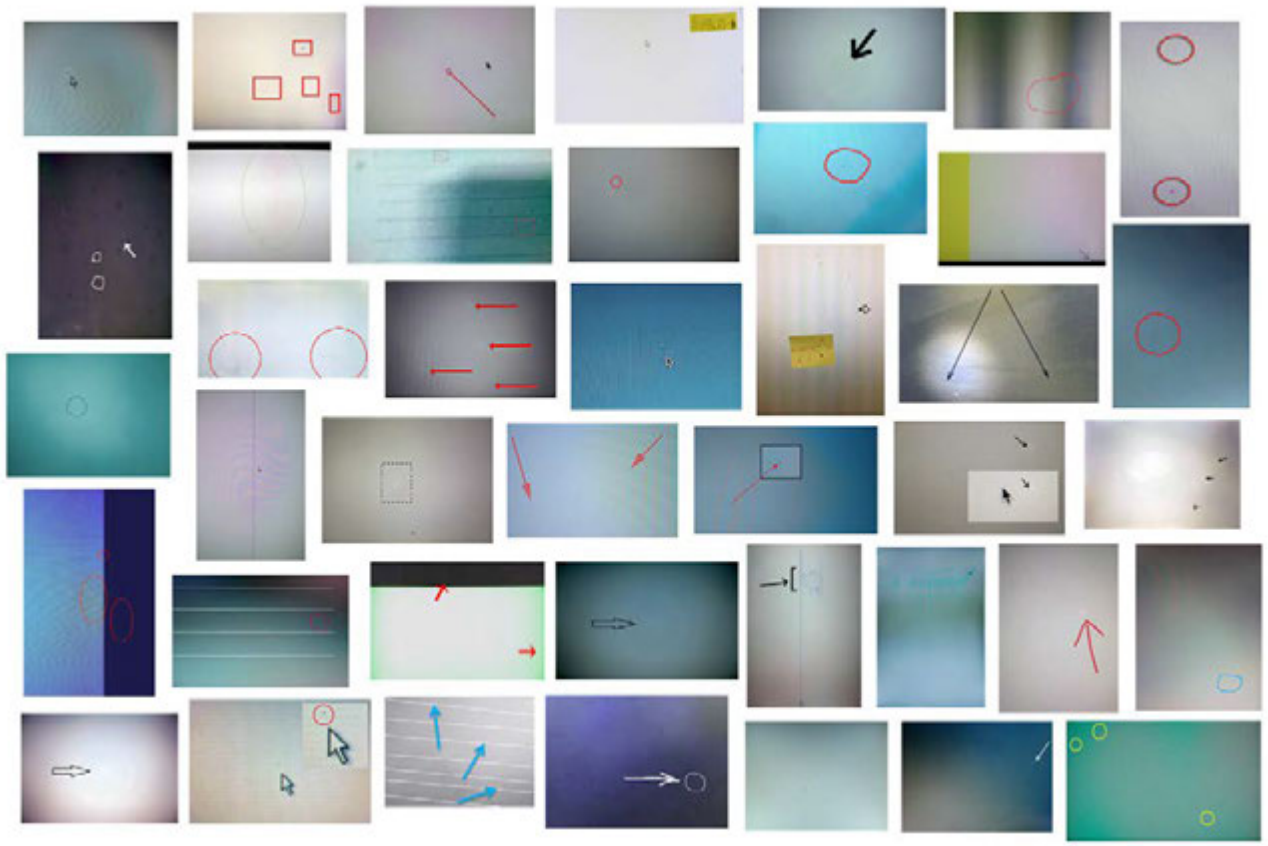


© Heather Dewey-Hagborg, Radical Love : Chelsea Manning, 2015, 2 sculptures © photo : Yannick Luthy

Les thèmes de l'artéfact et de l'utilisation d'imprimantes 3D sont aussi au cœur de la série *New Artificiality* (2015 – en cours) de la photographe Catherine Leutenegger (1983, CH). Son investigation sur cette technique a commencé par des rencontres avec des entreprises qui l'emploient pour avoir un aperçu en volume de leur production. L'artiste a ainsi pu se faire une idée plus concrète des machines utilisées et des types de procédés d'impression 3D. Elle a ensuite effectué une sélection d'objets qui présentent une anomalie provoquée soit par le logiciel, soit par la machine d'impression elle-même. En utilisant un objectif macro, elle a pu mettre en évidence des détails intéressants qui ne lui étaient pas apparus au premier regard. La technologie 3D repose souvent sur le recours à des photographies, ce qui pose la question des relations entre images et objets à l'avenir.

Deux travaux interrogent tout particulièrement nos rapports à l'histoire via les images. L'artiste Maryam Jafri (1972, PK), dans sa série *Versus* (2012 – 2015), confronte des images d'Afrique similaires issues de deux types différents d'archives. Elle questionne non seulement les droits d'auteur, mais aussi l'accès de chacun à son patrimoine visuel, souvent limité par les banques d'images payantes telles que Getty ou Corbis. Sheida Soleimani (1990, IR / USA) est née de parents iraniens réfugiés politiques. Elle s'intéresse à la vie actuelle dans son pays d'origine, où l'histoire sociale est marquée par des exécutions publiques et des violences extrêmes à l'égard des femmes, des homosexuels et de toute personne qui critique le gouvernement. L'artiste réalise des montages d'images tirées d'internet et d'objets qu'elle met en scène en caricaturant l'esthétique publicitaire hyper-colorée. Selon Hélène Joye-Cagnard, elle joue sur l'association de l'attirant et du repoussant, probablement pour inciter le spectateur à réagir.

Alors que Michel Le Belhomme construit des mondes en explorant nos représentations du paysage, le corps fait l'objet d'une exploration tactile par les visiteurs dans *Cursor, Caressor, Eraser* (2010), une installation interactive de Melanie Cassidy (1976, CA), Michael Filimowicz (1971, CA) et Andres Wanner (1969, CH). L'artiste Miguel Ángel Tornero (1978, ES) joue avec le hasard en utilisant un logiciel de type panorama dans Photoshop pour associer des images sans lien apparent, excepté le lieu de prise de vue, ici Madrid pour sa série *The Random Series – Madrileño Trip* (2014).



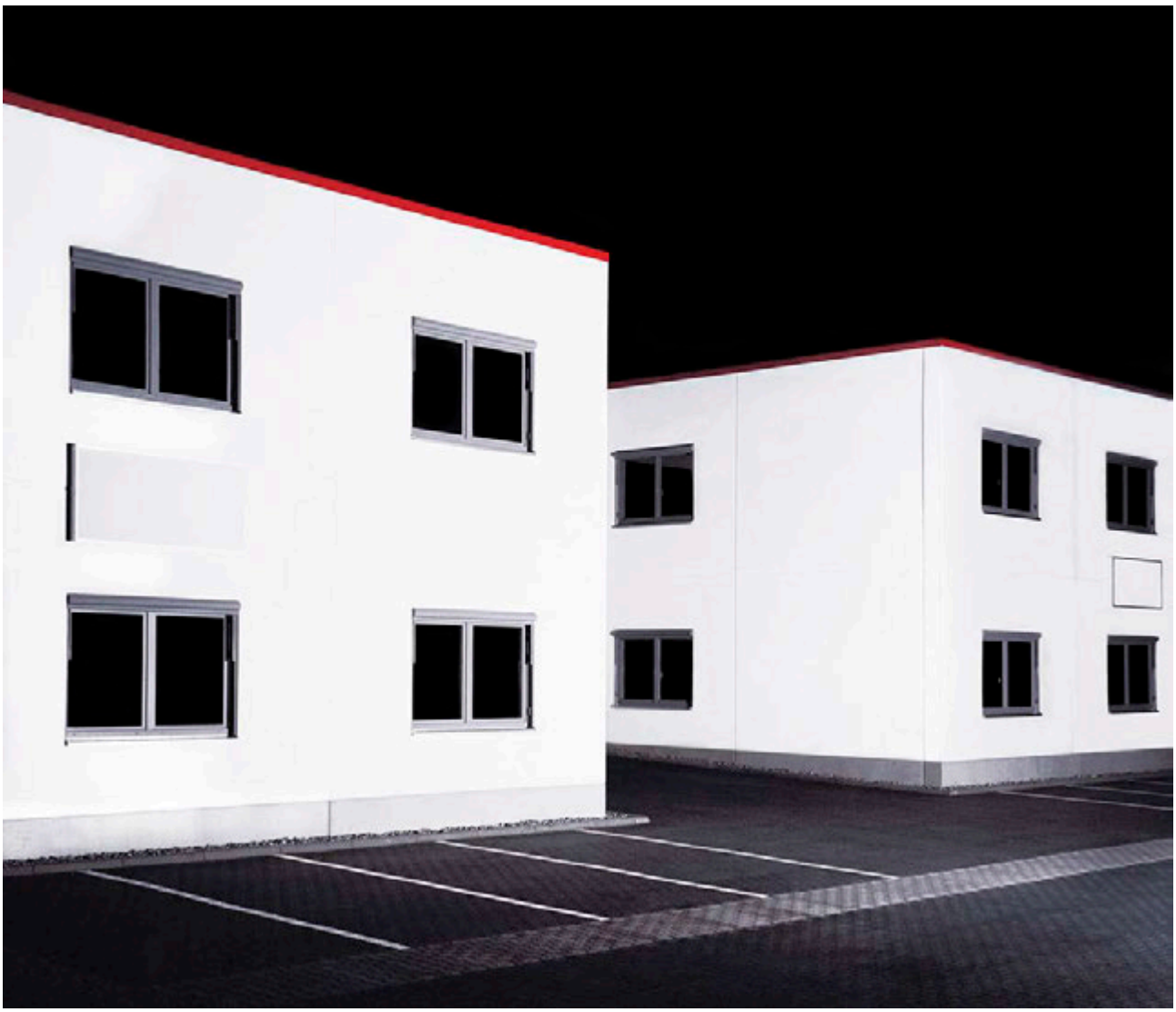
© Penelope Umbrico, Nr. 1 Bad Displays, de la série Broken Sets, 2008 – ongoing. Détails d'écrans avec indication des défectuosités.

Pour clore ce survol des Journées photographiques de Bienne 2016, je vous invite à découvrir une belle installation *in situ* de Penelope Umbrico (1957, US), *Out of Order: Bad Display* (2008 – en cours). Le PhotoforumPasquArt a invité l'artiste à présenter son travail d'appropriation de photographies d'écrans trouvées sur internet. Écrans de TV ou d'ordinateur vendus d'occasion, écrans cassés ou défectueux, ces objets liés à notre réception quotidienne d'images montrent à la fois la matérialité des supports numériques et leur obsolescence rapide. Penelope Umbrico imprime sur transparent de petites photos montrant des détails d'écran et place du plexiglas devant les impressions de plus grand format où apparaissent les lignes multicolores produites par le disfonctionnement des appareils ou le reflet du flash du photographe. Les effets de transparence et les reflets se multiplient, les représentations se juxtaposent ou se superposent. Les images, de plus en plus abstraites, s'entassent contre des cartons d'emballage, devant les grandes fenêtres de la salle d'exposition. Cette installation produit un effet ambigu : fascinant, étourdissant ou angoissant ? Le thème du festival se retourne ici comme un gant et l'on se demande : qu'est-il permis de détruire ?

Nassim Daghighian

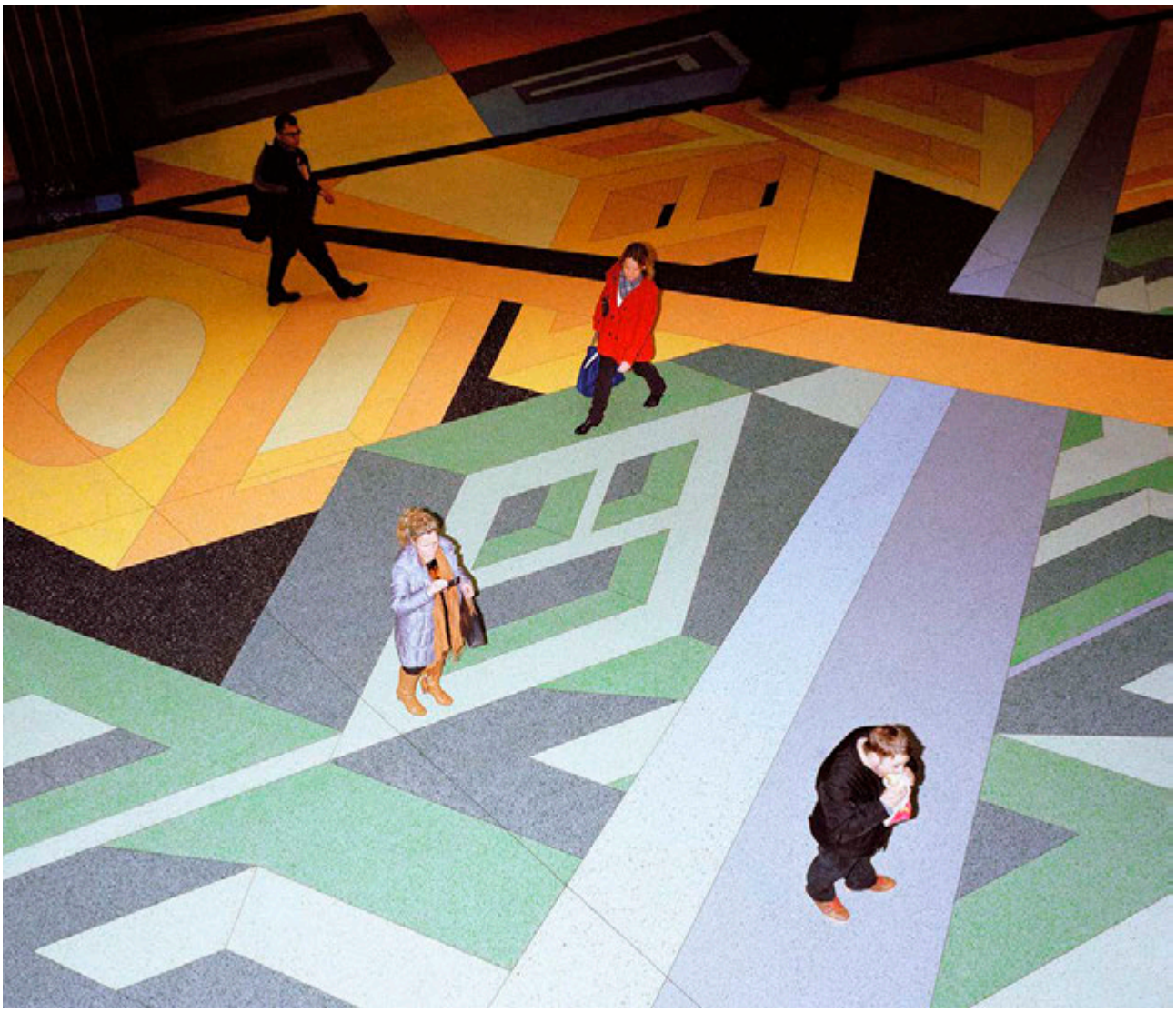
Les citations des artistes et autres textes cités dans les pages suivantes sont tirés du site des Journées photographiques de Bienne.

1. Je remercie Hélène Joye-Cagnard de m'avoir accordé un entretien et une visite des expositions pour préparer cet article. Elle a partagé la direction du festival avec Catherine Kohler de 2007 à 2013. Après leur fondation en 1997, les Journées photographiques de Bienne sont dirigées par Vincent Juillerat et Stefano Stoll dès 1998 et chaque édition est portée par une thématique. Barbara Zürcher, directrice de 2003 à 2006, axe sa programmation sur la photographie suisse. Dès 2007, la photographie émergente internationale est le point fort du festival dirigé par Hélène Joye-Cagnard et Catherine Kohler.
Concernant les travaux des artistes, je me suis également basée sur les textes du dossier de presse et sur les entretiens audio mis en ligne sur le site du festival.
2. Il s'agit d'une technique des sciences forensiques (police scientifique et médecine légale) qui permet de reconstituer les caractéristiques physiques d'une personne à partir d'un échantillon d'ADN recueilli lors d'une enquête, comme la couleur de la peau, le sexe, la couleur des yeux, la propension à l'obésité, etc.



© Aras Gökten, de la série Arkanum, 2013-2014

" Avec *Arkanum* je me penche sur la métropole d'aujourd'hui ainsi que sur la relation de l'homme à son environnement urbain et architectural. Tout comme dans *Alphaville* de Godard, une ville logique construite selon les plans de l'ordinateur Alpha 60, mon travail thématise une ville du futur artificiellement construite et contrastant fortement avec la nature. Des centres de grandes villes allemandes mais aussi des lieux comme des foires, des centres commerciaux et des aéroports en constituent le cadre spatial. Les motifs trouvés ne se réfèrent que partiellement à des lieux réels, bien plus, ils ouvrent la porte à des images fictives, intérieures. "
Aras Gökten



© Aras Gökten, de la série Arkanum, 2013-2014



Etienne Malapert, de la série The City of possibilities, 2015 © Etienne Malapert/ECAL

" En 2006, les Emirats arabes unis décident d'entreprendre le projet de faire pousser une ville entière en plein désert. Masdar City, catégorisée « ville verte », a pour but premier d'atteindre le 0% d'émission de CO2. Ce projet arrive à l'heure où les préoccupations écologiques liées à la consommation d'énergie et à la pollution sont grandissantes. Masdar est un bon exemple de l'aménagement du territoire liant l'architecture et la technologie environnementale en prévision de « l'après pétrole ». "



Etienne Malapert, de la série The City of possibilities, 2015 © Etienne Malapert/ECAL



Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy

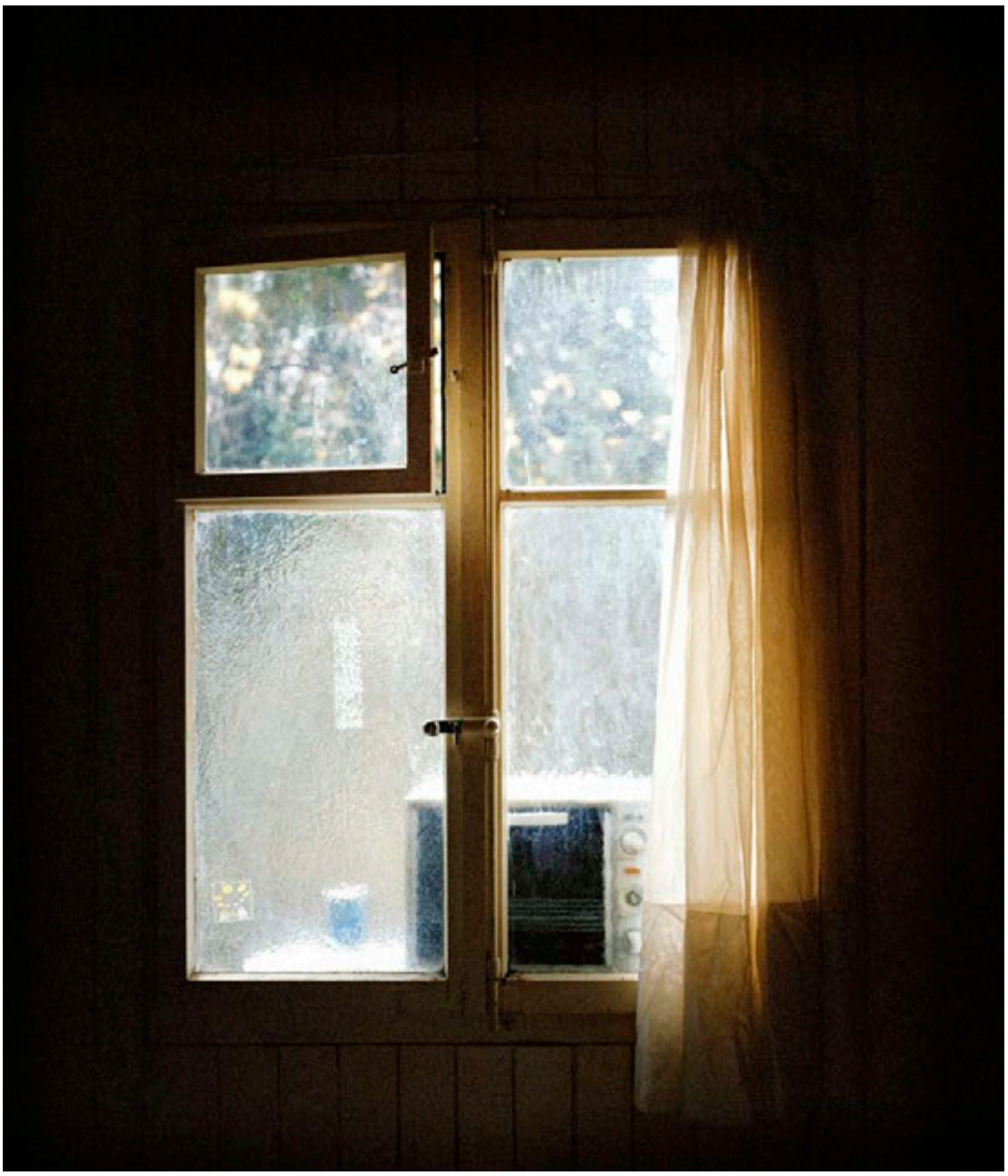
" Contrastant avec la cité-satellite du Lignon dans la commune genevoise de Vernier, de frustes pavillons en bois constituent la trame de fonds de l'enquête photographique de Delphine Schacher (1981, CH). Conçus dans les années 1960 pour loger les centaines d'ouvriers italiens venus travailler sur le chantier du Lignon, les chambres de 10m2 ont continué à héberger des générations successives de travailleurs saisonniers rejoints par d'autres locataires. Des portraits des habitants se mêlent aux vues intérieures et extérieures des pavillons de manière à former une pluralité de perspectives qui s'ouvrent sur des réalités socio-économiques. Migrations, chômage ou divorces redéfinissent les frontières de l'intimité ou de la promiscuité génératrice à la fois de tensions et de cohésion sociale. "
Catherine Kohler



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015. Journées photographiques de Bienne 2016, photo : © Yannick Luthy



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



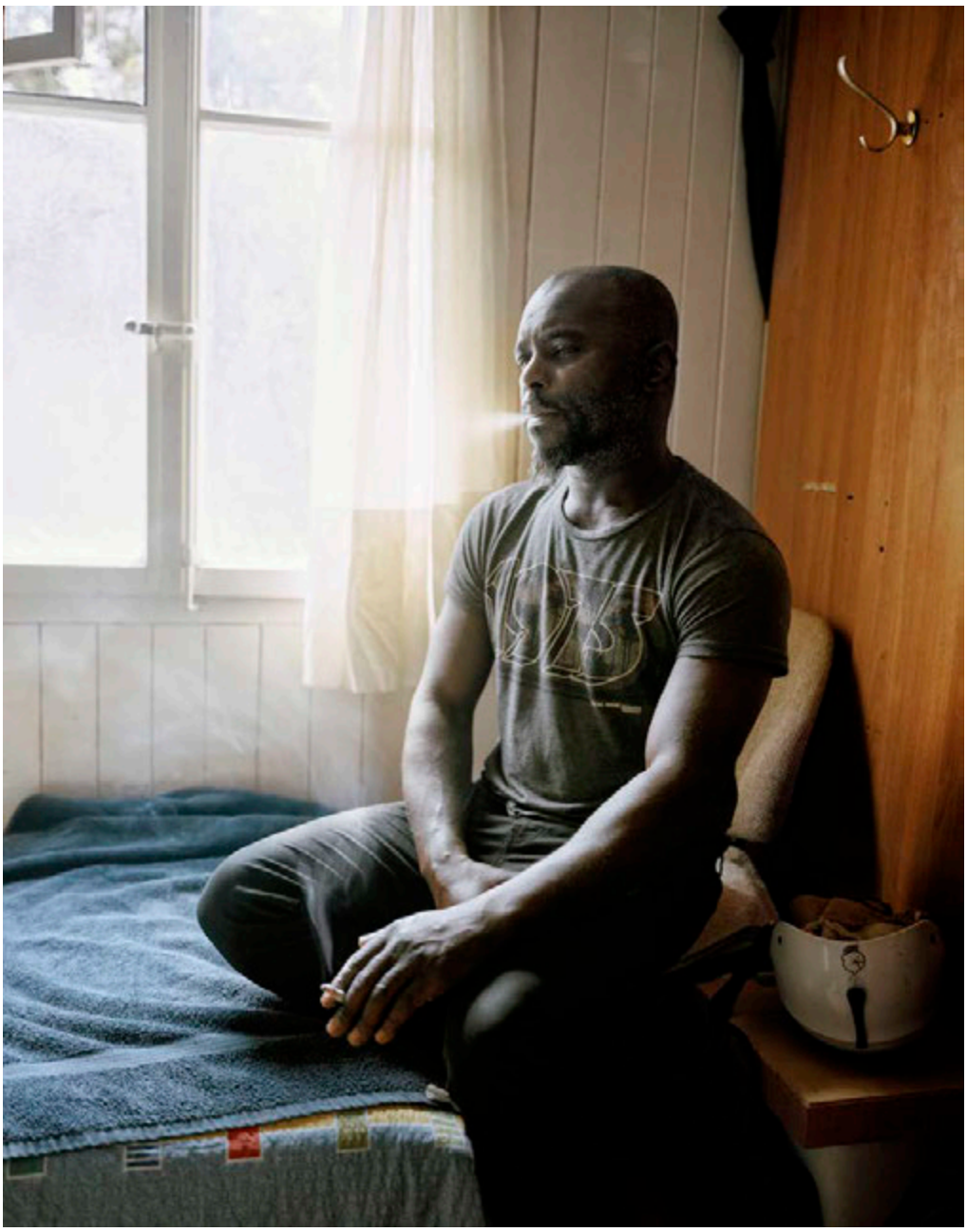
© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



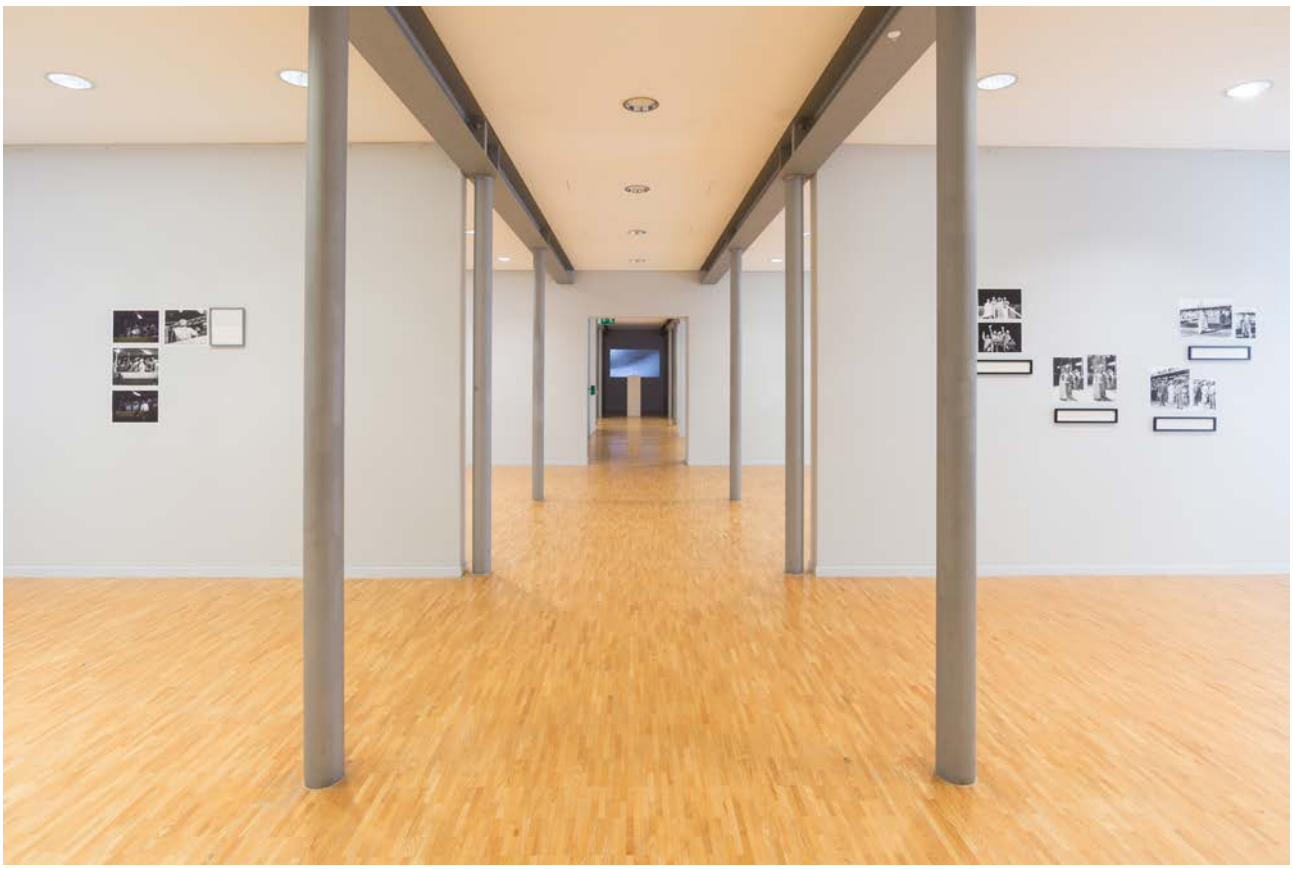
© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



© Delphine Schacher, de la série Bois des Frères, 2015



© Maryam Jafri, images de la série Versus, 2012-2015 © photo : Yannick Luthy

" En 2011, en naviguant sur le site internet Getty Images, j'ai réalisé que j'avais déjà vu plusieurs des photographies historiques du Ghana estampillées du copyright de la société aux archives du Ministère ghanéen de l'Information. En poursuivant ma recherche, j'ai découvert toute une série d'erreurs (fausses dates, légendes incorrectes), ainsi que des manipulations des photographies originales ; certaines fautes semblant involontaires, d'autres plus délibérées. *Getty vs. Ghana* extrait les clichés communs des deux archives et les compare afin d'attirer l'attention sur les problématiques actuelles du droit d'auteur, de la numérisation et de l'appropriation étrangère d'un héritage national. C*orbis vs. Mozambique, Getty vs. Kenya vs. Corbis et Musée royal de l'Afrique centrale vs Getty vs DR Congo* poursuivent cette même stratégie. "
Maryam Jafri

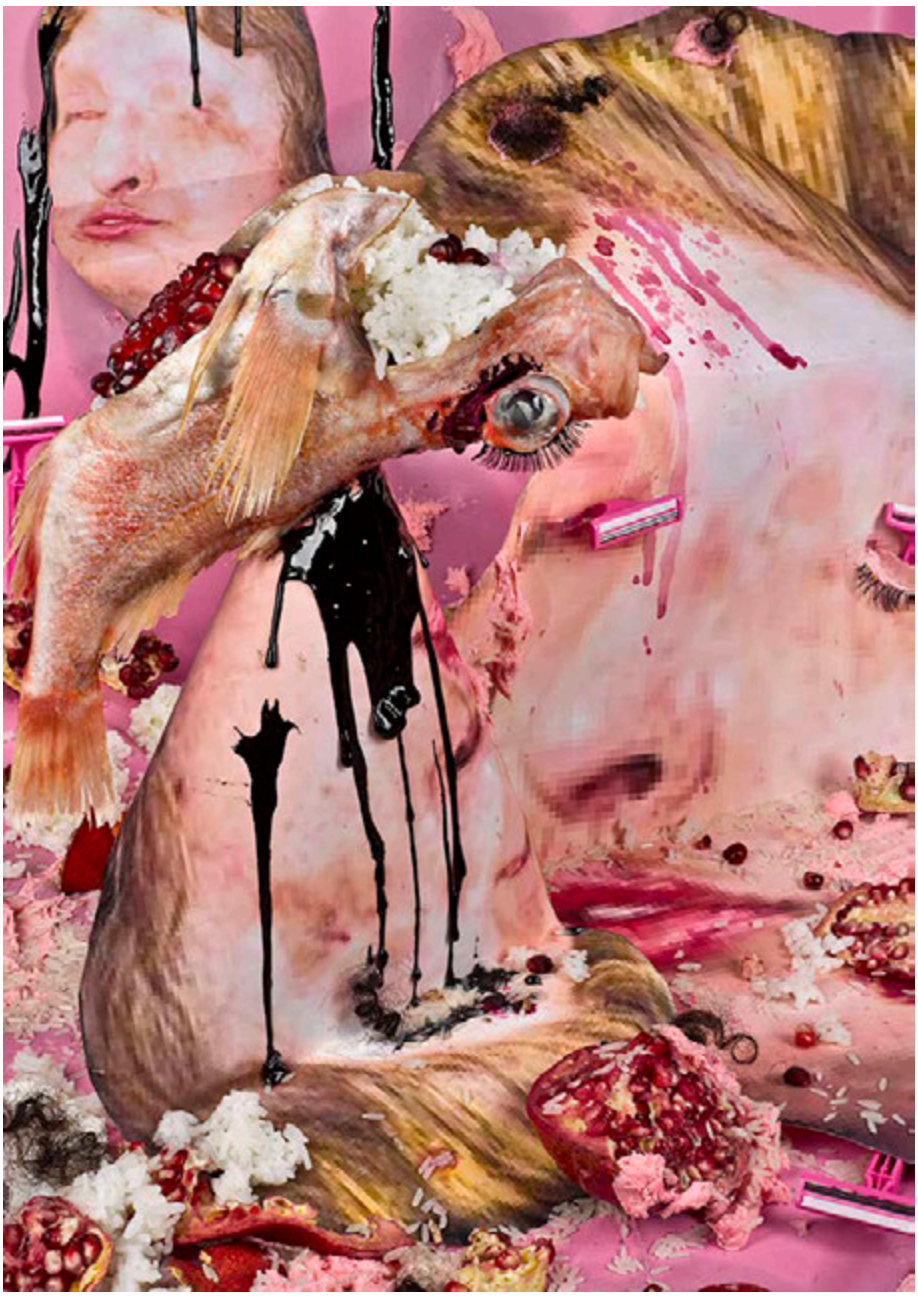


© Maryam Jafri, Getty vs. Ghana, de la série Versus, 2012-2015



© Sheida Soleimani, Reyhaneh, de la série National Anthem, 2014-2015
Reyhaneh Jabbari a été exécutée récemment par le gouvernement pour avoir attaqué son violeur. Cette image combine des photos de Reyhaneh à des bananes, des ongles et du pétrole, qui mettent en évidence les ressources agricoles et naturelles de l'Iran tout en présentant une référence aux marques de griffure que la jeune femme avait faites sur les organes génitaux de son violeur et qui furent le motif de son exécution.
Sheida Soleimani (traduit de l'anglais)

" Durant le siècle passé de l'histoire politique iranienne, l'hymne national du pays a été changé trois fois : il a été adapté chaque fois qu'un nouveau régime oppressif a pris le pouvoir. Dans mon travail photographique, j'utilise des emblèmes culturels afin de les confronter à ma vision du Moyen-Orient en tant qu'observatrice externe. En me focalisant sur des faits sociaux médiatiques, je me procure des images issues de fuites de données et les adapte pour les faire exister dans de nouvelles configurations. Chaque image se réfère à un événement de l'histoire iranienne tout en faisant également allusion à la manière dont l'Orient et l'Occident ont réagi à ces évènements sociaux. "
Sheida Soleimani



© Sheida Soleimani, Filleting, de la série National Anthem, 2014-2015
Dans cette photographie, les images d'une femme victime de lacération sont mises en relation avec du poisson, des grenades, du riz et du pétrole – qui représentent des ressources agricoles et naturelles de l'Iran – pour indiquer et impliquer directement le pays responsable des tortures de la victime. Ces images et objets sont placés à côté de rasoirs, le moyen utilisé pour la lacération.
Sheida Soleimani (traduit de l'anglais)



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours © photo : Yannick Luthy

" En ce début de troisième millénaire, l'essor des technologies numériques a ouvert de nouvelles pistes d'expérimentations sans précédent. L'impression 3D fait partie de ces technologies dont les perspectives de développement me fascinent, de par sa démocratisation progressive et ses possibilités toujours grandissantes en voie probablement de révolutionner plusieurs secteurs d'activités. Quelles sont les limites de ce procédé dont les pouvoirs qui lui sont conférés semblent quasi infinis ? Avec quel degré de précision est-il en mesure de répliquer le réel ? Et que se passe-t-il lors d'une défaillance du logiciel ou de la machine d'impression, lorsque le « glitch » du modèle numérique 3D se matérialise en un objet physique dans l'espace ? "
Catherine Leutenegger



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Catherine Leutenegger, de la série New Artificiality, 2015 – en cours



© Penelope Umbrico, Out of Order. Bad Display, 2008 – en cours, installation *in situ* © photo : Yannick Luthy

" À l'occasion de l'exposition du PhotoforumPasquArt durant les journées photographiques de Bienne, Penelope Umbrico développe une installation multidimensionnelle composée entre autres de photographies d'écrans plats cassés. Ces images, qu'elle trouve sur e-bay et Craigslist, sont combinées avec d'autres clichés dévoilant des reflets de flash engendrés par les vendeurs eux-mêmes. Penelope Umbrico utilise des images provenant de site d'échange et de vente et utilise l'abondance de ces plates-formes comme espace de recherche. La mémoire visuelle collective du 21e siècle détermine sa façon de travailler. Elle évolue entre les représentations individuelles et collectives d'une image et ses propriétés technologiques et techniques. "
Nadine Wietlisbach, Directrice du PhotoforumPasquArt



© Penelope Umbrico, Out of Order. Bad Display, 2008 – en cours, installation *in situ* © photo : Yannick Luthy



© Sébastien Reuzé, de la série Indian Springs, 2015-2016, installation photographique et livre d'artiste. Courtesy l'artiste et 50JPG



© Rafael Lozano-Hemmer, Surface Tension, 1992, écran LCD HD, système de surveillance assisté par ordinateur, logiciel, installation interactive (l'œil s'ouvre à l'apparition du visiteur puis le suit du regard), dimensions variables ; photo : Marek Krzyzanek, exposition No, no, I Hardly Never Miss a Show à la Zacheta National Gallery of Art, Varsovie, 2011. Courtesy l'artiste et Art Bärtschi & Cie

SOMMAIRE

PUBLICATIONS	18
ÉVÉNEMENTS	54
SUISSE ROMANDE	64
SUISSE ALÉMANIQUE	98
TESSIN	148

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, info@phototheoria.ch

Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est licenciée ès lettres à l'Université de Lausanne en 1995. Elle est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, où elle était responsable de la communication et de la médiation culturelle. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, et sa présidente de 2009 à 2013. De 2008 à 2015, Nassim Daghighian a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR sur l'actualité de la photographie en Suisse, et a mené plusieurs interviews de personnalités (artistes, curateurs d'exposition, directeurs d'institutions, etc.). Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques créé en 2011 et un magazine en ligne depuis 2015.

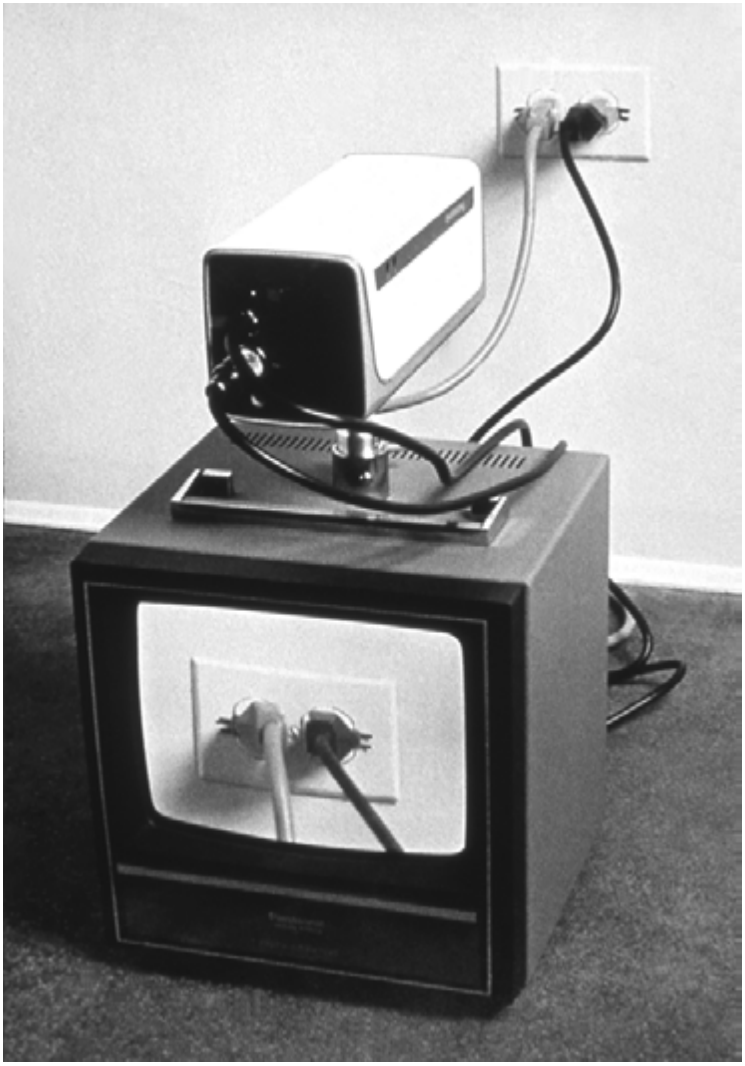
→ Dernier essai : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", Photo-Theoria, janv. 2016, http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf
Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
Pour (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf



© Jemima Stehli, Strip n°5 Dealer (shot 2 of 6), 1999, c-print, 32x27 cm, de la série Strip, 1999-2000, ensemble de 56 photographies. Courtesy l'artiste et 50JPG

Couverture – 50JPG. Caméra(Auto)Contrôle

Caméra(Auto)Contrôle, l'exposition principale des 50JPG organisés par le Centre de la Photographie Genève (CPG)[1], traite de l'omniprésence des caméras (photo, vidéo) dans nos sociétés actuelles et nous propose une réflexion sur les rapports de pouvoir en lien avec le regard, la surveillance et l'enregistrement de données personnelles par des systèmes automatisés. Quel contrôle avons-nous de notre propre image et quelles manipulations s'exercent sur nous à notre insu ? Les artistes, tout comme les cyberactivistes, se sont interrogés sur les caractéristiques des dispositifs de surveillance, sur leurs implications (atteintes à la liberté, censure, etc.) et sur l'ambiguïté de notre attitude dans l'usage des réseaux sociaux, en particulier l'engouement pour les *selfies* ou le *sharenting*, dont les effets pervers semblent sous-estimés par les usagers. Cette vaste exposition présente plusieurs projections, des installations et des travaux photographiques critiques.
Dans une attitude post-féministe typique de l'artiste, Jemima Stehli déconstruit l'approche du corps de la femme comme objet en proposant un strip-tease privé aux professionnels importants pour sa carrière (marchand d'art, galeriste, curateur ou critique d'art). Elle feint de donner le pouvoir à ces hommes en leur confiant le déclencheur, mais son visage et certaines parties intimes de son corps sont maintenus hors-champ, alors que nous pouvons scruter les autoportraits réalisés par les " voyeurs " ; le serions-nous aussi ?



© William Anastasi Transfer, 1968, installation avec moniteur et vidéocamera, photo : Dove Bradshaw. Courtesy Galerie Jocelyn Wolff

Quelques travaux précurseurs et importants historiquement ponctuent l'exposition, comme les installations de William Anastasi (*Transfer*, 1968, une caméra posée sur un moniteur qui filme la prise électrique qui les alimente) et de Dan Graham (*Yesterday / Today*, 1975 : l'image du moniteur nous montre l'intérieur du bureau de direction du CPG filmé en direct tandis que le son est transmis avec un retard de 24 heures), ou encore les photos de Lynn Hershman Leeson, pionnière dans le domaine des nouveaux médias, qui s'invente des doubles et explore les déterminismes socio-culturels du genre féminin. Les œuvres de la série *Phantom Limb* montrent " l'absorption de l'identité féminine dans les médias et les technologies " (propos de l'artiste sur son site). Dans une image récente tirée de la série *iPhone Crack* (2010-2012), un visage de femme au regard inquiet – l'artiste elle-même – apparaît sur un *smartphone* au verre brisé. Dans l'univers globalisé d'internet, les limites du moi s'effritent et une fracture identitaire apparaît.

Sébastien Reuzé présente la série *Indian Springs* (2015-2016) sous forme d'installation photographique accompagnée d'un livre d'artiste édité par le CPG et Herman Byrd. Il a été autorisé à photographier la Creech Air Force Base d'Indian Springs où les soldats pilotent des drones en action au Moyen-Orient ; un matériel similaire à celui des jeux vidéo permet de tuer à distance. Les portraits en intérieur ont été mis en scène et plusieurs photographies de la série sont modifiées en post-production : leurs couleurs sont altérées, à dominante jaune, et certaines prises de vue ressemblent à des doubles expositions. La perception du réel s'en trouve ainsi fortement perturbée face au montage complexe des images qui se chevauchent. Avec quelques objets, notamment un siège de bureau, une veste et une casquette couverts de cristaux de sel, l'ensemble de l'installation instaure une fiction anxiogène : " Le rêve remplacera le réel, ou le réel commencera enfin à partir du coma " (livre d'artiste, p.1). Sébastien Reuzé s'inspire de l'écrivain de science-fiction J.G. Ballard et cite l'ouvrage critique de Grégoire Chamayou, *Théorie du drone* (2013).



© Lynn Hershman Leeson, Shutter, 1986, de la série Phantom Limb, 1985-1987
Courtesy l'artiste et Waldburger Wouters, Bruxelles

Depuis 2013, Giacomo Bianchetti réalise des images documentaires en périphérie du Bilderberg, une réunion secrète informelle d'environ cent-trente personnalités majeures du monde politique, économique et médiatique, qui se tient chaque année dans un hôtel de luxe depuis 1954. Une zone interdite d'accès est mise en place durant la conférence, ainsi qu'un dispositif de sécurité important : des centaines de policiers, de militaires et d'avions de surveillance. Dans l'exposition, *Bilderberg 2015* est présenté sous la forme d'un journal édité par le CPG, avec les photographies prises du 11 au 14 juin 2015 à Telfs-Buchen (Autriche) accompagnées de textes explicatifs et d'un schéma des trajets effectués par le photographe. Celui-ci explore les limites territoriales de la zone ultra-sécurisée, entre visibilité du dispositif de surveillance et événement caché. Il teste l'effet du pouvoir sur son espace de liberté : " Muni d'une chambre photographique, cantonné sur le sol public, j'ai malgré tout subi onze contrôles de police et trois menaces d'arrestation. " (journal, p.16)

Comme le montrent les quelques œuvres mentionnées ici, les 50JPG permettent de découvrir une sélection internationale d'artistes, des plus renommés aux jeunes talents. L'image en mouvement (projections, moniteurs) y est omniprésente, voire envahissante. L'attention du visiteur lambda est fortement sollicitée et le sens de certains travaux lui échappe ; seule la lecture du guide publié pour l'occasion permet de mieux comprendre chaque démarche artistique (textes disponibles sur www.50jpg.ch). En effet, les œuvres choisies par les curateurs ont de fortes dimensions critique et politique, mais également conceptuelle et performative. *Caméra(Auto)Contrôle* pousse le visiteur hors de sa zone de confort habituelle. On s'interroge sur les notions de liberté et de sphère privée, qui semblent se dissoudre dans le flux d'images et d'interconnexions. Pour conclure, je citerai le texte présenté par Julian Assange à la fin de la vidéo de ! Mediengruppe Bitnik : " Transparency for the state ! Privacy for the rest of us ! "
Nassim Daghighian

1. 50JPG – 50 jours pour la photographie à Genève, CPG, Bâtiment d'art contemporain, Genève, 01.06 – 31.07 2016, www.50jpg.ch
Commissaires : Joerg Bader, directeur du CPG, et Sébastien Leseigneur, curateur associé au CPG. Pour en savoir plus, voir page 78



À gauche : Gary Hill, Self (Working Title), 2016, scultpures murales, acrylique blanc brillant, système optique interactif, images. Courtesy l'artiste et DNA Berlin. Vue de l'exposition *Caméra(Auto)Contrôle,* 50JPG, 2016, photo : Sébastien Leseigneur



Au centre : Armin Linke, Bank of Italy, Department Cut2000, Robotic arm photographs a pack worth 1,000,000 Euros as a final and legal digital document, Roma, Italy, 2007, mural photographique, 422x476 cm. *Caméra(Auto)Contrôle,* 50JPG, 2016, photo : S. Leseigneur



À gauche : Sébastien Reuzé, Indian Springs, 2016, installation. À droite : Jemima Stehli, Strip, 1999-2000, ensemble de 56 c-prints. Courtesy les artistes. Vue de l'exposition *Caméra(Auto)Contrôle,* 50JPG, 2016, photo : Sébastien Leseigneur



© Guillaume Désanges et Michel François, Pavillon du contrôle (Le jardin zen), 2013, installation : 3 micro caméras de surveillance, 3 écrans TV, pierres, gravier, bois, archives, projection vidéo. Courtesy les artistes. *Caméra(Auto)Contrôle,* 50JPG, 2016, photo : S. Leseigneur



© Lynn Hershman Leeson, de la série iPhone Crak, 2010-2012. Courtesy l'artiste

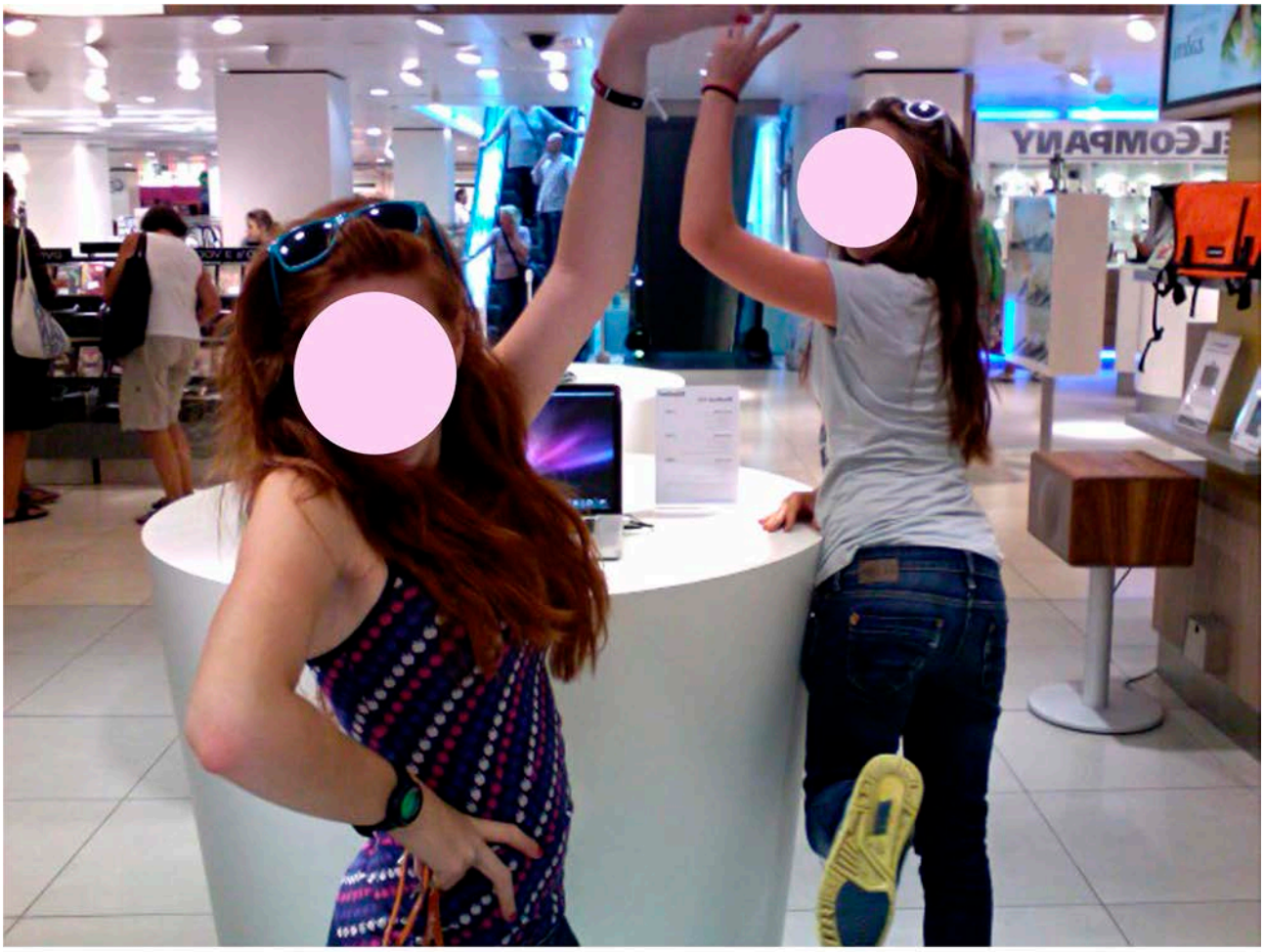


photo-45.jpg 11-08-09 14:33

© Willem Popelier, Showroom Girls, 2011, installation photographique et textes (tweeds), dimensions variables. Courtesy l'artiste



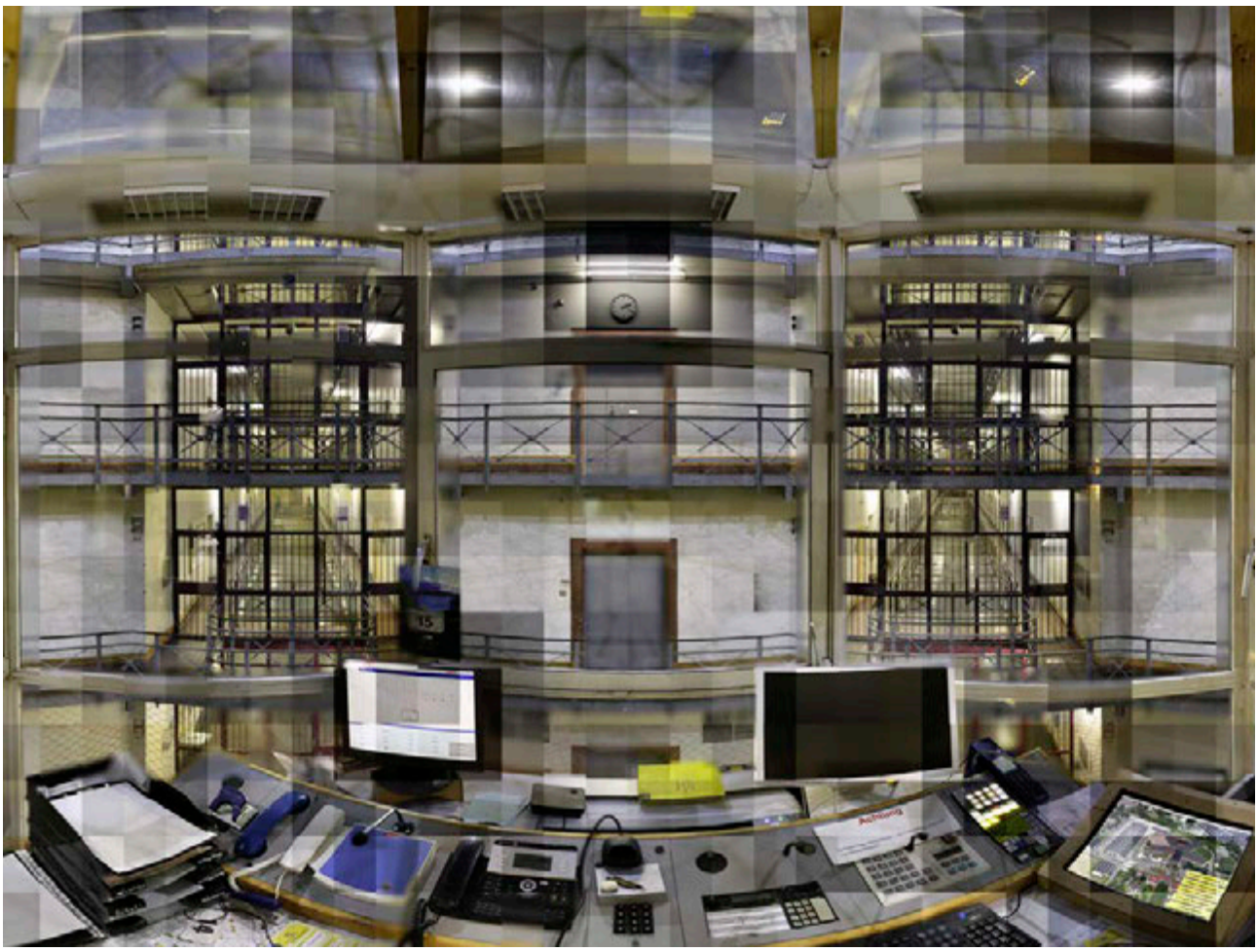
© Jacob Appelbaum, Ai Weiwei (Beijing), 2015, c-print, 76.2x101.6 cm



© Jacob Appelbaum, Julian Assange (Undisclosed location near Bail Mansion outside of London), 2012, c-print, 76.2x101.6 cm
Jacob Appelbaum est journaliste et cyberactiviste, il a joué un rôle important dans la publication des documents de Snowden. Les portraits sont réalisés avec un film infrarouge et ont été présentés dans l'exposition solo *Samizdata: Evidence of Conspiracy* à la galerie Nome, Berlin (11.9. - 31.10.2015). *Samizdata* est un mot russe qui se réfère à une information illégale difficile à se procurer.

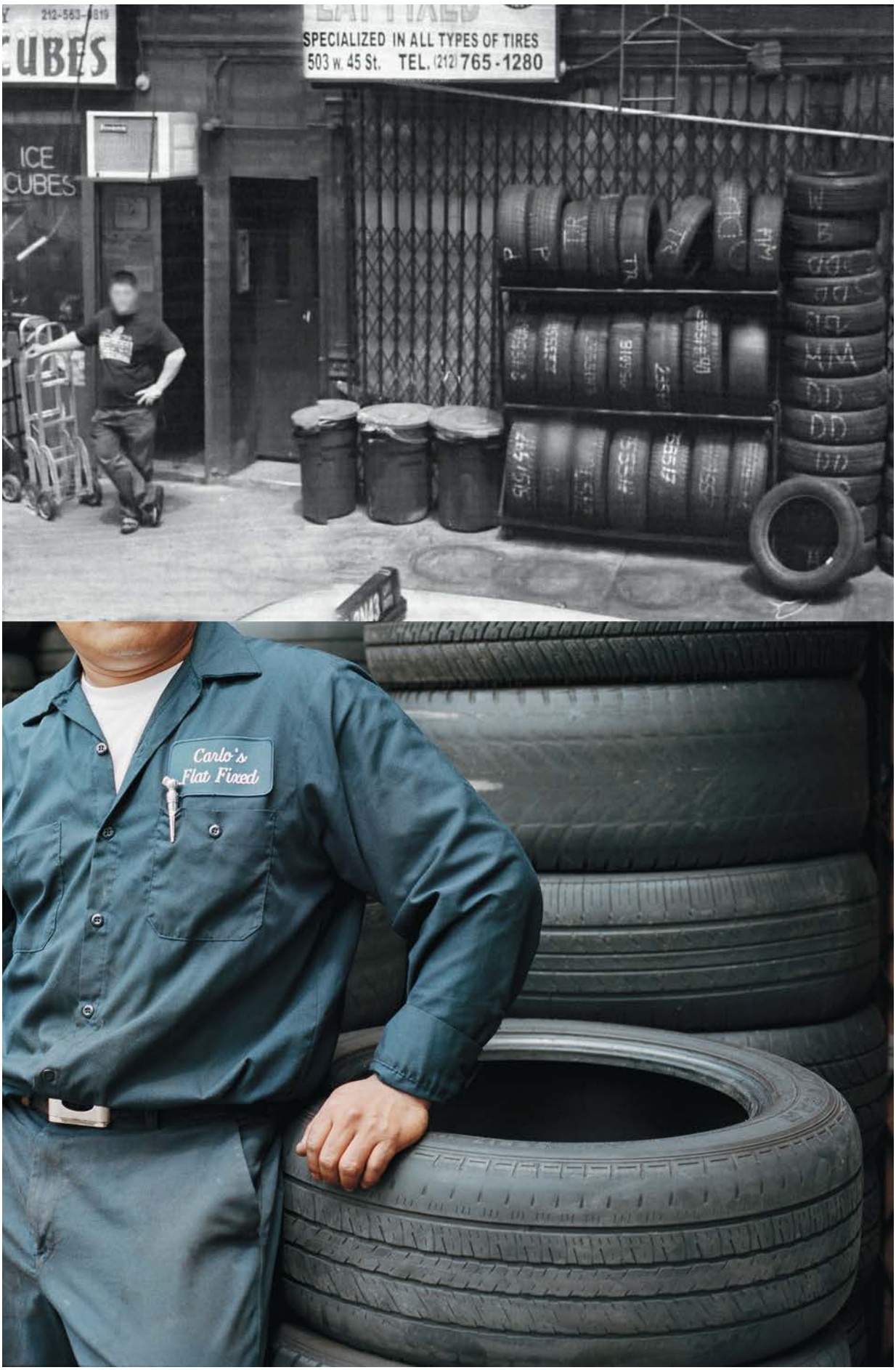


© ! Mediengruppe Bitnik, Delivery for Mr. Assange, 2013, installation vidéo-audio, 10'. Image from live online performance, 2013, consultable en ligne : https://youtu.be/zlZTghhCuxg. Courtesy Migros Museum für Gegenwartskunst, Zurich



© Jules Spinatsch, JVA Panopticon, 2015. 360° Recording of 1360 Single images, Tuesday 14. July 21:42 – Wednesday 15. July 5:48 from the watchtower of Justizvollzugsanstalt JVA prison, Mannheim. Composite de 1360 photos dans l'ordre chronologique, impression sur latex, 200x700 cm. Ci-dessus : détail du centre de l'œuvre. Ci-dessous, œuvre entière. Courtesy l'artiste et Galerie Luciano Fasciati.





© Viktoria Binschtok, World of Details (tire-man + flat fixed), 2011, c-print, 89x98 cm et impression jet d'encre, 18x26 cm. Courtesy l'artiste et KLEMM'S Berlin. L'artiste se rend sur les lieux photographiés par Google Street View pour réaliser ses propres images



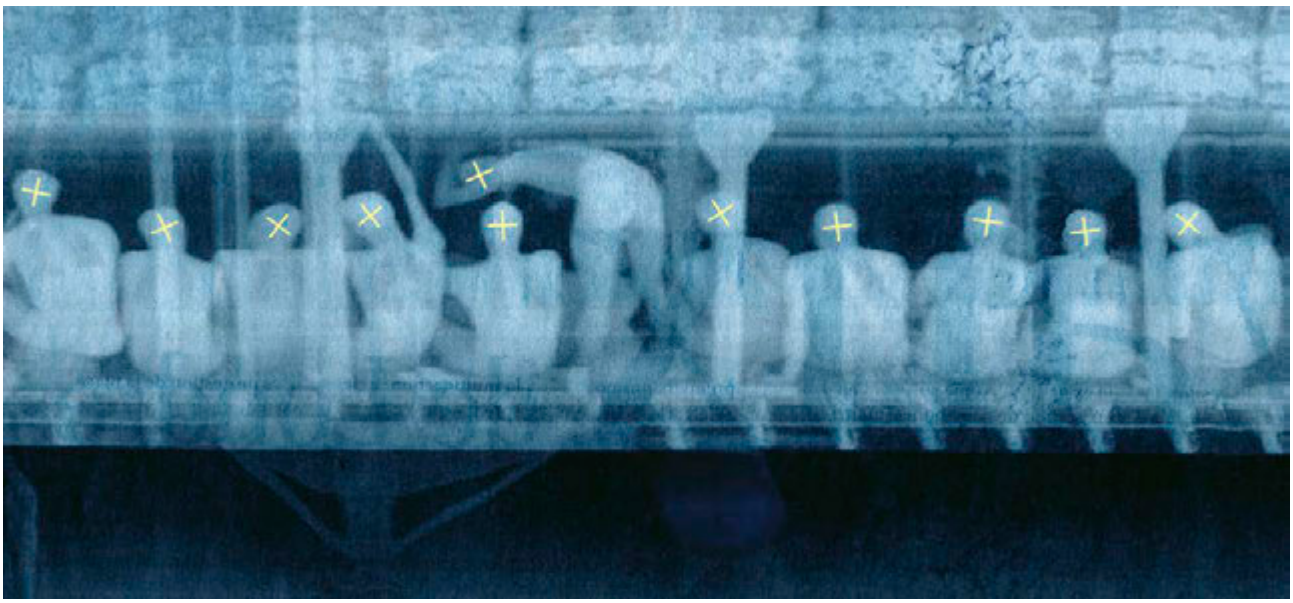
© Gianni Motti, I'm not on Facebook, 2009, peinture acrylique sur bâche, 105x204 cm. Courtesy l'artiste et Galerie Perrotin, Paris



© Giacomo Bianchetti, Checkpoint Telfs, 11 juin 2015, 09h40, de la série Bilderberg, 2013-2015



© Giacomo Bianchetti, Iteralpen Hotel, vu depuis Hoer Moss 12 juin 2015, 09h34, série Bilderberg, 2013-2015



© Nicolas Crispini, La Ronde de nuit – I , 2001, impression sur bâche, 300x640 cm. Courtesy l'artiste et 50 JPG

50JPG. Caméra(Auto)Contrôle

50 jours pour la photographie à Genève, Bâtiment d'art contemporain, Genève, 01.06 - 31.07 2016
www.50jpg.ch

Avec : William Anastasi, Luc Andrié, Jacob Appelbaum, Aram Bartholl, Viktoria Binschtok, Giacomo Bianchetti, James Bridle, Lucien Castaing-Taylor / Ernst Karel / Verena Paravel, Kurt Caviezel, Jean-Marc Chapoulie, Gaëlle Cintré, Paolo Cirio, Edmund Clark, Nicolas Crispini, Collectif_Fact, Stéphane Degoutin / Gwenola Wagon, Guillaume Désanges / Michel François, Heather Dewey-Hagborg, Jimmie Durham, Léa Farin, Harun Farocki, Enrique Fontanilles, Dan Graham, G.R.A.M., Hervé Graumann, Vincent-Emmanuel Guitter, Gary Hill, Lynn Hershman, Leeson Ann Hirsch, Jan Hofer & Severin Zaugg, Matthew Kenyon, Joakim Kocjancic, Clément Lambelet, Jérôme Leuba, Armin Linke, Fred Lonidier, Rafael Lozano-Hemmer, Jill Magid, Rubens Mano, Josep Maria Martin, !Mediengruppe Bitnik, Adrien Missika, Gianni Motti, Warren Neidich, Christof Nüssli / Christoph Oeschger, Willem Popelier, Julien Prévieux, Catherine Radosa, Sébastien Reuzé, Jenny Rova, Julia Scher, Manuel Schmalstieg, Sean Snyder, Jules Spinatsch, Jonas Staal, Jemima Stehli, Franck Vigroux / Gregory Robin, Vangelis Vlahos, João Castilho.

Depuis 2003, la triennale 50JPG propose, à chaque édition, d'explorer une problématique socio-politique contemporaine spécifique, le tout en prenant la photographie comme fil conducteur. Axé autour d'une exposition centrale organisée par le Centre de la Photographie Genève (CPG), l'événement déploie son propos à travers une vaste constellation de programmations complémentaires conçues par des lieux culturels genevois et de la région, répartis en partenaires IN (déclinant la thématique de l'édition) ou OFF (propositions touchant à la photographie). Après *Représentation du Travail / Travail de représentation* en 2003, *Photo-Trafic* en 2006, *La revanche de l'archive photographique* en 2010 et *fALSEfAKES* qui a connu en 2013 un grand succès tant critique que public, *Caméra(Auto)Contrôle* se déploie à partir d'une exposition principale ambitieuse présentée au Bâtiment d'art contemporain et à travers les programmations respectives de plus de 30 lieux partenaires de la région, allant cette année d'Annecy à Pully. Voici la présentation des 50JPG proposée par Joerg Bader, Directeur du CPG et commissaire principal, dans le guide de l'exposition :

" L'exposition thématique *Caméra(Auto)Contrôle* est le noyau dur de la triennale des 50JPG. Elle plonge dans l'actualité la plus brûlante des drones et autres systèmes de contrôle par photo- et vidéo-caméras interposées. À ce propos, nous " fêtons " dans le monde entier un quart de siècle de contrôle de l'espace public par des caméras automatiques. Très souvent, celles-ci portent un autocollant avec un *smiley* demandant aux personnes enregistrées, dans un parking, à la caisse d'un supermarché ou dans les transports publics, de sourire. Certains artistes, des *hackers* et des militants politiques ont refusé de sourire, jamais un mouvement citoyen n'a lutté contre la présence de plus en plus envahissante de caméras dépersonnalisées dans les lieux publics.

Parallèlement, c'est aussi depuis un quart de siècle que des photographes de rue (*Street photography*), amateurs et professionnels confondus, se font de plus en plus souvent interpeller, voire agresser par des



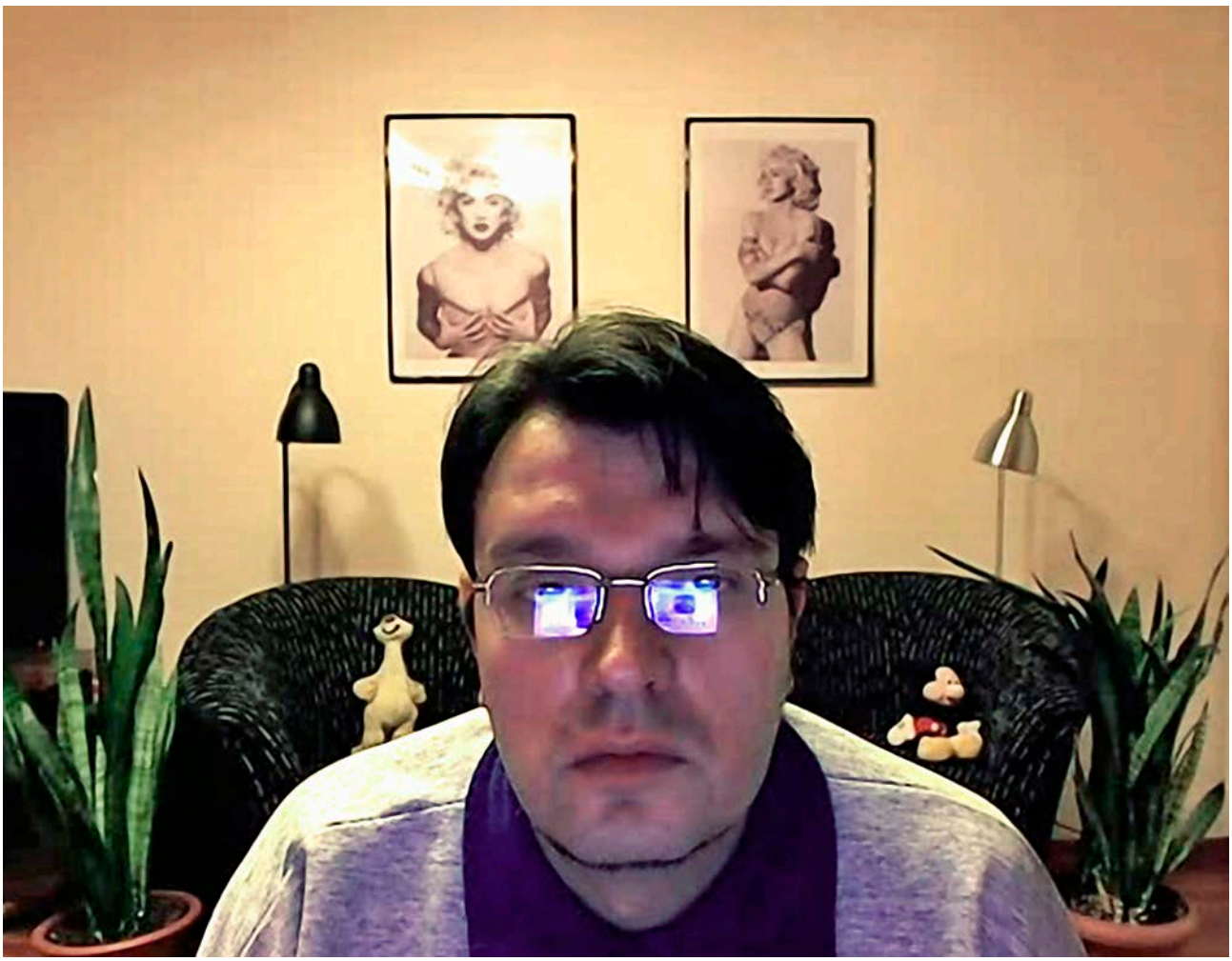
© Ernst Karel, Verena Paravel, Lucien Castaing-Taylor, Ah humanity!, 2015, installation 4 canaux audio et 1 vidéo, 23'. Courtesy les artistes et Sensory Ethnography Lab

citoyens, ces mêmes citoyens qui acceptent docilement d'être enregistrés 24/24h, où qu'ils soient. Cette attitude schizophrénique pourrait être interprétée comme une intériorisation de l'acceptation passive du contrôle de leur image par des agents qu'ils ignorent. Et l'accomplissement de cette intériorisation pourrait bien être le *selfie*, où le citoyen sourit à volonté face à l'œil de son *smartphone* pour diffuser son autoreprésentation au plus grand nombre de personnes sur les réseaux sociaux, et dans l'immédiat, en se soumettant au contrôle social le plus évident.

Nous voici entrés dans l'ère de la " happy-self-exploitation " qu'observe le philosophe Byung-Chul Han [1], lorsqu'il avance que le capitalisme cognitif entraîne un changement de paradigme, remplaçant la bio-politique de Michel Foucault par le concept de psycho-politique, où nous, les " users ", participons avec consentement, voire enthousiasme, à notre propre exploitation, en donnant nos images et autres informations sans restriction aux géants de l'Internet, ainsi qu'Edward Snowden a pu le relever en 2013. Nos informations forment leur capital.

La métaphore du Panoptique, la prison projetée en vue d'une réforme de la justice anglaise à la fin du XVIII[e] siècle par Jeremy Bentham, avec un seul gardien au milieu d'une architecture en forme de cercle ou d'étoile, sans que le prisonnier sache quand il est observé, n'a plus de prise sur la bio-politique de la population telle que Michel Foucault l'avait interprétée, avance Byung-Chul Han. Pour lui, le Panoptique est lié aux médias optiques, tandis que le Big Data, c'est-àdire toutes les informations nous concernant qui sont traitées par des méga-ordinateurs à l'aide d'algorithmes, permet plus qu'un simple contrôle de nos corps comme dans l'ancien régime. Avec le Big Data, c'est notre psyché même qui est ouverte comme un livre. Ainsi, conclut Byung-Chul Han, il n'y a plus besoin d'un lieu central pour exercer le contrôle de la population. Avec nos cartes de crédit, nos ordinateurs, nos cartes de fidélité, nos *smartphones* et autres *flicages* de nos habitudes et décisions, le contrôle peut se faire de partout sur le globe.

L'œil central n'est plus de mise. Zygmunt Bauman et David Lyon [2] avaient fait un constat similaire, un an avant Byung-Chul Han. Mais leur analyse est plus nuancée. Pour eux, les personnes admises dans les *shopping malls*, dans les *gated communities* et autres lieux semi-privés portent, sous la forme des instruments de saisie cités plus haut, leur propre Panoptique avec elles, comme l'escargot sa maison. Il n'y a plus de point de contrôle central comme dans la prison pensée par Jeremy Bentham et entre autres réalisée à Genève grâce à l'intervention de son traducteur, Etienne Dumont. Mais pour Bauman et Lyon, qui se réfèrent à Didier Bigo et à son concept du *Bannoptikum* (" der Bann " signifie en allemand le bannissement [3]), il y a aujourd'hui 53 millions de réfugiés et migrants vivant dans les conditions de vie les plus précaires qui sont, en tant que rejetés de partout, sous contrôle du Panoptique. Bauman rappelle que ce qui était arrivé à Walter Benjamin lors de sa fuite avortée vers l'Espagne est aujourd'hui le sort d'une humanité exponentielle.



© Kurt Caviezel, The Users, 2016, mural photographique composé de plusieurs centaine d'images, dimensions variables, détail

Caméra(Auto)Contrôle se concentre ainsi sur le monde contaminé par le mode de vie occidental, tout en gardant quelques renvois à l'ancien régime de surveillance. L'exposition développe une approche non catégorisée pour faire se croiser les positions les plus diverses, entre le contrôle optique par des drones et l'autocontrôle sur Facebook, entre un caméra-contrôle exercé par des contre-pouvoirs, que ce soit la presse ou des artistes, et l'évocation de l'omniprésence dans nos vies de Google – d'ailleurs sûrement une des entreprises les plus obscures de notre temps, et pas seulement sur le plan fiscal. Sont aussi évoqués les dispositifs de contrôle optique avant Internet, tout comme des mises en abymes ironiques ou mélancoliques de la force de contrôle inhérente à toute caméra, au moins depuis Hippolyte Bayard et au plus tard depuis Alphonse Bertillon.

Comme toujours à l'occasion des grandes expositions thématiques du CPG, les supports et les techniques correspondent à la diversité des contenus, allant d'une bâche de camion à des affiches dans l'espace public, du diaporama sur écran plat aux tirages d'art. Une coupe générationnelle à travers l'exposition révélerait le même souci de mixité de sources, depuis les pionniers des installations CCTV et du found-footage en passant par le détournement du vaste choix des dispositifs de surveillance et des technologies du futur, telles que la génétique et l'impression 3D, jusqu'à la génération " Moi Moi Moi ". Ce guide [publié à l'occasion de la triennale] contient tous les artistes présents dans l'exposition *Caméra(Auto)Contrôle* ainsi que tous les artistes participant aux 50JPG. L'appareil critique accompagnant l'exposition est externalisé. Un blog est en ligne depuis le mois d'avril et il sera régulièrement nourri au moins jusqu'à la fin de l'exposition le 31 juillet. " Joerg Bader, Directeur du Centre de la Photographie Genève et commissaire principal des 50JPG

1. Byung-Chul Han, *Psychopolitik – Neoliberalismus und die neuen Machttechniken*, S. Fischer Verlag,Frankfurt a.M., 2014, page 35
2. Zygmunt Bauman & David Lyon, *Daten, Drohnen, Disziplin – Ein Gespräch über flüchtige Überwachung*, Edition Suhrkamp, Berlin, 2013, page 82 – 86 (Original : *Liquid Surveillance. A Conversation*, Polity Press, Cambridge, 2013)
3. Didier Bigo, *Globalized (in)security. The field and the ban-opticon,* in : Naoki Sakai & John Solomon (publisher) *Traces 4. Translation, Biopolitics, Colonial Difference*, Hong Kong University Press, Hong Kong, 2006

Curateurs : Joerg Bader, Directeur, et Sébastien Leseigneur, curateur associé au CPG

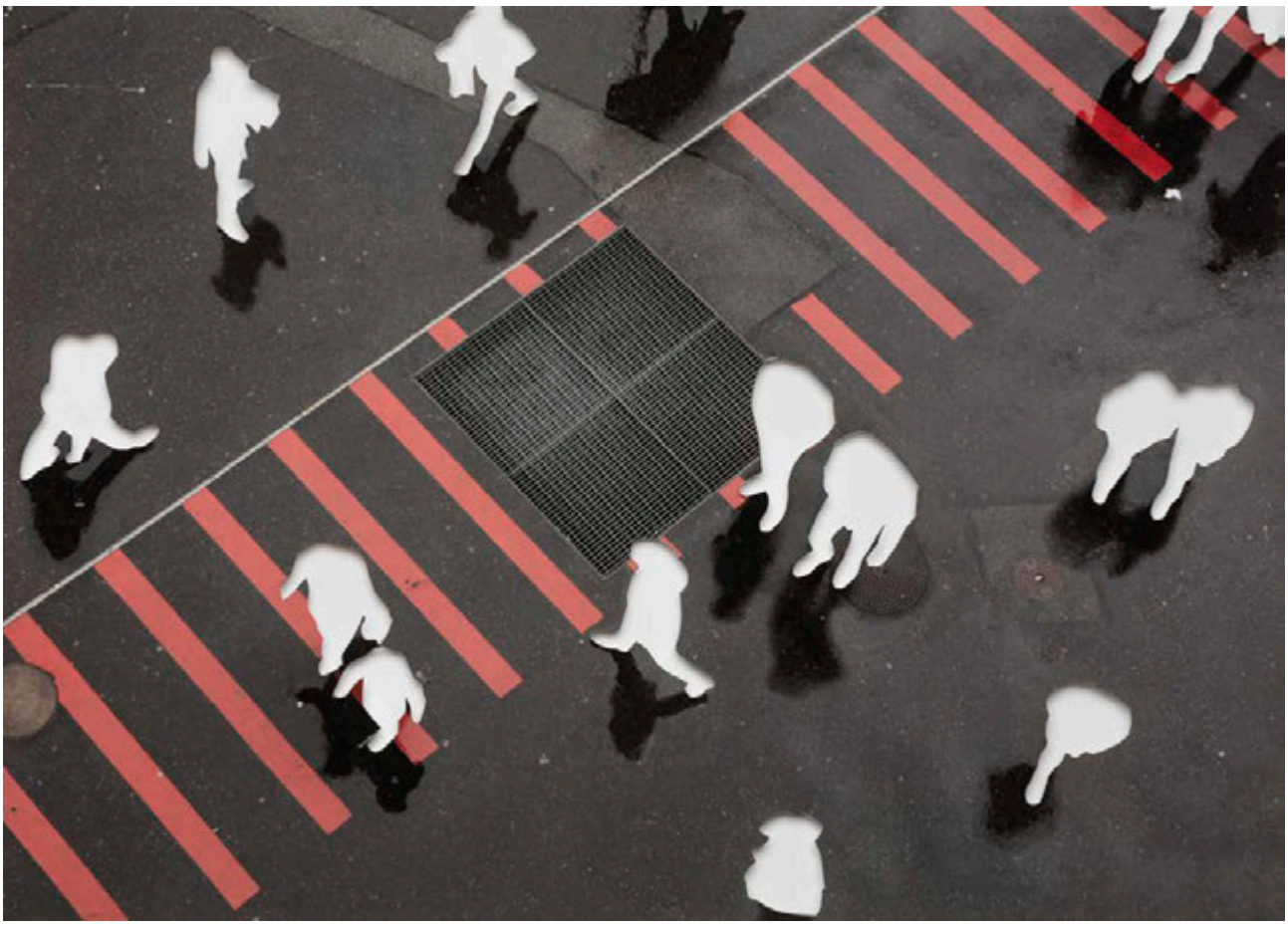
Source : dossier de presse



© Kurt Caviezel, The Users, 2016, mural photographique composé de plusieurs centaine d'images, dimensions variables, détail
Les personnes ont été photographiées à leur insu alors qu'elles étaient devant leur écran.



© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016



© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016

SOMMAIRE

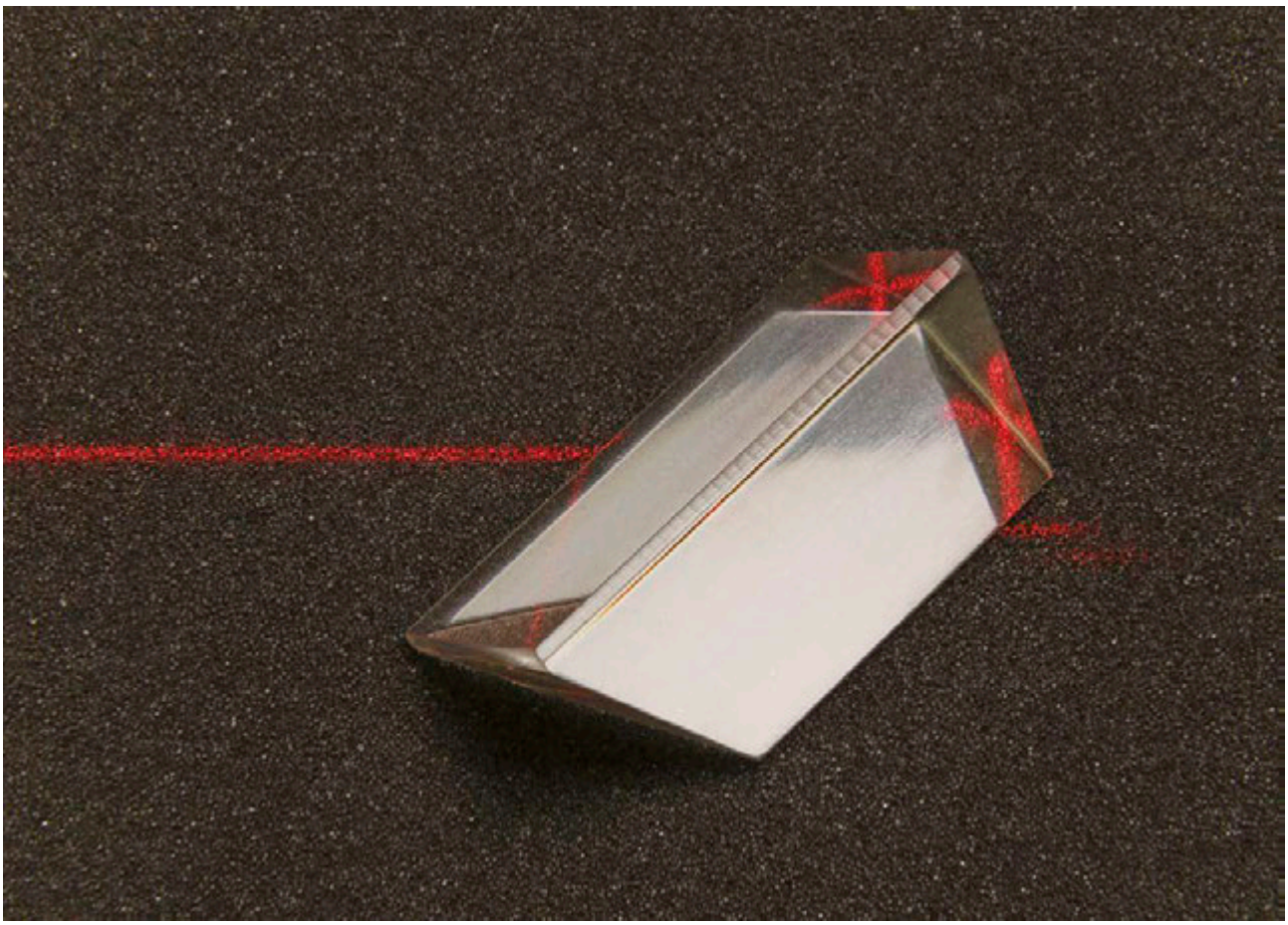
PUBLICATIONS 12
SUISSE ROMANDE 52
SUISSE ALÉMANIQUE 98
TESSIN 122

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine – www.phototheoria.ch
Rédaction : Nassim Daghighian, info@phototheoria.ch

Delphine Burtin (1974, CH) est diplômée de la Formation supérieure en photographie à l'Ecole supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV) en 2013. Elle est également graphiste depuis 1996, métier qu'elle pratique encore comme indépendante. Sa série *Disparition* (2012) est exposée en 2012 lors du festival Images, Vevey, et au PhotoforumPasquArt, Bienne, puis en 2013 au festival Les Boutographies, Montpellier, à la Galerie Subsitut, Berlin, et à la Galerie Emmanuel Guillod, Vevey. Sa série *Encouble* (2013-2014) connaît un succès international lorsqu'elle remporte le Prix HSBC 2014, après avoir reçu le premier prix de Selection | PhotoforumPasquArt en 2013. Sa série *Sans condition initiale* (2014-2015) est présentée pour la première fois dans le cadre de l'exposition *reGeneration*^{3} au Musée de l'Elysée, Lausanne, en 2015. L'artiste apprécie l'installation pour présenter ses séries de manière différente selon le lieu d'exposition, mais elle attache tout autant d'importance au livre d'artiste auto-édité réalisé avec soin. Le premier, *Encouble* (2013) a été sélectionné lors prix du livre Paris Photo 2013 alors que le second, *Sans condition initiale*, est sorti en 2015. www.burtin.ch

→ Pour voir une présentation vidéo des livres d'artistes de Delphine Burtin : https://vimeo.com/user11962163



© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016

Couverture – Delphine Burtin. La dimension cachée

Depuis *Disparition* (2012), la figure humaine est présente en filigrane dans l'ensemble de l'œuvre photographique de Delphine Burtin (1974, CH), bien qu'au premier regard, ses séries semblent plutôt appartenir au genre de la nature morte, tant elle est habile à travailler avec les objets, issus pour la plupart du quotidien. La simplicité, comme l'ambiguïté des représentations et de nos perceptions, sont des éléments essentiels de sa démarche. Dans sa série la plus récente, *La dimension cachée* (2015-2016), l'élément humain est explicitement le sujet des images. L'artiste s'est inspirée du concept de proxémie d'Edward T. Hall [1] dans son ouvrage devenu une référence, *La Dimension cachée*. Dans le cadre de son exposition personnelle au Photoforum-PasquArt [2], Delphine Burtin a conçu une installation originale présentée pour la première fois. Elle juxtapose et superpose de manière complexe des blocs anthracites contenant les photographies, qui sont ainsi mises en boîte plutôt qu'encadrées. La sculpture obtenue oscille entre monument symbolique et silhouette à l'aspect vaguement humain. Une fois que le visiteur s'est approché de l'installation et en a fait le tour, prenant conscience de la distance qu'il établit avec elle, plusieurs éléments proxémiques lui sont suggérés par les images. Un long cordon électrique emmêlé évoque des relations interpersonnelles difficiles, alors qu'une perruque, de faux ongles ou des cils posés sur un miroir nous renvoient à la société du paraître (jeune ? belle ?), au prix de nombreux artifices, voire sacrifices. Comment attirer l'autre dans un environnement peu propice aux rencontres ? Jusqu'à quelle distance se laisse-t-on approcher ? L'œuvre est plutôt une source de questionnements multiples qu'une réponse à la complexité des relations humaines.

Dans une vue urbaine prise en plongée – on reconnaît aisément la place de l'Europe à Lausanne, – les êtres humains n'apparaissent qu'en découpe blanche et sous forme d'ombres ou de reflets (le sol est-il mouillé ?). L'image est rephotographiée et l'observateur attentif peut remarquer l'ombre portée du papier au bord de chaque silhouette découpée. Ces jeux subtils avec le matériau photographique, la surface de l'image et la troisième dimension sont caractéristiques du travail de Delphine Burtin. L'exposition au PhotoforumPasquArt curatée par sa directrice, Nadine Wietlisbach, offre l'intérêt de mettre en évidence la cohérence et les liens subtils entre les séries récentes de l'artiste. Pour ceux qui ne les ont jamais vues exposées, la découverte se fera dans l'ordre chronologique avec des images d'*Encouble* (2013-2014) – dont une très belle photographie inédite – présentées dans le large couloir reliant les salles ainsi que dans la salle limitrophe.



© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016

L'installation élaborée par la photographe enrichit la lecture de son travail. Comme ses œuvres jouent avec nos perceptions, avec l'ambivalence de la représentation et les nombreuses interprétations possibles, les variations d'accrochage stimulent le regard. Certaines images sont collées à même le mur, se glissant parfois jusqu'au sol ou épousant le coin d'une pièce, alors que d'autres sont placées dans des cadres américains très fins, peints selon la teinte dominante de la photographie. Les œuvres plus petites ont des cadres saillants qui leur donne l'aspect de bijoux dans leur écrin. Bien entendu, la diversité des formats contribue à rendre le visiteur attentif à l'inscription des photographies dans l'espace, de même que les objets représentés par les images ne sont parfois que des photographies de photographies. Le coin d'une image est plié et se détache du mur. La tentation de le " remettre à sa place " est grande pour de nombreux visiteurs ! Il y a bien un aspect ludique et réflexif dans la démarche de Delphine Burtin, qui sait tirer parti de ses compétences de graphiste lorsqu'elle met en espace ses œuvres.

Avec *Sans condition initiale* (2014-2015), l'artiste va au-delà de l'objet photographié pour travailler l'image comme sculpture : l'un de ses tirages a été réalisé pour épouser les formes d'un cube posé à même le sol. Les images de cette série sont souvent des assemblages d'objets ordinaires que Delphine Burtin extrait de leur contexte habituel (d'où le titre de la série !). Pour ce travail, un contre-collage sur alu posé sur un épais support blanc donne clairement un statut d'objet à chaque photographie.



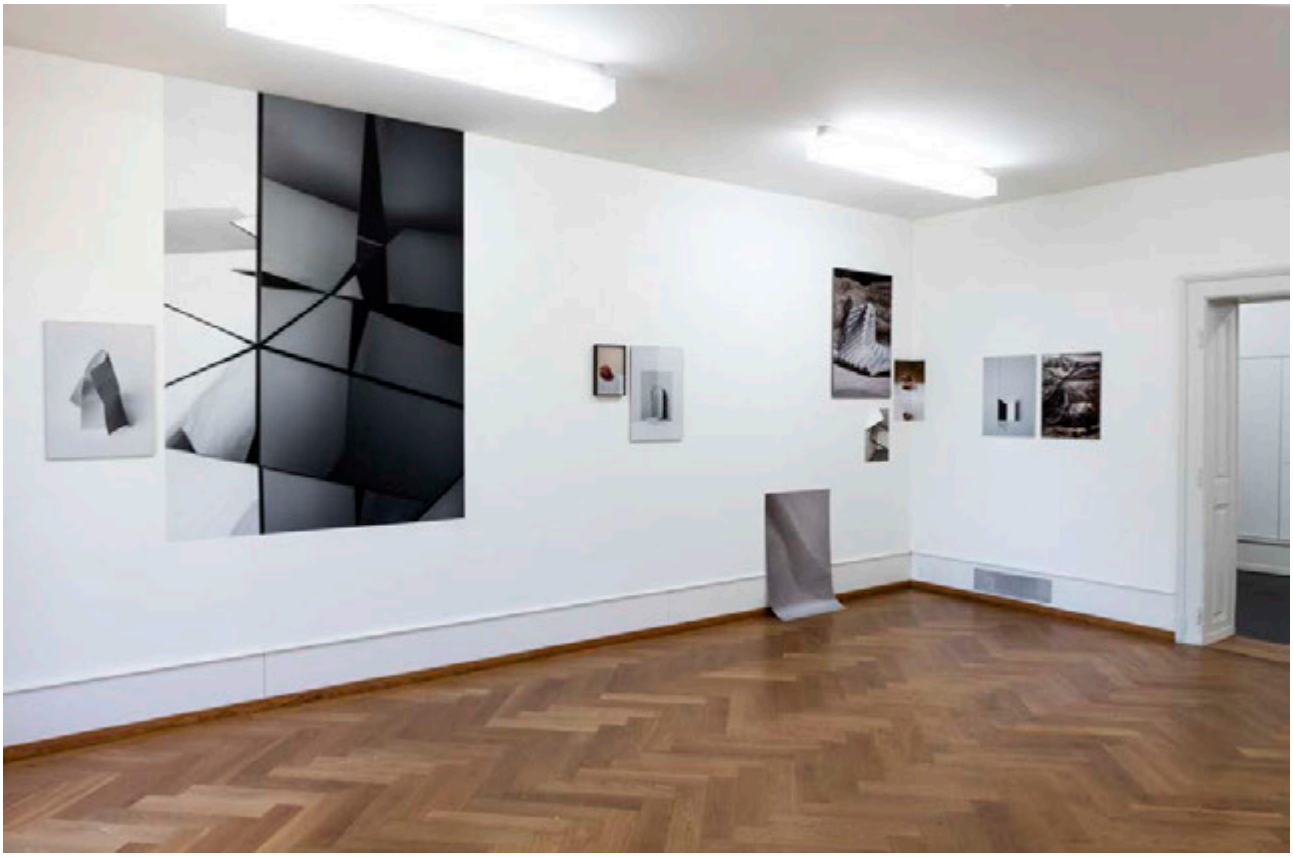
© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016

La dimension cachée trône au centre de la dernière salle et me suggère un totem en cours de construction alors qu'aux murs se trouvent deux autres productions récentes : trois images de la série *Gisant*, qui montrent des objets ou des lieux emballés – l'emballage est un motif cher à l'artiste depuis *Disparition* – et, leur faisant face, le magnifique triptyque *Exuvie* tiré sur du papier de soie et suspendu à une dizaine de centimètres du mur, flottant légèrement et captant les effets de la lumière. L'exuvie est l'enveloppe qu'un animal laisse après sa métamorphose et, ici, c'est un tissu blanc accroché à un fil, qui dissimule un volume mystérieux, vide ou plein, comment savoir ? Ce triptyque poétique, qui rappelle le voile de Véronique, est une fenêtre ouverte sur un univers spirituel que l'on peut imaginer grâce aux œuvres subtiles de Delphine Burtin.
Nassim Daghighian

1. L'anthropologue américain Edward T. Hall (1914 - 2009) publie en 1966 *The Hidden Dimension*. Cette dimension cachée correspond à l'espace qui s'établit entre un individu et un autre lors d'une interaction. La distance entre deux personnes dépend en grande partie de facteurs socio-culturels. La proxémie est définie comme " l'ensemble des observations et théories que l'Homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique " (Edward T. Hall, *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971, p.13). Hall définit quatre principaux types de distances relationnelles : intimes, personnelles, sociales et publiques.
2. Delphine Burtin & Elmar Vestner, *Éclat emballé*, PhotoforumPasquArt, Bienne, 3.7. – 28.8.2016, www.photoforumpasquart.ch. Voir en page 52 de Photo-Theoria 11.



© Delphine Burtin, série La dimension cachée, 2015-2016, installation, PhotoforumPasquart, Bienne, 2016, photo : D.Burtin



© Delphine Burtin, série Encouble, 2013-2014, installation, PhotoforumPasquart, Bienne, 2016, photo : D.Burtin



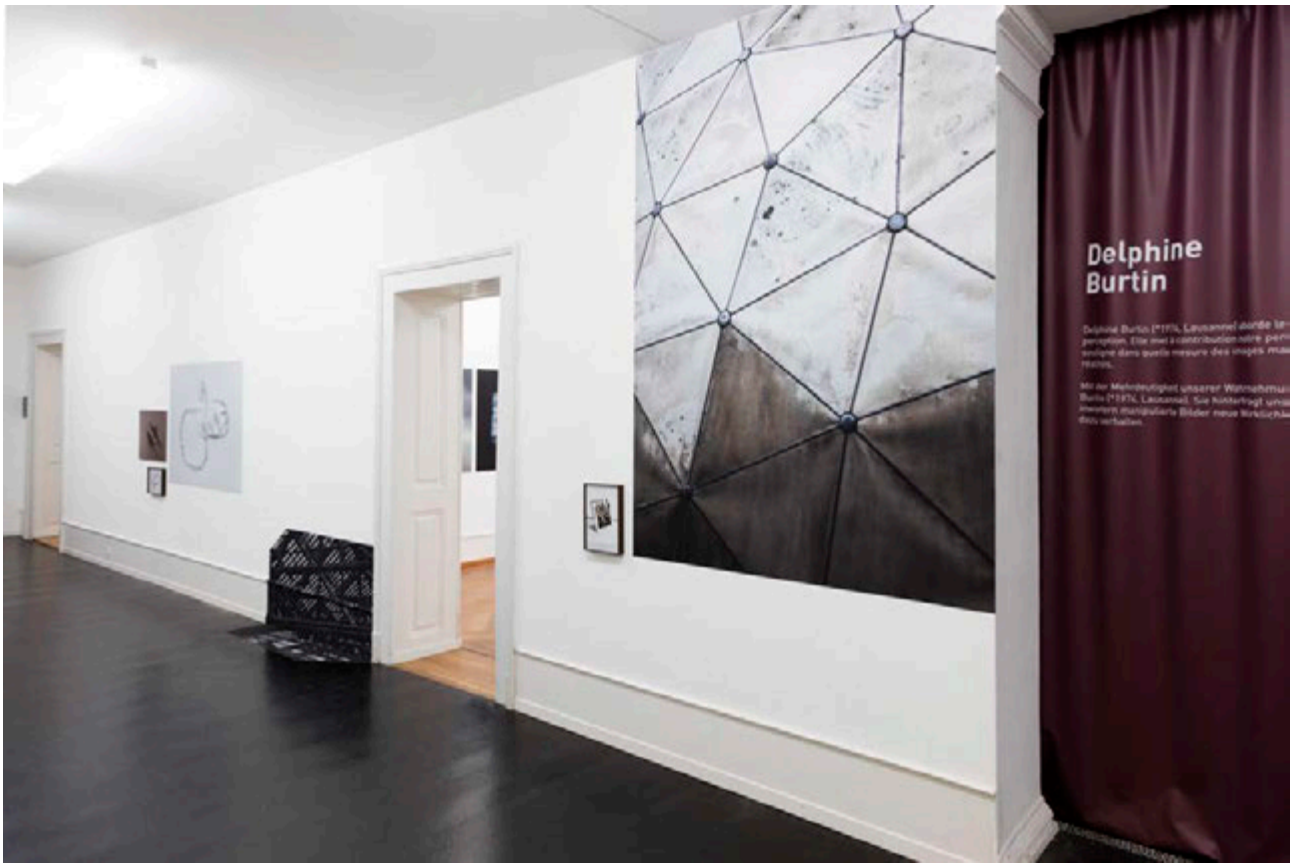
© Delphine Burtin, série La dimension cachée, 2015-2016, installation, PhotoforumPasquart, Bienne, 2016, photo : D.Burtin



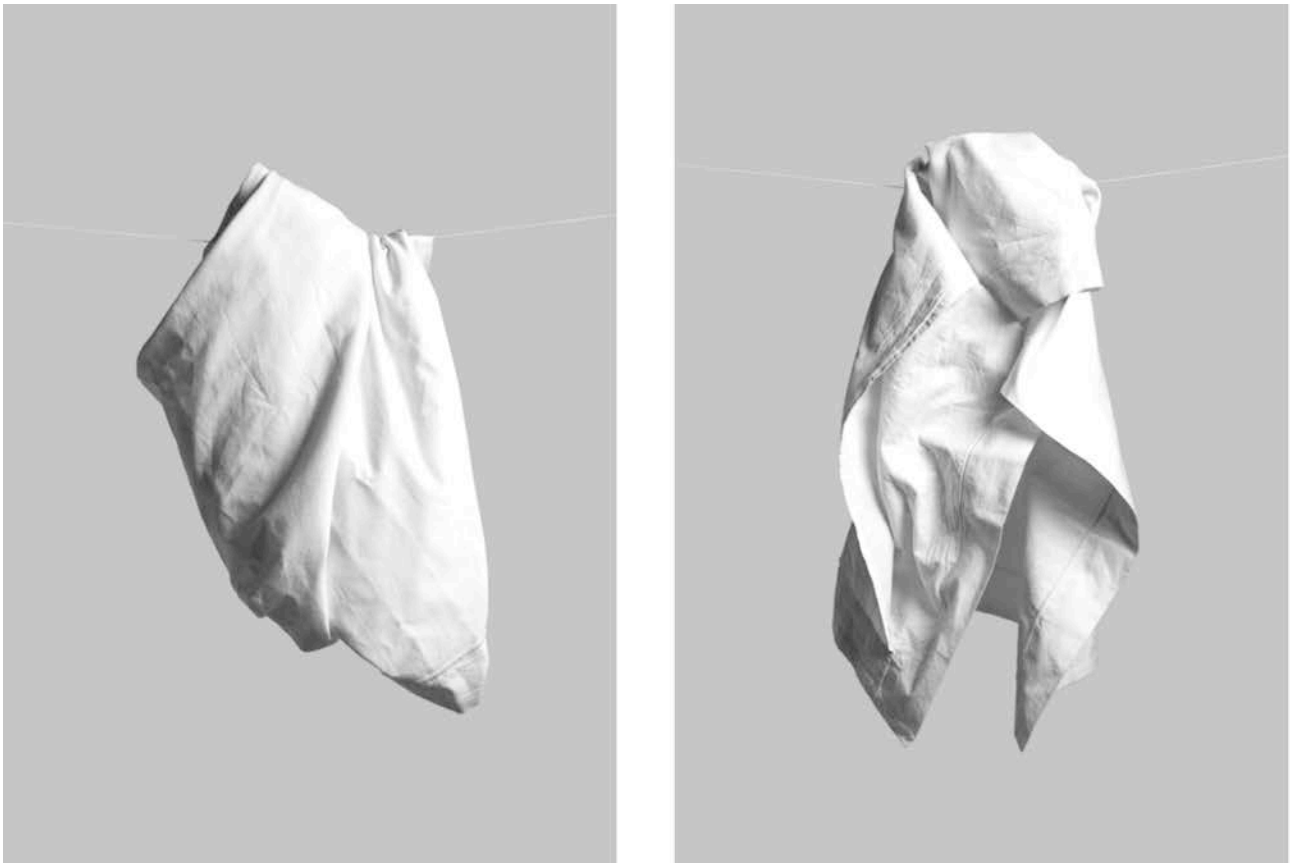
© Delphine Burtin, série Encouble, 2013-2014, installation, PhotoforumPasquart, Bienne, 2016, photo : D.Burtin



© Delphine Burtin, série Encouble, 2013-2014



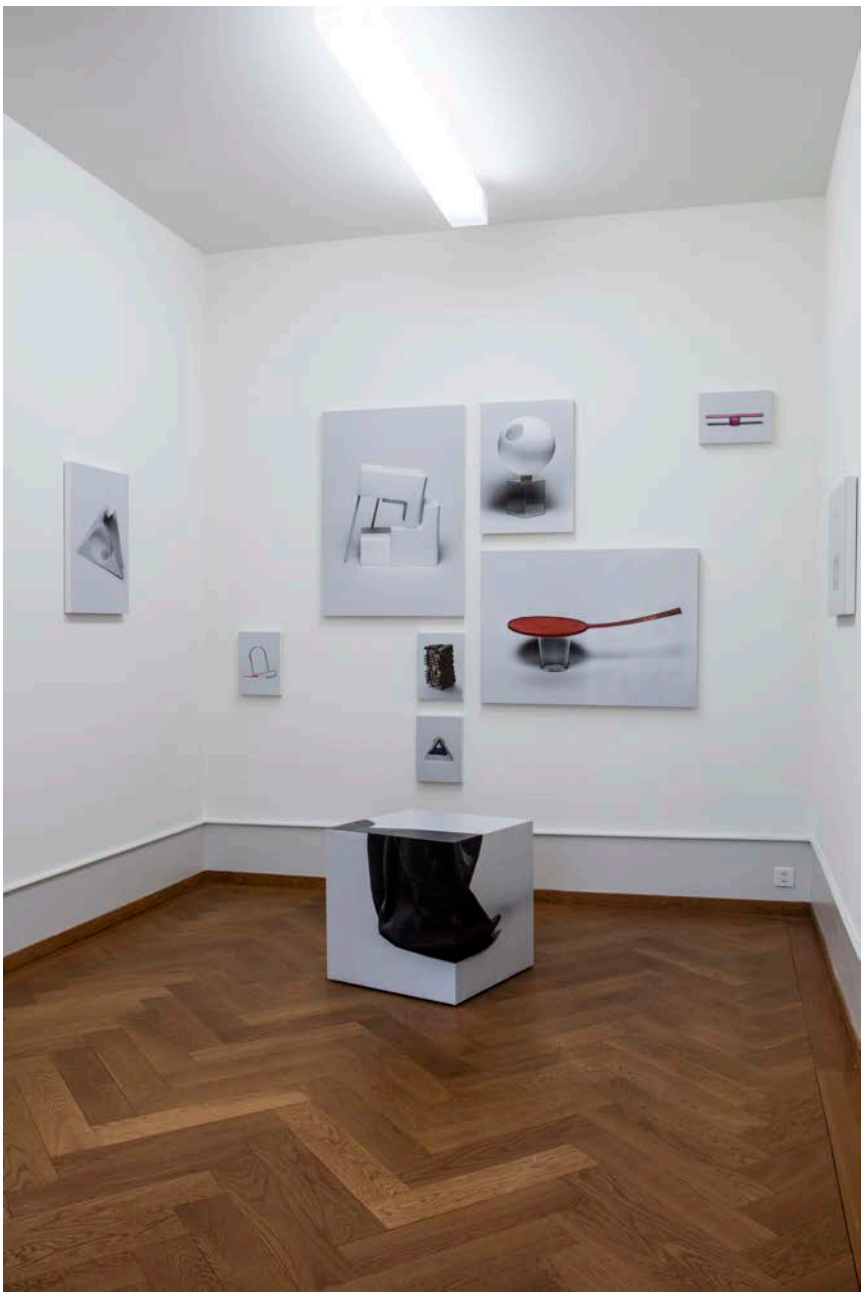
© Delphine Burtin, série Encouble, 2013-2014, installation, PhotoforumPasquart, Bienne, 2016, photo : D.Burtin



© Delphine Burtin, Exuvie, 2016, détail du triptyque



© Delphine Burtin, Exuvie, 2016, triptyque, impression sur papier de soie



© Delphine Burtin, Sans condition initiale, 2014-2015



© Delphine Burtin, Sans titre, de la série La dimension cachée, 2015-2016



© James Casebere, Green Staircase #3, 2002. Collection of Debbi Gibbs, New York, NY. Courtesy de l'artiste et de la Jensen Gallery, Sydney. Exposition Immersion présentée à l'Espace Images dans le cadre du Festival Images Vevey 2016



© Berndnaut Smilde, Nimbus d'Aspremont, de la série Nimbus, 2012 ; photo : Cassander Eeftinck Schattenkerk. Courtesy de l'artiste et de la Ronchini Gallery. Série présentée dans le cadre du Festival Images Vevey 2016

SOMMAIRE

PUBLICATIONS 14
SUISSE ROMANDE 24
SUISSE ALÉMANIQUE 72
TESSIN 114

PHOTO-THEORIA

Webzine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine
Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques créé en 2011 et un magazine en ligne depuis 2015. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian (1969, CH) est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art dès 2012 et a notamment publié des articles dans *art press*. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey – CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR de 2008 à 2015. Dernier essai : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", Photo-Theoria, janvier 2016 (en ligne : http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf).

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
ou (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf



© Laurie Simmons, de la série Water Ballet, 1980-1981. Série présentée dans le cadre du Festival Images Vevey 2016

Couverture – Festival Images Vevey. Immersion

La rentrée culturelle est dense cette année, notamment pour la photographie ! *Photo-Theoria* #12 vous propose de découvrir trente-cinq nouvelles expositions présentées en Suisse cet automne. L'événement incontournable est Images, biennale d'arts visuels créée à Vevey en 1995 et dirigée dès 2008 par Stefano Stoll. Pour sa cinquième édition, celui-ci confirme sa ligne artistique : un festival en plein air (29 projets artistiques sur un total de 75) accessible à un très large public, par son contenu et sa gratuité, mais qui offre aussi aux amateurs de photographie contemporaine l'occasion de découvrir des travaux récents, voire inédits et produits par Images. Le visiteur averti ne manquera pas les projets primés par le Grand Prix Images Vevey, bisannuel, remporté l'an passé par Christian Patterson (1972, USA). L'artiste a conçu pour Images une installation-environnement, *Gong Co.,* combinant photographies et objets pour reconstituer l'ambiance d'une épicerie vieillotte qui a fait faillite. Il a été inspiré par Andy Warhol, qui avait écrit dans son journal en 1975 : " Tous les grands magasins deviendront des musées et tous les musées deviendront des grands magasins. " La biennale propose un hommage aux 50 ans du Montreux Jazz Festival qui permet d'explorer la richesse des associations entre images, sons et musique dans cinq expositions. Le fil rouge thématique de l'immersion – terme à prendre au sens littéral ou figuré – est présent dans quelque cinquante projets. Stefano Stoll souligne l'importance qu'il donne à l'ancrage de chaque projet dans un lieu, la plupart des expositions offrant une scénographie originale. L'immersion des images dans la ville de Vevey joue avec la présence du lac, dans lequel sont plongés les travaux de Guido Mocafico, célèbre photographe de publicité, et de la japonaise Asako Narahashi. Les relations entre analogique et numérique, l'interactivité, la participation, voire l'immersion des visiteurs sont également convoquées. Pour faire apparaître les magnifiques œuvres de la série *Coexistence* de Stephen Gill, couvertes d'un vernis opaque hydrosoluble, le visiteur les asperge d'eau. Le sujet de l'inondation est traité dans les architectures fictives construites en studio par James Casebere ou les vues panoramiques documentaires " post-tsunami " de Michel Huneault. D'autres projets évoquent les nuages de la météo ou les *clouds* d'internet : entre science et art, Berndnaut Smilde fabrique des nuages dans des intérieurs, alors que Mat Collishaw crée une pluie de pixels pseudo-mystique, malicieusement installée dans une église. Outre les grands noms (Martin Parr, Alec Soth…), on découvre avec plaisir les jeunes talents de la photographie contemporaine comme Florian Amoser (ECAL) ou les étudiants de l'École supérieure de photographie de Vevey (CEPV) dans l'exposition *Des mondes meilleurs*.
Nassim Daghighian

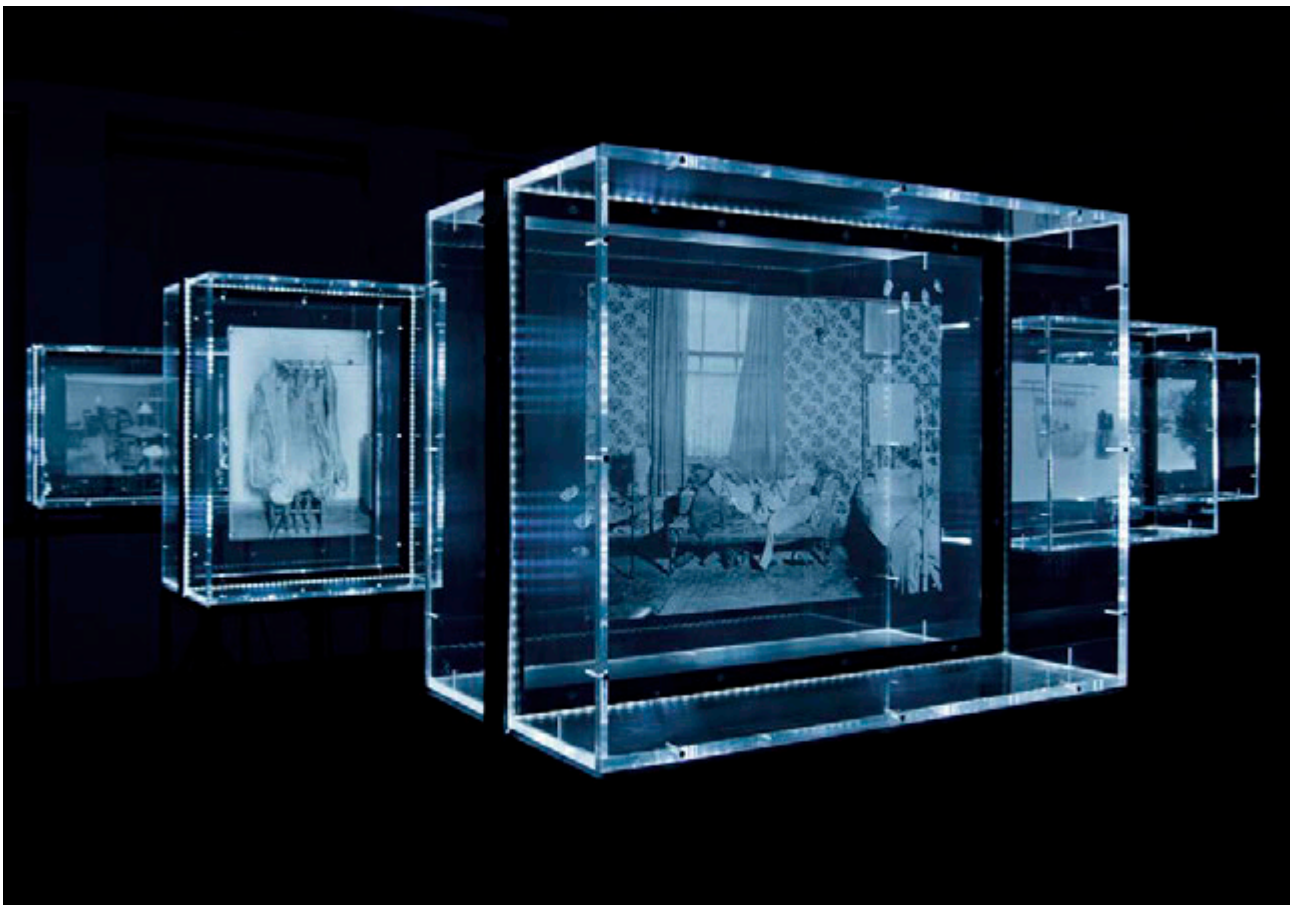
→ Festival Images Vevey, 10.09. – 02.10.2016, www.images.ch, voir plus d'informations sur les expositions dès la page 28.



© Mat Collishaw, The End of Innocence, 2009, installation vidéo de 700x529 cm présentée dans le chœur de l'église Sainte-Claire dans le cadre du Festival Images Vevey 2016. Courtesy l'artiste et Blain|Southern.



© Stephen Gill, Sans titre, de la série Coexistence, 2012. Courtesy Christophe Guye Galerie. Série présentée à Images Vevey 2016

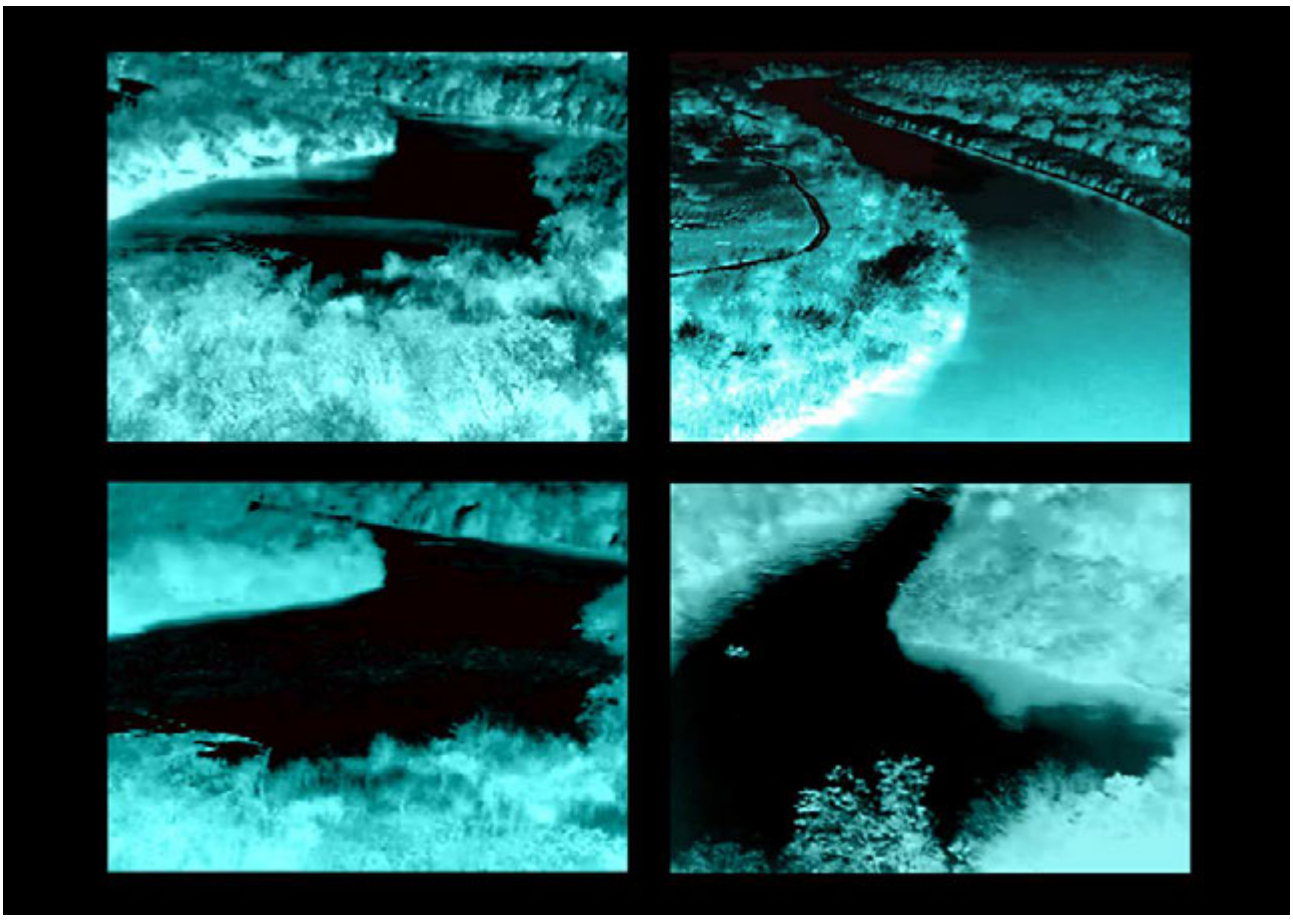


© Mat Collishaw, In Camera, 2015. Courtesy l'artiste et Blain|Southern. Œuvre présentée à Images Vevey 2016

Avec *The End of Innocence*, Mat Collishaw (1966, GB) met en scène au travers d'une recréation numérique le dialogue entre deux œuvres d'art iconiques: le portrait du pape Innocent X, peint par Diego Velázquez en 1650, et sa réinterprétation moderne par Francis Bacon en 1953. Cette installation se présente comme une pluie de pixels lumineux, où le tableau de l'artiste irlandais se superpose à celui du maître espagnol dans un jeu perpétuel de fondus enchaînés. A mi-chemin entre figuration et abstraction, cette œuvre hypnotique évoque la superficialité des représentations que génèrent nos sociétés hyperconnectées, à une époque où *clouds*, appareils mobiles et réseaux sociaux régissent notre quotidien en nous submergeant d'un flot incessant d'images. L'installation est exposée en format monumental dans le chœur de l'Eglise Sainte-Claire.

In Camera est conçue autour des archives photographiques de la Bibliothèque de Birmingham, à partir d'une série de douze négatifs de scènes de crimes, effectués pour le compte de la police de la ville anglaise dans les années 1930 et 1940. Dans les combles du Musée historique, l'installation présente chaque scène reproduite en transparence avec une encre phosphorescente et exposée dans une vitrine individuelle. À la lumière de flashs intermittents, ces images surgies d'un autre temps se révèlent brièvement aux yeux des spectateurs plongés dans l'obscurité. Collishaw a extrait ces archives de leur fonction documentaire pour semer le trouble dans notre esprit. L'absence de toute présence humaine dans ces scènes éveille instinctivement notre curiosité : chacun est amené à s'approprier les images en tirant ses propres conclusions sur les crimes qui se sont joués dans ces décors énigmatiques. Ces images d'archives sont présentées dans les combles du Musée historique de Vevey, dans une installation immersive créée par l'artiste.

Depuis plus de 25 ans, Stephen Gill (1971, GB) ne cesse de mettre à l'épreuve les limites que la photographie lui impose. Il explore diverses techniques insolites en enterrant ses tirages, en réalisant des collages avec des fleurs et des graines ou en insérant directement des objets et des insectes dans son boîtier photographique. Pour la série *Coexistence*, il prélève l'eau d'un bassin au pied du château d'eau de Dudelange et y immerge son appareil photo. L'eau devient le filtre à travers lequel il décide de regarder les habitants de cette ville. L'histoire se fait alors substance en venant imprégner littéralement le matériau photographique. Installées autour de la fontaine des Jardins du Rivage, les photographies sont recouvertes



© Waltraut Tänzle, de la série Eyes on Borders, 2009-2011. Prix Spécial du jury – Prix Images Vevey 2015/2016

d'un vernis hydrosoluble opaque, obligeant les visiteurs à asperger à leur tour les images avec l'eau de la fontaine pour les révéler. Une scénographie originale du Festival Images Vevey et de l'ECAL/Ecole cantonale d'art de Lausanne, Judith Chauvel-Lévy, Mathieu Lang, Leos Llambias

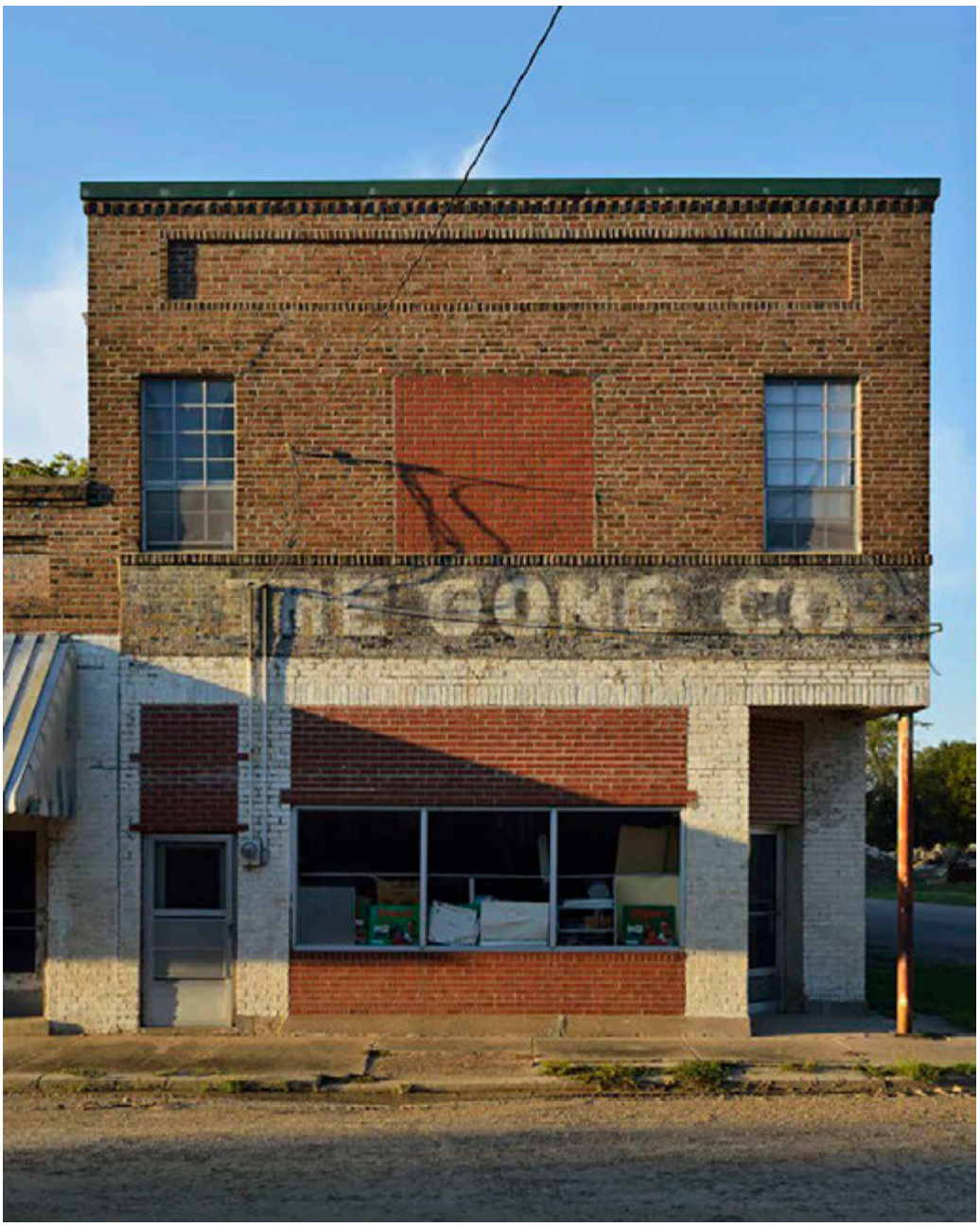
En 2007, une association de shérifs texans lance une plateforme en ligne de protection virtuelle des frontières : un dense réseau de caméras installées tout le long de la frontière mexicaine. N'importe quel internaute pouvait s'inscrire sur le site afin de surveiller en temps réel la frontière et signaler toute activité suspecte. Entre 2009 et 2011, l'artiste Waltraut Tänzler (1953, DE) s'est connectée régulièrement au site s'improvisant à son tour garde-frontière virtuelle. Son travail autour de captures d'écran de vidéos en direct révèle les méthodes douteuses d'un véritable système de délation participatif, dans une société où la liberté de parole s'est complétement démocratisée via les réseaux sociaux. Cette série est présentée dans un sous-sol, à l'abri des regards, qui évoque une salle de vidéo surveillance. Une scénographie originale du Festival Images Vevey

Quantified Landscape présente une recherche en cours sur la transposition photographique de l'espace sur une surface plane. Plongé au cœur de galeries souterraines, Florian Amoser (1990, CH) en cartographie les reliefs en posant au sol un laser monté sur moteur. Le faisceau lumineux balaye lentement les parois de la cavité, dessinant ainsi une ligne continue selon le principe des courbes de niveaux. Ces longues poses créent des paysages en noir et blanc évoquant autant la pratique analogique que le rendu numérique d'une modélisation tridimensionnelle. Ces images sont présentées sur des panneaux d'affichage face au lac Léman. Une scénographie originale du Festival Images Vevey.

Source : www.images.ch



© Florian Amoser, 1610-04-05, de la série en cours Quantified Landscape. Courtesy ECAL. Série présentée à Images Vevey 2016



© Christian Patterson, de la série en cours Gong Co., 2015-2016. Lauréat du Grand Prix Images Vevey

Grand Prix Images Vevey 2015/2016
Né en 1972 à Fond du Lac, Winsconsin, Christian Patterson vit et travaille à New York. Photographe autodidacte, son travail est reconnu internationalement notamment suite au succès éditorial de *Redheaded Peckerwood*, livre publié aux éditions MACK en 2011. Il résume sa proposition pour le Grand Prix Images Vevey en citant Andy Warhol : «All stores will become museums and all museums will become stores.»

Extrait de la déclaration du jury :
" *Gong Co.* de Christian Patterson recourt à une large variété de médiums, en questionnant l'usage traditionnel de la photographie et en ouvrant de nouveaux horizons dans le domaine. En septembre 2016, cet artiste américain reconstituera à Vevey, sous la forme d'une installation, une épicerie du Mississipi qui a récemment fermé et dont il a récupéré du mobilier ainsi que conservé et photographié de nombreux produits. Dans ce projet d'environnement interactif, la photographie n'est plus simplement un moyen de représenter la réalité, mais devient la composante d'un dispositif narratif construit en recourant à divers moyens d'expression. Le projet interroge le consumérisme, l'immigration et le changement social dans les sociétés capitalistes. Les tensions entre fiction et réalité, entre narration collective et histoire individuelle seront également explorées en confrontant la puissance émotionnelle des images à celle du langage. "

Source (à consulter pour une vidéo du jury) : http://www.images.ch/fr/grand-prix-images/presentation/les-projets-laureats-20132014/



© Renate Buser, Avenue Nestlé 55, Festival Images Vevey 2016. Photo : © Céline Michel

Lors de sa première édition en plein air en 2008, le Festival Images Vevey produisait une seule installation monumentale avec Renate Buser (1961, CH). Huit ans plus tard, l'artiste suisse propose la plus grande photographie de l'édition 2016. Travaillant essentiellement sur l'architecture, elle s'inspire d'éléments de construction existants pour créer de grandes installations, placées de manière à questionner notre rapport à la réalité. L'image exposée sur la façade du siège international de Nestlé est un fragment du hall de ce bâtiment emblématique conçu par l'architecte lausannois Jean Tschumi. Entre mise en abyme et gigantesque trompe-l'œil, cette œuvre amplifie les jeux de transparence et d'échelle entre la construction et son environnement et offre une immersion à l'intérieur de ce joyau architectural.

Il y a cinq ans, le 11 mars 2011, un tremblement de terre dévaste la région de Tohoku au Japon en provoquant un tsunami et l'accident nucléaire de Fukushima. Après s'être rendu sur les lieux en 2012 pour un projet bénévole de réhabilitation, le photographe Michel Huneault (1976, CA) retourne au Japon en 2015 et parcourt les abords de la côte japonaise. Il documente en images et en sons les dommages causés par cette catastrophe. Cette installation témoigne de la manière dont les Japonais font face à des traumatismes d'une telle ampleur. Le spectateur est invité à se plonger dans deux gigantesques panoramas composites de la ville côtière de Ishinomaki, présentés sur des structures en arc de cercle : à l'extérieur, le front de mer et à l'intérieur, le paysage dévasté par le tsunami d'où émergent quelques nouvelles constructions.

Source : www.images.ch



© Michel Huneault, Vue de Tohoku, coté terre, 2012, de la série Vues de Tohoku (détail)



© Michel Huneault, Vue de Tohoku, coté terre, 2012, de la série Vues de Tohoku (détail)



© Xu Yong, n°38, de la série Negatives, 2014



© Xu Yong, n°15, de la série Negatives, 2014



© Matt Lipps, de la série Library, 2013. Courtesy de l'artiste, Marc Selwyn Fine Art, Jessica Silverman Gallery et Josh Lilley Gallery

Depuis plus de dix ans, Matt Lipps (1975) découpe des images d'archives qu'il dispose sur des étagères, à la manière d'un cabinet de curiosités. Pour cette série, Matt Lipps a puisé dans *The Library of Photography,* une publication en 17 volumes édités entre 1970 et 1972 par Time-Life Books. Il y a sélectionné, découpé et assemblé près de 500 éléments – objets, animaux ou figures humaines – qui forment une sorte d'encyclopédie visuelle retraçant 40 ans d'histoire de la photographie. Par l'utilisation de collage, de mises en scène et de natures mortes, Library rend hommage à la photographie analogique et pose la question de l'avenir des images numériques. Ces photos sont imprimées sur de grandes bâches accrochées entre les piliers de la Grenette, sur la Place du Marché, un lieu où se déroule toutes les semaines une brocante.

Xu Yong (1954) a pris les photos de la série *Negatives* le 4 juin 1989 lors des protestations de Tienanmen et les a conservées jusqu'ici en secret. Témoignage unique de cette révolution réprimée violemment par le régime, ces images sont présentées en négatif, forçant le regard du spectateur à s'attarder pour les décrypter, se plonger dans l'Histoire et contourner la censure.

Source : www.images.ch



© Olivier Lovey, Il est sept heures non loin d'ici, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

PHOTO-THEORIA 13

Olivier Lovey. Miroirs aux alouettes

Espace abstract, Lausanne, 30.09. – 22.10.2016
www.abstract.li

Olivier Lovey a conçu l'ensemble de son exposition à l'espace abstract en fonction du lieu. La majorité de ses créations est inédite. Vues d'installation, œuvres *in situ* et jeux avec le spectateur pris au piège du leurre, *Miroirs aux alouettes* est une subtile mise en espace de photographies qui nous confronte à l'illusion et au paradoxe des images.

Passé l'entrée, le visiteur pénètre à l'intérieur d'une installation photographique, *Perspective d'avenir*, dont la surface de 42 mètres carrés couvre les parois, le sol et le plafond du couloir. C'est une véritable traversée de l'image : l'œuvre, qui représente une voie de chemin de fer, se transforme au fur et à mesure de l'avancée, jusqu'à devenir incompréhensible. L'artiste invite ainsi le spectateur à interroger ses perceptions, voire à retourner sur ses pas pour trouver le point de vue idéal, donc à agir sur son propre corps pour "reconstruire" l'impression d'une photographie qui fait sens.

Parvenu dans la salle d'exposition, le visiteur découvre des tirages de format 100x122 cm qui présentent des installations réalisées en 2016 dans le paysage valaisan. *La folie ordinaire* est la photo d'une œuvre créée *in situ* à Monthey, dans le jardin de l'hôpital psychiatrique de Malévoz, afin de donner l'étrange sentiment d'un chalet flottant dans les airs. L'effet n'est peut-être pas aussi spectaculaire que *Le Château des Pyrénées* (1959) de René Magritte, mais il évoque ce grand maître des images trompeuses qui questionne sans cesse la représentation.



© Olivier Lovey, Anachronie, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

Avec ses œuvres photographiques, Olivier Lovey nous intrigue car il évoque l'entre-deux et l'ambiguïté des apparences : réel ou simulacre, espace intérieur ou extérieur, fermé ou ouvert… Une deuxième installation, *Il est sept heures non loin d'ici*, réalisée à Martigny, représente la photo d'un portail collée maladroitement sur un container de chantier de 300x600 cm se situant à quelques dizaines de mètres de ce portail, mais de l'autre côté de la rue. L'artiste obtient ainsi une image dans l'image où se trouvent réunis deux espaces à la fois différents et relativement proches : une sorte de faux raccord photographique. Dans *Anachronie*, ce sont deux temporalités distinctes qui se rencontrent, le paysage ayant changé au fil des saisons. Dans *La fonte des glaces*, un pan de tissu noir humide, suspendu au bord du Lac Léman, suggère un rideau de scène prêt à s'ouvrir sur un ailleurs mystérieux.

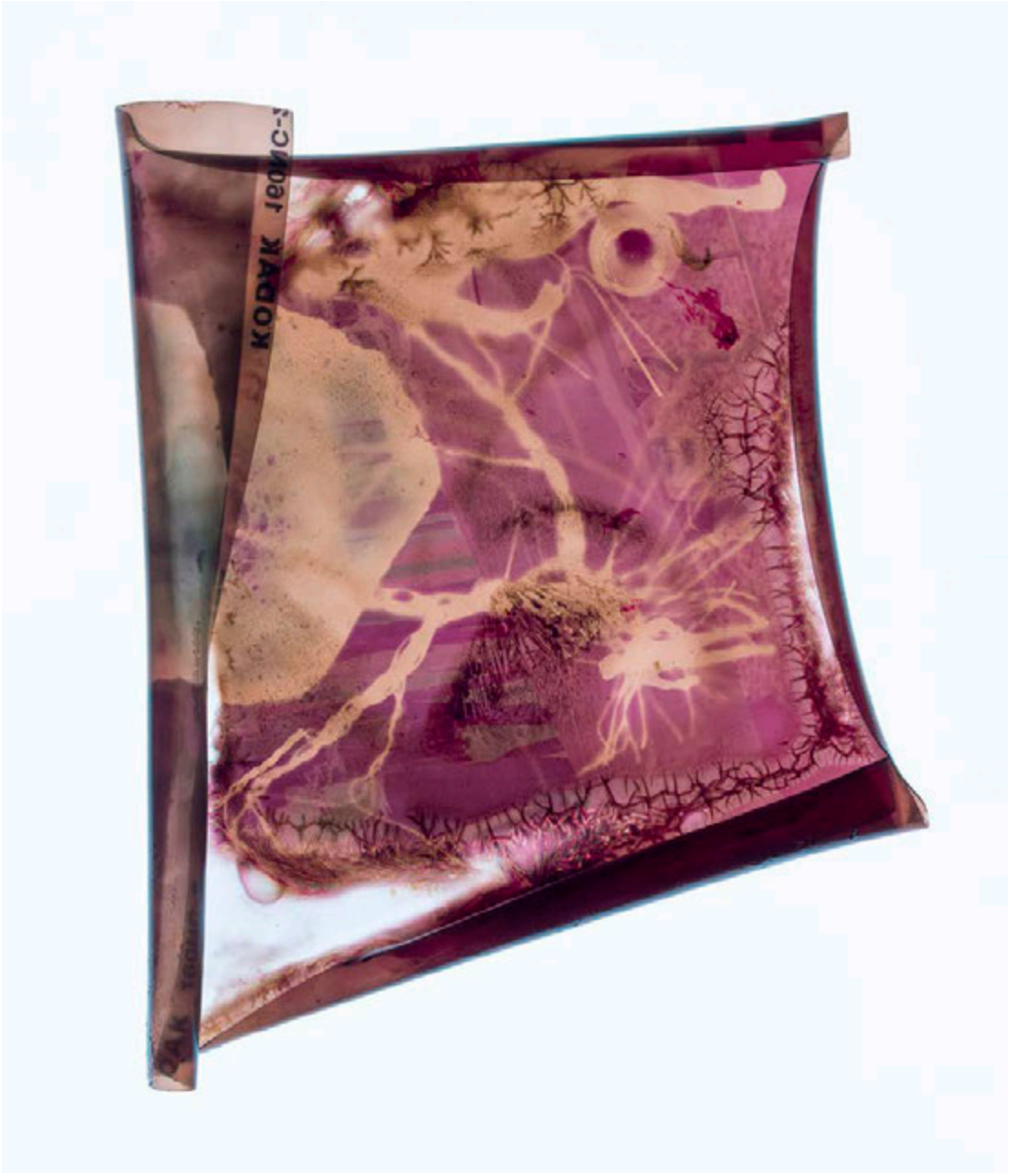
La réflexivité dans la pratique artistique d'Olivier Lovey est particulièrement développée dans son installation la plus récente, *États des lieux,* conçue pour et avec l'espace abstract. Un miroir a-t-il été disposé sur la paroi ? Le spectateur a le sentiment troublant de voir à la fois ce qui est devant et derrière lui, le champ et le contre-champ d'une photographie qui se prend pour un miroir du réel ! À côté, une photographie encadrée propose une autre version de cette vue : une image de l'image dans l'image. Comme l'artiste Nils Nova dans ses installations *in situ* ou Georges Rousse, qui combine peinture en trompe l'œil et photographie, Olivier Lovey interagit avec les visiteurs en faisant appel à l'anamorphose, l'emboîtement des images, la mise en abyme et les représentations impossibles, dans une atmosphère ludique et onirique.
Nassim Daghighian



© Olivier Lovey, La fonte des glaces, 2016, tirage pigmentaire, 122x100 cm. Courtesy abstract, Lausanne



© Olivier Lovey, Etats des lieux, 2016, tirage pigmentaire, 100x122 cm. Courtesy abstract, Lausanne

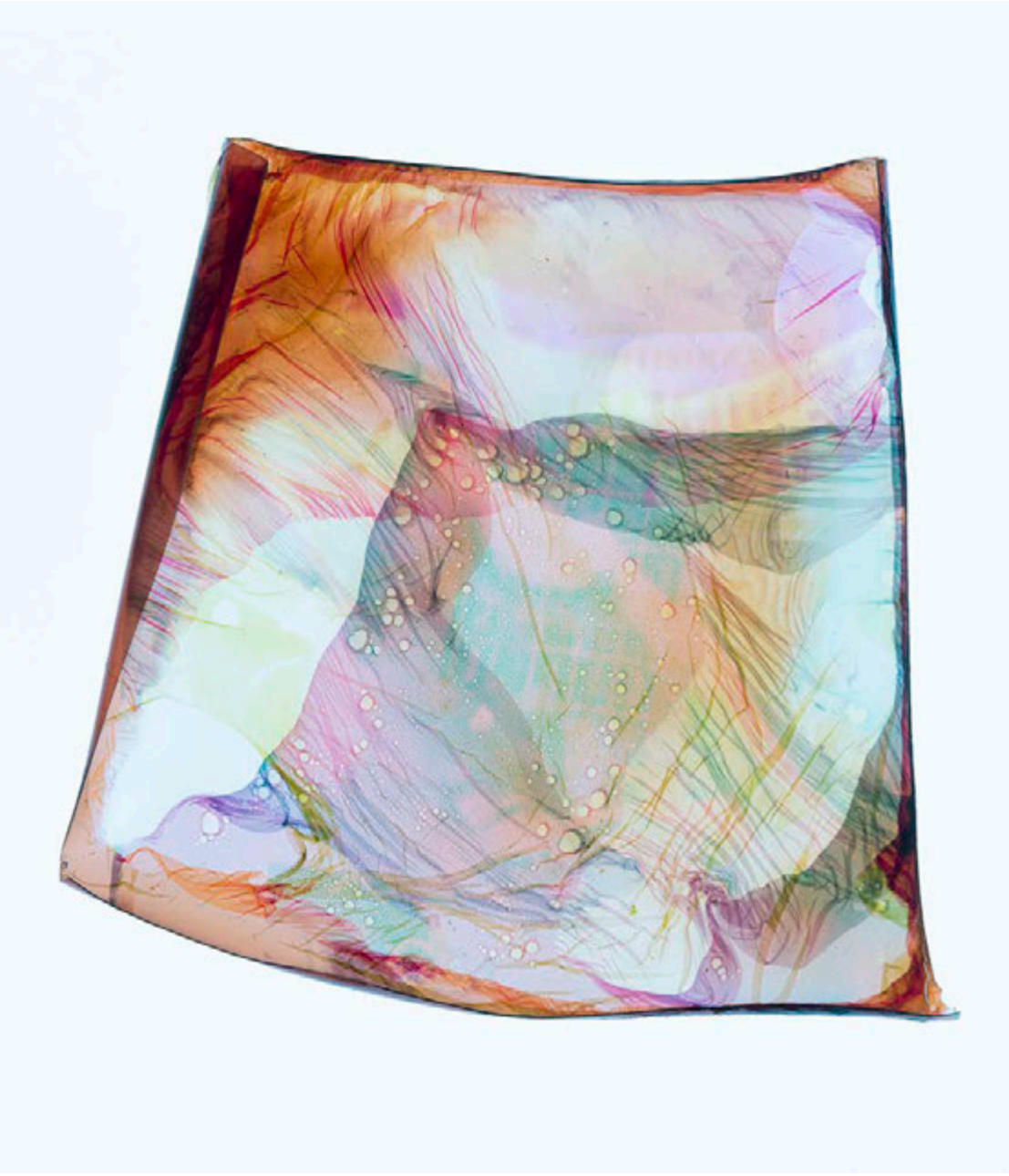


© Stephen Gill, Energy Field #629, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Stephen Gill's fatigue laboratory

Christophe Guye Galerie, Zurich, 04.11. – 28.12.2016
www.christopheguye.com

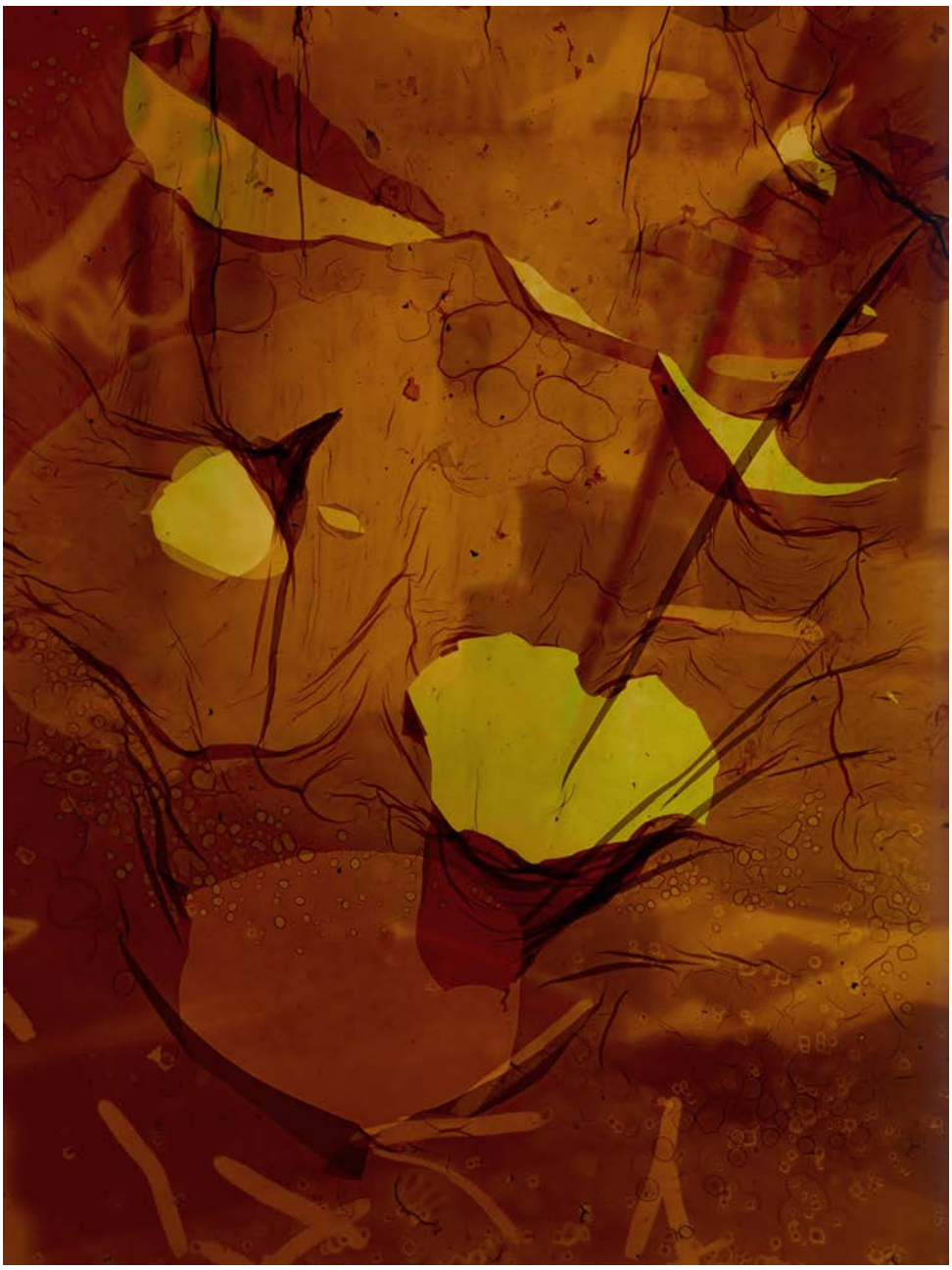
Stephen Gill (1971, GB) présente les séries *Best Before End* et *Energy Field*, qui est exposée pour la première fois. Plusieurs travaux de l'artiste sont inspirés par l'arrondissement de Hackney à Londres et sont des tentatives de refléter et de réagir à des aspects divers de l'existence de ce quartier à l'est de la ville qui change sans cesse. Dans ces deux séries, la prise de vue est réalisée sur un film négatif couleur, qui subit ensuite un processus de transformation visant à préserver quelque chose de l'intensité émotionnelle vécue, même si les couches photosensibles ont été complètement altérées. Dans *Best Before End*, l'artiste utilise des boissons énergisantes lors du développement pour, peu après, intervenir sur l'image (voir texte de l'artiste page suivante), alors que dans le cas de *Energy Field*, les négatifs " énergisés " par les mêmes boissons ont été séchés pendant trois ans avant d'être rephotographiés pour réaliser un tirage unique et une épreuve d'artiste avant que le négatif original soit inséré dans un bloc de résine. Avec sa démarche expérimentale, Stephen Gill mêle subtilement, et avec un brin d'humour, approches documentaire, conceptuelle et poétique.
Nassim Daghighian



© Stephen Gill, Energy Field #279, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

" La série *Best Before End* est une tentative de montrer l'emprise grandissante des boissons énergisantes sur la vie citadine en réponse à son accélération. Ces boissons énergisantes aussi potentiellement dangereuses que puissantes sont vendues et utilisées en quantités phénoménales comme support à une vie en société qui dure de plus en plus longtemps et n'offre plus jamais la perspective d'être fatigué.
Avec *Best Before End* j'ai décidé de donner une présence physique au sujet dans les images. Les négatifs en phase de développement ont été trempés dans des boissons énergisantes avant d'être rincées, causant à la pellicule divers dommages et la ramollissant. Cela m'a permis de tordre les films et de jouer avec les couches de couleurs ou encore de les manipuler à la brosse pour obtenir d'autres textures. Toutes les boissons utilisées à cette fin provenaient d'East London, là même ou les clichés furent pris. "
Stephen Gill

Source : http://www.nuitetjour.xyz/gratuit/2016/4/19/op5paoaj0pshp2rabaspvabmx3wze6



© Stephen Gill, Organic Energy #3, de la série Best Before End, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

“Nobody has made a better record of the energy field of this provocative place than the photographer Stephen Gill. Stephen reveals himself, through his modest determination, his stalking and circling of the subject, as a major documentarist, responder, playful conceptualist and dazzling visual poet. More than any other bounty hunter of the margins, this man has recognised the obligation to collaborate with chaos, to make art from difficulty, to mix forensic science (the microscope, the high-resolution medical camera) with river mud, bugs, stones, and ribbons. Gill has become the absolute master of cultural superimposition: the mundane with the lyrical seizure, ordinary folk going about their business alongside floral explosions, ants crawling across unexposed film. *Best Before End*, is a Stephen Gill apotheosis. It is hard to discuss these painterly prints without returning to the metaphor of alchemy – which has always been a part of London’s occulted history, from the Elizabethan magus John Dee to the libertarian filmmaker Derek Jarman. Alchemy, the serious practitioners understood, is about process, repetition, going through the same rituals, time after time, to achieve the golden light within your own consciousness. It was never about the vulgar metamorphosis of dirt into gold. It was about understanding how we must keep on, following our blind instincts, refining our craft, until the craft refines us, burning off everything unnecessary and false. Gill’s brilliant intuition here is to involve toxic energy drinks, Hackney’s junk Viagra of the supermarkets, as an active agent in the process of layering an image. Territorial descriptions, low key by intention, records of persons



© Stephen Gill, Rockstar Suger Free, de la série Best Before End, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

and places, are developed and then finessed in a bath of fizzing sugars. The cellular damage is spectacular. The large prints are the fulfilment of Gill's alchemical marriage between photography and painting, local particulars and corporate marketing. I think they are among the finest things Stephen has done. The crowning glory of an astonishing and perhaps definitive account of the argument between artist and place. "
Iain Sinclair

" […] Death is shown to be the only viable strategy for separating matter from its subject. The most sensual of dances emerges as the final sleep speeds towards us. One day I sat down with Stephen to witness the cooking of the images in the different energy drinks. The process was extraordinary as the amphetamine like juices of our cultural wasteland became part of the history of alchemy. Stephen coughed a lot I coughed and felt nauseous. Through an effort of the will Stephen finished the book as his body was breaking. Of course he ended up in hospital. This was his last work made in London. New horizons of a redemptive nature are now his favoured habitat and laboratories. Even in this new environment his forensic analysis of the metropolitan dilemma continues apace. "
Timothy Prus

Source : dossier de presse



© Yann Gross, La Ayapua, 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x42 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie, Genève



© Yann Gross, Buena Vista, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, diptyque, 2x120x90 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

SOMMAIRE

PUBLICATIONS 18
NOUVELLES EXPOSITIONS
EXPOSITIONS EN COURS

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine
Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un tour de l'actualité des expositions de photographie en Suisse.
Créé en 2011, Photo-Theoria est un magazine en ligne et un site de ressources pédagogiques. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art – AICA. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey – CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015. Dernier essai paru sur phototheoria.ch : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", janv. 2016 : http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
ou (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf

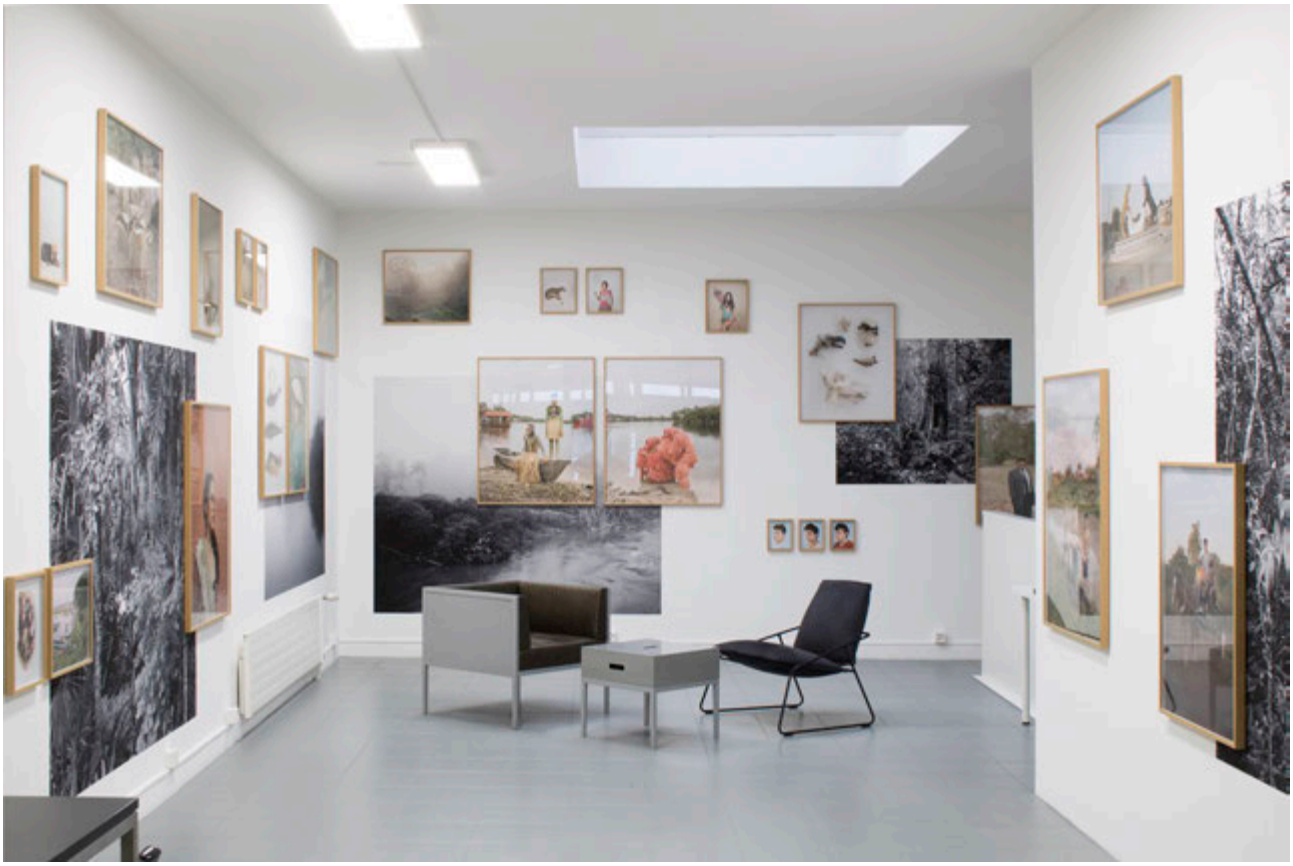


© Yann Gross, Petit déjeuner (Caïman), 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 60x85 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie

Couverture – Yann Gross. The Jungle Show III

" Lorsque Francisco de Orellana, conquistador espagnol, part à la recherche de canneliers en 1541, il ne se doute pas que le hasard le mènera jusque dans les méandres du plus grand cours d'eau du monde : l'Amazone. Campagnes d'évangélisation, construction de routes, fièvre du caoutchouc, extraction de pétrole ou ruée vers l'or : cette zone fluviale n'a cessé d'être un carrefour d'échanges et d'attirer les convoitises.
En remontant les traces d'expéditions passées et grâce à des mises en scène discrètes, ce journal de bord révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et de ses périphéries. Une fois plongé dans cet univers domestiqué, les clichés romantiques des terres préservées ou du bon sauvage sont vite oubliés. L'Amazonie est un mirage. La jungle est faite d'agglomérats, de fantômes, de reconstruction et cette errance visuelle questionne plus largement la notion de progrès et de développement. "
Yann Gross

Yann Gross (1981, CH) est diplômé de l'ECAL – École Cantonale d'Art de Lausanne en 2007. Il publie en 2010 *Horizonville* (JRP Ringier) et *Kitintale* (auto-édition), deux séries qu'il a exposées dans plusieurs musées, galeries et festivals d'Europe. Il a reçu le prix Descubrimientos PhotoEspaña en 2008 et fut lauréat en 2010 de Hyères – Festival International de Mode & Photographie ainsi que du Prix suisse de design.
En 2015, son projet de publication *The Jungle Book* a été primé par le Luma Rencontres Dummy Book Award Arles et par le Prix de photographie des droits humains décerné par la Fondation Act On Your Future. *Le Livre de la jungle. Histoires contemporaines de l'Amazonie et de ses périphéries* est paru en 2016 en français (Actes Sud), anglais (Aperture) et espagnol (RM). L'exposition *The Jungle Show* est présentée en 2016 lors des Rencontres d'Arles puis au Centre Culturel Suisse, Paris, et à Art Bärtschi & Cie, Genève.



© Yann Gross, exposition *The Jungle Show III*, Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 - 13.01.2017. Courtesy Art Bärtschi & Cie

Dès la série *Horizonville* (2005-2008), la démarche photographique de Yann Gross suit quelques fils rouges tels que la problématique identitaire, les relations entre les individus, les divers groupes sociaux et leur environnement, une immersion du photographe dans le milieu qu'il étudie, ainsi qu'une approche souple de la pratique documentaire avec, parfois, une mise en scène subtile du sujet.

Après avoir exposé *The Jungle Show* pendant les Rencontres d'Arles 2016, dans une vaste installation de photographies de 180 cm de haut, fixées sur des caisses de bois et rétroéclairées, l'artiste propose un accrochage très dense dans *The Jungle Show III* à la galerie Art Bärtschi & Cie à Genève. Il s'agit pourtant d'une rigoureuse sélection dans la centaine de photographies publiées dans *Le Livre de la jungle. Histoires contemporaines de l'Amazonie et de ses périphéries* (Actes Sud, Arles, 2016). Alors que l'ouvrage propose des textes brefs à côté des photographies, ainsi que d'intéressants compléments d'information en notes, l'accrochage genevois plonge le spectateur dans l'univers visuel de l'Amazonie sans commentaires. Des sièges confortables invitent toutefois le visiteur à s'installer pour consulter un exemplaire du livre.

Yann Gross joue avec les formats et le regroupement de certaines images pour suggérer des liens entre elles et créer des amorces de narration. Alignés dans des cadres de petit format, les portraits de trois garçons arborant une crête iroquoise, inspirée par celle du footballeur brésilien Neymar Jr en 2011, révèlent combien les populations autochtones d'Amazonie sont prises dans des tensions entre tradition et modernité, sentiment d'appartenance à une tribu ou allégeance à une nation. De même, dans un diptyque de grand format, les personnages costumés au bord de l'eau sont des jeunes d'origine cocama qui tentent de retrouver un rituel ancestral, qui a disparu lors de l'expansion récente de la ville d'Iquitos (Pérou) et suite à des épidémies liées à l'arrivée des colons, qui avaient déjà décimé leur tribu au 17ème siècle.

L'ouverture de la route transocéanique a accentué les problèmes écologiques liés à la déforestation, à l'arrivée de compagnies pétrolières, de chercheurs d'or ou d'agriculteurs sur les terres des tribus amazoniennes. Ici, les tirages pigmentaires sur papier bagasse – résidu de la canne à sucre après extraction du suc – viennent nous rappeler que les arbres sont souvent coupés illégalement pour être remplacés par des champs de canne à sucre, plus rentables, ainsi que pour la culture de coca. Plusieurs images de la végétation ont été imprimées en noir et blanc puis directement collées au mur. J'y vois le refus, de la part de Yann Gross, d'idéaliser une nature sauvage et intacte, donc une manière de souligner qu'elle est sans cesse menacée et source de conflits territoriaux et économiques. Pour les autochtones, la jungle – ses fleuves, sa flore comme sa faune – est également un lieu d'identification profonde, de spiritualité et de pratiques ancestrales telles que le chamanisme.



© Yann Gross, Río Las Piedras, Pérou, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 100x120 cm. Courtesy de l'artiste

Selon le photographe, le noir et blanc apporte aussi " une dimension intemporelle au questionnement " * que soulèvent les nombreux conflits d'intérêt : exploiter les ressources naturelles et rentabiliser les cultures ou préserver l'environnement et la biodiversité ? profiter des bénéfices que peuvent apporter le " progrès " ou aspirer à retrouver ses origines et ses valeurs traditionnelles ? Les lectures de *The Jungle Show III* sont donc multiples car Yann Gross, tel un anthropologue visuel, nous raconte l'histoire de plusieurs siècles de transformation du paysage comme des communautés amazoniennes.

Pour réaliser ce vaste projet, l'artiste a parcouru longuement l'Amazonie et ses environs depuis 2011 – Pérou, Équateur, Colombie, Brésil – avec son Mamiya RB67, un appareil photographique moyen format (6x7 cm) qui lui permet également de réaliser des Polaroids et " d'offrir des instantanés aux gens immédiatement après les avoir rencontrés. Cela facilite grandement l'échange et la confiance, notamment quand on se trouve dans la jungle amazonienne. Dans les villages, j'aime offrir ainsi des photos de famille. Cela fait un souvenir commun. " **

L'importance donnée à la rencontre avec les populations locales, le travail documentaire sur le long terme et la mise en évidence d'enjeux socio-économiques donnent une grande profondeur à cette série de Yann Gross. Les tonalités douces des photographies ainsi que la combinaison de portraits, de paysages et d'objets sur fond neutre, contribuent à créer un univers poétique où la dimension esthétique s'allie à des interrogations politiques essentielles. La complexité de l'accrochage en constellation de *The Jungle Show III* favorise ainsi la diversité des interprétations et nous invite à imaginer quel avenir de l'Amazonie nous souhaitons voir se réaliser…
Nassim Daghighian

* Yann Gross, interview par Caroline Stevan, *Le Temps*, 5.11.2016, p.28.
** Yann Gross, interview par Didier Césaire, *Culture Touch*, Arte, 22.7.2016, http://sites.arte.tv/culture-touch/fr/yann-gross-culture-touch

→ Exposition *The Jungle Show III* à la galerie Art Bärtschi & Cie, Genève, 12.11.2016 - 13.01.2017 • www.bartschi.ch



© Yann Gross, Piranhas, Fasacos, Zungaros et Tucunarés, 2013, impression pigmentaire, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Casquette tortue, 2013, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Singe ticuna, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x28 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Préparation du déjeuner, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 35x28 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Duc à aigrettes (Lophostrix cristata), 2014, impression pigmentaire, 60x50 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Tupichua, la femme jaguar, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 100x80 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Trophées de chasse, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 80x65 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Canette de cocaïne, 2015, impression pigmentaire sur papier bagasse, 30x24 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Xapuri, 2012, impression pigmentaire sur papier bagasse, 50x60 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, Multidiscuentos, 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 30x24 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



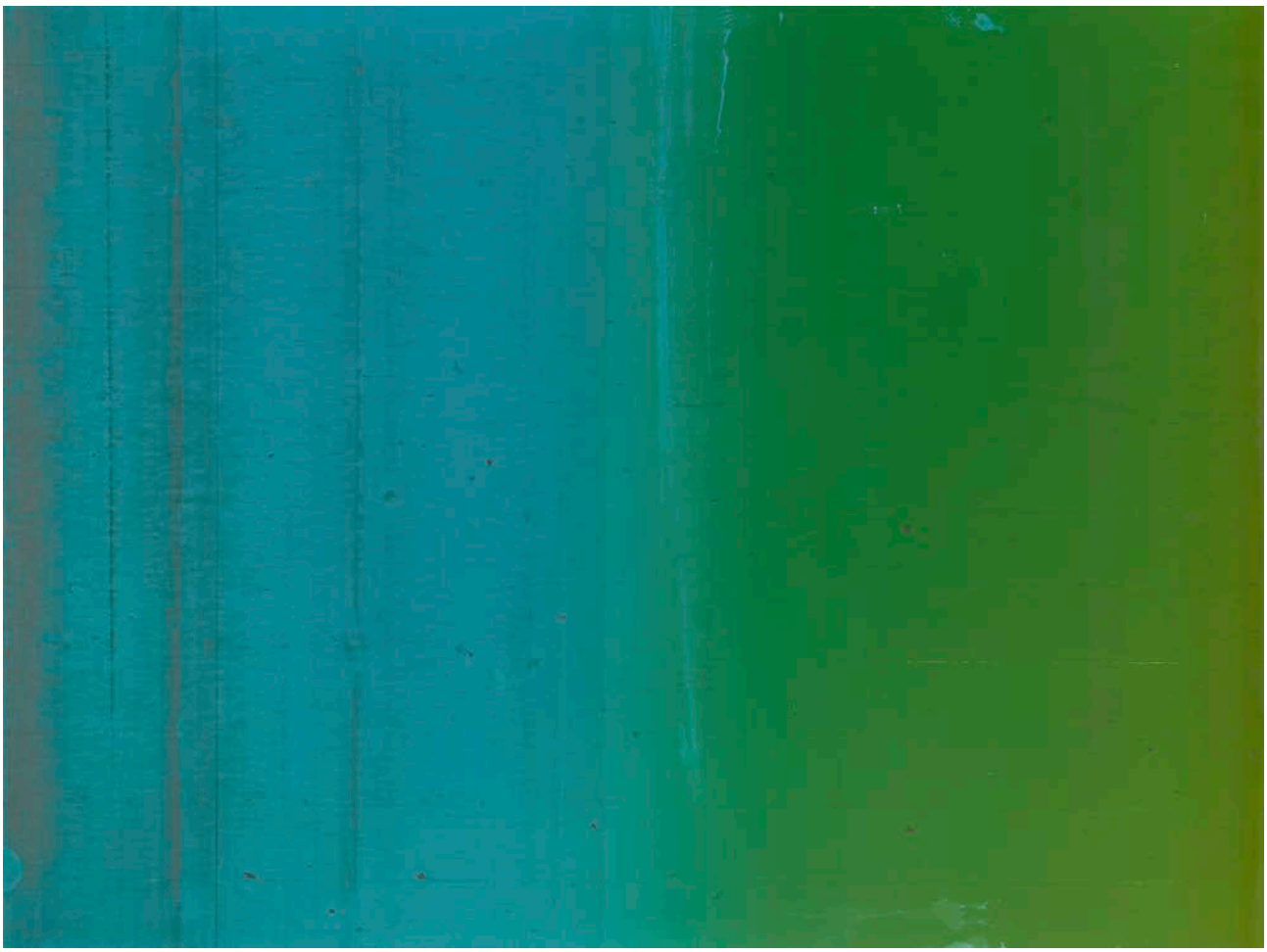
© Yann Gross, Cerf des marais (Blastocerus dichotomus), 2013, impression pigmentaire, 65x80 cm. Courtesy Art Bärtschi & Cie



© Yann Gross, MF Marcelita, Río Itaya, Iquitos, Pérou, 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 65x80 cm. Courtesy de l'artiste



© Wolfgang Tillmans, Greifbar 23, 2015. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Silver 124, 2013. Fondation Beyeler, Riehen/Basel

SOMMAIRE

NOUVELLES EXPOSITIONS 16
EXPOSITIONS EN COURS 34

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques ainsi qu'un magazine en ligne depuis 2015.
Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à l'été 2015 (72 numéros).

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf
ou (re)lire les comptes rendus de publications : http://phototheoria.ch/up/publications.pdf



© Wolfgang Tillmans, Paper drop (reversed) II, 2011. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, NY

FOCUS – Wolfgang Tillmans. S'inscrire dans le monde

Wolfgang Tillmans nous propose une perception nuancée du monde et nous invite à nous interroger sur notre inscription dans celui-ci. La question identitaire, centrale dans son œuvre, s'exprime dans un dialogue existentiel de l'artiste avec la société et ses enjeux politiques, voire au-delà, avec l'univers qui nous entoure.

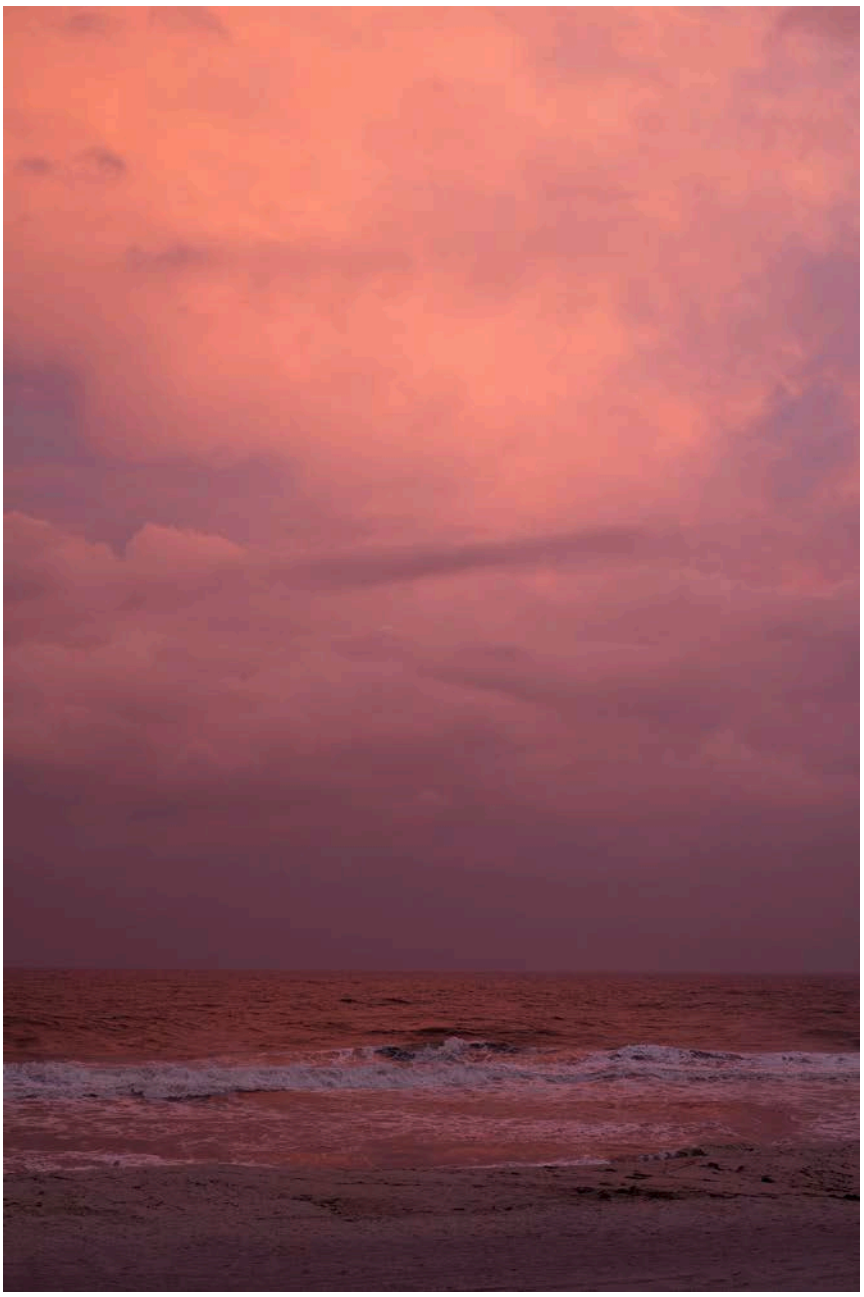
La Fondation Beyeler, dans la région de Bâle, présente l'événement incontournable de cet été, consacré à l'un des artistes majeurs des années 1990 à 2010. Dans cette exposition de près de 200 œuvres, Wolfgang Tillmans (1968, DE) nous permet d'aborder à la fois son intimité et son regard sur le monde, dans des images qui traitent autant d'aspects individuels que collectifs. Il a d'ailleurs très tôt été perçu comme le représentant de la génération *acid house* – la musique étant un apect important dans sa vie et son travail. Artiste politiquement engagé, il s'implique dans la société, notamment en ce qui concerne l'identité de genre.

Par un usage non conventionnel de la photocopie comme du médium photographique, Wolfgang Tillmans a développé un univers visuel très personnel, qui oscille entre figuration et abstraction, genres traditionnels revisités et expérimentations. Dans son œuvre, j'apprécie la dialectique entre ses portraits de proches, ses photographies de natures mortes ou de paysage et ses images des séries *Freischwimmer, Greifbar* ou *Silver* réalisées sans appareil photographique en faisant passer du papier photosensible – exposé ou non – dans la développeuse sâle et poussiéreuse. Ces œuvres expérimentales constituent de véritables métaphores existentielles : " Je vois aussi les travaux de la série *Silver* comme une allégorie des ruptures et des imperfections dans notre vie, et de la manière dont nous y réagissons. " (W.Tillmans, notices de salles).

La notoriété de Wolfgang Tillmans est aussi largement liée au caractère innovant de ses accrochages réalisés dès le début des années 1990. Dans ses installations en forme de constellations, chaque œuvre a sa vie propre mais entre en relation avec les autres. Pour réellement apprécier son talent à créer un univers personnel grâce à des agencements subtils d'images, il suffit d'aller voir les accrochages soigneusement élaborés par l'artiste en fonction des espaces d'exposition de la Fondation Beyeler. La visite permet également de découvrir une nouvelle installation audiovisuelle.

Nassim Daghighian

→ Exposition *Wolfgang Tillmans*, curatrice : T. Vischer, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, 28.05. – 01.10.2017, www.fondationbeyeler.ch
Jeudi 7 septembre, 18h30 – 21h, Artist Talks : Wolfgang Tillmans, rencontre avec l'artiste à l'entrée de son exposition.



© Wolfgang Tillmans, Fire Island, 2015. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Blautopf, Baum, 2001. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Palmtrees Caprisun, 2014. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Winter Grime, 2014. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Lutz & Alex on beach, 1992. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, NY



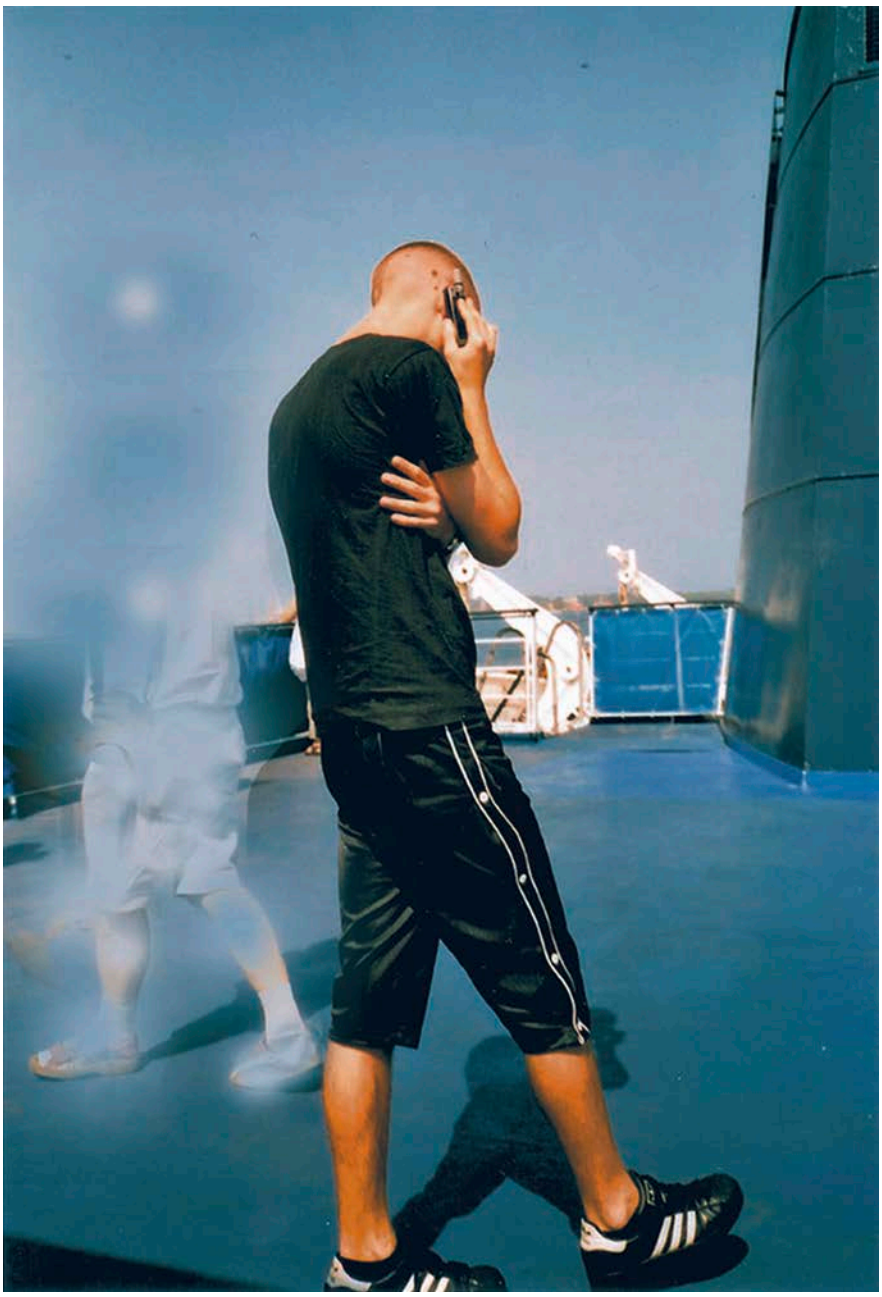
© Wolfgang Tillmans, ceremony, 2007. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Nite Queen, 2013. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



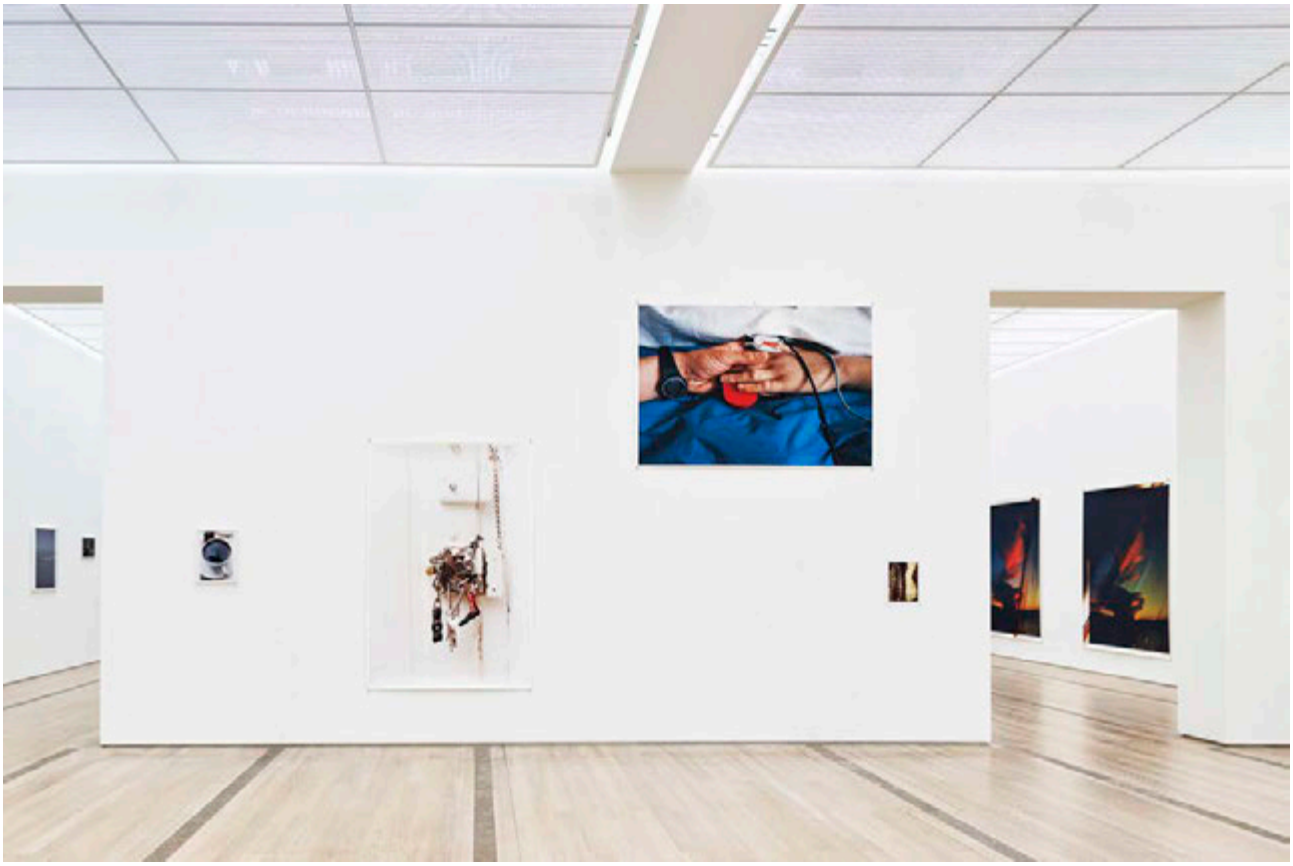
© Wolfgang Tillmans, Night Jam, 2013. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



© Wolfgang Tillmans, Gedser, 2004. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



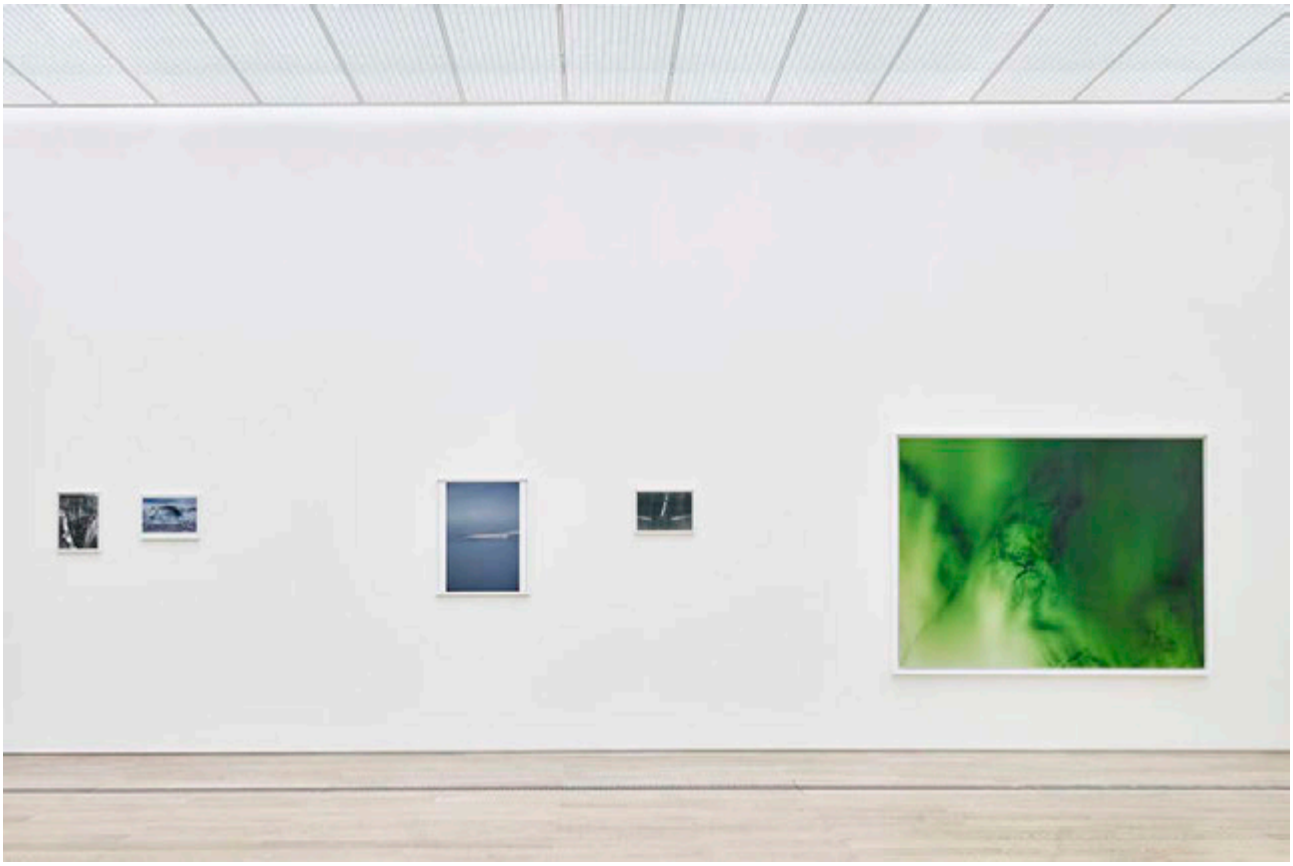
© Wolfgang Tillmans, Sportflecken, 1996. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York



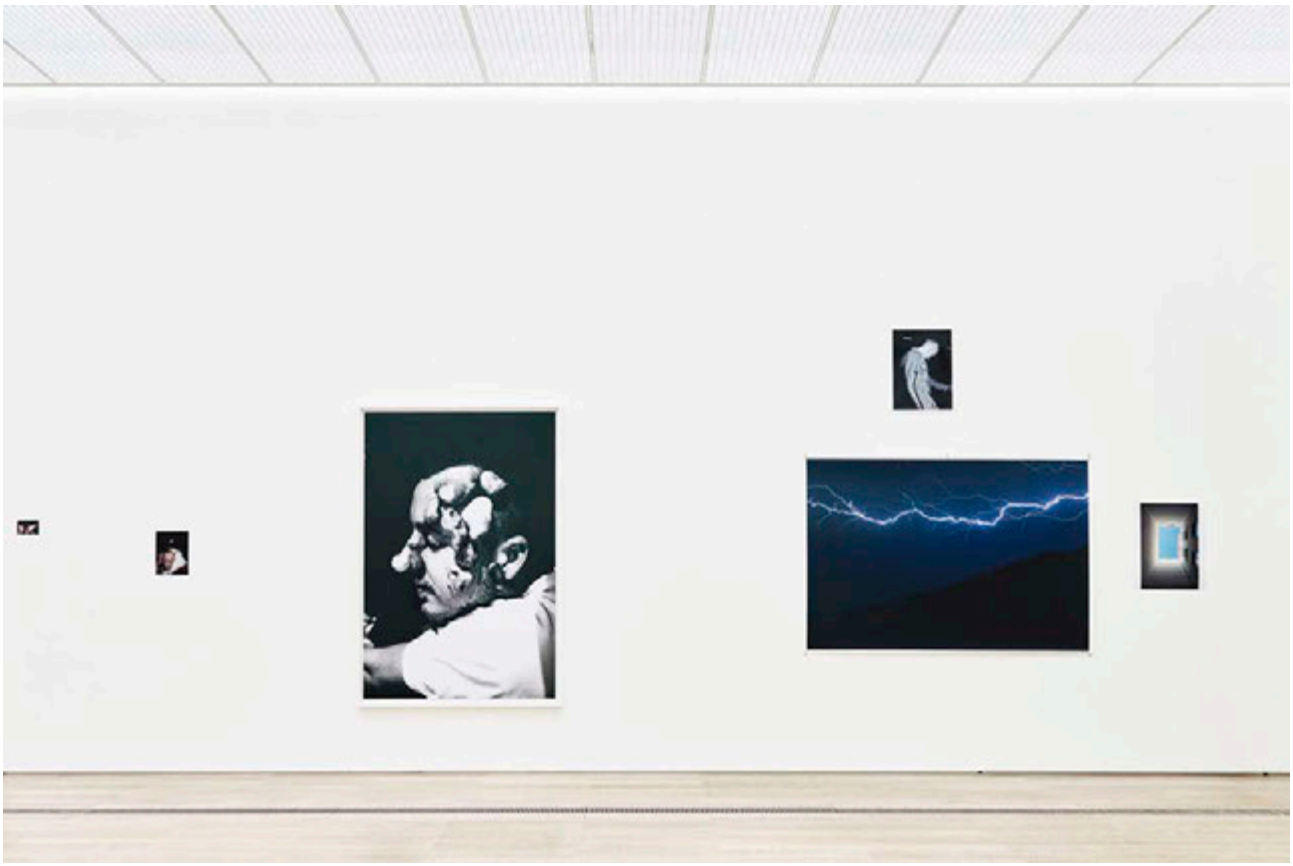
Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



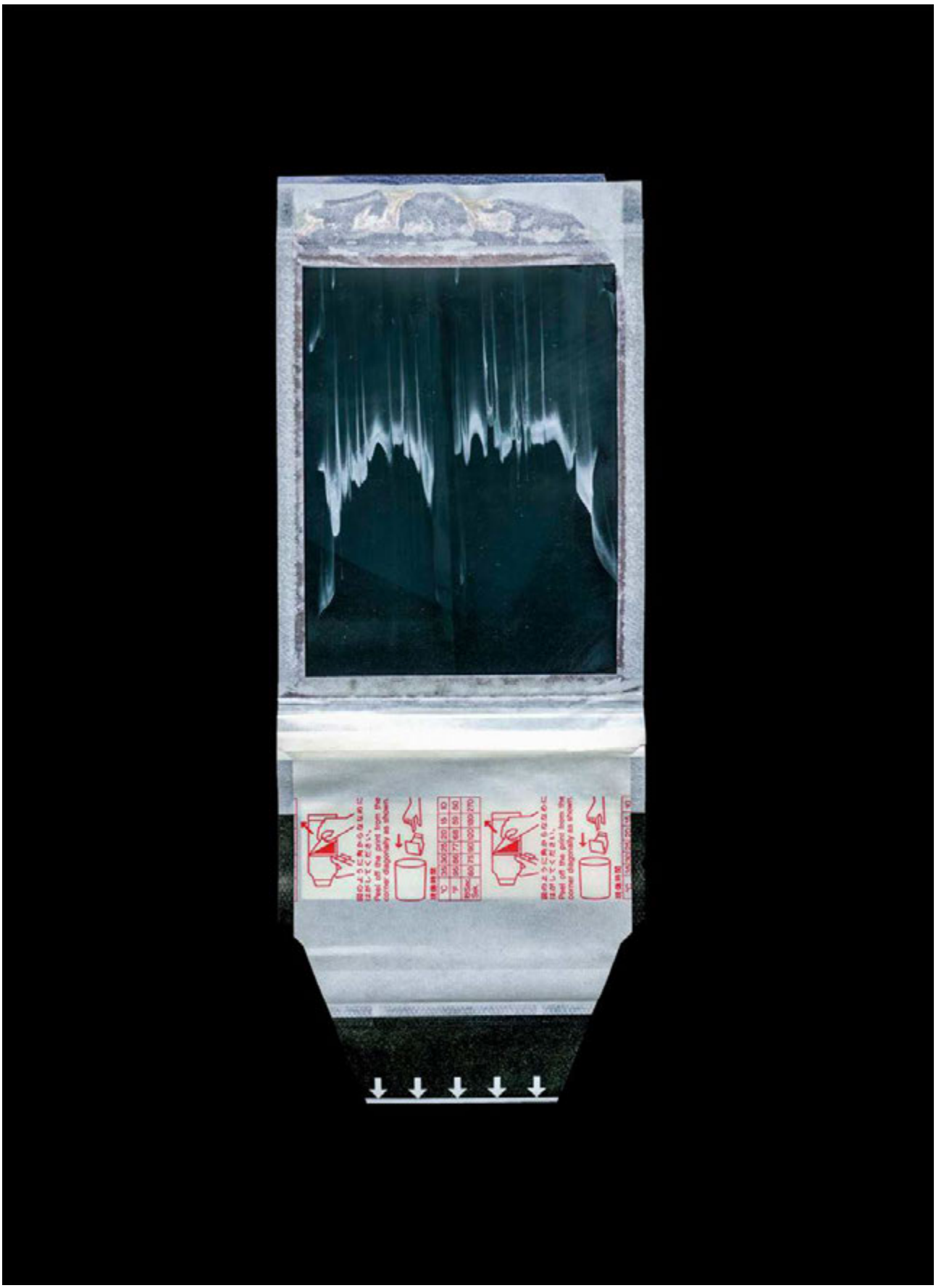
Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



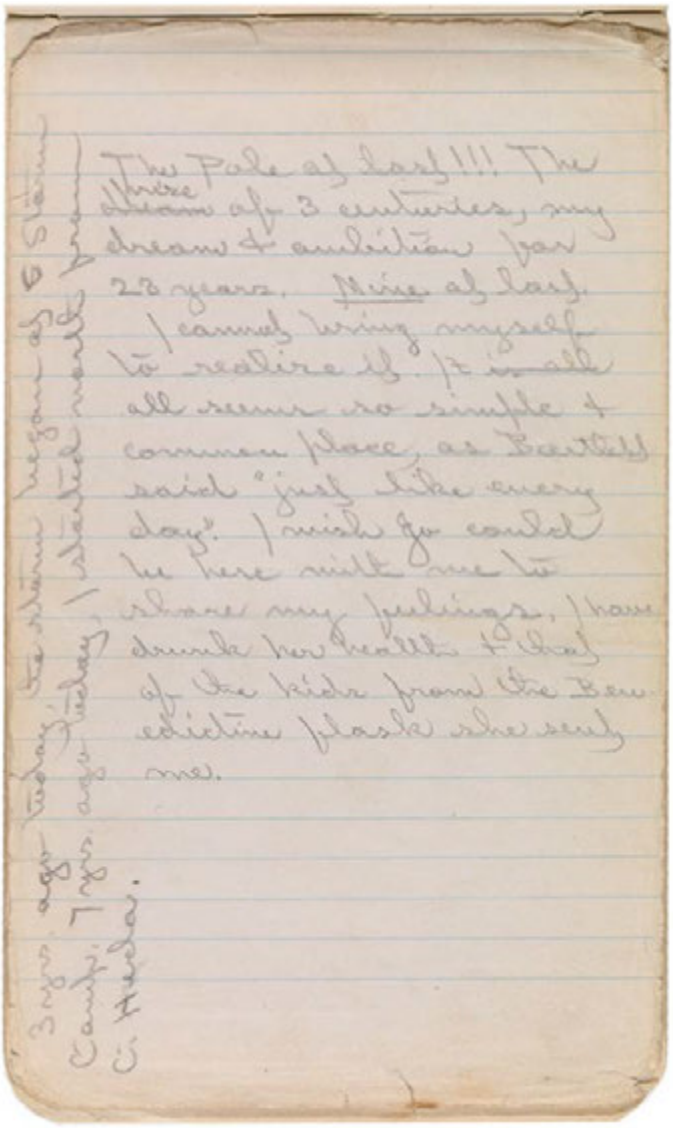
Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENT			28
NOUVELLES EXPOSITIONS	–	Romandie	32
	–	Suisse alémanique	76
EXPOSITIONS EN COURS			114

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques ainsi qu'un magazine en ligne depuis 2015. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle.

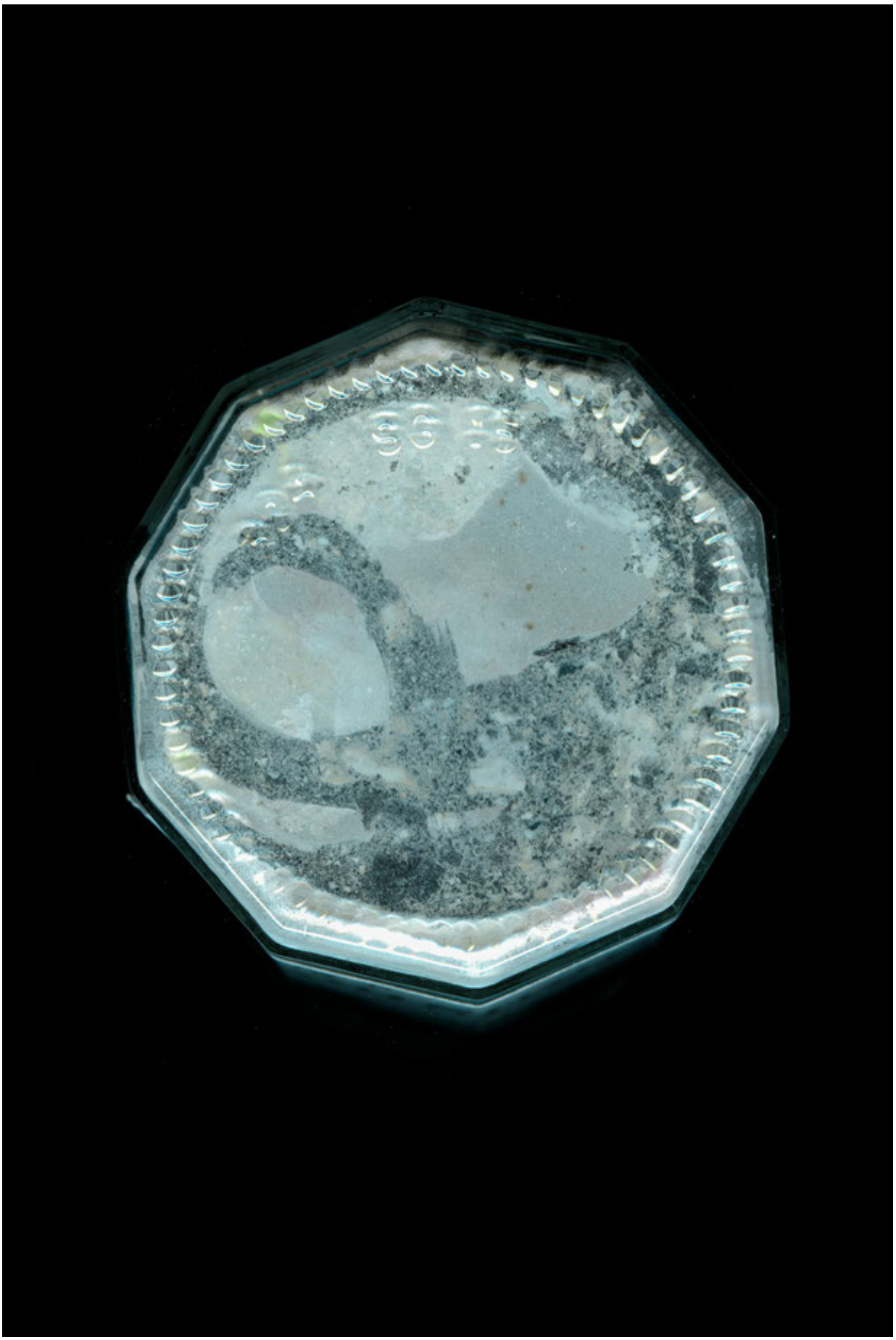


© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

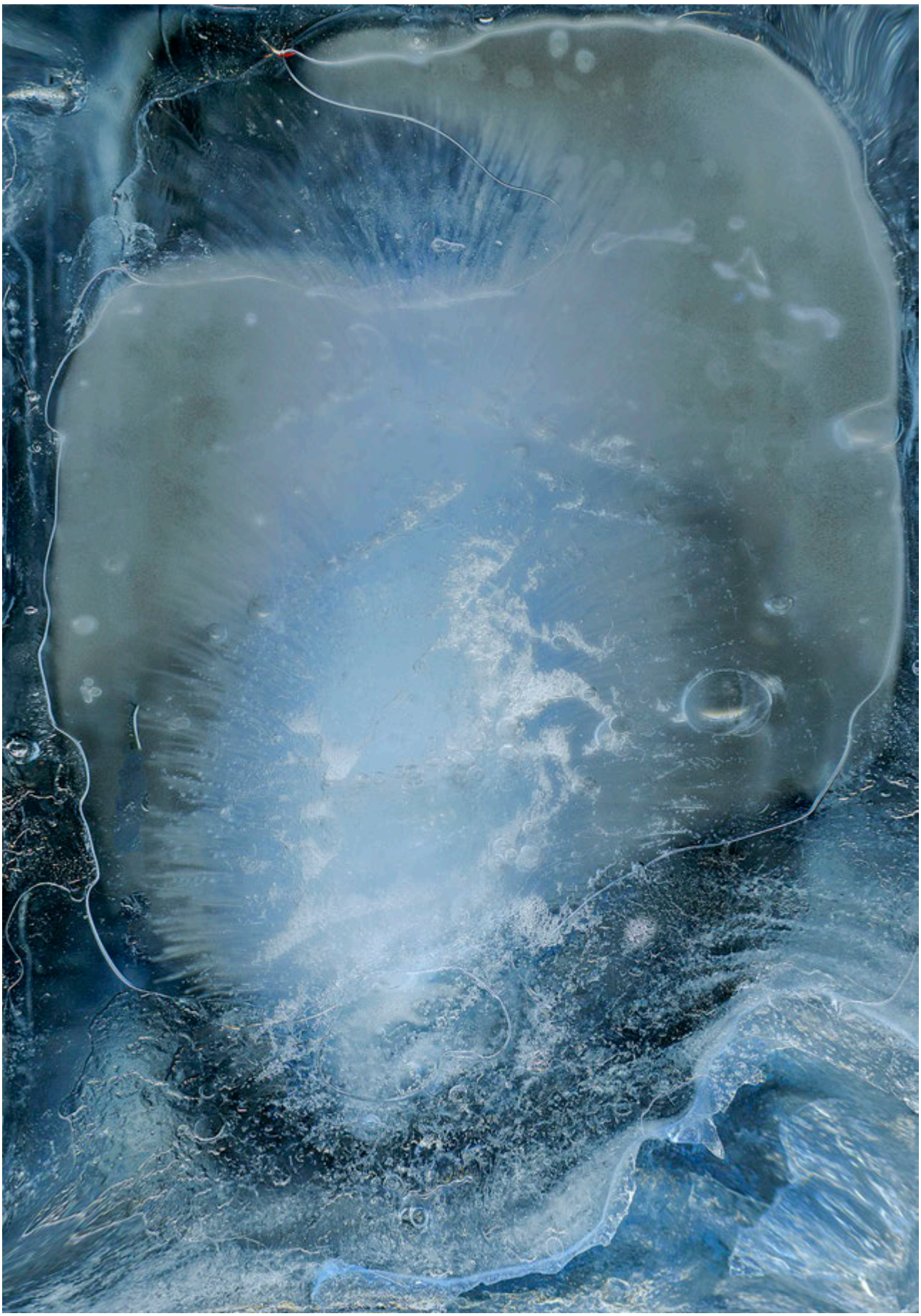
FOCUS – Nom de code : vfg NWFP

Derrière l'abréviation énigmatique NWFP se cache le Prix vfg des jeunes talents en photographie, l'un des concours suisses les plus intéressants pour les photographes émergents. Le Nachwuchsförderpreis est organisé par une importante association suisse de créateurs photographes basée à Zurich, le vfg – Vereinigung fotografischer Gestalter und Gestalterinnen. Le vfg NWFP est destiné aux photographes vivant en Suisse et âgés de moins de 39 ans.
L'exposition itinérante, d'abord présentée à Photobastei, Zurich, permet de découvrir les dix nominés de la 21ème édition du vfg NWFP. À partir des 110 candidatures parvenues au vfg, une trentaine de travaux ont été présélectionnés puis le jury a nominé les dix photographes suivants : Roshan Adhihetty, Sabina Bösch, Axel Crettenand, Laurence Kubski, Vincent Levrat, Jonathan Levy, Anastasia Mityukova, Claudia Schildknecht, François Vermot et Lucas Ziegler.
Je remarque trois tendances dominantes dans les projets sélectionnés : le documentaire, avec une réflexion sur les rapports de l'homme à son environnement (animaux ou paysages), la sculpture sous ses aspects les plus élémentaires (bricolage, entassement d'objets, agencement de plantes) et une approche expérimentale (notamment autour du corps), voire conceptuelle dans le cas du travail d'Anastasia Mityukova. Une bonne représentation féminine et six photographes formés à l'ECAL sont également des points à relever.
Jury 2017 du vfg NWFP : Hélène Joye-Cagnard (Directrice des Journées photographiques de Bienne), Christoph Kern (photographe, directeur d'Oslo8, Bâle), Andreas Müller-Pohle (artiste, éditeur de *European Photography*, Berlin), Catherine Leutenegger (photographe, Lausanne) et Noë Flum (photographe, Zurich).
Nassim Daghighian

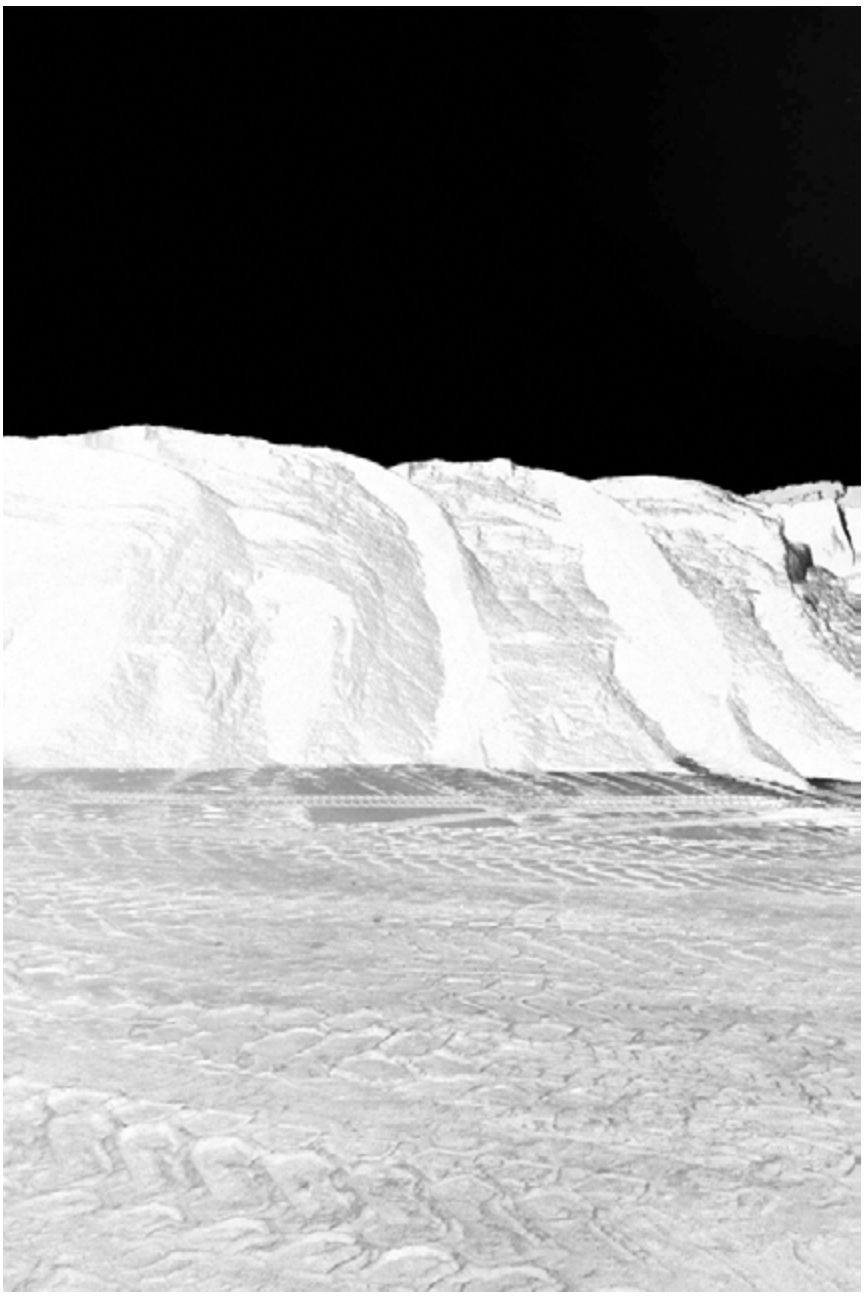
→ vfg NWFP 2017, Photobastei, Zurich, 14.09. – 15.10.2017, www.photobastei.ch ; www.vfg-nwfp.ch



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017

Anastasia Mityukova. Find a way, or make one

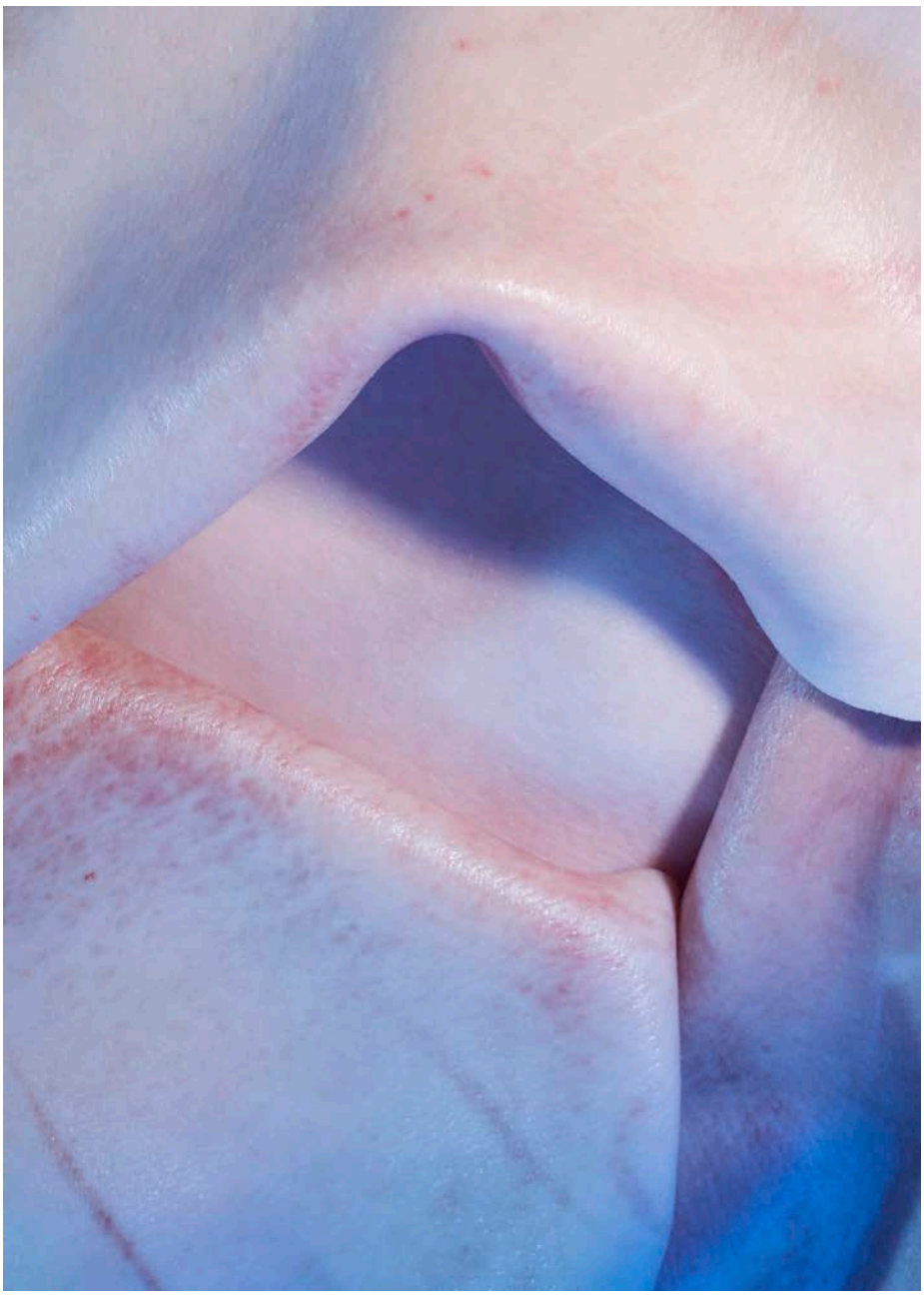
" *Aut inveniam viam aut faciam* (translation from latin : " I shall either find a way, or make one"). It was the first line that wrote the famous first conqueror of the North Pole : Robert Peary (06.05.1856 - 20.02.1920). He arrives at the magnetic North Pole the 6th April 1909. Recently, scientists discovered and proved that Robert Peary never get to this point and he lied in his journal. From the 1st April 1909 of his journey, he decided to travel with a smaller amount of people, none of those could use a compass neither use a map, that way it was easier to "fake" his positions.
I decided to work on this project using just materials that I could find at home (old pictures, online webcams, books, journals, old polaroids, ice etc.). I worked on this objects, that way it make us think about arctic conditions. I also linked the picture to the diary of Peary, the descriptions of the ice, weather, walk conditions. Somehow, I made my own trip "finding a way" and "making one". "

Anastasia Mityukova (1992, Ouzbékistan) suit depuis 2015 un BA en photographie à l'ECAL après y avoir suivi l'année propédeutique. www.anastasiamityukova.ch

Source : http://anastasiamityukova.ch/find-a-way-or-make-one



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



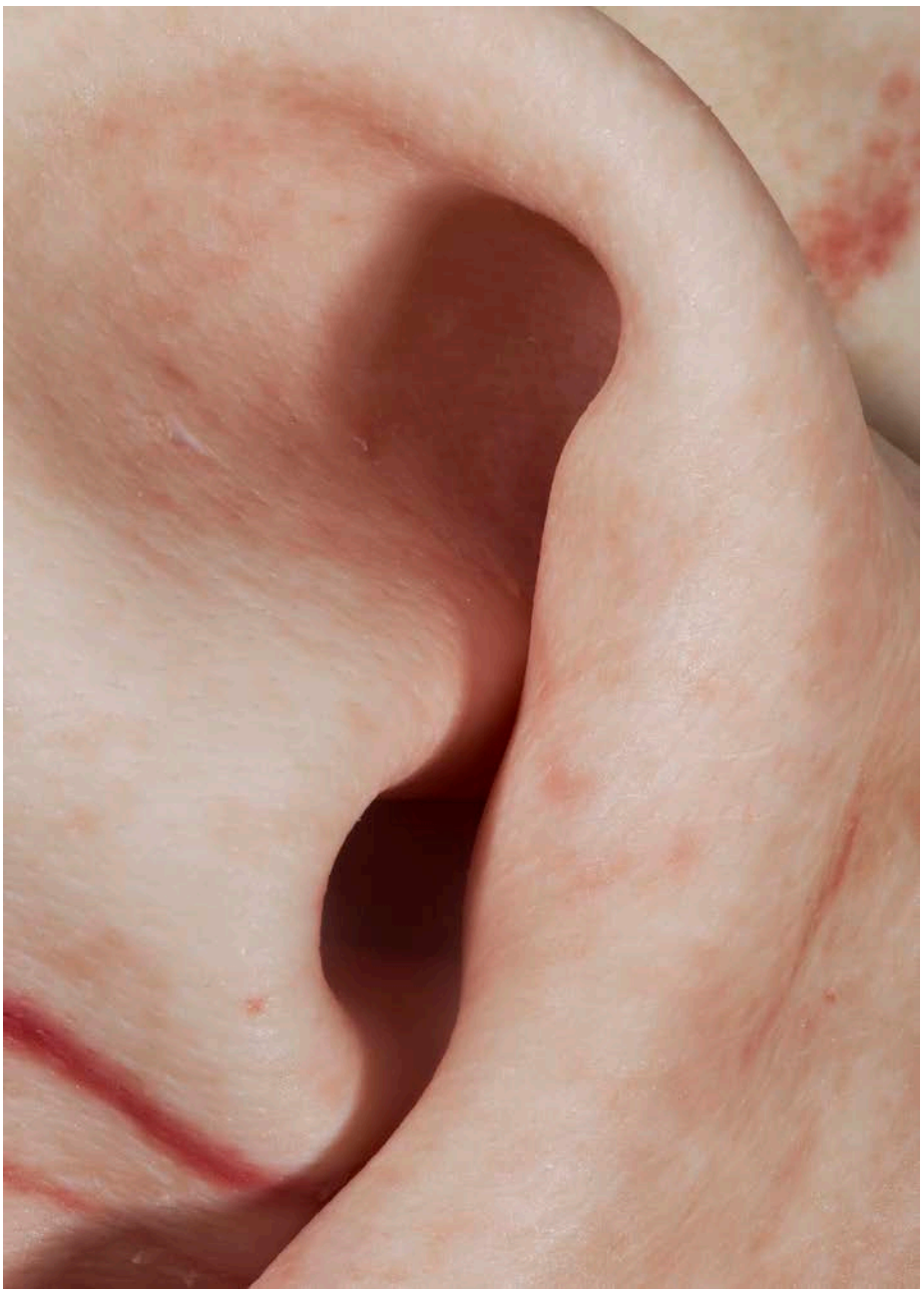
© Sabina Bösch, de la série Elusive Matter, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Sabina Bösch. Elusive Matter

" En travaillant avec des modèles au niveau de leur corps, j'ai développé une approche sensuelle, prenant la structure charnelle comme une matière où la vieillesse et les formes ne sont plus importantes. En faisant cela, il y a l'émergence de détails invisibles. [Cette série] oblige celui qui regarde à définir une proximité visuelle étroite et constante avec les fragments anatomiques qui deviennent vivants. Entre l'éblouissement et la répulsion, cette exploration génère une tension interne et élargit la perception que nous avons habituellement du corps humain. "

Sabina Bösch (CH) vit à Zurich ; elle a obtenu un MA Art Direction à l'ECAL en 2016. www.sabinabosch.com

Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/c634d930d62c1cd3112ff7c88bda8ad3.pdf/Yearbook_2016_web(1).pdf



© Sabina Bösch, de la série Elusive Matter, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Laurence Kubski, de la série Domesticate, 2015. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Laurence Kubski. Domesticate

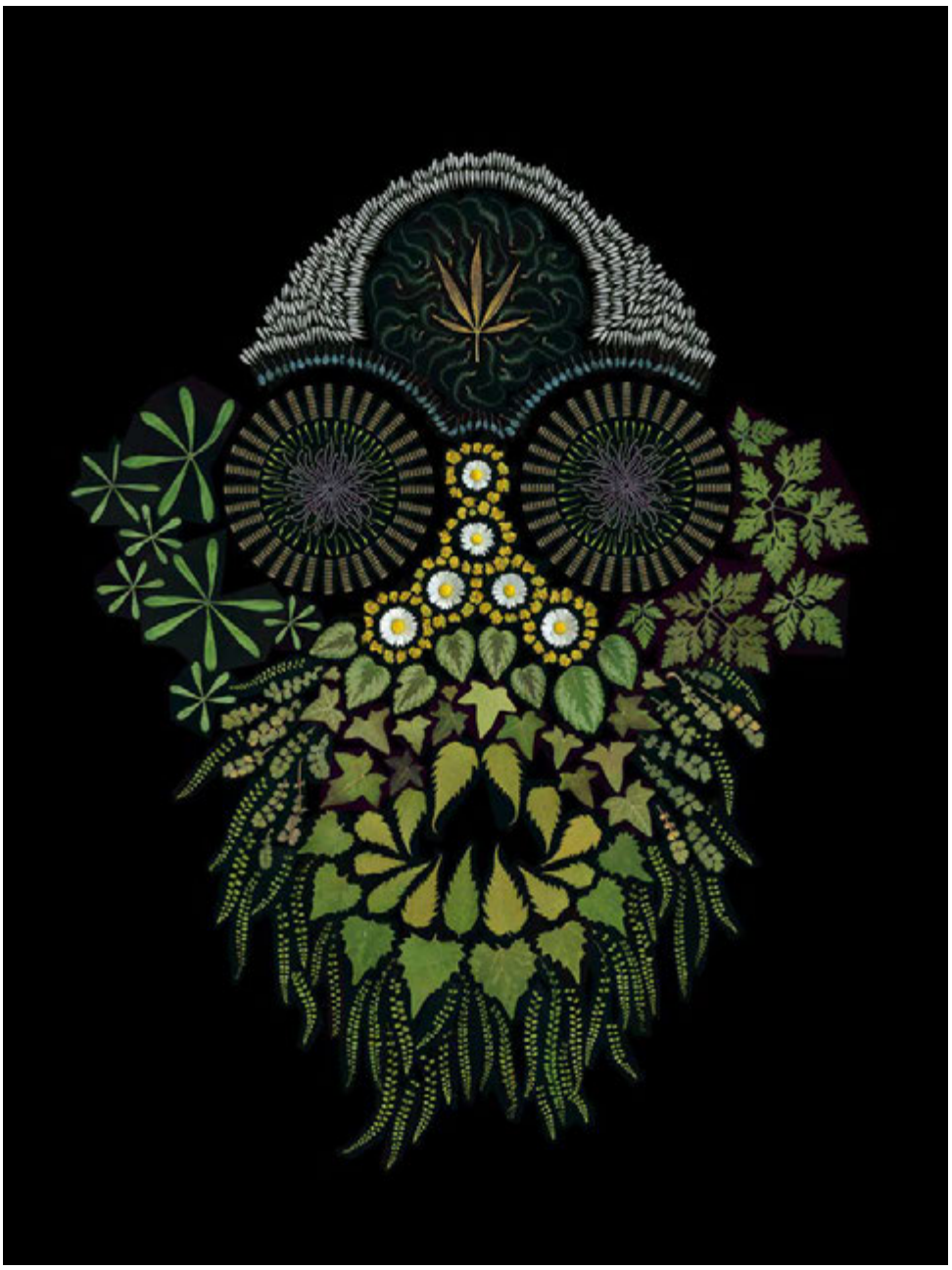
" Partant du constat que les publications sur les animaux sont généralement destinées aux chasseurs, aux défenseurs de l'environnement ou aux possesseurs d'animaux, j'ai eu envie de créer un magazine culturel traitant des relations homme-animal : *Domesticate*. La réalisation de ce premier numéro m'a permis de mêler photographie, design graphique et travail rédactionnel. Elle m'a amenée, entre autres, à visiter des cafés tokyoïtes où se louent des chouettes, à rencontrer des garde-faune suisses surveillant des lynx et à découvrir des méthodes alternatives pour photographier les animaux sauvages. "

Laurence Kubski (CH) est directrice artistique, graphiste et photographe. En 2010, elle a terminé son BA en graphisme avant d'obtenir le diplôme de MA Art Direction en 2015 à l'ECAL. www.laurence-kubski.com

Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/0322e29c012950f3781ffdc7624a35bc.pdf/ECAL_Yearbook_2015_web.pdf



© Laurence Kubski, de la série Domesticate, 2015. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Axel Crettenand, de la série Mynahs, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Axel Crettenand. Mynahs

" *Mynahs* est un projet en cours qui mêle naturalisme et spiritualité. Mon but est de célébrer la beauté, la diversité et la profondeur de la nature. Le rôle de ces images est de pousser à la contemplation de la réalité et de rappeler à la pensée introspective de ralentir et de regarder avec attention le monde existant. C'est une réaction devant la société moderne qui a tendance à vénérer le futur au lieu du présent, et dont les dieux se nomment *Accomplissement Personnel*, *Stress* et *Efficacité*.
Le titre de la série se réfère à un détail de *The Island*, le livre de Aldous Huxley. Ce récit utopique discute des aspects d'une communauté insulaire idéale qui pratique notamment la pleine conscience. Pour aider le peuple dans cet exercice compliqué, les fondateurs de la société ont enseigné aux nombreux *mainates* (*mynahs* en anglais) présents sur l'île à répéter un mot : Attention ! Attention ! De cette manière, les habitants sont rappelés à l'ordre spontanément, où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent.
Bien sûr, Huxley n'est pas l'auteur de l'idée selon laquelle être pleinement conscient pourrait être sain pour un grand groupe de personnes vivant ensemble. La cité antique et légendaire Shambhala, que certains considèrent comme la source de connaissance et de sagesse de l'Asie, est aussi décrite comme un



© Axel Crettenand, de la série Mynahs, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

royaume idéal, caché dans les montagnes du Tibet. Chacun de ses membres, et particulièrement ses souverains, suivaient *La voie sacrée du guerrier*, une spiritualité bouddhique largement basée sur la pleine conscience. Mon travail s'inscrit humblement dans cette tradition.
Je vous présente ici mes trois premières images, trois *mynahs*, qui sont appelés à être rejoints par d'autres ces prochains mois. "

Axel Crettenand est photographe indépendant. Il a étudié la photographie documentaire en 2011-2012 à la KABK (Académie royale des beaux-arts) de La Haye et a obtenu son diplôme de BA en photographie à l'ECAL en 2013. Il a enseigné à l'ECAL de 2013 à 2015. www.axel.li

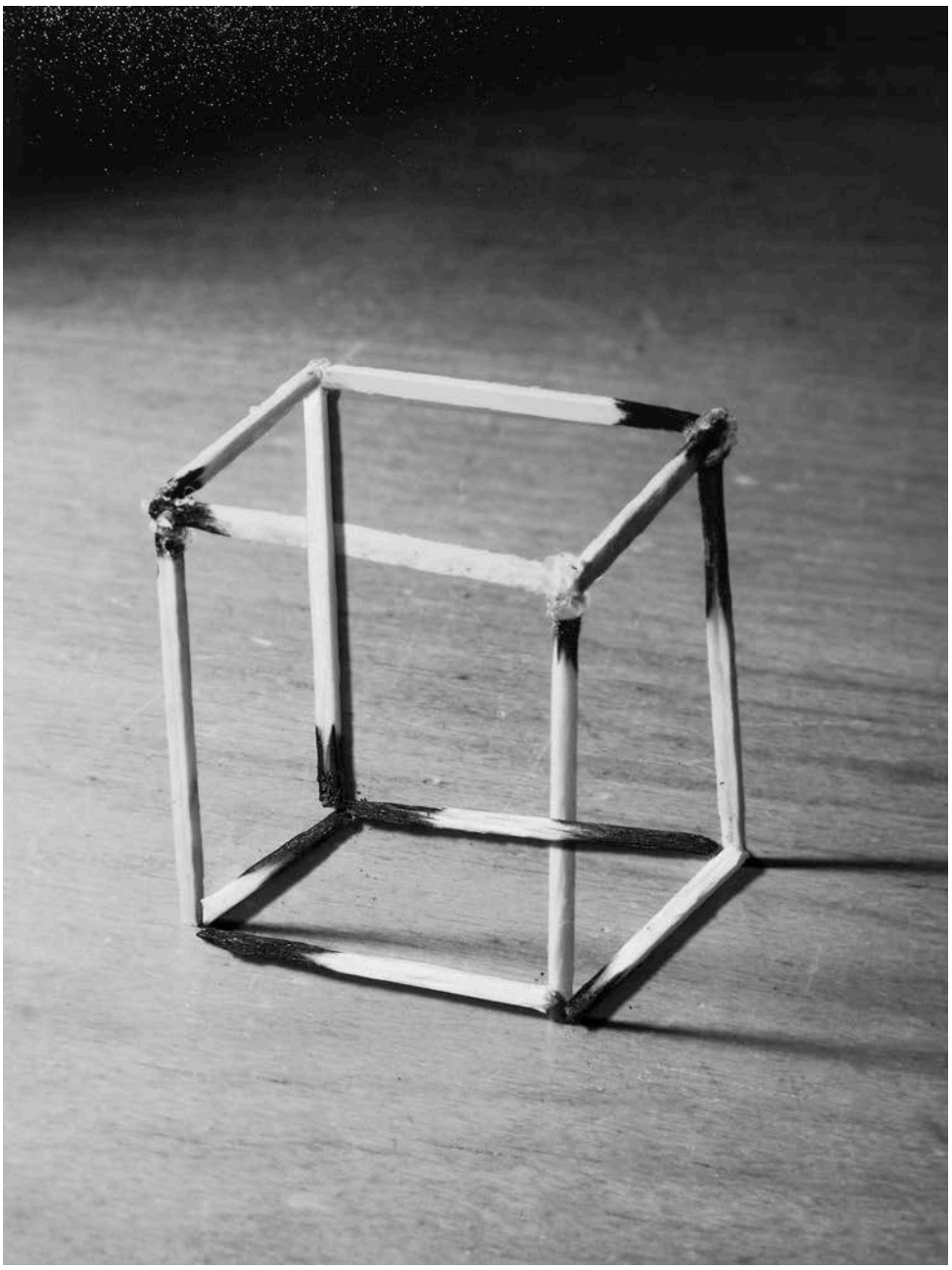
Source : http://www.axel.li/assets/m.pdf



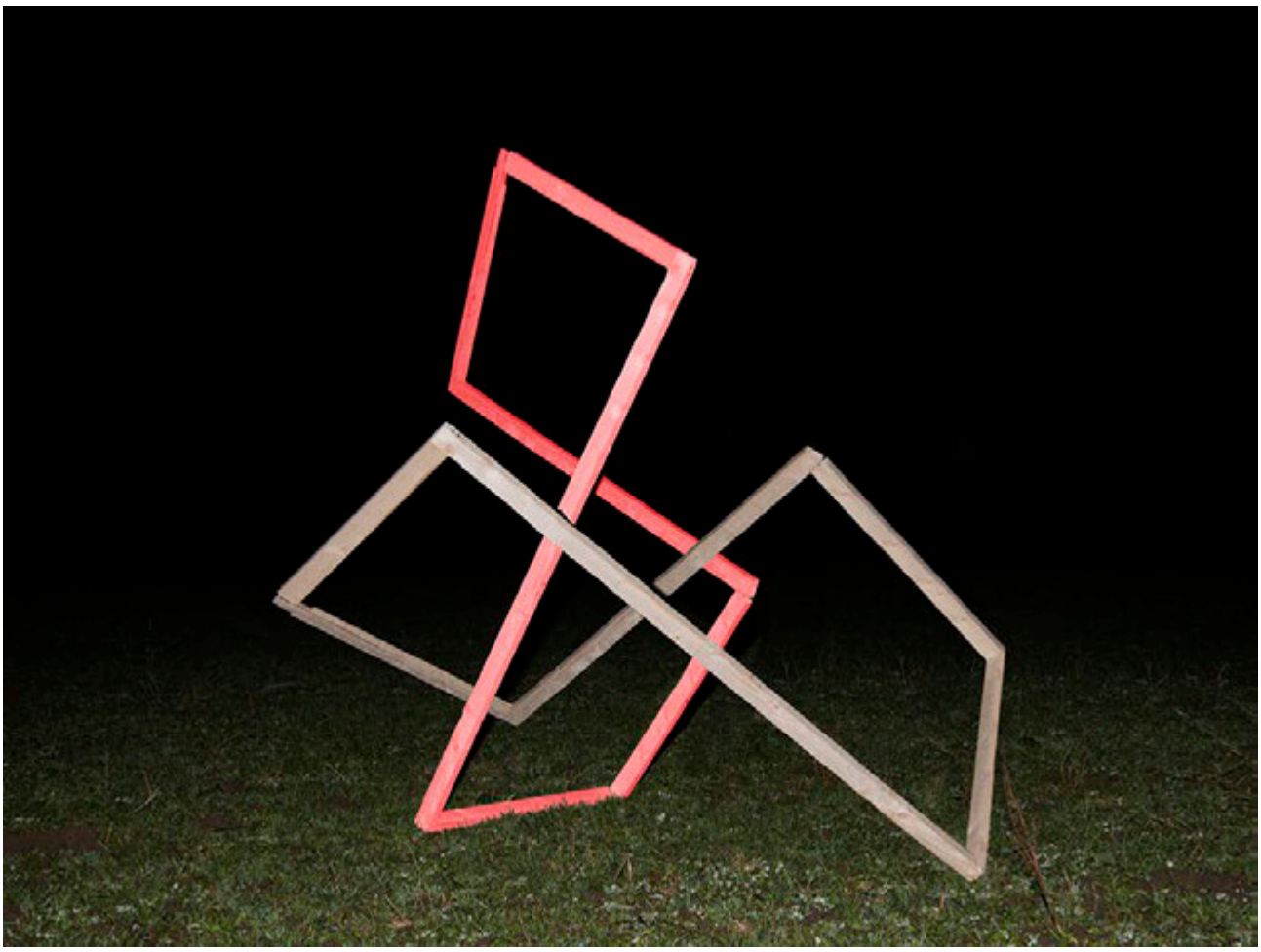
© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Vincent Levrat. Flat Depth

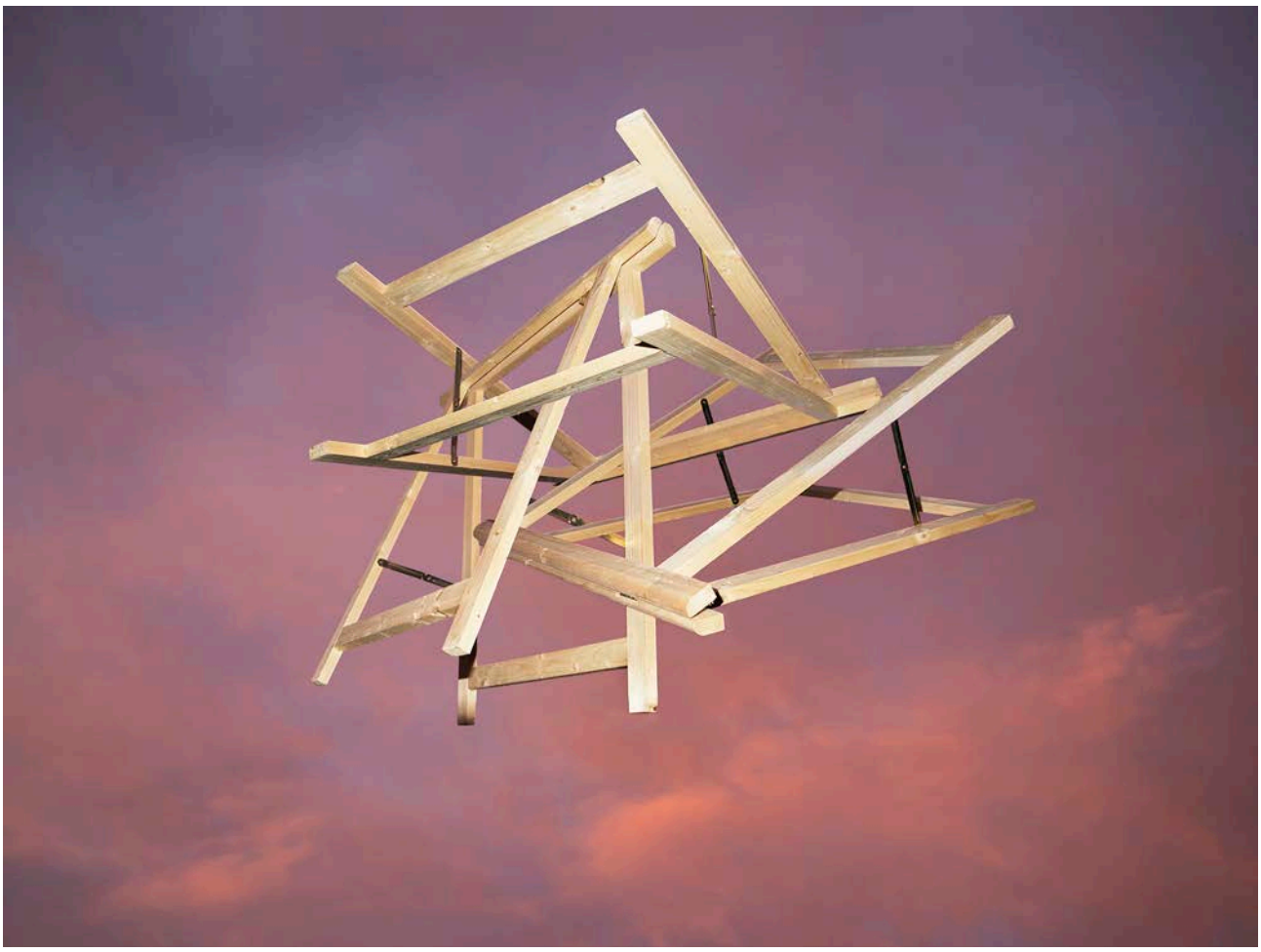
Vincent Levrat (1992, CH) a accompli une formation initiale en photographie au CEPV de 2013 à 2015 et suit depuis 2015 un BA en photographie à l'ECAL. www.vincentlevrat.com



© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



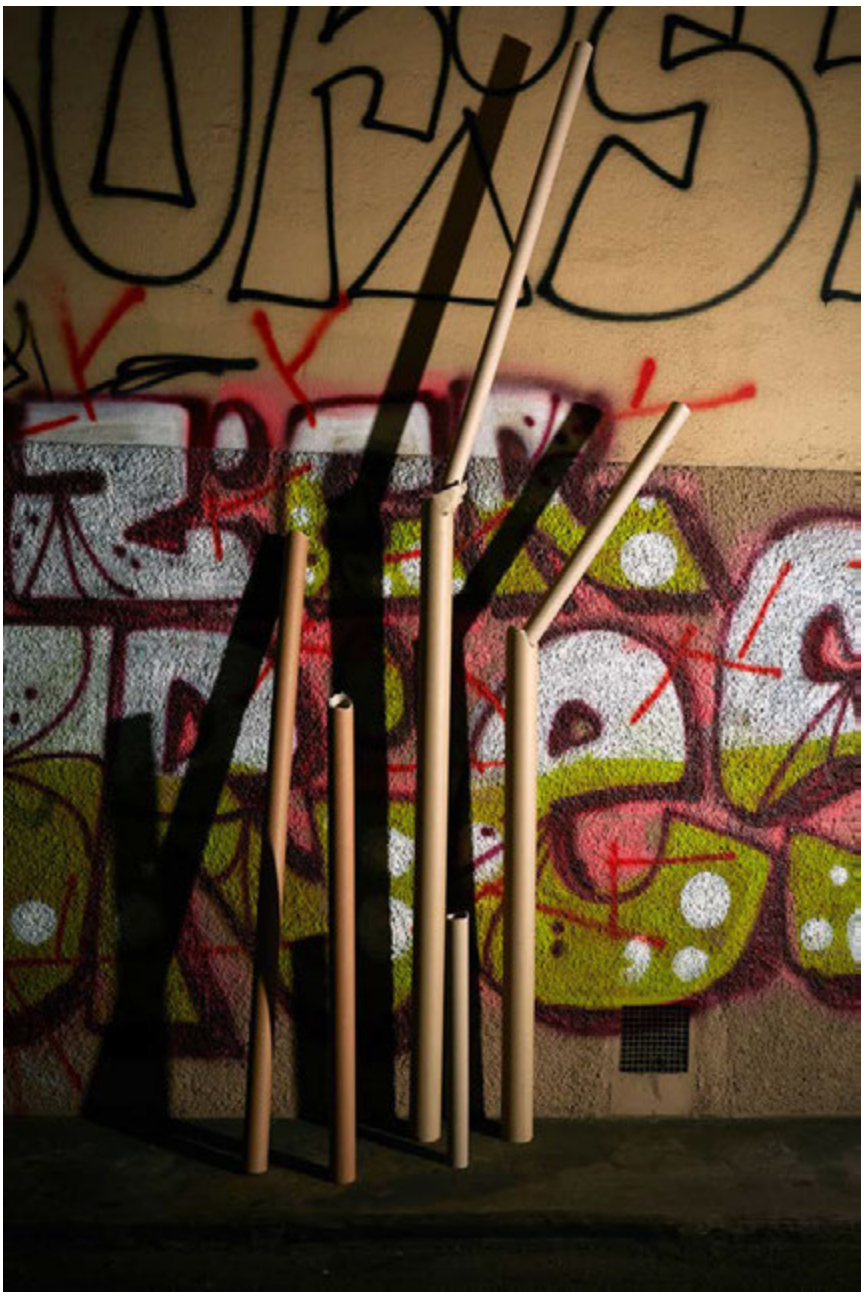
© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Lucas Ziegler, de la série Lying Out. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Lucas Ziegler. Lying Out

Lucas Ziegler (1978, CH) a obtenu en 2014 son diplôme en art avec spécialisation en photographie à la ZHdK – Zürcher Hochschule der Künste. www.lucasziegler.ch



© Lucas Ziegler, de la série Lying Out. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



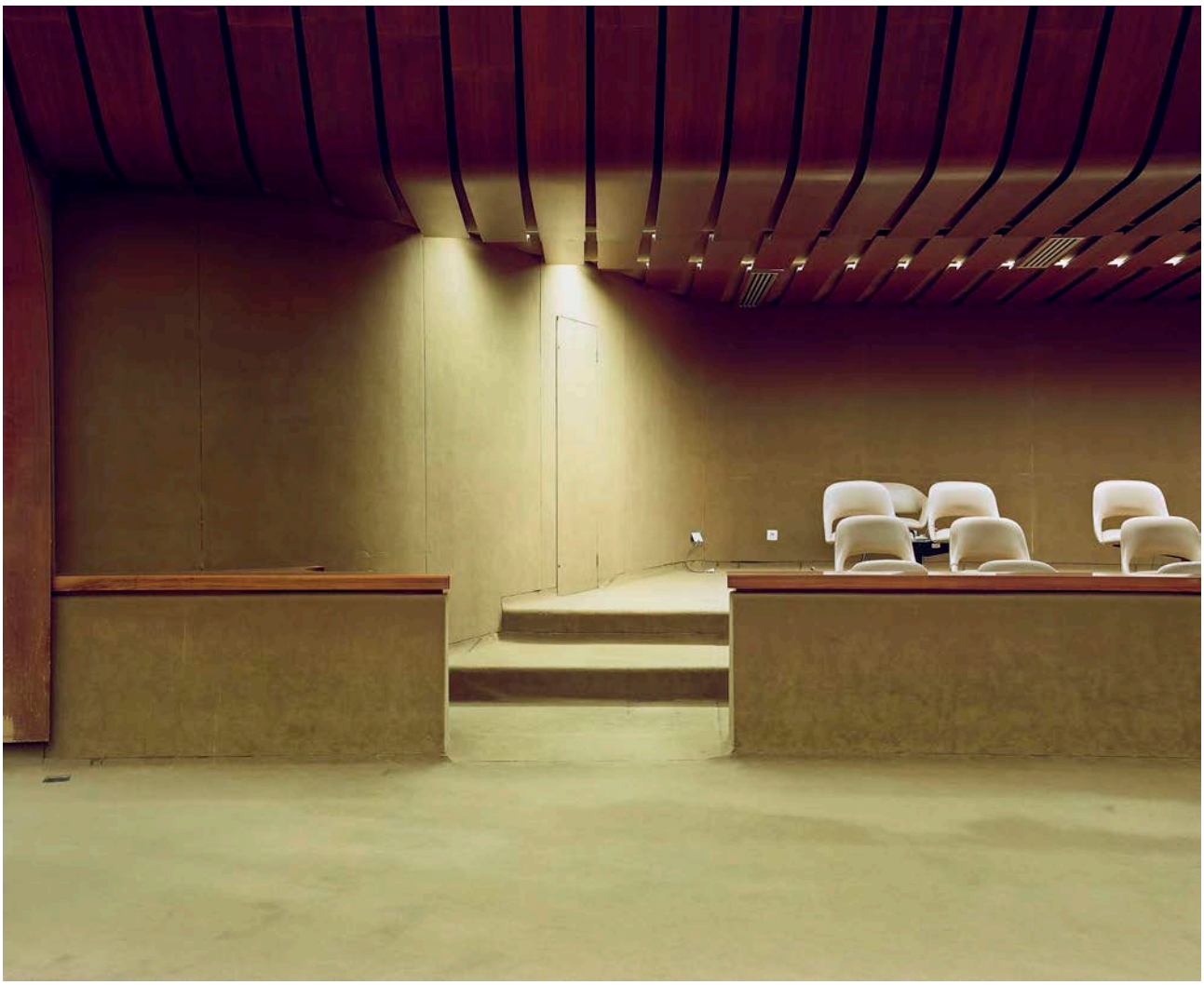
© François Vermot, de la série Empreinte diplomatique, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

François Vermot. Empreinte diplomatique

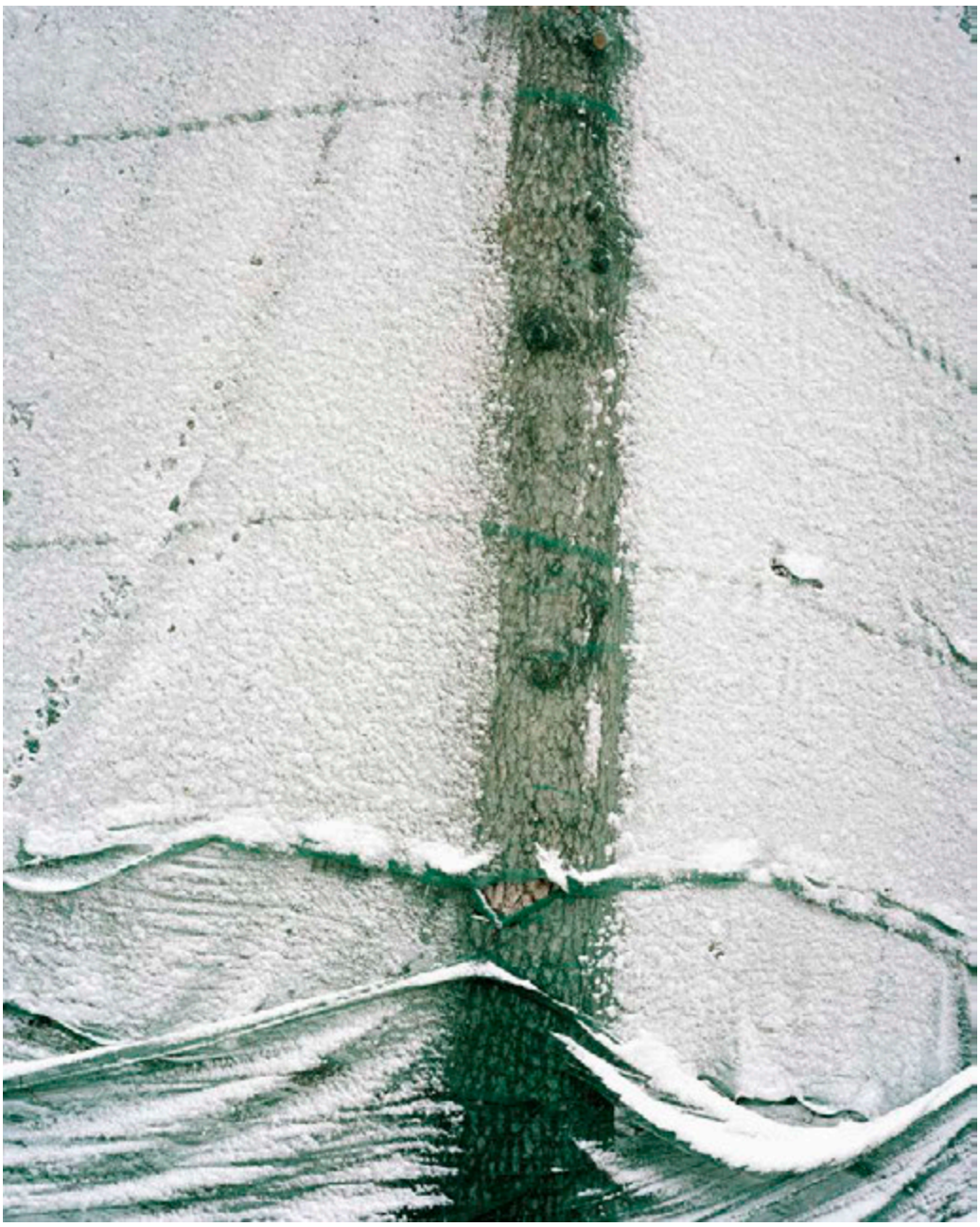
" À Genève, face au Léman et au Mont-Blanc ; le centre européen des Nations Unies.
En de nombreux recoins du Palais des Nations, le visiteur est transporté dans le passé, quelque part dans les années 1930 ou 1970, les époques de construction puis d'agrandissement du lieu. L'édifice colossal regorge d'éléments d'époque, aujourd'hui banalement fonctionnels et utilisés au quotidien.
Dans le Palais, ces rémanences d'activités raisonnent comme des anachronismes avec le style originel du lieu. Elles le chargent pourtant d'une présence inhabituelle, au sein de laquelle transparaissent débats, négociations, accords ou désaccords. L'empreinte diplomatique.
L'architecture est autoritaire, la maison du monde bâtie avec des intentions claires. Mais dans la pratique, cette aura originelle est remise en cause par l'activité des hommes. Le décorum, que l'on voulait raffiné et représentatif de la fonction des lieux, a dû être en maints endroits aménagé, accommodé pour répondre aux usages essentiels des diplomates. Comme au dehors le monde, lorsque les intentions humanistes se heurtent à la réalité des humains.
D'ici 2023, l'édifice sera pour la première fois entièrement rénové. L'espace sera repensé, lissé, rationalisé. Les travaux sont déjà en cours. "

François Vermot (1987, CH) est photographe et cinéaste autodidacte. Pendant ses études de géographie à l'Université de Fribourg, il a réalisé de nombreux travaux documentaires. www.francoisvermot.ch

Source : http://www.francoisvermot.ch/empreinte-diplomatique/



© François Vermot, de la série Empreinte diplomatique, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Jonathan Levy, de la série Out of Season – Jura, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Jonathan Levy. Out of Season – Jura

Jonathan Levy (1981, CH) est vidéaste et photographe indépendant. Il s'est formé à la réalisation audiovisuelle à l'ESEC, Paris, entre 2002 et 2004. Il enseigne au CFPA – Centre de Formation Professionnelle Arts à Genève. www.grinta.li



© Jonathan Levy, de la série Out of Season – Jura, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Claudia Schildknecht, de la série D'Nischeler, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Claudia Schildknecht. D'Nischeler

Avec son travail *D'Nischeler* (2016), Claudia Schildknecht aborde la question de l'élevage d'animaux exotiques comme une éventuelle nouvelle ressource économique suisse…
Subventions agricoles, production croissante de lait pour un prix en baisse constante, l'accord de libre-échange entre l'UE et la Suisse – tout cela rend la survie économique des fermiers suisses difficile. Les petites exploitations disparaissent peu à peu, et les cas de suicides augmentent. Alors que certaines fermes voient une issue dans l'industrialisation, des marchés de niche promettent peut-être le succès: buffles, zébus, bisons, kangourous, autruches, vers à soie, crevettes, chèvres du Cachemire, lamas et chameaux. Quelques fermiers se sont déjà établis sur ce marché, d'autres se développent encore. Indépendamment de la situation économique, l'amour pour les animaux joue également un rôle central.

Claudia Schildknecht (1990, CH) est photographe indépendante. Elle a terminé ses études à la HSLU – Luzern Hochschule Design & Kunst en 2016. www.claudiaschildknecht.com

Source : http://www.bielerfototage.ch/fr/expositions.178/claudia-schildknecht.955.html



© Claudia Schildknecht, de la série D'Nischeler, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Roshan Adhihetty, de la série Nacktwanderer, 2014. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Roshan Adhihetty. Nacktwanderer

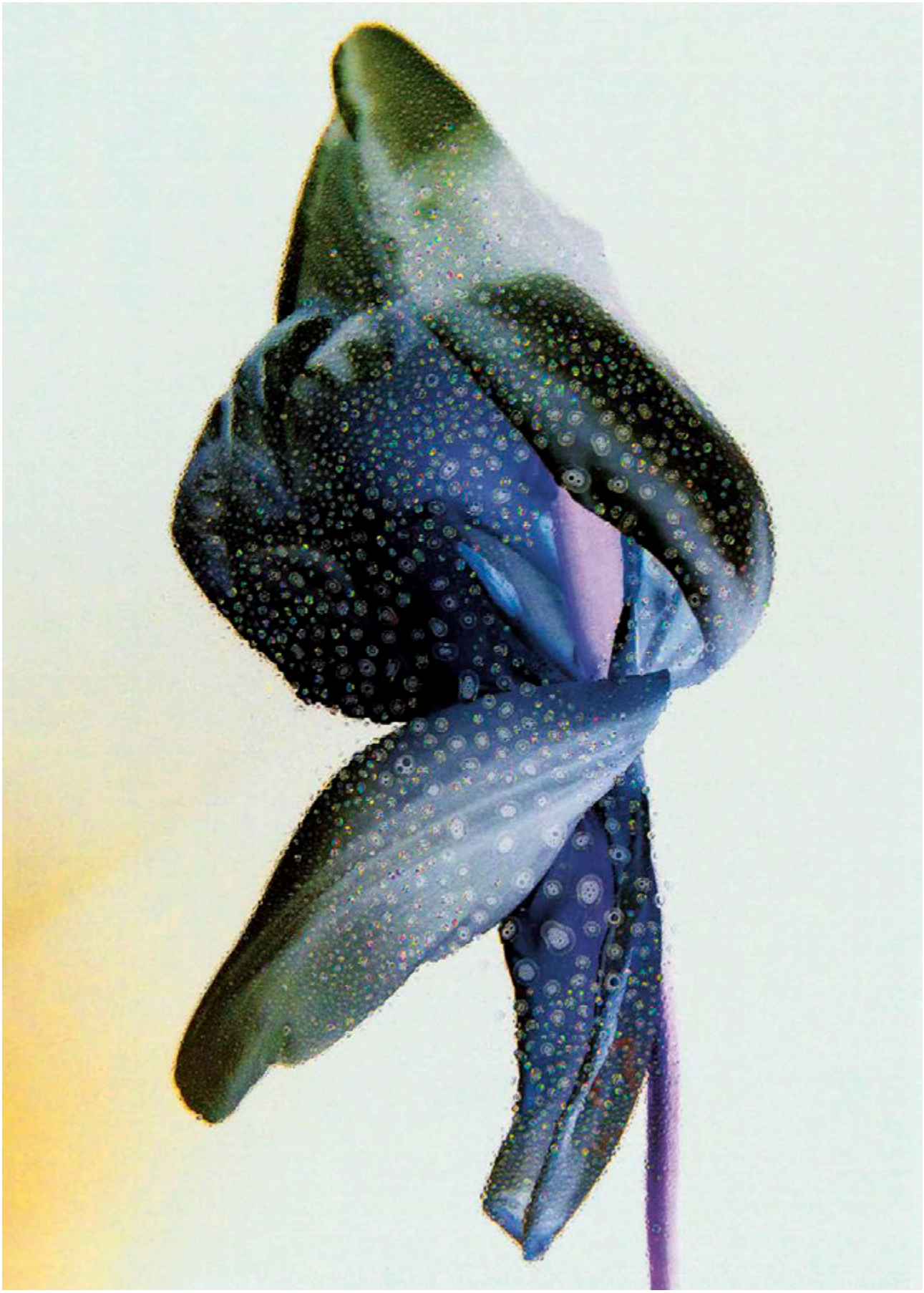
Die Nacktwanderer fut réalisé en 2014 dans différentes régions d'Allemagne et au Tessin. Cet essai aborde la question de la randonnée naturiste sous l'angle social et philosophique. La nudité est-elle un droit ? Le corps nu est-il un élément de la nature ? Ces interrogations ont conduit le photographe à accompagner plusieurs groupes d'excursionnistes nus pour réaliser des images qu'il met en scène en s'inspirant des situations réelles qu'il peut observer. Calmes et rigoureusement composées, les photographies de Roshan Adhihetty explorent le rapport entre la nudité et la nature tout en laissent émerger une tension entre l'idéal romantique et les impératifs de la modernité.

Roshan Adhihetty (1990, CH) a obtenu son BA en photographie à l'ECAL en 2014. www.adhihetty.ch

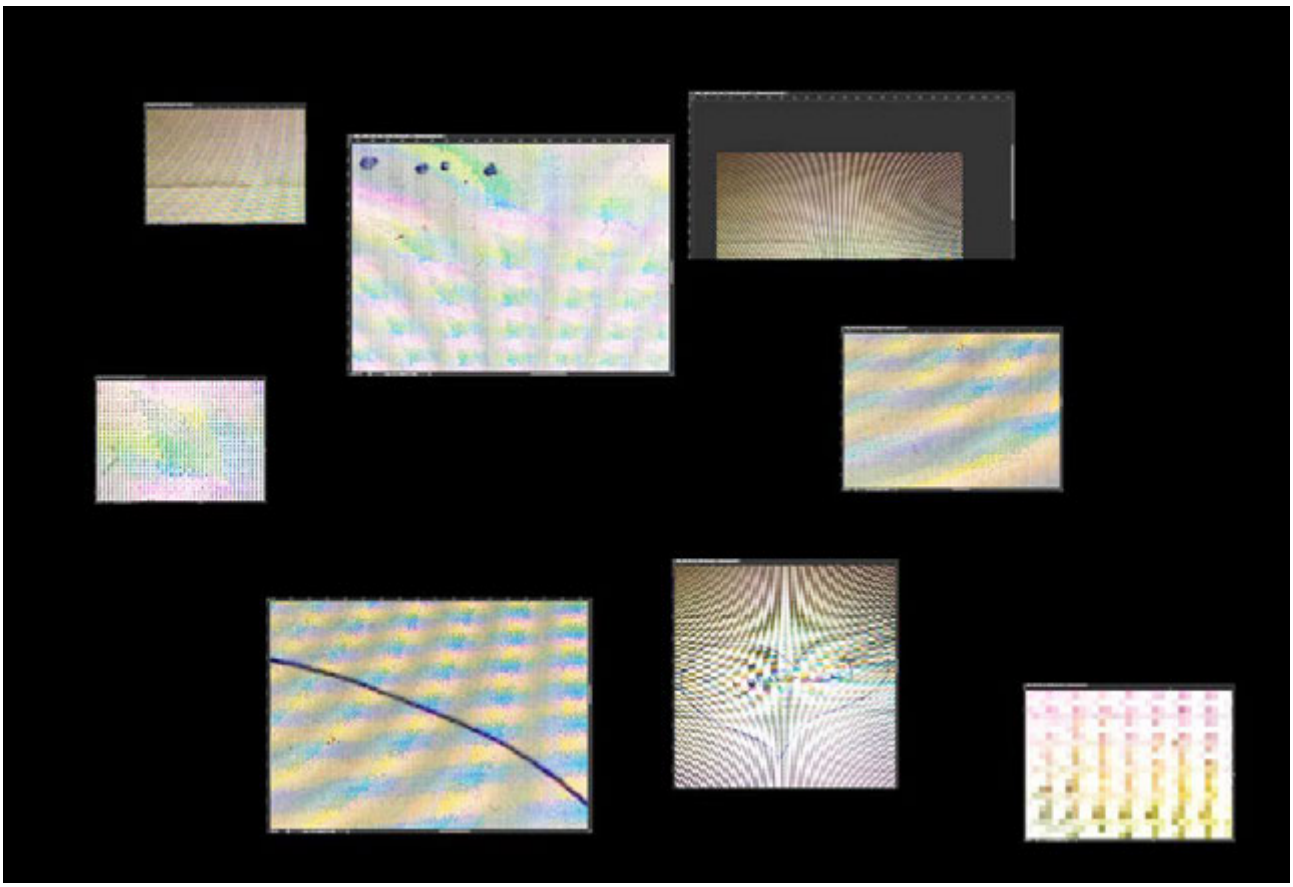
Source : dossier de presse du Prix Photoforum Pasquart, Bienne, 2014



© Roshan Adhihetty, de la série Nacktwanderer, 2014. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENTS		36
NOUVELLES EXPOSITIONS	– Tessin	54
	– Romandie	58
	– Suisse alémanique	98
EXPOSITIONS EN COURS		122

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques ainsi qu'un magazine en ligne depuis 2015.
Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à l'été 2015 (72 numéros).



© Anaïs Leu, Encoding Database, 2017, publication. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL

FOCUS – ECAL. La photographie à l'heure du Big Data

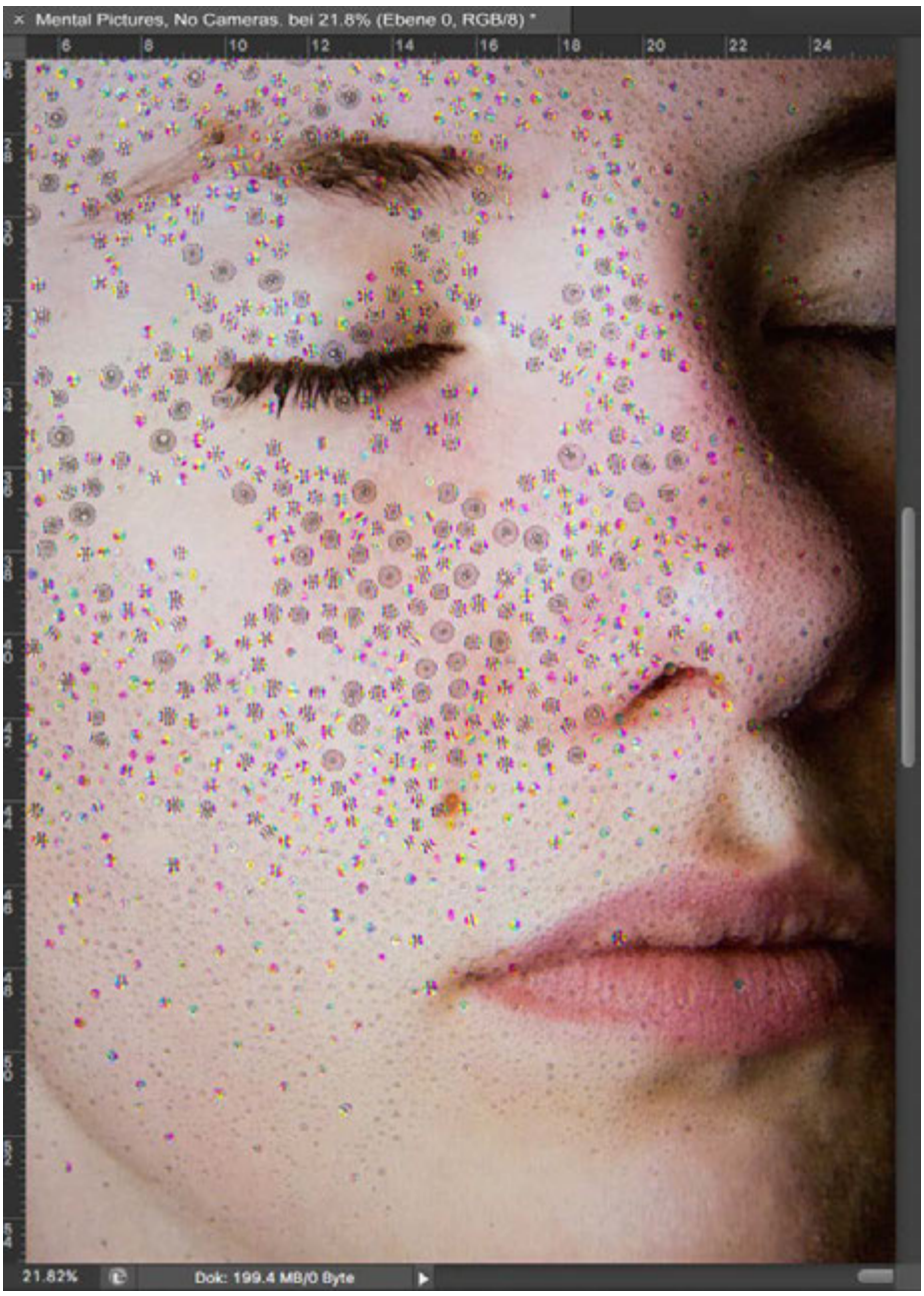
Le département Photographie de l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne – est l'un des phares de l'actualité d'octobre : l'exposition des diplômes Bachelor et Master 2017, puis l'exposition et le symposium *Augmented Photography*, qui traitent en particulier de l'inscription de la photographie dans le flux numérique actuel. Il s'agit non pas d'une réalité augmentée, mais d'images qui, au lieu d'être noyées dans une masse de données informatiques, sont intégrées dans la création des artistes et enrichies par une (auto)réflexivité intermédiale. Plusieurs travaux mêlent une interrogation à la fois sur la forme (livre, installation, etc.) et le fond (le monde globalisé, voire digitalisé), à une exploration des limites de la photographie traditionnelle en la confrontant à d'autres médias et matériaux (vidéos, archives, textes, etc.).

Certains travaux de diplômes montrent encore un réel intérêt pour la photographie traditionnelle, qu'elle soit documentaire (Gregory Monnerat), mise en scène (Tanya Kottler) ou intime, existentielle (Claire Bourrassé). Cependant, plusieurs diplômés tels qu'Anaïs Leu, Marvin Leuvrey, Florian Amoser, Nicolas Toulotte-Garner, Johannes Bauer ou Cécilia Poupon, montrent un profond questionnement sur les problématiques actuelles de notre société et les mutations du champ de la création photographique. Quelques-uns, avec des doutes ou de réelles inquiétudes, révèlent une vision plutôt dystopique de notre monde.

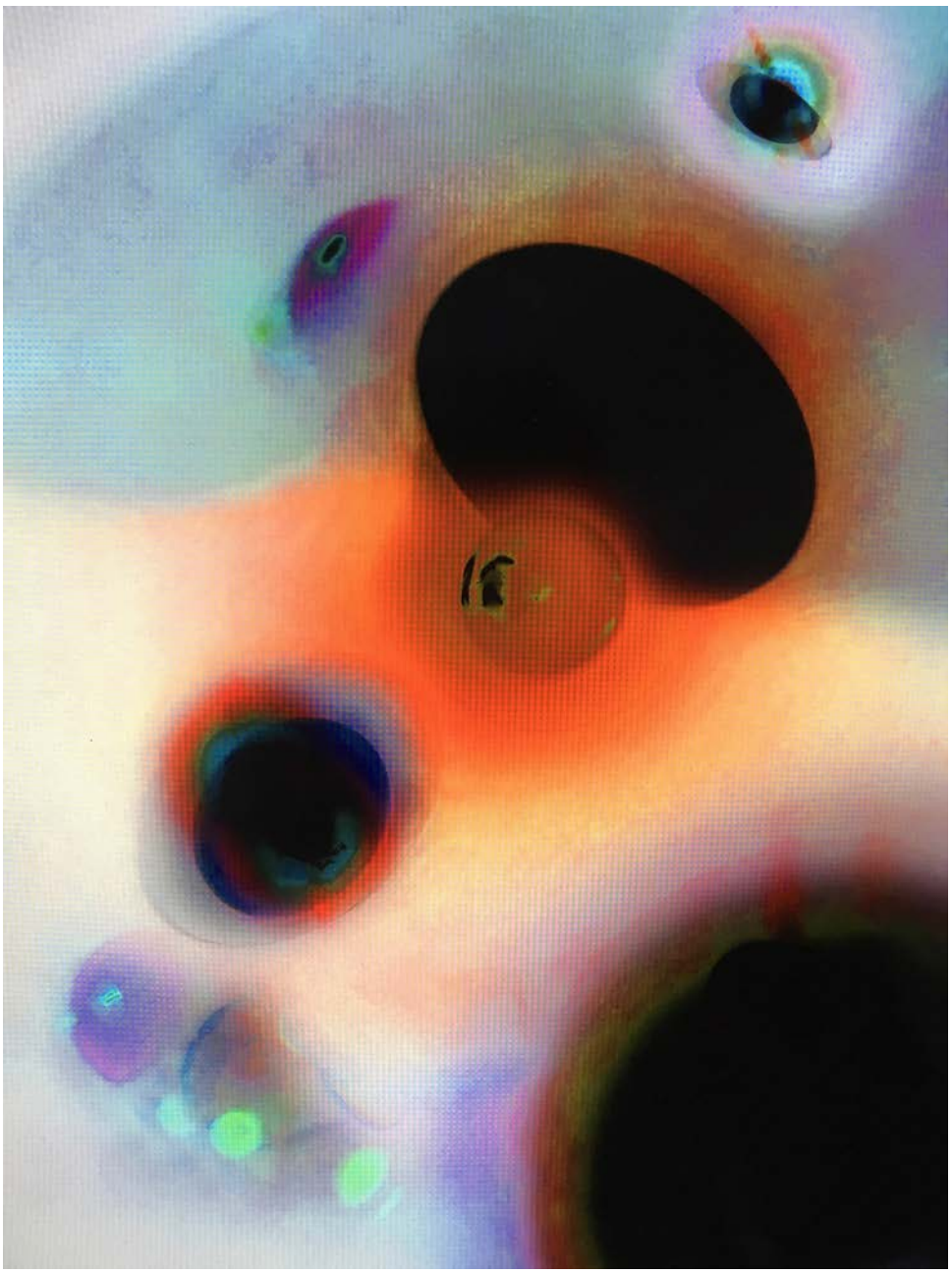
Il est intéressant dès lors de suivre le projet *Augmented Photography*, qui combine workshops du nouveau Master Photographie et travaux de chercheurs. Les interrogations, qui ne manqueront pas de surgir lors du symposium, sont tout aussi stimulantes que les fragiles réponses qui sont envisagées à l'heure du Big Data.

Ce mois, les passionnés de photographie ont l'occasion de célébrer l'image lors de No'Photo, première nocturne de la photographie à Genève, ou en visitant la Biennale dell'immagine au Tessin, qui célèbre sa dixième édition avec une belle thématique d'actualité : *Borderlines. Città divise/Città plurali*. Plusieurs photographes contemporains sont à découvrir lors de ce festival ainsi que dans les nouvelles expositions présentées dans *Photo-Theoria*.
Nassim Daghighian

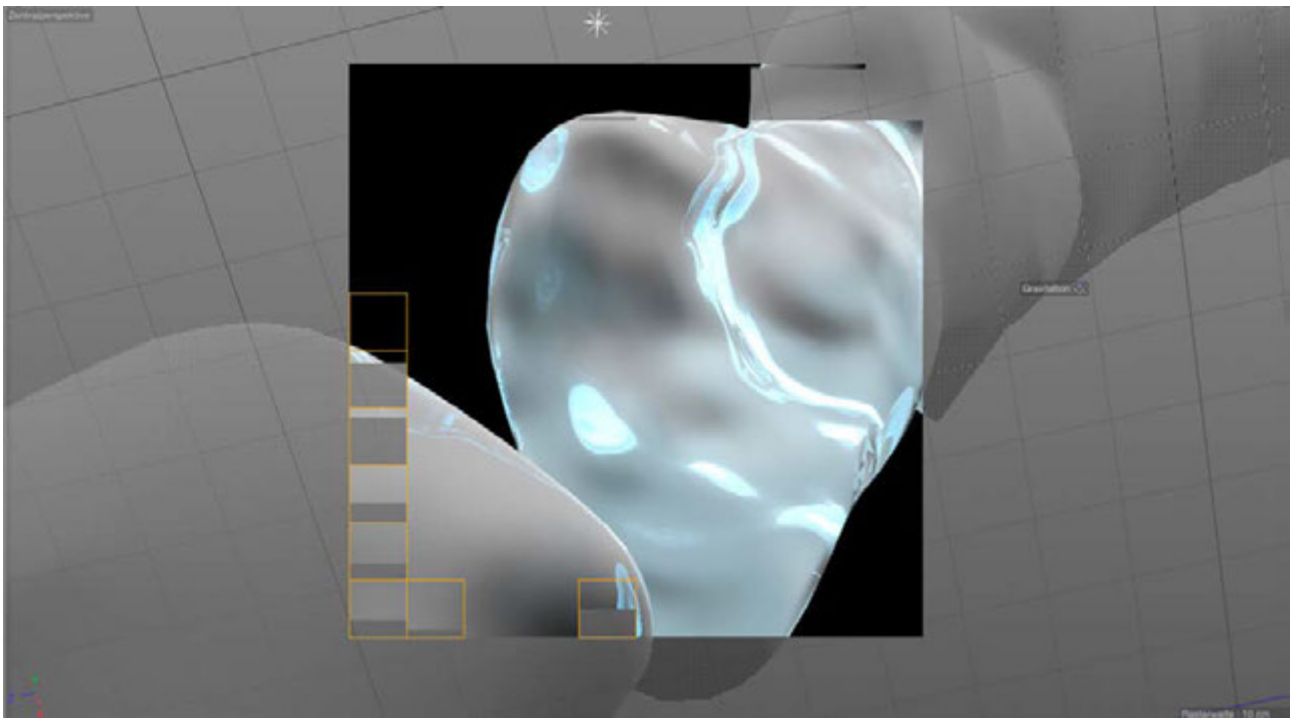
→ Exposition *Diplômes 2017*, École Cantonale d'Art de Lausanne, Renens, 27.09. – 13.10.2017, www.ecal.ch
Publication : L'ECAL édite pour la sixième fois un *Yearbook* avec tous les travaux des diplômés de 2017.
Symposium *Augmented Photography*, Auditioire IKEA, ECAL, Renens, 13.10.2017, 9h-18h, www.augmented-photography.ch



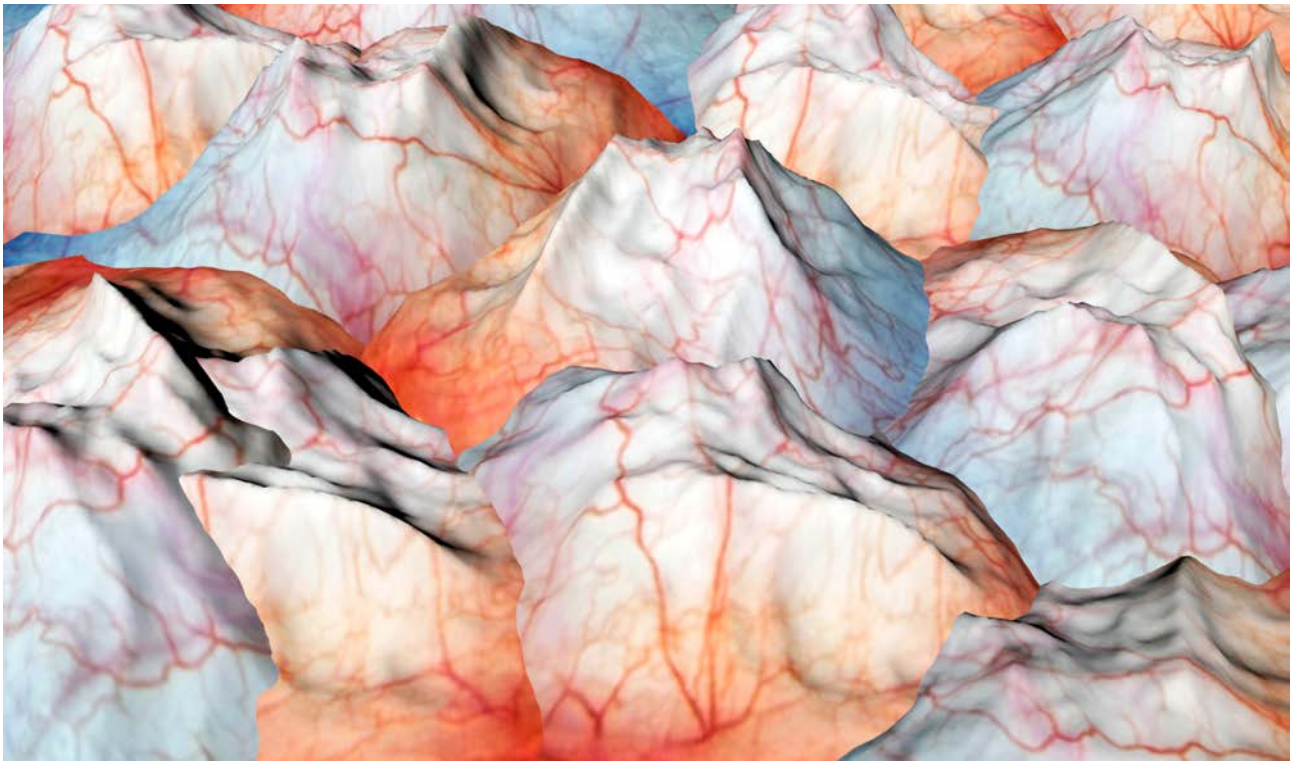
© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



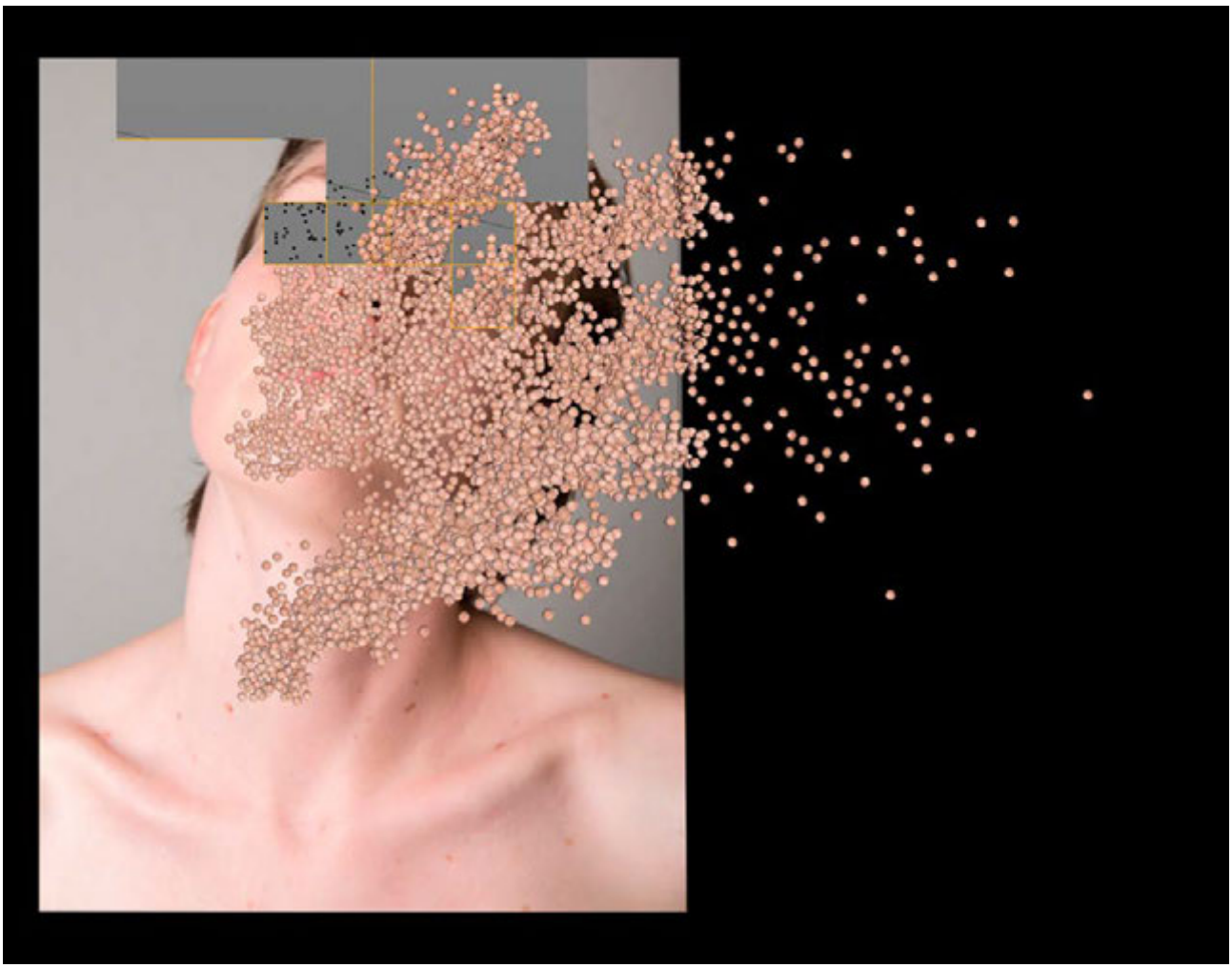
© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien.
Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Anaïs Leu, de la série Encoding Database, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL

Anaïs Leu. *Encoding Database*

" Face au rôle mouvant du medium photographique par le progrès technologique en digitalisation, *Encoding Database* représente des fragments explorant la relation entre particules digitales et lois physiques de la création d'images. En utilisant l'ordinateur comme « espace de travail infini » et en tant qu'instrument scientifique, ce que j'ai assemblé, grâce à des captures d'écran, démontre comment la photographie peut être modifiée et développée en une vision particulière de réalité virtuelle. Ce qui permet de montrer la construction de détails et de dimensions derrière la photographie digitale. "

Source : http://www.ecal.ch/fr/3512/formations/bachelor/photographie/descriptif/encoding-database



© Marvin Leuvrey, publication Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL

Marvin Leuvrey. *Overflow*

" *Overflow* évoque les excès de l'hypercapitalisme et ses tendances autodestructrices, dans l'abîme de la technologie et des artefacts. Ce travail se définit à travers ces métropoles et leurs lieux de transit, comme les free zones. Mes images interprètent cette accélération de la société à travers le progrès permanent et la délégation graduelle du pouvoir à la machine. Le livre et l'installation sont une métaphore de l'omniprésence des dispositifs médiatiques, de la virtualisation du réel à travers un processus aliénant. L'humain y évolue dans une réalité subjective, aux airs de simulation. "

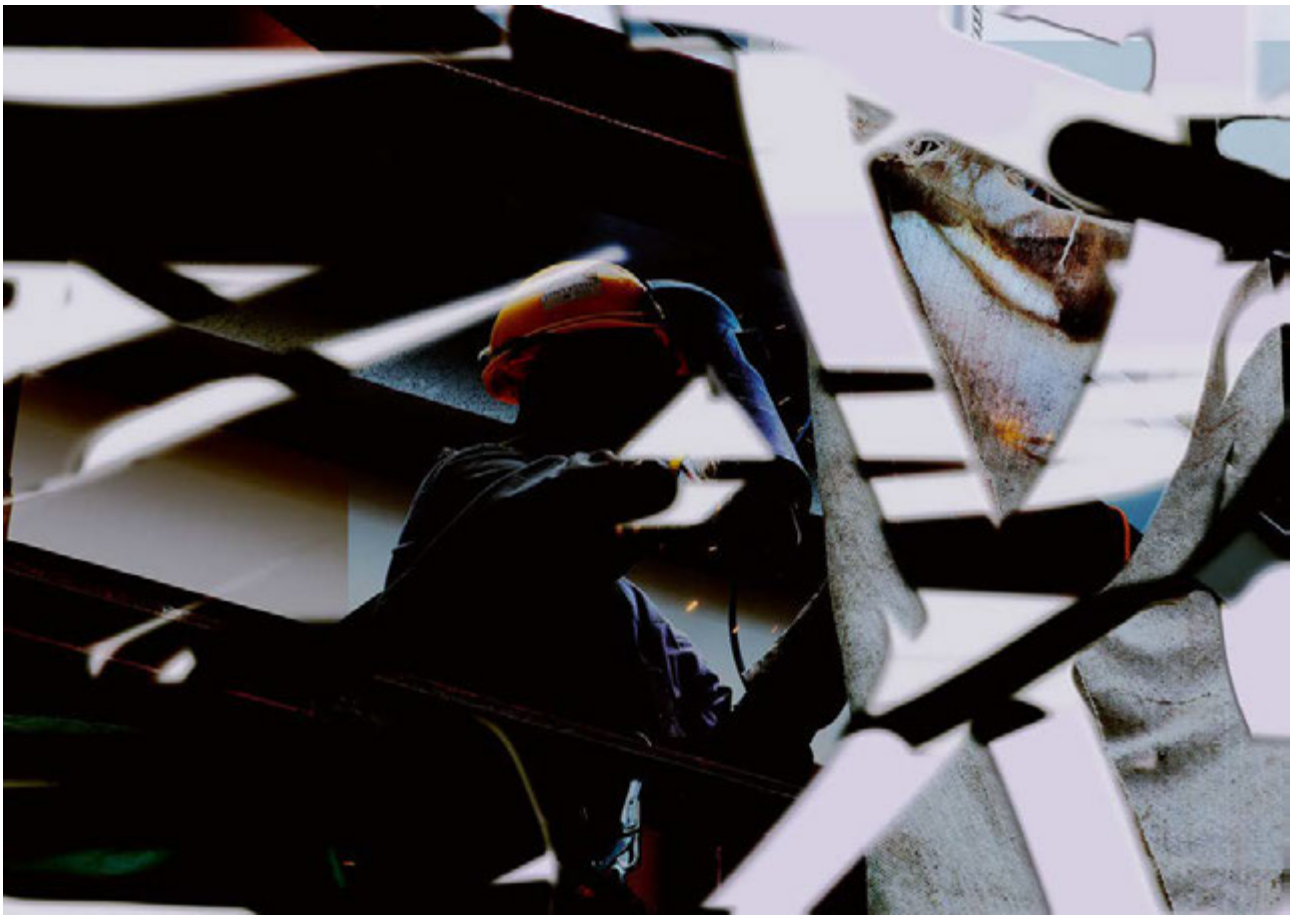
Source : http://www.ecal.ch/fr/3511/formations/bachelor/photographie/descriptif/overflow



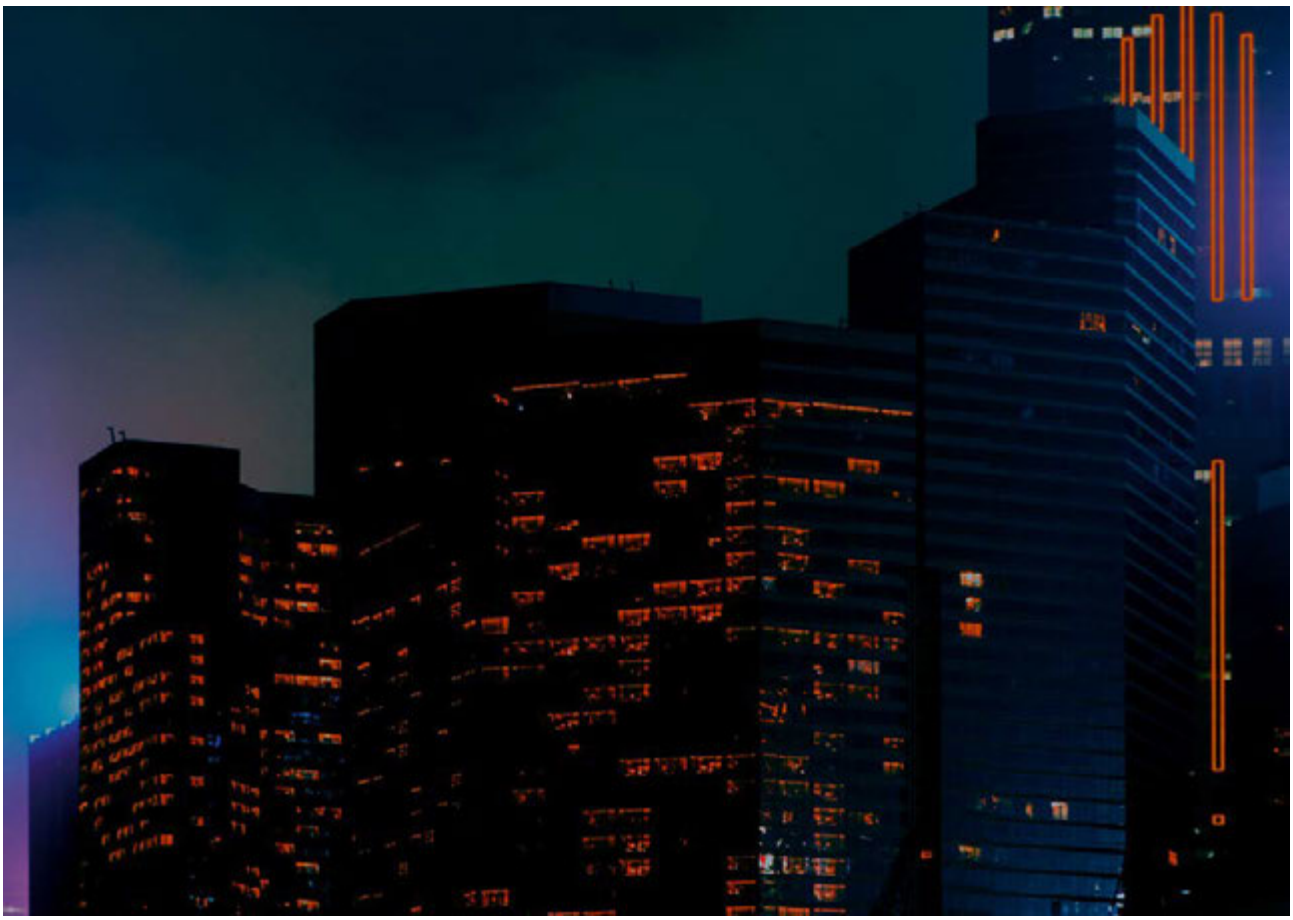


© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL



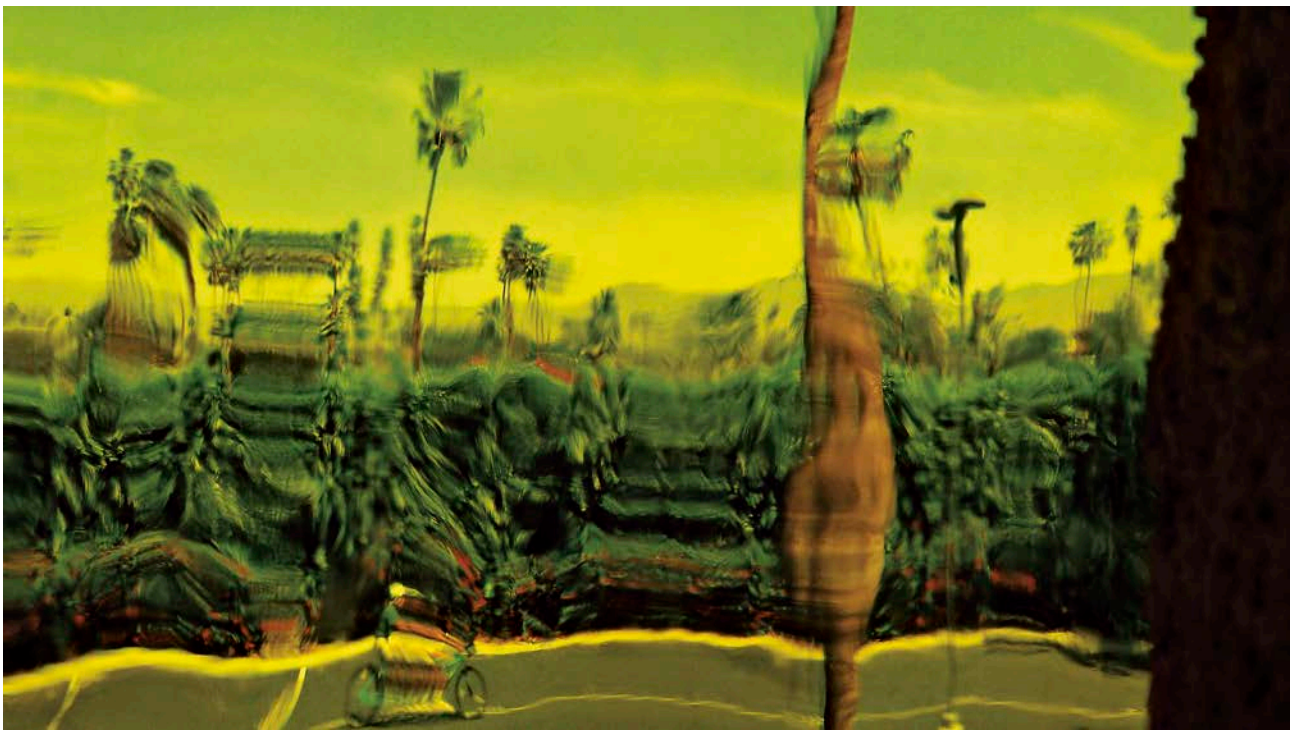


© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL





© Marvin Leuvrey, de la série Overflow, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL



© Angélique Stehli, de la série Fault Zone, 2017. BA Photographie – Mention excellent. Courtesy ECAL

Angélique Stehli. *Fault Zone*

" J’ai passé les premières années de mon enfance à San Francisco. Lorsque j'ai quitté les USA pour l’Europe, je n'avais pas compris que nous n'y retournerions pas. San Francisco a été la principale source d’inspiration de mes projets, chacun y étant lié d’une façon ou d’une autre, abordant des notions telles que la mémoire, l'identité et l'évasion. Je suis retournée à mon eldorado pour travailler à une vidéo épistolaire où se mêlent différentes temporalités qui sont liées comme un mythe. Je suis partie sillonner la Californie en partant du lieu de mon enfance, puis en longeant la faille de San Andreas, où tout a commencé tant d’un point de vue scientifique que personnel, me remémorant des souvenirs et des lieux qui sont voués à disparaitre un jour sous l’Océan Pacifique. "

Source : http://www.ecal.ch/fr/3518/formations/bachelor/photographie/descriptif/fault-zone

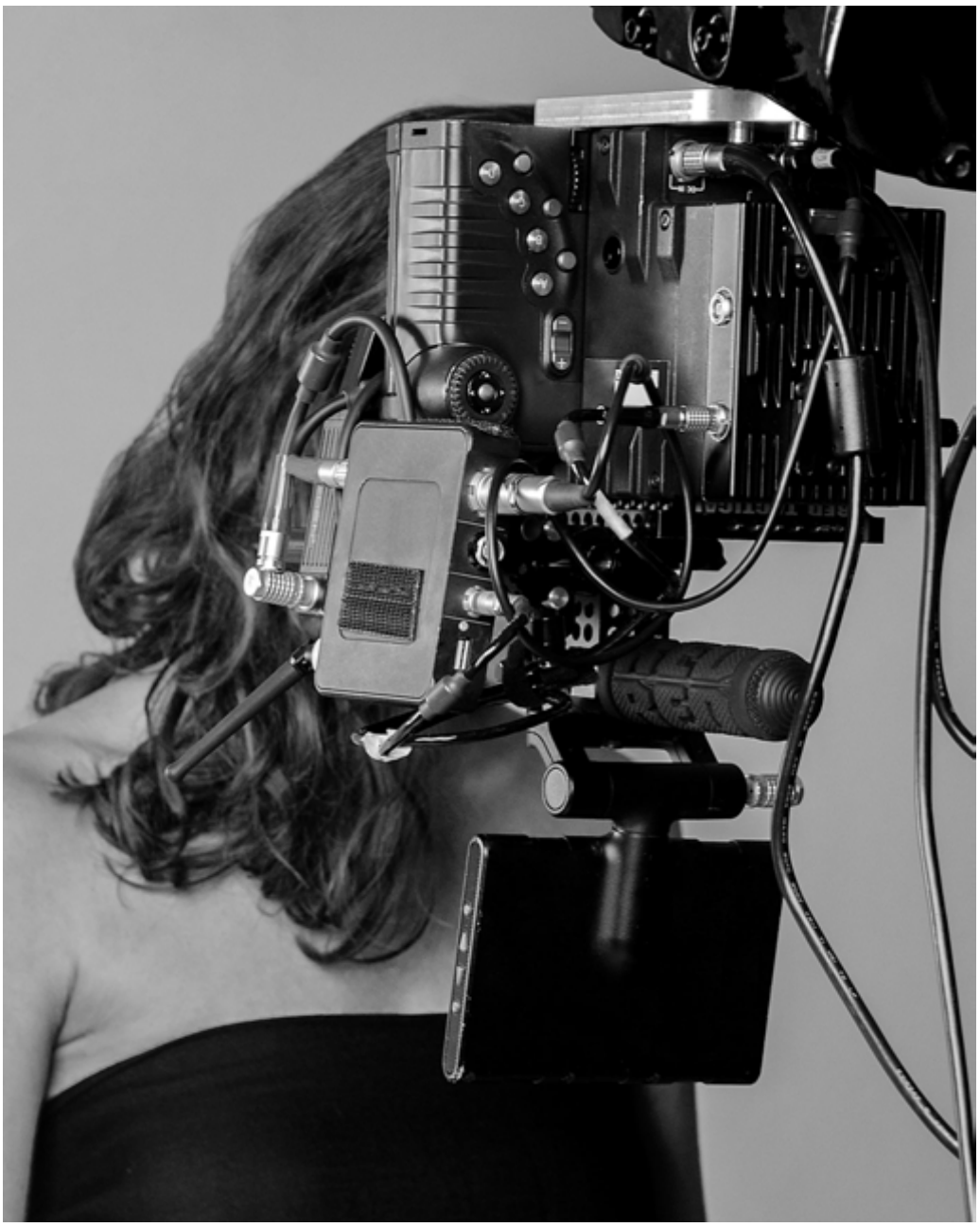
→ Pour voir la vidéo : https://vimeo.com/224198675



© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL

Cécilia Poupon. *Another Hydra*

" *Another Hydra* est un état des lieux des conséquences de notre société contemporaine sur la définition de notre identité. Nous tendons à devenir des êtres fragmentés, exposant notre identité démultipliée sur un nombre de surfaces toujours grandissant, comme les écrans, qui nous entourent et nous enveloppent. Jamais trop opaque ni transparent, ce livre confronte des personnages résistant à des surfaces altérant leur image. La fragmentation récurrente de nos vies et de nos identités se dessine à travers la technologie, l'architecture et les divers aménagements du quotidien. "



© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Cécilia Poupon, de la série Another Hydra, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL

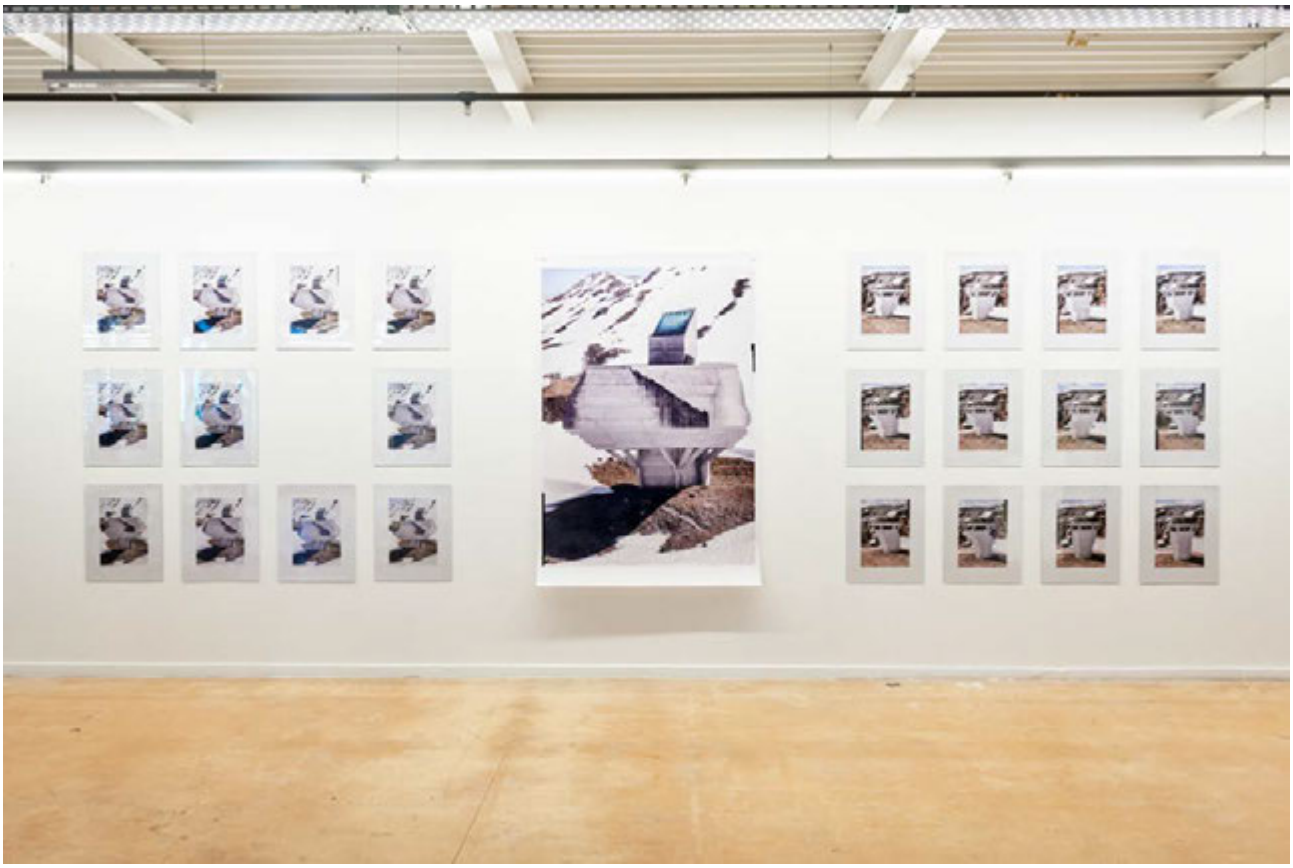
Florian Amoser. *Aporetic Spectacle*

" *Aporetic Spectacle* est une recherche sur la nature de l'image photographique comme une extension de la perception humaine. Les photographies sont le résultat de captures paramétriques répétitives par une caméra de calcul montée sous un drone autonome. Comme l'image latente est dissoute en données, la plus petite déviation dans l'ensemble de celles-ci entraîne une distorsion inconsciente et incontrôlée des ventilations routières. Le signe d'une infrastructure imperceptible est aussi une métaphore de la nécessité pour la photographie d'avoir une base physique, même pour une image de calcul. "

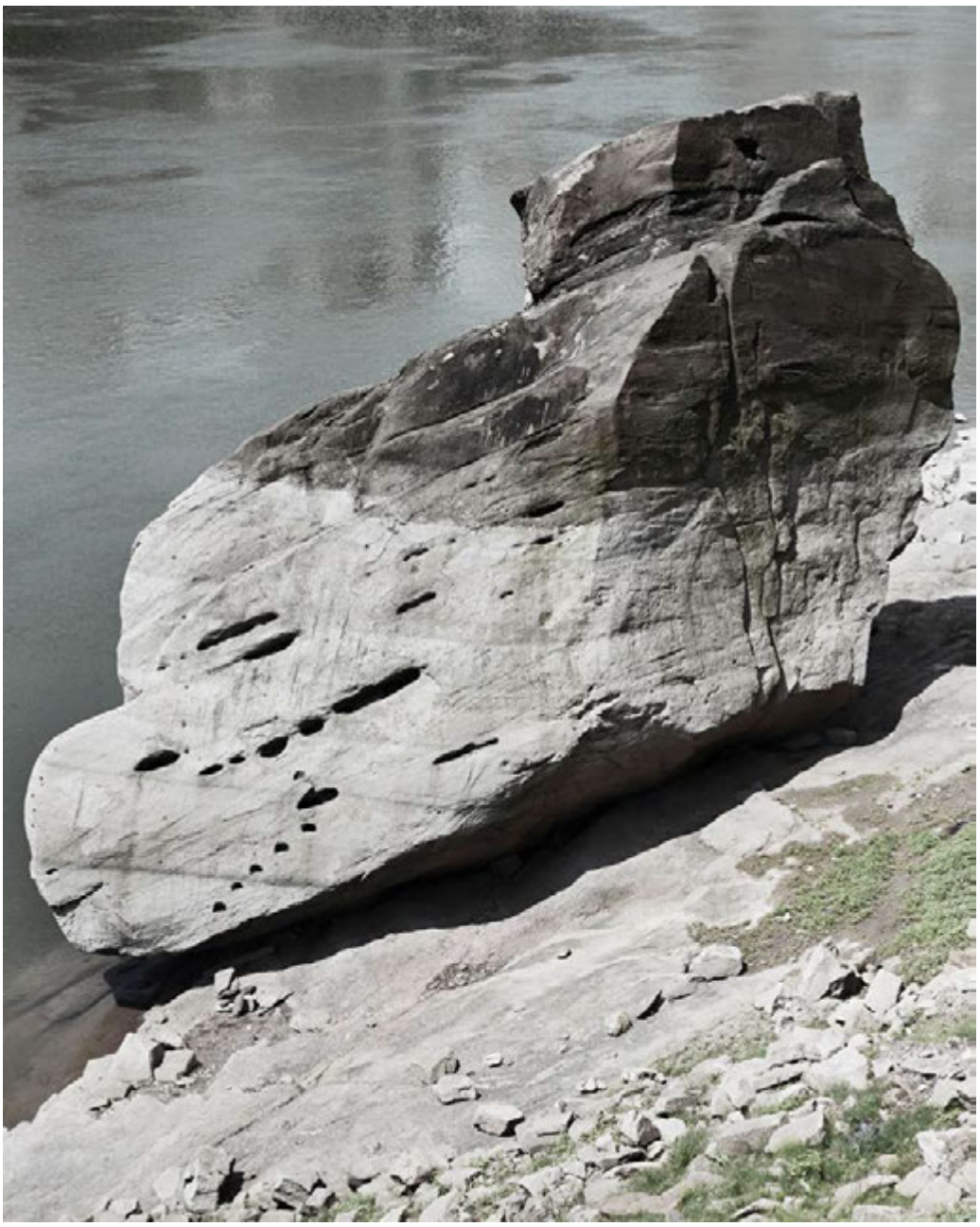
Source : http://www.ecal.ch/fr/3502/formations/bachelor/photographie/descriptif/aporetic-spectacle



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Florian Amoser, de la série Aporetic Spectacle, 2017. BA Photographie – Mention très bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL

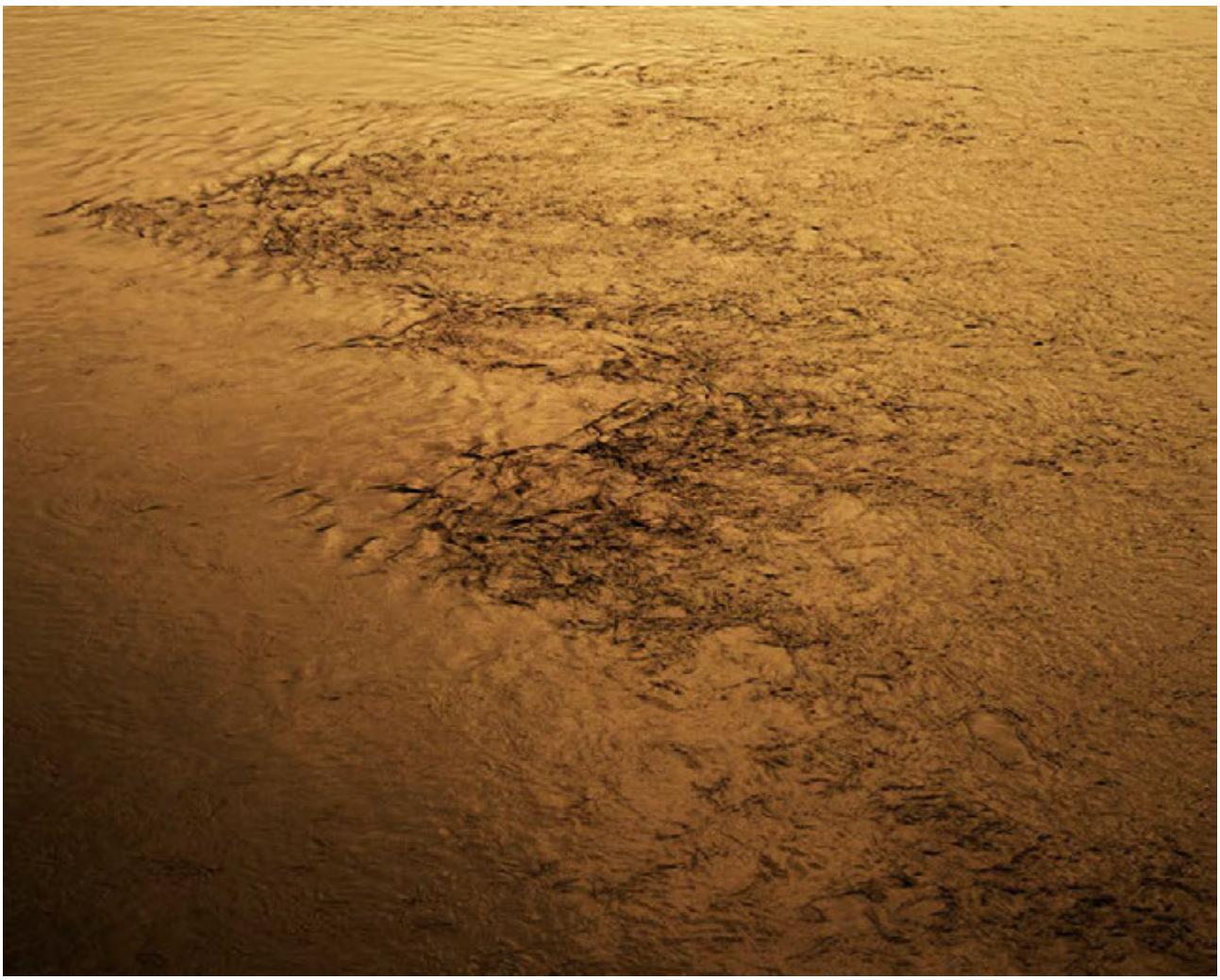
Gregory Monnerat. *Made in China 2025*

" Mon travail analyse le schéma directeur de la mégapole de Chongqing visant à stopper le développement effréné et incontrôlé des villes chinoises. D'un point de vue urbanistique, mes images décryptent les symptômes illusionnistes d'une Chine en mutation.

Source : http://www.ecal.ch/fr/3513/formations/bachelor/photographie/descriptif/made-in-china-2025



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Gregory Monnerat, de la série Made in China 2025, 2017. BA Photographie – Mention bien. Courtesy ECAL



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

Tanya Kottler. *Behind Closed Doors*

" Dans les années 1960, un Américain a créé une plate-forme d'observation dans son motel afin d'observer ses invités dans leurs chambres, envahissant leur intimité. À l'aide de ce point de départ, la chambre de motel m'a permis de créer un espace libre qui n'appartient à personne. J'ai donc pu imaginer des personnages et des scènes dans un endroit que j'ai entièrement reconstruit. Les actions mondaines des gens qui vont et viennent offrent un aperçu de la vie d'autrui, suscitant la curiosité sur ce qui peut arriver à huis clos. En observant mes images, le spectateur évolue et devient voyeur. "

Source : http://www.ecal.ch/fr/3510/formations/bachelor/photographie/descriptif/behind-closed-doors



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Tanya Kottler, de la série Behind Closed Doors, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

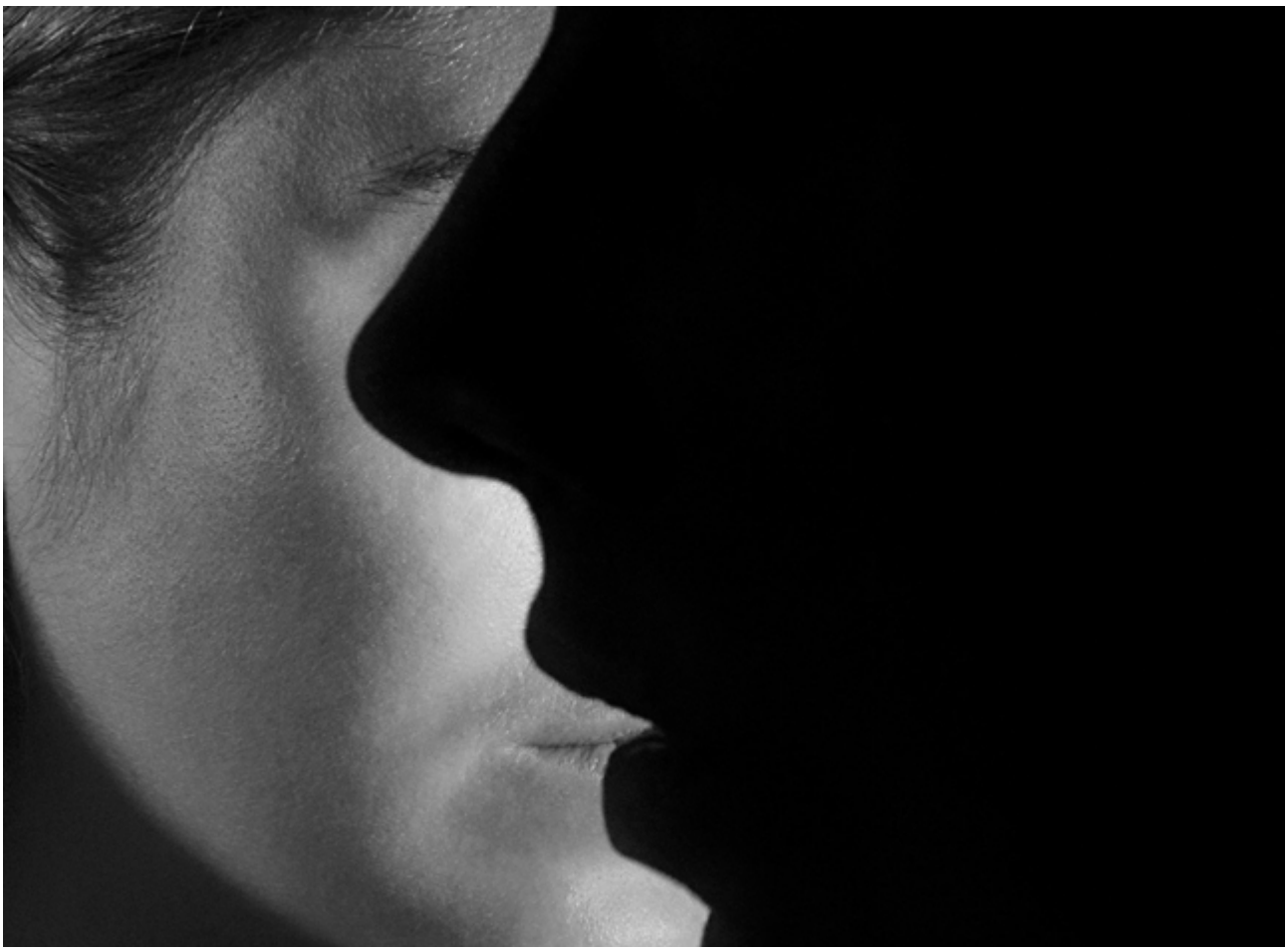


© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

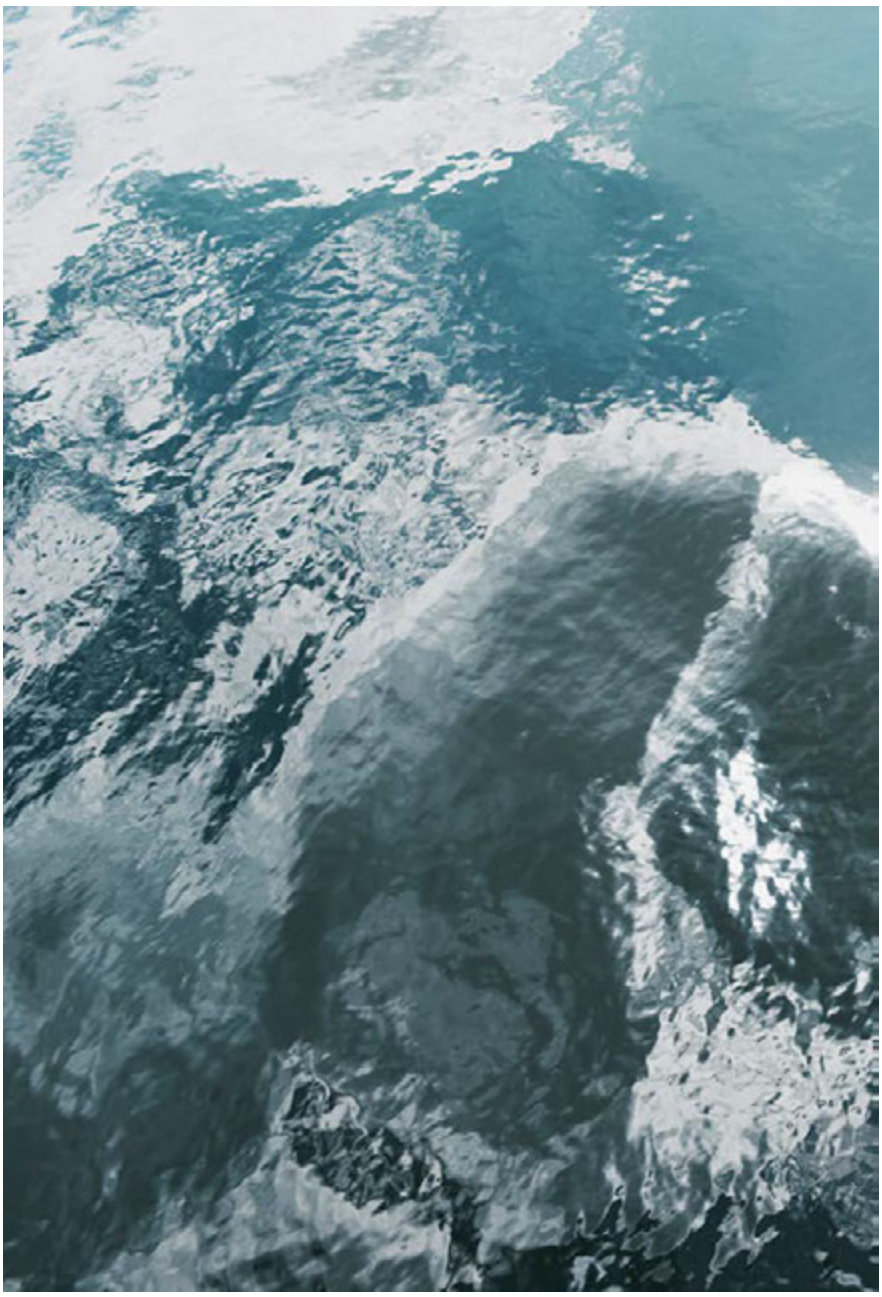
Claire Bourrassé. *Alter Ego*

" Vous rentrez seul, le soir. Vous dormez seul, la nuit. Parfois, il vous arrive d'ouvrir les yeux, somnolant, encore plongé dans votre rêve. Il est présent. Le vide. Vous l'avez senti de nombreuses fois déjà au cours de votre existence. Comment le vide, qui, par définition, est le rien, peut-il se transformer en ressenti ? Vous devez savoir que votre ombre est une amie, la seule qui soit définie; qui accompagne votre corps vide et ne vous abandonne pas. Ce livre est une recherche identitaire basée sur la dualité, le besoin de projection sur quelqu'un d'autre pour pouvoir se définir. "

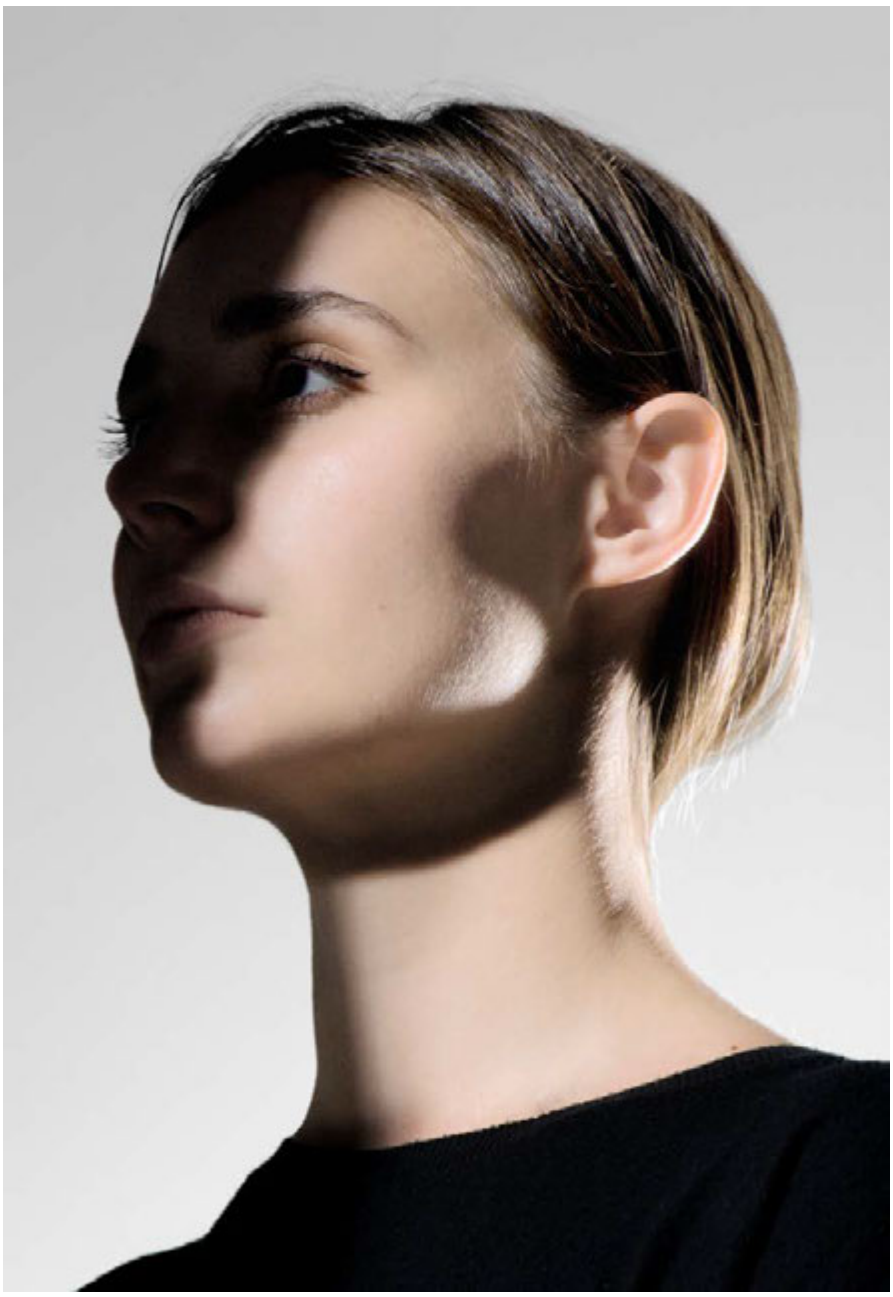
Source : http://www.ecal.ch/fr/3503/formations/bachelor/photographie/descriptif/alter-ego



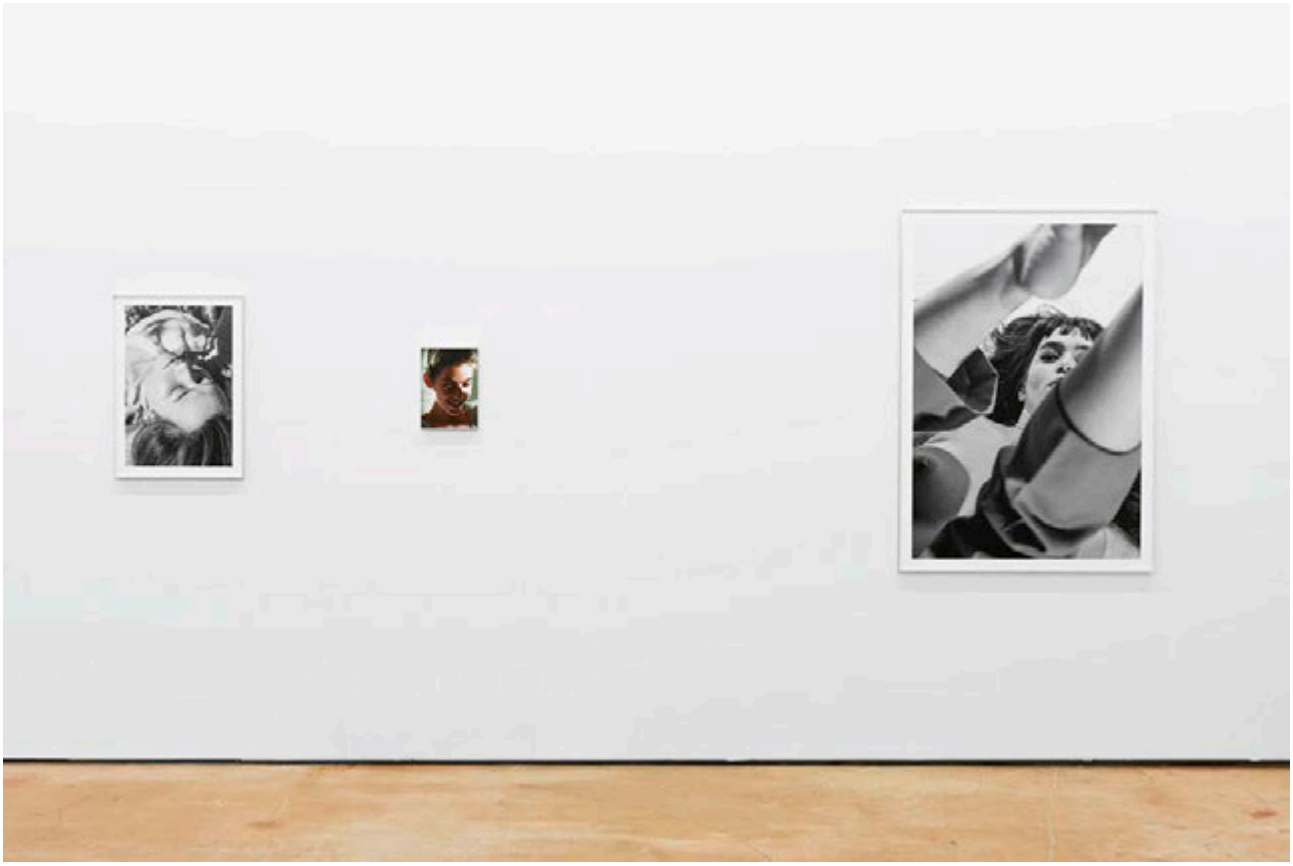
© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL



© Claire Bourrassé, de la série Alter Ego, 2017. BA Photographie. Courtesy ECAL

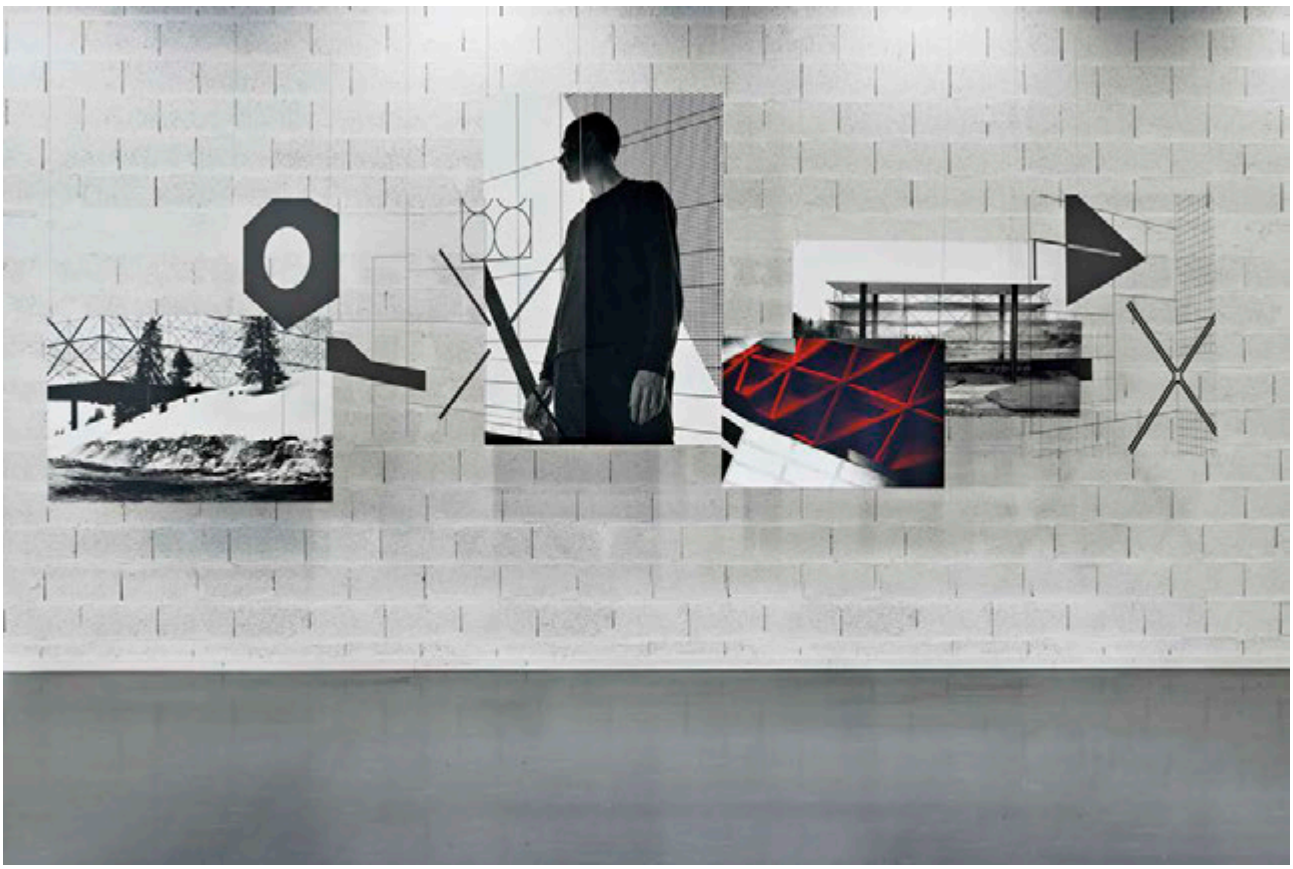


© Senta Simond, Rayon vert, 2017. Master Art Direction – Mention excellent. Courtesy ECAL

Senta Simond. *Rayon Vert*

" *Rayon Vert* tire son titre du phénomène optique et de la référence au film d'Eric Rohmer de 1986. Ces deux événements sont reflétés dans l'approche des portraits. Le projet peut être considéré comme une continuation de la tradition qui se focalise sur le rapport entre l'artiste et le modèle. Les sujets exposés sont issus d'un cercle de connaissances. Les images répondent aux clichés de la représentation de la féminité trop souvent affichés. Basé sur les faits, dépourvu de narration et de vision patriarcale de la beauté, ce projet est présenté comme une série en accrochage et dans un livre. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.186



© Bilal Sebei, Ville Spatiale, 2017. Master Art Direction – Mention bien. Courtesy ECAL

Bilal Sebei. *Ville Spatiale*

" La *Ville Spatiale* est un concept architectural, initié dès 1959, de villes à plusieurs niveaux sur pilotis. Mon travail est une interprétation personnelle de ce concept où la ville viendrait recouvrir le Plateau suisse. Mêlant identité visuelle et représentation d'une cité fictive, tous les éléments sont construits sur une même grille normée qui constitue ainsi une ville graphique. Ce projet m'a permis de développer une approche alternative pour la représentation d'environnements architecturaux et d'expérimenter comment le design graphique permet de visualiser ce qui n'existe pas encore. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.185

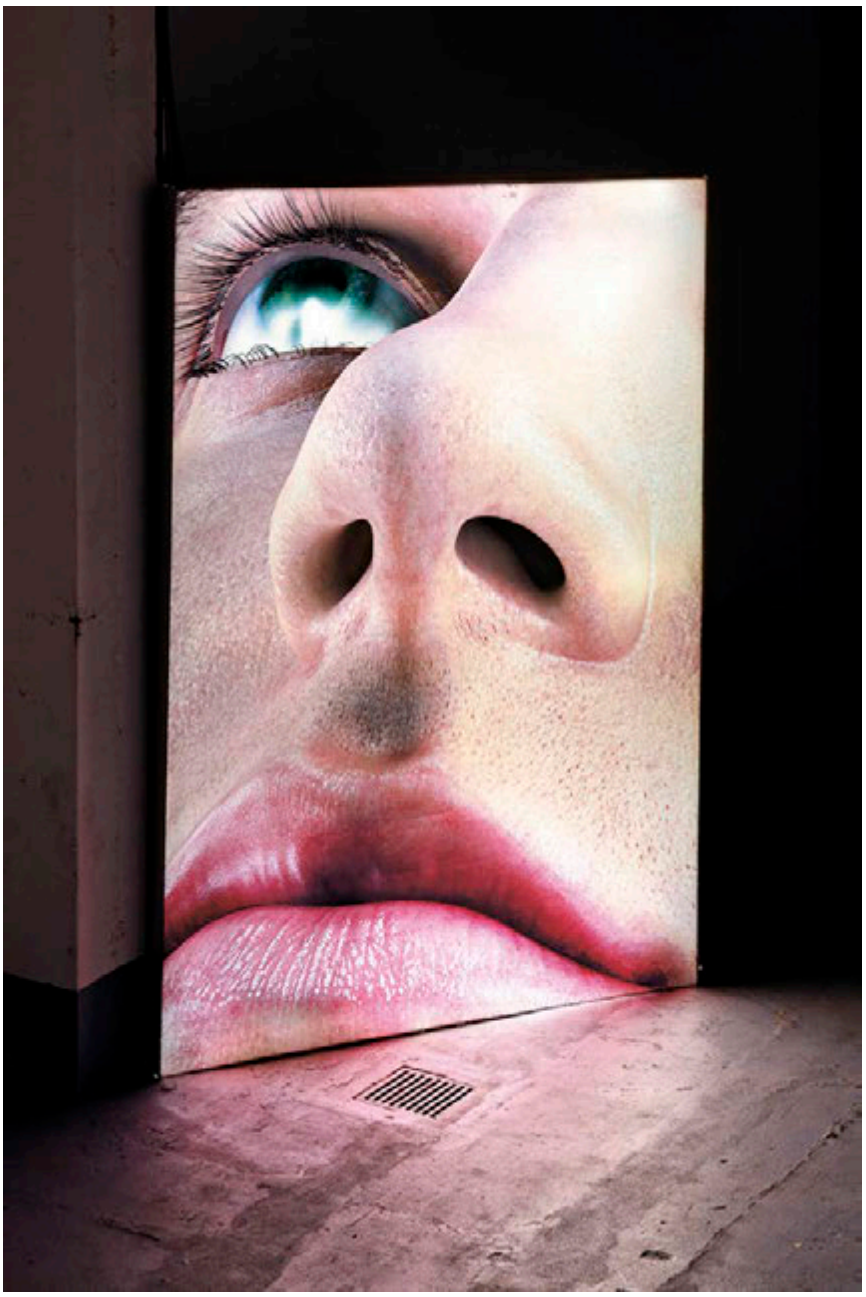


© Johannes Bauer, Do Androids Dream of Electric Sheep?, 2017. Master Art Direction – Mention très bien. Courtesy ECAL

Johannes Bauer. *Do Androids Dream of Electric Sheep?*

" *Est-ce que les androïdes rêvent de moutons électriques ?* est un travail photographique décrivant une vision sombre et sinistre d'un monde dystopique dans le futur, où l'humanité a échoué, montrant des fragments architecturaux comme une manifestation restante du pouvoir. En jouant avec l'architecture et des paysages existants et fictifs, le spectateur est obligé de remettre en question la crédibilité de ce qui lui est montré. Tout au long du travail, nous découvrons des artefacts d'époques révolues, mais aussi d'autres qui restent encore à découvrir. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.181

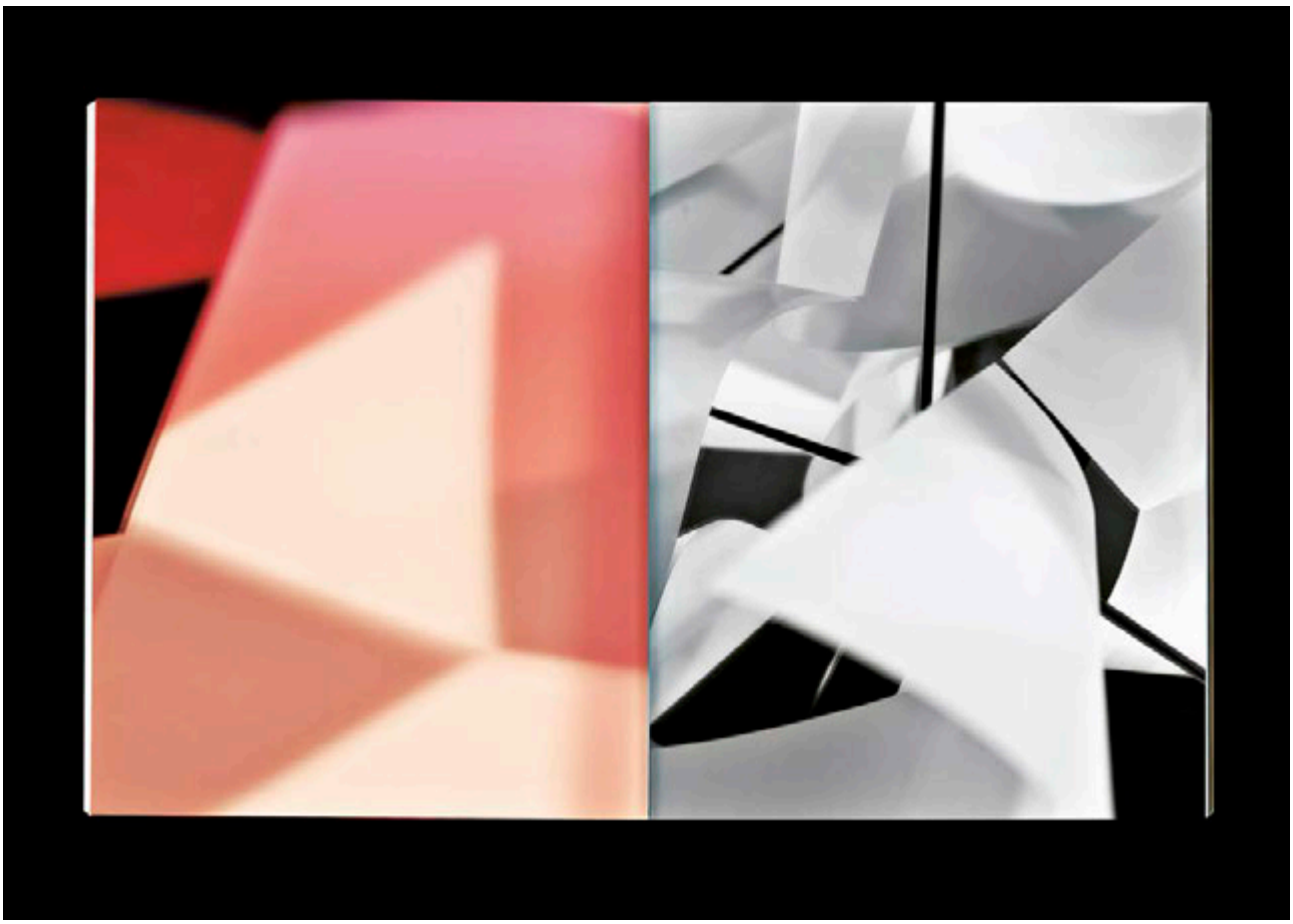


© Nicolas Toulotte-Garner, Genesis 1:27, 2017. Master Art Direction – Mention bien.
Courtesy ECAL

Nicolas Toulotte-Garner. *Genesis 1:27*

" Ce travail interroge le concept d'avatar, version améliorée du moi, à travers la métaphore de la naissance et, par extension, de la Création. L'installation immerge le spectateur dans l'extrême épicentre de l'existence humaine, à l'intérieur de l'hyperréalité matérielle du corps, engendrant la confusion sur la vérité de l'avatar, de l'image digitale et du divin. Prenant vie grâce aux technologies d'animation 3D et de capture de mouvement, l'alter ego met en lumière la valeur marchande de la vie humaine à l'ère du capitalisme avancé, soulevant d'importantes questions éthiques. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.187



© Florence Meunier, Visions papers – Volume One, 2017. Master Art Direction – Mention excellent. Courtesy ECAL

Florence Meunier. *Visions papers – Volume One*

" *Visions* est une série de livres qui s'interroge sur la définition de notre vision contemporaine et sur l'idée que la photographie puisse permettre son développement, en positionnant les théories de György Kepes dans des pratiques artistiques actuelles, à travers des entretiens avec des scientifiques, designers et photographes, ainsi que dans l'organisation de projets. Le but est de re-contextualiser et réévaluer ses idées d'origine et de questionner le rôle essentiel de la vision dans l'expression humaine. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.184

Anna Toussaint. *Eddy*

Je réinterprète librement « Histoire de la Violence » d'Edouard Louis, en confrontant, dans une installation et une performance, le corps d'un danseur avec un langage photographique et sonore. Les personnes frappées par la violence sont amenées à souffrir deux fois : par le corps au moment où la violence les frappe, et par le langage lorsque le monde les pousse à témoigner et donc à se souvenir. L'intersectionnalité est l'un des thèmes sociologiques du livre. C'est un concept visant à révéler la pluralité des discriminations : de classe, de sexe et de race.

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.188

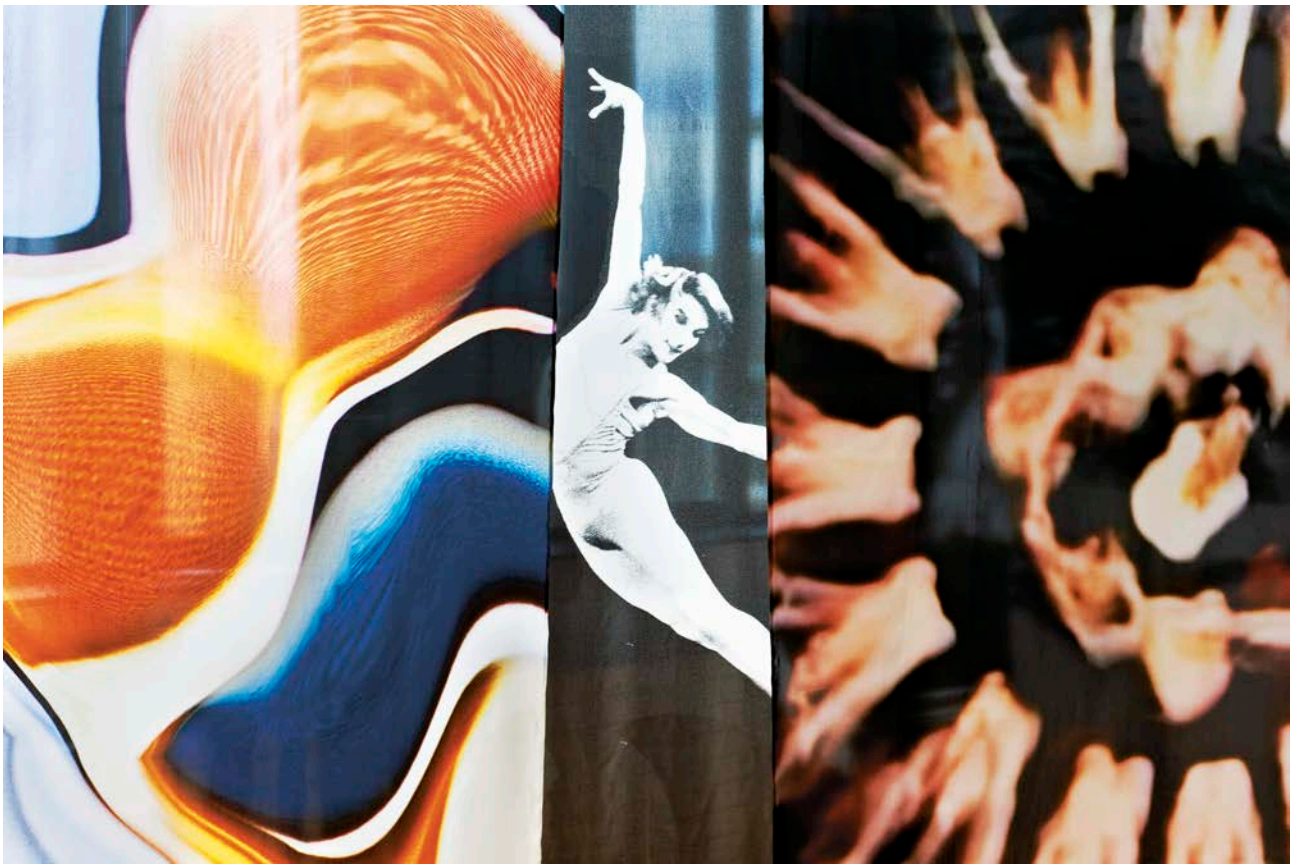
Laura Zoccarato. *Spectacle Total*

" *Spectacle Total* est un terme dérivé du concept de *Gesamtkunstwerk* : une œuvre d'art unifiée, dans laquelle tous les éléments (musique, voix, mouvement et spectacle) évoluent ensemble. Le chorégraphe Maurice Béjart a mis en scène un ballet, en s'inspirant de sources différentes, mélangeant différents styles, tels que musique, danses africaines et théâtre. J'ai utilisé son idée de mélange de différentes méthodes pour créer de nouveaux visuels en manipulant les images de ses archives de manière analogique et numérique. Le résultat : un récit expérimental qui rassemble ses performances en un seul livre. "

Source : *Yearbook 2017*, Renens, ECAL, 2017, p.190



© Anna Toussaint, Eddy, 2017. Master Art Direction – Mentin très bien. Courtesy ECAL



© Laura Zoccarato, Spectacle Total, 2017. Master Art Direction. Courtesy ECAL



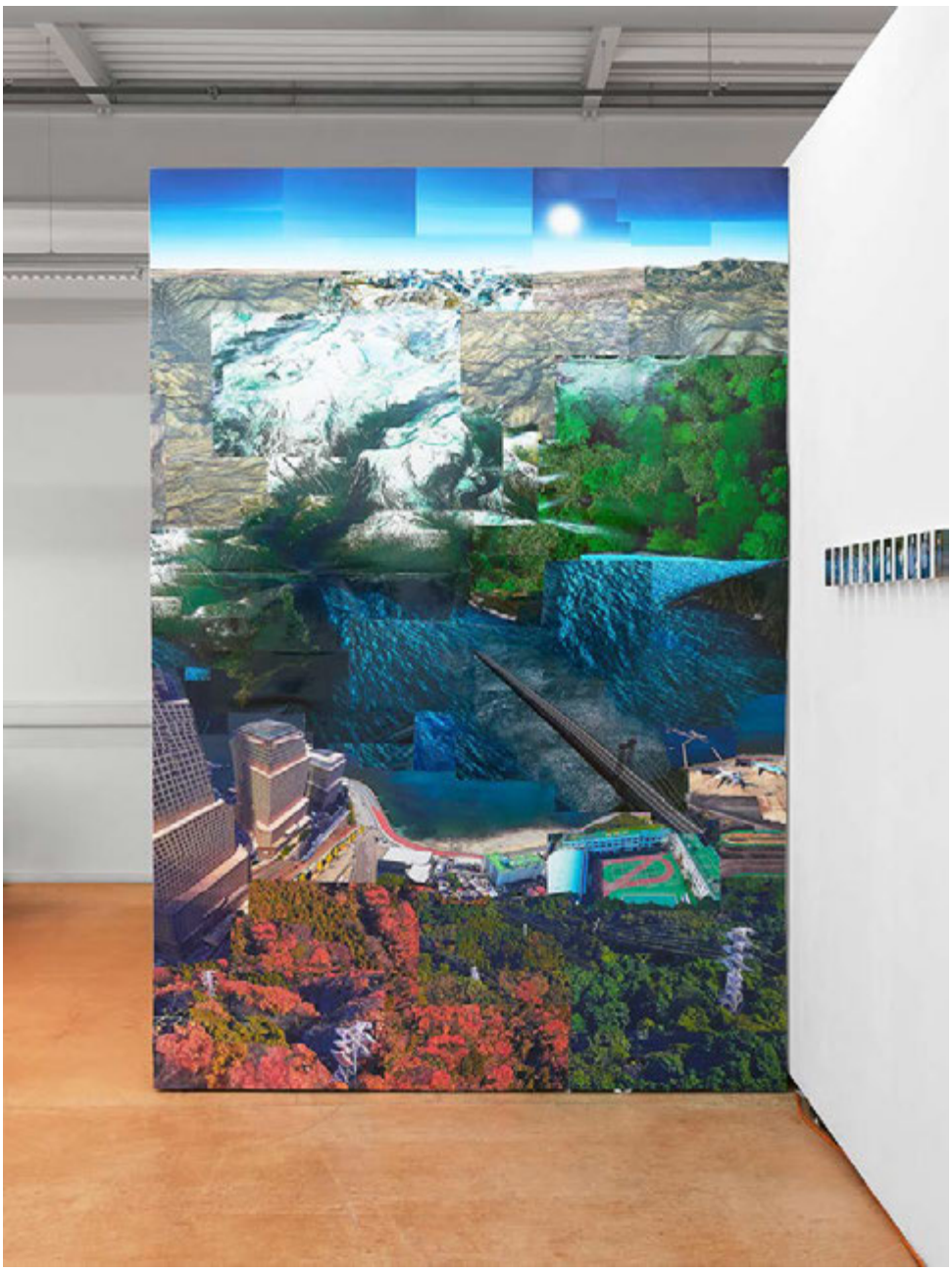
© Calum Douglas, image issue d'un workshop avec Joe Hamilton intitulé Converge.zip, 20.12.2016, Master Photographie, ECAL

ÉVÉNEMENTS

Augmented Photography
Symposium, Auditoire IKEA, ECAL, Renens, 13.10.2017, 9h-18h
Exposition, Galerie l'elac, ECAL, Renens, 12.10. – 03.11.2017
www.augmented-photography.ch ; www.ecal.ch

Participants :
Ann-Christin Bertrand, curatrice, C/O Berlin (DE)
Estelle Blaschke, chercheur, écrivain (CH)
Claus Gunti, historien de l'art, chercheur (CH)
Maxime Guyon, photographe, chercheur (FR)
Harm van den Dorpel, artiste (NL/DE)
Milo Keller, responsable du département Photographie, ECAL (CH)
Kim Knoppers, curateur, FOAM, Amsterdam (NL)
It's Our Playground, artistes, curateurs (FR)
Marco De Mutiis, curateur digital, Fotomuseum Winterthur (CH)
Nicolas Nova, chercheur, écrivain (CH)
Joël Vacheron, chercheur, écrivain (CH)

La popularité des smartphones et l'engouement pour les réseaux sociaux ont précipité les images photographiques dans les flux tumultueux de l'information globalisée. *Augmented Photography* est un projet de recherche et de création mené à l'ECAL par le Master Photographie, qui examine les récents changements dans le domaine. Il vise à explorer le potentiel créatif qui a émergé avec la numérisation des procédés photographiques. Il accorde une attention particulière aux façons de produire, de modifier, de diffuser et d'enseigner la photographie.
Une publication, une exposition et un symposium accompagnent le projet.
Programme détaillé sur : www.augmented-photography.ch



© Nicolas Toulotte-Garner, installation issue d'un workshop avec Joe Hamilton intitulé Converge.zip, 20.12.2016, Master Photographie, ECAL



© Zanele Muholi, Bester V, Mayotte, 2015, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique. Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York



© Zanele Muholi, Julile I, Parktown, Johannesburg, 2016, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 65.8x100 cm. Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENT	–	Nuit de la Photo	8
EXPOSITIONS	–	Romandie	16
	–	Suisse alémanique	74

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse.
Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Depuis vingt ans, elle s'implique dans la promotion de la création actuelle, notamment comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine, de 2009 à 2013, et rédactrice en chef du mensuel NEXT édité par NEAR, de 2008 à l'été 2015 (72 numéros).



© Zanele Muholi, Faniswa, Seapoint, Cape Town, 2016, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 80x64.7 cm. Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York

FOCUS – Zanele Muholi. Somnyama Ngonyama

Zanele Muholi (1972, ZA ; vit à Johannesbourg) se considère comme une " artiste activiste " qui vise à créer une archive visuelle de la communauté LGBTQI. Formée en 2001-2003 au Market Photo Workshop, l'école fondée en 1989 par le photographe documentaire David Goldblatt, elle s'est fait connaître internationalement grâce à sa série *Faces and Phases* (2006-en cours), des portraits de femmes homosexuelles sud-africaines qui subissent encore aujourd'hui de nombreux préjudices (violences psychiques et physiques, viols et meurtres sont courants). Le Luma Westbau expose un extrait de cette série ainsi que *Brave Beauties* et *Somnyama Ngonyama* ("Salut à toi lionne noire" en zoulou), projet récent d'autoreprésentation de l'artiste. Elle se met ainsi en scène avec divers matériaux usuels, des accessoires tirés de la vie quotidienne qu'elle réinterprète de manière ludique et créative pour proposer au spectateur un nouveau regard sur les multiples facettes de son identité de femme noire homosexuelle. Son regard braqué vers nous, elle nous incite à interroger de manière critique nos stéréotypes et à remettre en question nos systèmes de valeur.
Nassim Daghighian

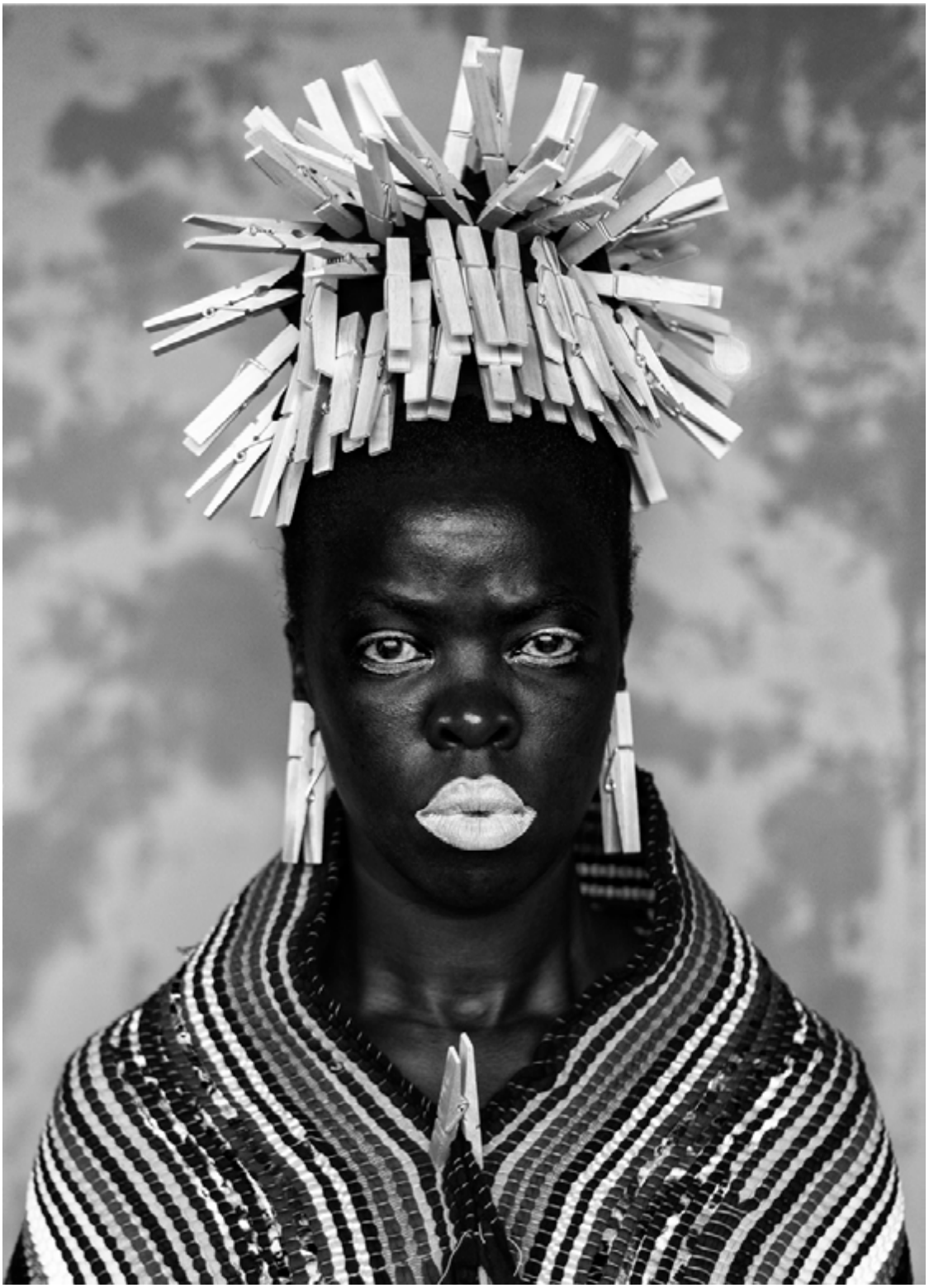
→ Exposition Zanele Muholi, Luma Westbau, Zurich, 17.02. – 13.05.2018, www.westbau.com ; voir aussi en page 104



© Zanele Muholi, Bester II, Paris, 2014, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 80x56.6 cm.
Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York

" La photographie, pour moi, ce n'est pas un luxe, mais de l'activisme visuel. "
[…]
" On persiste, on résiste "
Zanele Muholi

Citée in Jean-Philippe Rémy, " Zanele Muholi, une « militante visuelle » en Afrique du Sud ", *M* magazine, 26.10.17
Source : http://www.lemonde.fr/m-actu/article/2017/10/26/zanele-muholi-une-activiste-visuelle_5206085_4497186.html



© Zanele Muholi, Bester I, Mayotte, 2015, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 80x57.6 cm. Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York

" This self-portrait is a special tribute to my late mother who passed on in 2009. She worked as a domestic worker for 42 years and was forced to retire due to ill health. After retirement she never lived long enough to enjoy her life at home with her family and grandchildren. This photo is also a dedication to all the domestic workers around the globe who are able to fend for their families despite meagre salaries and make ends meet. […] I looked directly at the camera in order to create a sense of questioning or confrontation which could be read by viewers in different ways. " Zanele Muholi

Source : https://www.lensculture.com/articles/zanele-muholi-brave-beauties-zanele-muholi-on-self-portraiture



© Zanele Muholi, Thulani II, Parktown, 2015, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 49.2x36.5 cm.
Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York



© Zanele Muholi, Vile, Gothenburg, Sweden, 2015, de la série Somnyama Ngonyama, tirage gélatino-argentique, 80x66.3 cm. Courtesy Stevenson, Cape Town / Johannesburg & Yancey Richardson, New York



© Olivier Lovey, L'au-delà, 2017, de la série Miroirs aux alouettes. Courtesy de l'artiste, lauréat du Swiss Press Photo, catégorie Fine-art



© Olivier Lovey, La maison de mon enfance, 2017, de la série Miroirs aux alouettes. Courtesy de l'artiste, lauréat du Swiss Press Photo, catégorie Fine-art

SOMMAIRE

INSTALLATIONS	–	Vues d'expositions	4
EXPOSITIONS	–	Romandie	46
	–	Suisse alémanique	98
	–	Tessin	148

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

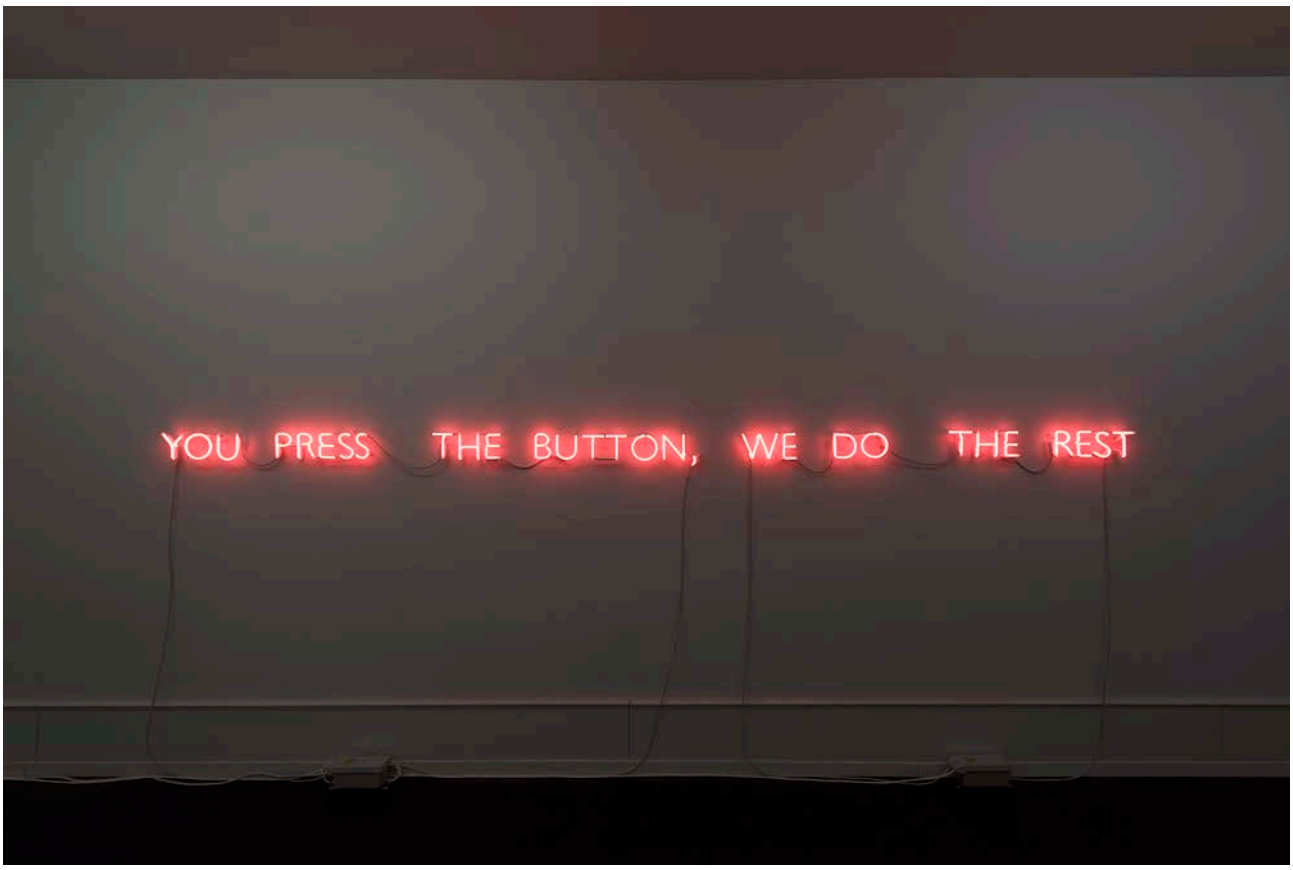
Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse.
Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Depuis vingt ans, elle s'implique dans la promotion de la création actuelle.



© Olivier Lovey, Le miroir, 2017, de la série Miroirs aux alouettes. Courtesy de l'artiste, lauréat du Swiss Press Photo, catégorie Fine-art

FOCUS – Installations

La photographie contemporaine, telle qu'elle est mise en espace dans les expositions – sous forme d'installations, d'objets ou d'accrochages particuliers, – est présentée ici dans des vues d'expositions en lien avec l'actualité culturelle suisse. Olivier Lovey revisite la tradition du trompe-l'œil dans sa série *Miroirs aux alouettes* (2016 - en cours) alors que Dorothée Elisa Baumann et Adrian Sauer proposent au Photoforum Pasquart une réflexion critique sur le médium photographique, la première d'un point de vue résolument féministe, le second de manière ludique. David Gagnebin-de Bons propose, pour son projet autour des rêves, une scénographie spécialement conçue pour Circuit qui met en valeur l'aspect contemporain de sa démarche et de ses images, qu'il s'agisse de cyanotypes ou de photogrammes. Jules Spinatsch intègre à sa pratique documentaire, aussi bien politique que sociale, de multiples approches de l'image technologique telles que la projection vidéo ou la vidéo-surveillance dans ses *Surveillance Panorama Projects* (dès 2003). Le projet documentaire de Nicolas Savary, plus narratif, fait autant appel au récit personnel qu'aux archives de Louis de Boccard (1866-1956) pour enquêter sur les traces laissées par cet explorateur helvétique parti en Amérique du Sud. Le dialogue entre images contemporaines et anciennes se crée à l'intérieur des cadres. La variété des propositions montre que l'exposition reste un moyen d'expression majeur de la photographie.
Nassim Daghighian



Dorothée Elisa Baumann, Framing, néon, 2018 © Julie Lovens, vue de l'exposition de Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy Photoforum Pasquart

INSTALLATIONS

Dorothée Elisa Baumann

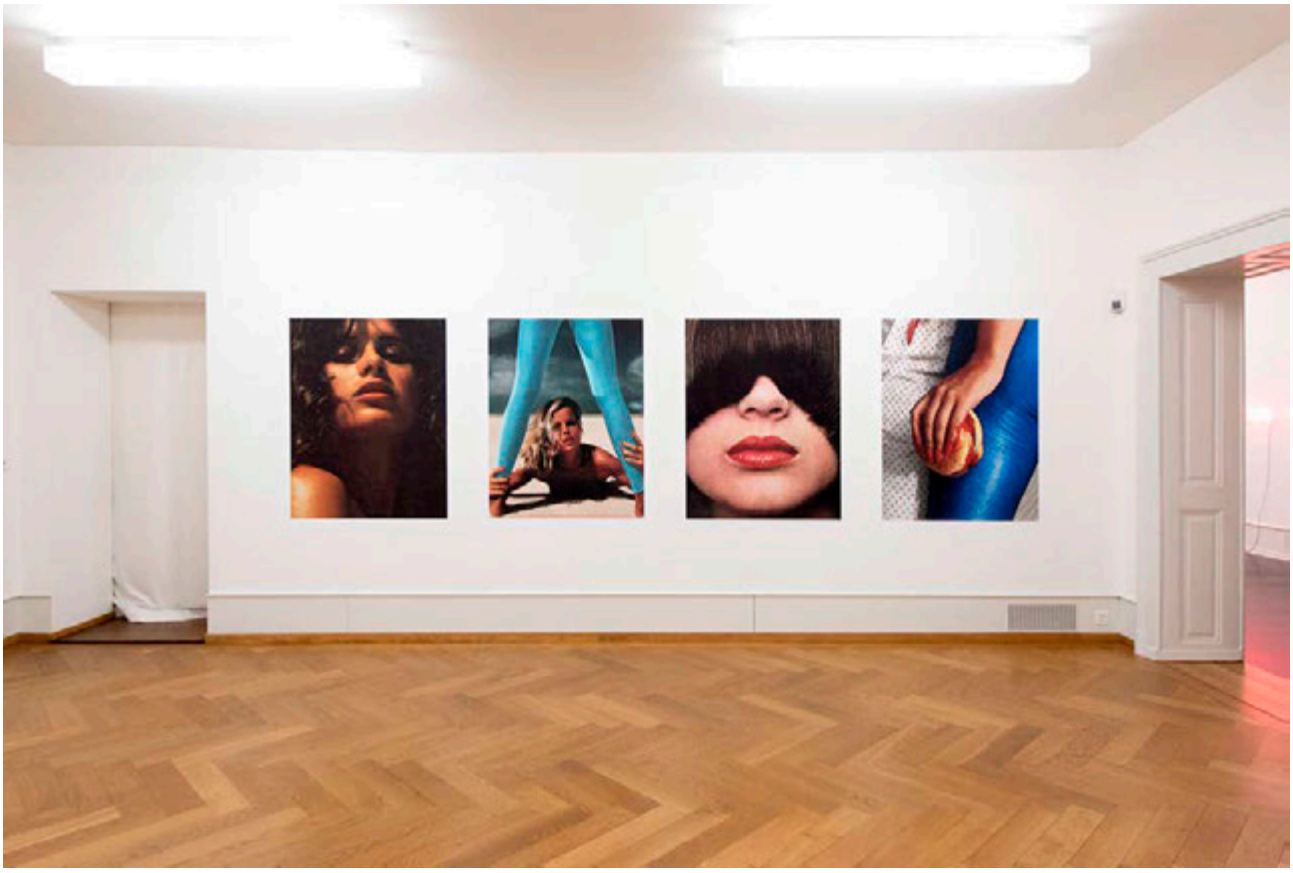
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 28.01. – 15.04.2018
www.photoforumpasquart.ch

Alors que son installation en néon nous rappelle, non sans ironie, le slogan de Kodak – " Vous pressez le bouton, nous faisons le reste " – une pancarte pour homme-sandwich, adaptée aux dimensions corporelles de l'artiste, nous accueille à l'entrée de l'exposition avec le manifeste de Dorothée Elisa Baumann (1972, CH). Celle-ci y défend un usage de l'appareil photographique qui soit plus empathique avec le modèle, donc moins facilement assimilable à une arme ou un phallus. Une salle est basée sur les archives du magazine PHOTO, où l'artiste a choisi, recadré et agrandi des photographies montrant qu'une vision très stéréotypée de la femme-objet y est omniprésente. Cette série porte le titre volontairement ambigu de *Blow-Up Job* et rappelle le travail d'Anne Collier (1970, USA), qui s'approprie également de vieux magazines de technique photographique. Plus conceptuelle, la vidéo intitulée *2h 19min 19sec 19frames* (son titre précise sa durée exacte) se présente esthétiquement comme un journal télévisé. Une vraie présentatrice TV professionnelle lit sur un prompteur le célèbre recueil d'essais de Susan Sontag, *Sur la photographie* (1977). Peu habituée à ce type de texte, la présentatrice lit lentement et, petit à petit, commet quelques erreurs dues à la fatigue. Un sentiment d'absurdité se dégage de la situation : le texte étant lu dans un contexte déplacé, il semble se vider progressivement de son sens. Dans cette œuvre, Dorothée Elisa Baumann adopte une approche plus expérimentale et performative, également présente dans la vidéo *Take a Better Picture* (2018, 4'23"), où le spectateur assiste à la destruction d'un appareil photographique à coups de marteau. Un geste radical qui semble venir là pour soutenir les propos du manifeste : déconstruire la caméra-arme pour transformer les rapports de la photographe à son modèle en " espace de négociation ".
Nassim Daghighian

→ Informations sur l'exposition, voir page 120



Dorothée Elisa Baumann, Manifest, pancarte pour homme-sandwich adaptée aux dimensions corporelles de l'artiste, 2016-2018
© Dorothée Elisa Baumann, vue de l'exposition Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



© Julie Lovens, vue de l'exposition de Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy Photoforum Pasquart



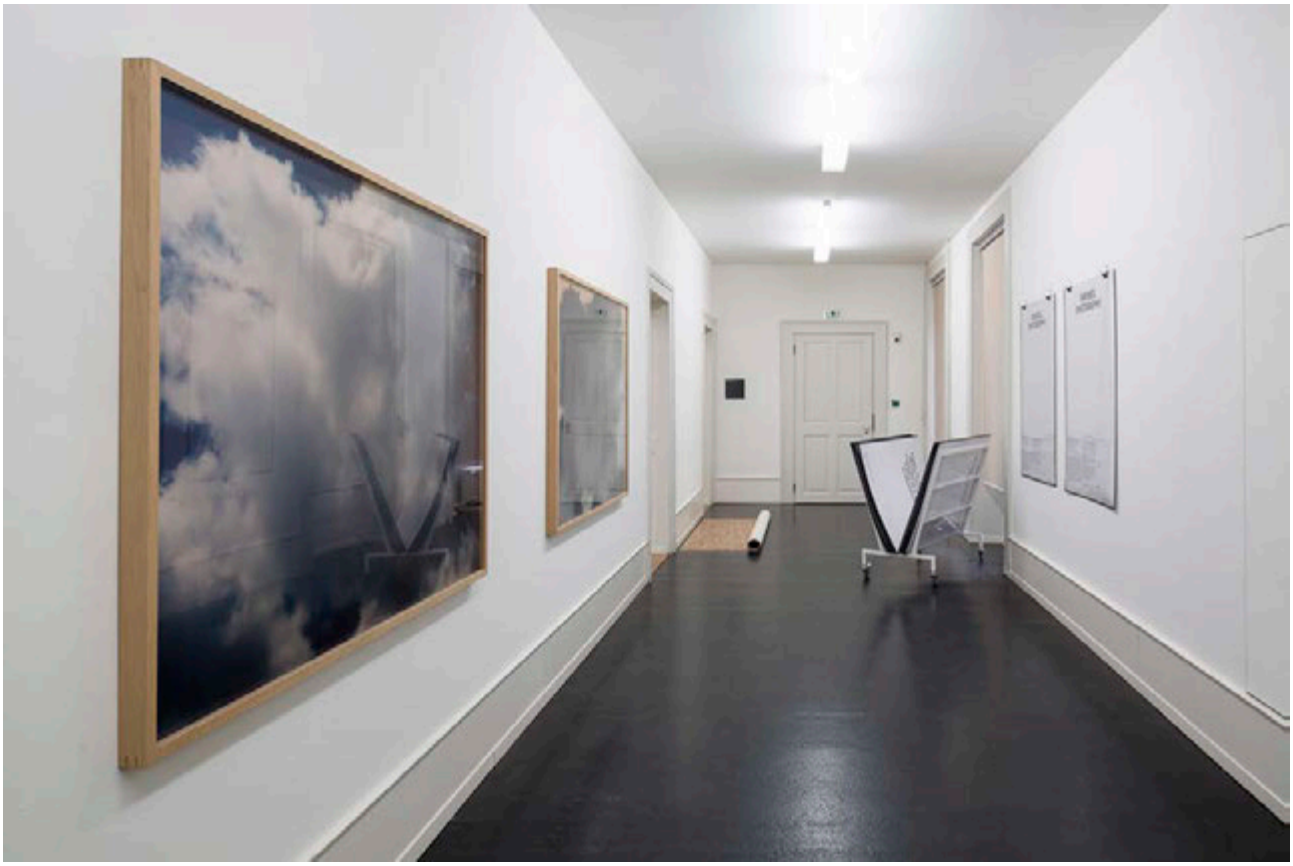
Dorothée Elisa Baumann, 2h 19min 19sec 19frames, vidéo HD, 139’19’’, 2018 © Julie Lovens, vue de l'exposition de Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy Photoforum Pasquart



© Dorothée Elisa Baumann, vue de l'exposition Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



Dorothée Elisa Baumann, Blow-up Job, 12 wallpapers, 2017 © Dorothée Elisa Baumann, vue de l'exposition Dorothée Elisa Baumann, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



À gauche : Adrian Sauer, 30.06.2015, 2015, 2 c-prints digitaux, 121x161 cm chacun, de la série Form und Farbe © Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste

Adrian Sauer

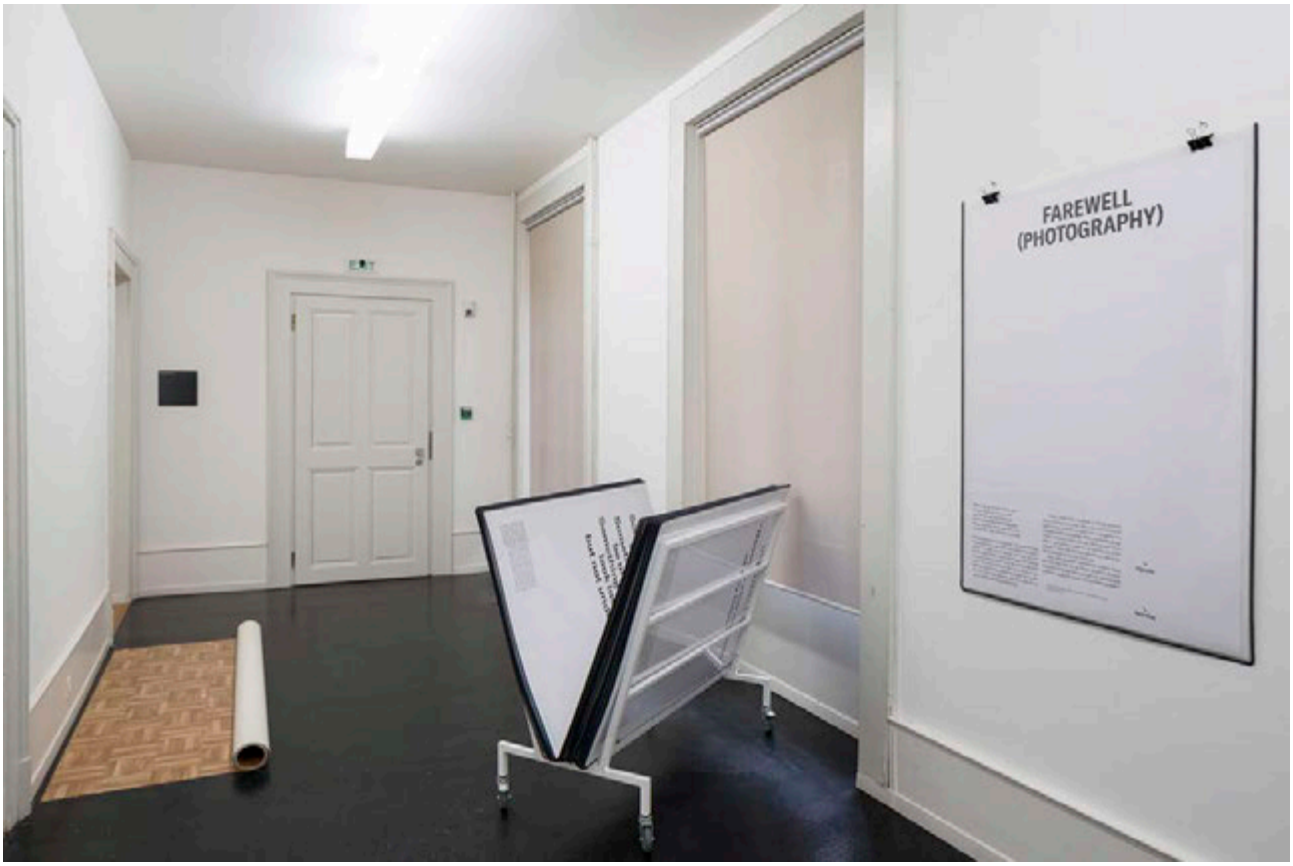
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 28.01. – 15.04.2018
www.photoforumpasquart.ch

Adrian Sauer (1976, DE), par sa pratique méta-discursive et conceptuelle, s'inscrit dans l'héritage de l'artiste Timm Rautert, professeur à l'Académie des beaux-arts de Leipzig, dont il a suivi l'enseignement de 1999 à 2005. Plusieurs œuvres présentées dans l'exposition se rattachent à la pratique du *ready-made* de Marcel Duchamp autour du motif du parquet : le revêtement PVC en rouleau, posé à même le sol dans le couloir, est réalisé à partir de photographies d'un vrai parquet alors que, pour la salle voisine, l'artiste a demandé à un artisan de s'en inspirer pour fabriquer un double objet en chêne posé à même le parquet du Photoforum ! Dans une autre salle, ce sont des photographies très rigoureuses de parquet en bois qui se reflètent dans une installation, *Spiegel mit einem Band*, 2015, qui évoque les travaux de Dan Graham (notamment *Two-Way Mirror Punched Steel Hedge Labyrinth*, 1994-1996). Un triptyque vert, bleu et rouge (les couleurs primaires de la synthèse additive), *16.777.216 Farben*, 2010, met en évidence les limites techniques des appareils photographiques numériques dans la captation des nuances de couleurs. L'approche est à la fois ludique et didactique dans le vaste projet de glossaire (*Glossar*) de la culture visuelle contemporaine dont voici un petit extrait en guise d'introduction (pour voir le projet en ligne : glossary.photography).
Nassim Daghighian

Black Box

Quelque chose dans quoi on ne peut pas regarder.
Quelque chose qu'on ne peut pas comprendre.
Quelque chose dans quoi on peut regarder, mais qu'on ne peut pas comprendre.
Notre monde connecté numériquement devrait être complètement transparent et compréhensible. Après tout, chaque ordinateur et l'algorithme qui le contrôle ont un plan, dont ils ne peuvent pas dévier. En même temps, le nombre d'appareils est si grand, leur réseautage est si parfait et leur pénétration dans tous les domaines de la vie tellement avancée qu'on ne peut plus s'y opposer. En ce moment, on travaille de plus en plus sur les applications pratiques de l'intelligence artificielle. Cela va augmenter l'inaccessibilité.

→ Informations sur l'exposition, voir page 124



À gauche : Adrian Sauer, PVC Lord Würfel Eiche 300 cm breit, 2018, sol PVC ; à droite : Adrian Sauer, Glossar, 2017, 26 posters
© Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste

Farewell (Photography)

Ce qui arrive maintenant n'est pas si beau pour vous
Mais quand il faut y aller, il faut y aller
Votre temps est révolu depuis longtemps
En RDA et en République fédérale
Ce ne sera plus jamais comme avant
*Le temps passé était aussi lourd que du plomb**

Les photographes se sentent trompés. Ils regrettent le temps où on avait besoin de quelques connaissances pour prendre une photographie. Pour réaliser une bonne image, on n'avait pas seulement besoin de connaissances en matière de technologie et d'éclairage. Il fallait également s'y connaître en chambre noire. Sans oublier les multiples appareils qui étaient nécessaires pour pouvoir prendre de bonnes photos. N'oublions pas non plus qu'il fallait également de la patience et de la chance pour capter l'instant décisif et que c'était donc un travail de longue haleine.
C'en est terminé, maintenant que tout un chacun prend des photos. Il n'y a même plus besoin d'avoir l'intention de prendre une photo pour qu'elle soit prise. Ça se passe en aparté. Avec le téléphone. Ces ordinateurs font entretemps vraiment les photos tout seuls. Les caméras de surveillance ne sont que la pointe visible de l'iceberg. Et visibles, elles ne le sont que parce que les protecteurs de données s'y intéressent. Au moins en Allemagne. Les photographes et les ouvriers, par exemple, partagent le même sort : on n'aura plus besoin d'eux dans l'économie postindustrielle.
On ne peut pourtant pas dire qu'on ne va plus prendre de photographies.
Que diriez-vous plutôt de *Farewell Photographer* ?

Tiré de : Adrian Sauer, *Glossar*, projet en cours, trad. Photoforum

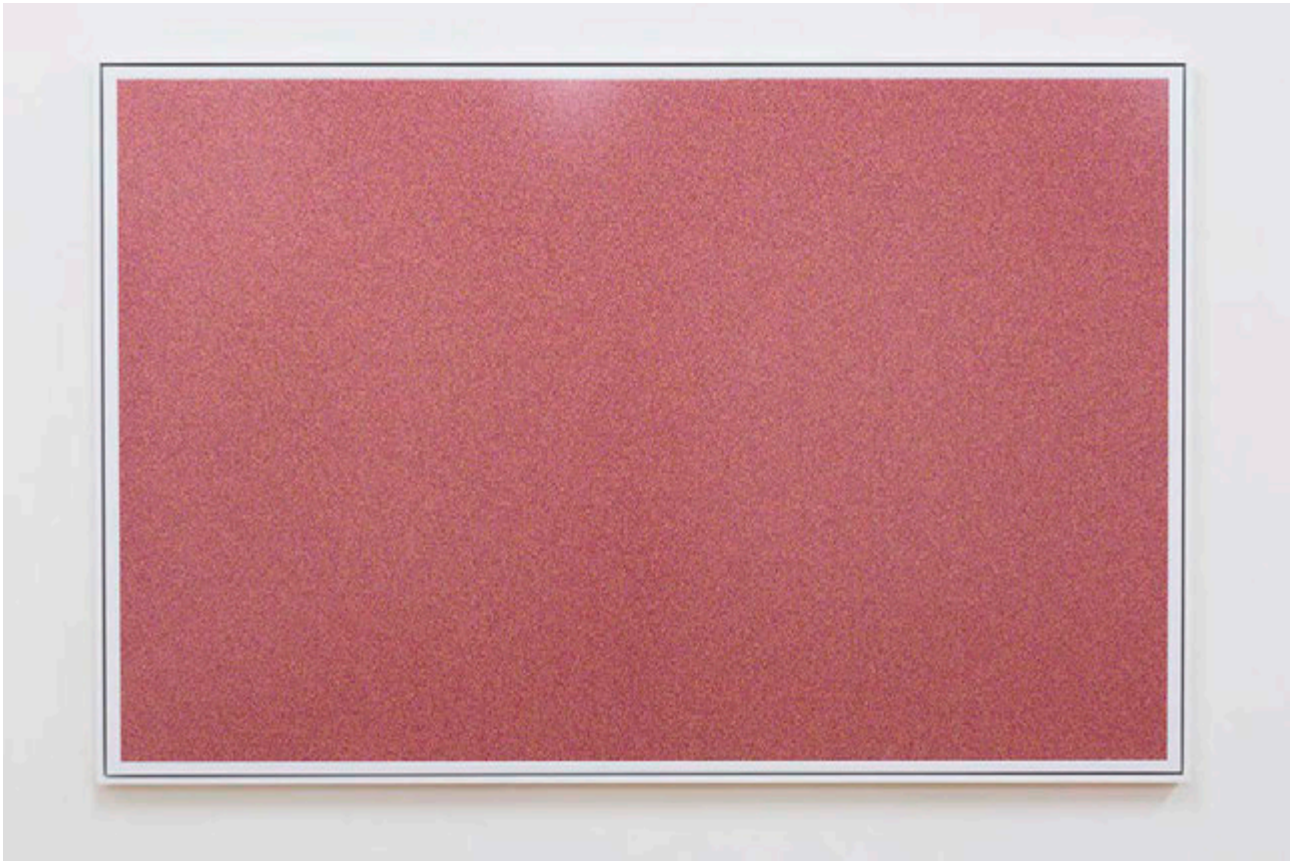
* Christiane Rösinger: "Was jetzt kommt", sur le CD : *Lieder ohne Leiden*, Staatsakt 2017, plage n°6



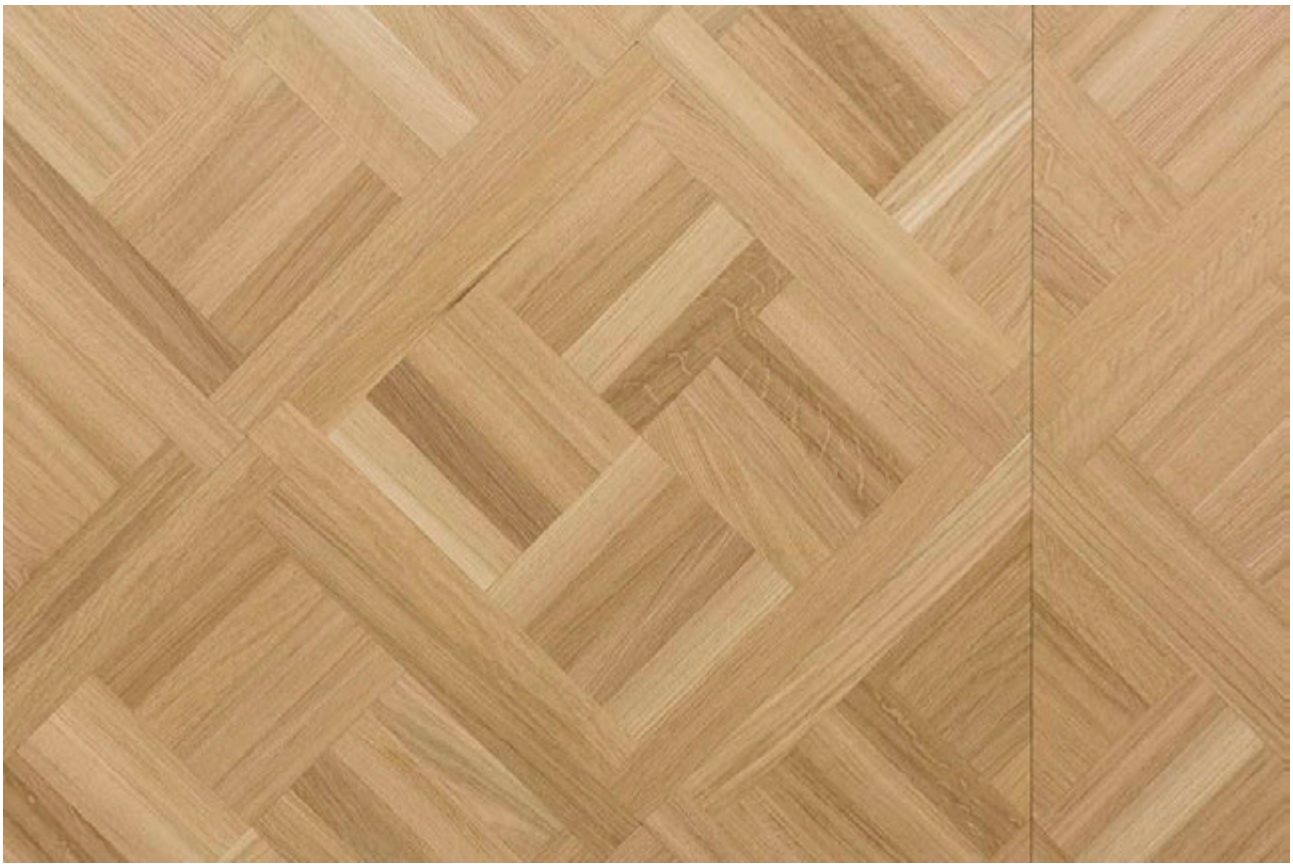
Adrian Sauer, 16777216 Farben in rot, grün und blau, 2018, 3 c-prints digitaux, encadrés, 3x126x191 cm © Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



Adrian Sauer, Parkett (Biel), 2018, 2 éléments en bois de chêne sur contreplaqué © Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



Adrian Sauer, 16777216 Farben in rot, grün und blau, 2018, 3 c-prints digitaux, encadrés, 3x126x191 cm, détail © Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



Adrian Sauer, Parkett (Biel), 2018, 2 éléments en bois de chêne sur contreplaqué, détail © Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



© Adrian Sauer, vue de l'exposition Adrian Sauer, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



Au mur : Adrian Sauer, Parkett, 2017, 36 c-prints digitaux ; au premier plan : Adrian Sauer, Spiegel mit einem Band, 2015, 3 objets en acier poli et bois, avec charnière piano © Adrian Sauer, vue de l'exposition, Photoforum Bienne, 28.1-15.4.2018. Courtesy de l'artiste



© David Gagnebin-de Bons, vue de l'exposition L'incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Courtesy de l'artiste

David Gagnebin-de Bons. L'incertitude qui vient des rêves
Circuit, Lausanne, 03.02. – 17.03.2018
www.circuit.li

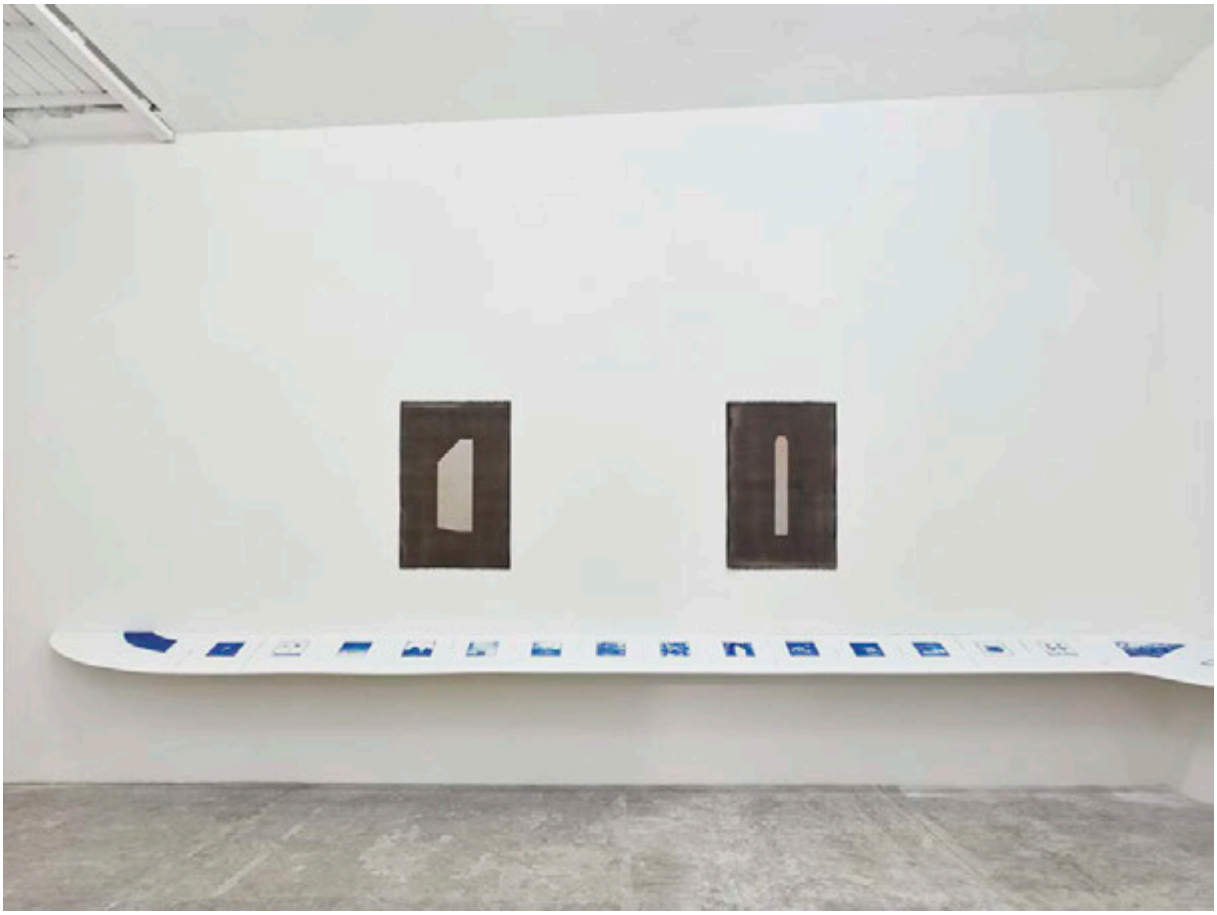
Dans cette élégante exposition personnelle, David Gagnebin-de Bons (1979, CH) scénographie sa série de cyanotypes, *En rêves* (dès 2011), dans un dispositif spécialement conçu pour les lieux : un présentoire incliné longe les murs, les contourne et, parfois, s'interrompt pour reprendre plus loin. Les tirages sont soigneusement insérés dans le fin dispositif peint en blanc, qui semble presque flotter, aérien – ici, rien de la lourdeur des vitrines du 19ème siècle ! Chaque parcours de visiteur est une manière de suivre un flux onirique d'images mentales, de bribes de narration, de messages mystérieux de l'inconscient...
Quatre grands photogrammes (*Boîte I* à *IV*, 2018, procédé Van Dyke, 120x80 cm), accrochés au-dessus des cyanotypes, offrent une vision plus abstraite du travail effectué par la mémoire avec la matière des rêves. Pourtant, le mode opératoire est concret et fait appel au principe de contact et d'empreinte propre au photogramme. Le photographe a fait varier l'angle d'éclairage sur la boîte dans laquelle il conserve les épreuves de sa série *En rêves*. Les diverses ombres de la boîte sont projetées sur des cartons. Chaque carton est découpé en suivant le tracé de l'ombre puis utilisé pour réaliser un photogramme par contact direct avec le papier sensibilisé aux sels d'argent. La teinte brun-rouge du procédé Van Dyke offre un contraste intéressant avec celle, plus froide, des cyanotypes.
Deux autres types d'œuvres complètent ce voyage dans le monde des songes. Posé comme un objet oublié ou abandonné sur une table, débordant de part et d'autre, un immense leporello transcrit les phases de sommeil de David Gagnebin-de Bons sous forme d'hypnogrammes au cyanotype dont les oscillations pourraient évoquer un paysage de collines bleutées, alors qu'il s'agit de l'enregistrment de son activité corporelle et psychique (*Une longue nuit de 28 jours*, 2018, 35 cyanotypes reliés en leporello, 31x1435 cm). Collés au mur, deux tondi (*Les points d'assemblage I, II*, 2017, tirages pigmentaires, 140 cm de diamètre) représentent des paysages dont l'artiste a ponctuellement "brûlé" le film avant son développement afin d'y créer un point lumineux vert pâle qui semble surnaturel : encore une autre manière d'évoquer le rêve.
Nassim Daghighian

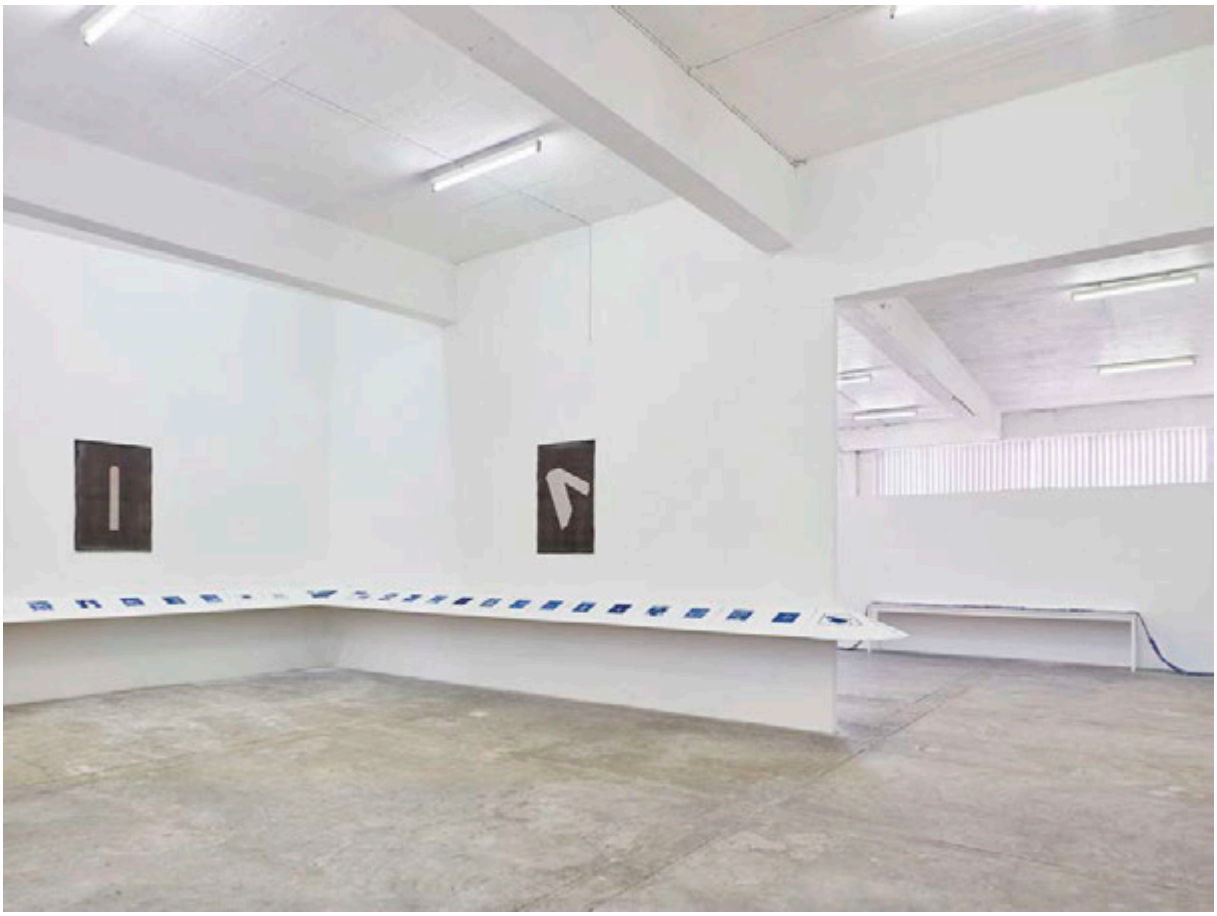
→ Informations sur l'exposition et les événements organisés à Circuit, voir page 84





© David Gagnebin-de Bons, vues de l'exposition L'incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Court. l'artiste





© David Gagnebin-de Bons, vues de l'exposition L’incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Court. l'artiste

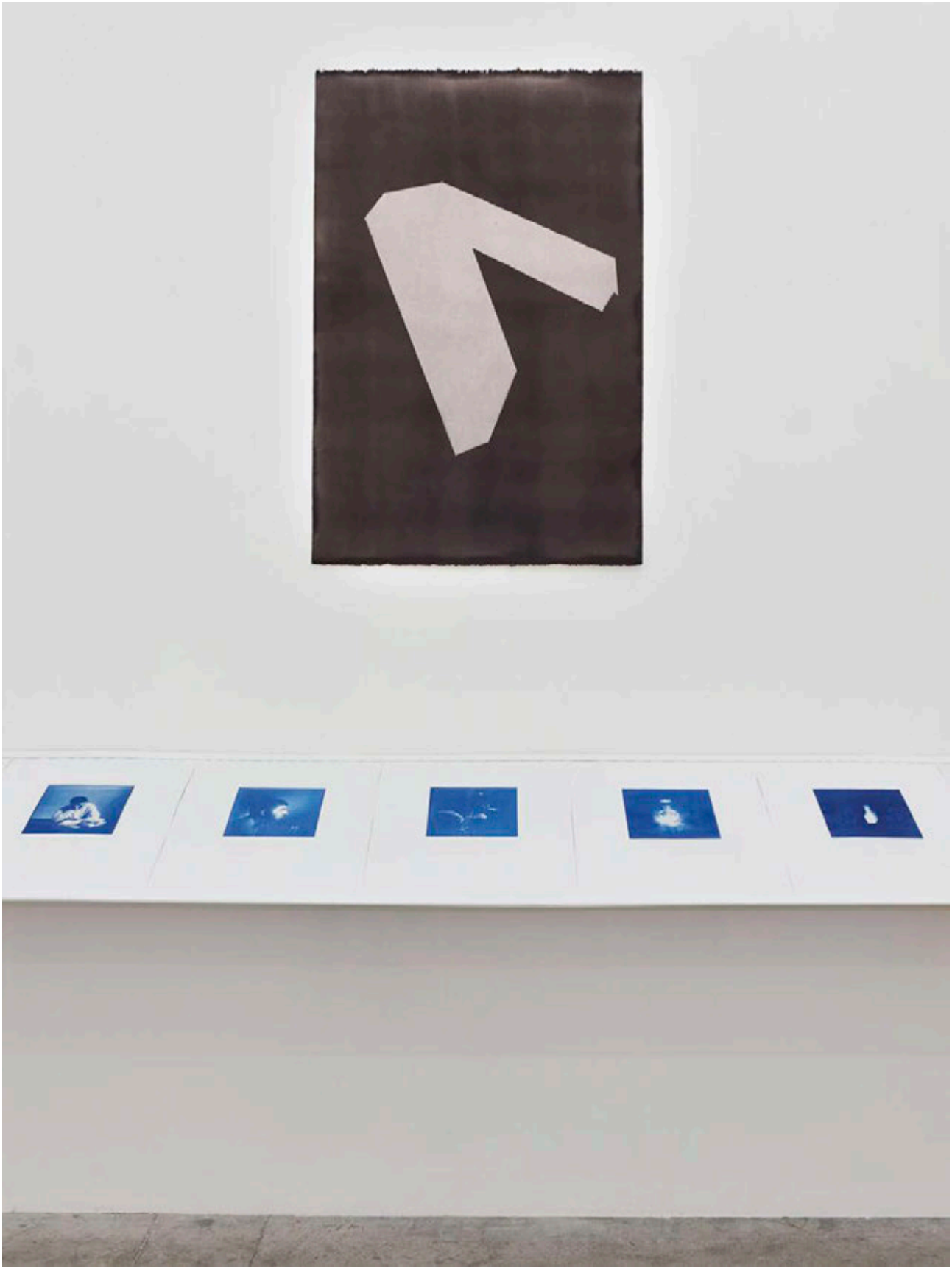




© David Gagnebin-de Bons, vues de l'exposition L'incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Court. l'artiste



© David Gagnebin-de Bons, vue de l'exposition L’incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Courtesy de l'artiste



© David Gagnebin-de Bons, vue de l'exposition L’incertitude qui vient des rêves, Circuit, Lausanne, 3.2.-17.3.2018. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, La dimension perdue, 2018, installation photographique d'environ 10 m^2, vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018 Courtesy de l'artiste

Olivier Lovey & Cédric Raccio. Vertigo

La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018
www.lagrenette-sion.ch

À partir du thème du paysage montagneux, l'exposition *Vertigo* donne lieu à d'intéressantes expérimentations photographiques sous forme d'installations. Dans une pièce sombre, Cédric Raccio (1981, CH) présente trois grands tirages intitulés *The Eraser*, 2017, où des images trouvées (probablement des portraits) ont été modifiées par des interventions à la peinture polyuréthane en spray.
Olivier Lovey (1981, CH) poursuit son exploration du trompe-l'œil de la série *Miroirs aux alouettes* dans *La dimension perdue*, 2018, qui permet au visiteur de s'immerger dans l'image et d'atteindre les sommets rocheux, en escaladant simplement quelques marches d'escaliers !
L'œuvre *...---... (Polaris)*, 2018 est éclairée à la lumière noire pour renforcer la sensation d'étoiles brillant dans la nuit. L'artiste a travaillé cette image pour que les points lumineux créent un signal s.o.s. en morse, dupliqué quasi à l'infini dans le ciel étoilé. Le paysage noir / blanc à l'aspect japonisant et pictural (*Sans titre*, 2018, voir p.23) est une photographie modifiée à l'aide d'un programme qui redistribue aléatoirement les pixels de l'image. On peut y voir une volonté de créer un trouble entre réel et imaginaire.
Dans une installation murale, l'artiste s'attarde sur un morceau de cristal de roche de 2 cm de haut, qu'il confronte à sa reproduction photographique 120 fois plus grande (*Sans titre*, 2018, 9 tirages, 270x180 cm). Techniquement, cette image est le fruit d'une compilation de 1000 prises de vues afin d'obtenir une grande profondeur de champ et un rendu subtil de la complexité du quartz translucide. Un voyage au cœur de la matière. Le visiteur peut ensuite plonger son regard dans un miroir posé au sol contre l'image *The swimming pool effect*, 2018, pour glisser le long de la paroi rocheuse et apprécier l'effet d'illusion de profondeur infinie.
Vertigo, organisée par la curatrice Julia Hountou, propose un regard neuf sur la montagne, une exploration artistique de son potentiel fictionnel, voire fantastique.
Nassim Daghighian

→ Informations sur l'exposition, voir page 82



À droite : Cédric Raccio, La nébuleuse du crabe, 2012, tirage pigmentaire, 110x145 cm © Olivier Lovey, Vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, ...---... (Polaris), 2018, 133x100 cm, éclairage : lumière noire. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, Sans titre, 2018. Vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018. Courtesy de l'artiste



© Cédric Raccio, The Eraser (Face 01, 02, 03), 2017, réappropriation d’image et peinture polyuréthane en spray, 3x222x164 cm
© Olivier Lovey, Vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, Vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, cristal de roche, vue de l'exposition Vertigo, La Grenette, Sion, 26.01. – 25.03.2018.
Courtesy de l'artiste



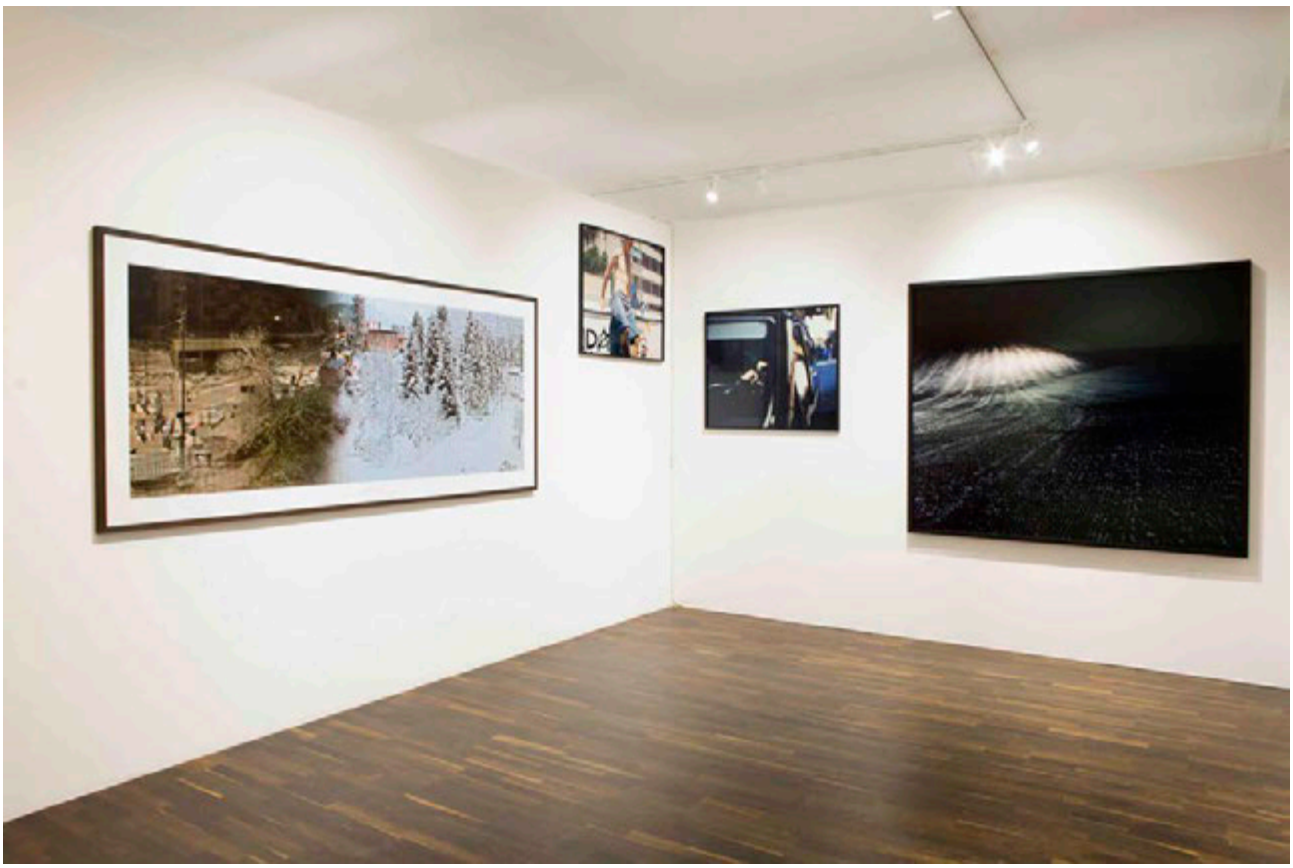
© Olivier Lovey, Sans titre, 2018, ensemble de 9 tirages pigmentaires encadrés, 90x60 cm chacun, total 270x180 cm ; à gauche, cristal de roche . Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, The swimming pool effect, 2018, installation avec tirage pigementaire, 220x150 cm, miroir au sol, 170x50 cm. Courtesy de l'artiste



© Olivier Lovey, The swimming pool effect, 2018, installation avec tirage pigementaire, 220x150 cm, miroir au sol, 170x50 cm. Courtesy de l'artiste

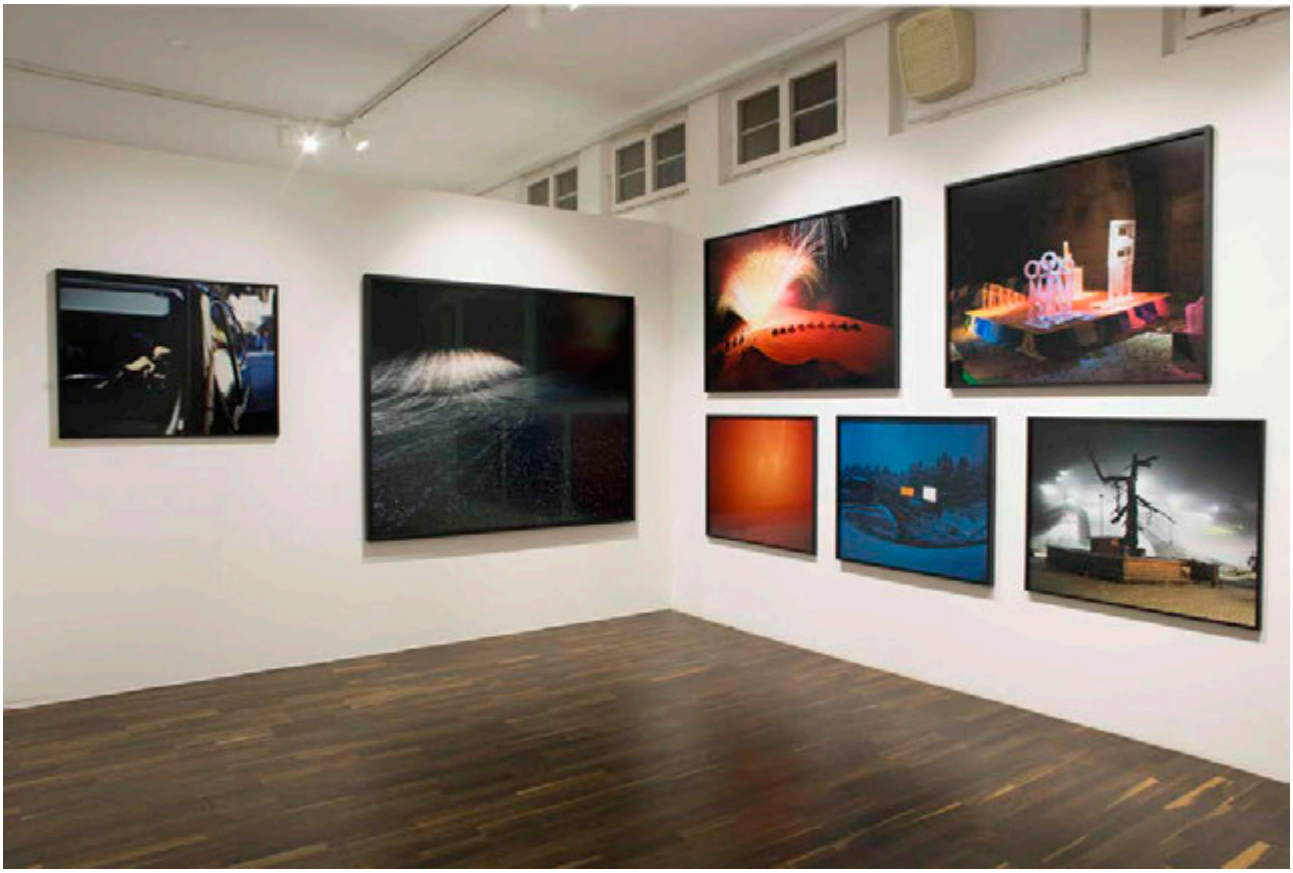


© Jules Spinatsch, vue de l'exposition Summit, Christophe Guye Galerie, Zurich, 24.01. – 21.04.2018. Courtesy Christophe Guye

Jules Spinatsch. Summit
Christophe Guye Galerie, Zurich, 24.01. – 21.04.2018
www.christopheguye.com

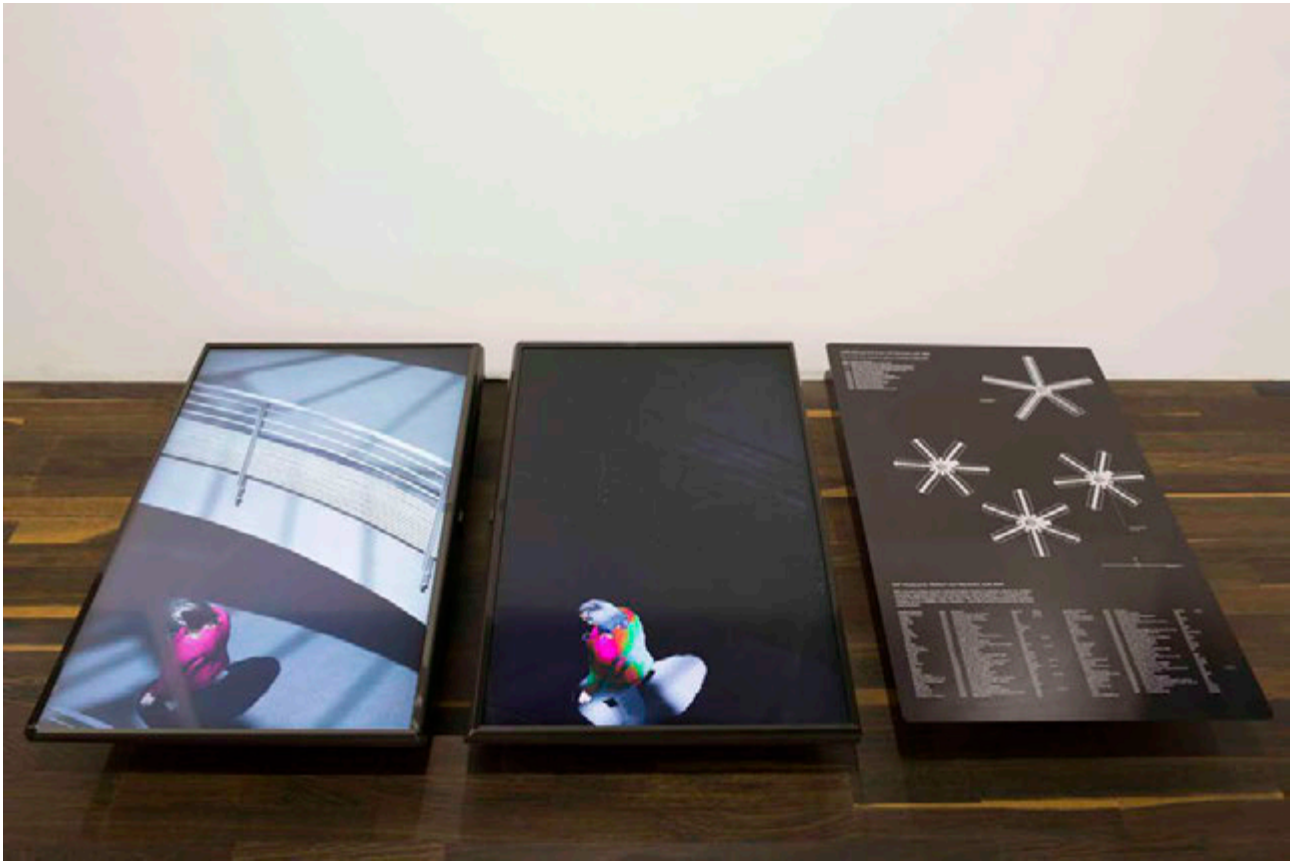
Jules Spinatsch (1964, CH) développe un discours critique, social et politique, depuis plus de vingt ans. Il interroge le médium photographique à l'ère numérique autant sur le plan technique qu'idéologique. *Summit* présente une cinquantaine d'œuvres issues de dix séries réalisées entre 1998 et 2017, dont certaines sont inédites. Jules Spinatsch est tout particulièrement attentif aux différents rapports de pouvoir et à la manière dont la photographie peut s'y trouver impliquée, notamment lors de l'usage de caméras de surveillance.
Le curateur de l'exposition, Lars Willumeit, a divisé l'espace en quatre zones afin de présenter les travaux récents dans la salle principale et les plus anciens dans la zone placée derrière, alors que l'entrée et les vitrines présentent des tirages ainsi qu'une vidéo. Le titre de l'exposition, *Summit*, polysémique, permet diverses associations et suggère au visiteur de percevoir les différents niveaux d'interprétation des séries photographiques exposées.
Nassim Daghighian

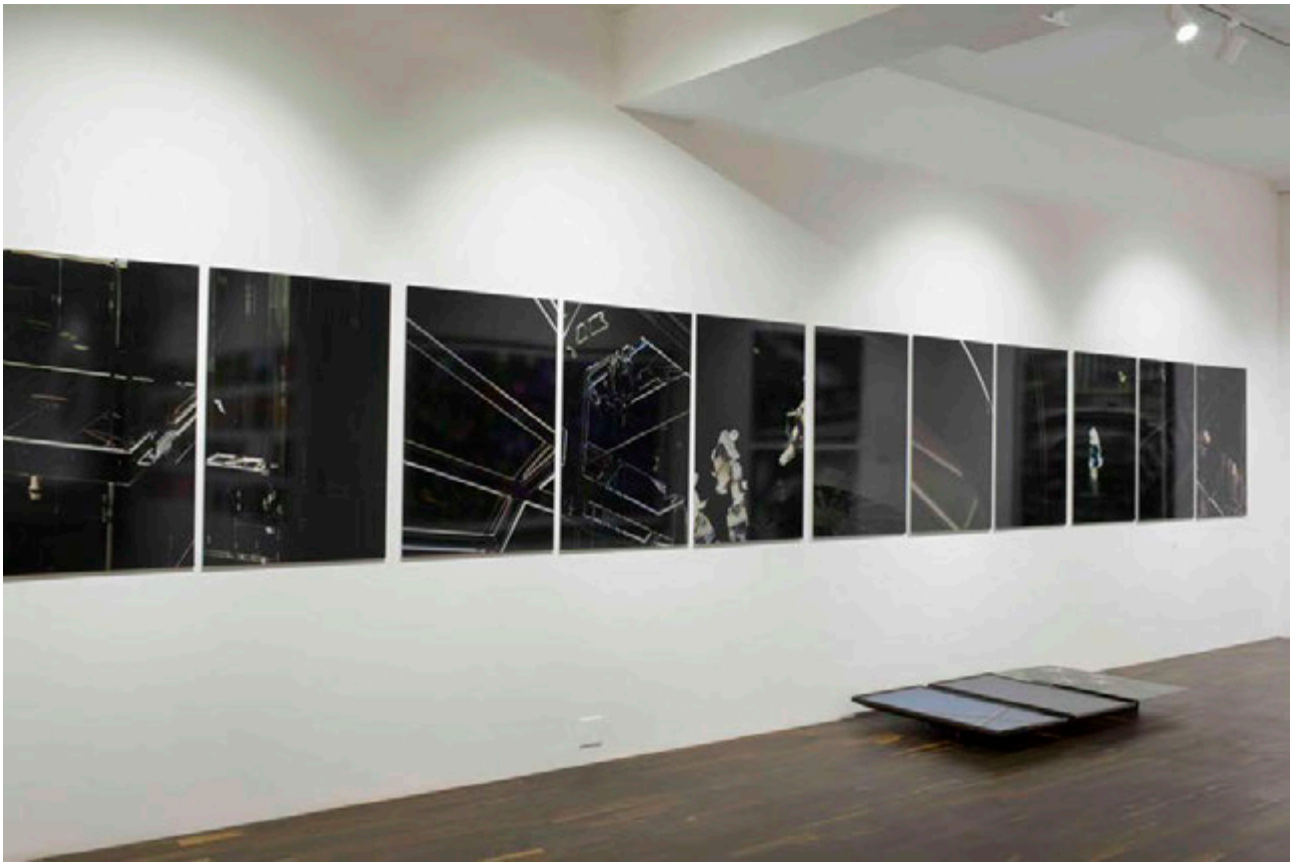
→ Informations sur l'exposition, voir page 138



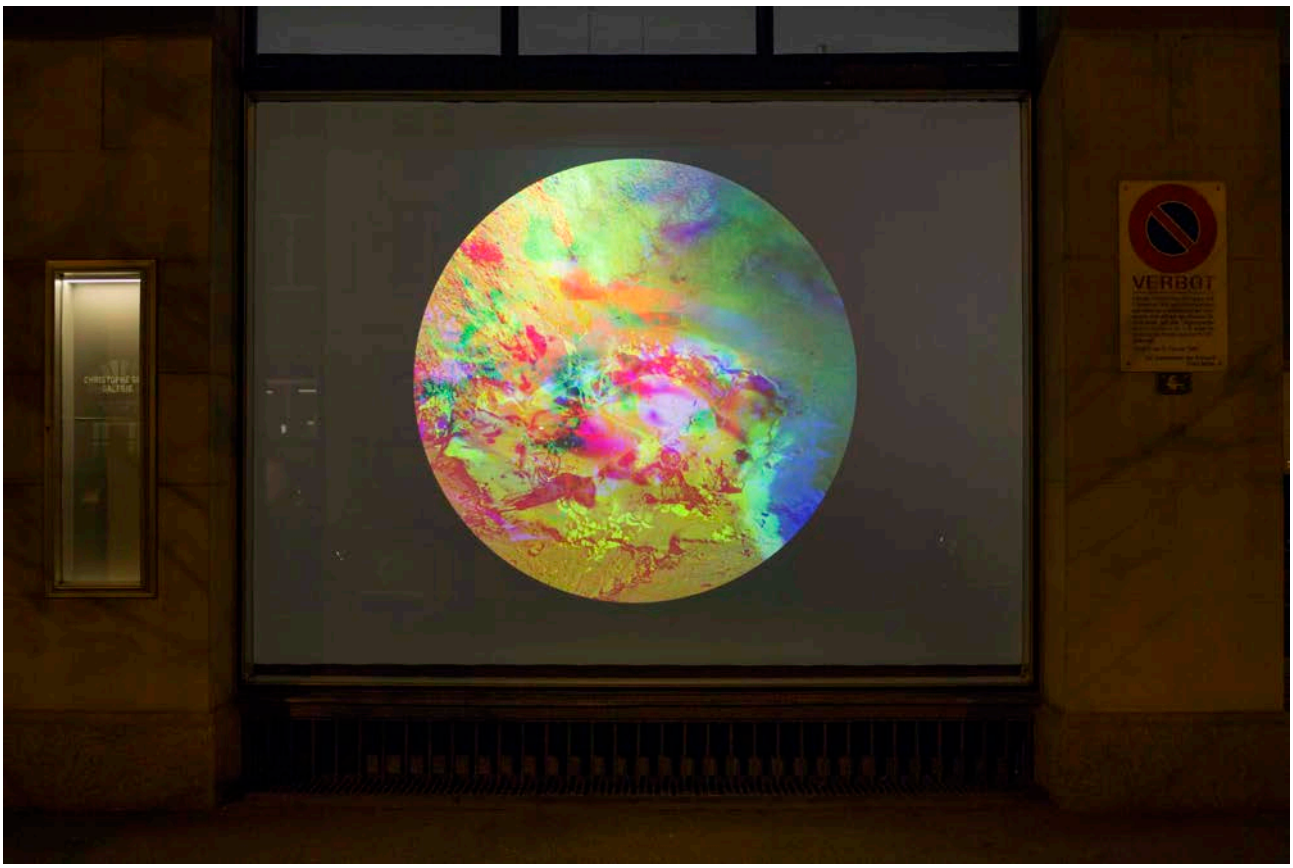


© Jules Spinatsch, vues de l'exposition Summit, Christophe Guye Galerie, Zurich, 24.01. – 21.04.2018. Courtesy Christophe Guye





© Jules Spinatsch, vues de l'exposition Summit, Christophe Guye Galerie, Zurich, 24.01. – 21.04.2018. Courtesy Christophe Guye





© Jules Spinatsch, vues de l'exposition Summit, Christophe Guye Galerie, Zurich, 24.01. – 21.04.2018. Courtesy Christophe Guye



Nicolas Savary, Conquistador, Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.1.-6.5.2018, photo : © Yannick Luthy. Courtesy Musée de l'Elysée

Nicolas Savary. Conquistador

Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.01. – 06.05.2018
www.elysee.ch

Conquistador. Sur les pas de Louis de Boccard, explorateur suisse dans le Nouveau Monde (1889-1956) est un projet documentaire du photographe lausannois Nicolas Savary (1971, CH). Son enquête prend pour double point de départ une résidence artistique en Argentine en 2014 et la découverte des archives de Louis de Boccard, Suisse issu de l'aristocratie patricienne fribourgeoise, exilé en Argentine et mort au Paraguay. Ces archives contiennent des lettres manuscrites, des albums de photographies, des cartes et des dessins réalisés par de Boccard lors de ses diverses expéditions à travers l'Amérique du Sud. Nicolas Savary effectue lui-même un parcours à la fois géographique, temporel et narratif dans une investigation qui part de la biographie parfois lacunaire de l'explorateur helvétique pour la confronter aux réalités contemporaines des pays traversés.
Une petite brochure est offerte au visiteur qui souhaite saisir les différentes facettes de la narration proposée par l'artiste, à travers ses photographies, ses textes ou les archives de Louis de Boccard. Pour faciliter la " lecture " du projet *Conquistador*, l'exposition est divisée en chapitres et les murs ont été peints de couleurs différentes (reprises dans la brochure). La visite commence avec "Archivo General" (bleu clair) dans les musées et bibliothèques de Buenos Aires : les cadres de tailles différentes sont disposés à des hauteurs variables, voire à même le sol. Suivent les chapitres "Los Muertos" (blanc crème), "Née des Caprices" (vert) et "Engeance" (mauve), où les photographies contemporaines sont mises sous cadre aux côtés des images d'archives, extraits de lettres et autres documents. Certains ont été reproduits et collés directement au mur. L'ensemble du dispositif vient souligner les différents niveaux de lecture possibles de l'enquête artistique, à la fois autobiographique (le vécu de Nicolas Savary), historique (les traces laissées par de Boccard), et critique face aux situations actuelles découvertes par le photographe lors de son périple.
Nassim Daghighian

Commissaires de l'exposition : Tatyana Franck, directrice, Musée de l'Elysée, assistée par Emilie Delcambre Hirsch ; Christophe Mauron, conservateur, Musée gruérien ; Nicolas Savary, photographe.
Publication : l'ouvrage *Conquistador*, édité par RM-Verlag (français ou anglais), sort pour l'occasion.

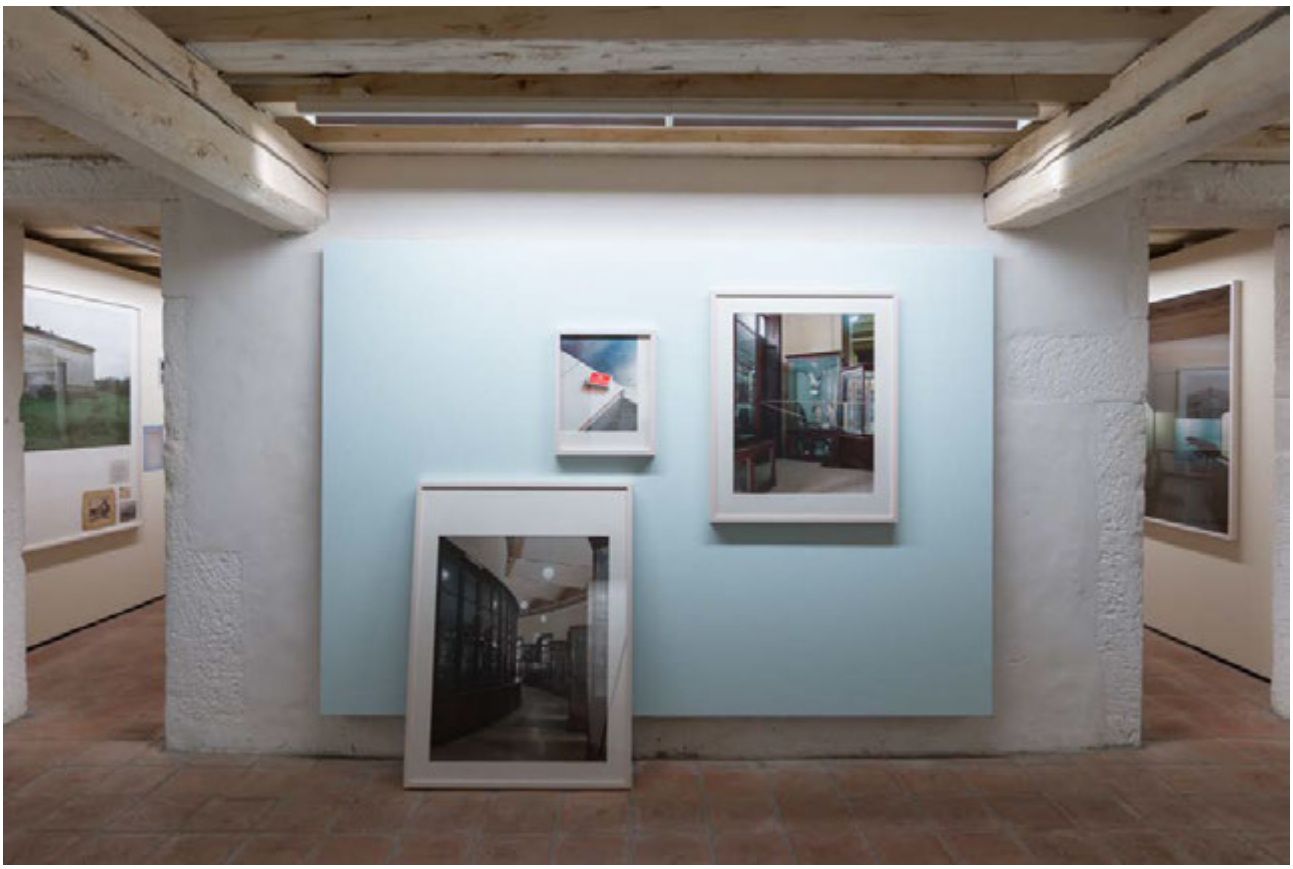
→ Informations sur l'exposition, voir page 86 ; les textes qui suivent sont tirés de la brochure distribuée aux visiteurs (FR, EN ou DE)



© Nicolas Savary, Chambre d'hôtel, Asuncion, 2014, de la série Conquistador. Courtesy Musée de l'Elysée

« Un parfum piquant de champignon flotte dans la chambre d'hôtel. Fixant le plafond, je crois entendre le murmure écœurant d'une mastication, celle des insectes ou des moisissures dévorantes. Je me figure ce mouvement de décomposition, l'écoulement régulier du temps sur les aspérités des événements. Pour vérifir, mon regard glisse le long du mur : le cadre incliné, la chaise de biais, sur la table, les papiers trouvés.

Tout à l'heure, j'ouvrais cet album dont les feuilles étaient perforées de trous arrondis qui commençaient à s'animer quand on accélérait le mouvement des pages. Ça racontait le parcours des vers dans l'épaisseur du papier. Ils n'avaient que faire, eux, de la chronologie des dates dont parlait le journal, transperçant les jours et les mois, à la verticale du temps qui passe. J'avais devant les yeux la matérialisation des folles théories quantiques, la relativité, l'échelle de Planck, le paradoxe des jumeaux, les boucles temporelles. Il me semblait marcher à l'envers, et que, derrière mes talons, plus rien ne serait comme avant. »
Nicolas Savary



Nicolas Savary, Conquistador, Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.1.-6.5.2018, photo : © Yannick Luthy. Courtesy Musée de l'Elysée

Archivo general

« Théo, mon père, malgré son sens calculé de la discrétion, voue une affection déraisonnable aux choses dont le sort était de disparaître. Il se voit comme le héros modeste des causes perdues, un "ressuscitateur" dont l'œil caressant et la main attentive auraient le miraculeux pouvoir de redonner la vie. En 2010, il récupérait, avant sa disparition programmée, le contenu ficelé d'une vieille malle dont se débarrassaient les nouveaux propriétaires d'une maison de famille de la périphérie de Fribourg, en Suisse. Il s'agissait de la correspondance et de quelques albums photographiques d'un membre de l'aristocratie patricienne locale, Louis de Boccard, émigré en Amérique du Sud entre la findu 19^{e} et le milieu du 20^{e} siècle.

Quittant son pays pour fonder en Argentine une colonie dédiée à la production d'un fromage de Gruyère, un événement va bouleverser l'existence de notre aventurier. Au cours de la traversée, un grand albatros s'abat mortellement sur le pont du transatlantique. Fasciné par la majesté de l'animal, le voilà qui s'applique à dépecer le volatile en vue de sa naturalisation. Sa virtuosité dans le dépeçage n'échappe en rien à l'œil attendri d'un des passagers, l'adjoint de Francisco Moreno – illustrissime directeur du musée des sciences naturelles de La Plata – qui lui propose sans plus attendre, d'intégrer une équipe de scientifique en tant qu'explorateur-préparateur. Boccard aurait pu sentir, dans la chute de l'albatros, comme un avertissement, si tant est qu'il ait lu le fameux poème de Charles Baudelaire ; mais comment résister à ces vierges terres qui vous tendent innocemment les bras ?

Parti moi-même à Buenos Aires avec l'idée de suivre le fil que le hasard étourdi avait glissé entre mes doigts, c'est dans les vitrines des musées ou les bibliothèques poussiéreuses de l'Archivo General de la Nación que je tentais de faire surgir la nature solide de ce qui me semblait, vu de Suisse, relever surtout d'une épique fantasmagorie ou d'une mystification familiale. »
Nicolas Savary



© Nicolas Savary, Albatros, Musée des Sciences naturelles, La Plata, 2014, de la série Conquistador.
Courtesy Musée de l'Elysée



Nicolas Savary, Conquistador, Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.1.-6.5.2018, photo : © Yannick Luthy. Courtesy Musée de l'Elysée

Los Muertos

« […] Aujourd'hui, l'élevage a laissé place à la culture du maïs ou du soja transgéniques ; un domaine sur lequel vivaient des centaines de péons * n'emploie désormais plus personne. On se contente de louer les terres, et les derniers rejetons des grandes familles peuvent, en toute décontraction, claquer leur rente dans les clubs techno de la capitale. Sur les bords de routes, les noms des grands groupes de l'agro-alimentaire technologique pendent en grinçant aux filsmétalliques des barrières.
Carla Suarez est l'une des héritières du domaine. Elle a étudié la biologie, a travaillé aux États-Unis et parle admirablement le français. Quand je fais mention du fantôme de la fillette, elle ouvre énergiquement le coffre de sa voiture et me présente le crâne de la lionne qui avait décapité l'enfant. Juste au-dessous de l'orbite béante, un trou de quelques millimètres, celui qu'a laissé la balle avec laquelle on a finalement achevé le gourmand animal. »
Nicolas Savary

* Un péon se caractérise par le fait qu'il se déplace à pied. C'est une main-d'œuvre pauvre, dont le statut est des plus précaires (journalier, par exemple). Il est, entre autres, employé dans l'agriculture, aux tâches les plus ingrates.



© Nicolas Savary, Panthera Leo, Estancia Montelen, Bragado, 2014, de la série Conquistador



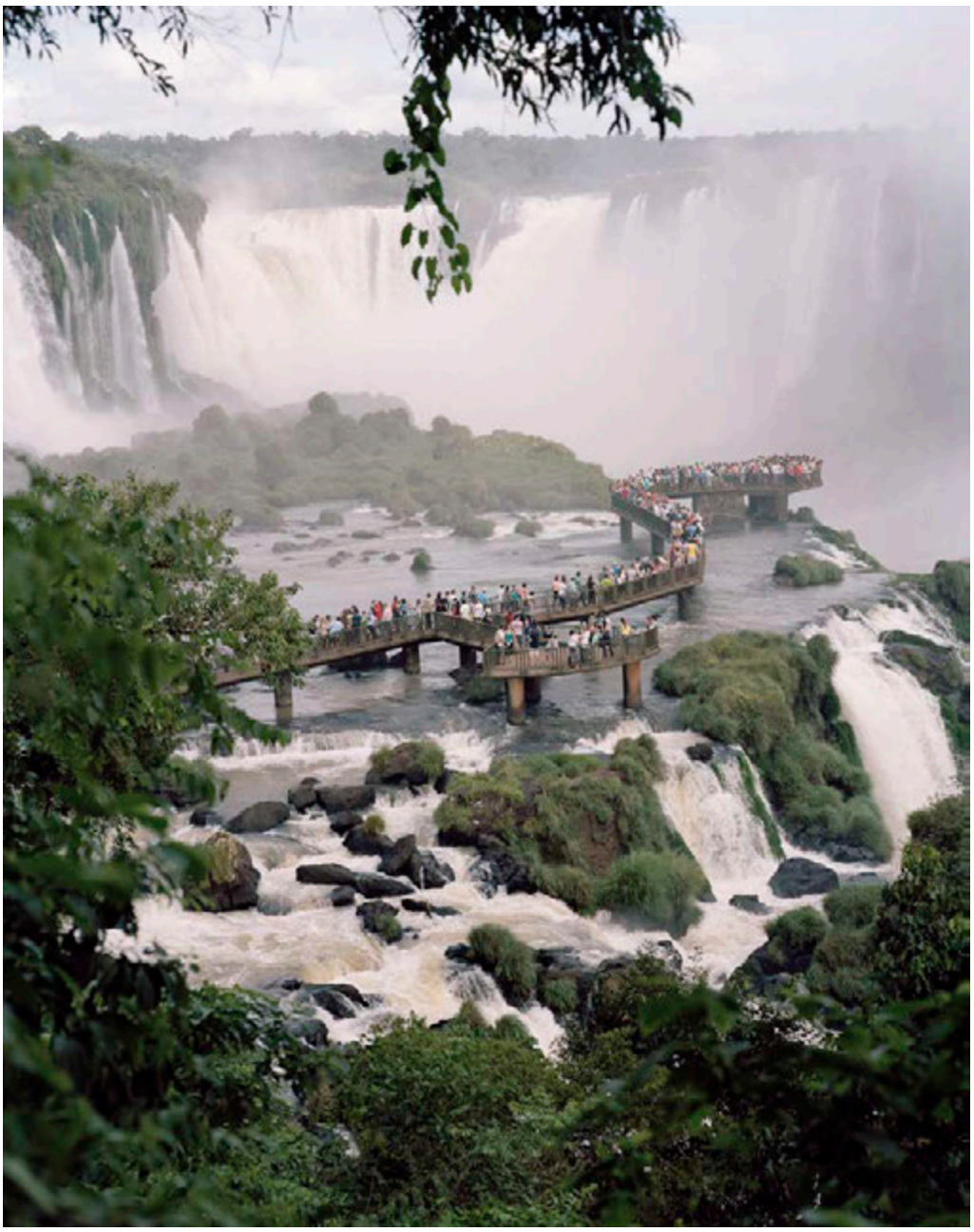
Album, Fonds Louis de Boccard, Collection du Musée gruérien, Bulle



Carte-lettre, Fonds Louis de Boccard, Musée gruérien, Bulle

Texte manuscrit au dos de la carte géographique :

« Ce plan vous donnera une idée du grand voyage que nous allons faire à travers toute la Patagonie et la Cordillère des Andes, de l'Atlantique au Pacifique ; c'est un voyage qui sera une vraie prouesse pour ces Messieurs, mes compagnons de voyage, tous des jeunes gens de familles millionnaires qui ont été élevés dans le luxe et le bien-être, Llavallol est le frère du secrétaire du Président de la République et l'une des plus anciennes et plus nobles familles de la République argentine, le Dr Carlos Lamarca est mon ami depuis 5 ou 6 ans et c'est lui qui m'a fait avoir cette affaire ; tous ces Messieurs sont grands chasseurs ; nous faisons tous partie du Club argentin des chasseurs ; ils veulent spécialement chasser le huemul (prononcez guamoul), espèce de grand bouquetin des hautes Cordillères ; animal très rare et difficileà chasser ; je tâcherai d'en rapporter un ou deux pour le musée de Fribourg ou de Berne : nous pensons aussi chasser les guanacos qui sont en grands troupeaux ; les vigognes, les autruches et les pumas, il paraît qu'il y en a beaucoup du côté du Lac General Paz et Nahuel Huapi.
J'emporte quatre appareils photographiques. »
Louis de Boccard



© Nicolas Savary, Sensations fortes, Chutes Iguazú, 2014, série Conquistador. Courtesy Musée de l'Elysée

Née des caprices

« […] Les chutes d'Iguazú sont aujourd'hui l'un des plus importants sites touristiques d'Argentine et du Brésil, attirant plus d'un demi-million de visiteurs par an etredéfinissantce territoire qui fut vierge et solitaire et qui désormais respire dans l'air vibrant des bulldozers ou des hélicos suspendus dans l'écume soulevée de la cascade. Les Suisses, nous logeons à La Cantera, Lodge de Selva, un complexe hôtelier constitué de petits pavillons répartis en toute discrétion dans la forêt bruissante et reliés par des passerelles balisées au corps central de l'établissement avec piscine et restaurant. Sur la route bétonnée qui mène à l'artère principale, une communauté se signale aux touristes par des panneaux de bois peint ; un seul avertissement : il est demandé de rester sur le chemin et, sans permission, de ne pas photographier. »
Nicolas Savary



Nicolas Savary, Conquistador, Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.1.-6.5.2018, photo : © Yannick Luthy. Courtesy Musée de l'Elysée



Album de l'expédition Iguazu, Fonds Louis de Boccard, Collection du Musée gruérien, Bulle



Nicolas Savary, Conquistador, Musée de l'Elysée, Lausanne, 31.1.-6.5.2018, photo : © Yannick Luthy. Courtesy Musée de l'Elysée

Engeance

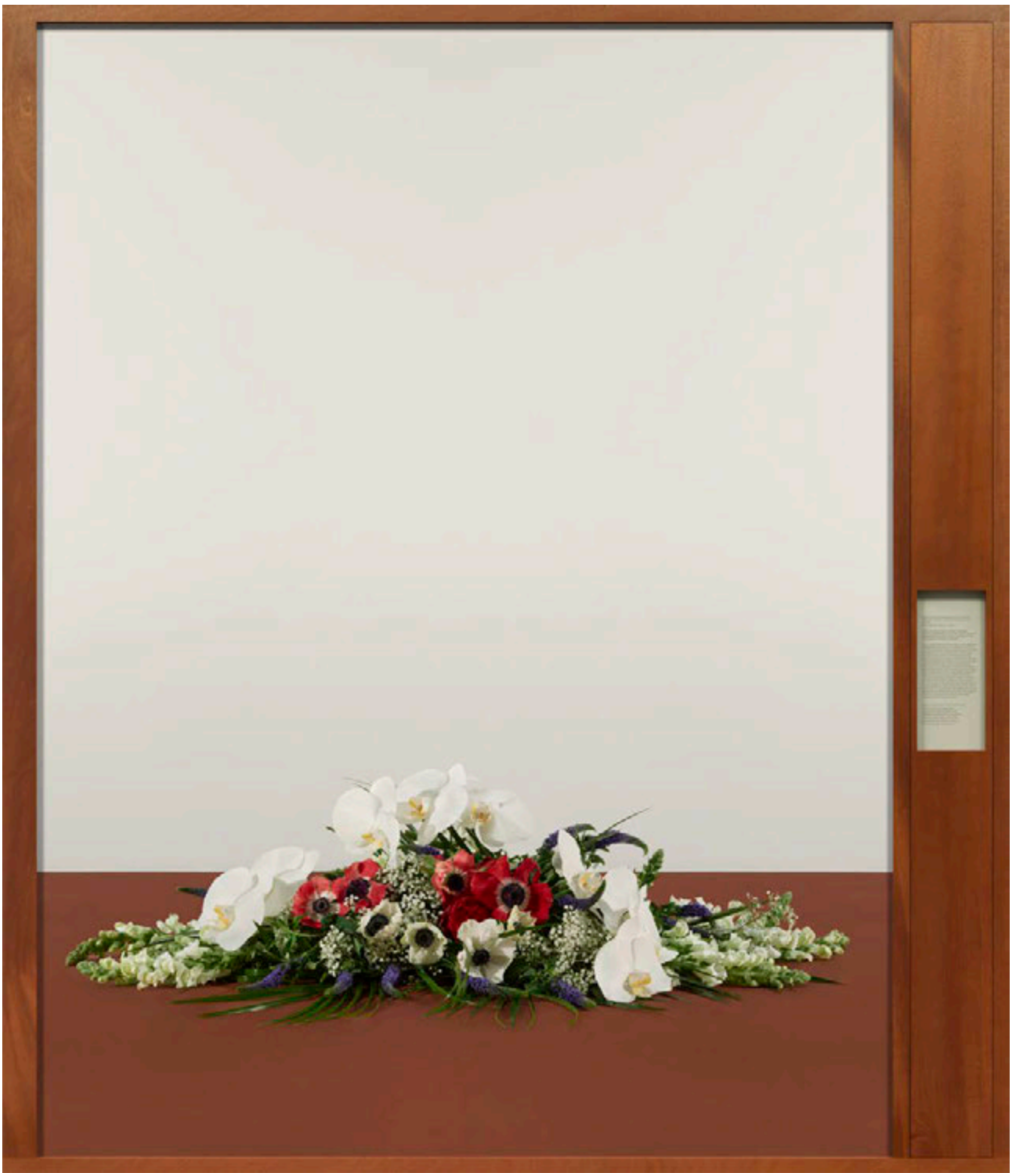
« Le 1er mai 1956, quelques jours avant ses nonante ans, Louis de Boccard est inhumé dans le cimetière d'Areguá, sur les rives du lac Ypacaraí au Paraguay. Malgré son ultime et ardent désir, il ne rejoindra aucun caveau familial en Suisse. Sa cruelle terre d'adoption le gardera finalemententre ses bras serrés, et ceux qui désormais célébreront sa mémoire seront les enfants de ce lointain continent.

Perdu dans l'absurde labyrinthe des tombes, je me demande si, bientôt, j'achèverai mon enquête. […]

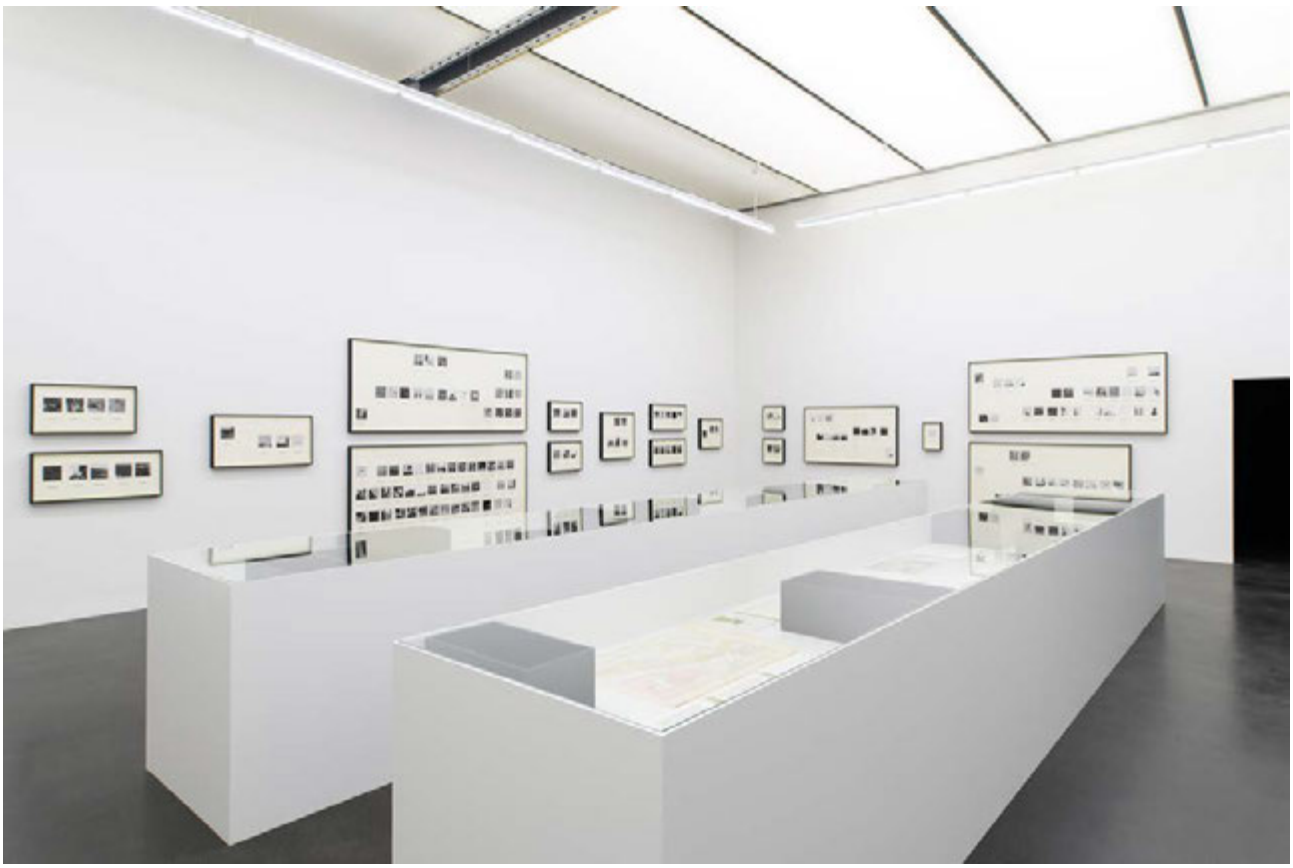
La nature liquide des événements devrait rendre illusoire tout désir d'éternité. Je crois finalement que c'est le malentendu initial d'une existence entièrement dédiée à sa propre survivance. Je me dois cependant de délivrer le message qui m'a été confié. Je réunis les deux bouts de l'histoire et des distances aussi. Mais promis, les albums d'images resteront grand ouverts et mes théories ne se concluront que par des points de suspension. »
Nicolas Savary



Grand album, Fonds Louis de Boccard, Collection du Musée gruérien, Bulle



© Taryn Simon, Agreement between Switzerland and the United States of America for Cooperation to Facilitate the Implementation of FATCA. Bern, Switzerland, February 14, 2013, tirage pigmentaire et texte sur papier archive d'herbier dans cadre en acajou, 215.9x186.1x7 cm, de la série Paperwork and the Will of Capital, 2015. Courtesy Gagosian Gallery



© Taryn Simon, Field Guide to Birds of the West Indies, 2014, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

SOMMAIRE

NOUVELLES EXPOSITIONS			14
EXPOSITIONS EN COURS	–	Romandie	56
	–	Suisse alémanique	84
	–	Tessin	110

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Depuis une vingtaine d'années, elle s'implique dans la promotion de la création actuelle.



© Taryn Simon, Paperwork and the Will of Capital, 2015, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

FOCUS – Taryn Simon. Shouting is under calling

" Mes travaux subissent des mutations constantes en fonction de la politique, de l'économie, de la culture et de l'époque... Ces ruptures et le temps qui passe font partie de l'œuvre. " – Taryn Simon

L'exposition incontournable de ce printemps est consacrée à Taryn Simon (1975, USA), artiste prisée autant par les institutions muséales et le marché de l'art (le galeriste Larry Gagosian l'expose depuis 2004) que par la presse *people* (depuis qu'elle a épousé le frère de l'actrice Gwyneth Paltrow). Dans un éclairage d'un blanc clinique voulu par l'artiste, le Kunstmuseum Luzern présente des œuvres majeures réalisées ces dix dernières années, à la suite de sa célèbre série *An American Index of the Hidden and Unfamiliar* (2007), qui comporte une analyse critique de son pays. Au début du parcours, on découvre des extraits de son vaste projet *A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII* (2008-2011) puis des travaux isolés moins connus, tel *An Avatar* (2008), ainsi que son impressionnante série *Paperwork and the Will of Capital* (2015).

La démarche de Taryn Simon pourrait être qualifiée de documentaire critique post-conceptuel. Ses travaux ont principalement trait au réel – qu'il s'agisse de phénomènes visibles ou, la plupart du temps, cachés – et ils naissent généralement de l'élaboration d'un projet sous forme de texte avant de prendre forme et de donner lieu, le plus souvent, à des prises de vue réalisées à la chambre photographique (Sinar 4x5 inch). Les relations entre images, textes et dispositifs (graphisme, installation, scénographie…) jouent un rôle majeur dans son discours associant réalité et fiction, document et imagination. Pour certaines œuvres, Taryn Simon s'inscrit également dans les pratiques contemporaines de collecte ou d'appropriation d'archives. Les rapports entre les différentes sciences humaines telles que l'anthropologie et la sociologie, la politique et l'économie, la philosophie et l'esthétique, passionnent Taryn Simon qui dit ne jamais s'être identifiée au statut d'artiste et s'intéresser tout particulièrement aux mécanismes de pouvoir – souvent invisibles – agissant sur les individus. Elle a une attitude critique aussi bien à l'égard du monde contemporain que des usages de la photographie elle-même. L'intense luminosité des espaces d'exposition sert ainsi de métaphore à la mise en évidence de ces aspects souvent occultés : la lumière comme moyen de dévoilement de la vérité (je pense ici au concept d'*alètheia* que l'on trouve notamment dans l'allégorie de la caverne de Platon). Suite p.5

→ Taryn Simon, *Shouting is under calling*, curatrice : Fanni Fetzer, directrice, Kunstmuseum Luzern, Lucerne, 24.02. – 17.06.2018, www.kunstmuseumluzern.ch. Citation de Taryn Simon tirée du communiqué de presse du Kunstmuseum Luzern.



© Taryn Simon, Paperwork and the Will of Capital, 2015, vue de Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel. Dans la vitrine au premier plan : Taryn Simon, Decision of general principle to ban third-party ownership of players' economic rights. Zurich, Switzerland, September 26, 2014, Press, 2015, presse à béton pigmentée, spécimens de plantes séchées, tirages pigmentaires, texte sur papier herbier et renfort en acier, 114.1x55.9x76.2 cm

" Je trouve ces photographies hilarantes. Ces fleurs sont les témoins muets de décisions prises par des hommes. La fleur incarnant souvent la féminité, on la voit ici… réduite à la seule fonction décorative." […] " Les natures mortes florales se sont développées aux Pays-Bas au 17^{e} siècle. Par le luxe du bouquet, les classes supérieures affichaient leur pouvoir et leur statut social. De même sont apparus en peinture des bouquets 'impossibles', car ils réunissaient sur la toile des spécimens ne fleurissant pas à la même période, ni sous les mêmes latitudes. Or, aujourd'hui, ces bouquets sont possibles. L'économie mondialisée permet de réunir ces fleurs au même endroit, au même moment." […] " Le système capitaliste ne connaît aucune limite. La nature elle-même semble contrainte de se plier à sa volonté. Il rend possible n'importe quel fantasme. Cela entraîne d'autres questions : à quoi pouvons-nous rêver si tous nos fantasmes sont possibles ? Quel sera le prochain fantasme réalisé par le capitalisme si celui-ci ne connaît aucune limite ? " […] " Ces hommes qui les signent pensent pouvoir contrôler l'évolution du monde avec un accord, c'est-à-dire avec des mots et un bout de papier, reléguant la nature à l'état de simple décoration." – Taryn Simon

Source : Thibaut Wychowanok, "Les fleurs politiques de Taryn Simon à la Gagosian Gallery de Rome", *Numéro 02*, mai 2016, en ligne : http://www.numero.com/fr/art/exposition-taryn-simon-gagosian-gallery-rome-paperwork-and-the-will-of-capital



© Taryn Simon, Paperwork and the Will of Capital, 2015, vue de Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

Trois salles en enfilade permettent de découvrir un extrait de *Paperwork and the Will of Capital* (2015), travail récent de Taryn Simon représentatif de la dimension politique de sa démarche. Non sans humour, elle aborde par la marge les questions de pouvoir à travers une série photographique représentant trente-six bouquets de fleurs " historiques ". Ceux-ci ont en commun d'avoir été confectionnés par l'artiste et sa sœur Shannon d'après des bouquets utilisés lors de rencontres officielles importantes impliquant les états signataires des accords de Bretton Woods en 1944, qui menèrent à la création de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international. Il s'agit de signatures de traités, accords, contrats ou décrets entre pays ou organisations. Dans le titre de la série, "paperwork" renvoie donc aux formalités administratives, à la paperasse, et "Will of Capital" à la puissance du capitalisme, du nouvel ordre économique établi dès 1944.

Attentive à la portée symbolique de ces bouquets décoratifs, Taryn Simon a choisi des situations comportant des compositions florales invraisemblables qui révèlent ce qu'ont rendu possible l'être humain et l'économie mondiale : des plantes provenant des quatre coins du monde et disponibles en toute saison. Actrice autant que témoin inquiet du système capitaliste, l'artiste a fait livrer dans son studio new-yorkais 4000 spécimens de plantes du plus grand marché aux fleurs du monde, Aalsmeer aux Pays-Bas, par lequel transitent environ 20 millions de fleurs par jour. Les bouquets sont photographiés sur des supports et des fonds dont les couleurs s'inspirent de la décoration des lieux de réunions historiques (d'après des images d'archives).

Pour accentuer l'aspect luxueux des grands tirages pigmentaires, chaque image de bouquet est placée dans un cadre en acajou comportant une ouverture spécialement conçue pour y placer le texte qui l'accompagne, imprimé sur un papier archive d'herbier. L'acajou a été choisi pour évoquer le style grandiloquent du mobilier des salles de réunion mais, ironiquement – et sans que cela soit voulu par l'artiste, – il rappelle aussi les problématiques environnementales et l'abattage illégal d'arbres tropicaux en Amérique latine, d'où provient le bois de ces cadres... Des sculptures complètent *Paperwork and the Will of Capital* : les plantes utilisées pour les prises de vue sont présentées ici séchées sous forme d'herbier sur une presse en béton anthracite conçue par l'artiste, à côté de photographies de petit format. Ces œuvres fort séduisantes proposent toutefois un parcours de l'histoire économique mondiale ambivalent, plutôt que critique, car la production d'un tel projet artistique n'aurait pu être possible sans l'existence de ce capitalisme dont semble se défier Taryn Simon.
Nassim Daghighian

Sources : Liz Jobey, "Silent blooms: artworks by Taryn Simon", *Financial Times*, 19.5.2017 : lien
Charlie Rose & Taryn Simon, "Paperwork and the Will of Capital", 26.4.2016, 24'55'', vidéo : lien
Richard B. Woodward, "Taryn Simon: Paperwork and the Will of Capital @ Gagosian", collectordaily.com, 15.3.2016 : lien



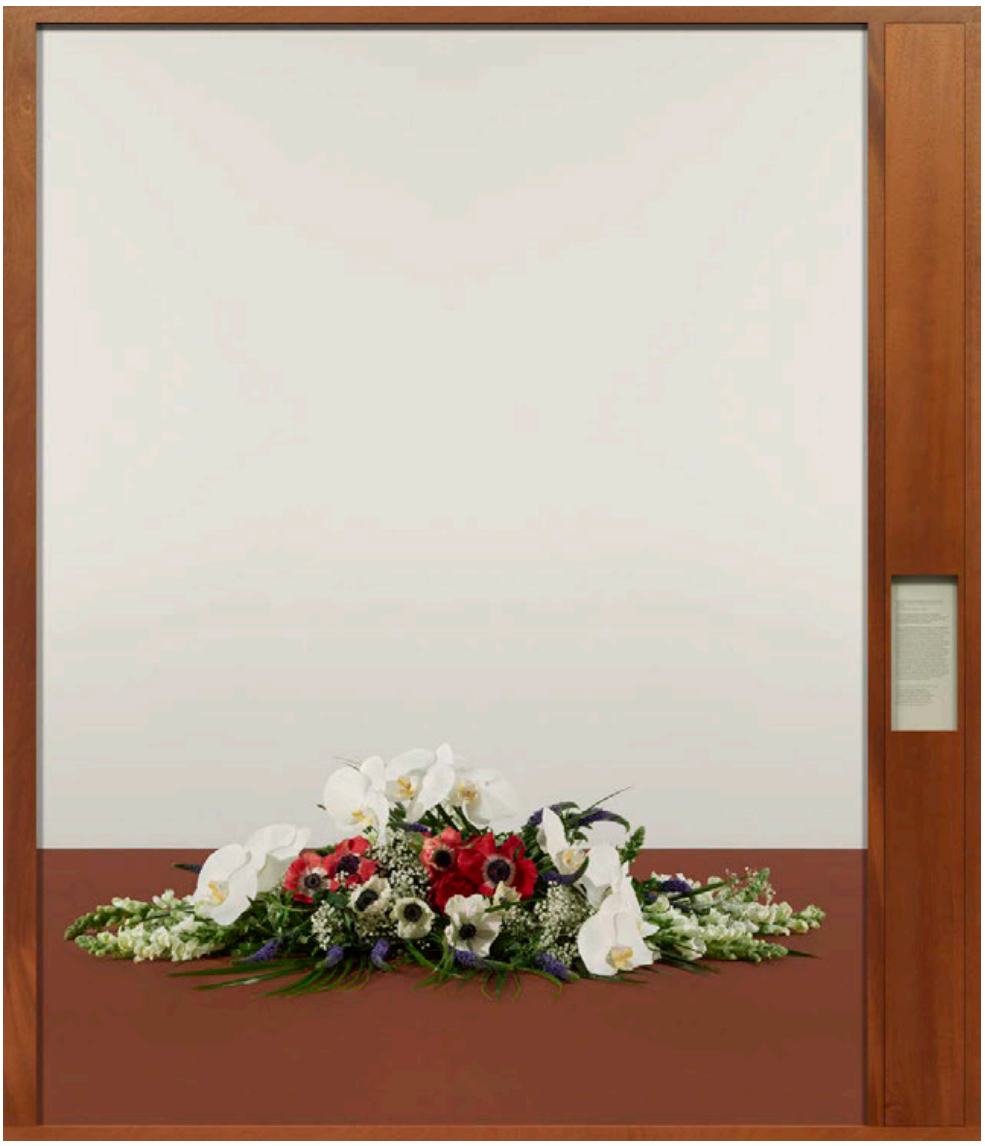
© Taryn Simon, tirage pigmentaire et texte sur papier archive d'herbier (voir ci-dessous) dans cadre en acajou, 215.9x186.1x7 cm, série Paperwork and the Will of Capital, 2015. Courtesy Gagosian Gallery

Bratislava Declaration
Bratislava, Slovakia, August 3, 1968

Representatives from the Bulgarian Communist Party, Hungarian Socialist Worker's Party, Socialist Unity Party of Germany, Polish Workers' Party, Communist Party of the Soviet Union, and the Communist Party of Czechoslovakia signed a declaration reaffirming their commitment to Marxism-Leninism.

Following a period of political liberalization in Czechoslovakia known as the Prague Spring, representatives from communist Warsaw Pact member states, including Czechoslovakia, met to sign the Bratislava Declaration. All sides acknowledged their right to pursue internal political reforms, but only if those reforms upheld an "unshakable fidelity to Marxism-Leninism" while "repulsing the intrigues of imperialism." The agreement marked an effort by the Soviet Union to rein in the Czechoslovakian reforms, which it saw as a potential contagion of capitalist ideas that could spread throughout the Eastern Bloc. But despite having signed the declaration, Czechoslovakia continued its democratic reforms. Sixteen days after the signing of the Bratislava Declaration, the Soviet Union – along with its Warsaw Pact allies Bulgaria, Hungary, East Germany, and Poland –invaded Czechoslovakia under the mantle of what later became known as the Brezhnev Doctrine: the Soviet Union's policy of compelling the subordination of its satellite states. Brezhnev Doctrine policies lasted over a decade and were used to justify Soviet military interventions as far-reaching as the 1979 invasion of Afghanistan.

Dianthus caryophyllus, Carnation, Colombia



© Taryn Simon, tirage pigmentaire et texte sur papier archive d'herbier (voir ci-dessous) dans cadre en acajou, 215.9x186.1x7 cm, série Paperwork and the Will of Capital, 2015. Courtesy Gagosian Gallery

Agreement between Switzerland and the United States of America for Cooperation to Facilitate the Implementation of FATCA. Bern, Switzerland, February 14, 2013

Swiss state secretary Michael Ambühl and United States ambassador to Switzerland Donald S. Beyer Jr. signed an agreement outlining details for the Foreign Account Tax Compliance Act (FATCA) in Switzerland.

The U.S. and Switzerland signed an intergovernmental agreement modifying the Foreign Account Tax Compliance Act (FATCA) to target tax evasion by U.S. taxpayers with foreign accounts and other offshore assets. As a result of FATCA, Swiss financial institutions, a onetime haven for secret bank accounts, are required to report account numbers, names, balances, addresses, and taxpayer identification numbers of American account holders to the Internal Revenue Service (IRS) as a prerequisite for participation in U.S. capital markets. Unilaterally implemented and applicable worldwide, FATCA was enacted on the assumption that virtually all countries would comply if the alternative meant exclusion from the U.S. economy. Under FATCA, the IRS collects more information on taxpayers' foreign accounts than it does for domestic holdings, raising questions about privacy, the reach of the IRS, and the effect on America's approximately 7.6 million expatriates – many of whom have not lived in the U.S. for years. The U.S. is the only nation with a large economy to levy taxes based on citizenship rather than residence. The number of Americans renouncing their citizenship has dramatically increased since FATCA's implementation.

Phoenix roebelenii, Miniature Date Palm, Costa Rica
Antirrhinum majus, Snapdragon, Spain
Veronica spicata, Spiked Speedwell, Kenya
Phalaenopsis amabilis, Moth Orchid, Venezuela
Anemone coronaria, Poppy Anemone, Italy
Gypsophila paniculata, Baby's Breath, Kenya
Rosa x hybrida, Hybrid Tea Rose, Kenya



© Taryn Simon, The Picture Collection, 2013, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

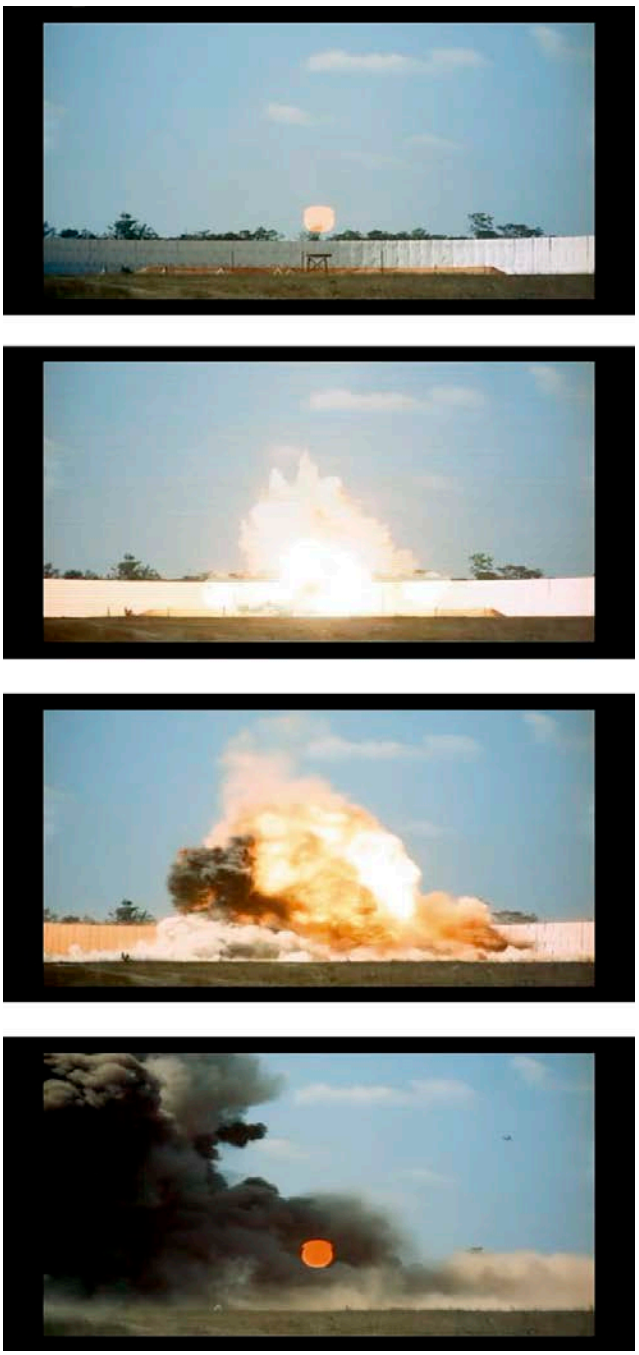
" *The Picture Collection* (2013) s'est inspirée des archives iconographiques de la Bibliothèque publique de New York qui contient 1,2 million de tirages, cartes postales, affiches et autres clichés. Il s'agit d'une des plus grandes bibliothèques de prêt d'images au monde organisée selon un système de catalogage complexe de plus de 12'000 rubriques thématiques. Taryn Simon voit dans cette immense archive d'images un précurseur des moteurs de recherche sur Internet. Dans *The Picture Collection*, elle met en évidence l'impulsion humaine de catégorisation des informations visuelles et attire l'attention sur les mains invisibles à l'origine de systèmes de collecte apparemment neutres.
Le titre de l'exposition *Shouting is Under Calling* qui se tient à Lucerne est tiré d'un document d'archive de la collection de photos de la Bibliothèque publique de New York. Ce document, auquel on se réfère au niveau interne comme étant la *Librarian Cheatsheet*, est la référence interne établie par les conservateurs de la collection dans le but d'aider à localiser les termes que le public recherche le plus souvent.
The Picture Collection a été élaborée en réponse à la base de données virtuelle *Image Atlas* (2012) créée par Taryn Simon en collaboration avec le programmeur Aaron Swartz. *Image Atlas* indexe les premiers résultats trouvés sur des moteurs de recherche locaux à travers le monde et prend ainsi la forme d'une enquête sur les similitudes et les différences culturelles."

" […] Simon fait preuve d'une intelligence remarquable en choisissant la Picture Collection comme sujet, puisque celle-ci est à l'image de son œuvre jusqu'à ce jour : elle démontre l'échec inévitable des tentatives d'organiser le monde en images et en texte, tout étant riche d'implications quant à l'organisation plus générale de la société. Si la Picture Collection a pris des dimensions sociologiques, c'est également le cas ici de la méthodologie adoptée par Simon. Comme Hal Foster l'écrit dans "An Archival Impulse", en s'interrogeant sur le désir de divers artistes de fouiller dans l'histoire singulière de l'art moderne et de la philosophie pour trouver de nouveaux modes d'ordonnancement de la civilisation et de l'expérience : "Peut-être que, comme la bibliothèque d'Alexandrie, toute archive est bâtie sur une catastrophe (ou sur sa menace), en prévision d'un anéantissement qu'elle est impuissante à déjouer". C'est précisément cet anéantissement, ou ces effacements, qui sont sans doute les plus intrigants. Comme Simon l'a déclaré à propos de son travail sur les archives : "Les manques et les glissements présents dans toute information collectée ont quelque chose à nous dire". " – Tim Griffin

Sources : communiqué de presse, Kunstmuseum Luzern et Tim Griffin, "Une futurité improbable : Taryn Simon et la Picture Collection", in *Vues arrière, nébuleuse stellaire et le bureau de la propagande extérieure. Œuvres de Taryn Simon*, Londres, Tate / Paris, Jeu de Paume / Cherbourg-Octeville, Le Point du Jour, 2015, p.317



© Taryn Simon, Folder: Swimming Pools [Dossier : piscines], 2012, tirage pigmentaire d'archive encadré, 119.4x157.5 cm, de la série The Picture Collection, 2013. Courtesy Gagosian Gallery



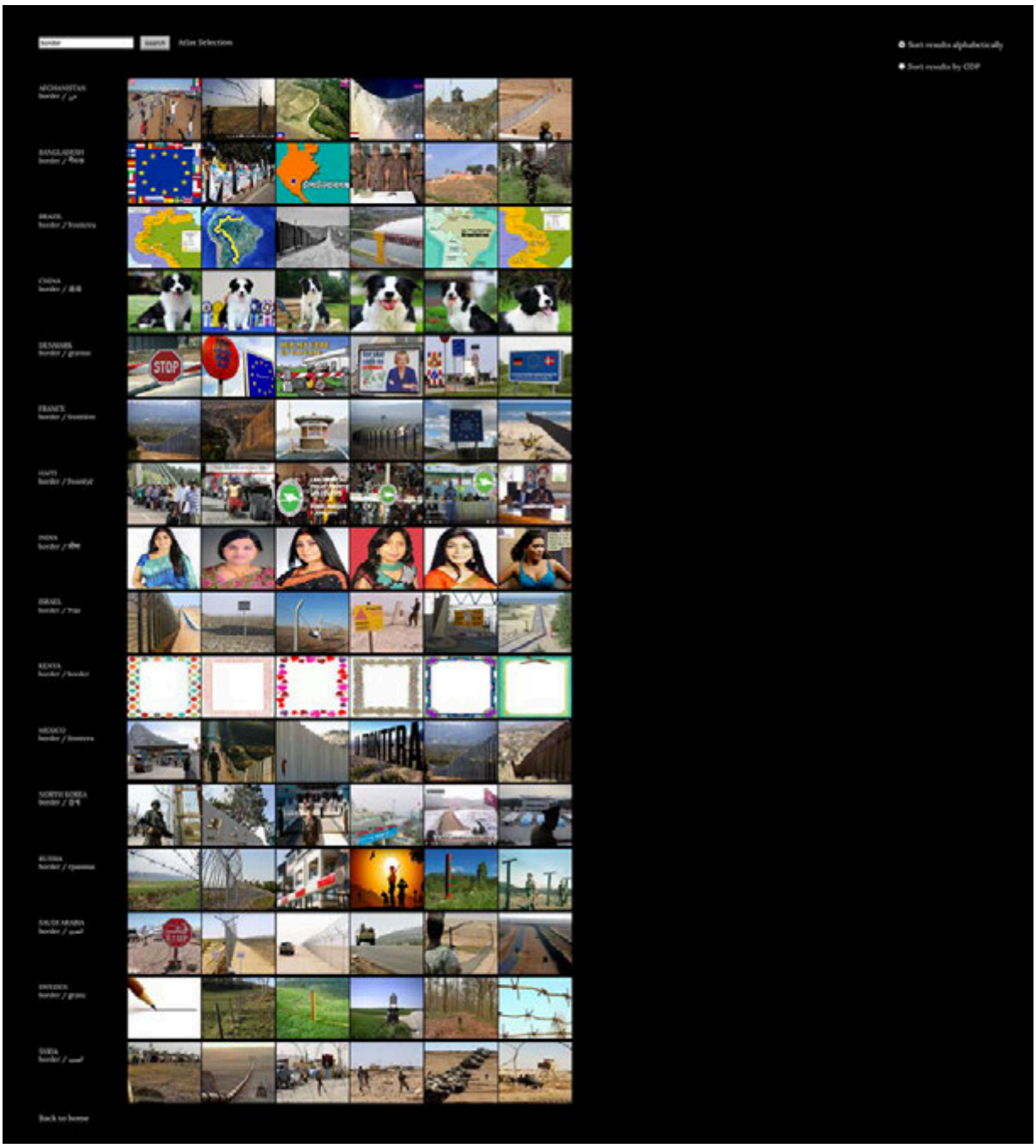
© Taryn Simon, *Exploding Warhead*, 2007. Courtesy Gagosian

Exploding Warhead
Test Area C-80C
Eglin Air Force Base, Florida, 2007

Voici un test de missile MK-84 IM (Insensitive Munition) réalisé au Centre d'armement de la base aérienne d'Eglin par le 780e escadron de la 46e escadrille d'essais afin de rassembler des données sur la vélocité du souffle et de la fragmentation d'une nouvelle tête explosive expérimentale. Ce centre est responsable du développement, de l'expérimentation et du déploiement de toutes les armes aéroportées conçues aux États-Unis. Pour l'opération Liberté en Irak, il a triplé sa production de bombes JDAM (Joint Direct Attack Munition). Ces images ont été prises au moyen d'un séquenceur à distance qui a fait exploser le missile depuis un bunker de contrôle. Elles proviennent d'un film du gouvernement marqué d'un point rouge.

Taryn Simon, *Explosion de missile*, 2007, film Kodak 72 mm transféré sur disque Blu-ray (1'08", en boucle) et caractères transfert Letraset au mur (texte ci-dessus), dimensions variables. Initialement, ce film a été présenté par l'artiste dans le cadre de sa série *An American Index of the Hidden and Unfamiliar*, 2007.

Source : *Vues arrière, nébuleuse stellaire et le bureau de la propagande extérieure. Œuvres de Taryn Simon*, *op. cit.*, p.69



© Taryn Simon, Border, 9/30/16, 12:19 PM (Eastern Standard Time), Image Atlas, 2012, projet réalisé en collaboration avec Aaron Swartz, vue du site après une recherche du mot "border", 30.9.2016, dimension variable. Courtesy Gagosian Gallery

" Créé par Taryn Simon et le programmeur Aaron Swarrz, *Image Atlas* [« Atlas d'images »] indexe les premiers résultats trouvés sur des moteurs de recherche locaux à travers le monde pour de mêmes termes. Le projet prend ainsi la forme d'une enquête sur les similitudes et les différences culturelles. Les visiteurs ont la possibilité d'affiner ou d'étendre leurs comparaisons à partir des 57 pays actuellement disponibles, pour ensuite les trier selon le Produit intérieur brut ou par ordre alphabétique. *Image Atlas* interroge la possibilité d'un langage visuel universel et remet en question l'innocence et la neutralité présumées des algorithmes dont dépendent ces moteurs de recherche."

Source : *Vues arrière, nébuleuse stellaire et le bureau de la propagande extérieure. Œuvres de Taryn Simon*, *op. cit*, p.257



© Taryn Simon, An Avatar, 2008, tirage pigmentaire d'archive, 217.2x156.2 cm. Courtesy Gagosian Gallery

" *An Avatar* (2008) est une figure politique composée, un être sisyphéen unique créé à partir de photographies originales de leaders mondiaux que l'artiste a prises entre 2003 et 2008. Elle s'est rendue en Syrie, à Cuba, aux Etats-Unis, au Liban, en Israël, en France et en Palestine pour recueillir des éléments de Bachar el-Assad, Fidel Castro, Henry Kissinger, Mohammed Hussein Fadlallah, George Tenet, Nizar Rayan, Jacques Chirac, John McCain, Mahmoud Zahar, Tzipi Livni et Mahmoud Abbas."

Source : communiqué de presse, Kunstmuseum Luzern



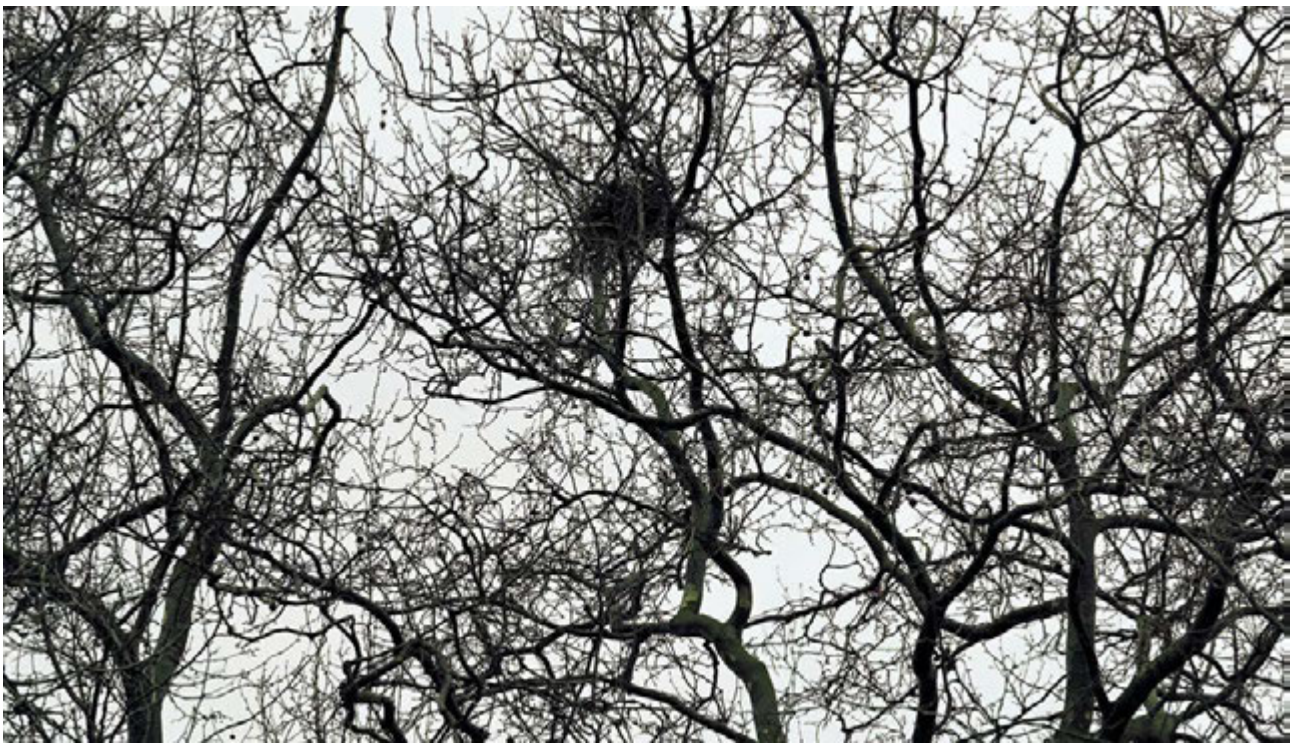
© Taryn Simon, A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII, 2008-2011, vue de l'exposition Shouting is Under Calling, Kunstmuseum Luzern, photo : Marc Latzel

" Je voulais explorer les idées de destin et d'évolution. La façon dont les forces internes du sang, l'héritage physique et psychologique, entrent en conflit avec les forces externes liées au territoire, au pouvoir, aux circonstances ou à la religion. [...] Je m'intéresse à la façon dont les histoires sont enregistrées et par là même interprétées, manipulées." – Taryn Simon

" *A Living Man Declared Dead and Other Chapters I-XVIII* a été réalisée sur une période de quatre ans (2008-2011) pendant laquelle Taryn Simon a voyagé à travers le monde pour recueillir des histoires associées à différentes lignées. Dans chacun des dix-huit « chapitres » qui composent l'œuvre, les forces extérieures, liées à des questions de territoire, de pouvoir, de circonstances et de religion, se heurtent à celles, intérieures, des héritages physiques et psychologiques."

" L'œuvre de Taryn Simon (née en 1975) est le résultat d'une recherche méticuleuse guidée par des systèmes de catégorisation et par la précarité de la survie. Artiste multidisciplinaire qui a travaillé avec la photographie, le texte, le film, la sculpture et la performance, Taryn Simon attire notre attention sur les marges du pouvoir, là où le contrôle, les ruptures et les contours de sa construction deviennent visibles. Elle nous révèle l'espace imperceptible qui existe entre la parole et le monde visuel, un espace dans lequel se construisent de multiples vérités et phantasmes et où émergent l'interprétation et la désorientation. La réalisation technique, physique et esthétique de ses projets est le reflet du contrôle et du pouvoir qui sont les thèmes mêmes de son œuvre. En convoquant souvent la forme de l'archive, Taryn Simon donne l'illusion de l'ordre à la nature chaotique et indéterminée de ses sujets. "

Sources : citation de Taryn Simon tirée de Claire Guillot, "Taryn Simon dissèque en images les liens du sang", *Le Monde*, 31.5.11, p.22 ; communiqué de presse, Kunstmuseum Luzern



© Axel Hütte, Geäst 1, Germany, 2009, tirage Ditone print, 155x255 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch

NOUVELLES EXPOSITIONS

Axel Hütte. Far away – on the road

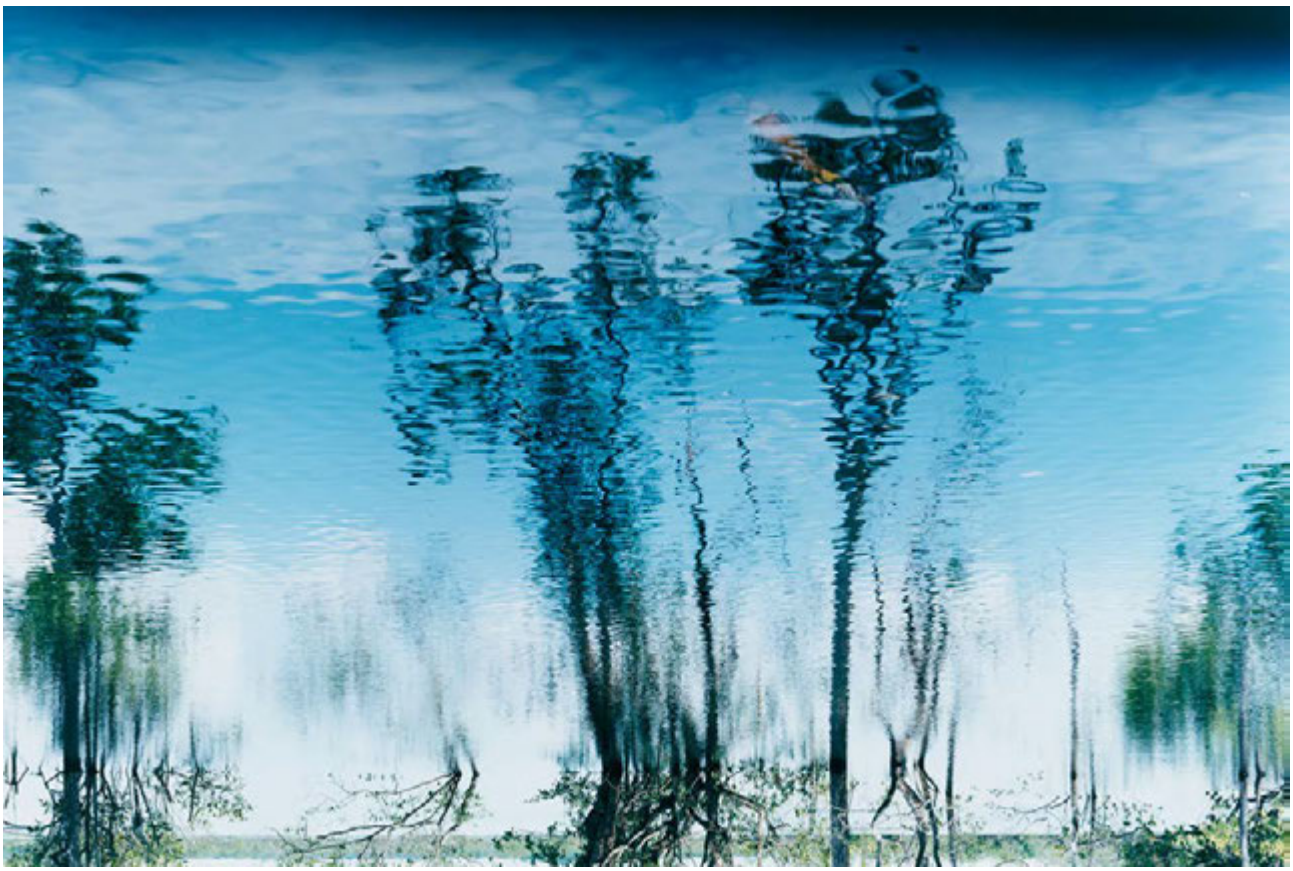
Museum Franz Gertsch, Burgdorf, 24.03. – 26.08.2018
www.museum-franzgertsch.ch

L'exposition *Unterwegs – in der Ferne* (En chemin – au loin) présente vingt-cinq œuvres d'Axel Hütte (1951, DE) réalisées de 1998 à 2017 ; c'est la seconde exposition personnelle de l'artiste dans un musée suisse après celle du Fotomuseum Winterthur en 1997. Le parcours est essentiellement thématique et formel, ce qui permet d'apprécier la cohérence du travail de l'artiste sur ces vingt dernières années à travers ses superbes paysages naturels ou construits, de jour comme de nuit, ainsi que ses images d'architectures.

Axel Hütte a voyagé sur les sept continents, muni de son appareil photographique de grand format équipé de plans-films argentiques. Son travail n'est pas documentaire et pourrait être comparé par certains aspects aux approches picturales de l'impressionnisme et du romantisme. L'artiste est particulièrement attentif aux phénomènes de la perception et aux impressions produites par les motifs formels, entre planéité et profondeur, surface et espace, et par les effets de lumière et d'atmosphère liés aux conditions climatiques. Les structures formelles, naturelles ou architecturales, sont des éléments de composition pour ses cadrages soigneusement choisis après une longue observation des sujets. Le photographe apprécie les prises de vue en pose longue (jusqu'à 40 minutes pour les vues nocturnes de métropoles) et ne fait pas appel à la retouche numérique. Le but d'Axel Hütte est essentiellement de traduire en images sa sensation subjective d'un paysage ou d'un moment vécu sublime. Il se dégage de l'ensemble de ses œuvres une sérénité, un calme silencieux empreint de poésie, en particulier dans les photographies comprenant des reflets. Derrière la simplicité apparente de certaines compositions se lit la complexité du monde.
Nassim Daghighian

Curatrice : Anna Wesle, avec la participation de l'artiste et de sa collaboratrice Katlen Hewel.

Axel Hütte est né en 1951 à Essen et a étudié la photographie à la Kunstakademie de Düsseldorf auprès de Bern et Hilla Becher ; il vit et travaille entre Düsseldorf et Berlin. Depuis 1979, il expose son travail au niveau international ; en 2017, une importante rétrospective en deux parties lui a été consacrée par deux institutions allemandes, le Museum Kunstpalast à Düsseldorf et le Josef Albers Museum Quadrat à Bottrop.



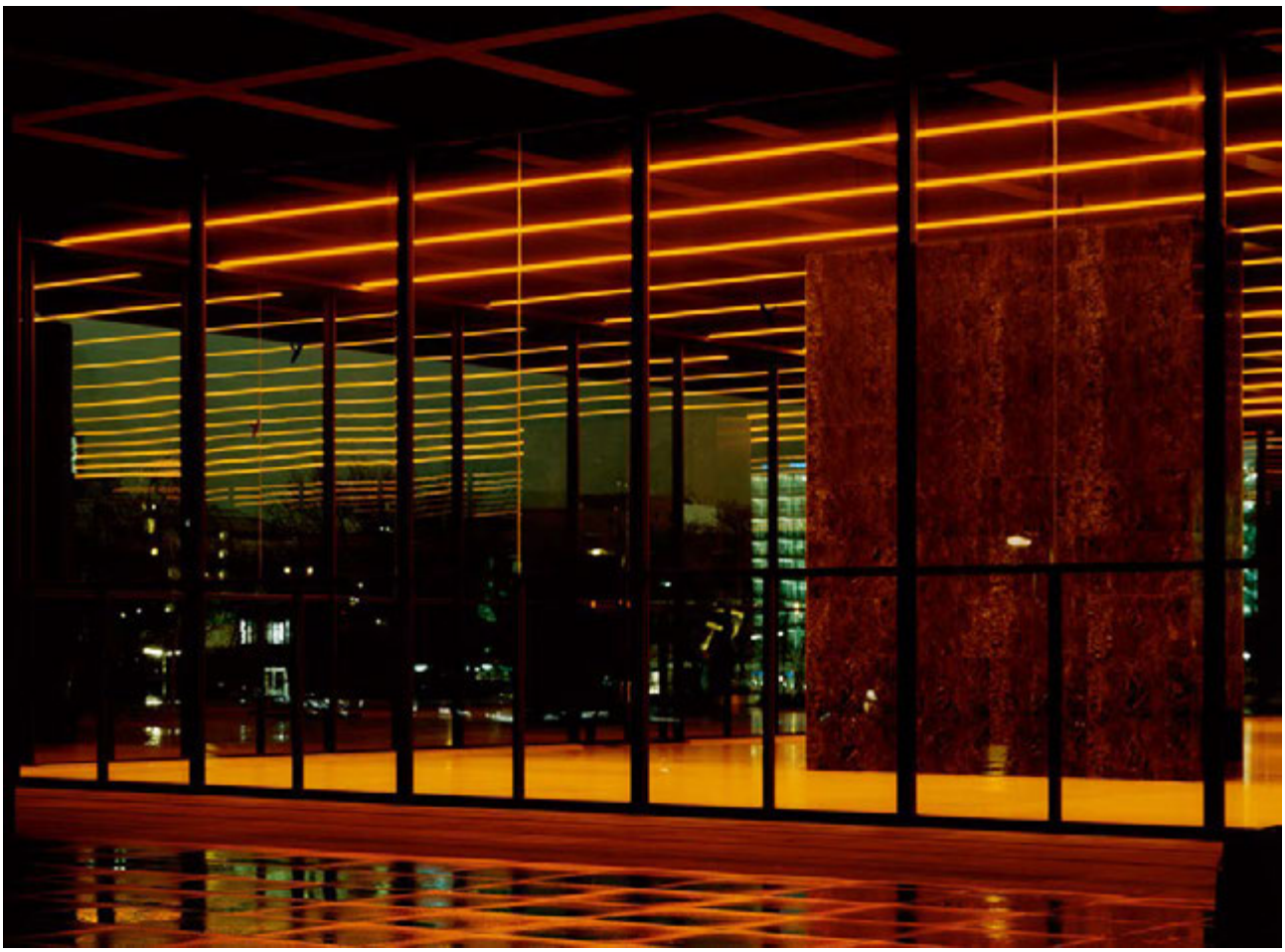
© Axel Hütte, San Fernando de Atabapo, Venezuela, 2007, c-print, 172x237 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Griethausen, Brücke 2, Germany, 1999, c-print, 157x294 cm, détail. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Griethausen, Brücke 2, Germany, 1999, c-print, 157x294 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Berlin, Nationalgalerie 2, Germany, 2001 / 2016, c-print, duratrans, 157x257 cm, détail. Courtesy Museum Franz Gertsch



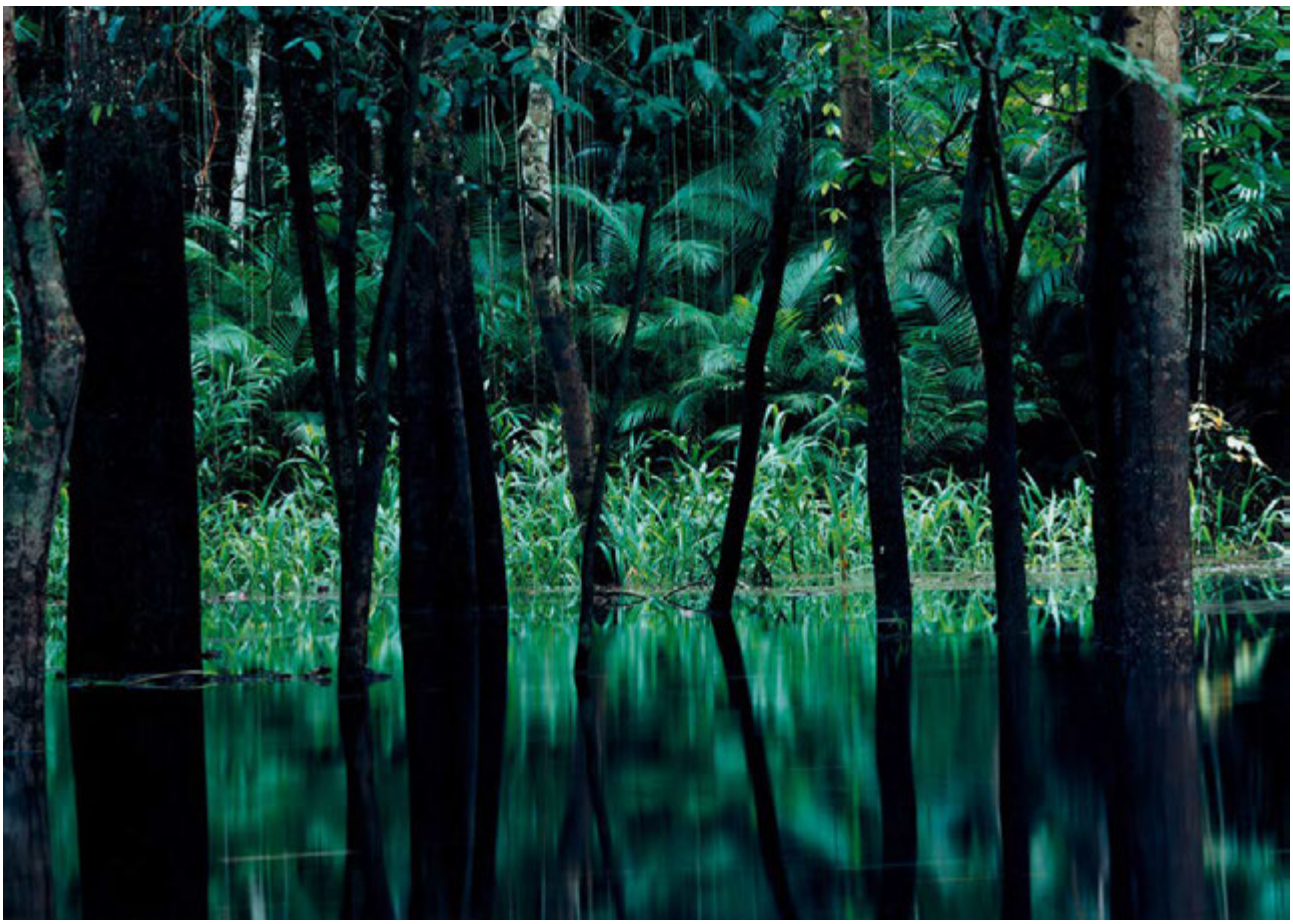
© Axel Hütte, Berlin, Nationalgalerie 2, Germany, 2001 / 2016, c-print, duratrans, 157x257 cm. Courtesy Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Danum Valley 1, Borneo, 2008, tirage Ditone, 226x156 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Paradise Bay, Antarctic, 2017, tirage pigmentaire, 115x135 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Rio Negro 2, Brazil, 1998, c-print, 187x237 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Underworld 1, Mexico, 2008, c-print, 182x242 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Fukuoka, Japan, 2013, c-print, duratrans, 145x115 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Toronto 1, Canada, 2016, tirage n/b, Ortho film, 72.8x100 cm. Courtesy de l'artiste et du Museum Franz Gertsch



© Elina Brotherus, Broom, 2018, tirage pigmentaire, 50x66 cm, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm. Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018



© Elina Brotherus, Carry and levitate, 2018, 120x90 cm, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm. Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENTS 3

NOUVELLES EXPOSITIONS 24

EXPOSITIONS EN COURS 58

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Depuis une vingtaine d'années, elle s'implique dans la promotion de la création actuelle.



© Elina Brotherus, Denk mit, 2018, de la série One Minute Sculpture with Erwin Wurm. Courtesy of the artist & Galleria Heino, Helsinki – Photo Basel 2018

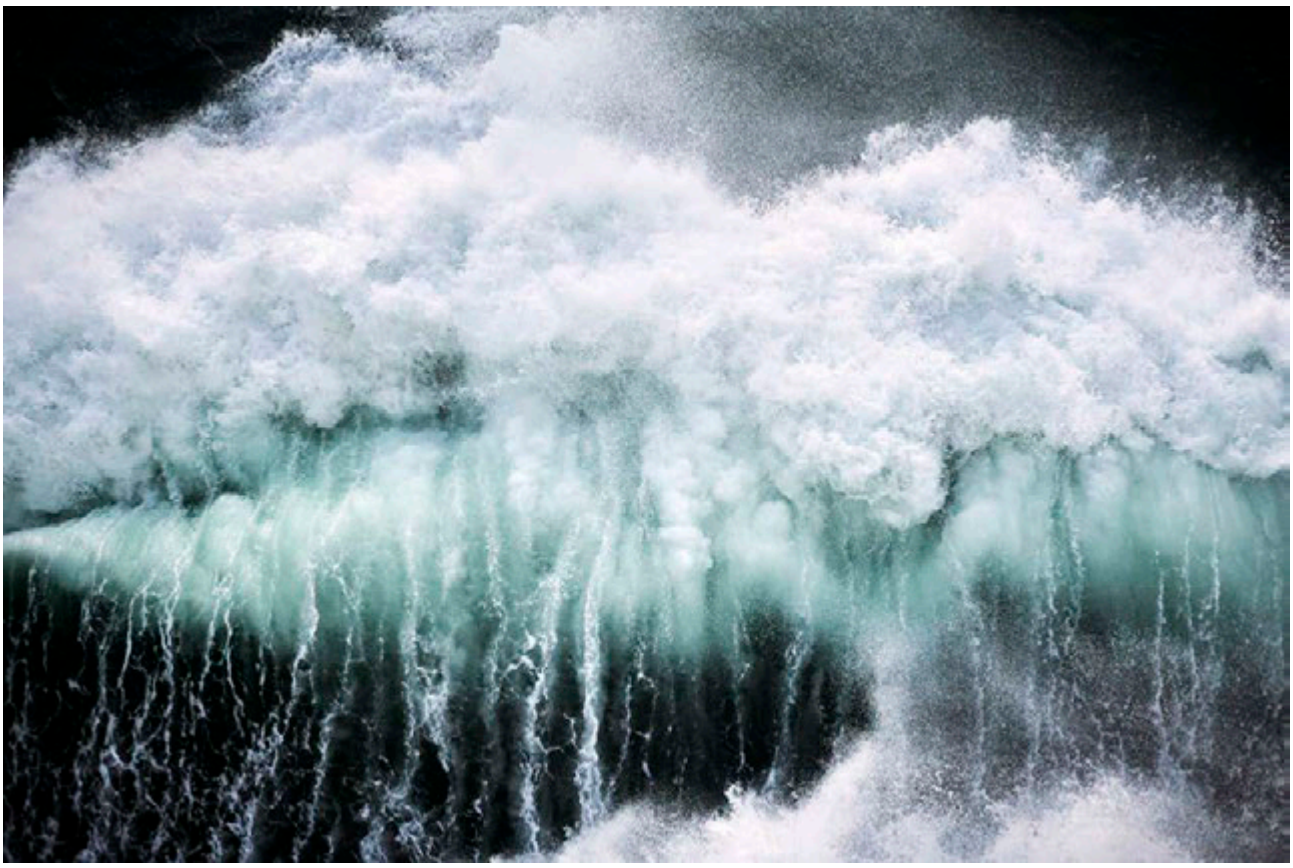
FOCUS – Photo Basel

Les photographies performatives et ludiques d'Elina Brotherus (1972, FI) – issues de sa récente série *One Minute Sculpture with Erwin Wurm* – sont exposées à Photo Basel, qui propose une belle 4ème édition. Créée en 2015 et faisant partie des nombreuses foires parallèles d'Art Basel (le *off*), Photo Basel a été conçue cette année en collaboration avec le curateur suisse Daniel Blochwitz. Trente-cinq exposants issus de douze pays sont réunis pour présenter plus de 110 artistes, soit 450 œuvres. Quelques galeries proposent des artistes émergents, notamment Fabian Unternährer (1981, CH).

Un nouveau secteur a vu le jour (peut-être inspiré de Frieze Masters à Londres), le Master Cabinet qui présente des photographies *vintage* ou classiques du 20e siècle illustrant des moments-clés de l'histoire du médium. Un concours a été créé cette année, le Alpa Award, afin de récompenser l'un des artistes exposés. Pour les passionnés de livres, la foire accueille les 35 ouvrages sélectionnés lors des derniers Paris Photo Aperture PhotoBook Awards.

Des rencontres avec le public sont également organisées, notamment " Women in the art industry " le 15 juin à 16h30 avec cinq invitées du monde de l'art : Sarah Girard, Directrice de Journées photographiques de Bienne, Valérie Fougeirol, curatrice indépendante ; Anna Patricia Kahn, directrice de la °CLAIRbyKahn Gallery fondée à Munich et Judith Peyrat, directrice de la galerie Baudoin Lebon, Paris.
Nassim Daghighian

→ Photo Basel, Volkshaus Basel, Bâle, 12.06. – 17.06.2018, www.photo-basel.com



© Fabian Unternährer, At Sea n°3, 2016, tirage pigmentaire, 110x165 cm. Courtesy Galerie Esther Woerdehoff, Paris – Photo Basel 2018

Galeries participant à Photo Basel :

&CO119 - Paris, France ; Baudoin Lebon - Paris, France ; Galerie Baudelaire - Anvers, Belgique ; Bildhalle - Zurich, Suise ; Camara Oscura - Madrid, Espagne ; Carlos Carvalho Arte Contemporanea - Lisbon, Portugal ; Caroline O'Breen - Amsterdam, Pays-Bas ; Galerie Catherine et André Hug - Paris, France ; °CLAIRbyKahn gallery - Zurich, Suisse ; Dorothée Nilsson Gallery - Berlin, Allemagne ; Galerie Esther Woerdehoff - Paris, France ; Fabian & Claude Walter Galerie - Zurich, Suisse ; Flatland - Amsterdam, Pays-Bas ; Fontana - Amsterdam, Pays-Bas; Galerija Fotografija - Ljubljana, Slovénie ; Galleria Heino - Helsinki, Finlande ; Ibasho Gallery - Anvers, Belgique ; Ilex Gallery - Rome, Italie ; Ira Stehmann Fine Art - Munich, Allemagne ; Kahmann Gallery - Amsterdam, Pays-Bas ; Kana Kawanishi - Tokyo, Japon ; La Basla Arte - Bogota, Columbie ; Mimmo Scognamiglio artecontemporanea - Milan, Italie ; Only Photography / Roland Angst - Berlin, Allemagne ; Persiehl & Heine - Hamburg, Allemagne; Galerie Peter Sillem - Frankfurt, Allemagne ; Photon - Ljubljana, Slovénie ; Prince House Gallery - Mannheim, Allemagne ; The Ravesteijn Gallery - Amsterdam, Pays-Bas ; Galerie Springer - Berlin, Allemagne ; Galerie STP - Greifswald, Allemagne ; Susanne Albrecht - Berlin, Allemagne ; Galerie Monika Wertheimer - Oberwil/Basel, Suisse ; Aperture - New York, USA ; Hartmann Projects - Stuttgart, Allemagne.

Quelques artistes exposés :

Balthasar Burkhard, Edward Burtynsky, Stephen Shore, Erwin Olaf, Lee Miller, Robert Capa, Antanas Sutkus, Sascha Weidner, Fabian Unternährer, Tokyo Rumando, Albarran Cabrera, Elina Brotherus, Roger Ballen, Daniel Blaufuks, Jessica Backhaus, Tatiana Macedo, Laurence Aegerter, Withoi Worms, Philippe Halsman, Thomas Dworzak, Karlheinz Weinberger, Sonja Braas, Paolo Ventura, Robert Polidori, Boris Gaberscik, Radenko Milak & Roman Uranjek, Mikiko Hara, Jeanloup Sieff, Albert Watson, Takshi Suzuki, Juan Osorno, Aaron Siskind, Kazuo Kitai, Joseh Sterling, Ljubodrag Andric, Sarah Moon, Frank Mädler, Gerhard Vormwald, Alinka Echeverria, Georges Rousse, Christopher Thomas, Ute und Werner Mahler, Christopher Thomas, Jan Banning.

Source : dossier de presse



© Sascha Weidner, Trial II, 2008, tirage pigmentaire, 40x40 cm, de la série Am Wasser Gebaut. The Estate of Artist Sascha Weidner. Courtesy Dorothée Nilsson Gallery, Berlin – Photo Basel 2018



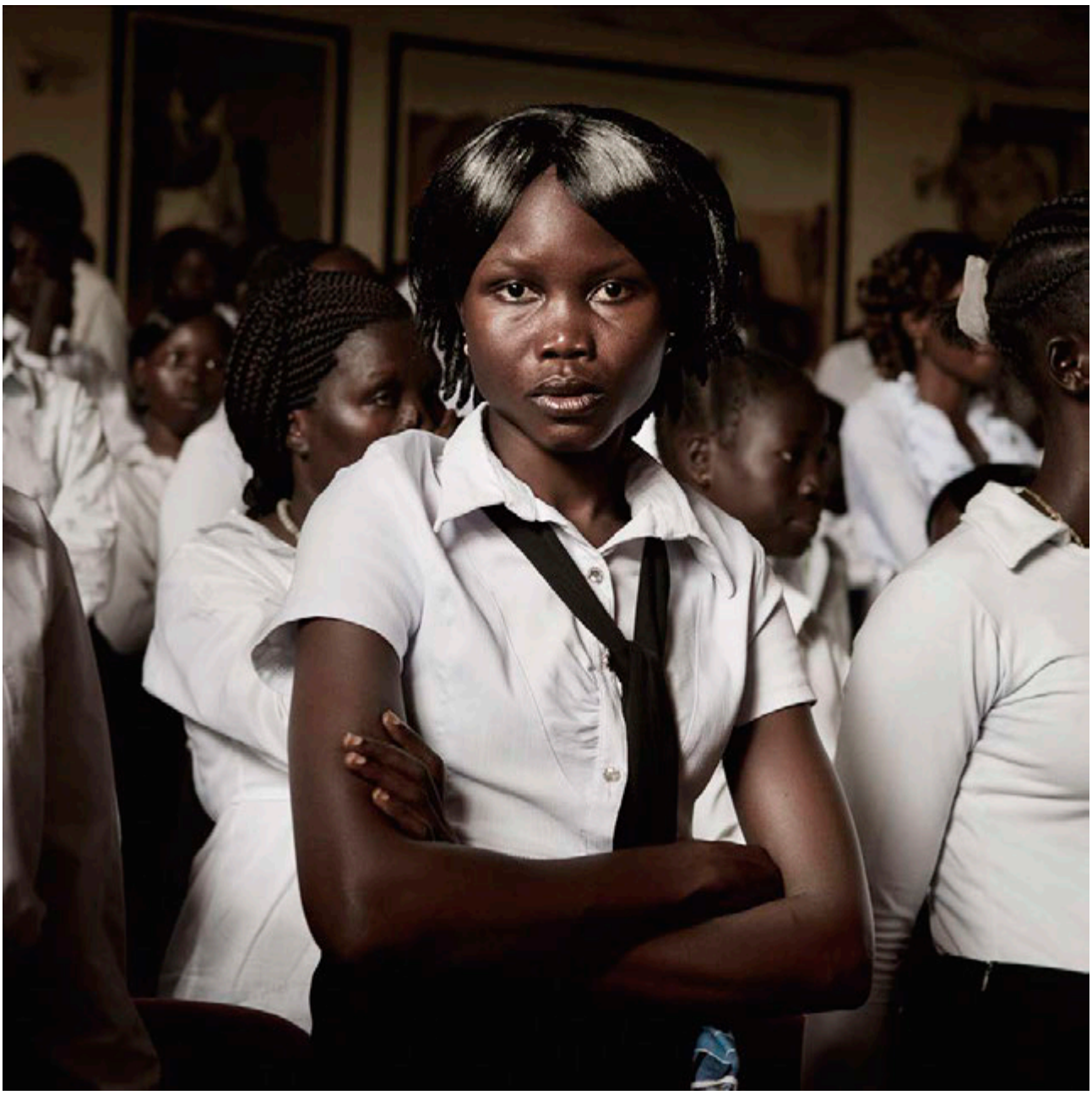
© Ayana V. Jackson, Labouring under the sign of the future, 2017. Courtesy of the artist & Baudoin Lebon, Paris – Photo Basel 2018



© Jacquie Maria Wessels, Garage Stills #10, 2014. Courtesy of the artist & Galerie Baudelaire, Anvers – Photo Basel 2018



© Johanna-Maria Fritz, Iceland, 2015, tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle, 100x100 cm. Courtesy of the artist & Monika Wertheimer, Oberwil/Basel – Photo Basel 2018



© Alinka Echeverria, Anthem, de la série Becoming South Sudan, 2011. Courtesy of the artist & Ravestijn Gallery, Amsterdam – Photo Basel 2018



© Julia Fullerton-Batten, Ophelia, de la série Old Father Thames, 2018, c-print, 102x137 cm. Courtesy of the artist and Camara Oscura Galeria de Arte, Madrid – Photo Basel 2018



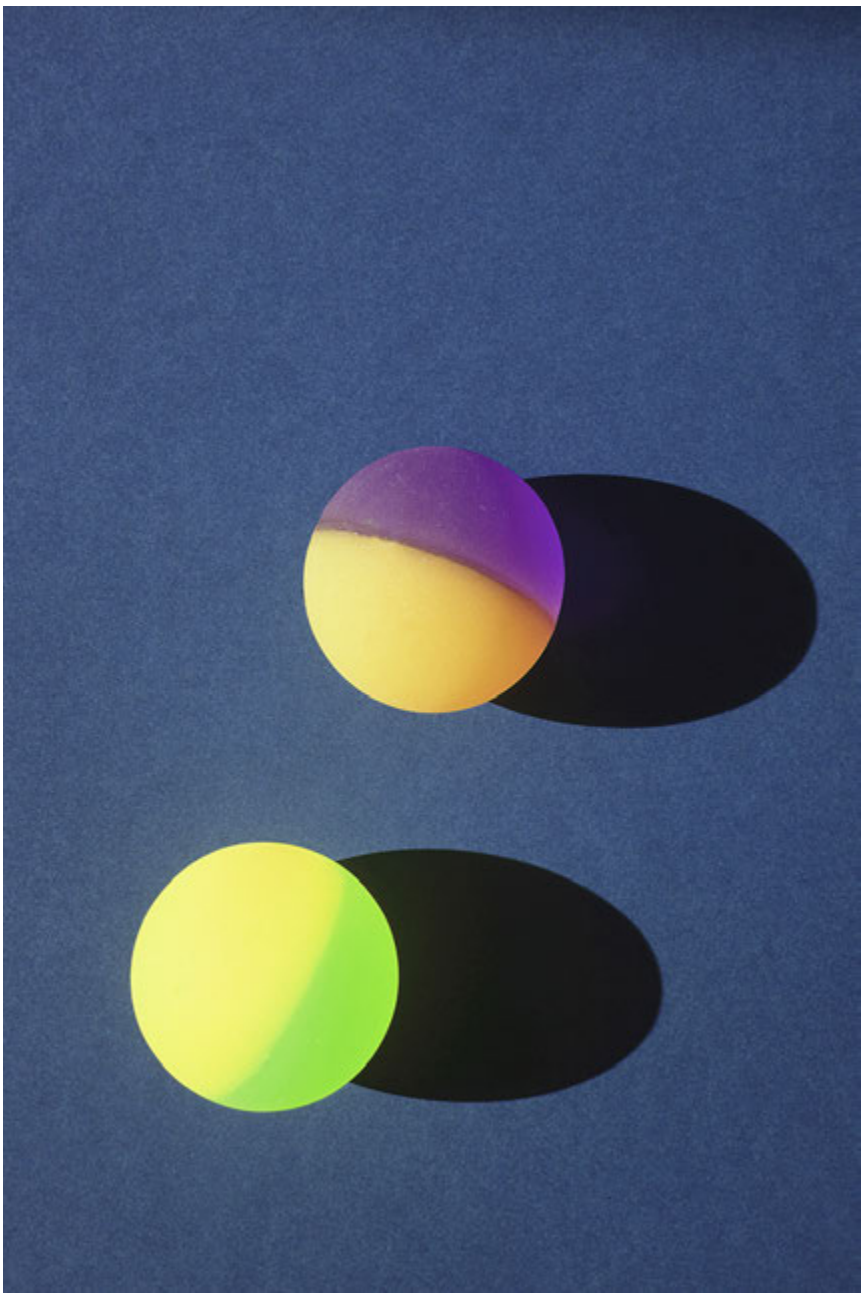
© Erwin Olaf, Huai Hai, Portrait #1, de la série Shanghai, 2017, tirage pigmentaire d'archive, 75x56 cm and 120x90 cm. Courtesy of the artist & Flatland Gallery, Amsterdam – Photo Basel 2018



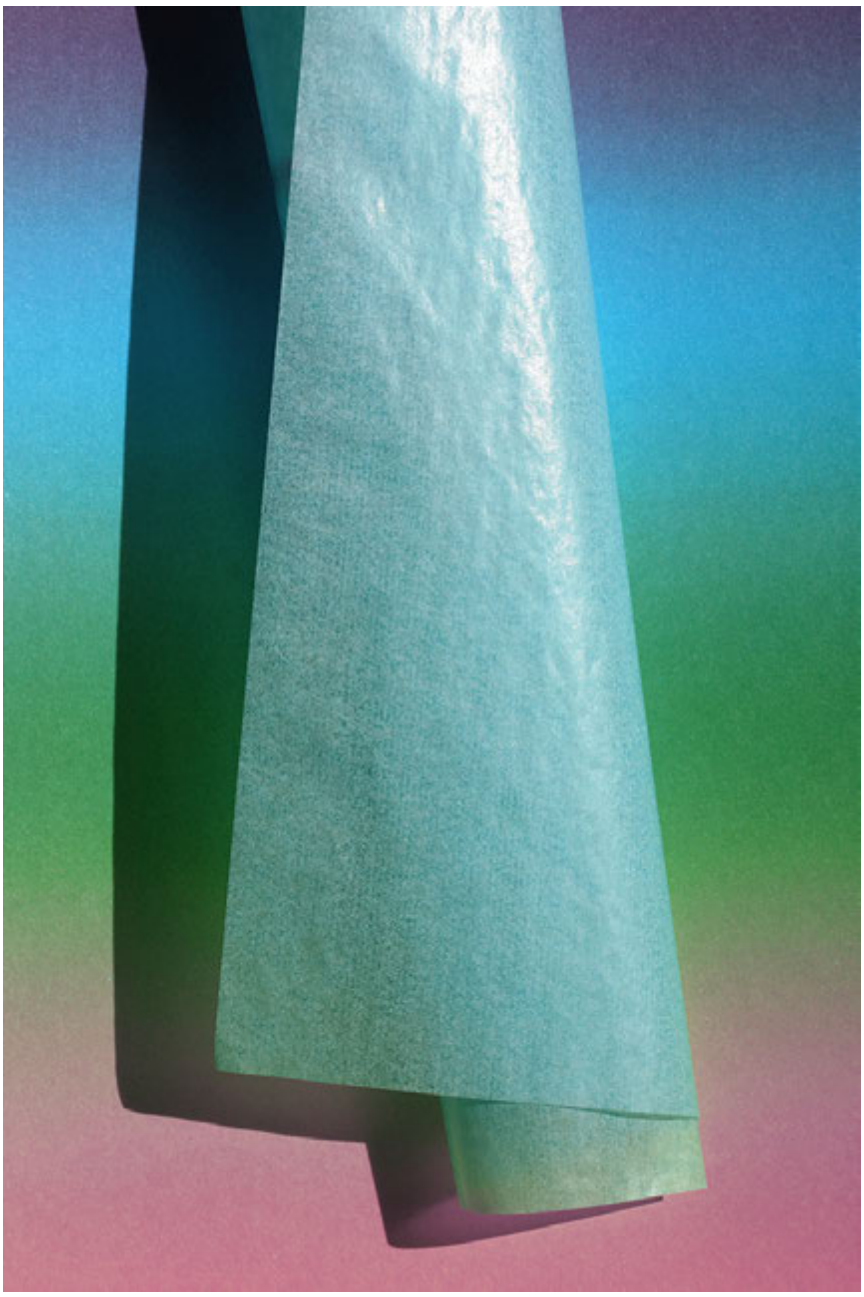
© Tom Benson, de la série Someone like you 1/9, 2017, tirage pigmentaire, 48x38 cm. Courtesy of the artist & Galerie Susanne Albrecht, Berlin – Photo Basel 2018



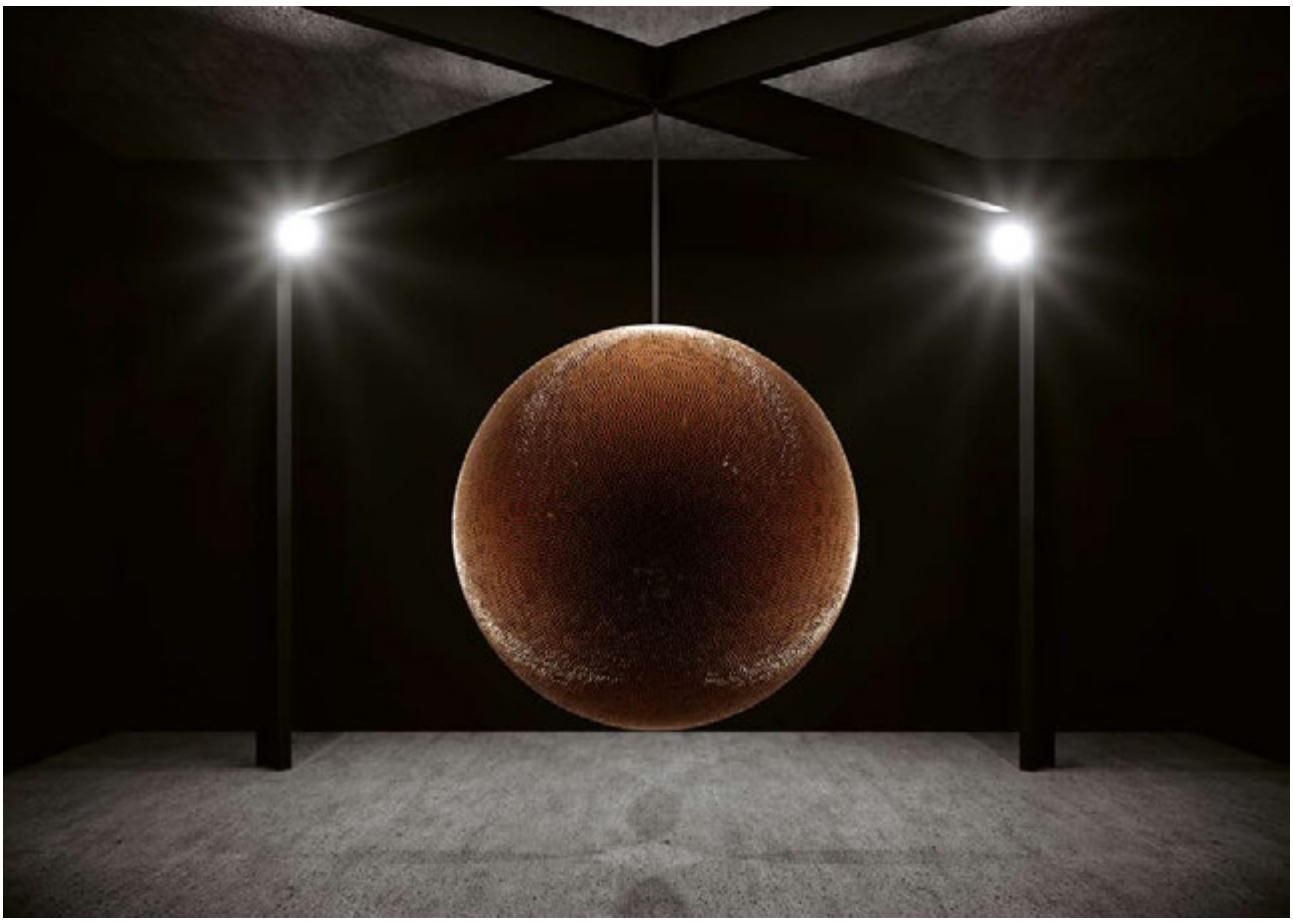
© Tom Benson, de la série Someone like you 6/9, 2017, tirage pigmentaire, 48x38 cm. Courtesy of the artist & Galerie Susanne Albrecht, Berlin – Photo Basel 2018



© Jessica Backhaus, Planets, 2016. Courtesy of the artist and Carlos Carvalho Arte Contemporanea, Lisbonne – Photo Basel 2018



© Jessica Backhaus, You Will See, 2015. Courtesy of the artist and Carlos Carvalho Arte Contemporanea, Lisbonne – Photo Basel 2018



© Robert Longo, Death Star II, 2017-2018. Courtesy of the artist & Metro Pictures / Thaddaeus Ropac – Art Basel 2018 : Unlimited

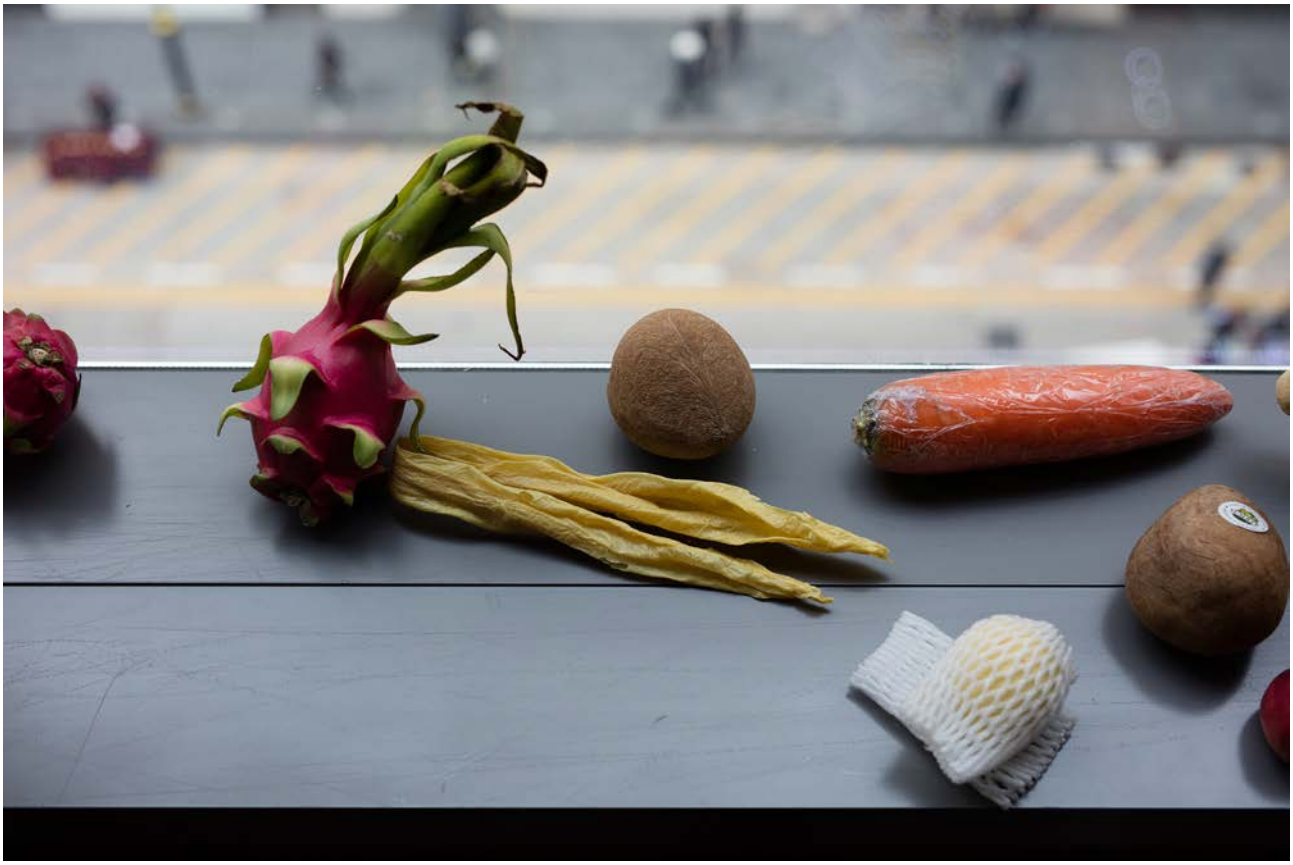
ÉVÉNEMENTS

Art Basel
Messe Basel, Bâle, 14.06. – 17.06.2017
www.artbasel.com

La foire Art Basel est l'événement incontournable du monde de l'art : artistes contemporains, galeristes, collectionneurs et personnalités du champ culturel se rencontrent chaque année à Bâle. Pour cette édition 2018, 290 galeries internationales triées sur le volet présentent l'art des 20ème et 21ème siècles, soit environ 4'000 artistes. Seize galeries sont présentes pour la première fois, – la foire souhaitant encourager les lieux exposant de l'art émergent, – à découvrir en particulier dans le secteur Statement. D'autre part, le secteur Feature présente les travaux d'artistes établis ou historiques.
Parmi les sections incontournables de la foire, je recommande de découvrir en priorité les œuvres et installations de grands formats, les vidéos et les performances présentées dans le secteur Unlimited, sous le commissariat de Gianni Jetzer, curateur au Hirshhorn Museum & Sculpture Garden à Washington D.C. Cette années, 71 projets sont présentés avec notamment des œuvres de : Matthew Barney, Yto Barrada, Daniel Buren, Horia Damian, Camille Henrot, Jenny Holzer, Mark Leckey, Lee Ufan, Inge Mahn, Lygia Pape, Jon Rafman, Michael Rakowitz, Nedko Solakov, Martine Syms, Barthélémy Toguo et Yu Hong.
On peut également se balader en ville de Bâle en suivant la section Parcours avec 23 œuvres *in situ* – sculptures, interventions et performances – réalisées par des artistes de renommée internationale et sélectionnées par Samuel Leuenberger, fondateur de l'espace d'exposition SALTS à Birsfelden. En 2018, Thomas Struth a exploré l'univers des images scientifiques et chirurgicales ainisi que la tradtion des *memento mori* dans sa série de 10 photographies intitulée *Animals* et installée dans la Erste Kirche Christi.
Art Basel est l'événement le plus important du marché de l'art international. La foire a été créée en 1970. Bien que la section Photographie (1989-1993) n'existe plus, le médium est très présent dans les stands des galeries d'art contemporain, comme l'on peut déjà le constater en parcourant le catalogue en ligne (lien).
Nassim Daghighian



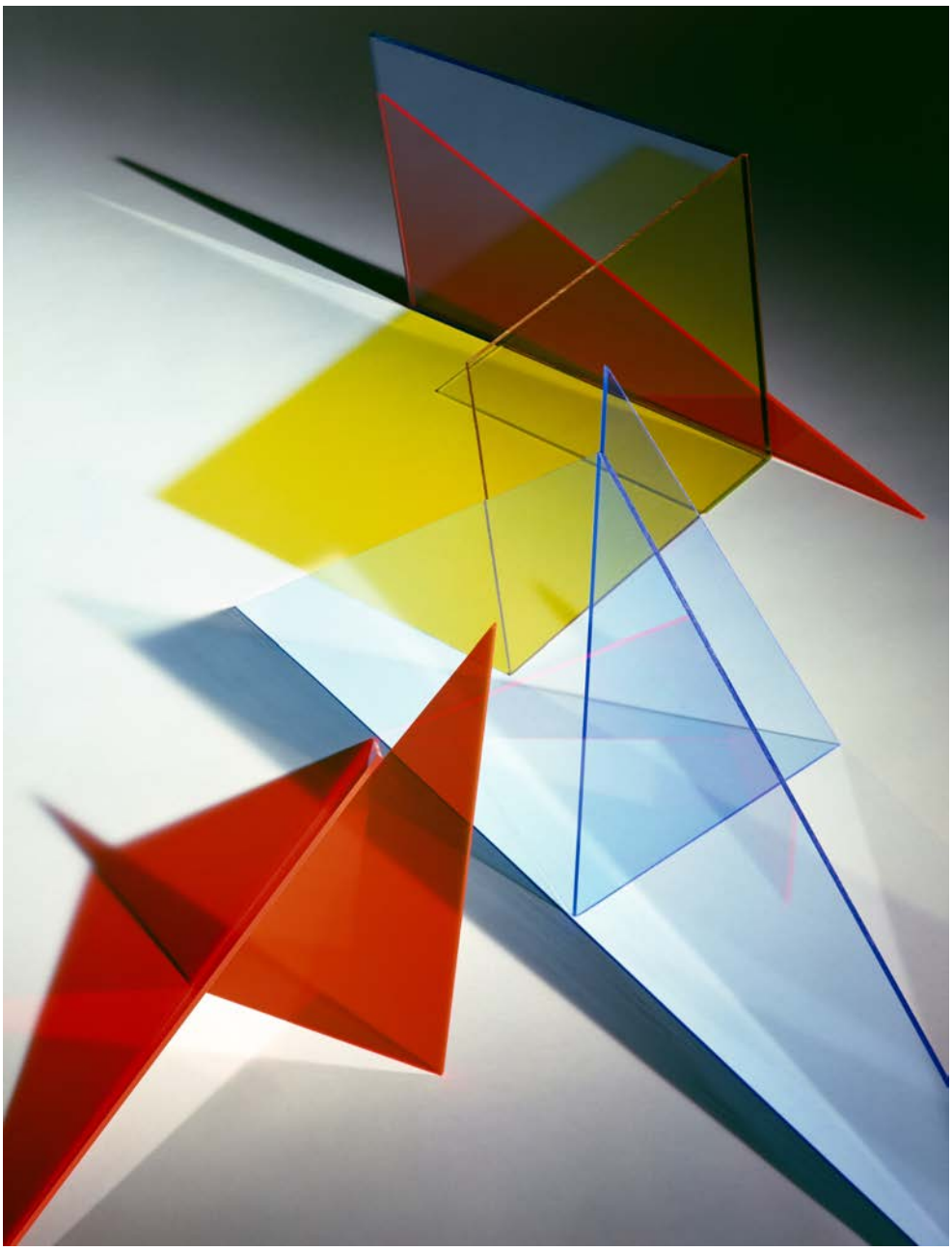
© Thomas Struth, de la série Animals, 2018. Courtesy of the artist & Marian Goodman Gallery – Art Basel 2018 : Parcours



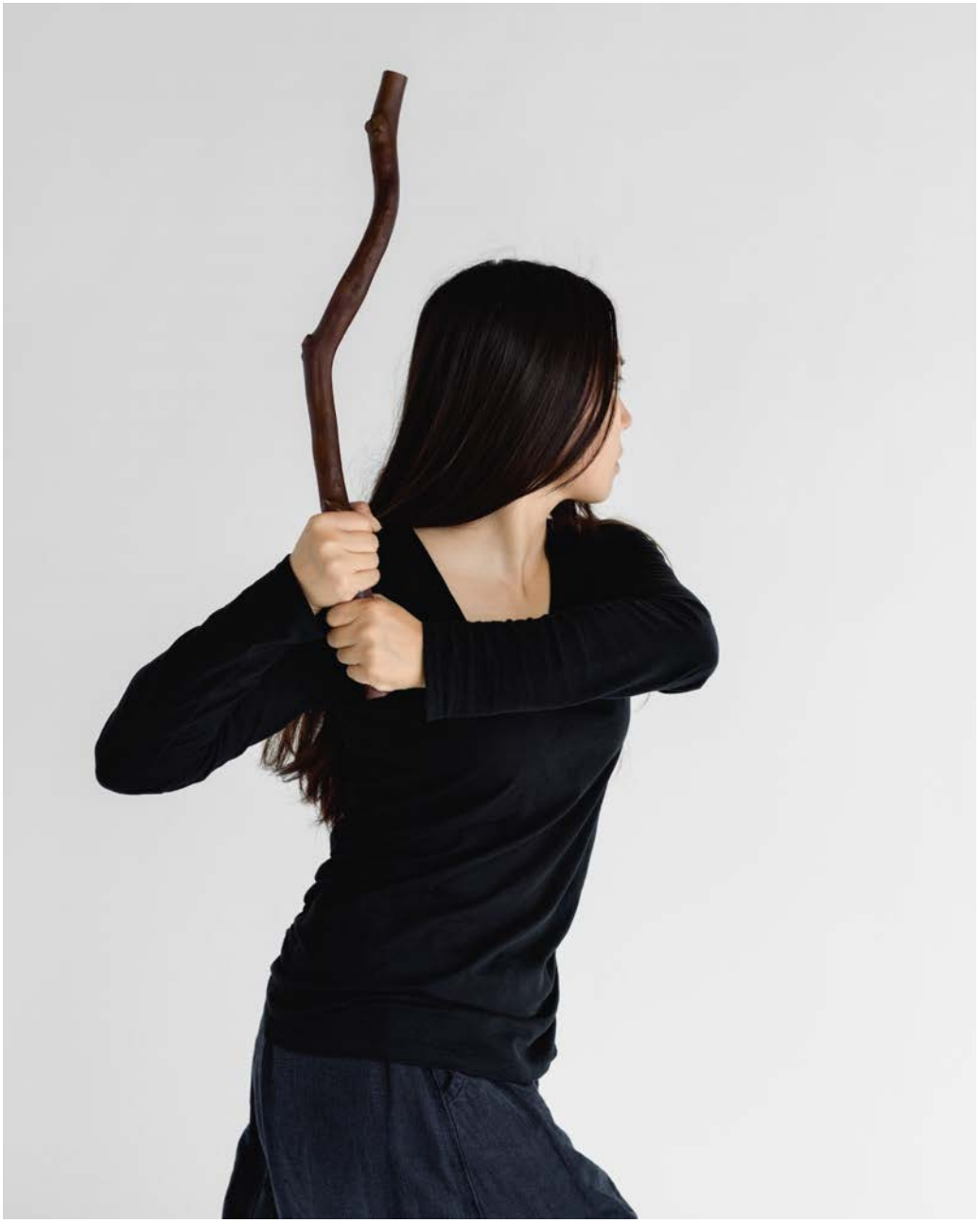
© Wolfgang Tillmans, Hong Kong still life, 2018, tirage pigmentaire, 72.6x100 cm. Courtesy of the artist & Galerie Buchholz, Cologne – Art Basel 2018



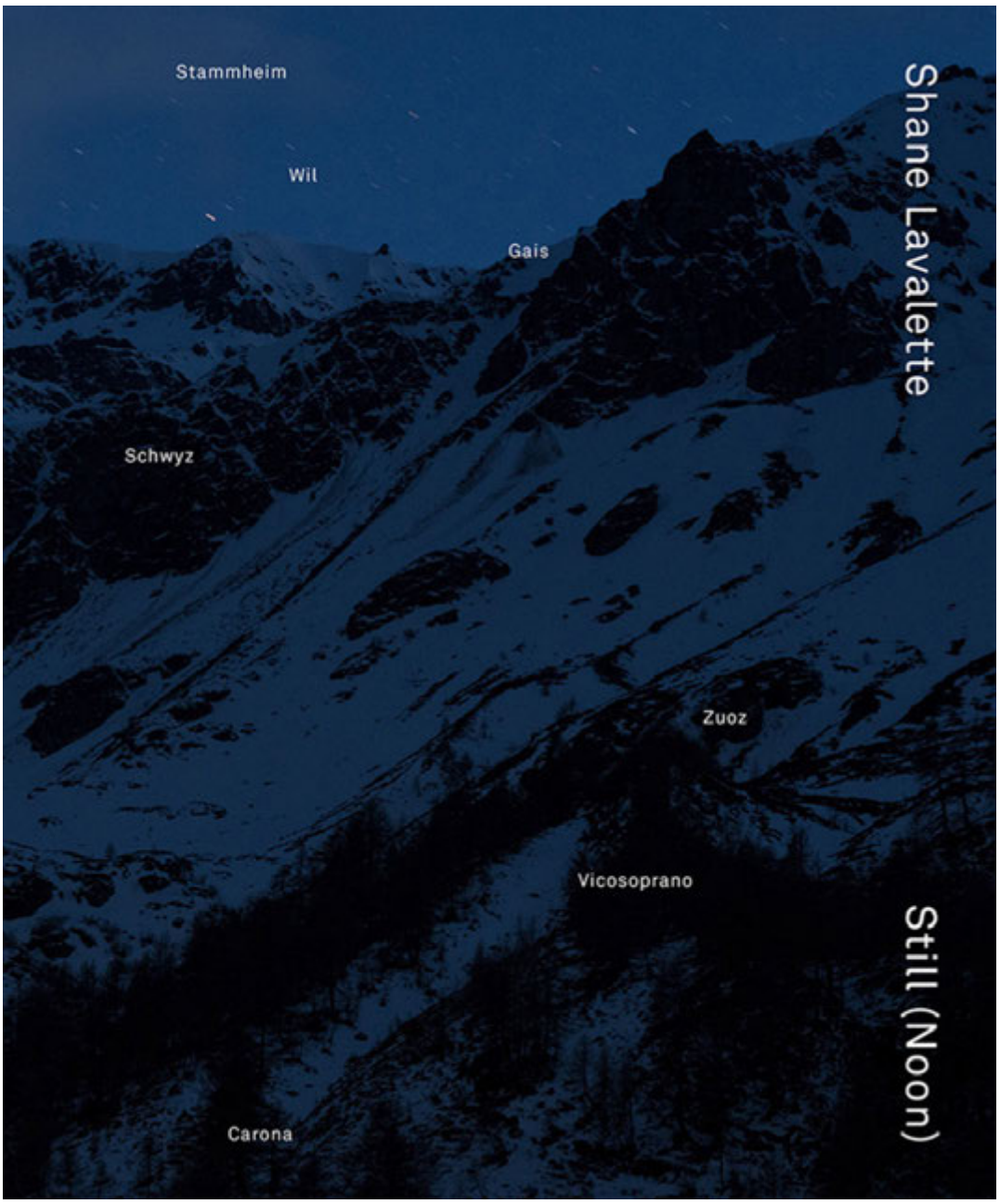
© Valérie Belin, Lady Round Brush, de la série Painted Ladies, 2017, tirage pigmentaire, 173x130 cm.
Courtesy of the artist & Edwynn Houk Gallery, New York – Art Basel 2018



© Barbara Kasten, Composition 8 T, 2018, c-print digital, 160x122 cm. Courtesy of the artist & Kadel Willborn, Düsseldorf – Art Basel 2018



© Sharon Lockhart, Movement Three, de la série Nine Sticks in Nine Movements, 2018, c-print, 131.6x106.6 cm. Courtesy of the artist & neugerriemschneider, Berlin – Art Basel 2018



© Shane Lavalette, Still (Noon, Zurich, Edition Patrick Frey, 2018

I Never Read
Foire du livre d'art, Bâle, 13.06. – 16.06.2018
www.ineverread.com

La foire du livre d'art de Bâle, I Never Read, présente pour sa septième édition une centaine d'artistes, de graphistes et d'éditeurs indépendants et institutionnels, suisses comme internationaux. Le but de la foire est d'être une plateforme favorisant les liens entre texte, art contemporain, présentation artistique et livre… Cette année, les thématiques centrales sont les collections d'ouvrages ainsi que le développement de divers types de bibliothèques. Collectionner, éditer, transmettre, distribuer les livres – le rôle des éditeurs – sont des aspects souvent appropriés par les artistes dans leur méthode de travail, en particulier lors de la réalisation d'un livre d'artiste, lorsque ces différentes actions sont intimement liées. Le rôle des bibliothèques privées et publiques à l'ère post-digitale sera également interrogé lors de cette édition de I Never Read.

Source : communiqué de presse

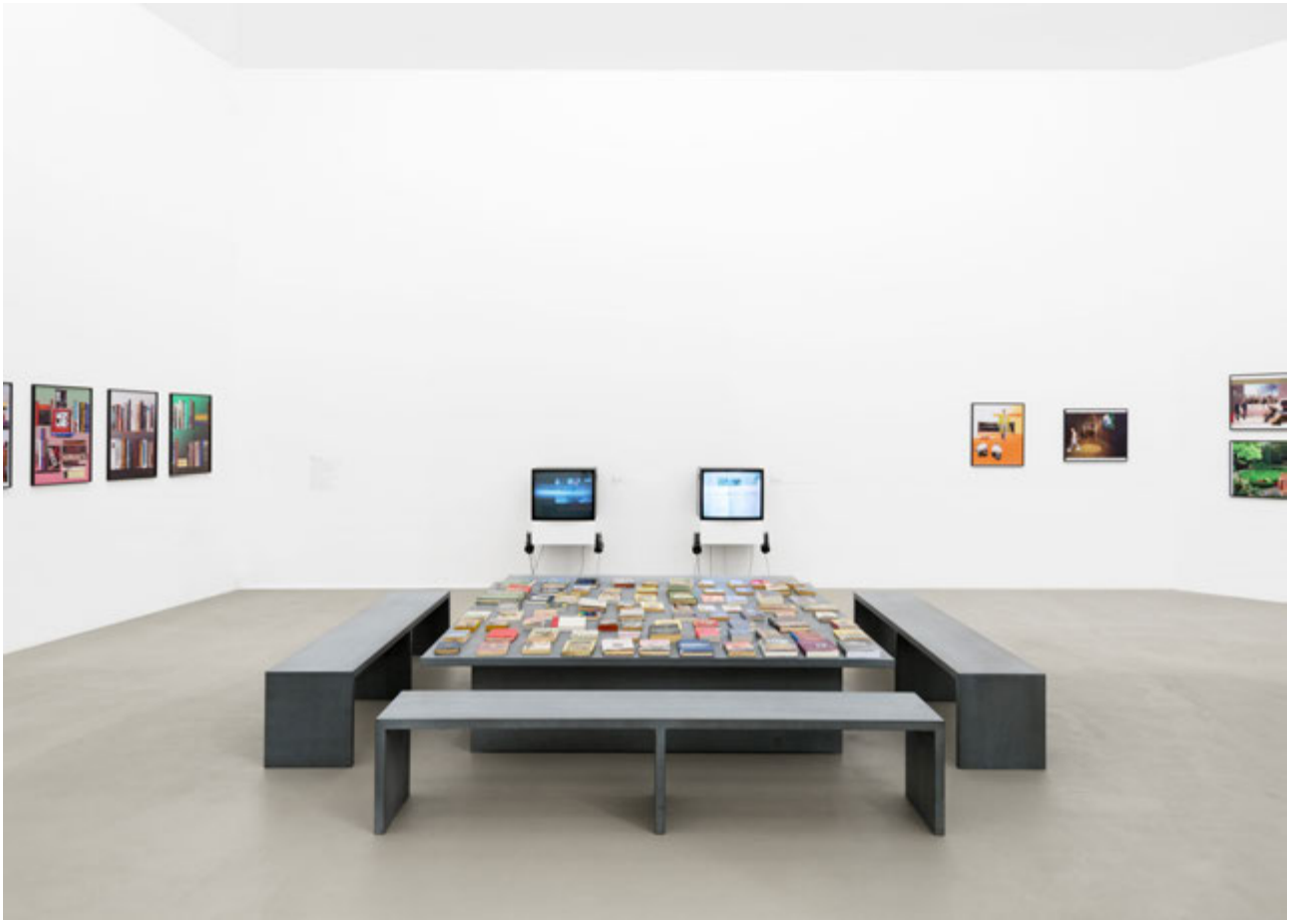


© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games
Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018
www.kunstmuseumbasel.ch

L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.
Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).
L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? *
Nassim Daghighian

* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal #07*, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, Off the Shelf, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, Bringing the War Home – New Series, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York



© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

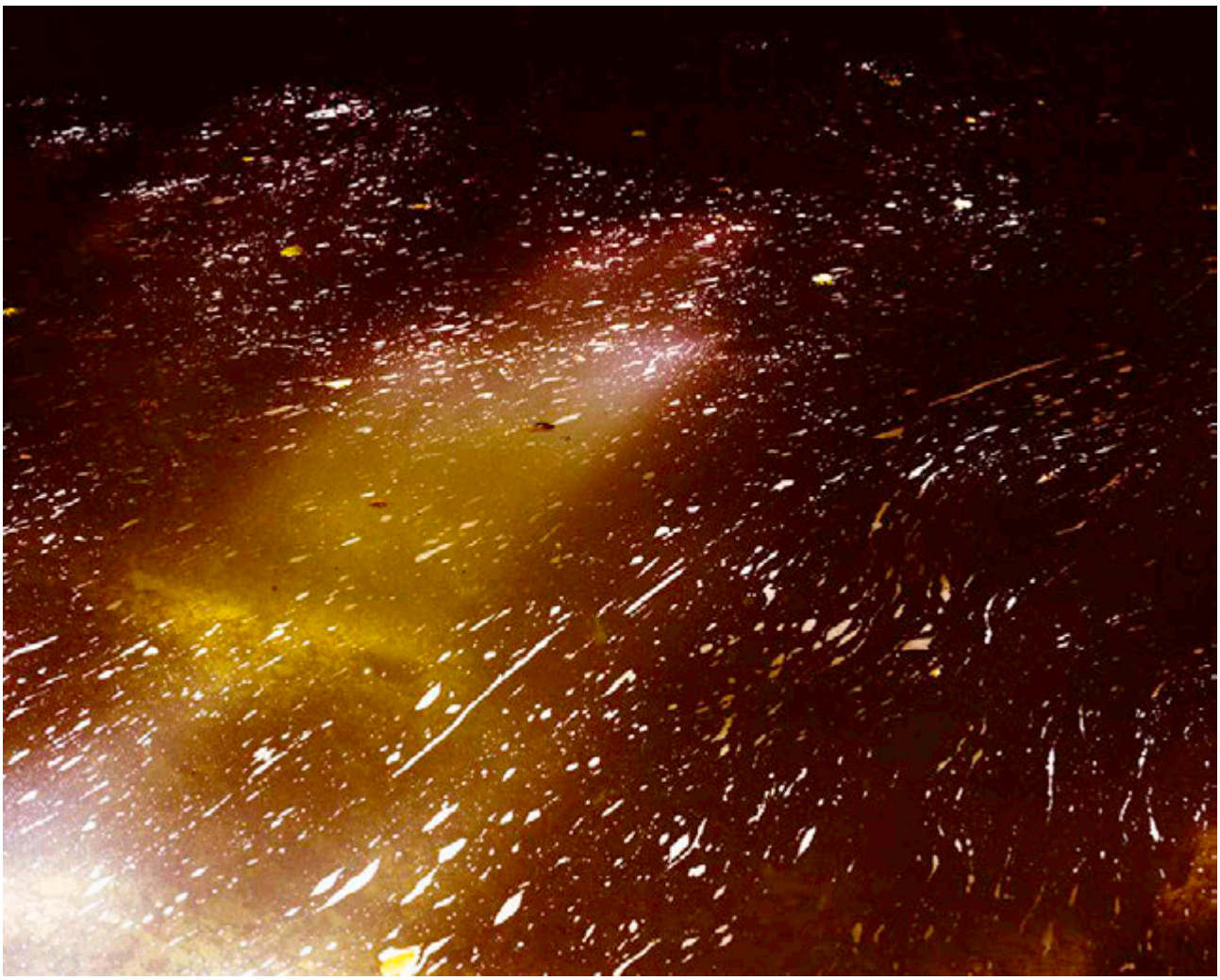
" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux.
Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse



© Marine Lanier, La Rivière, 2018, de la série Le soleil des loups. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam



© Marine Lanier, Le Lanceur, 2018, de la série Le soleil des loups. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam

SOMMAIRE

SPECIAL AMSTERDAM	Unseen, Foam, Huis Marseille	3
FESTIVALS	9PH, Brighton Photo Biennial	36
NOUVELLES EXPOSITIONS		48
EXPOSITIONS EN COURS		100

Photo-Theoria – Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015 (72 numéros).

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés.

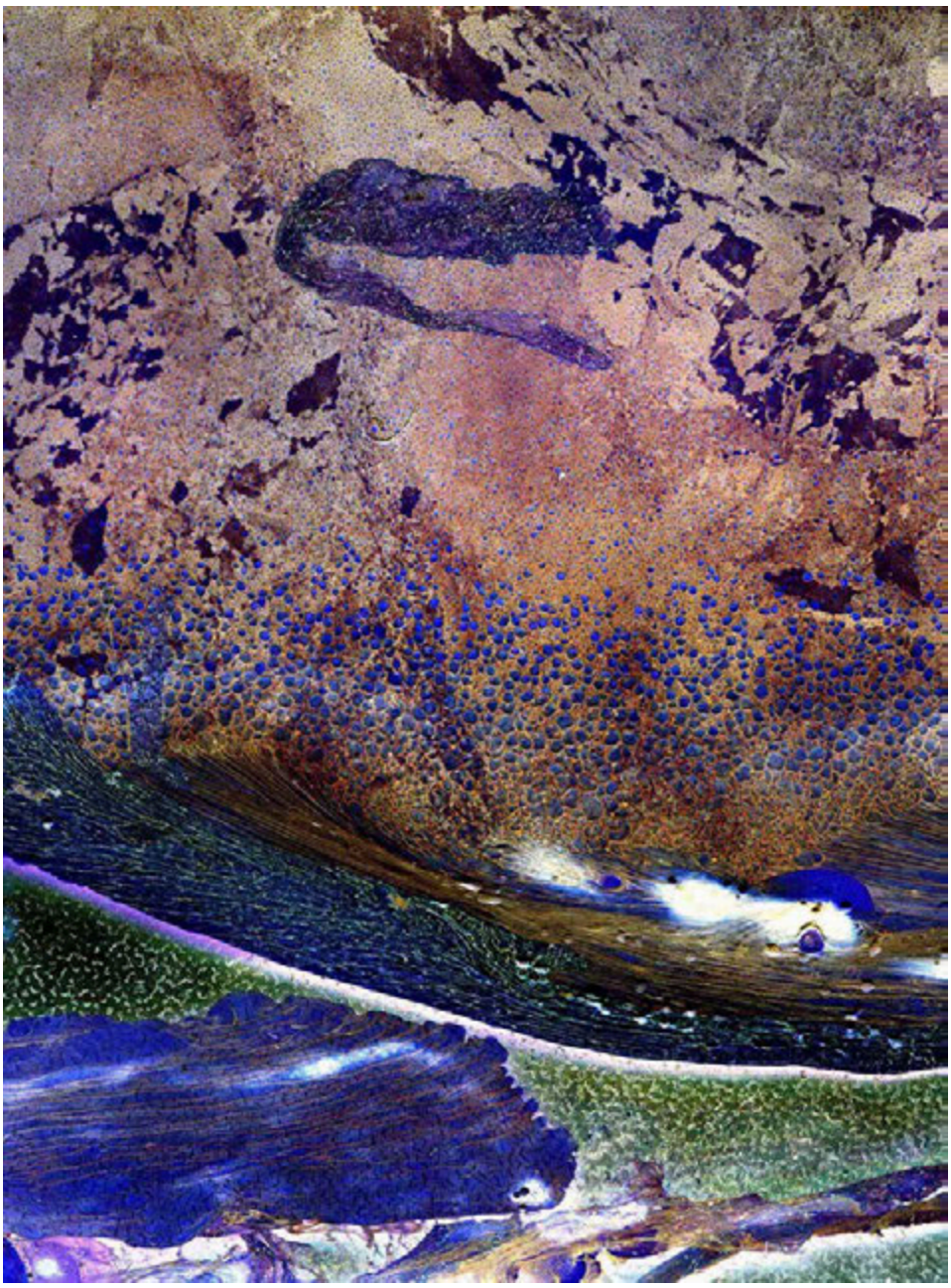


© Marine Lanier, Le Rêve, 2018, de la série Le soleil des loups. Courtesy Espace JB, Carouge – Unseen, Amsterdam

FOCUS – Amsterdam

Pour les amateurs de photographie émergente, un voyage à Amsterdam lors de l'équinoxe de septembre est l'occasion rêvée de faire des rencontres et des découvertes intéressantes. Dans ce dossier spécial de Photo-Theoria richement illustré, je vous invite à déambuler (en pensée) dans trois lieux majeurs de la photographie contemporaine à Amsterdam : Unseen (à la fois plateforme de l'émergence et jeune foire internationale créée en 2012) ; Foam (un musée célèbre internationalement grâce à son magazine et à son prix Foam Talent) ; Huis Marseille (le premier musée de photographie de la ville dont la collection de plus de 500 œuvres offre un bel aperçu de la photographie contemporaine néerlandaise, japonaise et sud-africaine, entre autres).
Pendant Unseen, quatre galeries suisses ont participé à la foire : Bildhalle, Christophe Guye et Stephan Witchi basées à Zurich, ainsi que l'Espace JB (Carouge/Genève). Alors que les galeries zurichoises visaient des gammes de prix plutôt élevées avec des artistes à mi-carrière, voire déjà reconnus, l'Espace JB a essentiellement visé l'émergence dans l'esprit novateur de la foire. Le photographe et galeriste Jörg Brockmann, qui gère depuis une dizaine d'année l'Espace JB, a participé pour la première fois à Unseen en 2017. Il y avait exposé Ricardo Cases (1971, ES), encore méconnu, et Vasantha Yogananthan (1983, FR), qui a rencontré un franc succès auprès des amateurs d'art avec sa magnifique série *A Myth of Two Souls*. Cette année, l'Espace JB présentait trois jeunes artistes avec des travaux récents : Lucas Olivet (1985, CH), Jonathan LLense (1984, FR) et Marine Lanier (1981, FR). Pour réaliser sa dernière série *Le soleil des loups* (2018), celle-ci a suivi pendant trois ans le parcours de deux enfants devenus adolescents. Un séduisant accrochage en constellation permettait de cultiver l'ambiguité des images, entre réel et fiction, dans un univers photographique nourrit de références littéraires et cinématographiques…
Nassim Daghighian

→ À noter que Marine Lanier est exposée à Vénissieux, en région lyonnaise, dans le cadre du festival 9PH (voir page 39).



© Daisuke Yokota (1983, JP), Untitled, de la série Matter / Burn Out, 2016. Courtesy G/P gallery, Tokyo – Unseen, Amsterdam



© The Cool Couple (Simone Santilli, 1986, IT, et Niccolò Benetton, 1987, IT), Water, de la série Meditation Rocks, 2017. Courtesy MLZ Art Dep, Trieste – Unseen, Amsterdam



© AdeY (1981, GB), Summer is Coming, 2018. Courtesy Fotogalleri Vasli Souza, Malmö, Suède – Unseen, Amsterdam



© Pixy Liao (1979, CN), Red Nails, de la série Experimental Relationship, 2014. Courtesy Fotogalleri Vasli Souza, Malmö, Suède – Unseen, Amsterdam



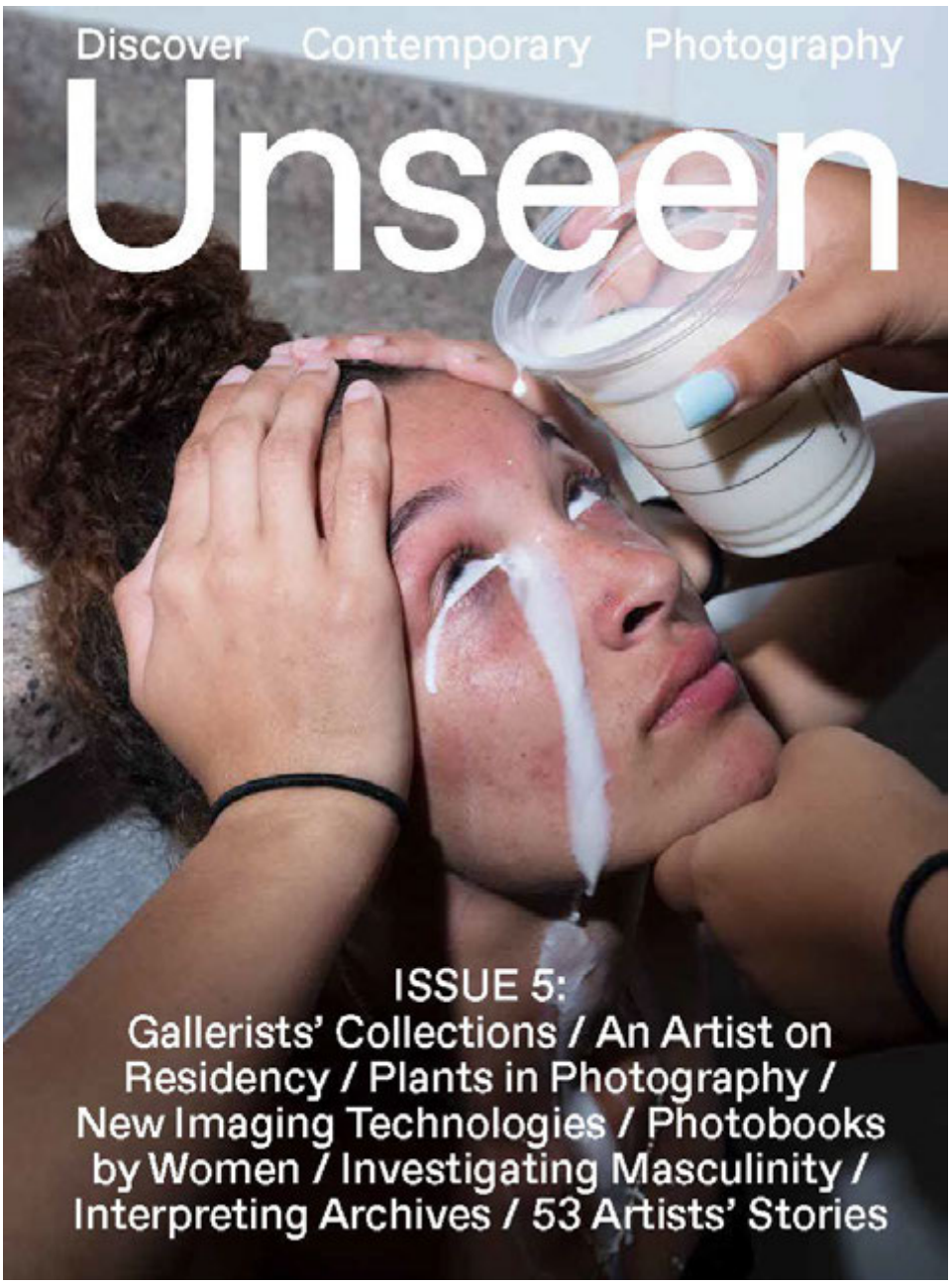
© Elspeth Diederix (1972, KE), Nr. 1, de la série Miracle, 2018. Courtesy Stigter van Doesburg, Amsterdam – Unseen, Amsterdam



© Natalie Krick (1986, CH), Mother in my bed with roses, de la série Natural Deceptions, 2014. Courtesy Aperture Foundation, New York – Unseen, Amsterdam



© Kenta Cobayashi, Green Phone #smudge, de la série N-Tokoyo, 2018. Courtesy Unseen
L'artiste a été invité à créer le visuel 2018 d'Unseen, Amsterdam



Magazine Unseen, n°5, 2018. Couverture : Eva O'Leary, lauréate du ING Unseen Talent Award 2018
La publication propose des articles sur le marché de la photographie et les pratiques contemporaines



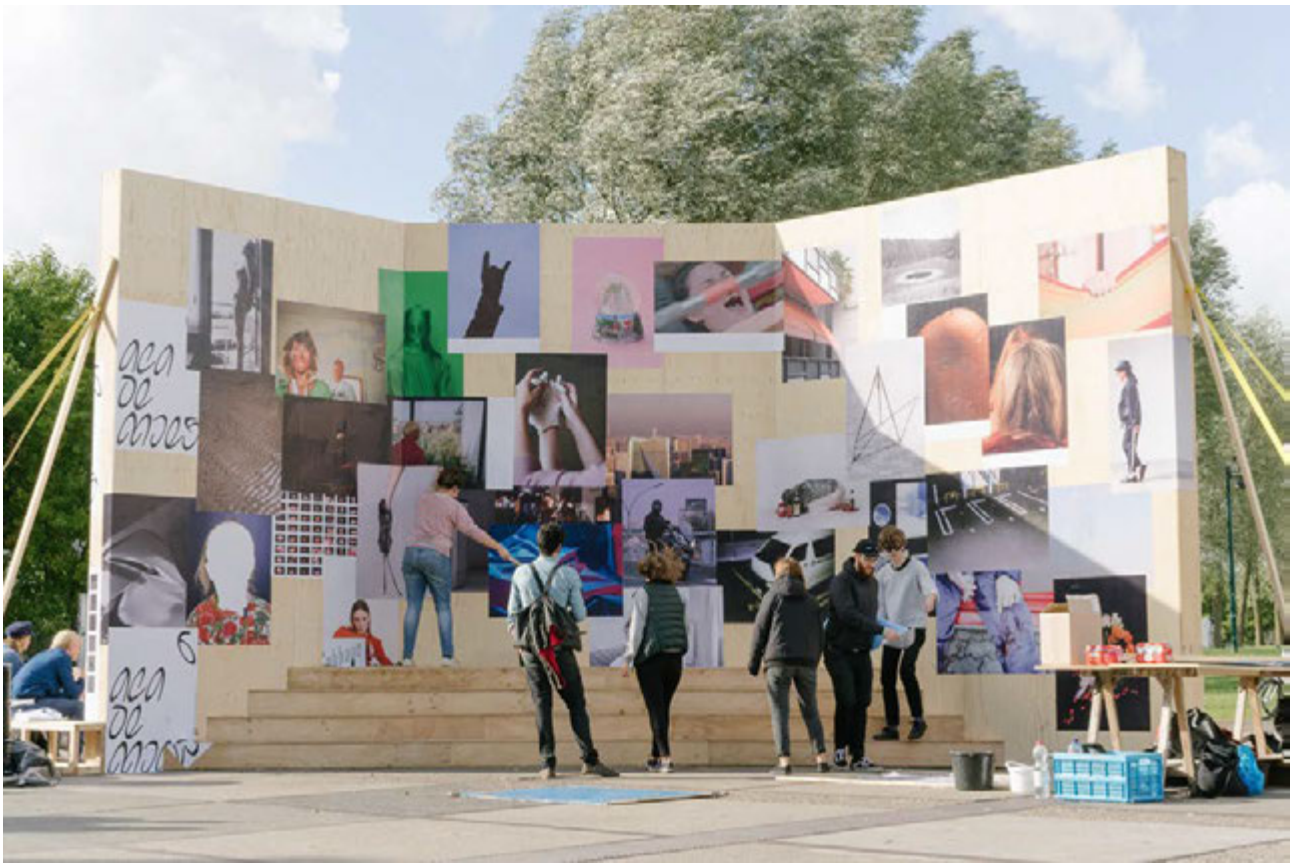
Entrée du Parc culturel de la Westergasfabriek, Westerpark, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Maarten Nauw

Unseen
Westergasfabriek, Amsterdam, 21.09. – 23.09.2018
www.unseenamsterdam.com

Unseen est une fantastique plateforme pour la photographie contemporaine, non seulement pour l'intérêt de sa foire, qui présente une cinquantaine de galeries exposant des travaux récents, voire inédits, mais aussi grâce à l'ampleur des expositions et des autres événements favorables aux talents émergents. L'espace de la foire est une ancienne usine à gaz de forme cylindrique, dans laquelle de belles cimaises en bois sont chaque année disposées en rayon (comme de fines tranches de tarte !). Cette structure architecturale donne un caractère chaleureux à l'espace et visiter les stands des galeries est donc très agréable en dehors des heures d'affluence du week-end. Bien que le but de la foire soit de s'adresser à de nouveaux collectionneurs en proposant des œuvres à des prix abordables, les galeries n'ont pas toutes rencontré le même succès au niveau des ventes, car Unseen ne semble pas (encore) attirer suffisamment de collectionneurs influents.
Plusieurs expositions spéciales – dont des partenariats avec Project Pressure, Lumix ou ING – mettent en valeur la diversité des pratiques visuelles contemporaines sur le plan international, notamment la présentation des nominés du ING Unseen Talent Award 2018 (lauréate : Eva O'Leary) ou de la résidence artistique Grolsch Unseen Residency 2017 (Thomas Kuijpers). L'exposition *Futures Narratives* met en valeur les projets d'une dizaines de jeunes talents européens ; la scénographie était particulièrement réussie.
Le Book Market est un espace sous tente consacré aux livres de photographie, qu'il s'agisse d'éditeurs indépendants ou d'auto-éditions. Ce lieu, fort apprécié du public, permet également de découvrir les projets de livres présélectionnés pour le Unseen Dummy Award. Depuis 2017, Lars Willumeit est le curateur de CO-OP, qui a pour but de valoriser les collectifs d'artistes et les projets collaboratifs. Cette année, douze collectifs internationaux ont été invités à se présenter dans une vaste halle. Le Living Room est le lieu de rencontres où sont présentées des conférences, tables rondes et discussions en lien avec le programme d'Unseen. De plus, vingt-six galeries d'Amsterdam ont proposé des portes ouvertes le samedi soir.
Dans le Westerpark, des projets artistiques sont également exposés (On-site Projects), certains impliquant la participation des visiteurs, comme *The Long Thing* d'Alessandro Calabrese. Le projet évolutif *6 Academies* a été présenté sur une paroi de bois par des étudiants issus de six lieux de formation : Bielefeld University of Applied Sciences (DE), École nationale supérieure des Arts Décoratifs (FR), Fondazione Fotografia Modena (IT), Gerrit Rietveld Academie (NL), Royal College of Art (GB) and Zurich University of the Arts (CH).
Seule la méto n'était pas au rendez-vous pendant le week-end…



La place centrale, Unseen, Amsterdam, 2018 © Almicheal Fraay



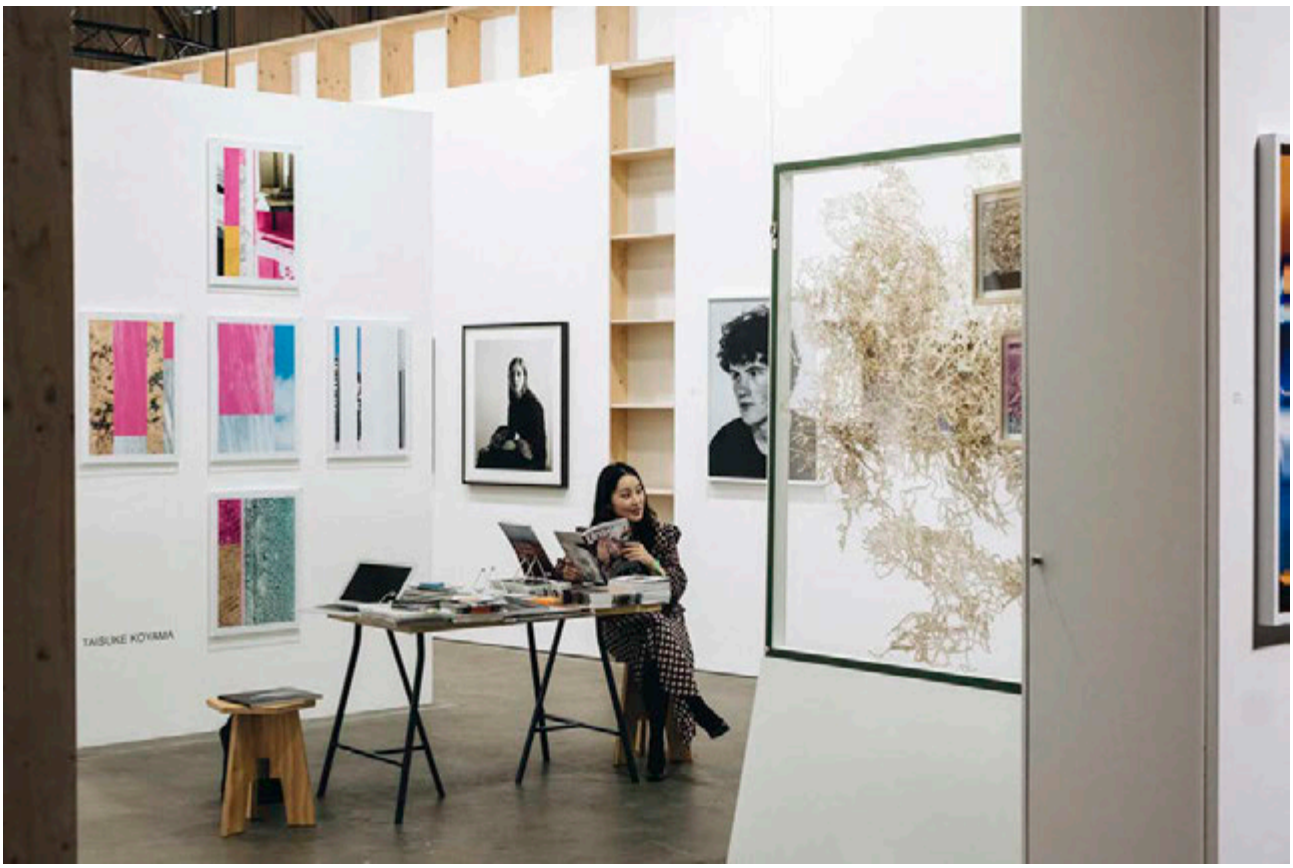
6 Academies, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Almicheal Fraay



Stands des galeries dans la Westergasfabriek, Unseen, Amsterdam, 20.9.2017 © Almicheal Fraay



La place centrale lors du vernissage, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



Stand de la G/P Gallery dans la Westergasfabriek, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Almicheal Fraay



Le Living room, espace de rencontres, débats et conférences, Unseen, Amsterdam, 21.9.2018 © Almicheal Fraay



L'exposition Lumix meets Beyond 2020 by Japanese Photographers #6, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



Intervention artistique d'Alessandro Calabrese, The Long Thing, On-site Project, Unseen, Amsterdam, 22.9.2018 © Almicheal Fraay



L'exposition Futures Narratives, Unseen, Amsterdam, 2018 © Almicheal Fraay



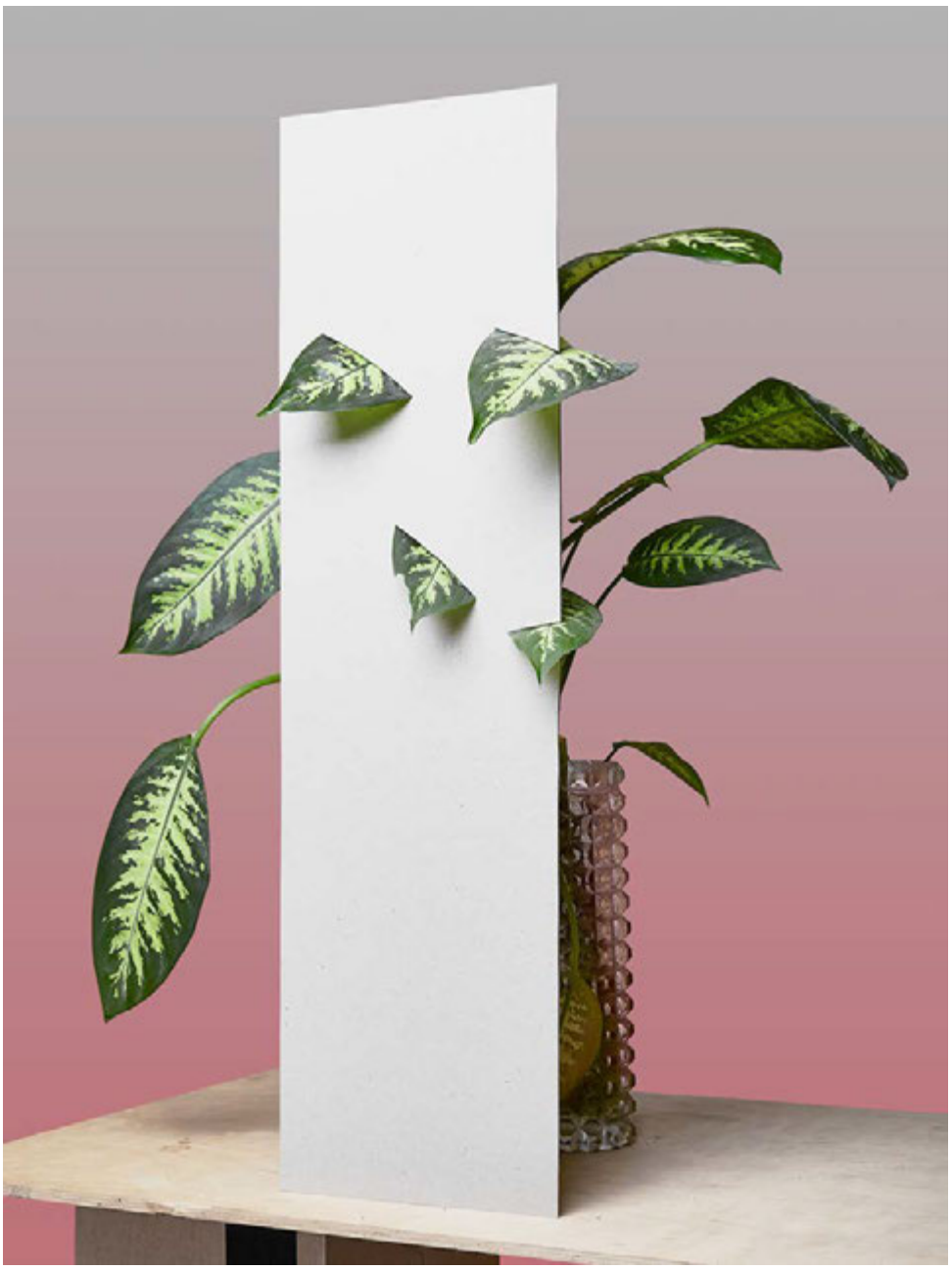
Lars Willumeit a invité 12 collectifs internationaux dans le cadre de CO-OP, Unseen, Amsterdam, 20.9.2018 © Maarten Nauw



© Alexey Shlyk, Transpiration, 2018, de la série The Appleseed Necklace, Belgique / Biélorussie, 2016-2018
Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



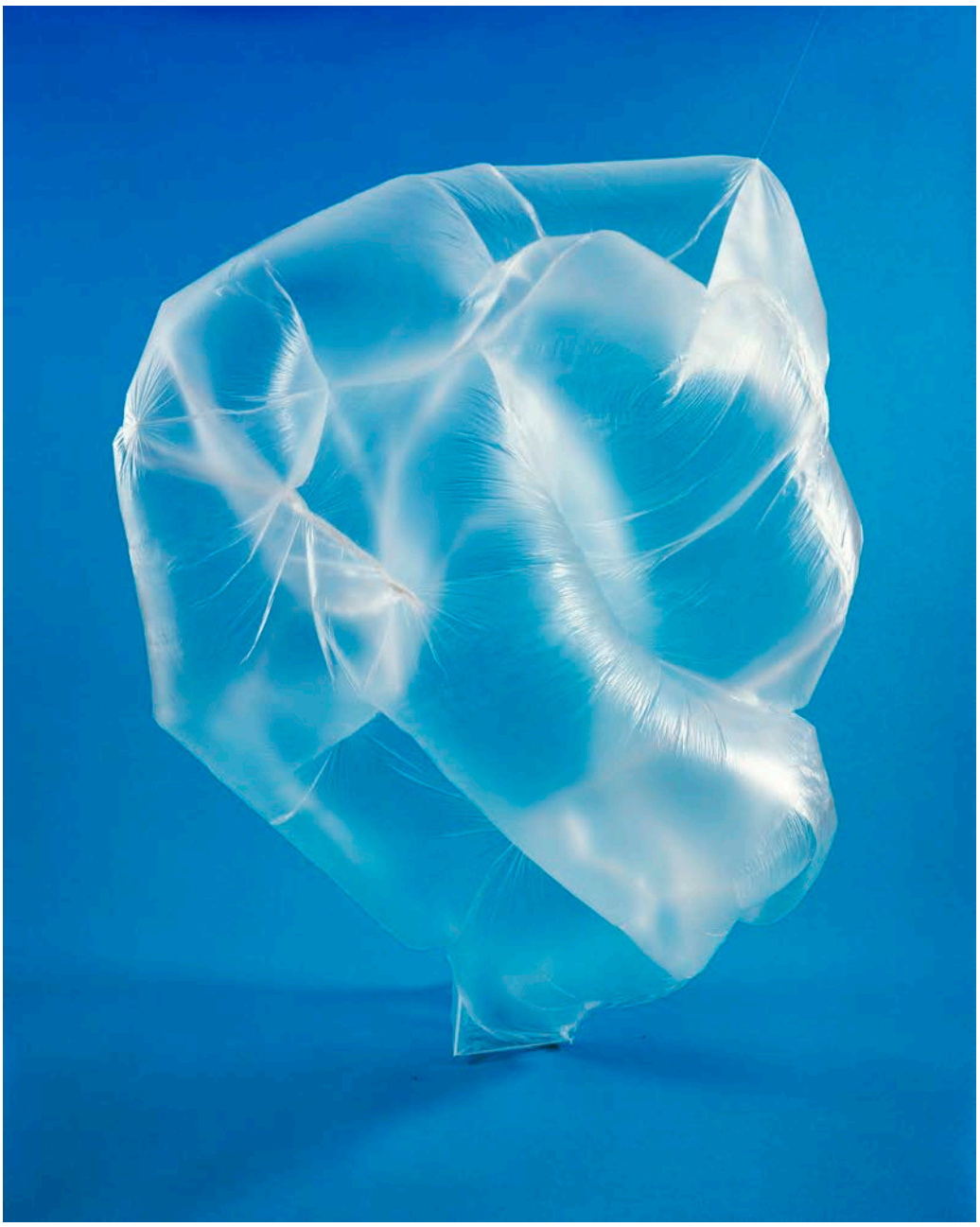
© Jaakko Kahilaniemi, Tropospherical Forecast, 2018, de la série Nature Like Capital. Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



© Dávid Biró, N°03, de la série Front End, 2018. Nominé du ING Unseen Talent Award 2018



© Eva O'Leary, The Parade, de la série Happy Valley, 2015. Courtesy Meyohas, New York. Lauréate du ING Unseen Talent Award 2018



© Sjoerd Knibbeler, Current Study 3, 2013. Courtesy of Foam Collection

Loading… Works from the Foam Collection
Foam, Amsterdam, 14.09. – 18.11.2018
www.foam.org

Avec : Paul Bogaers, Sofia Borges, Antony Cairns, Juno Calypso, Uta Eisenreich, Daniel Gordon, Noémie Goudal, Adam Jeppesen, Heikki Kaski, Sjoerd Knibbeler, Awoiska van der Molen, Anouk Kruithof, Ola Lanko, Matthew Leifheit & Cynthia Talmadge, Romain Mader, Nerhol, Momo Okabe, Olya Oleinic, Peter Puklus, Jan Rosseel, Viviane Sassen, Scheltens & Abbenes, Jean-Vincent Simonet, Theo Simpson, Anne de Vries, Harley Weir et Daisuke Yokota.

Foam (contraction de Fotografiemuseum Amsterdam) est un musée de photographie créé en 2001. Avec des rétrospectives de photographes historiques majeurs – parfois oubliés et redécouverts, comme Masahisa Fukase exposé cet automne, – la programmation vise autant un large public que les passionnés de photographie contemporaine, grâce à certains espaces spécifiquement dédiés aux pratiques actuelles tel Foam 3h. En 2014, Foam avait présenté un aperçu de sa collection dans l'exposition *Reflected – Works from the Foam Collection*. Depuis, cette collection uniquement constituée de pièces contemporaines, a passé de 400 à 550 œuvres. *Loading…* a donc pour but d'exposer certaines acquisitions des cinq dernières années.



© Noémie Goudal, Observatoire VI, 2013-2014. Courtesy of Foam Collection

Les travaux de trente artistes internationaux ont été sélectionnés et sont présentés dans des catégories thématiques reflétant la programmation et l'ouverture d'esprit de Foam, mais également la diversité des pratiques actuelles. Des projets monumentaux de l'artiste française Noémie Goudal aux expérimentations avec les négatifs du Japonais Daisuke Yokota, des images poétiques de Sjoerd Knibbeler aux couleurs intenses des photographies de Viviane Sassen, en passant par des œuvres nouant des liens intéressants avec l'abstration, la littérature, la sculpture, l'installation ou la performance… Depuis 2007, Foam tente de repérer les jeunes talents au début de leur carrière et, en ajoutant leurs œuvres à sa collection, souhaite donner de l'élan à leur potentiel créatif tout en les suivant dans leur développement. De cette manière, l'institution offre un espace d'expression aux transformations récentes du médium photographique.
Il est utile de souligner que le magazine *Foam*, qui assure chaque année la promotion de plusieurs artistes grâce à son concours Foam Talent, a permis à l'institution d'avoir accès à des centaines de portfolios de photographes émergents et d'artistes pratiquant le médium avec originalité. Pour leur donner une meilleure visibilité, les travaux sélectionnés par le magazine sont également exposés à Amsterdam, à Paris ou ailleurs.
En ce moment, une belle exposition organisée par Foam en collaboration avec C|O Berlin, *Back to the Future. The 19th Century in the 21st Century* est présentée dans la capitale allemande : à travers l'œuvre d'une trentaine d'artistes, elle propose un dialogue entre les débuts de la photographie et les images actuelles.



© Adam Jeppesen, AR Chalten II, 2014. Courtesy of Foam Collection



© Jean-Vincent Simonet, Maldoror 6, 2014. Courtesy of Foam Collection



© Anouk Kruithof, Flat Head, 2017. Courtesy of Foam Collection



© Peter Puklus, Painted plaster head (Self-portrait of a man in orange), 2015. Courtesy of Foam Collection



© Awoiska van der Molen, 412-9, 2015. Courtesy of Foam Collection



© Daisuke Yokota, Untitled, de la série Color Photographs, 2015 . Courtesy of Foam Collection



© Paul Mpagi Sepuya, Mirror Study for Joe, 2017. Courtesy Foam

Paul Mpagi Sepuya. Double Enclosure
Foam – Fotografiemuseum Amsterdam, Amsterdam, 14.09. – 18.11.2018
www.foam.org

Paul Mpagi Sepuya (1982, USA) crée dans son studio un dialogue avec lui-même en tant qu'artiste, sujet et spectateur. Dans certaines images, le miroir reflète aussi autrui, un ou plusieurs corps enlacés, parfois celui du photographe également. Celui-ci propose ainsi un commentaire sur le médium de la photographie comme construction du désir : l'envie d'enregistrer, de regarder, de toucher et de conserver une image.



© Senta Simond, Marie 2, 2017, détail du diptyque. Courtesy Webber Gallery, Londres

Senta Simond. Rayon Vert
Foam – Fotografiemuseum Amsterdam, Amsterdam, 07.09. – 28.10.2018
www.foam.org

Dans la lignée de la tradition photographique de l'artiste et de son modèle, le travail de Senta Simond (1983, CH) se concentre sur une approche intime du portrait et du corps féminin, tout en renouvelant ses codes. Ses portraits explorent les poses et les expressions attribuées à la féminité, dans des cadrages serrés, souvent pris en contre-plongée et emplis de mystère.



© Hellen van Meene, Benjamin and Snow White, 2018, c-print, 80x160 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam

Hellen van Meene. And everything goes on when you die
Huis Marseille – Musée pour la photographie, Amsterdam, 08.09. – 02.12.2018
www.huismarseille.nl

Créé en 1999, Huis Marseille est le premier musée de photographie à Amsterdam. Cet automne, la programmation est essentiellement néerlandaise avec deux expositions principales, d'une part le portraitiste Koos Breukel (1962) qui présente *Son*, une vaste série consacrée à son fils, d'autre part, Hellen van Meene (1972) qui réalise avec *Et tout continue quand tu meurs* sa série la plus personnelle.
Suite à la maladie soudaine et au décès de sa mère Ada, Hellen van Meene est fort affectée et son deuil s'accompagne d'un processus créatif qui mêle *memento mori* et panoramas hollandais. Elle photographie sa fille qui porte autour de la tête la couronne funéraire de sa mère, reliant ainsi trois générations de femmes dans une image très intime.
Dans neuf photographies panoramique de grand format (80x160 cm), elle met en scène des personnages dans divers paysages typiques des Pays-Bas : moulin, champs de tulipes, fermes ou paysage de littoral. Un cercueil posé verticalement dans chaque scène vient rappeler que dans le flux de la vie quotidienne, la mort d'un être aimé peut survenir à tout moment. Les personnages des différents tableaux photographiques évoquent les proches " survivants ", famille et amis, qui viennent rendre un dernier hommage au défunt.
Chaque spectateur peut laisser libre cours à son imagination car les aspects narratifs et les relations exactes entre personnages ne sont que finement suggérés. La présence de fleurs, de papillons ou les traces des cadres au mur créent une ambiance mélancolique qui contraste avec les images baignées de soleil.



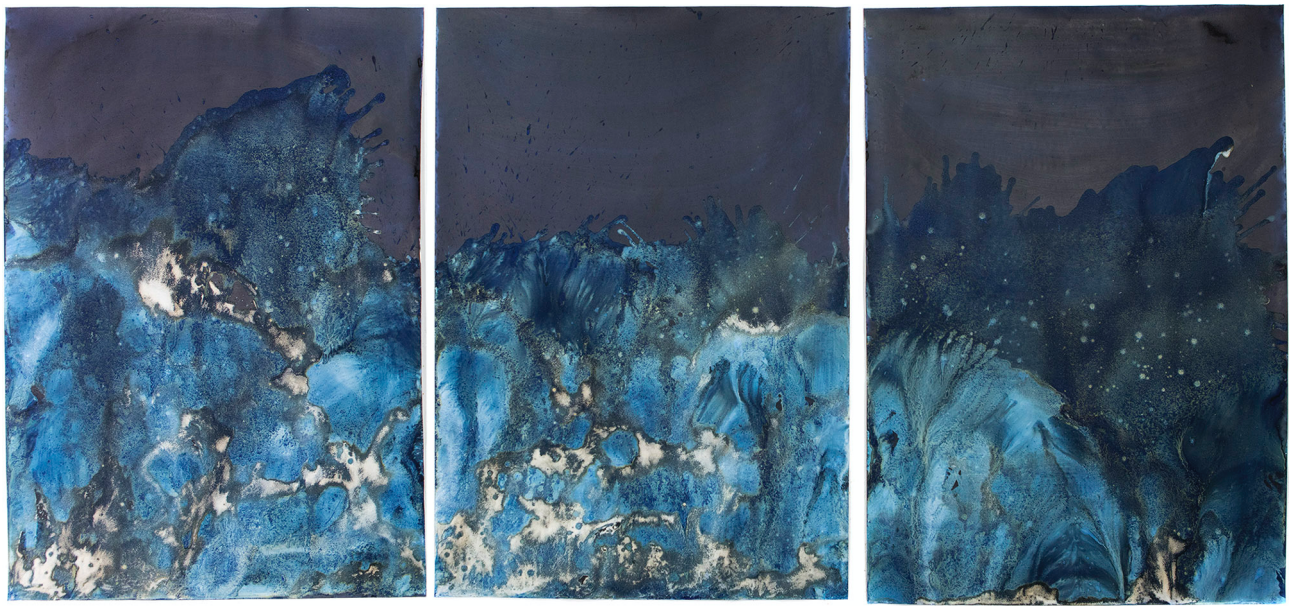
© Hellen van Meene, Funeral Flowers, 26 May 2017, c-print, 50x50 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



© Hellen van Meene, Farewell 2, 2017, c-print, 40x40 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



© Hellen van Meene, The Butterfly Lady, 2017, c-print, 40x40 cm. Courtesy Huis Marseille, Amsterdam



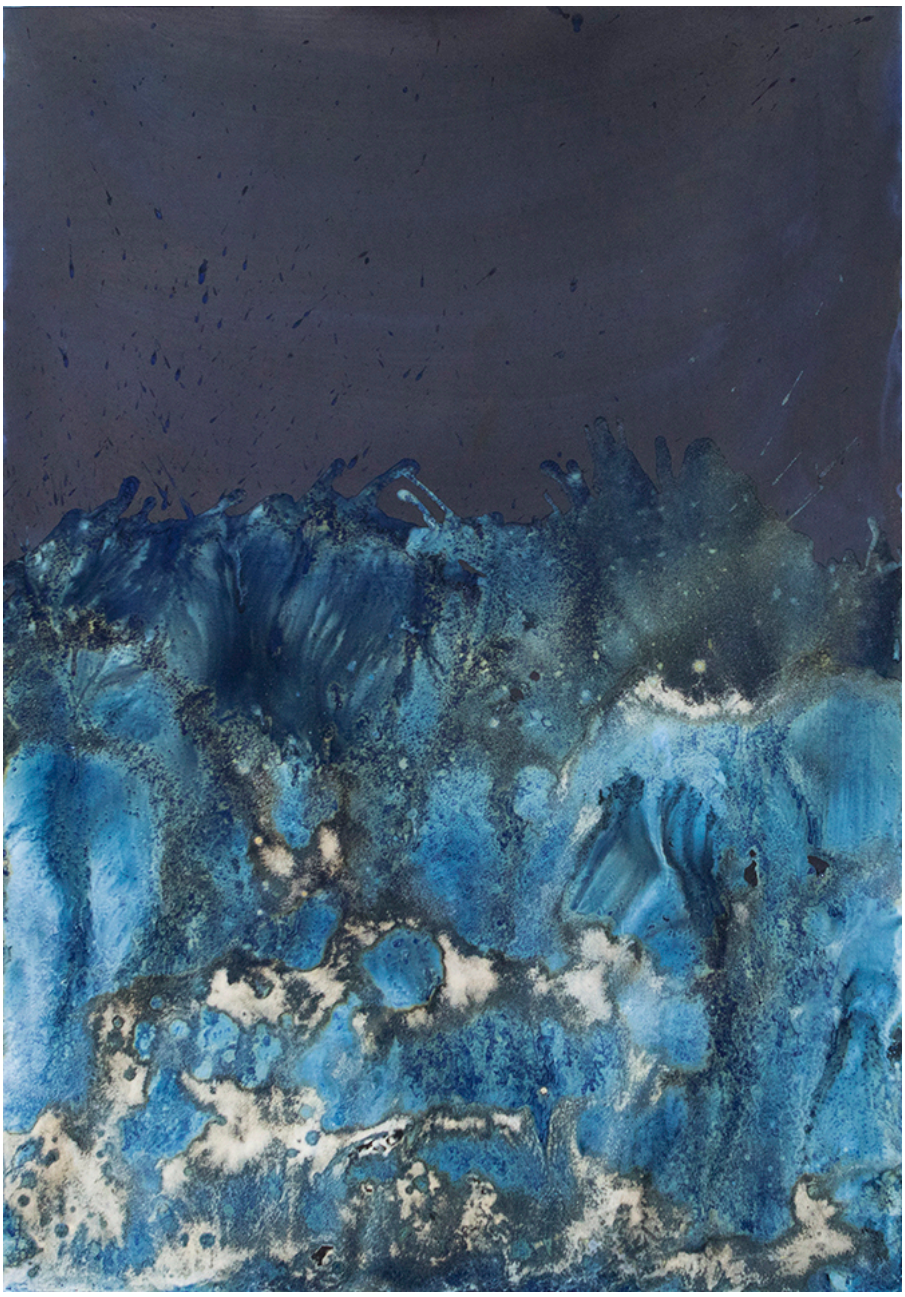
© Meghann Riepenhoff (1979, USA), Littoral Drift #964 (Ft. Ward Beach, WA 02.20.18, Five Churning Waves, 2018, 3 cyanotypes dynamiques, 106.5x458 cm. Courtesy Yossi Milo, New York – Paris Photo 2018

PHOTO-THEORIA 35, NOVEMBRE 2018

Paris Photo au féminin pluriel

Paris Photo, Grand Palais, Paris, FR, 08.11. – 11.11.2018 ; 07.11.10. – 11.2019
www.parisphoto.com

Parmi les nouveautés proposées en 2018 par la 22ème édition de Paris Photo – foire internationale dédiée à la photographie créée en 1997 et dirigée par Florence Bourgeois et Christoph Wiesner dès 2015, – plus de 60'000 visiteurs ont pu découvrir *Curiosa*, un secteur thématique consacré cette année au corps fantasmé, érotique, sexuel, genré, performé et, souvent, militant, en particulier chez les artistes féministes. Les propositions de 14 galeries ont été choisies par la curatrice Martha Kirszenbaum. Des galeries du secteur principal ont également mis en avant les pratiques performatives des années 1960-1970 à aujourd'hui. La thématique du corps comme manifeste artistique fut ainsi abordée de manière variée et captivante.
Une autre initiative, née d'une collaboration entre le Ministère de la Culture et Paris Photo, est le parcours *Elles X Paris Photo* : lors de sa déambulation dans les allées de la foire, le visiteur découvre des œuvres sélectionnées par la curatrice d'exposition indépendante Fannie Escoulen et signalées par une étiquette rouge. Une élégante petite publication est offerte pour accompagner la visite ; elle contient un portfolio de 26 images présentées comme un glossaire ludique de mots-clés (angélique, bourgeoise, Cendrillon…zinzin) ainsi que les reproductions des 100 œuvres choisies. Ce parcours traverse toute l'histoire de la photographie. Je vous propose de découvrir dans les pages de *Photo-Theoria* une sélection d'images contemporaines. Selon les chiffres fournis par Paris Photo, il reste cependant du chemin à faire pour une meilleure visibilité des artistes femmes : 887 artistes étaient exposés dont 697 hommes (78.6%) et 190 femmes (21.4%).
Parcourir l'ensemble de Paris Photo nécessite plus d'une journée car la foire présente 199 exposants dans 5 secteurs, dont 31 éditeurs qui organisent près de 300 signatures d'ouvrages publiés récemment. Deux tiers des 168 galeries sont européennes, dont 31% de galeries françaises. L'Asie est peu représentée (Japon, Chine), de même que l'Afrique et l'Amérique latine, alors que 20% des galeries sont nord-américaines.
Le secteur Prismes, créé en 2015 au Salon d'Honneur du Grand Palais, est tout particulièrement intéressant. Son concept est comparable à celui d'Unlimited à Art Basel puisqu'il s'agit de mettre en avant des œuvres de grand format, de vastes séries ou des installations d'envergure, présentées cette année par 14 galeries. Ce secteur propose également deux expositions consacrées à une sélection d'œuvres effectuée dans des collections de grande qualité, la McEvoy Family Collection et la J.P. Morgan Chase Art Collection.
En 2018, Paris Photo s'associa avec une cinquantaine d'institutions dans le cadre du programme intitulé *À Paris pendant Paris Photo*. J'ai sélectionné ici le projet de Ron Amir, présenté au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, car sa présentation combinée de photographies et de vidéos sur les migrants africains en Israël m'a semblé très pertinente.
Nassim Daghighian



© Meghann Riepenhoff (1979, USA), Littoral Drift #964 (Ft. Ward Beach, WA 02.20.18, détail

" This work stems from my fascination with the nature of our relationships to the landscape, the sublime, time, and impermanence. Entitled *Littoral Drift*, a geologic term describing the action of wind-driven waves transporting sand and gravel, the series consists of camera-less cyanotypes made in collaboration with the landscape and the ocean, at the edges of both. The elements that I employ in the process — waves, rain, wind, and sediment — leave physical inscriptions through direct contact with photographic materials.
Photochemically, the pieces are never wholly processed; they will continue to change over time in response to environments that they encounter, blurring the line between creation and destruction. As part of the larger project, I selectively re-photograph moments in the evolution of the images, to generate a series of static records of a transitory process. Entitled *Continua*, the progressive images are shown as polyptychs. Perhaps where the fugitive cyanotypes are analogies for a terrifyingly fleeting and beautiful existence, the process of re-photographing them is a metaphor for the incorporation and mediation of photography in the contemporary human experience. "
Meghann Riepenhoff



© Ester Vonplon (1980, CH), Untitled, 2018, c-print, 160x120 cm. Courtesy Stephan Witschi, Zurich – Paris Photo 2018

" For the last 6 years of my work it has always been about snow, ice, glaciers - it was about observing the snow falling and about white as a concept and what it stands for in Western culture. We cover a dead body with white sheets - the snow covers the landscape and what ever there is. A white landscape without horizon, only the structure left, remains disoriented. We lose ratio, we lose time and place. Things that are of great importance in photography. White can be nothing. Can be a sheet of paper.
From that point of white as a big space to fill, I started to colorize the snow. For half of the year my vicinity and pretty much everything I see from my window view is a landscape that is covered with white.
Why does snow has to look white? Why do we never question the color of snow? From observing the snow I started to intervene with nature and the landscape, and started to produce my own snow in my own colors.
Where will all the white go when the snow melts? "
Ester Vonplon



© Delphine Burtin (1974, CH / FR), Sans titre, de la série Fragments, 2018, impression pigmentaire, 80x57 cm Courtesy Gallery Fifty One, Anvers – Paris Photo 2018

" Au gré de mes pérégrinations aux abords d'une rivière en Bretagne, le Trieux, j'ai récolté des plantes et les ai ramenées en studio.
En marchant dans cette nature dense et débordante, je me suis imprégnée de ce que représente la notion de territoire : comment le végétal en prend-il possession ? Comment l'humain se l'approprie-t-il ? Il y a des endroits où les enjeux naturels et humains entrent en friction. Cette ligne de rencontre flexible est en constant mouvement.
Coupés, pliés, soustraits, ces végétaux sont devenus le matériau de mes compositions. Décidant de ce qui est inclus ou exclu, dérobant à notre vue des parties, j'ai façonné le végétal selon mes envies. Parallèlement, j'ai photographié la nature telle quelle, avec sa force, sa densité et sa diversité. Entre images construites et nature brute, épure et foisonnement, les enjeux territoriaux se dessinent à l'image de notre rapport à la nature et à l'autre.
Ce projet a été réalisé lors d'une résidence avec le centre d'Art GwinZegal et le Pays de Guingamp. "
Delphine Burtin



© Nancy Wilson-Pajic (1941, USA), Falling Angels n°11, 1995, photogramme, cyanotype sur papier aquarelle, 220x142 cm, unique. Courtesy Robert Koch Gallery, San Francisco – Paris Photo 2018

« Un jour un ange se mit à douter de sa propre existence. Pour être sûr, de se libérer une fois pour toute de cette terrible question, il se jeta dans le vide. Il n'avait rien d'autre auquel se mesurer. »
Nancy Wilson-Pajic

Née aux États-Unis en 1941, Nancy Wilson-Pajic réside et travaille en France depuis la fin des années 1970. Elle s'essaie à la performance, à la vidéo et à l'écriture avant de se consacrer définitivement à la photographie, tout en gardant un lien avec ces formes d'expression. Depuis 1965, Nancy Wilson-Pajic utilise des formes narratives afin de réaliser des œuvres d'art textuelles, axées sur le contenu. Pionnière de la pratique de l'installation, elle a joué un rôle important dans l'avant-garde des années 1970. Ayant commencé à travailler à Paris en 1978, elle y a mis au point un système imagé unique à partir d'émulsions de pigments photographiques, créant ainsi des séquences narratives d'images évocatrices.

Source : http://paviotfoto.com/accrochages/nancy-wilson-pajic-falling-angels-1995-1997/



© Lisa Sartorio (1963, IT), Untitled 11 (conflit israelo-palestinien), 2018, de la série Ici ou ailleurs, impression pigmentaire sur papier Awagami Murakumo Kozo, 30x30 cm, encadré 43.5x43.5 cm, unique. Courtesy Galerie Binome, Paris – Paris Photo 2018

Partant du constat critique à l'égard d'images désincarnées et lissées par la diffusion médiatique, Lisa Sartorio s'empare de photographies de villes ravagées par les bombardements, qu'elle imprime sur papier Awagami kozo. Elle vient ensuite travailler manuellement à la surface de ce papier épais à la texture extrêmement fibreuse, et opère divers traitements de l'ordre du gommage, du plissement ou encore de l'effritement. En détériorant ces photographies de lieux, dont elle ne conserve pour identification que le nom du conflit en sous-titre, elle amène le regardeur à l'épiderme de l'image, comme une surface pelée, fragile et réactive. En modelant l'image de ses doigts, elle convoque dès lors de nouveaux signes. Elle charge le papier d'une expérience, lorsque dans sa planéité, la photographie ne suffisait plus à évoquer l'histoire d'un moment tragique. De ces histoires fugaces, dont les traces et stigmates tendent inévitablement à s'estomper de nos mémoires parce que non vécues, Lisa Sartorio propose d'en restituer une forme matériellement sensible et impactée. La série *Ici ou ailleurs* redouble dès lors l'effondrement de la représentation des conflits contemporains par la photographie médiatique. Elle restaure notre considération de l'autre et du vivant, en interrogeant par le sens du toucher, la distance prises avec ces images.

Source : http://galeriebinome.com/new/wp-content/uploads/2018/05/DP_Faire-Surface_Lisa-Sartorio_Galerie-Binome_2018.pdf



© Lydia Flem (1952, FR), Artemisia, 2017, de la série Féminicide, impression Lambda Durst sur papier argentique Fuji, 120x80 cm. Courtesy Françoise Paviot – Paris Photo 2018

Lydia Flem est psychanalyste, écrivain et photographe. Membre de l'Académie royale de Belgique, elle est l'auteur de livres traduits dans une vingtaine de langues. Comme de nombreuses femmes photographes, Lydia Flem détourne l'appareil photographique pour en faire le médium d'un regard intensément subjectif sur le monde, y compris sur elle-même dans ses autoportraits tragi-comiques. Sa pratique de la psychanalyse comme de l'écriture l'a conduite à poursuivre dans son travail d'artiste plasticienne le désir de révéler l'infinie richesse des détails de nos vies à la manière de l'infra-ordinaire de Georges Perec ou de l'inconscient optique de Walter Benjamin. Les photographies de Lydia Flem mettent en scène les associations inattendues de la mémoire, des rêves, des jeux de l'enfance mais aussi les archives de l'intime dans la tragédie de l'Histoire.
L'enjeu de sa démarche n'est pas de collecter le réel mais d'inventer des images pour le métamorphoser. Ses dispositifs photographiques éphémères s'offrent comme un assemblable mystérieux, souvent ludique, un rébus surréaliste dont l'interprétation demeure ouverte. Tels Lewis Carroll ou Claude Simon, Lydia Flem conjugue littérature et photographie, en une poétique où l'image se fait texte et le texte image. Ses photographies montrent non pas le manteau mais la doublure de nos émotions.
Galerie Françoise Paviot



© Laure Tiberghien (1992, FR), Filtres #4, 2017, c-print, 60x50 cm. Courtesy Galerie Lumière des roses, Montreuil – Paris Photo 2018

" Le labo-photo est pour Laure Tiberghien un cabinet de métaphores où le tirage, le développement sont autant de recettes d'alchimiste qui transmuent le temps en couleurs. Ce mur recouvert de feuilles de papier citrate (qui est un papier à noircissement direct) dont le rouge évolue au gré de son exposition à la lumière, entamant une progression rosée pour se crisper dans un rouge bruni, tanné, ne dévoile-t-il pas la durée cherchant sa carnation ? Les images ici n'ont pas la psychologie de la figuration, elles font surface du fond du temps et lui doivent tout. Néanmoins, quelques figures percent ici et là, des soupçons de désordre qui viennent mettre en tension l'organisation vers laquelle semblent s'assoupir toutes ces couleurs, ces surfaces plus ou moins réfléchissantes. Et cependant, tout verse à nouveau dans l'entropie, chaque teinte continue de s'intensifier, de se préciser, chaque reflet succombe à sa dégradation. Les objets qu'elle nous propose (comment les appeler ?) se déploient dans le temps. Comme Proust avec ses personnages, elle tente de les inscrire dans une durée, de leur faire prendre une place considérable dans le Temps. […]
Tout le travail de Laure Tiberghien, je crois, repose sur l'articulation d'une responsabilité : comment restituer un peu de ce dont elle se sent quelque part, redevable à l'infinie lumière. Cela ne me semble pas exagéré de dire que, de proche en proche, elle puise un peu de lumière à l'état pur. Si la lumière est le sujet de la photographie, voici un travail éminemment photographique. "
Mats Gustau



© Cig Harvey (1973, GB), Emily & The Falcon, 2018, impression par sublimation thermique sur aluminium, 101.6x81.3 cm. Courtesy Robert Mann Gallery, New York – Paris Photo 2018



© Laura Henno (1976, FR), Maryann and Jack-Jack, Slab city (USA), de la série Outremonde, 2017, c-print, 103x130 cm. Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris – Paris Photo 2018



© SMITH, de la série Traum, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel. Exposition collective Trace(s), 17.1. – 23.2.2019



© SMITH, Spectrographies 001, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

SOMMAIRE

FOCUS – Au-delà du genre ? 3

EXPOSITIONS – À voir en Suisse 8

ANTEQUAM – Événements à venir 128

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine et des contenus pédagogiques en ligne depuis 2011. Magazine mensuel créé en 2015, il devient trimestriel en 2019. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur et présidente de near de 2009 à 2013 (www.near.li – association suisse pour la photographie contemporaine). De 2008 à 2015, elle est rédactrice en chef de *Next*, édité par near (72 numéros). Elle a mené plusieurs interviews de personnalités du monde de l'art pour *Next* et *Photo-Theoria*.

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés. Je remercie tous les photographes qui mettent leurs images à disposition des médias ou me les ont communiquées personnellement.



© SMITH, Spectrographies 005, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

FOCUS – Au-delà du genre ?

" Si le mot « trans » me convient étymologiquement, dans l'idée du passage, d'une traversée sans escale ni destination, je préfère à l'heure où nous parlons […] trouver un autre mot. Mes contours identitaires, y compris génotypiques, étant flous, je tenterais peut-être d'introduire le mot « outregenre » : comme on parle d'outre-tombe, ou comme Pierre Soulages parle d'*outrenoir*. J'ai conscience que s'exerce ici une tension entre deux mouvements contraires : le désir d'affirmer une identité contre le système (hétérocis)normatif « binaire », et d'inscrire cette dernière dans le mouvement d'une communauté, celle que je pourrais photographier, par exemple ; et celui d'échapper, seule·e, à toute case genrée, de bâtir une identité singulière. "
SMITH [1]

Alors que plusieurs artistes LGBTQI+ tiennent à définir leur identité au-delà du genre [2], comme SMITH, la question d'une égale représentativité des femmes dans le monde de l'art est toujours d'actualité. Ne pouvant pas répondre ici à de profondes interrogations sociales en lien avec le genre – telles que l'inégalité des salaires, l'invisibilité des femmes au foyer, la répartition des congés parentaux ou l'homoparenté – j'ai préparé ce numéro 36 de *Photo-Theoria* en mettant en valeur la présence importante d'artistes femmes dans les expositions de photographie en Suisse et au-delà. Ainsi, 53% des pages de ce magazine leur sont consacrées. L'objectivité des chiffres est toujours utile pour expliciter certains faits et faciliter la prise de conscience des inégalités réelles. J'en citerai d'autres ci-après pour appuyer mon propos.

En 2015, un changement remarquable eut lieu dans le petit univers des institutions suisses pour la photographie [3]. Jusqu'alors, seul le Musée suisse de l'appareil photographique comptait une femme à sa direction : Pascale Bonnard Yersin, archéologue de formation, partagea avec son mari Jean-Marc, photographe, le double poste de conservateurs directeurs de 1991 à 2018. Depuis 2015, Tatyana Franck est directrice du Musée de l'Elysée, où l'équipe compte nettement plus de femmes ; Nadine Wietlisbach est à la tête du Fotomuseum Winterthur dès 2018, après avoir dirigé le Photoforum Pasquart à Bienne de 2015 à



© SMITH, de la série Traum, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel. Exposition collective Trace(s), 17.1. – 23.2.2019

2017 ; en janvier 2018, Danaé Panchaud est devenue directrice du Photoforum Pasquart. À noter également que Nathalie Herschdorfer, conservatrice au Musée de l'Elysée de 1998 à 2010, est depuis 2014 conservatrice et directrice du Musée des beaux-arts du Locle, où elle a programmé plusieurs photographes. En ce moment-même, plusieurs artistes femmes y sont exposées.

Du côté des festivals, les Journées photographiques de Bienne sont dirigées depuis 2003 par des femmes ; Sarah Girard en est la directrice depuis janvier 2018. Sur le marché de l'art, quelques galeries dirigées par des femmes assurent la promotion des photographes : Mirjam Cavegn, directrice de la Bildhalle à Zurich et, dans la région bâloise, la Galerie Monika Wertheimer (Oberwil) et la Galerie Gisèle Linder (Bâle). En ce qui concerne les artistes, plusieurs femmes ont été récompensées par des prix prestigieux, entre autres : Virginie Rebetez fut lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise 2017-2018, Maya Rochat a gagné le Prix Mobilière 2019 et Shirana Shahbazi a reçu l'un des trois Prix Meret Oppenheim 2019 [4].

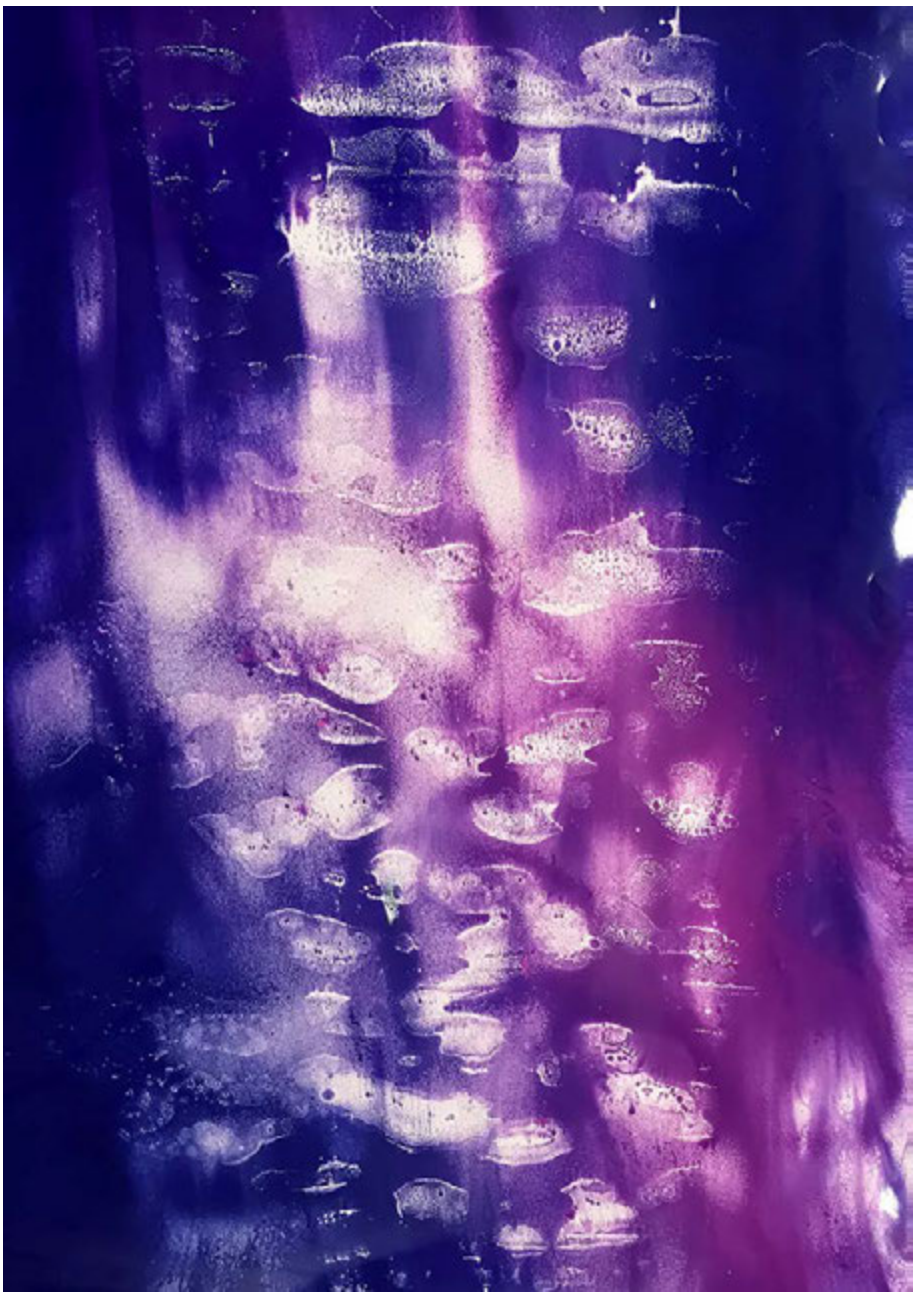
Le paysage culturel helvétique n'est donc pas si sombre mais, comme il importe pour toute artiste de pouvoir également être reconnue sur le plan international, voici quelques chiffres révélateurs d'une lente évolution. Les Guerrilla Girls – groupe d'artistes féministes activistes créé à New York en 1985 – ont mis en évidence que les chiffres de 2012 sont proches de ceux de 1985 : moins de 4% des artistes exposé·e·s au Met – The



© Viviane Sassen, X, de la série Of Mud and Lotus, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town. Exposition Hot Mirror, MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

Metropolitan Museum of Art, à New York, sont des femmes alors que 76% des nus représentés sont féminins (en 1985 : 5% et 80%). L'artiste Anna Fox[5] (1961, GB), photographe et vidéaste qui enseigne à l'Université des arts créatifs de Farnham, constate que 80% des diplômé·e·s en photographie de Grande-Bretagne sont des femmes alors que celles-ci ne représentent que 15% des photographes professionnel·e·s.

En France[6], les écoles supérieures de photographies (Arles, Louis Lumière et Gobelins) enregistrent un taux de 55 à 68% de femmes mais, en 2015, seulement 35% des photographes professionnel·e·s étaient des femmes, avec un écart de revenu de 28% par rapport aux hommes. Les femmes photographes lauréates d'un prix depuis 2000 ne représentent que 36% des primé·e·s. Pour rappel, seulement 21.4% de femmes étaient exposées à Paris Photo en 2018, malgré une initiative remarquable pour mettre celles-ci en valeur[7]. Art Paris 2019 a pris l'initiative d'inviter l'association AWARE – Archives of Women Artists, Research and Exhibitions – à sélectionner 25 projets d'artistes femmes. Dans les fonds régionaux d'art contemporain et les centres d'art français, la participation d'artistes femmes dans les expositions entre 2012 et 2015 oscille entre 23 et 33 %. Par contre, 57% des centres d'arts dédiés à la photographie sont dirigés par des femmes et 49% des expositions dans ces centres furent consacrées à des femmes en 2016. Excellente nouvelle car dans les musées et festivals prestigieux, les chiffres révélés par Marie Docher[8] sont bas : 22% de femmes aux



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne. Exposition collective Sillages, Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019

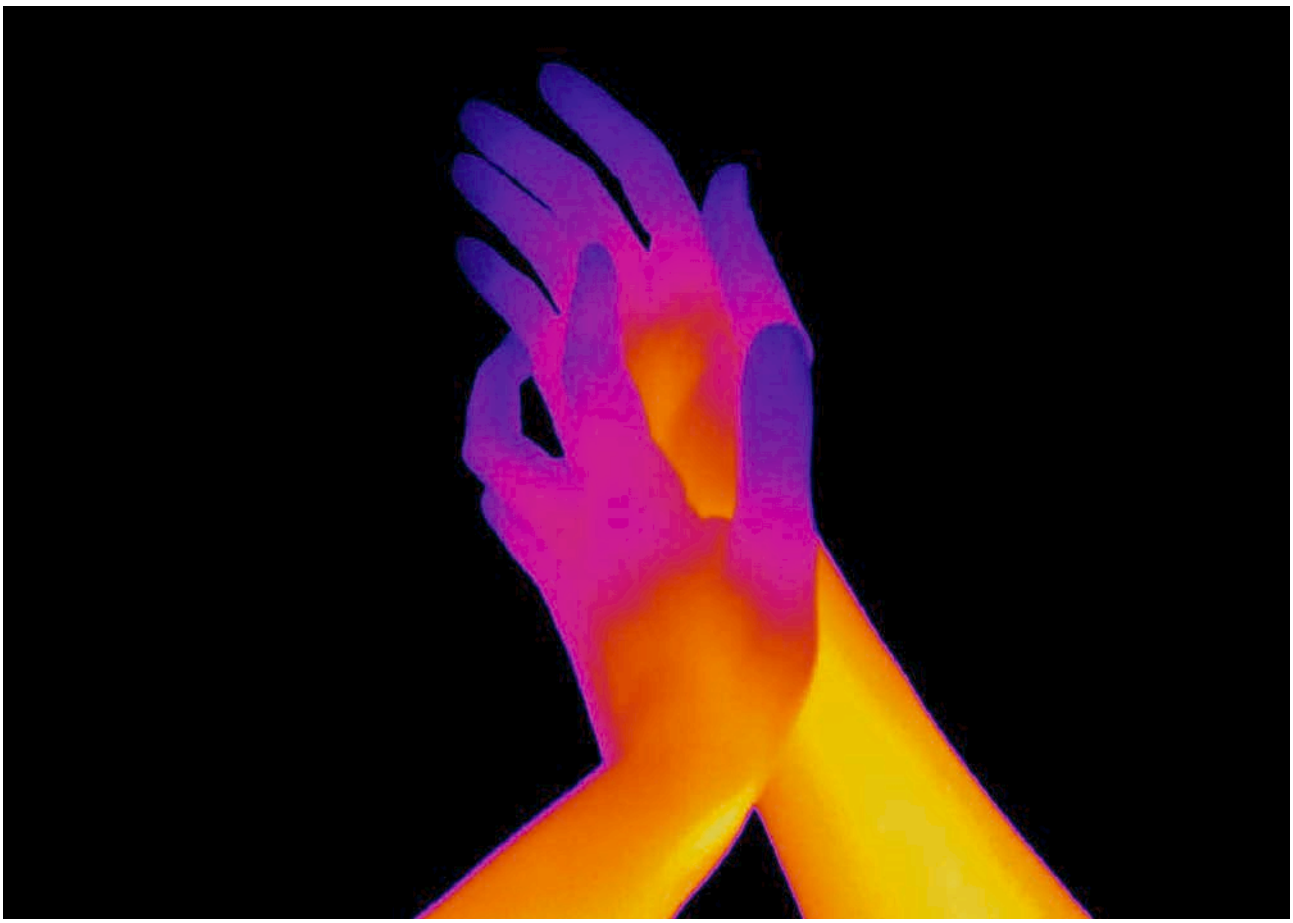
Rencontres de la photographie à Arles en 2018. Le festival y a répondu en lançant cette année un partenariat avec Kering et son programme *Women in Motion*[9].
Dans le domaine de l'édition, les deux fondatrices de 10x10 Photobooks, Olga Yatskevich et Russet Lederman, en collaboration avec Michael Lang, ont édité en 2018 *How We See: Photobooks by Women*, 10x10 Photobooks, New York, réédité en 2019[10]. Cent livres de photographies historiquement importants et créés par des femmes ont été sélectionnés par un jury d'expertes.

Et, pour conclure sur une belle perspective d'avenir, Charlotte Laubard, curatrice du Pavillon suisse à la 58e Biennale d'art de Venise (11.05. –24.11.2019), a invité les artistes Pauline Boudry / Renate Lorenz. " Depuis les débuts de leur collaboration en 2007, le duo d'artistes poursuit avec constance une réflexion sur les conditions de visibilité et d'existence de l'autre en dehors des binarismes et des catégories qui définissent nos identités. " L'installation immersive proposée par Pauline Boudry (1972, Lausanne) et Renate Lorenz (1963, Berlin), intitulée *Moving Backwards*, " explore, à une époque de repli sur soi massif, des pratiques de résistance, assemblant techniques de guérilla, chorégraphies postmodernes et danses urbaines, ainsi que des éléments de la culture underground queer. "[11]
Une invitation à interroger notre positionnement socio-politique.
Nassim Daghighian



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne. Exposition collective Sillages, Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019

1. *SMITH (par) Christine Ollier*, Marseille, André Frère Éditions, coll. Juste entre nous, 2017, p.28. Voir aussi p.8-9 de ce magazine.
2. Référence majeure sur ce thème : Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [*Gender Trouble*, 1990], traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006
3. À propos des institutions suisses pour la photographie, voir le site de l'association Spectrum – Photography in Switzerland : photography-in-switzerland.ch
4. Nous parlerons plus en détails des expositions des œuvres de Maya Rochat et de Shirana Shahbazi dans le prochain *Photo-Theoria*.
5. " Where are all the female photographers? A look back at the *Women in Photography* panel discussion at The Photography Show ", blog *The Redey*, 28.4.2015 : https://www.redeye.org.uk/opinion/where-are-all-the-female-photographers
6. Observatoire 2018 de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication, Paris, 8.3.2018 : http://www.culture.gouv.fr/content/download/183232/2000654/version/2/file/DEPS_Observatoire%20%C3%A9galite%20FH-2018.pdf et : http://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Egalite-et-diversite/Actualites/Les-femmes-photographes-radiographie-d-une-profession " Femmes photographes, une sous-exposition manifeste ", *Fisheye*, hors-série n°3, 2017 : https://www.fisheyemagazine.fr/magazine-papier/femmes-photographes-hors-serie-fisheye/
7. Voir Nassim Daghighian, " Paris Photo au féminin pluriel ", *Photo-Theoria*, n°35, novembre 2018, p.32 : http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria35_201811.pdf
8. Pour une brève présentation des actions militantes de la photographe et réalisatrice Marie Docher : https://www.9lives-magazine.com/50164/2019/03/04/marie-docher-photographe-invitee-de-semaine/
9. https://www.kering.com/fr/actualites/lancement-de-women-in-motion-aux-rencontres-darles
10. http://www.10x10photobooks.org/2018/05/30/how-we-see/
11. https://prohelvetia.ch/fr/press-release/biennale-arte-2019/



© SMITH, Spectrographies 009, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

EXPOSITIONS

SMITH. Spectrographies

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019
www.mbal.ch

L'artiste français·e SMITH (1985) développe un travail où la métamorphose de soi prend une place centrale. SMITH n'est ni féminin, ni masculin. Chez cet·te artiste, la construction du soi n'est pas fixée, l'identité n'est pas genrée. L'essentiel de son travail se concentre sur le corps humain, son devenir et ses mutations. Ses modèles sont souvent queer et/ou trans, des êtres encore peu visibles jusqu'à récemment, dans l'espace public. Ainsi SMITH interroge les limites du corps, ses transformations, sa disparition, ou plutôt ce qu'il en subsiste lorsqu'il est invisible. Similaires à des images de laboratoire, les Spectrographies font référence aux nouvelles technologies qui nous permettent, par l'intermédiaire d'un écran, de regarder, d'échanger, de toucher des êtres pourtant physiquement absents. SMITH s'est armé·e ici d'une caméra thermique afin de poursuivre son exploration des anatomies transformées, cherchant à représenter l'au-delà du corps. Ses photographies thermiques – ou thermogrammes – sont des spectres conjurant l'absence. Les images produites – des images biométriques – offrent un portrait unique de chaque individu. Leur corps, émanant de la chaleur, est capté par la caméra thermique. Cette lumière invisible est rendue visible, l'absence est transformée en présence par la magie de l'image. Dans le film qui accompagne la série, un personnage déambule seul dans la nuit. Là aussi, le corps se transforme en fantôme, le manque devient une force plastique qui affirme sa présence par surbrillance. Dans ce face-àface avec l'invisible, l'être disparu fait présence. En explorant la figure du spectre, à savoir la présence de corps qui subsiste une fois disparus, SMITH questionne le médium photographique – ô combien fascinant – alors même qu'il renvoie aujourd'hui à un monde de plus en plus dématérialisé. Dans cette oeuvre qui donne à voir l'invisible, la·e photographe interroge non seulement le pouvoir de l'image notamment lorsque l'autre est absent, mais convoque également la philosophie, la littérature, le cinéma, les sciences et la psychanalyse. Outre les réflexions qu'elles suscitent, les images de SMITH invitent à la contemplation.



© SMITH, Spectrographies 008, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

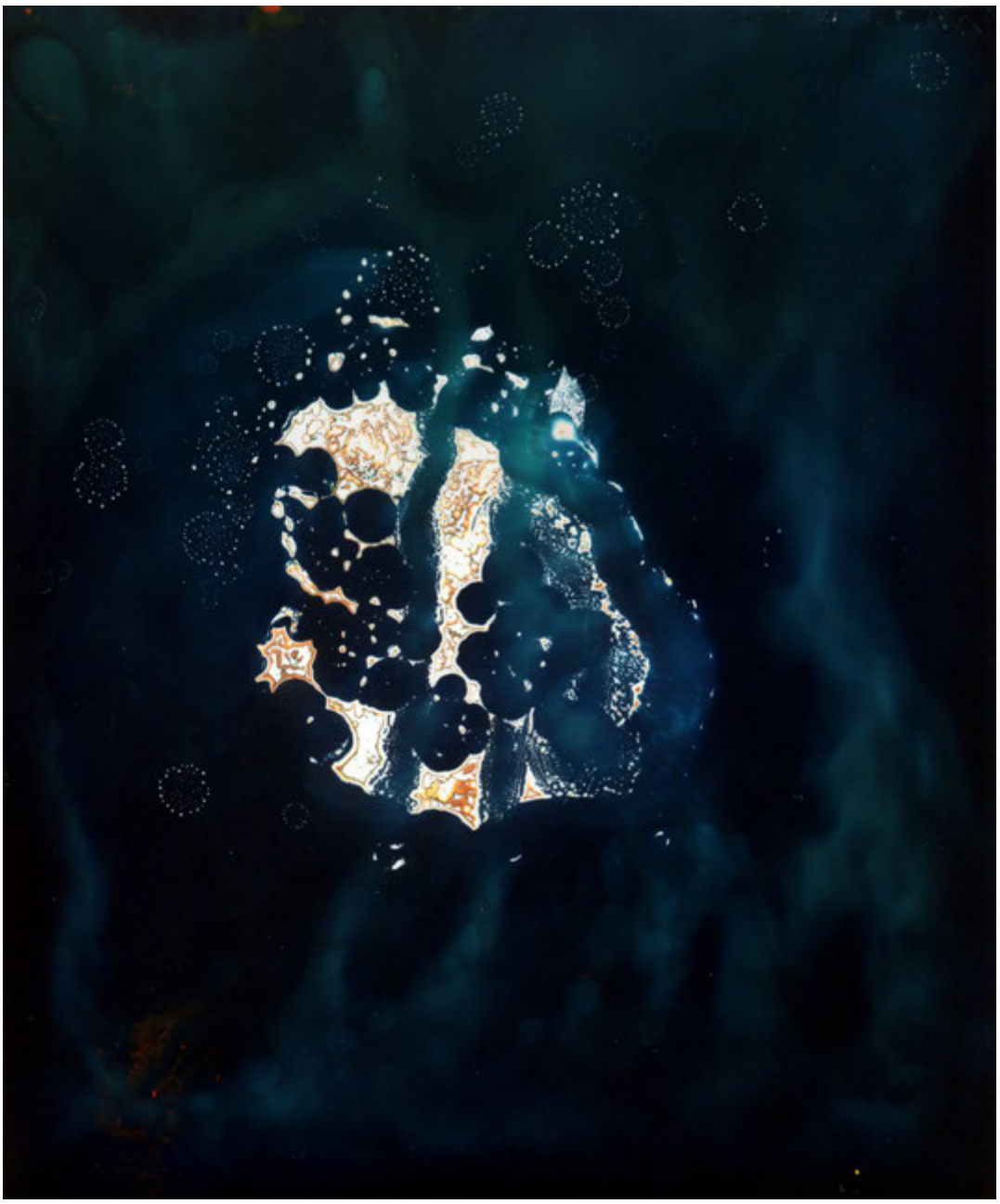
Après l'obtention d'un Master de Philosophie à la Sorbonne, du diplôme de l'Ecole Nationale Supérieure de Photographie d'Arles, et du Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains, SMITH engage l'écriture d'une thèse de doctorat, à l'UQAM (Montréal). Ses travaux furent présentés sous la forme d'expositions personnelles aux Rencontres internationales de la photographie d'Arles, à la galerie les Filles du Calvaire et au Palais de Toyko à Paris, au musée de la Photographie d'Helsinki en Finlande, mais aussi dans de nombreux pays d'Europe (Suède, Luxembourg, Allemagne, Espagne, Italie…), d'Asie (Chine, Cambodge, Corée du Sud) et d'Amérique Latine (Mexique, Chili, Uruguay).

Curatrice : Nathalie Herschdorfer, directrice du MBAL

Publications : Première monographie, *Löyly*, parue aux éditions Filigranes en 2013, suivie de *Saturnium* aux éditions Actes Sud en 2017.

Entretien : *SMITH*, interview par Joël Vacheron, coll. Pouvez-vous nous parler…, n°8, MBAL, 2019.

→ Disponible en ligne : http://www.mbal.ch/mbalwp/wp-content/uploads/PUBLICATION-SMITH-FR.pdf



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne

Sillages
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019
www.photoforumpasquart.ch

Avec : Christelle Boulé, Olga Cafiero, Roberto Greco, Thibault Jouvent, Virginie Otth.

Domaines de création a priori éloignés, l'une olfactive et l'autre visuelle, la parfumerie et la photographie partagent pourtant certaines approches et problématiques. L'exposition les met en lumière par les travaux de cinq artistes explorant les facette communes de la fragrance et de l'image, ou interprétant visuellement et magnifiant certains aspects de la parfumerie. Ils examinent les liens forts entre mémoire et odeur comme entre mémoire et photographie, confrontent et combinent les molécules qui donnent vie aux fragrances ou images argentiques, considèrent parfums et photographies comme autant d'empreintes et de vestiges d'un organisme, ou encore déjouent les notions traditionnelles d'artificialité et de naturel, d'imitation de la nature et de représentation. Leurs univers forts et singuliers offrent des interprétations visuelles fascinantes de la parfumerie, champ dont les créations restent généralement invisibles à l'œil nu. Les œuvres présentées, fruits de recherches approfondies des artistes, sont en majorité inédites ou produites pour l'exposition.
Curatrice : Danaé Panchaud



© Quentin Lacombe, Arzak #01, 2019, impression jet d'encre sur papier baryté, 125x100 cm. Courtesy CPG



© Œuvres de Douglas Mandry. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

SOMMAIRE

FOCUS – Émergences & résurgences 3

ÉVÉNEMENTS INTERNATIONAUX 122

EXPOSITIONS – À voir en Suisse cet été 166

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est à la fois une revue dédiée à la photographie contemporaine et, dès 2011, une plateforme de contenus pédagogiques en ligne. Le magazine mensuel créé en 2015 devient trimestriel en 2019. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse de l'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur et présidente de near de 2009 à 2013 (www.near.li – association suisse pour la photographie contemporaine). De 2008 à 2015, elle est rédactrice en chef de *Next*, édité par near (72 numéros). Elle a mené plusieurs interviews de personnalités du monde de l'art pour *Next* et *Photo-Theoria*.

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés. Je remercie tous les photographes qui mettent leurs images à disposition des médias ou me les ont communiquées personnellement.



© Œuvres de Noha Mokhtar. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

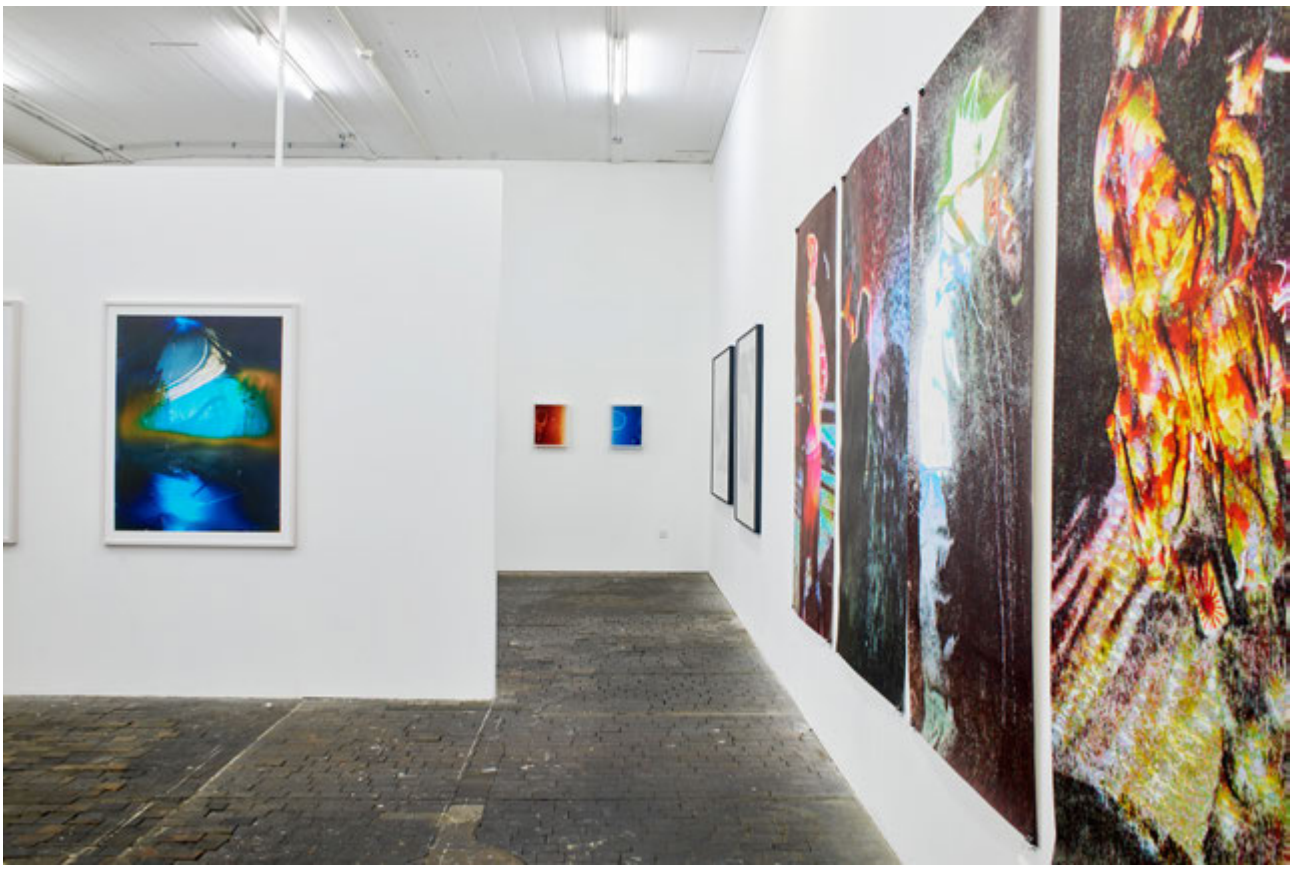
FOCUS – Émergences & résurgences

Chaque été, plusieurs photographes et artistes pratiquant la photographie sortent diplômés des écoles d'arts visuels et d'arts appliqués. Mais quelles sont les possibilités de promouvoir leur travail artistique ? En Suisse, la situation des photographes émergents semble plutôt favorable en raison d'une offre signifiante de prix, d'appels à projets, de festivals et de lieux d'exposition. Je vous propose ici de revenir sur quelques exemples récents de la bonne visibilité des jeunes talents en territoire helvétique, et au-delà…

Commençons par les concours, tous dotés d'un prix de CHF 5'000.- et accompagnés d'une exposition. Dans le domaine du documentaire, le Prix Focale – Ville de Nyon (délai au 8.9.2019) offre les moyens financiers de produire une exposition personnelle dans la petite galerie associative de Focale, bien connue sur l'arc lémanique depuis son ouverture en 1982. Bien que ce concours créé en 2012 soit sans limite d'âge ou de nationalité, plusieurs photographes fraîchement diplômés l'ont remporté, tels que Youqine Lefèvre (1993, BE), Virginie Rebetez (1979, CH) ou Benoît Jeannet (1991, CH / ES). Andrea Mantovani (1985, FR), géographe devenue photographe professionnelle en 2015, a remporté l'édition 2018 avec *Le chant du cygne*, un travail original sur le conflit environnemental de la forêt de Bialowieza en Pologne.

Le Photoforum Pasquart propose depuis 1993 le Prix Photoforum (délai au 7.7.2019), accompagné d'une exposition collective de fin d'année dans ses vastes espaces (300 m^2). Le suivi des artistes pré-sélectionnés a été amélioré en 2016 par l'organisation de rencontres avec des professionnels du monde de l'art lors du Kick-Off-Day. Sans limite d'âge, le concours est ouvert aux multiples pratiques contemporaines de l'image et a plusieurs fois récompensé des artistes récemment formés au CEPV comme Delphine Burtin (1974, CH), à l'ECAL comme Solène Gün (1996, CH) ou à la ZhdK comme Léa Girardin (1989, CH). Cette année, le prix étant ouvert aux photographes de toute nationalité, la concurrence sera peut-être plus rude.

Le Prix de Jeunes Talents en photographie vfg (en allemand : vfg Nachwuchsförderpreis für Fotografie) est organisé depuis 1995 par l'association vfg – Vereinigung fotografischer GestalterInnen, une association de photographes basée à Zurich. Le concours récompense chaque année les 10 meilleurs travaux, les expose dans plusieurs villes de Suisse et d'Allemagne et publie un catalogue. Ceci assure une bonne visibilité aux photographes émergents sélectionnés. Les conditions de participation sont plus strictes que celles des deux prix précédents, avec une limite à 39 ans et la nécessité d'être Suisse ou résidant en Suisse. Les chances d'être sélectionné·e·s n'en sont que meilleures.



© Œuvres de Quentin Lacombe, Douglas Mandry et Jean-Vincent Simonet. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

L'exposition constitue une expérience fondamentale pour les artistes émergents, qui ont ainsi l'occasion d'expérimenter la matérialité des photographies et leur mise en espace, alors que leur quotidien les confronte surtout à des images immatérielles sur écran. Le rituel de l'exposition des travaux de diplôme permet au public de découvrir des travaux aboutis, parfois encore fragiles, mais qui offrent l'intérêt de la nouveauté et, parfois, d'une certaine prise de risque. L'exposition .RAW des étudiant·e·s de la formation supérieure en photographie du CEPV (plus connu sous l'appellation d' " École de photographie de Vevey ") offre un bel exemple de la diversité des pratiques actuelles. Dans les thématiques abordées, on remarque en particulier un retour de l'intime et une forte présence de l'humain.

Les *artist-run spaces*, espaces d'art gérés par des artistes réunis en association ou en collectif, font partie des lieux les plus favorables à l'émergence en raison de leur nature alternative autogérée et du soutien apporté aux jeunes par les artistes plus expérimentés. L'exposition *Antenna* de Maciej Czepiel (1987, PL) à standard/deluxe, Lausanne, fut l'occasion pour cet étudiant au CEPV d'expérimenter des formes d'accrochage originales. Il a bénéficié d'un petit budget de production et du " parrainage " de ses professeurs, Virginie Otth et Nicolas Savary, deux des artistes membres fondateurs de l'Association standard/deluxe en 2005.

Les pratiques contemporaines sont tout particulièrement mises en avant dans les centres d'art associatifs tels que le Photoforum Pasquart à Bienne et le Centre de la photographie Genève, tous deux créés en 1984. Ce printemps, Myriam Ziehli (1989, CH) a bénéficié d'une carte blanche au Photoforum Pasquart. Elle y a exposé *Hochwasser, Sturm, Orkan,* un travail de réflexion sur la catastrophe et le déluge s'inscrivant dans le thème *Flux* des Journées photographiques de Bienne 2019. Dans une approche conceptuelle inspirée par l'anthropologie et l'écoféminisme, l'artiste interroge les rapports entre humain et environnement, culture et nature. Il est intéressant de voir ici des liens se tisser entre ce projet récent et celui de Yann Mingard présenté au Musée de l'Elysée, *Tant de choses planent dans l'air, d'où notre vertige* (2015-2018). C'est assurément l'exposition incontournable de l'été. La thématique de l'environnement est également récurrente, dans le travail de Douglas Mandry exposé au CPG et dans les festivals présentés plus loin.

Le CPG – Centre de la photographie Genève a lancé fin 2017 une excellente initiative pour donner plus de visibilité aux diplômés des écoles romandes et à leurs enseignants. Ces derniers, artistes eux-mêmes, sont invités à devenir les curateurs d'une exposition collective réunissant une sélection – forcément subjective – de leurs anciens étudiant·e·s ou *alumni*. Dans *Littéralement et dans tous les sens* (16.12.2017-11.2.2018), Bruno Serralongue (1968, FR), photographe et professeur à la HEAD Genève depuis 2004, a exposé Christelle Jornod, Élisa Larvego, Samuel Lecocq, Florent Meng et Mélanie Veuillet.



© Jean-Vincent Simonet, Izu Ravers / Acid Rain, 2019, impressions jet d'encre sur plastique, chacune : 200x100 cm. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet

Pour *When the air becomes electric* (1.5.-2.6.2019), Marco Poloni (1962, IT/CH), artiste et cinéaste, professeur associé à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne, a choisi neuf diplômés. L'exposition reçoit le soutien de Milo Keller, responsable des Bachelor et Master en Photographie de l'ECAL. Les dimensions conceptuelle, abstraite ou expérimentale des œuvres photographiques montrées au CPG révèlent une tendance importante de l'image contemporaine : la réflexion autour et au-delà du médium photographique (réflexivité, métaphotographie et intermédialité). Certains artistes interviennent lors de la matérialisation de l'image numérique, en particulier Jean-Vincent Simonet et Florian Amoser. Avec les prises de vue réalisées au sténopé par Quentin Lacombe et les photogrammes de Douglas Mandry, la photographie émergente fait apparaître des résurgences de pratiques remontant aux origines du médium photographique.
Cet intérêt pour la matérialité de l'image photographique argentique trouve son écho dans la superbe exposition de Walead Beshty (1976, GB) au MAMCO, Genève. Cet artiste formé à l'UCLA – Université de Californie à Los Angeles (notamment par le photographe James Welling), s'est fait connaître au début des années 2000 avec ses images expérimentales et son abondante production de photogrammes sur papier à développement chromogène, plié et exposé plusieurs fois à la lumière. L'artiste réalise également des objets – sortes de ready-mades post-conceptuels métadiscursifs – et a publié de nombreux essais.
Parmi les photographes entre émergence et mi-carrière – selon les critères de visibilité choisis : représentés en galerie, reconnus internationalement, etc. – on trouvera ci-après : Dominique Teufen (1975, CH), lauréate 2019 du Prix HSBC pour la Photographie, qui crée des mondes imaginaires en " sculptant " le réel sur la vitre de sa photocopieuse ; Olivier Lovey (1981, CH) et ses installations en trompe-l'œil réalisées *in situ* pour *Macula,* son exposition personnelle à la Ferme-Asile, Sion ; Salvator Vitale (1986, IT/CH), qui a produit un projet documentaire critique sur les questions sécuritaires en Suisse, *How to Secure a Country*, présenté à la Fotostiftung Schweiz (Fondation suisse pour la photographie). Depuis que Sasha Renner en est le co-directeur, cette institution montre un intérêt grandissant pour la photographe contemporaine au fil de sa programmation d'expositions et de publications. Lars Willumeit est le curateur de l'exposition de Vitale comme de celle de Mingard. Un point qui révèle l'importance des curateurs dans le parcours des artistes.
Finalement, la reconnaissance des photographes émergents et à mi-carrière passe aussi bien par les institutions telles que le Musée de l'Elysée (et sa Nuit des Images) ou le Fotomuseum Winterthur (et sa Plat(t)form), que par les festivals de photographie tels que les Journées photographiques de Bienne, Images, Alt + 1000 ou Circulation(s) à Paris, par les concours prestigieux comme le Grand Prix Images Vevey et les Swiss Design Awards, ou encore par les galeries privées telles que Christophe Guye et Bildhalle à Zurich.



© Œuvres de Clément Lambelet, Florian Amoser et Anja Schori. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

When the air becomes electric

CPG – Centre de la Photographie Genève, 01.05. – 02.06.2019
www.centrephotogeneve.ch

Avec : Florian Amoser, Julien Gremaud, Quentin Lacombe, Clément Lambelet, Douglas Mandry, Noha Mokhtar et Gregor Huber, Jean-Vincent Simonet, Sebastian Stadler.

" […] Les pratiques photographiques individuelles de ces neuf artistes, bien qu'elle diffèrent de manière absolue entre elles au niveaux des sujets qu'elles explorent, convergent par leur remise en question des automatismes liés à leur médium. Chacun de ces artistes explore à sa manière les conditions formelles nécessaires pour faire exister son travail et secondairement, pour l'agencer dans l'espace expositif.

Cette exposition présente également, dans ses aspects modaux, un lien décousu avec le courant identifié comme métamoderniste, à savoir une sensibilité émergente dans la génération née dans les années 80 et se situant dans une oscillation entre la sincérité passionnée du modernisme et les poses ironiques du postmodernisme ; une sensibilité socialement engagée et qui réhabilite la narration et la continuité historique.

Dans ses aspects formels, cette exposition présente différentes tentatives de reformuler, dans la pratique de la photographie, la question du médium. Elle reprend à son compte, dans le champ de la photographie, la remise en question radicale de la notion de médium proposée par le philosophe américain Stanley Cavell dans ses textes sur le cinéma à la fin des années '70. Pour Cavell la définition d'un médium comme découlant d'une cause matérielle ou d'une cause formelle est insuffisante. Un médium découle d'automatismes nés de la répétition dans la tradition classique, puis de l'expérimentation à partir du modernisme. Ces automatismes précipitent une pratique dans une forme, un genre, un type et une technique reconnaissables et qui se constituent en médium.

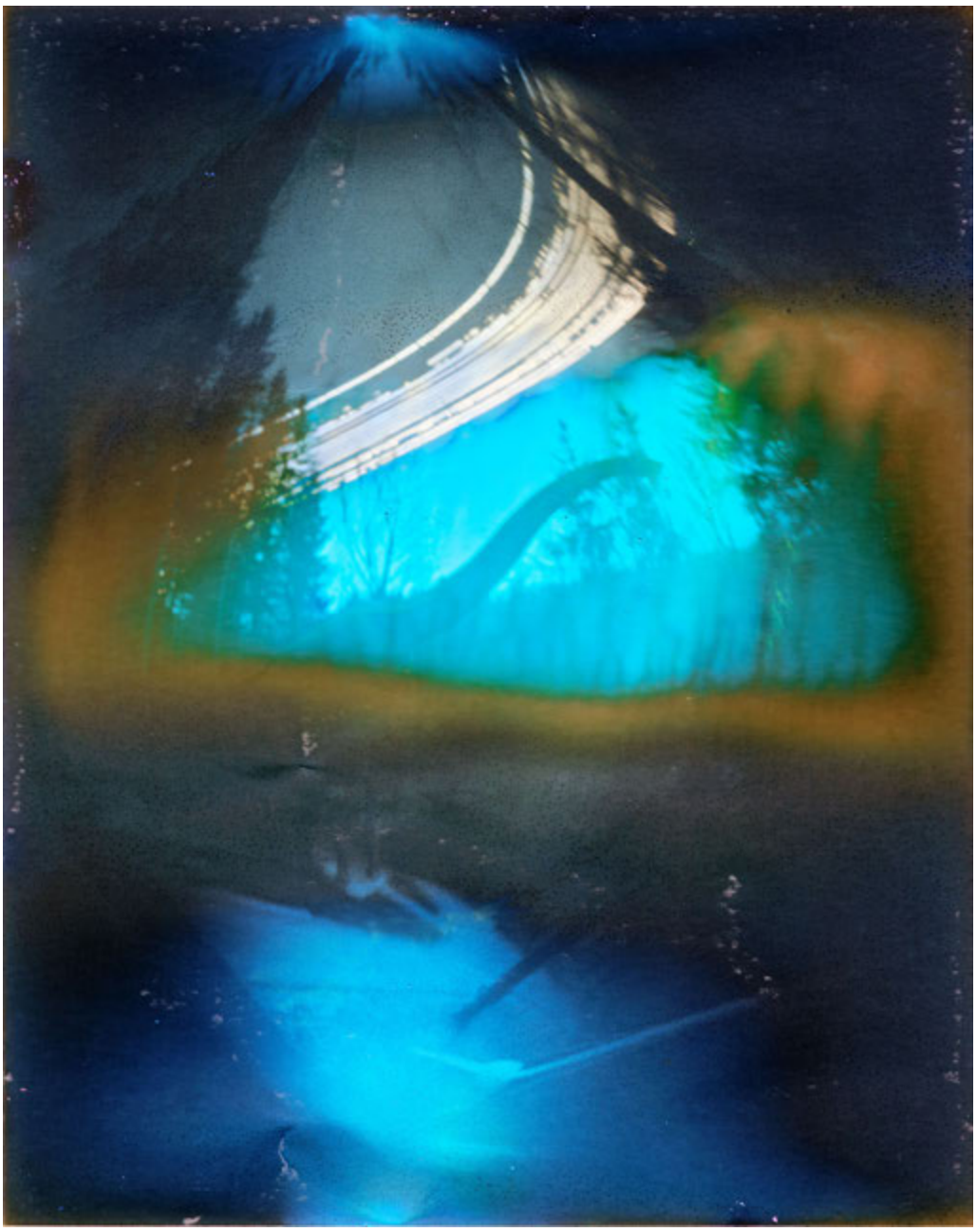


© Œuvres de Anja Schori et Sebastian Stadler. Exposition collective (ECAL) *When the air becomes electric*, CPG – Centre de la Photographie Genève, 1.5. – 2.6.2019 ; curateur : Marco Poloni ; photo : Jean-Vincent Simonet. Courtesy CPG

Pour Cavell la recherche d'un artiste, pour atteindre une véritable autonomie, ne doit pas seulement produire des nouveaux énoncés, mais doit se délester des automatismes inscrits dans sa pratique afin de faire émerger un nouveau médium. En un mot, elle doit passer de la condition d'automatisme à celle d'autonomie. Dans le cadre de la pratique photographique, ces interrogations portent moins sur sa forme objectale que sur sa dimension performative.

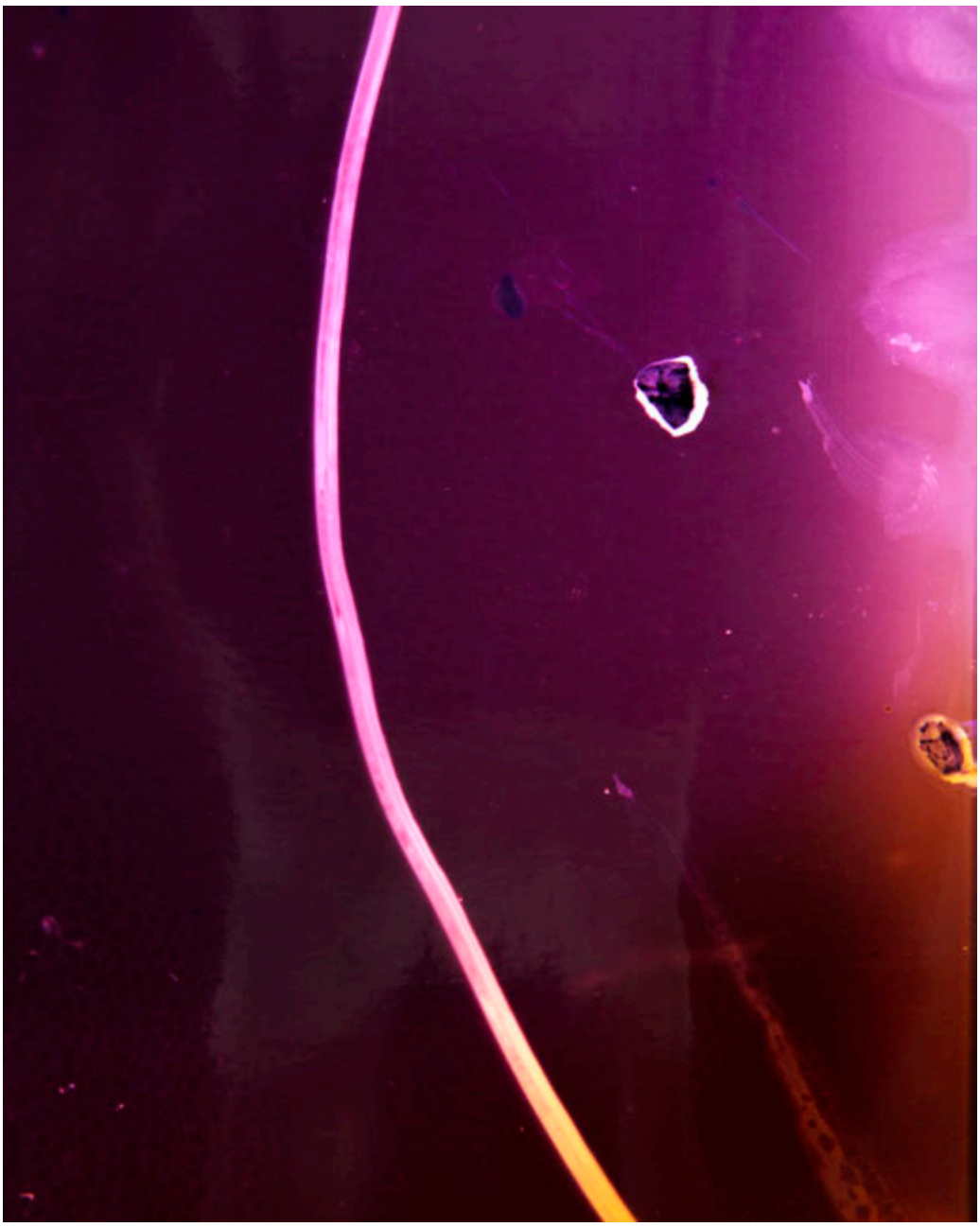
En d'autres mots, elles se préoccupent moins de comprendre ce qu'est une photographie que de ce qu'est la photographie. Ces questions débordent donc largement certains débats dans lesquels le médium photographique a été confiné de par sa nature mécanisée, à savoir la question de l'argentique contre le numérique, la photographie classique contre celle sans objectif, l'image photographique plane contre l'image transplanaire.

Les interrogations de ces artistes touchent à des questions plus profondes sur la nature de la pratique photographique, comme les rapports entre automatisme et performativité, causalité et intentionnalité, réalisme et compétence fictionnelle. "
Marco Poloni, curateur de l'exposition



© Quentin Lacombe, Arzak #02, 2019, impression jet d'encre sur papier baryté, 125x100 cm. Courtesy CPG

" *Arzak*, une série récente d'images de Quentin Lacombe est constituée de grandes grandes solarographies produites en sténopé avec un temps d'exposition d'une durée équivalente au solstice. Le papier photographique ainsi surexposé est ensuite scanné sans avoir été au préalable stabilisé. Ce processus dans lequel lumières cosmiques et machiniques s'additionnent produit une collision d'échelles spatio-temporelles au sein de l'image : l'étendue macroscopique des paysages et du ciel nocturnes se trouve convoluée avec la dimension micro-entropique des moisissures produites durant la lente formation de l'image. "
Marco Poloni



© Douglas Mandry, Monument/Aletsch #2, 2018, impression numérique sur verre d'après un photogramme de glace, 70x50 cm, de la série Monuments. Courtesy CPG

" Douglas Mandry présente deux groupes d'images tirées de sa série *Monuments*: des photographies de montagne lithographiées sur tissu pris sur des bâches utilisées pour contenir la fonte des glaciers, et des photogrammes de glace en train de fondre et provenant de ces mêmes glaciers. Par ces deux ensembles d'images, romantiques pour le premier et empiriques pour le second, Mandry tente de rendre compte de la lente disparition du paysage alpin dûe aux effets de l'anthropisation de l'atmosphère. "
Marco Poloni



© Jean-Vincent Simonet, de la série Izu Ravers / Acid Rain, 2019, impression jet d'encre sur plastique, 200x100 cm. Courtesy CPG

" Jean-Vincent Simonet tente, avec ses images photographiques de ravers prises sur l'île d'Izu au Japon, de rendre compte de la folie et la liberté insolente qui étaient à l'origine de la photographie, pour citer Foucault. En exploitant des erreurs techniques des plotters utilisés pour les tirer, puis en éprouvant encres et papiers par l'utilisation de produits chimiques, en les exposant enfin de nuit à la pluie, Simonet entreprend de libérer ses images de leur tentation originelle, celle de fixer le temps. "
Marco Poloni



© Florian Amoser, 1610 – 05 – 09, 2016, impression pigmentaire, 110x137.5 cm, de la série Quantified Landscape. Courtesy CPG

" *Quantified Landscape* de Florian Amoser présente une recherche en cours sur la transposition photographique de l'espace sur une surface plane, et se situe à la limite des registres de la photographie et de la topographie. Amoser cartographie les reliefs de galeries souterraines en posant au sol un laser monté sur moteur. Le faisceau lumineux balaye lentement les parois de la cavité, dessinant ainsi une ligne continue selon le principe des courbes de niveaux. Ces longues poses créent des paysages en noir et blanc évoquant autant la pratique analogique que le rendu numérique d'une modélisation tridimensionnelle. Ces images nous montrent à la fois la déconstruction numérique et la disparition de l'espace réflexif de référence de la tradition philosophique occidentale, la grotte. "
Marco Poloni



© Astrid Kruse Jensen (1975, DK), Fading Into The Mountains, 2019, impression pigmentaire, 110x106 cm. Courtesy Martin Asbæk Gallery, Copenhague. Paris Photo 2019 – secteur principal



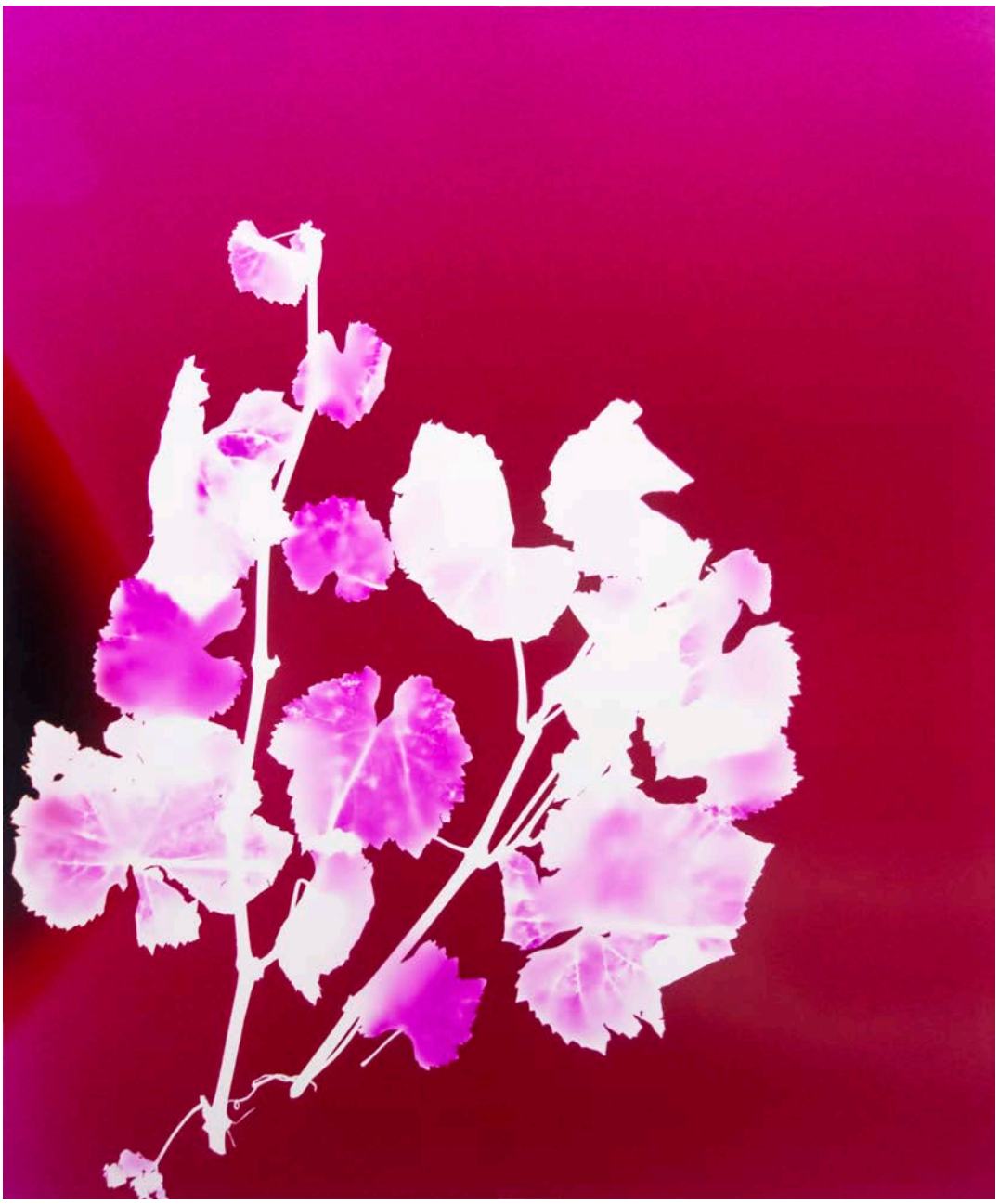
© Trine Søndergaard (1972, DK), Callus #8, 2019, impression pigmentaire, 137x110 cm. Courtesy Martin Asbæk Gallery, Copenhague. Paris Photo 2019 – secteur principal

SOMMAIRE

FOCUS – Paris, capitale de la photographie ?	4
INTERVIEW – Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart	54
PUBLICATION – Corps, ouvrage de Nathalie Herschdofer	70

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est à la fois un magazine mensuel créé en 2015 et une plateforme pédagogique en ligne depuis 2011 ; la revue devient trimestrielle en 2019. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne au CEPV, Vevey, la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse de l'image dès 1997.



© Elsa Leydier (1988, FR), Sans titre (rameau), de la série Heatwave, septembre 2019, rayogramme ; Elsa Leydier est lauréate du Prix de la Maison Ruinart 2019. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

ÉDITO – La photographie contemporaine en trois volets

L'événement incontournable qu'est devenu Paris Photo ces vingt dernières années est l'occasion idéale pour s'interroger sur les pratiques photographiques émergentes et la place qu'elles occupent dans le monde de l'art contemporain et dans le marché de la photographie.

Afin de mieux connaître le rôle des personnalités et des institutions pour la photographie qui œuvrent, en Suisse, à une meilleure visibilité des pratiques actuelles du médium, j'ouvre une nouvelle série d'interviews (la première remonte à 2009 !). À Bienne, j'ai rencontré Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart, qui prône une ouverture de la notion d'émergence artistique et présente dans ses expositions une large palette des usages de la photographie.

Le troisième volet de *Photo-Theoria* vous propose de découvrir un ouvrage riche en illustrations sur le vaste thème du corps dans la photographie des vingt-cinq dernières années. Son auteure, Nathalie Herschdorfer, directrice du Musée des beaux-arts du Locle et curatrice, est une personnalité majeure de la photographie sur le plan international. Elle a suivi de près l'évolution des représentations du corps depuis les années 1990.

Nassim Daghighian

FOCUS – Paris, capitale de la photographie ?

Début novembre, le monde de l'art converge à Paris, en particulier les professionnels de la photographie – artistes, curateurs, galeristes, éditeurs, conservateurs et autres personnalités issues d'institutions prestigieuses, – sans oublier quelques ventes aux enchères organisées pour coïncider avec Paris Photo. Les collectionneurs, tout comme le grand public, apprécient cette " première foire internationale dédiée au médium photographique " [1]. Les chiffres démontrent un double succès, sur le plan culturel aussi bien que commercial [2]. Les musées et les galeries de la ville se mobilisent pour attirer les visiteurs (le parcours PhotoSaintGermain, par exemple) et de nombreux événements parallèles à la foire ont vu le jour ces dix dernières années : Fotofever, foire satellite ou *off* créée à Paris en 2011 ; Offprint et Polycopies, qui accueillent des éditeurs indépendants, voire des artistes avec leurs ouvrages autoédités ; Fotofest Meeting Place, une série de lectures de portfolios organisée par Fotofest, un festival biennal basé à Houston, Texas. Je m'attarderai sur un autre événement récurrent, la troisième édition du salon a ppr oc he, qui explore les pratiques les plus récentes de la photographie en invitant une quinzaine d'artistes (cf p.44).

Une telle effervescence peut donner l'impression que Paris (re)devienne la capitale de la photographie, comme l'annoncent certains médias français [3]. Il semble toutefois nécessaire de nuancer cette euphorie car le marché le plus puissant de la photographie reste les Etats-Unis [4], et en particulier New York, autant sur le 1er marché (les ventes en galerie) que sur le second marché (revente ; ventes aux enchères). Par contre, sur le plan des institutions, publiques ou privées, les pays européens sont dotés d'excellents lieux d'exposition donnant une bonne visibilité à la photographie – y compris les festivals, fort nombreux en France. C'est dans cette relation dialectique complexe entre sphères culturelles et économiques que se jouent les rapports de complémentarité entre mondes de l'art et marchés de la photographie (bien que ces domaines semblent s'opposer, ils sont en symbiose et ont besoin l'un de l'autre). La foire Paris Photo est bien un élément-clé majeur de la reconnaissance de la photographie par le milieu de l'art contemporain. La médiatisation de l'événement révèle toutefois " qu'une évolution vers une « ubérisation » du système n'est pas à exclure " [5].

Au Grand Palais, l'offre de Paris Photo est si vaste qu'une journée entière ne suffit pas pour parcourir les cinq secteurs : Principal (160 galeries), Éditions (33 éditeurs), Prismes (14 artistes), Curiosa (14 artistes) et Films. Outre les 213 exposants, le visiteur découvre des expositions spéciales consacrées à des collections et peut assister à des films, à des tables rondes ou à des rencontres et des signatures avec les artistes. Pour ouvrir une réflexion sur la situation de la photographie contemporaine, voici quelques observations tirées de mon " expérience de terrain " en 2019.

Florence Bourgeois, directrice de Paris Photo depuis 2015, et Christoph Wiesner, directeur artistique, affirment tous deux que de nombreux visiteurs aiment venir à la foire pour y découvrir des photographies contemporaines [6]. Pourtant, celles-ci ne représentent qu'une part encore limitée des œuvres exposées. Les frais de location d'un stand de taille moyenne s'élèvent de € 16'000 à 25'000, ce qui explique en partie pourquoi les prises de risques sont rares et les artistes émergents également ! En conséquence, plusieurs galeries prestigieuses, actives sur le premier comme le second marché, consacraient cette année encore l'essentiel de leur accrochage à des " valeurs sures ", le plus souvent un photographe renommé, si possible déjà consacré par les musées et les livres d'histoire de la photographie, voire déjà mort depuis longtemps… donc rarement une artiste vivante ! J'ai noté deux exceptions intéressantes : Nancy Burson (1948, USA), pionnière des portraits composites générés par ordinateur, une " re-découverte ", et l'artiste Mari Katayama (1987, JP) révélée par la Biennale de Venise 2019 sous la direction artistique de Ralph Rugoff (cf p.30-31).
Nouvelle venue à Paris Photo cette année, la méga-galerie Hauser & Wirth (multinationale créée à Zurich en 1992) présentait un solo show d'épreuves de grande qualité d'August Sander, un photographe incontournable de la première moitié du 20ème siècle (la galerie gère l'*estate* de la famille Sander) [7]. Même " son de cloche ", dira-t-on, chez Gagosian, multinationale qui s'est associée à la Galerie 1900-2000 pour exposer Man Ray, dont Larry Gagosian gère l'*estate*. Ce type d'exposition historique a pour principal objectif d'intéresser les musées et les collectionneurs les plus fortunés, les prix dépassant souvent € 150'000 [8]. Autre partenariat très remarqué : l'exposition personnelle de Joel-Peter Witkin par les galeries Baudoin Lebon et Etherton, avec un vaste choix d'images " iconiques " du photographe telle que *Las Meninas, New Mexico*, 1987.

J'ai relevé qu'en 2019 le nombre de solo ou duo shows (42) a augmenté dans l'ensemble des 180 exposants, parmi lesquels 33 galeries réalisent leur première participation à la foire (il y en avait 21 en 2018). Les expositions monographiques présentent l'intérêt d'offrir une meilleure visibilité à un artiste actuel et donnent une idée plus claire de la ligne défendue par sa galerie. Le risque commercial est bien sûr plus élevé et certains stands semblent parfois peu fréquentés par les visiteurs (Adrian Sauer exposé par Klemm's, Berlin).
Je fus surprise de constater que certaines galeries présentaient les œuvres des mêmes photographes que l'année précédente. Doit-on y voir la promotion d'un·e artiste phare ? Ou encore la nécessité de familiariser les collectionneurs potentiels avec des œuvres plus contemporaines ? Dans le cas des polyptyques post-conceptuels de Barbara Prost (1964, DE) au stand de la galerie Kuckei + Kuckei, Berlin, ou des cyanotypes dynamiques plongés dans l'océan de Meghann Riepenhoff (1979, US) au stand de la Yossi Milo Gallery, New York, c'est surtout un signe positif en faveur des artistes femmes, qui restent largement minoritaires [9].

Le taux élevé de renouvellement des galeries (52 nouvelles par rapport à 2018) est en bonne partie lié au fait que deux secteurs récents de la foire permettent aux organisateurs une certaine ouverture. Depuis 2015, le secteur Prismes présente dans le Salon d'Honneur des séries d'envergure, de grands formats et des installations (sur le modèle d'Unlimited à Art Basel). Les artistes sélectionnés en 2019, quasi tous contemporains, sont représentés par 14 galeries dont 9 participent pour la première fois à la foire. Pour le visiteur, Prismes est un espace agréable, plus calme, favorisant une approche attentive des œuvres.

Le secteur thématique Curiosa, créé en 2018, offre la possibilité à de plus petites galeries de mettre en avant des artistes moins connus grâce à un tarif de stand bas (environ € 5'000). Le curateur est Osei Bonso, Anglo-Ghanéen basé à Londres et nommé début 2019 Curator of International Art à la Tate Modern. Sa sélection d'artistes émergents, intitulée *Point de fuite,* traite de la mémoire, de la disparition, des rapports visible/invisible, de l'instabilité de la photographie. Osei Bonso propose une définition large de l'émergence en exposant des pratiques documentaires, de la mise en scène ainsi que de l'image expérimentale, qui repousse les frontières du médium. L'expérimentation domine l'ensemble mais quelques œuvres proposées peinent à convaincre. Il serait heureux que Curiosa devienne le secteur réservé aux découvertes et prises de risque afin que les pratiques émergentes puissent avoir une meilleure reconnaissance au sein de la foire…

Je publie dans ce magazine un choix parmi les travaux les plus intéressants de Curiosa et des autres secteurs de Paris Photo. Il m'a paru indispensable de mettre l'accent sur les photographies contemporaines réalisées par des femmes. Ma sélection présente aussi des œuvres en lien avec l'Afrique et sa diaspora, ou en rapport avec des problématiques postcoloniales ou décoloniales. Ces thématiques étaient bien visibles dans la foire, ce qui représente une volonté positive d'ouverture aux pratiques artistiques non occidentales. L'évolution est cependant lente car Paris Photo n'accueille qu'une vingtaine de galeries non occidentales (moins de 12%) alors qu'il y a 53 galeries françaises (29%) et 35 galeries d'Amérique du Nord (19%) [10]. J'étais enchantée de voir que des travaux de qualité étaient exposés dans ces quelques galeries d'Asie, du Moyen-Orient, d'Afrique ou d'Amérique latine.

Reflet des préoccupations actuelles les plus médiatisées, la thématique de l'environnement était également récurrente à Paris Photo 2019. Cela pourrait parfois passer pour de l'opportunisme mais, comme les galeries sélectionnent souvent les artistes présentés dans une foire en fonction de leur actualité culturelle (une exposition personnelle dans un musée prestigieux, par exemple), il me paraît tout aussi important et pertinent de réagir à l'actualité du monde, en dehors de la sphère artistique ! Le documentaire et le reportage étaient cependant relativement peu présents, cette année encore. En dehors des stands de Magnum Photos et de la Galerie VU', on pouvait admirer les épreuves de Don McCullin chez Hamiltons (galerie fondée à Londres en 1977), ainsi qu'une belle présentation d'œuvres de Bruno Serralongue, artiste documentaire dont les thématiques sociales et politiques incitaient le visiteur à s'attarder sur le stand de la galerie Air de Paris (p.33).

En réalité, le visiteur de Paris Photo – même le plus attentif – ne peut prétendre rendre compte de toute la diversité des pratiques contemporaines du médium photographique [11]. Si l'on se plongeait une journée entière dans les multiples ouvrages récents proposés par les 33 éditeurs invités par la foire ou sélectionnés pour le prestigieux Prix du livre photographique Paris Photo – Aperture Foundation initié en 2012, la vue d'ensemble serait peut-être plus représentative des démarches les mieux reconnues par le monde de l'art et, en particulier, par le marché de l'édition. Celui-ci est toutefois aussi constitué d'éditeurs indépendants et d'artistes autoédités, que l'on découvre dans les événements *off* déjà cités, Offprint et Polycopies. Je ne peux malheureusement pas en rendre compte, faute de temps pour approfondir mon " expérience de terrain ".

En parcourant les expositions de quelques institutions parisiennes, j'ai eu le sentiment d'entrevoir un échantillon de la photographie actuelle, un aperçu non exhaustif mais intéressant. Le *rapport au réel* est bien représenté dans l'exposition *Calais – Témoigner de la « jungle »* au Centre Pompidou, dans la Galerie de photographies (curateur : Florian Ebner), avec le projet *Calais* (2006-2018) de Bruno Serralongue, les clichés de l'Agence France-Presse diffusés par les médias et les témoignages touchants des anciens habitants de la « jungle » [12]. J'ai apprécié cette proposition curatoriale jouant sur la complémentarité des approches puisque le visiteur peut découvrir la situation des migrants sous trois angles différents : artistique, médiatique et amateur. Dans les images réalisées par les principaux concernés, le propos devient plus intime.

La *mise en scène*, les liens de l'art avec la mode et les rapports entre *réalité et fiction* sont bien représentés dans la 3ème Biennale des photographes du monde arabe contemporain, notamment autour du Liban [13]. Au Jeu de Paume, l'*appropriation d'archives* et la *combinaison de plusieurs médias* permettent à Zineb Sedira d'aborder des questions liées à la filiation, la migration et la mémoire de l'histoire de l'indépendance des pays colonisés (ici l'Algérie) ainsi que la situation des femmes, comme le montre son célèbre triptyque *Mother, Daughter and I* de 2003 [14]. Alors que Zineb Sedira pratique la photographie, le film, la vidéo et l'installation, le peintre Sigmar Polke présenté au Bal [15] a repoussé les limites du médium photographique en réalisant d'étonnantes *expérimentations* dans les années 1970-1980. La *métaphotographie* est d'ailleurs la tendance dominante du salon a ppr oc he, qui propose une sélection pointue d'artistes expérimentaux.
Nassim Daghighian



© Elsa Leydier, de la série Brazil : System Error (#eleñao), 2018, caisson lumineux en bois de chêne, 16x8.4x3.4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

Notes

1 Si Paris Photo est bien devenue la principale foire pour la photographie et un rendez-vous international majeur, elle fut créée en 1997, donc après The Photography Show, organisé à New York par l'AIPAD de 1980 à 2019. À partir d'avril 2020, cette foire historique est remplacée par Paris Photo New York, en collaboration avec l'AIPAD – Association of International Photography Art Dealers.

2. Selon le communiqué de presse de bilan de la foire, la 23ème édition de Paris Photo a accueilli en quatre jours 70'598 visiteurs (une hausse de 2,5% par rapport à l'année précédente) ; plus de 330 artistes de renommée internationale étaient présents dans le secteur Éditions pour le programme de signatures ; les représentants de plus d'une centaine de musées et institutions internationales (Europe, Amériques du Nord et du Sud, Asie, Moyen Orient) étaient présents ; les ventes ou réservations d'œuvres effectuées pour des comités d'acquisition de musées internationaux représentent 60% des transactions ; la foire réunissait 213 exposants, dont 33 éditeurs, en provenance de 31 pays ; les 180 stands de galeries présentaient notamment 29 solo shows et 13 duo shows.
Les records de ventes ont oscillé entre € 75'000 pour une épreuve de Dorothea Lange (galerie Danziger), € 125'000 pour un tirage de Robert Frank (galerie Pace/McGill), € 160'000 pour une série historique d'Albert Renger-Patzsch vendue à un musée américain (galerie Thomas Zander) ou € 385'000 pour une œuvre de grand format de Sigmar Polke (galerie Kicken). La galerie Thierry Bigaignon a vendu toutes les œuvres de Yannig Hedel proposées dans le secteur Prismes entre € 45'000 et 90'000. La Nicholas Metivier Gallery a vendu plusieurs œuvres d'Edward Burtynsky entre € 30'000 et 50'000 dans le secteur Principal. La galerie La Forest Divonne a vendu l'entièreté de son stand dédié à la série *A couple of them* (2014-2016) d'Elsa & Johanna dans le secteur Curiosa (de € 2'500 à 5'000).
Source : Paris Photo, Paris, 7.11. – 10.11.2019, communiqué de presse de bilan, 12.11.2019, p. 2 : https://exhibitors.parisphoto.com/presse/communiques-de-presse/communique-bilan-2019.htm

3. Voir, par exemple : Marie-Elisabeth De La Fresnaye, " Paris capitale de la photographie, les immanquables de la semaine ! ", *9 Lives* magazine, 4.11.2019 : https://www.9lives-magazine.com/57899/2019/11/04/paris-capitale-de-photographie-immanquables-de-semaine/

4. Le marché de la photographie s'est surtout développé dans les années 1960-1970, d'abord aux Etats-Unis. Voir : Juliet Hacking, *Photography and the Art Market*, Londres, Lund Humphries Publishers Ltd, coll. Handbooks in International Art Business, 2018

5. La revue *artpress* a consacré un dossier spécial aux foires d'art contemporain (notamment la FIAC et Paris Photo) ; voir en particulier : Nathalie Moureau, " Expansions internationales ", *artpress*, n°470, octobre 2019, p.49-52 ; citation : Aurélie Cavanna, p.48

6. Voir les entretiens suivants : Sophie Bernard, " Paris Photo 2019 : Florence Bourgeois ", *L'Œil de la photographie*, 5.11.2019 : https://loeildelaphotographie.com/fr/paris-photo-2019-florence-bourgeois-par-sophie-bernard/
Natacha Wolinski, " Florence Bourgeois : « Nous voulons ouvrir Paris Photo New York aux galeries d'art contemporain » ", *The Art Newspaper* – édition française, 23.7.2019 : https://www.artnewspaper.fr/interview/florence-bourgeois-nous-voulons-ouvrir-paris-photo-new-york-aux-galeries-d-art-contemporain
Natacha Wolinski, " « Il est important d'intégrer les jeunes photographes à la foire ». Directeur artistique de Paris Photo, Christoph Wiesner dresse le panorama de l'édition 2019, qui fait la part belle aux découvertes et redécouvertes ", *The Art Newspaper* – édition française, n°13, novembre 2019, p.22-23
Natacha Wolinski, " « Le secteur Curiosa a l'ambition d'ouvrir de nouvelles perspectives ». Après l'érotisme en 2018, le secteur Curiosa est dédié cette année à la photographie émergente, sous la houlette de l'Anglo-Ghanéen Osei Bonsu. Entretien ", *The Art Newspaper* – édition française, n°13, novembre 2019, p.24.



© Elsa Leydier, de la série Brazil : System Error (#eleñao), 2018, caisson lumineux en bois de chêne, 16x8.4x3.4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

7. Un *estate* est la succession d'un·e artiste décédé·e. Voir : Alexis Fournol, " Comprendre les *estates* d'artiste ", *Le Journal des Arts*, n° 491, 15.12.2017 : https://www.lejournaldesarts.fr/marche/comprendre-les-estates-dartiste-134809

8. Sur le stand de la galerie Hauser & Wirth (Zurich), les œuvres d'August Sander étaient en vente entre € 125'000 et 450'000 ; la galerie Jeffrey Fraenkel (San Francisco) proposait des photographies couleur de la récente série *Opticks* du célèbre Hiroshi Sugimoto pour $ 250'000 (€ 226'500). Pour les artistes moins consacrés, la fourchette de prix se situe plutôt entre € 2'000 et 20'000 : les œuvres de Mari Katayama étaient vendues par Sage (Paris) entre € 5'000 et 18'000 (c-prints entre 30x23 cm et 180x120 cm, avec des cadres décorés par l'artiste) ; les impressions pigmentaires de Bruno Serralongue, dont le travail sur Calais est exposé au Centre Pompidou cet automne, étaient disponibles à la galerie Air de Paris dès € 7'000.- ; la série récente de Carolle Benitah, *Jamais je ne t'oublierai*, composée d'épreuves rehaussées de feuille d'or, avec cadre 30x40 cm, s'est vendue entre € 2'100 et 5'000 à la galerie 127 (Marrakech). Sources : Judith Benhamou-Huet, " Paris Photo : toute la photographie dans une large gamme de prix ", *Les Echos*, 8.11.2019 : https://www.lesechos.fr/patrimoine/investissements-plaisir/paris-photo-toute-la-photographie-dans-une-large-gamme-de-prix-1146576 Rafael Pic, Sophie Bernard, " Paris Photo : une radiographie du marché en 8 transactions ", *Le Quotidien de l'art*, n°1830, 12.11.2019 : https://www.lequotidiendelart.com/articles/16462-paris-photo-une-radiographie-du-march%C3%A9-en-8-transactions.html

9. Alors que la foire satellite Fotofever, qui accueille 100 exposants, affiche une parité hommes-femmes en 2019, Paris Photo ne publie pas de chiffres cette année mais indiquait en 2018 une participation de 190 femmes (21.4%) sur 887 artistes exposés. Vidéos sur le sujet : " Les femmes artistes sont-elles (réellement) dangereuses ? ", *Fotofever talk*, Paris, 8.11.2019, 1h12 : https://youtu.be/BW6vDJqNHT4 " Apprendre à voir l'invisible, produire des chiffres, dénoncer les discriminations, travailler à la visibilité des femmes photographes ", avec Agnès Saal, Fannie Escoulen, Marie Docher, Irène Jonas (partie 1), Delphine Bedel, Anna Alix Koffi, Anna Fox (partie 2), *Plateforme Conversations*, Paris Photo 2019, 9.11.2019 ; partie 1, 1 h : https://vimeo.com/372080840 ; partie 2, 1 h : https://vimeo.com/372187817 " Où en sommes-nous aujourd'hui ? Femmes artistes, photographes, professionnelles de l'art et la lutte pour la parité ", avec Abigail Solomon-Godeau, Gabriele Schor et Fannie Escoulen, *Plateforme Conversations*, Paris Photo 2018, 8.11.2018, 46 minutes : https://vimeo.com/299853020

10. 29 % françaises (53 galeries) ; 19 % nord-américains (35 galeries) ; 12 % allemandes (22 galeries) ; 7 % anglaises (12 galeries) ; 6 % asiatiques (10 galeries) ; 3 % Moyen-Orient (5 galeries) ; 2 % latino-américaines (3 galeries) ; 2 % africaines (3 galeries). Source : dossier de presse, Paris Photo, 31.10.2019 : https://exhibitors.parisphoto.com/presse/communiques-de-presse/dossier-presse-2019.htm NB. Le visuel officiel de la foire est de l'artiste sud-africaine Zanele Muholi (1972, ZA), une image de la série *Somnyama Ngonyama*.

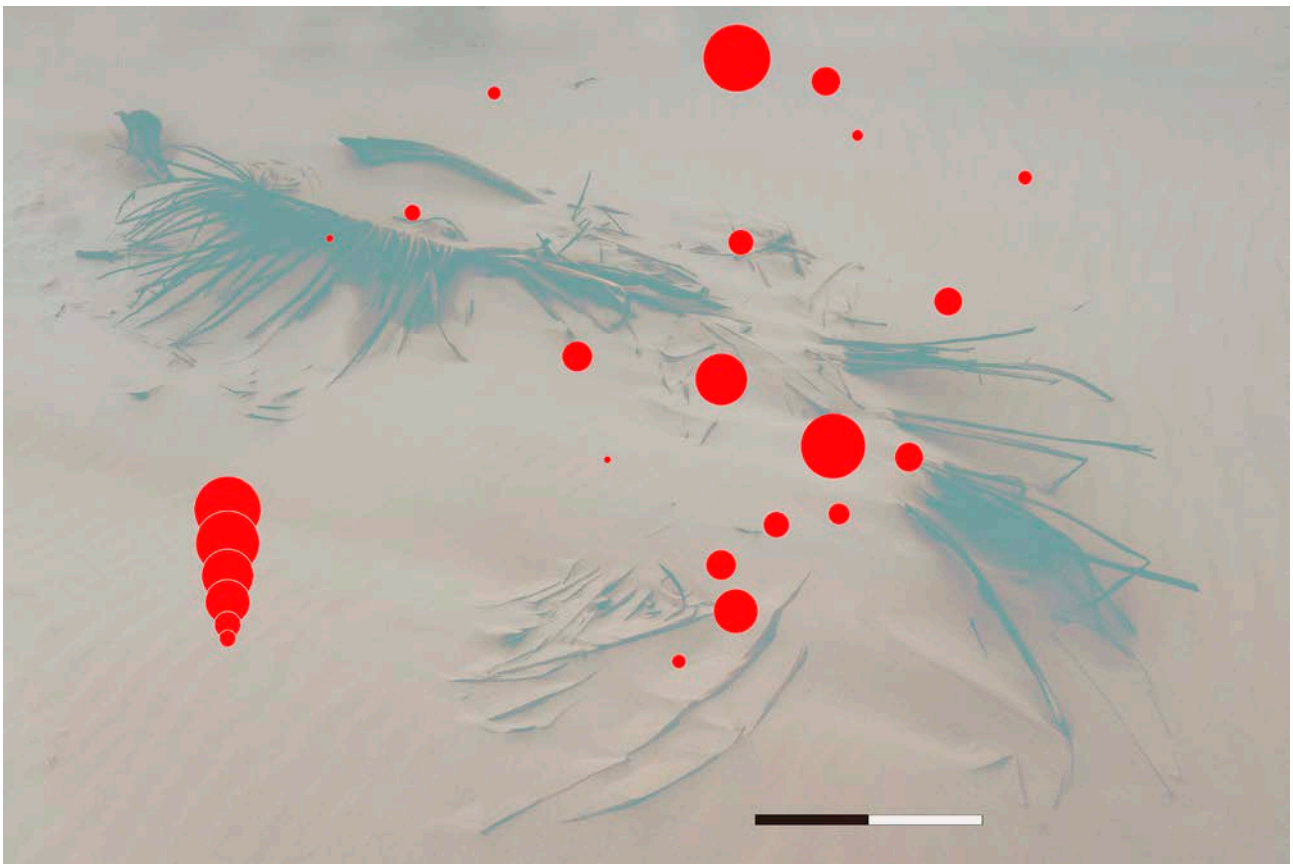
11. Voir la proposition de Christine Coste, " 10 tendances de la photographie contemporaine ", *L'Œil*, n°728, novembre 2019, p.54-63.

12. *Calais – Témoigner de la « jungle »*, Centre Pompidou, Paris, 16.10.2019 – 24.2.2020. Une page dédiée à l'exposition permet de découvrir une sélection des photographies et vidéos présentées : https://www.centrepompidou.fr/fr/lib/Calais.-Temoigner-de-la-Jungle À voir également sur le sujet : *Réinventer Calais*, Centre photographique d'Ile-de-France, Pontault-Combault, 5.10. – 22.12.2019

13. En particulier dans les expositions : *Liban, réalités et fictions*, Institut du Monde Arabe, Paris, 11.9. – 1.12.2019 et *La Maison marocaine de la photographie. Carte blanche à Hassan Hajjaj*, Maison Européenne de la photographie, Paris, 11.9. – 17.11.2019

14. Zineb Sedira (1963, FR ; travaille entre Londres, Paris et Alger), *L'espace d'un instant*, Jeu de Paume, Paris, 15.10.2019 – 19.1.2020 (curatrices : l'artiste et Pia Viewing). *Petit Journal* à télécharger : http://www.jeudepaume.org/pdf/PetitJournal-ZinebSedira.pdf

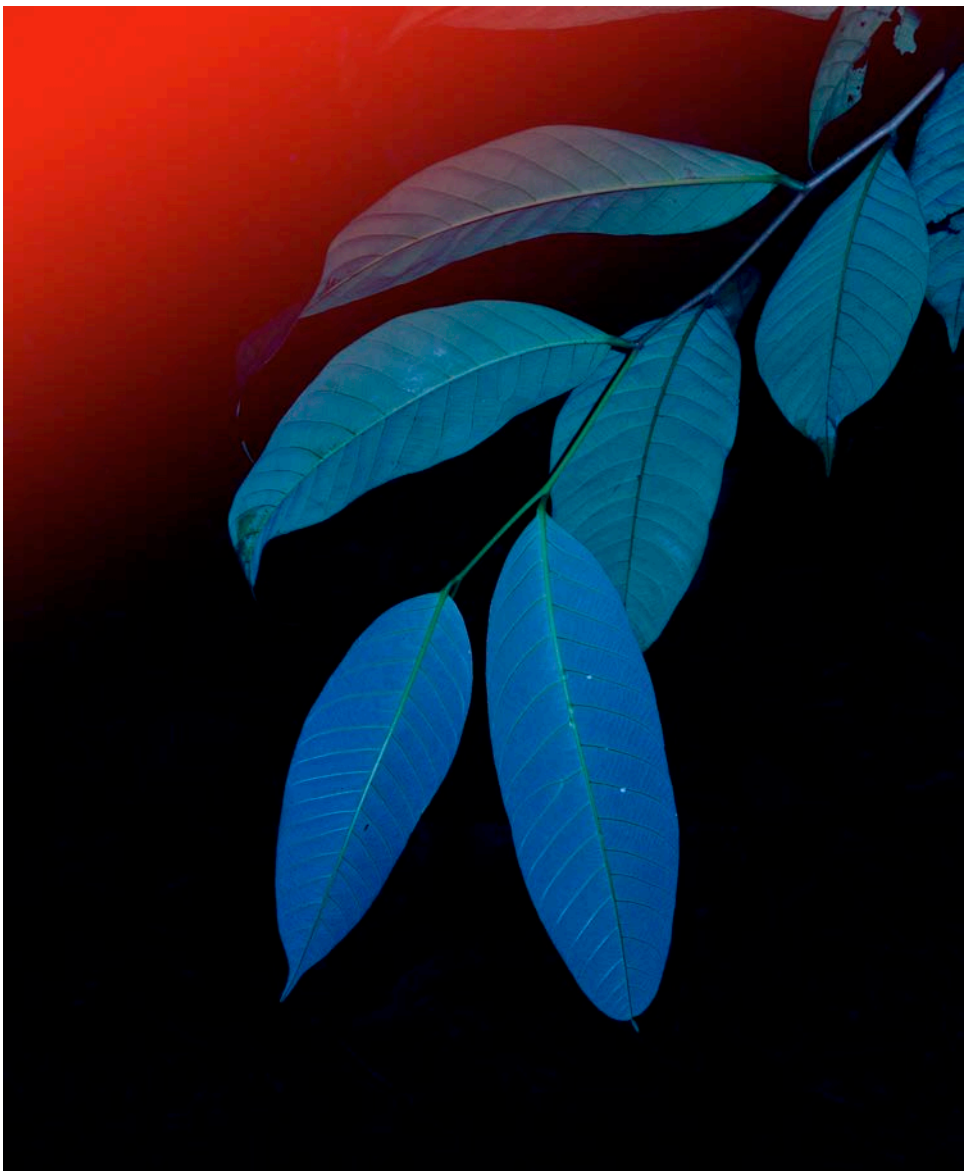
15. *Les infamies photographiques de Sigmar Polke*, Le Bal, Paris, 13.9. – 22.12.2019 ; un livre éponyme est publié à cette occasion.



© Elsa Leydier, Restes de travail esclavagiste, de la série Les Echappées, 2018, impression pigmentaire, verre muséal, cadre en bois, 73.5x103.5x4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

" Elsa Leydier s'intéresse au pouvoir de la photographie sur la représentation des territoires et reprogramme sa charge politique. Dans *Transatlántica*, l'artiste travaille à partir de ses photographies dans les forêts d'Amériques du Sud (*Platanos con Platino* et *Braços verdes Olhos Cheios de Asas*) entre 2016 et 2019, de cartes topographiques (*Les Echappées*) entre 2017 et 2019 et d'images iconiques du Brésil glanées sur les réseaux sociaux (*Brazil System Error*) en 2018. Ces images, chargées de messages politiques aussi puissants que contradictoires, sont ensuite manipulées par l'artiste.
À partir des photographies prises dans la forêt (*Platanos con Platino* et *Braços verdes Olhos Cheios de Asas*), Elsa Leydier reproduit une nature qui emprunte ses couleurs au Pop Art et ses codes esthétiques au luxe. Elle met en évidence le rôle de l'image dans la construction de l'imaginaire et rend à ces lieux la valeur qu'ils ont perdue. Chaque œuvre est une planche botanique d'un paradis retrouvé.
Des images iconiques glanées sur les réseaux sociaux (*Brazil System Error*) dépeignent un Brésil allègre. L'artiste insère dans leur code texte des phrases violentes dites par le candidat Jair Bolsonaro, actuel président du Brésil. Cette altération numérique (*glitching*) produit une interférence visuelle. L'artiste iconoclaste dévoile l'image défaillante du/au pouvoir.
Dans *Les Echappées*, Elsa Leydier re-poétise les cartes topographiques et les statistiques. Toujours par la manipulation, ces images naissent de l'association de cartes du Brésil, dont tout repère a été effacé, avec des images de la nature. L'artiste atténue ainsi la force des cartes au service du pouvoir. "

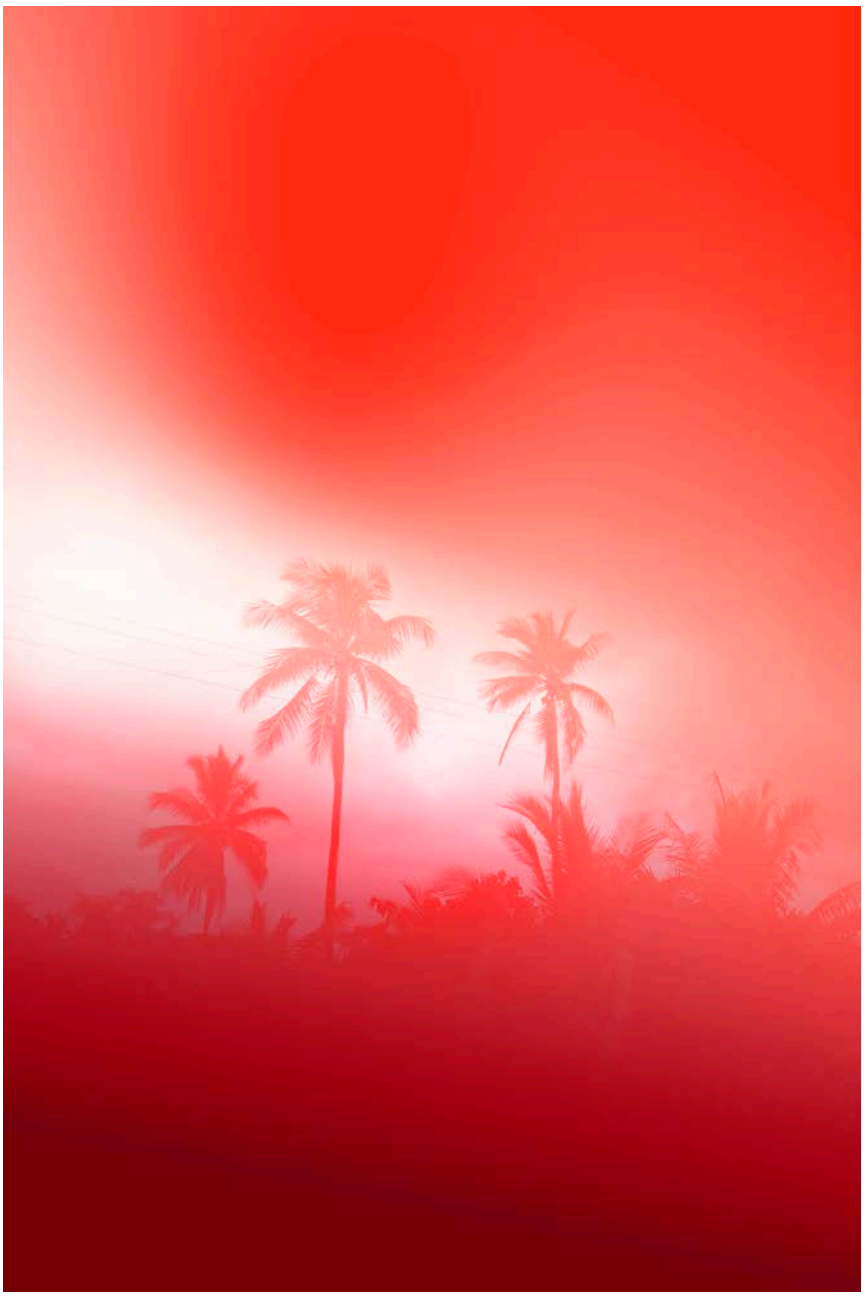
Ce texte et les citations suivantes (sauf mention contraire) sont tirés du dossier de presse, Paris Photo, 31.10.2019 : https://exhibitors.parisphoto.com/presse/communiques-de-presse/dossier-presse-2019.htm



© Elsa Leydier, Untitled #3, de la série Bracos Verdes e Olhos Cheios de Asas, 2016, impression pigmentaire, cadre en bois, 92.1x76.1x3.4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa



© Elsa Leydier, Untitled #7, de la série Plátanos con Platino, 2017, impression pigmentaire, verre muséal, cadre en bois, 92.1x61.9x3.4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa



© Elsa Leydier, Untitled #6, de la série Plátanos con Platino, 2017, impression pigmentaire, verre muséal, cadre en bois, 92.1x61.9x3.4 cm. Courtesy Intervalle, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa



© Marie Clerel (1988, FR), Janvier 2018, de la série Midi, 2018, 31 luminogrammes au cyanotype sur papier Canson, sous passe-partout. Courtesy Galerie Binome, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

Dans le cadre de Paris Photo, Marie Clerel présente l'installation *Midi 2019*, " un calendrier des 10 mois de l'année en cours (de janvier à octobre) de 29, 30 ou 31 tirages au cyanotype sans contact. Les photogrammes de Marie Clerel, plus précisément ses tirages « lumen », remontent à la source du médium photographique et prennent la lumière du soleil comme sujet d'investigation poétique.
Depuis le 1er septembre 2017, chaque jour à midi, Marie Clerel expose un même temps donné, une feuille de papier photo-sensibilisé aux UV grâce à la chimie du procédé cyanotype. Dans ces gestes quotidiens, chaque micro-variation du support – aspérité du papier, badigeonnage manuel – entre en résonance avec une météorologie, elle aussi changeante. Du lundi au dimanche suivant la norme française, chaque calendrier mensuel est composé de 28, 30 ou 31 tirages au cyanotype.
Par analogie avec les cieux, on croit voir apparaître dans ces calendriers déclinant des camaïeux de bleus, couverture nuageuse, brumes, trainées d'avion ou encore nuit éclairée. Mariant rigueur conceptuelle et contingence personnelle, le travail de Marie Clerel s'offre comme le support de projections mentales et poétiques. Prenant de la distance avec la relation classique entre une photographie et son référent indiciel, la série *Midi* résonne avec le stand de la Galerie Binome sur le secteur principal, ayant pour thème la fabrication d'un espace mental en photographie. "



© Morvarid K. (1982, IR), Ecotone 23, 2019, kintsugi sur papier, 50x50 cm. Courtesy Fisheye Gallery, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

" *Ecotone* est une série de 27 collages photographiques, empruntant la technique ancestrale de Kintsugi à des artisans céramistes japonais. Dans la philosophie et la pratique de Kintsugi, au lieu de jeter les morceaux brisés d'une poterie, ceux-ci sont rassemblés par de l'or. Cette pratique célèbre ainsi la perfection au prisme de l'imperfection, la beauté et la poésie à travers les cassures. Chaque composition unique est faite de photographies sur papier, fragmentées et assemblées précieusement ensemble grâce à plusieurs couches de laque et rehaussées d'un joint en or. Ces images portent les traces de leur passé commun, une performance de Morvarid K, Yuko Kaseki et Sherwood Chen, utilisant la photographie comme matière première. "



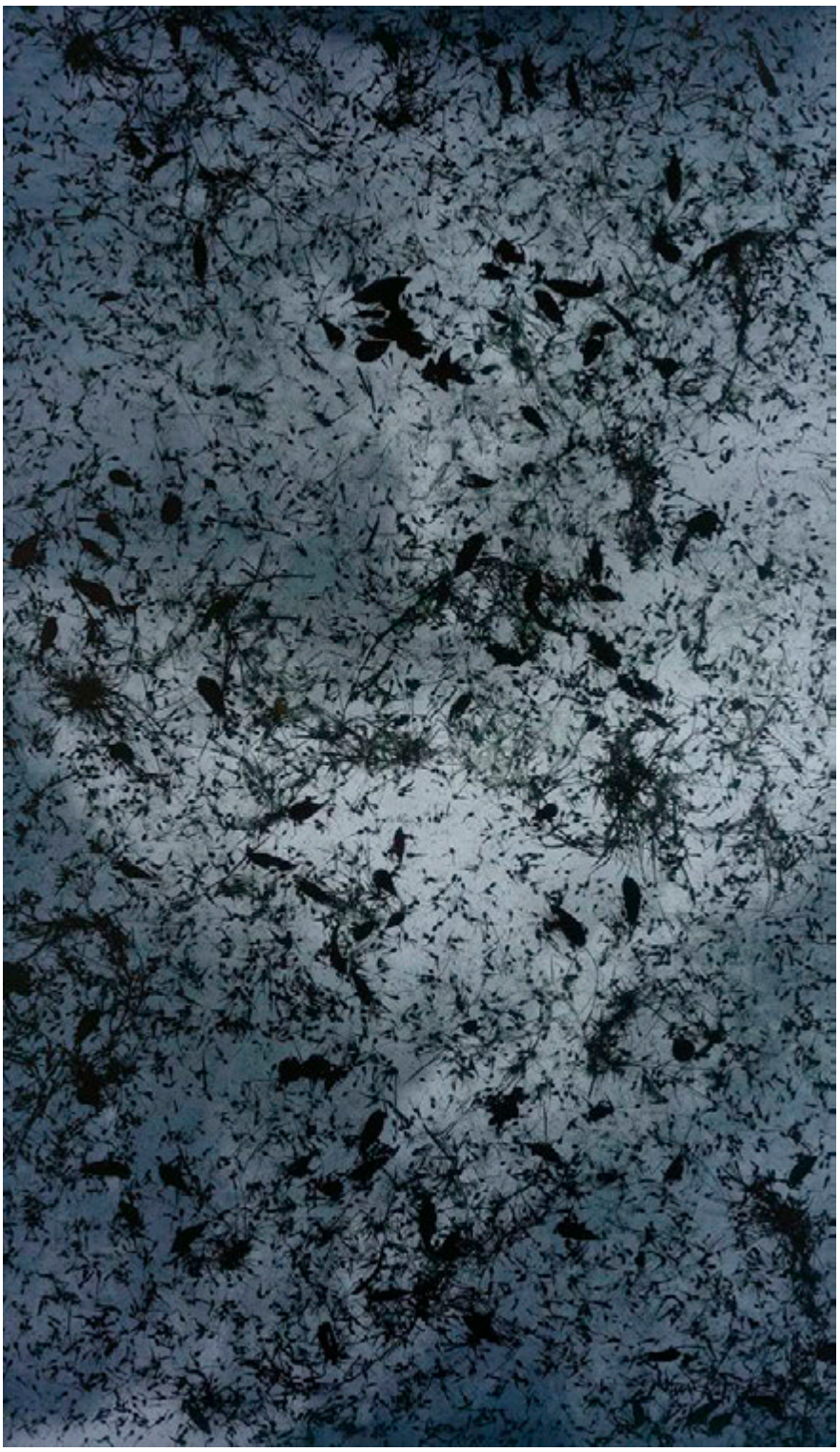
© Roman Moriceau (1976, FR), Botanische Garten Neu 2 IV, 2018, sérigraphies à la colle avec poussière de cuivre sur papier, 134x97 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Derouillon, Paris. Paris Photo 2019 – Curiosa

" La Galerie Derouillon présente l'exposition *Botanische Ashes* de l'artiste français Roman Moriceau. Le projet comprend un ensemble d'œuvres de la série *Botanische Garten* en dialogue avec des pièces de la série *Ashes*. Toute l'installation sera densifiée par une expérience olfactive et auditive qui nous éloigne de la vie grise et oppressante de la ville. Notre intention est de créer avec le public une sensation immersive ainsi que de montrer la conscience écologique et politique du travail de l'artiste. Le stand présentera des sérigraphies à la colle imprimées avec de la poussière de cuivre sur la base de photographies prises au jardin botanique de Meise en Belgique. Sous ces forêts surréalistes se cache une utopie stéréotypée d'une compréhension exotique de l'ailleurs. Ces œuvres seront mises en regard avec la série *Ashes*, réalisées avec de la cendre sur papier, inspirées de paysages montagneux pris par des anonymes dans les années 50. Ces images peu contrastées, dues à la technique, évoquent le temps, la trace et la disparition. "



© Olivia Mihălțianu (1981, RO), Cette histoire n'est pas fantastique, 2018, épreuve gélatino-argentique, 40x40 cm. Courtesy Anca Poterasu Gallery, Bucarest. Paris Photo 2019 – Curiosa

" Olivia Mihălțianu imagine la création d'une nouvelle réalité visuelle, avec Jules Verne comme référence. Elle laisse ainsi comprendre qu'une histoire qu'il nous est impossible de comprendre aujourd'hui nous sera révélée plus tard grâce aux découvertes scientifiques du futur. Olivia s'approprie le processus spéculatif de greffe et collage, elle manipule la pellicule et les plantes dans un processus complexe où plantes, pellicule et photographie sont interconnectées. La greffe est une technique horticole qui consiste à joindre des tissus de plantes pour qu'elles continuent de pousser ensemble. De même, un monteur doit travailler avec les strates de l'image, de l'histoire, de la musique, du rythme, etc., pour pouvoir réimaginer le film comme un tout cohérent. Les deux processus seront montrés de paire, à travers une série de photos analogues 6x6. Un couteau étrange de l'artist Stoyan Dechev, utilisé tant pour couper la pellicule que les plantes, est exposé sur le stand en tant que sculpture. Y figurera aussi une installation pendante de rouleaux de pellicule 35mm qui prendra la forme d'une forêt de vignes, un espace hybride entre image et nature. "

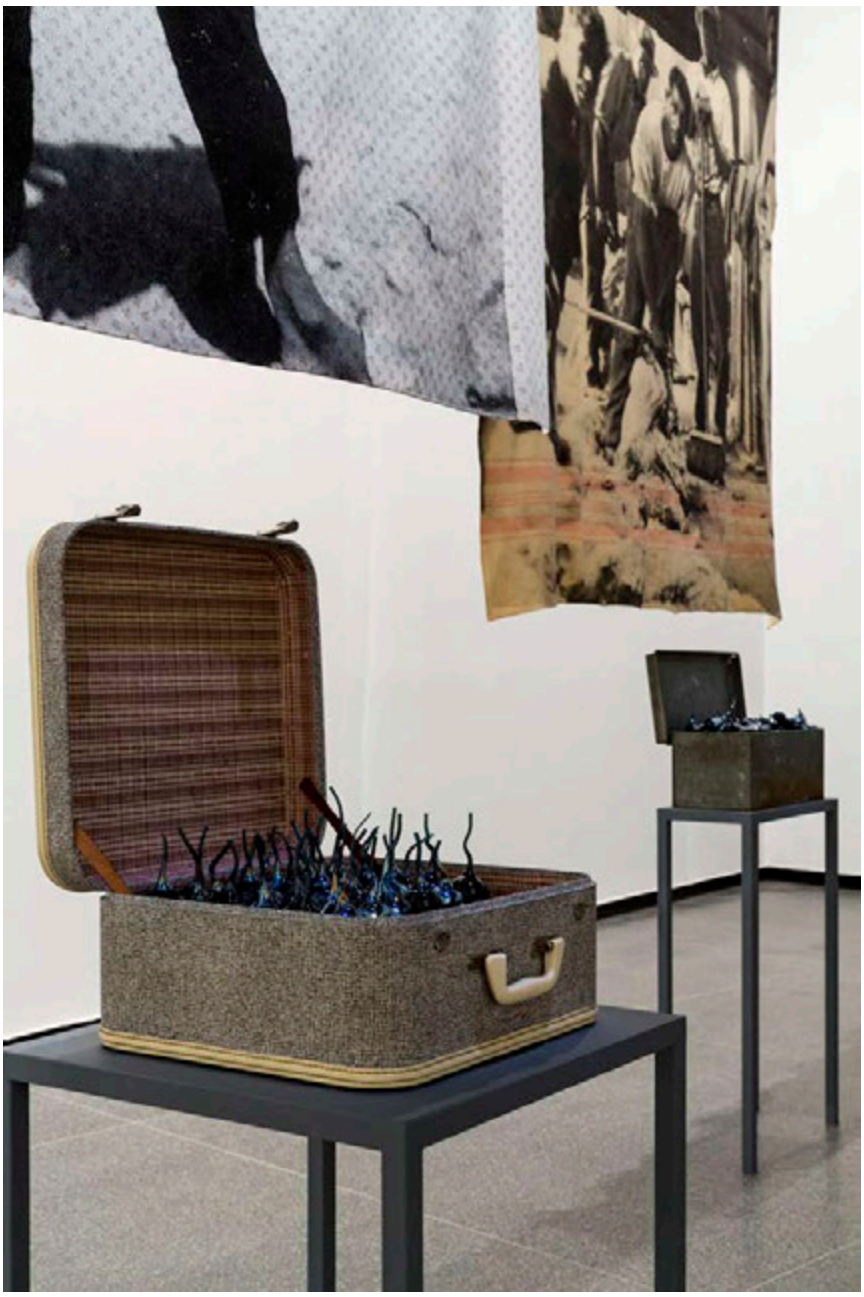


© Susan Derges (1955, GB), Larvae, 2007, photogramme unique réalisé sur papier photographique à destruction de colorants, 172x104 cm. Courtesy Susan Derges & Purdy Hicks Gallery, Londres. Paris Photo 2019 – Prismes

" Purdy Hicks présente une sélection d'oeuvres uniques de Susan Derges. Cinq photogrammes traitent des thèmes élémentaires terrestres et marins, et de l'influence de la lune sur les marées et la fertilité. Ce travail explore les relations entre le soi et la nature, l'imaginaire et le réel, entrelaçant les iconographies propres aux observations scientifiques, aux rituels et à l'onirisme. L'œuvre de Susan Derges a pris différentes formes mais elle est particulièrement reconnue pour ses photogrammes innovateurs, capturant le mouvement continu de l'eau en immergeant du papier photosensible dans mers et rivières […]
La démarche de Susan Derges reflète le travail des pionniers de la photographie, mais s'avère tout à fait contemporaine dans sa réflexion environnementale et la complexité de son orientation conceptuelle. "



© Susan Derges, Larvae, 2007, photogramme unique réalisé sur papier photographique à destruction de colorants, 172x104 cm. Courtesy Susan Derges & Purdy Hicks Gallery, Londres. Paris Photo 2019 – Prismes



© Yhonnie Scarce 81973, AU), Remember Royalty, 2018, photographies d'archives reproduites en sérigraphie, lin français vintage, draps, couvertures, verre noir lustré soufflé à la main, objets trouvés, détail. Courtesy This Is No Fantasy, Fitzroy, Australie. Paris Photo 2019 – Prismes



© Yhonnie Scarce, Remember Royalty, 2018, photographies d'archives reproduites en sérigraphie, lin français vintage, draps, couvertures, verre noir lustré soufflé à la main, divers objets trouvés, 300x800x100 cm. Courtesy This Is No Fantasy, Fitzroy, Australie. Paris Photo 2019 – Prismes

" La pratique de Yhonnie Scarce explore la nature politique et les qualités esthétiques de la photographie quand elles sont combinées avec des matériaux tels que le verre et le tissu, faisant référence à l'histoire des essais nucléaires sur les terres ancestrales de sa famille, et illuminant les effets continus de la colonisation sur les peuples aborigènes.
L'histoire familiale est au centre de l'œuvre de Scarce, et quand elle puise dans la force de ses ancêtres, elle s'offre comme fil conducteur en partageant des histoires significatives du passé. Scarce recrée souvent la nourriture du bush sous forme de patates douces, bananes et prunes du bush qui sont répandues dans son Pays, leurs formes délicates représentant de manière métaphorique sa famille et sa connexion profonde à sa terre.
Remember Royalty [Rappelez-vous la royauté] de Scarce honore les générations de ses ancêtres dans une œuvre qui fait penser à un sanctuaire ou un monument. Des bannières de grandes dimensions sont suspendues dans l'espace telles des drapeaux religieux, ornées de photographies historiques qui ont été méticuleusement transférées sur des tissus liés à chaque membre de la famille. À côté de chaque portrait tiré des archives familiales, il y a des cadeaux délicats faits à la main, créés en verre pour honorer ses ancêtres. Scarce dit à propos de sa nouvelle œuvre, « En ce qui me concerne, mes grands-parents, arrière-grands-parents et tous ceux qui ont parcouru mon Pays avant moi sont la royauté australienne ». "



© Zohra Opoku (1976, DE/GH), In Bob's Footsteps, 2017, sérigraphie sur coton, jeans, fils, 282x200 cm. Courtesy Mariane Ibrahim Gallery, Chicago. Paris Photo 2019

" La Galerie Mariane Ibrahim présente *Unraveled Threads*, une exposition personnelle de l'artiste ghanéenne Zohra Opoku. Le travail est un aboutissement du passé de l'artiste, et en particulier de celui de ses parents, puisqu'elle est née dans l'ancienne Allemagne de l'Est (RDA). La série est un mélange de rêves et de réalité, les estampes sur coton révèlent des images de son père en tant que roi Asante dans la région de la Volta au Ghana. Opoku dédie ce travail aux enfants qui ont grandi comme des étrangers, et aux enfants qui ont persévéré et créé leurs propres identités. "



© Ayana V. Jackson (1977, US), Sea Lion, 2019, impression pigmentaire, 156.1x110 cm. Courtesy Mariane Ibrahim, Chicago. Paris Photo 2019

" Le travail d'Ayana V. Jackson examine les complexités de la représentation photographique et le rôle de la photographie dans la construction de l'identité. Utilisant la performance et le portrait studio, sa pratique peut être interprétée comme une carte des considérations éthiques et des relations entre photographe, sujet et spectateur. Avec un intérêt particulier pour la représentation des corps noirs au cours du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle, Jackson, à l'aide de ses matériaux de référence, interroge le rôle, et l'histoire de la photographie et des beaux-arts dans la construction des stéréotypes raciaux. À travers ses portraits et ses montages photographiques, « Jackson nous donne à voir un voyage imparfait, inassouvi, possible. Elle est à la recherche du Graal de la condition d'homme, liée de façon perpétuelle au tourment du non-être... C'est ce sentiment de perdre pied, ce sentiment infaillible de danser dans le vide qui donne à l'art de Jackson sa profonde mélancolie... » Ashraf Jamal "

Source : http://www.baudoin-lebon.com/fr/artistes/oeuvres/15679/ayana-v.-jackson#blocPres



© Nicola Lo Calzo (1979, IT), Adrien Ajintoena, Obiaman, est rescapé du massacre de Moiwana (29 novembre 1989), Charvein, Guyane française, 2014, de la série Obia, impression sur papier baryté Hahnemühle, 125x100 cm. Courtesy Galerie Dominique Fiat, Paris. Paris Photo 2019

Mémoires et persistances de l'esclavage colonial : une enquête photographique 2010-2020.

" De quelle manière fut organisé le consensus politique social et moral autour de l'esclavage des Africains pendant quatre siècles ? Comment a-t-il été possible d'occulter ce passé de la mémoire collective de l'Occident, jusque dans les manuels scolaires ? Si les mémoires de l'esclavage, écartées par les rails de l'histoire officielle, ont survécu jusqu'à nos jours, sous quelles formes, dans quelles pratiques et quels lieux les retrouve t'on ? Dans quelle mesure, ces mémoires, refoulées par les uns, préservées par les autres, définissent nos relations au quotidien, notre perception de l'autre et la place de chacun dans la société ?
Le projet *Cham* documente l'héritage de la traite négrière et de l'esclavage occidental des Africains dans le monde atlantique au XXI^{e} siècle pour le patrimoine immatériel encore existant, c'est-à-dire les diverses manifestations des mémoires de l'esclavage colonial, des résistances à celui-ci, de ses abolitions. La genèse de *Cham* s'inscrit fondamentalement dans un questionnement personnel sur l'identité. Qu'est-ce que l'autre ? Comment est-il fabriqué, par qui, et par quel système ? Ce travail photographique s'est peu à peu construit spontanément autour des minorités, leurs combats, leurs négociations et leurs stratégies pour exister face à un système dominant.



© Nicola Lo Calzo, Onis travaille comme assistant de son cousin, Seké, guide touristique de Ndyuka sur le fleuve Maroni Rivière, Maroni, Guyane française, 2014, de la série Obia, impression pigmentaire sur baryté Hahnemühle, 62.5x50 cm. Courtesy Galerie Dominique Fiat, Paris. Paris Photo 2019

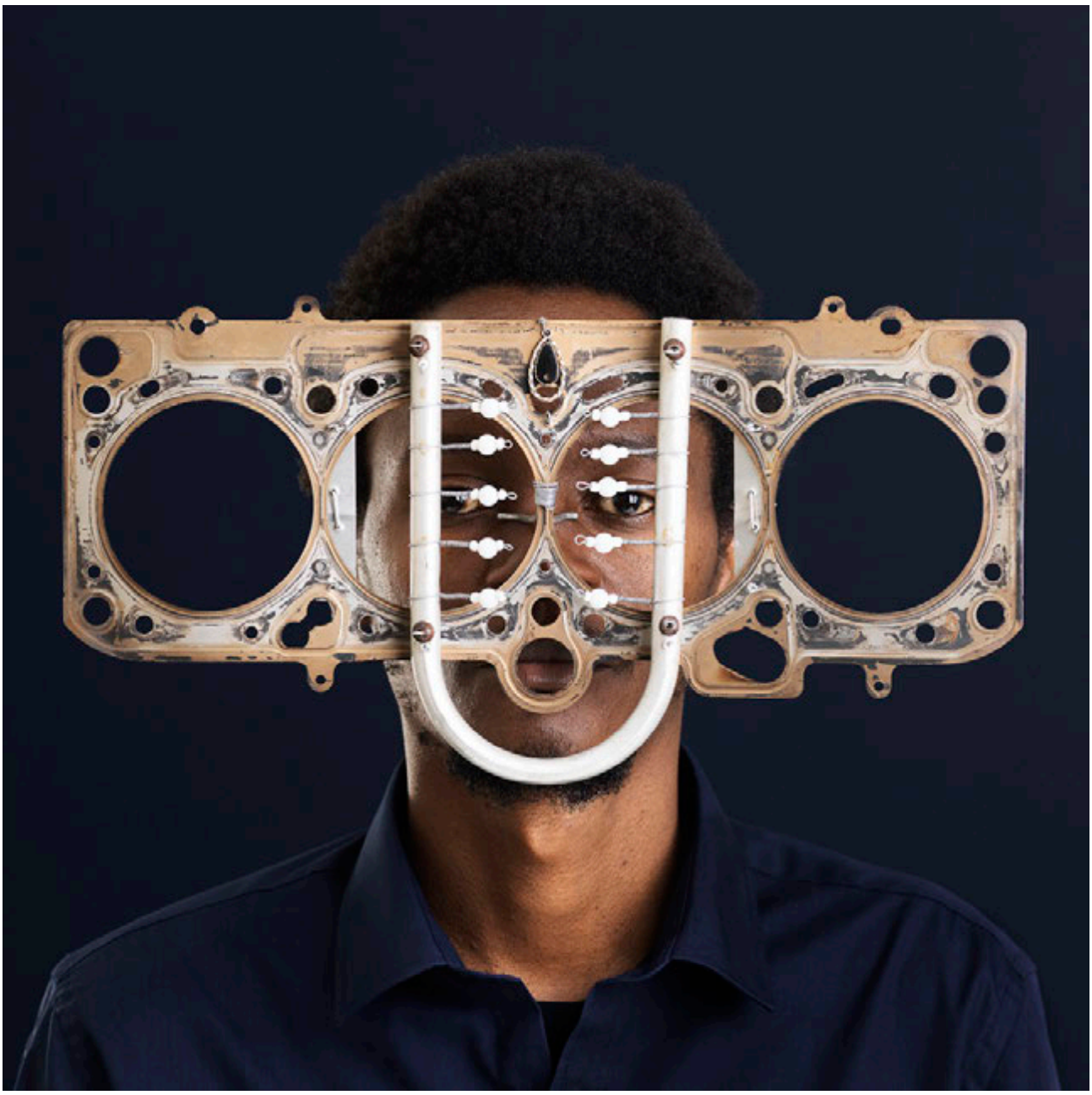
Devant cette amnésie généralisée, les mémoires de l'esclavage portées par les Afro-descendants constituent un véritable moyen d'être au monde et de résister face à un système qui prétend encore les dénier ou les minimiser. D'où, leur valeur éminemment politique. *Cham* est avant tout un voyage à travers une nouvelle géographie de la mémoire et du monde, qui souhaite « déplacer les centres » et éveiller les consciences sur des savoirs et des pratiques à la marge de ces peuples dépositaires et leur incessante circulation par-delà l'Atlantique. "



© Cyrus Kabiru (1984, KE), Njia Ya Maisha, Macho Nne : Maona Chuma, 2016, impression pigmentaire sur papier HP Premium Satin, 150x120 cm. Courtesy of Braverman Gallery, Tel Aviv. Paris Photo 2019

Braverman Gallery ; artistes exposés : David Adika, Cyrus Kabiru, Mohau Modisakeng, Hannah Whitaker

" Selon Homi Bhabha, il existe « un espace entre les désignations identitaires », et « ce passage interstitiel entre des identifications fixes ouvre la possibilité d'une culture hybride, entretenant la différence sans biographie prédéfinie ou imposée ». *Joie de Vivre* se situe quelque part à l'intérieur de ce passage. L'exposition cherche à examiner la « nouvelle relation » entre l'Occident et l'Afrique, en explorant les projections de l'Afrique lorsqu'elle rejoint l'Ouest et vice versa. À travers le médium de la photographie, les artistes exposants empruntent à l'art, l'histoire, la mode, la publicité, la culture underground et le digital afin de créer des images à la fois locales et étrangement universelles. Les artistes apportent une puissante, mais subtile touche autobiographique, ainsi qu'une interprétation unique du mode de vie traditionnel de leurs régions. *Joie de Vivre* explore la « nouvelle relation » d'une nouvelle conscience émergeant dans le cadre de la mondialisation ; relation capitaliste ne reflétant pas la situation politique, et découlant d'un équilibre controversé des pouvoirs. L'exposition proposée constitue un témoignage alternatif aux questions géopolitiques de la culture et de l'identité, et souhaite prendre part à un discours controversé opposant la critique postcoloniale *versus* les aspects positifs de l'appropriation et des influences mutuelles. "



© Cyrus Kabiru, Kubwa, Macho Nne : Ferrari Gasket, 2016, impression pigmentaire sur papier HP Premium Satin, 150x150 cm. Courtesy of Braverman Gallery, Tel Aviv. Paris Photo 2019



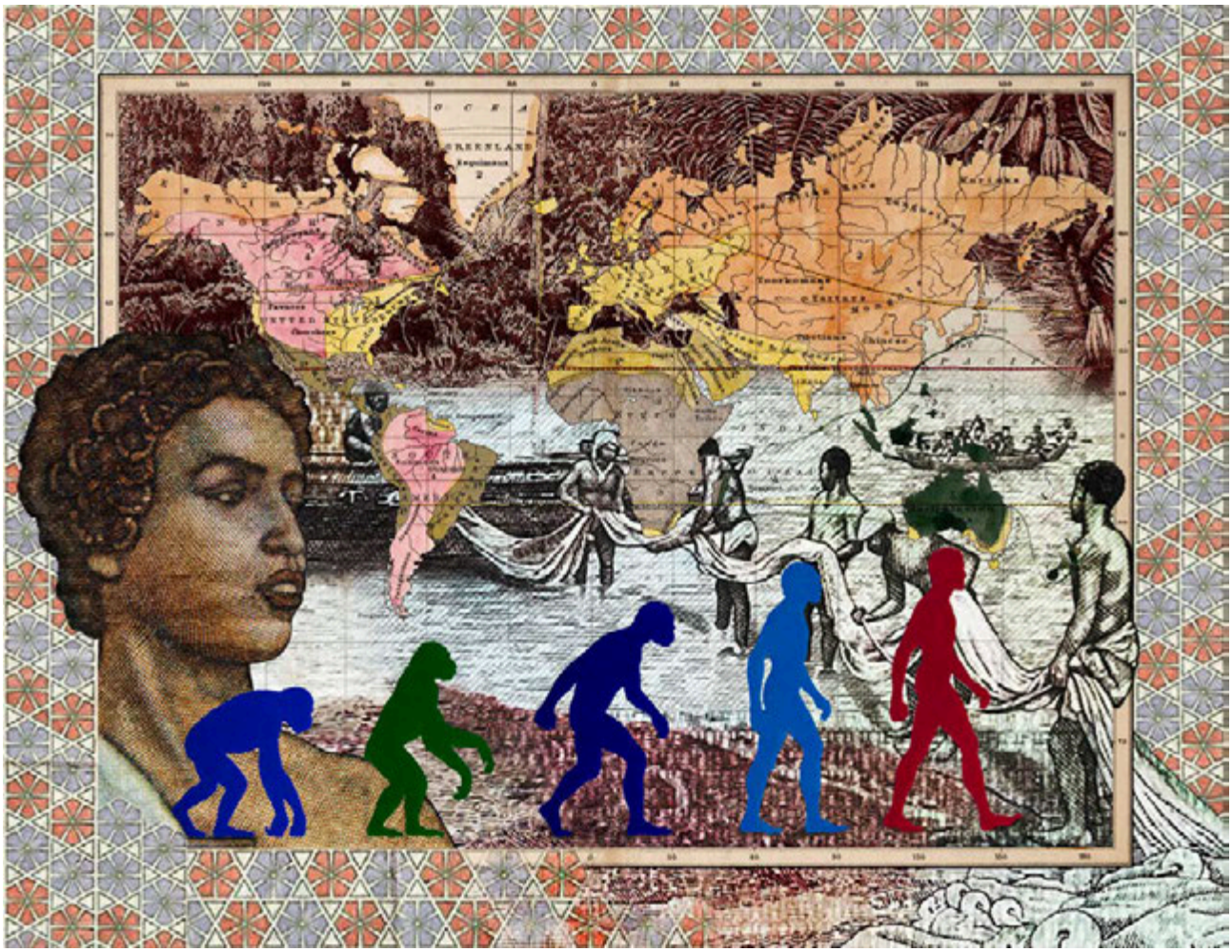
© Mickalene Thomas (1971, USA), Qusuquzah Standing Sideways, 2012, c-print, encadré, 167.6x135.9x8.9 cm. Courtesy Mickalene Thomas & Galerie Nathalie Obadia, Bruxelles & Paris. Paris Photo 2019

" Malala Andrialavidrazana s'est faite connaître par ses photographies qui sondent les liens entre histoire personnelle et identité culturelle, intimité et universalité, et soulignent le contraste entre la perception du monde par l'occident et par les pays du sud. Dans sa série d'œuvres *Figures* qu'elle entame en 2015, l'artiste explore les possibilités du collage photographique pour interroger l'héritage visuel de l'époque coloniale et son impact sur notre perception du monde. En superposant des fragments d'images issus de différentes époques comme des billets de banque, cartes géographiques, pochettes de disques, etc., elle aborde les sujets de l'altérité, du métissage culturel ou encore la nécessité de remettre en question les préconceptions provenant d'un imaginaire « eurocentré ». Elle propose ainsi une forme de décolonisation par l'image, toute en allusion et en poésie.* Parallèlement à son exposition personnelle à Paris Photo, dix œuvres de Malala Andrialavidrazana sont installées à la CITÉCO, musée de l'économie à Paris, proposant une perspective croisée de la représentation du monde et de ses sociétés véhiculées par les billets de banque : un dialogue vivant entre les photographies de l'artiste et leurs échos dans la collection numismatique du musée. "

* Ariane Fleury pour AWARE (Archives of Women Artists Research & Exhibitions), 2019.



© Malala Andrialavidrazana (1971, MG), Figures 1867, Principal Countries of the World, 2015, impression pigmenaire sur papier Hahnemühle, 87x163 cm. Courtesy Caroline Smulders, Paris. Paris Photo 2019 – solo show



© Malala Andrialavidrazana, Figures 1856, Leading races of man, 2016, impression pigmenaire sur papier Hahnemühle, 110x143 cm. Courtesy Caroline Smulders, Paris. Paris Photo 2019 – solo show



© Elsa & Johanna [Elsa Parra et Johanna Benainous], A Couple of Them, 2014-2016, impression pigmentaire sur papier baryté, 90x63 cm, édition de 5 + 2AP. Courtesy Galerie La Forest Divonne, Paris. Paris Photo 2019 – secteur Curiosa

" Johanna Benaïnous et Elsa Parra forment un duo d'artistes plasticiennes, photographes et réalisatrices. La Galerie La Forest Divonne présente une sélection d'une quarantaine de portraits tirés de la série *A Couple of Them*, un ensemble de 88 portraits pour lesquels les deux artistes se glissent dans la peau de personnages imaginés au gré de leurs explorations urbaines. Un ensemble d'hommes et de femmes criants de vérité, qu'on jurerait avoir déjà rencontrés. L'album d'une génération, à travers lequel Elsa & Johanna explorent les notions de genre et d'identité dans la société actuelle, en posant la question de la représentation de soi. […]
À Paris Photo, le spectateur est placé face à cet album singulier où seuls les vêtements, les décors et les attitudes varient, alors que les visages identiques, donnent à ces personnages une dimension universelle. Du sol au plafond, sur trois niveaux d'accrochage quarante paires d'yeux vous regardent, comme pour vous interroger sur vous-même, en même temps qu'ils interrogent la société actuelle. "



© Carolle Benitah, de la série Jamais je ne t'oublierai jamais, 2018, épreuve digitale rehaussée de feuille d'or, 40x25 cm. Courtesy Galerie127, Marrakech. Paris Photo 2019

" *Jamais je ne t'oublierai* est un travail sur la mémoire familiale, heureuse et fantasmée, confrontée à des souvenirs négatifs. C'est un album en creux de mon précédent travail *Photos Souvenirs* dans lequel je brode sur les photographies de famille où je suis représentée. J'ai réalisé qu'il existait très peu d'images de mes parents avant leur mariage, un désert iconographique expliqué par le fait qu'ils sont nés dans les années 30 dans un Maroc sans eau courante ni électricité. Les rares photographies détenues par ma grand-mère étaient verrouillées à double tour pour ne pas évoquer le drame causé la perte accidentelle d'un de ses fils. Une chape de cécité avait frappé d'oubli cette vie de douleur. Je me sens orpheline d'iconographie, de racine.
J'ai commencé à collectionner les photographies anonymes que j'achetais dans les brocantes. Je suis aimantée par ce bonheur qui s'affichait au garde-à-vous sur ces photos, par ces gens que je ne connais pas et qui ont existé, aimé et disparu. Ils sont des fantômes qui me suivent sans bruit et je me les approprie pour construire un album de famille imaginaire afin de réparer l'oubli.
Je reconstruis la mémoire de ma famille qui m'a manqué, m'en invente une sur mesure où je ressuscite tous ces gens qui ont disparus, les territoires que je n'ai pas connus et qui m'ont été vanté. Je choisis le côté positif et idéalisé d'une identité pour illustrer toutes ces fables racontées sur les ancêtres. […] "

Source : http://www.prixvirginia.com/carolle-benitah-18.html



© Nancy Burson (1948, USA), Trump / Putin Composite, 2018, impression pigmentaire, 55x41 cm. Courtesy Paci contemporary gallery, Brescia. Paris Photo 2019 – solo show



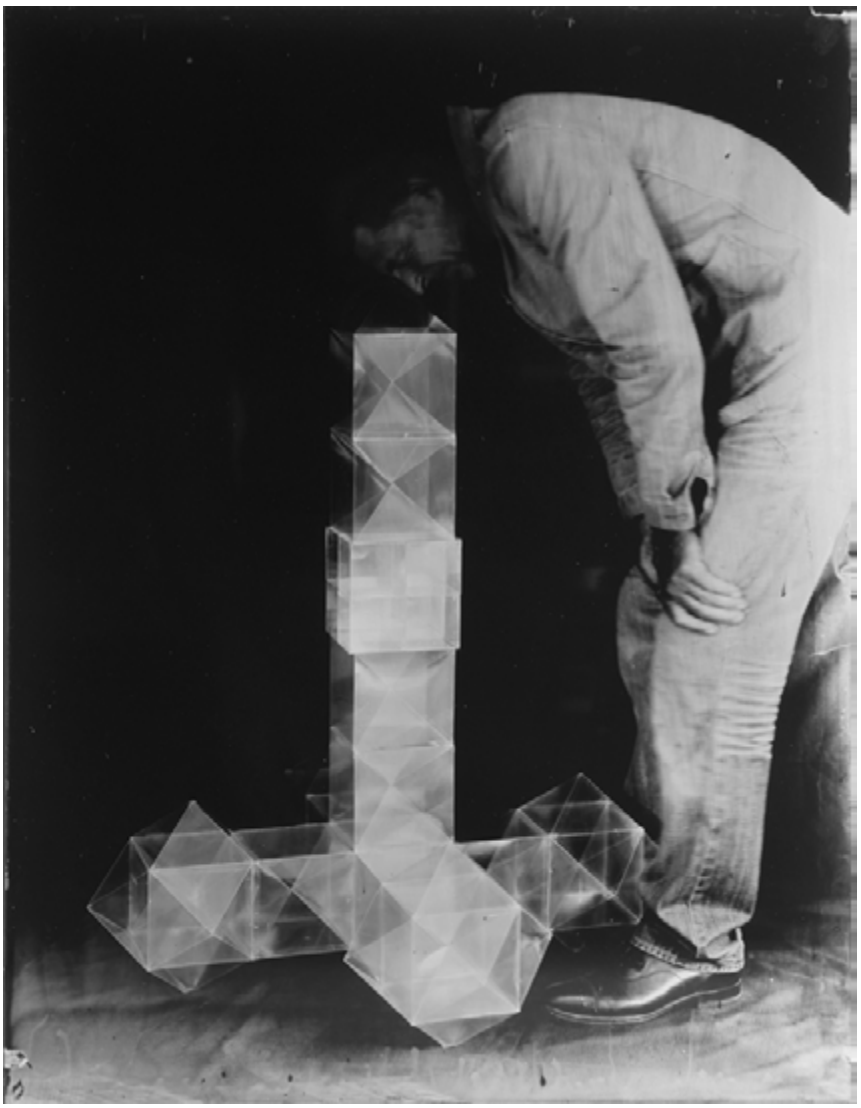
© Mari Katayama (1987, JP), On the way home#005, 2016, c-print, 180x120 cm. Courtesy Sage, Paris. Paris Photo 2019 – solo show



© Hiroshi Sugimoto (1948, JP), Opticks 083, 2018, c-print, 152.4x152.4 cm. Courtesy Fraenkel Gallery, San Francisco. Paris Photo 2019 – secteur principal



© Bruno Serralongue (1968, FR), Chemin à l'aube 1, Calais, juillet 2006, Ilfochrome contrecollé sur aluminium, encadrement Plexiglas, 126x159x5 cm. Courtesy Air de Paris, Romainville. Paris Photo 2019 – secteur principal



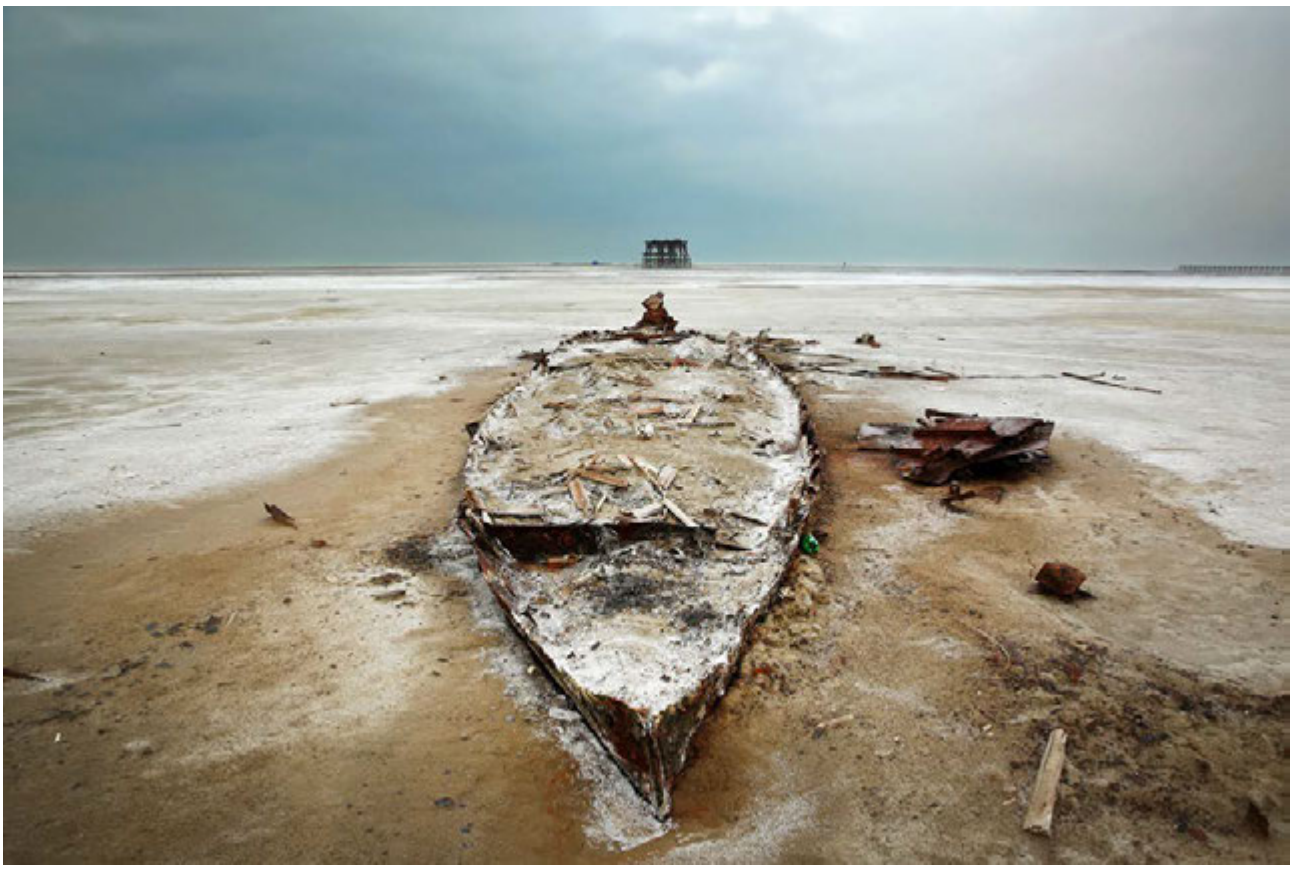
© Laurent Millet (1968, FR), Somnium (#23), 2014, ambrotype, cadre noir, 40x30 cm, unique. Courtesy Galerie Binome, Paris. Paris Photo 2019



© SMITH (1985, FR), Désidération, 2001-2019. Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris. Paris Photo 2019



Vue de l'exposition SMITH, Désidération, Galerie Les filles du calvaire, Paris, 26.10. – 23.11.2019



© Ebrahim Noroozi (1980, IR), The Lake on Its Last Legs, 2016, c-print ditial, 80x120 cm. Courtesy Silk Road Gallery, Teheran



© Babak Kazemi (1983, IR), The Captives, 2019, épreuve sur papier salé, 34x50 cm. Courtesy Silk Road Gallery, Teheran



© Hashem Shakeri (1988, IR), An Elegy For The Death of Hamun, 2018, c-print digital, 60x70 cm. Courtesy Silk Road Gallery, Teheran. Paris Photo 2019





© Roberto Huracaya, Amazogramas #2, 2014, photogramme, 3000x106 cm, détails. Courtesy Rolf Art, Buenos Aires. Paris Photo 2019 – solo show



© Philippe Chancel, Datazone #09, Cisjordanie, Vallée du Jourdain, Jéricho, 2014, impression pigmentaire, 60x80 cm. Courtesy Philippe Chancel et Galerie Melanie Rio Fluency, Nantes. Paris Photo 2019 – solo show

" Après avoir fait l'objet d'une grande exposition aux Rencontres d'Arles cet été, Philippe Chancel s'expose avec *Datazone* – travail au long cours de ce photographe – au Grand Palais. Sans être exhaustif sur ce corpus photographique qu'on ne pourrait épuiser, la sélection s'appuie sur le prologue et l'épilogue réalisés respectivement au Soudan et en Chine, puis s'ouvre sur quelques images emblématiques de *Datazone*. Une constellation de photographies extraites de différentes séries permettent ensuite d'entrer dans les ensembles moins connus comme Marseille, Haïti, l'Afrique du Sud, le Nigéria ou la Cisjordanie.
« Philippe Chancel a mené durant quinze ans une exploration de sites sensibles sur notre planète, pour ausculter le monde et observer les symptômes les plus alarmants de son déclin. Faire œuvre de telle manière ne correspond à aucun genre identifié dans les pratiques photographiques. C'est pourquoi *Datazone* est une invention qui parvient à englober les signes les plus tangibles de la catastrophe annoncée : écologie traumatique, désindustrialisation chaotique, revers toxiques de la modernisation. De la Chine aux États-Unis, en passant par l'Afrique et l'Europe, c'est le monde entier qui hurle à nos yeux. Et aucun refuge n'est en vue. » Extrait du texte de Michel Poivert. "

" En 2014, Roberto Huarcaya commence un projet qui le conduit, avec d'autres artistes et professionnels invités par l'organisation environnementale WCS, jusqu'à Bahuaja Sonene, une réserve naturelle intangible située dans la forêt amazonienne au sud-est du Pérou. […] L'immensité insaisissable de la forêt, sa densité ainsi que son manque de perspective due à la nature envahissante font que l'artiste se rend compte de l'impossibilité de « représenter » l'immensité de cette expérience avec des dispositifs classiques. […]
Ces photogrammes ont été réalisés en déployant un rouleau de papier photosensible de grandes dimensions le long d'axes horizontaux et verticaux entre le feuillage pendant la nuit, au moyen d'un processus de superposition de l'objet à enregistrer sur le matériau photosensible et en l'exposant à la lumière directe, avec un flash manuel, et à la merci de l'incidence des facteurs naturels tels que le clair de lune, la pluie, les animaux... Le photogramme devient l'empreinte, l'ombre même de la forêt. Les images ont été développées dans une pièce sans lumière et rudimentaire, aménagée avec de l'eau des rivières voisines. Les résidus du processus de développement ont été transportés à Lima pour ne pas nuire à l'environnement. "



© Paolo Gioli, Vessazioni, 2010, Polaroid transféré sur acrylique, 60x50 cm. Galleria del Cembalo, Rome. Paris Photo 2019 – solo show

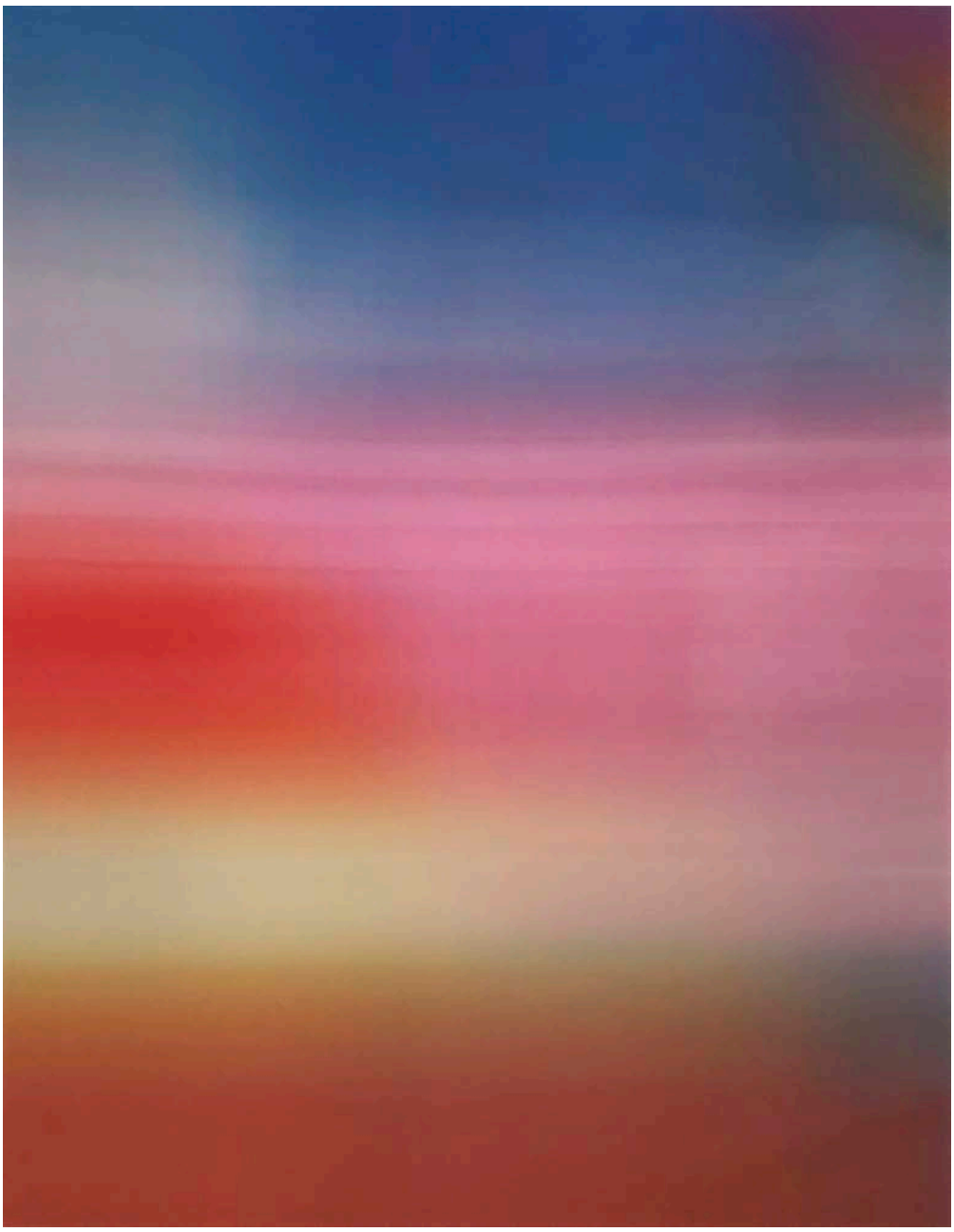


© Paolo Gioli, Volto attraverso il ramoscello di Talbot, 1991, fotofinish, épreuve gélatino-argentique, 24x30 cm. Galleria del Cembalo, Rome. Paris Photo 2019 – solo show

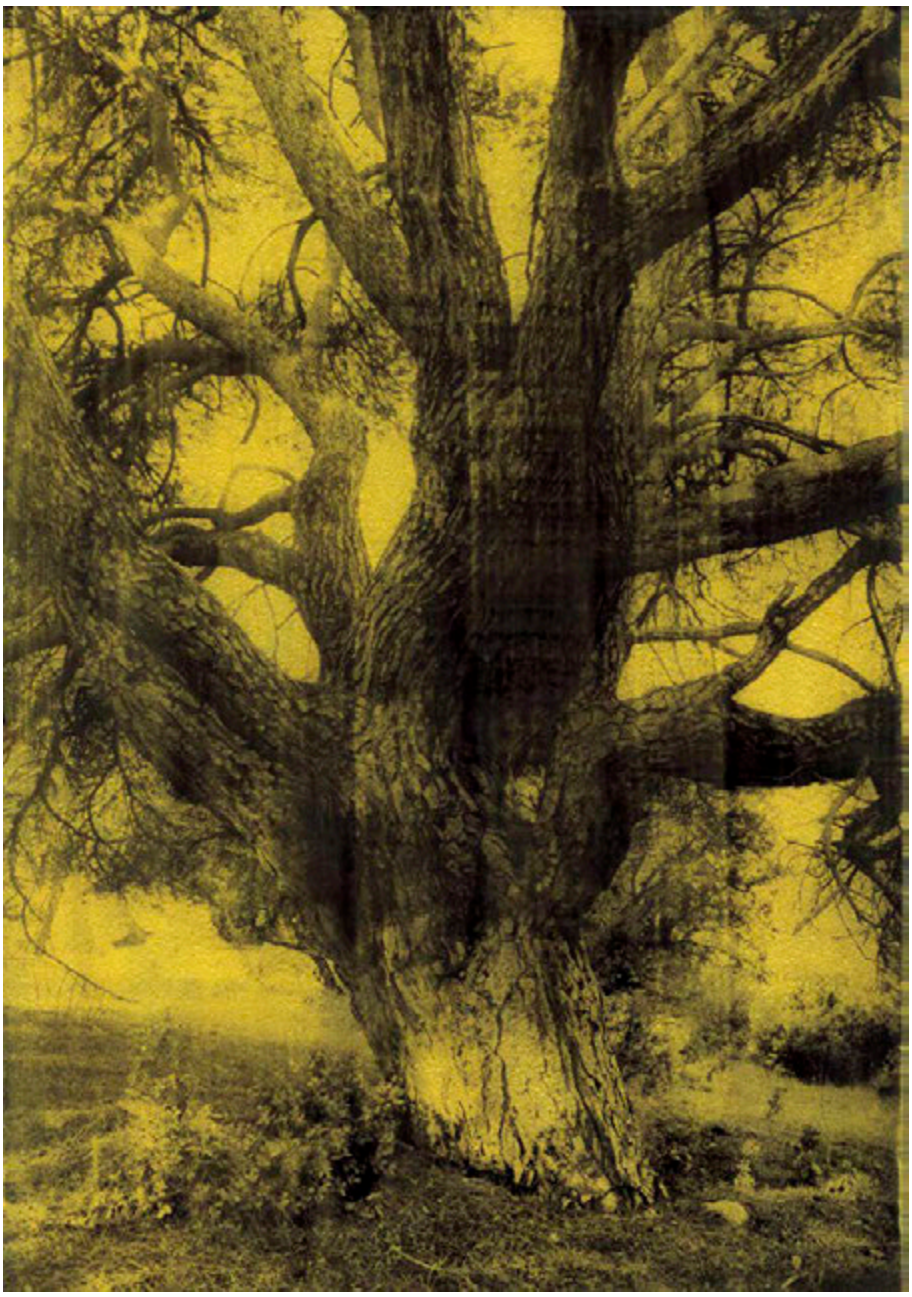


© Mustapha Azeroual, Actin #07, 2019, épreuve à la gomme arabique polychrome sur papier coton, cadre aluminium, 32x24 cm, pièce unique. Courtesy Galerie Binome, Paris. Paris Photo 2019

" La fabrique de l'image et de l'imaginaire, est au cœur de la proposition de la Galerie Binome avec les œuvres de Mustapha Azeroual, Thibault Brunet, Laurent Millet et Baptiste Rabichon. 4 artistes qui discutent la création contemporaine en photographie, 4 approches singulières de la fabrication de l'image considérant les relations entre la main, l'outil et l'esprit. La photographie nourrit ici un imaginaire visuel et poétique comme la synthèse des medium ; cinema, dessin, peinture et sculpture, tout en manifestant son unicité. Avec ses atemporels ambrotypes, Laurent Millet remonte aux premières techniques de tirage et propose de représenter le concept d'"imaginer", dans une allégorie de l'homme au travail, qui observe et met en volume des formes abstraites et sculpturales. Avec *Actin*, série d'abstractions géométriques à la gomme bichromatée polychrome, Mustapha Azeroual poursuit cette réflexion, conduite couche par couche sur supports photosensibles. Il positionne la création au cœur de la chambre noire, sans appareil. […]
Enfin, *Radiance* de Mustapha Azeroual, une image en mouvement comme synthèse de levers et couchers de soleil, offre l'expérience du cycle de la lumière. Dès lors s'ouvre en photographie, l'image d'un espace mental inédit, rendu tangible. "



© Mustapha Azeroual, Radiance #6, synthèse de levers et de couchers de soleil marocains, impression pigmentaire sur film lenticulaire laminé sur Dibond, cadre aluminium, 155x120 cm, édition de 9 + 2AP. Courtesy Galerie Binome, Paris. Paris Photo 2019



© Anaïs Boudot, Sans titre (arbre 1), de la série La noche oscura 2017-2018, épreuve gelatino-argentique sur verre, peinture dorée châssis bois noir, 30x21 cm, pièce unique dans une édition de 3. Courtesy Galerie Binome, Paris. Salon a ppr oc he, Paris, 2019

a ppr oc he
Le Molière, Paris, 8.11. – 10.11.2019

Salon dédié à l'expérimentation du médium photographique, a ppr oc he présente 15 artistes sélectionnés pour l'originalité de leur démarche artistique, dont trois artistes qui ne sont pas encore représentés par une galerie. Les directrices, Emilia Genuardi et Elsa Janssen, se sont associées à Étienne Hatt, critique d'art, pour la direction artistique de cette 3ème édition. Leur but est de conjuguer les enjeux commerciaux d'un salon marchand avec une grande exigence curatoriale dans le contenu des expositions personnelles [1]. La majorité des artistes sont nés entre 1972 et 1992 ; ils sont parvenus à des stades variés d'émergence.

Les œuvres sont présentées sur deux étages dans la dernière demeure de Molière, un cadre magnifique, intime et convivial, qui favorise les rencontres et discussions avec les artistes et leurs galeristes. Vieux parquets et belles boiseries cotoient les œuvres, quelques sièges invitent le visiteur à prendre son temps. La multiplicité des pratiques expérimentales a été mise en avant. Certains artistes sont encore attachés aux pratiques analogiques, artisanales, combinant photographie et peinture (Anaïs Boudot, My-Lan Hoang-Thuy) ou revenant au degré zéro du photogramme (Douglas Mandry) et du luminogramme (Laure Tiberghien).

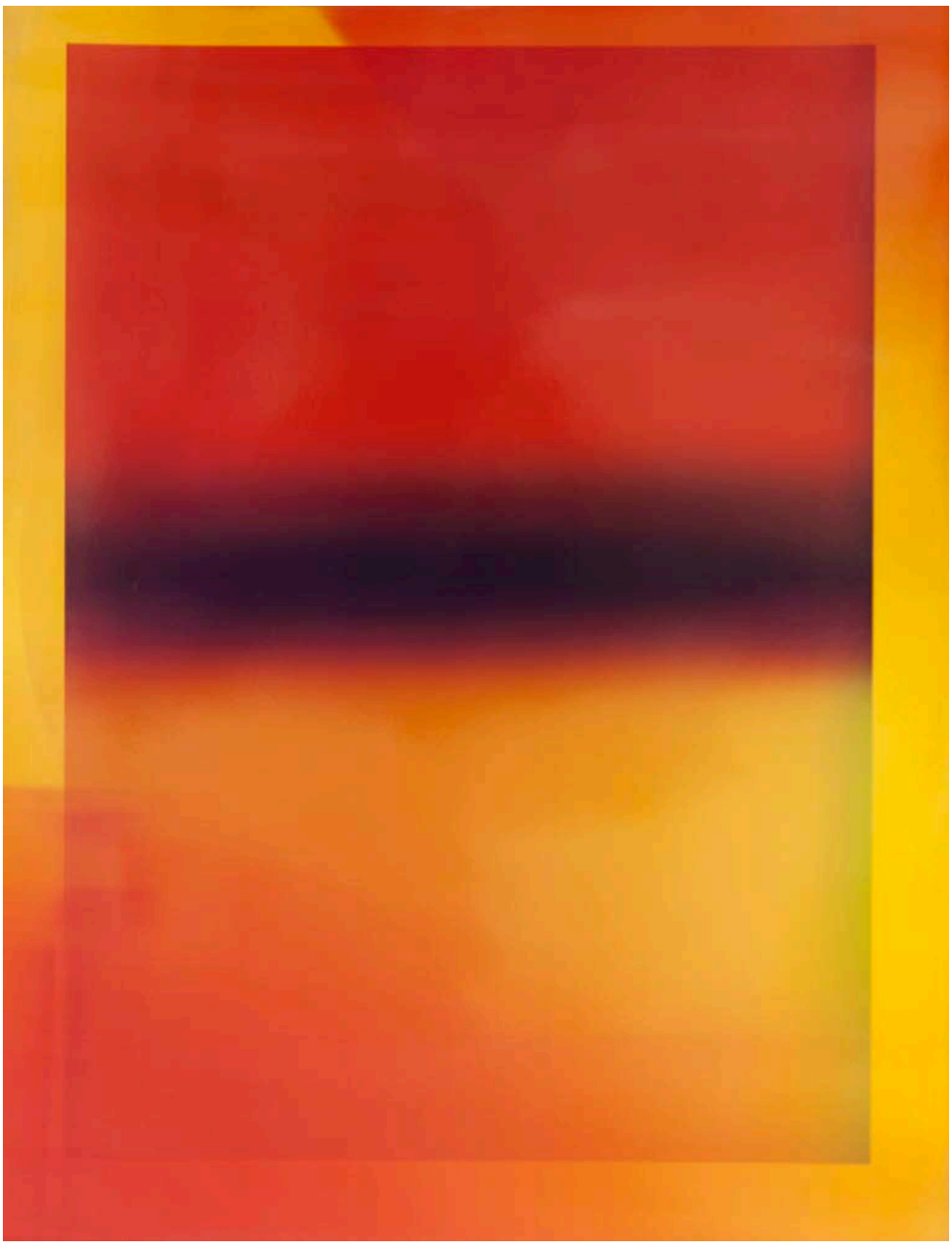


© Anaïs Boudot, Le reste des vagues, 2019, épreuve gélatino-argentique sur verre, peinture acrylique argent et gris, 32x23 cm, pièce unique. Courtesy Galerie Binome, Paris. Salon a ppr oc he, Paris, 2019

D'autres artistes interviennent sur des images trouvées : à la machine à coudre (Cathryn Boch), avec des découpages-collages entre abstraction et figuration, art contemporain et art brut (Lindsay Caldicott) ou encore créent des sculptures (Éléonore False, Jonny Briggs) ou des installations (Benoît Jeannet). La Sud-africaine Lebohang Kganye revisite ses archives familiales pour renouer avec ses racines après le décès de sa mère.

Plusieurs travaux explorent la sensualité des couleurs et l'ambiguïté de la photographie, oscillant entre figuration et abstraction. Dans une approche réflexive du médium, Sébastien Reuzé expose la série *Colorblind Sands*, " un voyage imaginaire à travers l'histoire de la photographie américaine " [2].

Alors qu'une bonne partie des œuvres sont présentées dans un accrochage relativement classique (images au mur, alignées à hauteur des yeux), quelques artistes explorent l'espace d'exposition pour créer leur propre univers. L'installation de Benoît Jeannet, *Escape from Paradise*, revisite l'histoire de l'île d'Hawaï, de la célèbre chemise à motifs aux essais nucléaires américains. Le projet se compose d'images trouvées, de sculptures polychromes, de fleurs (véritables ou photographiées) et d'images idylliques de couchers de soleil tropicaux. L'ensemble, relativement hétéroclite, constitue peut-être une " archéologie visuelle du futur " [3].
Nassim Daghighian

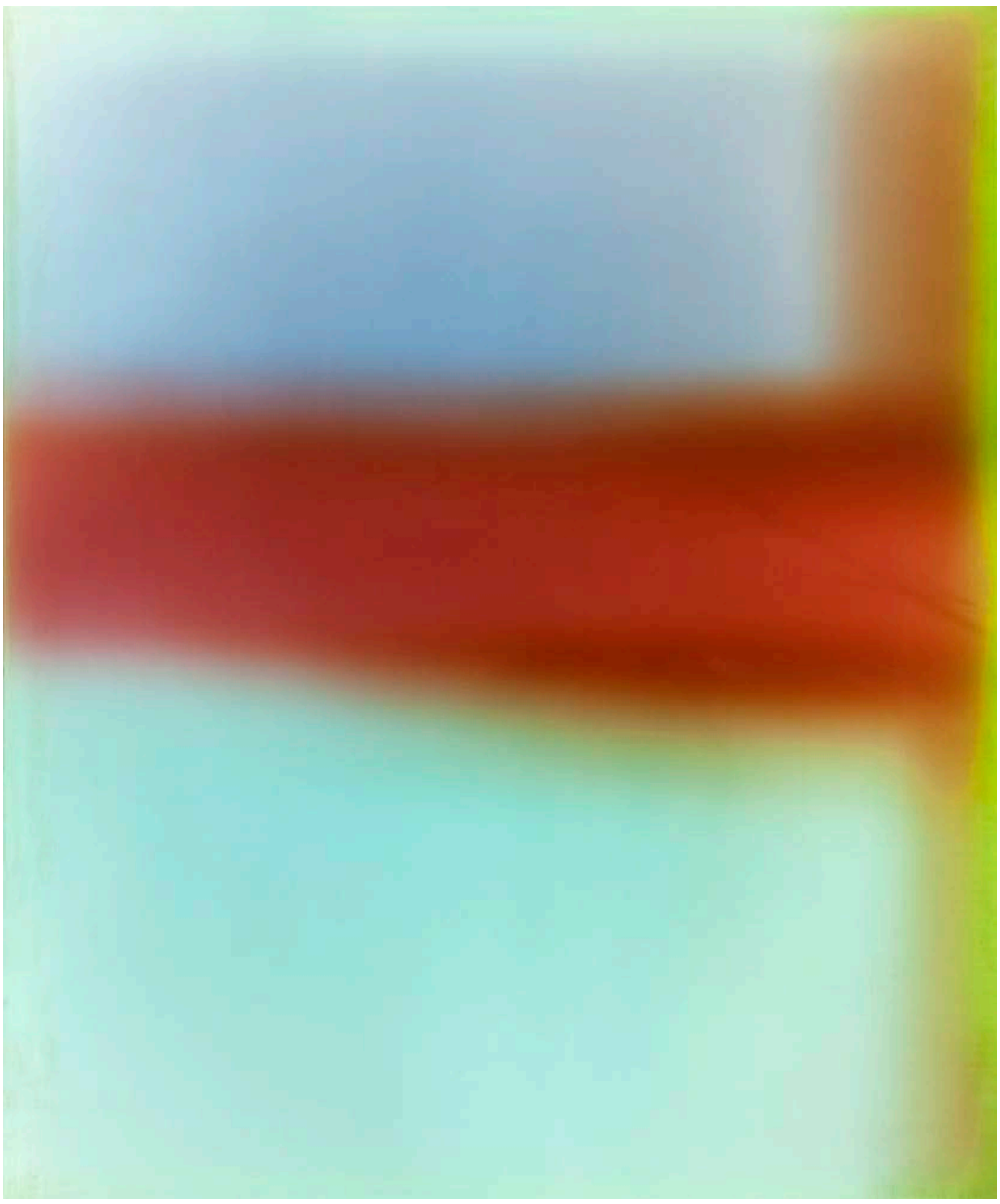


© Laure Tiberghien, Square #1 2019, épreuve unique sur papier chromogène, 40x30 cm. Courtesy Galerie Lumière des roses, Montreuil. Salon a ppr oc he, Paris, 2019

Artistes exposés :

Éléonore False (1987), My-Lan Hoang-Thuy (1990) et Dune Varela (1976) – Secteur a ppr oc he [4]
Cathryn Boch (1968) – Galerie Papillon (FR) ;
Anaïs Boudot (1984) – Galerie Binome (FR);
Jonny Briggs (1985) – Ncontemporary (IT) ;
Lindsay Caldicott (1956-2014) – Christian Berst Art Brut (FR) ;
Benoît Jeannet (1981) – Galerie Eric Mouchet (FR) ;
Lebohang Kganye (1990) – AFRONOVA Gallery (ZA) ;
Douglas Mandry (1989) – Bildhalle Gallery (CH) ;
Thomas Paquet (1979) – Thierry Bigaignon (FR) ;
Florian Pugnaire (1980) & David Raffini (1982) – Ceysson & Bénétière (FR, LU, US) ;
Sébastien Reuzé (1970) – Meyer Zevil Art Projects (FR) ;
Noé Sendas (1972) – mc2 gallery (IT) ;
Laure Tiberghien (1992) – Lumière des roses (FR)

1. Marie-Elisabeth De La Fresnaye, " Rencontre avec Emilia Genuardi et Elsa Janssen, A pp roc he 3ème édition " *9 Lives* magazine, 6.11.2019 : https://www.9lives-magazine.com/58018/2019/11/06/rencontre-emilia-genuardi-elsa-janssen-a-pp-roc-he-3eme-edition/
2. Dossier de presse, a ppr oc he, Paris, 28.10.2019, p.27
3. Dossier de presse, a ppr oc he, Paris, 28.10.2019, p.17
4. Secteur dédié à des artistes encore non représentés par une galerie.



© Laure Tiberghien, Rayon#12, 2019, épreuve unique sur papier chromogène, 50x40 cm. Courtesy Galerie Lumière des roses, Montreuil. Salon a ppr oc he, Paris, 2019



© Douglas Mandry, Steingletscher, 191016, #002, de la série Monuments, 2019, photogramme de glace sur papier Kodak, 120x100 cm, pièce unique. Courtesy Bildhalle, Zurich. Salon a ppr oc he, Paris, 2019



Œuvres de Douglas Mandry ; à droite : série Eismeer, 2019, lithographie sur géotextile (couverture de glacier), clous en acier, envirion 130x114 cm, pièces unique. Courtesy Bildhalle, Zurich. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet

" Pendant longtemps, nous avons cru que la photographie n'était qu'une fenêtre ouverte sur le monde, parfois un miroir tendu au photographe, beaucoup plus rarement un miroir tendu à elle-même. Pourtant, depuis quelques années, comme balayant le vif intérêt des années 1990/2000 pour le documentaire, une nouvelle histoire se fait jour. Elle pointe les incessants renouvellements du médium et insiste sur ses propriétés et sa matérialité, sur la production et la diffusion des images. Elle plonge ses racines chez les pionniers, adeptes du photogramme comme Anna Atkins, met en exergue des modernes, à l'instar du théoricien et praticien Lazslé Moholy-Nagy, et trouve un prolongement dans l'effervescence actuelle, dont témoigne le salon a ppr oc he.

Aujourd'hui, les recherches partent tous azimuts car, si la notion de médium semble plus que jamais d'actualité, celle d'essence est dépassée. Il est loin le temps où la photographie pouvait être réduite à une simple empreinte lumineuse du réel. La situation contemporaine est aussi stimulante que déroutante car il faut accepter de voir la photographie explorer, dans le laboratoire, sur internet ou Photoshop, des pistes qui semblent contre-intuitives. Il faut accepter, comme dans cette troisième édition d'a ppr oc he, de la voir remettre en jeu des techniques et des images pour en renouveler le pouvoir plastique ou en sonder la valeur culturelle. Il faut accepter de la voir laisser libre cours à son pouvoir de perturbation du réel et d'abstraction, de la voir mobiliser des matériaux et des supports non conventionnels mais chargés de sens, enfin, de la voir se frotter au volume et à l'espace pour sortir de la planéité qui semblait sa condition.

Convaincu de l'importance historique du renouveau actuel, a ppr oc he, qui est autant un salon qu'une exposition, entend par ses choix resserrés orienter son public vers les nouveaux territoires de la photographie. "

Étienne Hatt

Édito, dossier de presse, a ppr oc he, Paris, 28.10.2019, p.2.

À lire absolument : Étienne Hatt, dir., " La photographie. Pratiques contemporaines ", *artpress*, hors-série n°52, novembre 2019



Sébastien Reuzé, œuvres de la série Colorblind Sands, 2012-2014, épeuves Lambda,120x80 cm, édition de 5 . Courtesy Meyer Zevil Art Projects, Saint-Briac-sur-Mer. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



Œuvres de Florian Pugnaire & David Raffini. Courtesy Ceysson & Bénétière, Saint-Étienne. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



Œuvres de Noé Sendas. Courtesy mc2 Gallery, Milan. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



Œuvres de Lebohang Kganye. Courtesy Afronova Gallery, Johannesburg. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



© Lebohang Kganye, Ke bapala seyalemoya bosiu ka naeterese II, 2013, impression pigmentaire, 42×42 cm, édition de 5. Courtesy Afronova Gallery, Johannesburg. Salon a ppr oc he, Paris, 2019



Œuvres et installation de Benoît Jeannet. Courtesy Galerie Eric Mouchet. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



Œuvres et installation de Benoît Jeannet. Courtesy Galerie Eric Mouchet. Salon a ppr oc he, Paris, 2019 ; photo : © Grégory Copitet



© Maggie Steber, Gio with Purple Roses, Miami, Florida, 2018. Courtesy VII Agency / Photoforum Pasquart, Bienne



© Linda Bournane Engelberth, Luca, 25, London, UK, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

SOMMAIRE

FOCUS – Identités complexes 4

INTERVIEW – Nathalie Choquard, responsable de la librairie du Musée de l'Elysée, Lausanne 16

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria est à la fois un magazine créé en 2015 et une plateforme pédagogique en ligne depuis 2011. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Dès 1997, elle enseigne au CEPV, Vevey, la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse de l'image.



© Linda Bournane Engelberth, Ozi, 22, Jakarta, Indonesia, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

EDITO

Comment a évolué le livre de photographie ces vingt dernières années ? Quelle est sa pertinence actuelle ? Les livres intéressent-ils encore les amateurs de culture à l'ère du "tout numérique" ? Quels sont les liens, les relations de complémentarité entre l'espace d'exposition d'un musée et une librairie de photographie ? Pour réfléchir à ces questions, j'ai eu le plaisir de m'entretenir avec Nathalie Choquard, responsable de la librairie du Musée de l'Elysée à Lausanne. Son interview permet à la fois de parcourir plus de vingt ans d'activités dans le domaine et d'interroger le futur de la librairie à Plateforme 10 (ouverture prévue fin 2021).

Le portfolio de ce numéro est une sélection d'images de l'exposition *Her Take. Repenser la masculinité* présentée au Photoforum Pasquart. Sept femmes photographes, membres de l'Agence VII, interrogent nos représentations du masculin avec finesse – parfois avec humour, telle Maggie Steber, qui associe l'homme aux fleurs – dans diverses approches personnelles et originales qui font tout l'intérêt de *Her Take*.

Nassim Daghighian

→ Voir aussi l'interview de Danaé Panchaud, directrice du Photoforum Pasquart, dans Photo-Theoria #38, automne 2019, p.54-69 : http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria38_201911.pdf

FOCUS

Identités complexes

La grande force de l'exposition *Her Take* est d'ouvrir un espace de réflexion sur le genre pour interroger la complexité des identités de manière inclusive. Les photographes optent ici pour une approche multiple de l'inclusion. Elles donnent la parole aux personnes représentées et ces témoignages constituent une part majeure de leurs projets. Plusieurs portraits sont réalisés en dehors des pays occidentaux, ce qui permet de questionner le genre, en particulier la masculinité, dans une perspective intersectionnelle qui tient compte du contexte socio-culturel et des éventuels rapports de pouvoir. Anush Babajanyan a choisi de s'inclure dans l'image pour explorer l'univers des hommes qui lui sont proches par le biais de l'auto-représentation alors que Linda Bournane Engelberth aborde plus largement la thématique en traitant de la non-binarité.

Nassim Daghighian

→ *Her Take. Repenser la masculinité*, avec : Anush Babajanyan, Linda Bournane Engelberth, Jessica Dimmock, Ilvy Njiokiktjien, Nichole Sobecki, Maggie Steber et Sara Terry, Photoforum Pasquart, Bienne/Biel, 02.02. – 05.04.2020, photoforumpasquart.ch
Tous les textes cités ci-après sont à disposition des visiteurs dans le cadre de l'exposition. Mes remerciements à Danaé Panchaud.

" Les identités de genre masculine et féminine sont aujourd'hui bien établies. Cependant, il y a aussi des personnes qui ont le sentiment de ne pas s'inscrire dans cette binarité. C'est ce sur quoi ce projet se focalise : des personnes qui ne s'identifient pas simplement comme étant de sexe masculin ou féminin.
L'idée de la possibilité de plus de deux genres est un sujet controversé. Un débat s'enflamme, où un côté insiste sur le fait que le genre est binaire, et l'autre côté insiste sur le fait qu'il y a un spectre. Des différends surgissent et beaucoup de personnes sont mal comprises et ne sont pas entendues. Il y a de la frustration, de la colère et de la douleur. Ce qui est merveilleux dans ce projet, c'est qu'il montre les individus autour desquels le débat tourne, dans des portraits apaisés. Chaque photographie capture leur beauté individuelle, mais aussi une humanité universelle. On y voit des personnes qui vivent leurs vérités, qui se présentent avec confiance et espoir. Ce qu'elles veulent, c'est la liberté de vivre de cette manière.
Différentes identités sont représentées ici, car être non-binaire peut avoir plusieurs significations. Pour certains, cela peut signifier avoir à la fois des identités masculines et féminines, ou quelque chose entre les deux. On pourrait par exemple utiliser le terme d'androgyne. Une autre identité possible est *genderfluid*. Ce terme désigne un genre qui varie au cours du temps. On peut alors alterner entre se sentir plus masculin·e ou féminin·e, mais aussi androgyne ou neutre. Une autre identité est l'agenre. Cela peut signifier ne pas se définir du tout par le genre, par exemple penser que ce sont ses traits personnels qui sont importants. Ce ne sont là que quelques-unes des nombreuses possibilités. Certains préfèrent le terme *genderqueer* au terme non-binaire. De plus, beaucoup choisissent des pronoms alternatifs comme « iel » plutôt que « il » ou « elle ».
Là où la transidentité et les diverses orientations sexuelles sont familières, le non-binarisme n'est pas toujours connu. Par conséquent, un autre but de ce projet est la sensibilisation. Il arrive que des personnes non-binaires soient prises pour homosexuelles ou qu'on les croie transgenres alors qu'elles ne le sont pas. Il y a cependant des personnes non-binaires qui sont homosexuelles ou qui s'identifient aussi comme transgenres.
Il y a un consensus affirmant que la physiologie et les facteurs environnementaux façonnent les personnes que nous devenons. Néanmoins, certains sont convaincus que le genre n'est rien d'autre qu'une construction sociale. Les facteurs émotionnels et psychologiques peuvent être nommés comme déterminants du genre d'une personne. D'autres pensent que tout dépend du sexe biologique. En d'autres termes, il existe de nombreuses façons d'envisager ce qu'est le genre, et comment il est lié au sexe et à l'identité.
Genre : un mot familier qui peut sembler si simple. Il est facile de tenir sa signification pour acquise, mais il existe des idées très différentes sur ce qu'il signifie. À présent qu'une multitude de nouveaux termes se rapportant au genre sont introduits, cela devient encore plus compliqué et déroutant pour beaucoup. Par conséquent, il est important de se rappeler que les gens utiliseront les mots qu'ils connaissent, avec les connaissances qu'ils ont. Une discussion ne sera fructueuse que lorsque nous n'écouterons pas seulement les mots de l'autre, mais nous nous interrogerons aussi sur le sens derrière ces derniers.
Pour l'instant, de nombreuses questions et conflits restent sans résolution ; le débat sur le genre est toujours en cours. Pendant ce temps, nous sommes tous ici, à essayer de vivre notre vie de la meilleure façon possible. Quel que soit notre point de vue, ouvrons nos esprits. Ouvrons nos oreilles et nos yeux. Plutôt que de nous disputer, discutons, et une coexistence pacifique pourrait commencer par cela. Je suis fier·ère de faire partie de ce projet. Je souhaite que cet aperçu de la non-binarité fasse naître en vous, les spectateurs, de nouvelles pensées ou idées. J'espère que vous aussi, vous sentirez l'intimité et la paix dans ces images. Si vous regardez d'assez près, vous y reconnaîtrez peut-être même un morceau de vous-même. "
Edea A. Wang

Texte d'introduction au projet de Linda Bournane Engelberth, *Outside the Binary*, 2017-2019



© Linda Bournane Engelberth, Falk, Oslo, Norway, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Falk, Oslo, Norway

Falk s'identifie comme agenre ; souvent défini comme une personne qui s'identifie et exprime son genre complètement en dehors de la binarité de genres.
Falk s'identifie aussi comme personne trans non-binaire. Falk utilise le pronom *they/them*.

" Me trouver en dehors de la binarité de genre me donne la possibilité d'être exactement qui je suis véritablement. En existant complètement en dehors de ces cases de « garçon » ou de « fille », je suis capable de créer quelque chose de complètement différent. J'ai mon propre « agenre » – mon propre genre. Je crois qu'il y a autant de genres qu'il y a d'étoiles dans l'univers – ou de personnes sur cette planète. Je ne crois pas que nous devrions effacer complètement l'identité binaire de genre. Je crois que nous devrions créer de l'espace pour les gens qui ne veulent pas en faire partie. Je veux vivre dans un monde où chacun se sent libre d'exprimer sa véritable authenticité – et ne pas se sentir limité·e par ce que les autres supposent ou attendent sur la base de normes genrées dépassées. "



© Linda Bournane Engelberth, Ana, 22, Yogyakarta, Indonesia, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum

Ana, 22, Yogyakarta, Indonesia

Ana s'identifie comme personne non-binaire et utilise le pronom elle.

" Je ne veux pas être catégorisée comme homme ou femme parce qu'être *genderfluid* est être sans frontières. Cela signifie que je peux être tout ce que je ressens depuis longtemps, depuis mon enfance. Mais cela ne me dérange pas d'être appelée une fille dans ma vie quotidienne. En Indonésie, on doit être désignée par l'un des deux pronoms, *mas* (frère) ou *mbak* (soeur). Si je vivais en Europe, j'utiliserais les pronoms *they/them*. Mais le terme par lequel je suis appelée n'a pas d'importance. Être *genderfluid* est très complexe. Surtout quand je commence à avoir des rendez-vous avec une personne, ou des sentiments pour quelqu'un d'autre. Les gens ont toujours besoin d'une explication quant à mon genre, et je ne me suis jamais sentie à l'aise pour l'expliquer. Et les hommes veulent juste sortir avec moi parce qu'ils supposent que je suis lesbienne et ils veulent essayer de sortir avec une lesbienne malgré le fait que je ne le suis pas. Je me sens incapable de leur expliquer mon genre et mon identité. Je veux juste être moi-même et être acceptée pour ce que je suis. "

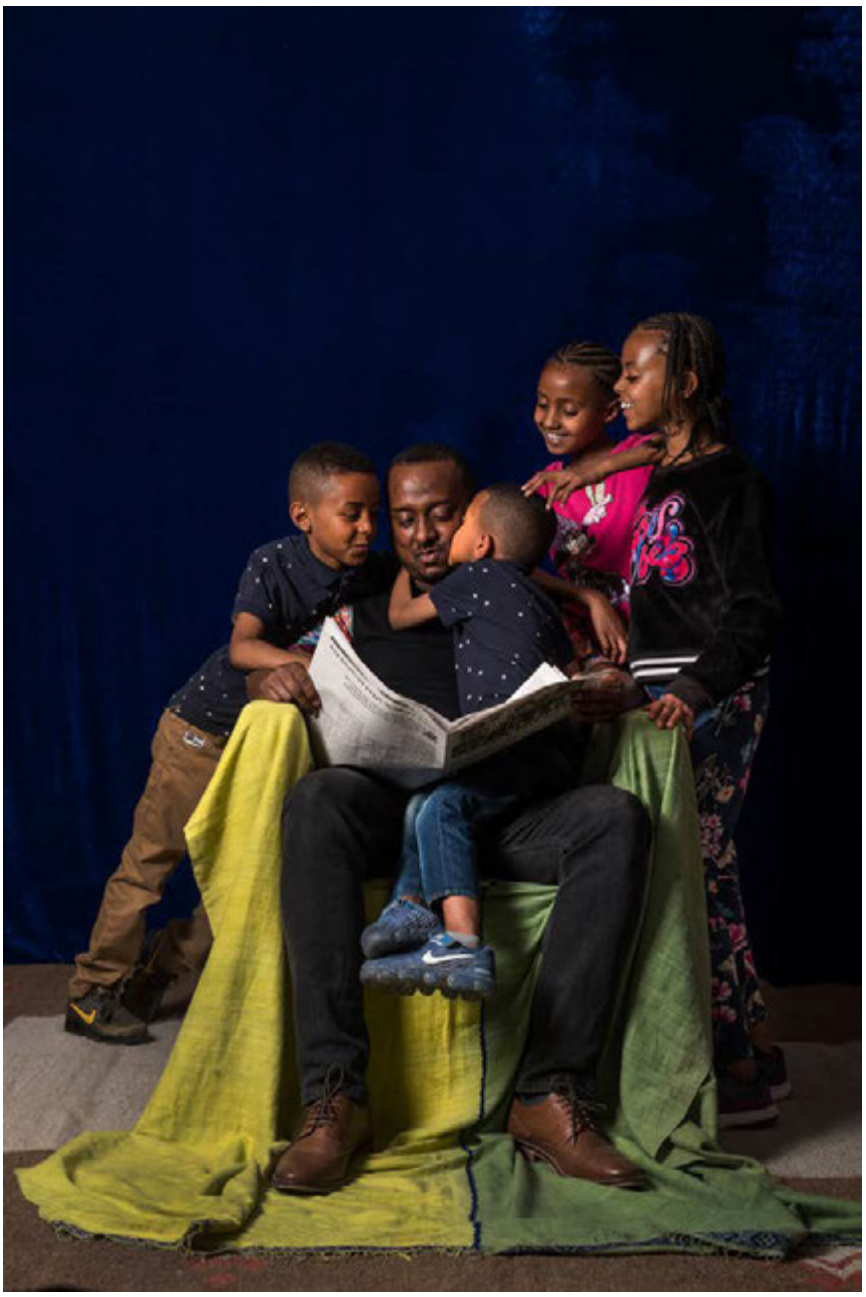


© Linda Bournane Engelberth, Gabriel, 19, Denver, Colorado, de la série Outside the Binary, 2017-2019. Courtesy VII / Photoforum

Gabriel, 19, Denver, Colorado

Né·e à Chicago. Vit à Denver, Colorado, U.S.
Gabriel s'identifie comme non-binaire et utilise le pronom *they/them*.

" L'année dernière, au travail, ils se référaient aux gens comme *they* au lieu de supposer les genres des gens et cela m'a vraiment fait réfléchir à qui j'étais en tant que personne. Donc pour moi, être non-binaire signifie que je ne veux pas être catégorisé·e au sein d'un groupe, je veux être qui je veux être. Je ne veux pas être enfermé·e dans un seul genre, je veux embrasser les deux, mais aussi être entre les deux et ne pas être l'un ou l'autre ; parce que j'ai le sentiment que le genre est une construction sociale et que nous les avons créés pour séparer les gens. Je suis féminin·e, mais aussi masculin·e, mais je ne veux pas être désigné·e comme l'un ou l'autre. Je voudrais dire aux gens d'être plus ouverts d'esprit et de s'informer sur certaines choses dont ils ne sont peut-être pas conscients, parce qu'à un moment donné de ma vie, je n'en étais pas conscient·e, et maintenant je le suis. Le fait de m'éduquer a complètement changé ma vie. "



© Nichole Sobecki, Nahom, de la série afriMAN, 2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Nahom Tesfaye, Ethiopia

" Durant mon enfance, la communication était limitée entre mon père et moi. C'était une question de respect plus que toute autre chose. Vous craignez et respectez vos aînés. Les hommes sont le rempart, la protection contre le monde. Mais quand je me suis marié, j'ai commencé à changer. Je travaille, et ma femme travaille aussi. Nous élevons nos enfants ensemble, et donc ces différences traditionnelles s'estompent. Maintenant, quand je vois mes enfants parler avec mon père, je suis choqué. Leur facilité de communication est extraordinaire ; ils parlent comme s'ils étaient des amis. Ils lui disent : « Allez, écoute-moi ! » Il a presque 80 ans et quand il m'a élevé, nous lui parlions même pas en rêve de cette façon. Je m'attends souvent à ce qu'ils aient des ennuis avec lui, mais au lieu de cela, ils rient et discutent. "



© Nichole Sobecki, Kevin, de la série afriMAN, 2019. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Kevin Mwachiro, Kenya

" Il y a plus d'espace aujourd'hui pour que toutes sortes de personnes puissent exister avec fierté, mais il y a aussi des tensions avec ceux qui ont occupé cette place depuis longtemps et ne veulent pas partager. La masculinité, le patriarcat. En tant qu'homosexuel, il m'a fallu un certain temps pour comprendre pourquoi on m'associait à des opinions négatives sur les hommes dans leur ensemble. Mais maintenant, je comprends très bien comment nous avons tous contribué à créer du danger pour les femmes. Je veux être un homme meilleur, pas seulement pour moi, mais pour tous ceux qui m'entourent. Cela me fait penser au mot swahili *utu*, ou humanitude, et *ubuntu*, qui signifie humanité. Ce sont des mots que j'aime beaucoup utiliser. Je te vois, et tu me vois. Je pense qu'il devrait y avoir de la place à la table pour nous tous. "



© Nichole Sobecki, Joel, de la série afriMAN, 2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Joel Kioko, Kenya [photographié avec Silas Ouma]

" J'ai grandi dans un bidonville ici à Nairobi, dans une cabane d'une pièce avec ma mère, ma grand-mère, mes sœurs. Je n'ai jamais connu mon père, mais je voyais mes oncles avec leurs femmes. Ils entraient dans la maison, s'asseyaient et demandaient : « Où est ma nourriture ? Est-ce que quelqu'un est allé chercher l'eau ? » C'était la virilité à l'époque. Donc quand j'ai commencé à danser, les gens ne comprenaient pas vraiment. Ils m'ont dit que j'étais stupide de consacrer tout mon temps à quelque chose qui n'irait jamais nulle part. Mais c'est quelque chose que je peux faire et que la plupart des gens ne peuvent pas faire. C'est comme si tu étais un superhéros. Et c'est de là que vient mon sens de la masculinité. Si je me sens mal, je peux canaliser ça dans cet autre côté de ma vie. Ça m'a appris sur moi-même. Dans un cours de ballet, le chorégraphe ne se soucie pas de ton genre. Il te donnera des mouvements masculins et féminins. Et pour être un excellent danseur, il faut être en contact avec les deux côtés de soi. "



© Nichole Sobecki, Fitsum, série afriMAN, 2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Fitsum Berhe Woldelibanos, Eritrea

" Mon père était l'archétype. Le mâle. La source de revenus de la famille. Pour lui, un homme voyageait avec le troupeau à la recherche de verts pâturages. Il s'assurait que le village était en sécurité. Mais il était aussi sophistiqué, et c'est en fait lui qui m'a suggéré d'aller à l'école d'art. Il pouvait voir que j'étais confus, ne sachant pas de quoi demain serait fait. En tant qu'artiste, il n'y a pas de certitude. C'est tabou pour beaucoup de familles. Mais il était assez sensible pour comprendre. J'ai commencé par peindre des femmes, parce que c'est ce que faisaient tous les artistes que je connaissais. Vous voyez la Mona Lisa, et vous continuez dans cette veine. Je ne savais même pas si vous pouviez peindre des hommes. Mais une fois, j'étais sur la côte et j'ai vu ce jardinier, à l'extérieur, qui travaillait dans les champs. Je lui ai demandé si je pouvais le peindre, et il a ri. Et ça a pris son envol immédiatement. Depuis lors, j'ai exploré la masculinité de plusieurs façons dans mon travail, et le concept du corps masculin noir, et ce que d'autres projettent sur nous. Mon but est de redonner à ceux que je peins dignité, puissance et humanité. "



© Jessica Dimmock, Gina, 2017, de la série Brick. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Gina, 60 ans

" Je me suis sentie différent·e depuis que j'ai 9 ans. Tout au long de ma vie, je me suis toujours remis·e en question parce que je ne savais pas si j'étais, vous savez, je ne connaissais pas les transgenres à l'époque. Et je me suis dit — eh bien, je suis un travesti ? Je suis gay ? Est-ce que je suis ceci, est-ce que je suis cela ? Rien de tout ça ne me convenait vraiment, alors je n'ai jamais su ce qui n'allait pas chez moi et comme je ne pouvais pas mettre un nom dessus, je me suis dit que j'étais le·la seul·e à être comme ça. Je priais Dieu presque toutes les nuits de me laisser me réveiller femme.
Je suis entré·e dans l'armée parce que j'espérais me faire tirer dessus pendant la guerre ou quelque chose comme ça. J'étais confus·e à propos de moi-même, avec mon esprit qui disait que je devrais être une fille et en ayant ce corps de garçon. Et Dieu ne m'a jamais laissé·e me réveiller femme. J'espérais vraiment mourir à l'armée. Malheureusement, il n'y avait pas de guerre quand j'y étais.
Je trouvais des endroits où je pouvais juste me promener en talons. Je me garais et je me promenais et je me sentais si bien en marchant en talons et en ressentant ce sentiment de féminité. J'étais toujours dans des vêtements d'homme. Il y a un sentier près de la rivière et je faisais des allers-retours pour avoir cette sensation, cette sensation féminine de « je suis en talons. Je ne porte pas les vêtements, mais au moins je suis en talons. » Ça m'aidait à commencer ma journée. Je pouvais me sentir mieux dans ma peau.
Je surveillais de très près les deux côtés et si je voyais quelqu'un arriver, je me précipitais vers la voiture s'il le fallait et j'attendais qu'il passe.
J'ai fait ça tous les jours. Et je l'ai fait pendant 18 ans. J'avais 57 ans quand j'ai fait mon coming-out, et j'en ai 60 maintenant. "



© Sara Terry, (Re)Thinking The Birth of Venus, 2017, de la série (Re)Thinking the Male Gaze. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Sara Terry

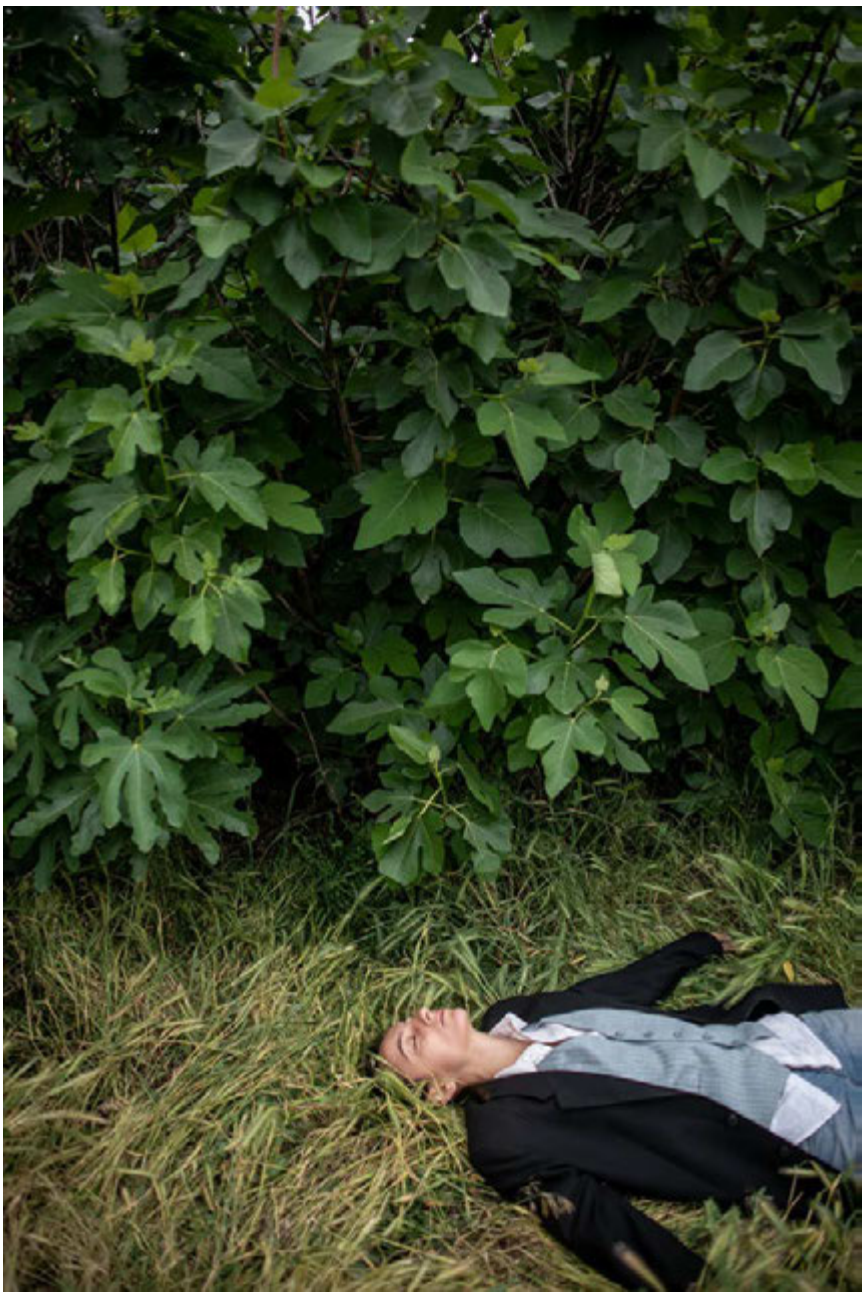
" *La Naissance de Vénus* – la déesse romaine de l'amour – est l'histoire d'une création qui commence par un acte d'une violence des plus brutales. Selon la mythologie, Chronos – le fils d'Uranus – a coupé les testicules de son père avec une faucille de pierre et jeté ses organes génitaux à la mer. Ils ont fait mousser la mer – et de cette mousse est née Vénus.
L'histoire de la création d'une femme par un homme. La déesse de la beauté et de l'amour née d'une violence sexuelle.
J'y réponds de la seule manière que je connaisse – en racontant une histoire qui est mienne. Avec *(Re) Thinking The Birth of Venus*, je me suis approprié cette histoire de création à tous les niveaux en tant que femme, y compris en me plaçant dans l'image comme le dieu (la déesse) de la peinture. À une époque d'hommes en colère, je choisis de créer l'homme à partir de l'amour – et plutôt que de lui tendre un manteau pour cacher sa nudité, comme dans la peinture de Botticelli, je tiens un miroir, l'invitant à se voir sans artifice, à savoir que, tout dépourvu de pouvoir, de prestige ou de force brute qu'il soit, il est homme. Et que cela suffit pour l'être. Je veux qu'il sache qu'il est aimé, qu'il vient de la terre nourricière et non d'une mer en colère, et qu'il doit à son tour rendre cet amour.
La mythologie dit que les roses ont fleuri pour la première fois à la naissance de Vénus. J'entoure l'homme de mon histoire de la création avec des pois de senteur – inspirée par l'essai de Faith Salie dans *Time* du 1er décembre 2017, alors que le mouvement #metoo s'élevait. Il s'intitule *Comment élever un fils tendre à une époque d'hommes en colère*.
Elle écrit : « Quelques heures après avoir donné naissance à mon premier enfant, mon mari a bercé les cinq livres de notre garçon et a dit doucement : "Salut, sweetpea". Pas buddy ou p'tit mec. Sweetpea. Le mot m'a emplie d'un réconfort inattendu… J'étais témoin de l'engagement de mon mari à élever un garçon tendre. Parce que c'est ce dont le monde a besoin maintenant, de toute urgence : des garçons tendres et des gens qui les élèvent. » "



© Anush Babanjanyan, de la série My New Himself, 2017-2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Anush Babajanyan

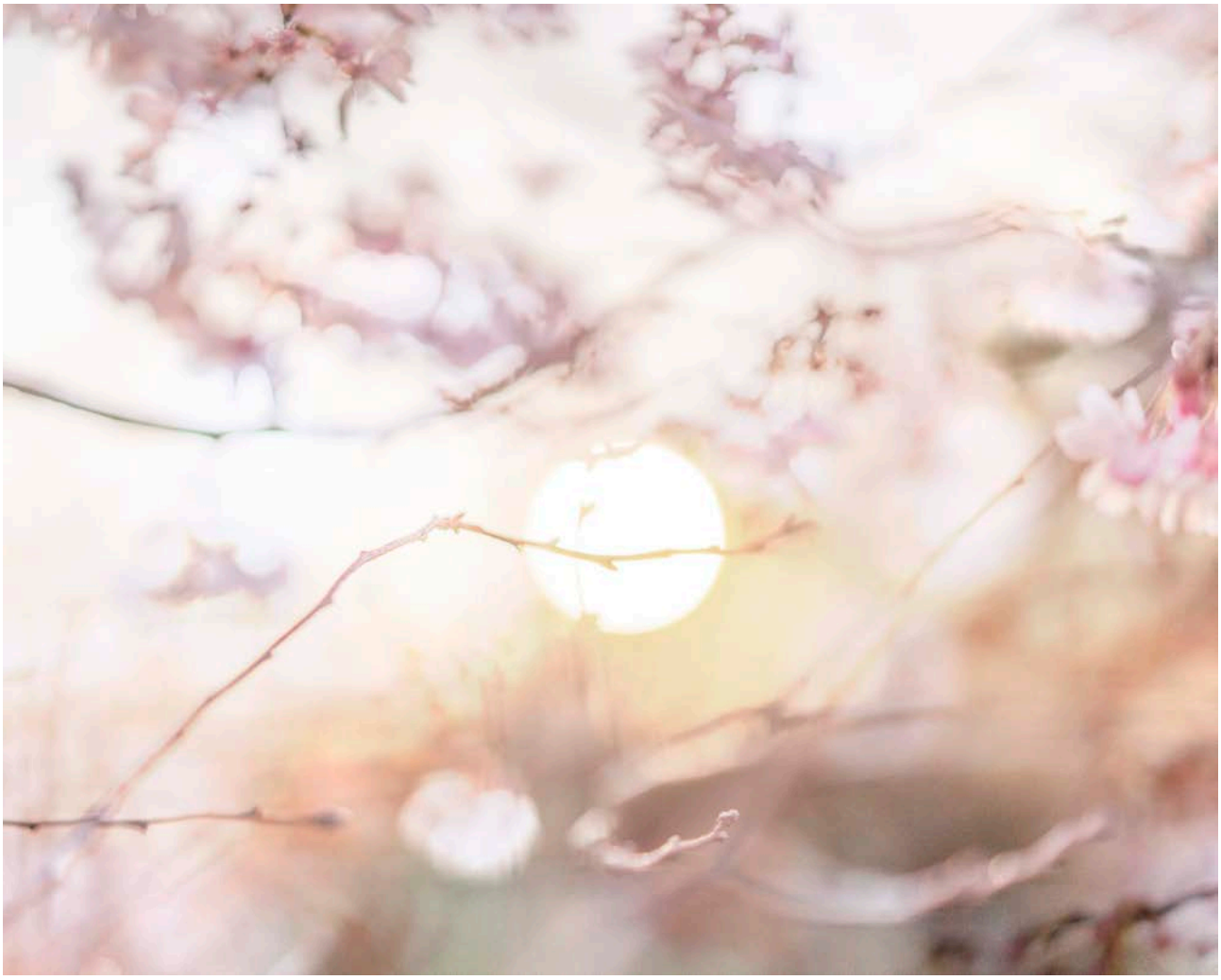
" Dans le but d'observer et de comprendre les hommes que j'ai appris à connaître au cours de ma vie, je porte leurs tenues. Dans leurs vêtements, je me plonge physiquement et spirituellement dans les souvenirs et les événements du passé, ainsi que dans les expériences du présent. Je me lance dans une exploration hors de moi-même, en réinventant un soi-même imaginaire. Les vêtements et les chaussures deviennent des métaphores pour une expérience de la différence, du contraire, de ce qui est toujours proche, mais jamais réellement ressenti. La recherche ne s'arrête pas, avec des découvertes continuelles en chemin. "



© Anush Babanjanyan, de la série My New Himself, 2017-2018. Courtesy VII / Photoforum Pasquart

Anush Babajanyan

" Une supportable légèreté d'être connectés, nous, et nous ne passions pas trop de temps à contempler nos points de connexion. Je serais encore mal à l'aise s'il n'y en avait pas. "



Matthieu Gafsou, *Ciel*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 40x50 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Glacier II*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

SOMMAIRE

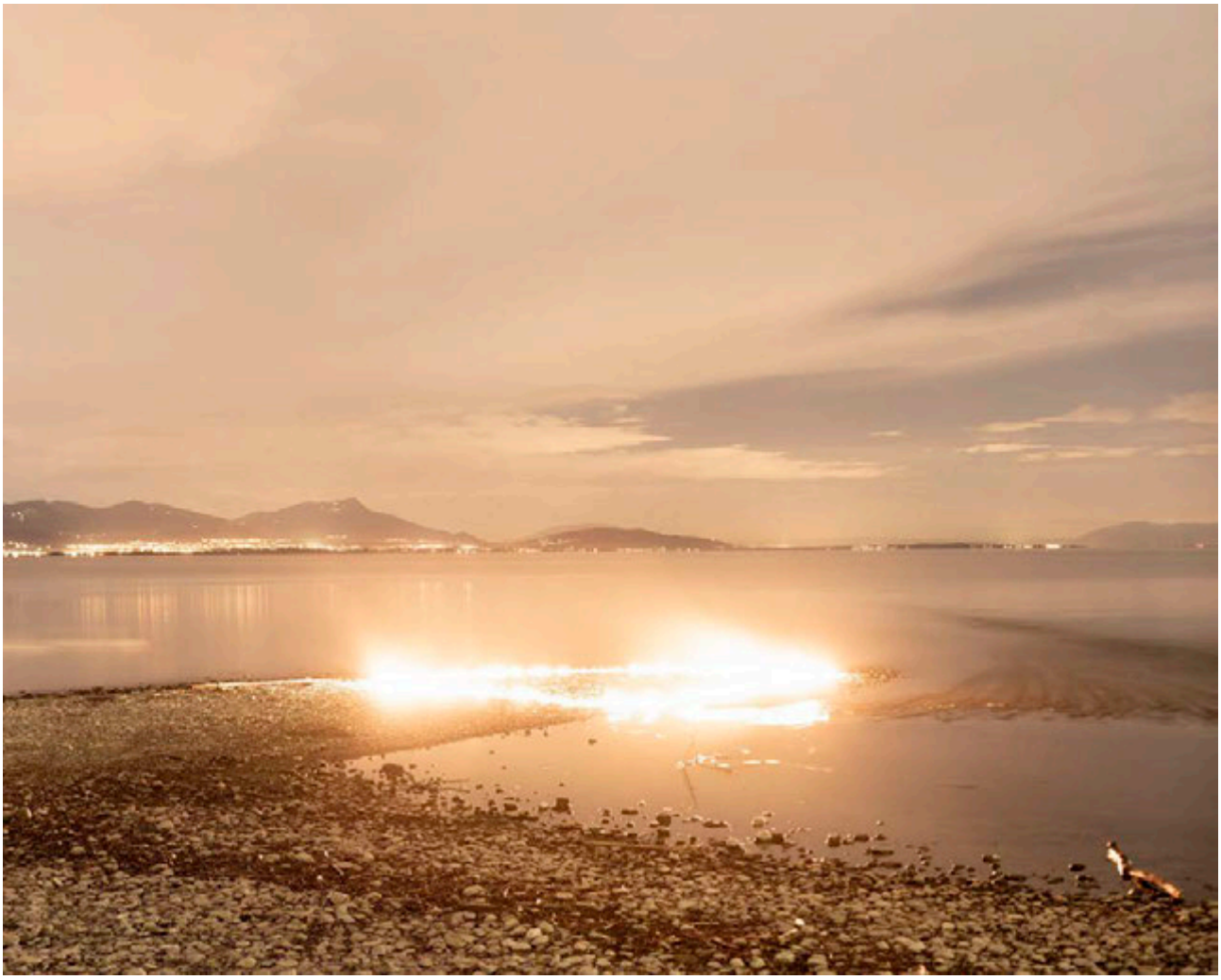
FOCUS	Matthieu Gafsou, *Vivants* (2018-2022)	3
EXPOSITIONS	Jung Lee, Nicole Hametner, Tara Ulmann, Edgar Martins	12
INTERVIEW – FESTIVAL	Sarah Girard, directrice des Journées photographiques de Bienne	44

Photo-Theoria – Magazine dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Dans ce dernier numéro du magazine Photo-Theoria nous vous proposons cinq portfolios de photographes contemporain·e·s exposé·e·s cet hiver 2021-2022 et dont nous avons apprécié la démarche artistique, ainsi qu'un entretien approfondi avec Sarah Girard, directrice des Journées photographiques de Bienne, qui nous présente les nombreuses réflexions qui nourrissent son travail et l'élaboration de chaque édition du festival.

Photo-Theoria est à la fois un site d'actualités sur la photographie contemporaine, un magazine publié de 2015 à 2022 et une plateforme pédagogique en ligne dès 2011. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l' AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Dès 1997, elle enseigne à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV) l'histoire de la photographie, la photographie contemporaine, l'analyse de l'image et les bases du marché de l'art.



Matthieu Gafsou, *Feu I*, 2019, impression pigmentaire contrecollée sur aluminium et encadrée, 100x120 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

FOCUS

Matthieu Gafsou. Vivants (2018-2022)

Le projet *Vivants* de Matthieu Gafsou a été exposé à la Galerie C, Paris (9.11.– 4.12.2021) et il sera présenté en 2022 dans le cadre d'une rétrospective consacrée au photographe par le Musée de Pully (16.09. – 11.12.2022). Une publication éponyme est également prévue.

Né d'un père juif franco-tunisien et d'une mère suisse, Matthieu Gafsou (1981, FR / CH) a grandi à Lausanne, où il vit. Après un Master à l'Université de Lausanne en histoire et esthétique du cinéma, philosophie et littérature (2000-2006), il est diplômé de la formation supérieure en photographie de l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV, 2006-2008). Dès son projet de diplôme, *Surfaces*, il est reconnu internationalement grâce au Prix HSBC pour la photographie (2009). Ses principaux projets ont été publiés sous forme de monographies : *H+* (2018), *Only God Can Judge Me* (2014), *Sacré* (2012), *Alpes* (2012) et *Surfaces* (2009).

La Galerie C est une galerie d'art contemporain créée par Christian Egger à Neuchâtel en 2011. Elle a ouvert un espace à Paris en septembre 2020, sous la direction de Tom Masson. Situé dans le Marais, important quartier artistique de la capitale, cet espace d'environ 50 m^2 a été conçu comme un *project space*. Celui-ci permet ainsi à la Galerie C " de penser à de nouvelles modalités de présentation de ses artistes, mais aussi de programmer des expositions résonnant avec les événements de l'espace helvétique, les foires d'art contemporain et les expositions institutionnelles des artistes représenté·e·s. " (galeriec.ch)



Matthieu Gafsou, *Serre*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

Face à l'anxiété contemporaine provoquée par la problématique de l'anthropocène et les risques d'effondrements environnementaux et sociétaux, le photographe Matthieu Gafsou propose un projet sensible qui réinscrit l'humain au cœur du vivant. Dans la continuité de ses projets précédents centrés sur la dualité entre nature et culture, mêlant les approches documentaire et plasticienne, l'artiste opte ici pour une démarche plus poétique et intime. Le projet *Vivants* se présente comme un essai visuel articulant librement quatre axes de recherches thématiques.

Premier thème du projet *Vivants* lancé en 2018 : l'inquiétude face aux crises contemporaines telles que le dérèglement climatique, notamment illustré par la vue d'un glacier dont la fonte est inexorable, image qui rappelle la série *Alpes* (2009-2012) du photographe. Ce dernier n'hésite pas à expérimenter d'autres approches. En faisant appel au gros plan, physiquement en contact direct avec les végétaux, il nous plonge au cœur des plantes qui semblent étouffer, enfermées dans une serre.

Comme un contre-point à cette première partie, le second axe de recherches montre la colère, la révolte et, parfois, l'absurdité de l'actualité. On pense aux nombreuses images véhiculées par les médias mais, chez Matthieu Gafsou, le choix du noir et blanc, l'aspect figé des personnes qui évoque une mise en scène, la netteté même des moindres détails, tendent à conférer un côté artificiel voire irréel à ses photographies.

Quelques portraits des fils du photographe suggèrent que celui-ci s'interroge sur leur avenir et, malgré la noirceur de certaines images de ses enfants, qu'il tente de répondre à l'angoisse par une volonté de la dépasser. Le troisième axe thématique montre avec douceur et tendresse un univers plus onirique, sensuel et poétique : vivre, malgré tout. L'artiste exprimerait-il ainsi l'importance d'échapper à l'antagonisme entre nature et humain ultra-connecté pour envisager une certaine harmonie au sein du vivant ?



Matthieu Gafsou, *Colère I*, 2019, impression pigmentaire encadrée, 30x37.5 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris

La dernière thématique propose pourtant un constat non idéalisé de l'état de la planète. Après avoir réalisé des prises de vue en Suisse, en France, en Chine, en Irlande du Nord ou sur l'Ile de la Réunion, entre autres, le photographe souhaite donner à sa série *Vivants* une dimension universelle. Toutefois, il déconstruit en quelque sorte la dimension documentaire de certaines photographies en appliquant du pétrole brut sur les impressions pigmentaires, ce qui provoque une étrange modification des couleurs et permet d'exprimer le malaise de notre situation actuelle.

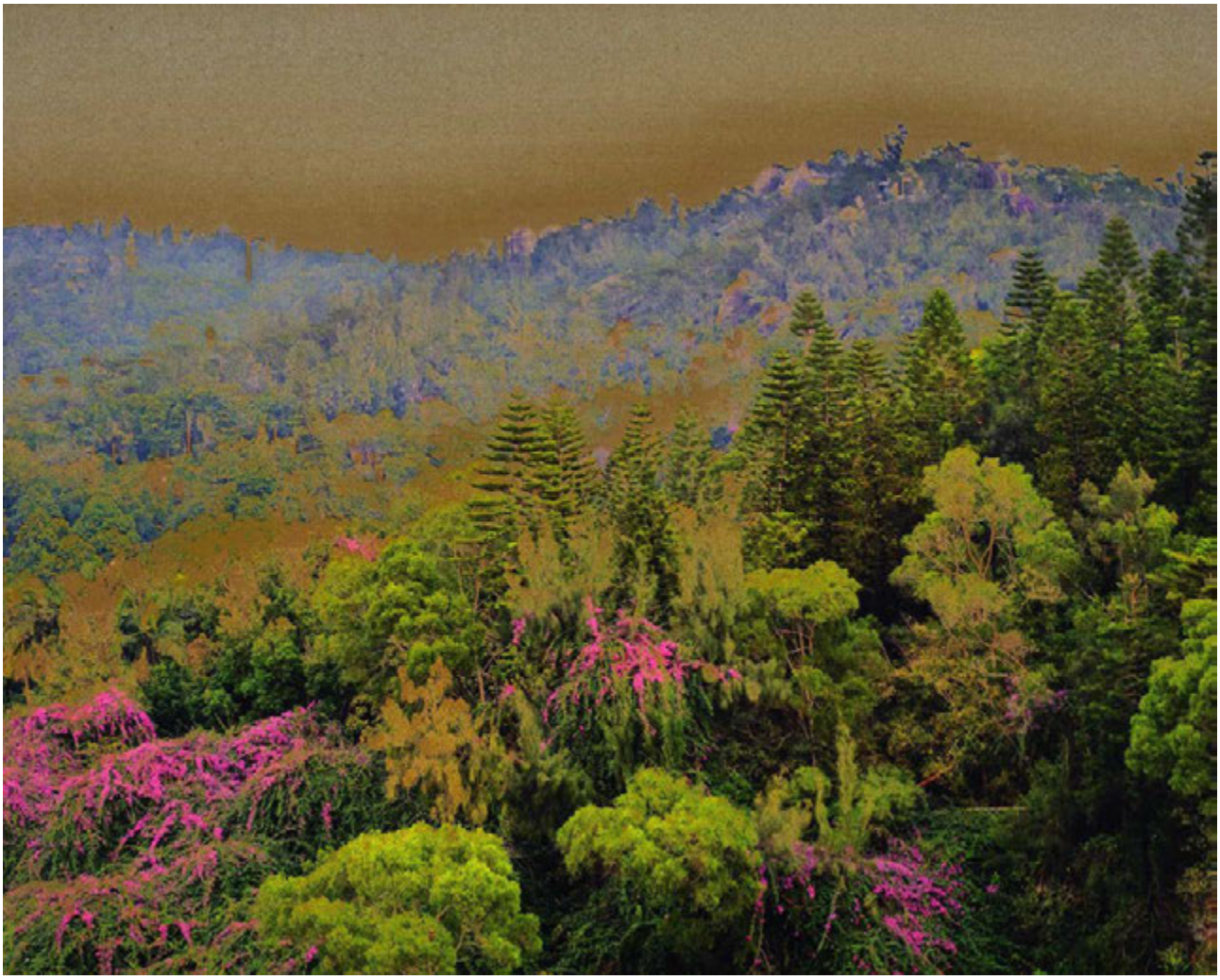
Selon moi, l'image *Feu I* exprime extrêmement bien l'ambiguïté de notre relation à la nature. En faisant flamber du pétrole sur l'eau, Matthieu Gafsou produit un fascinant paysage qui évoque l'esthétique sublime chère aux peintres romantiques. Avec sincérité, l'artiste nous invite à modifier nos représentations du monde vivant.

Nassim Daghighian

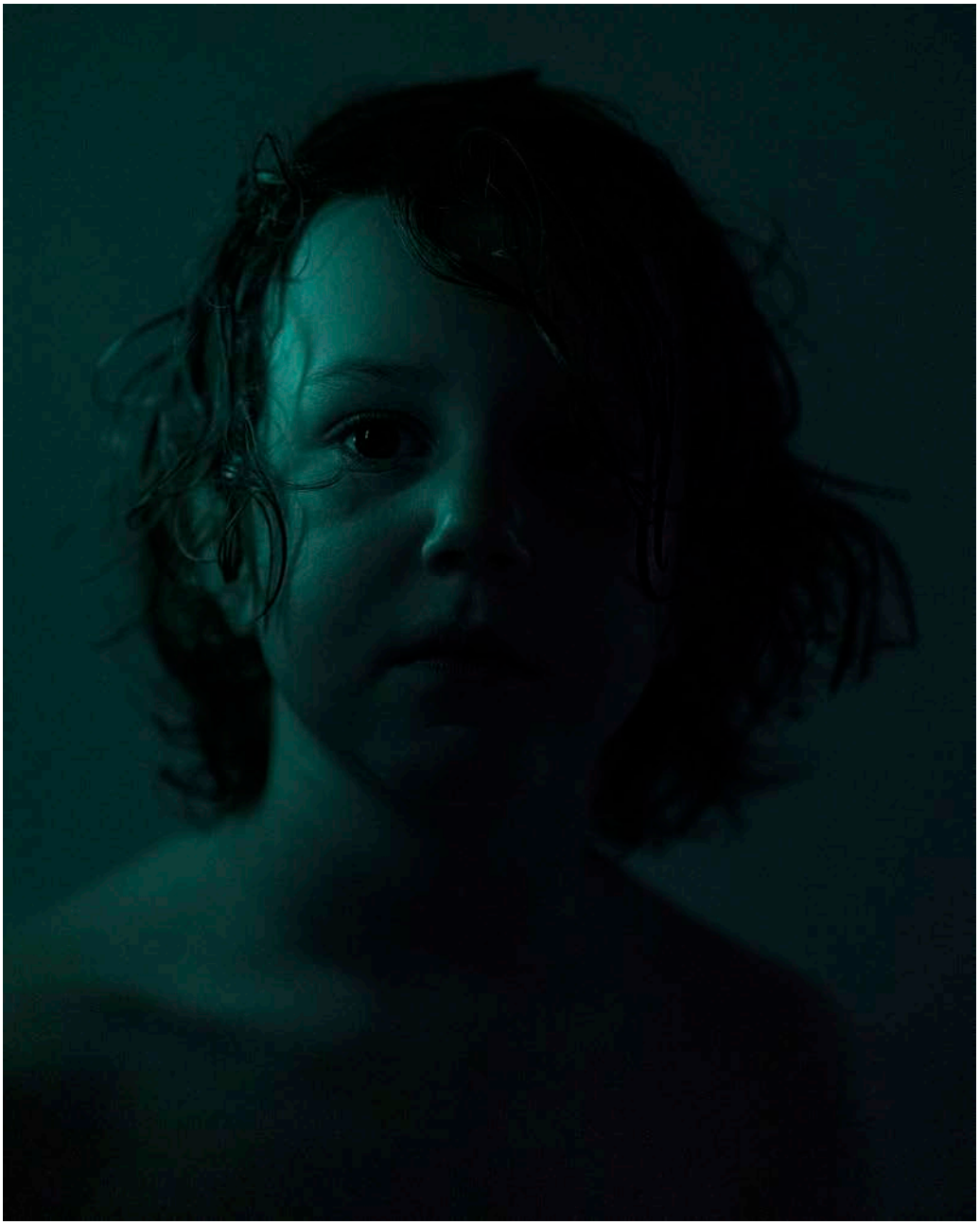
Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 7.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Matthieu Gafsou, *Fils I*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 72x90 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



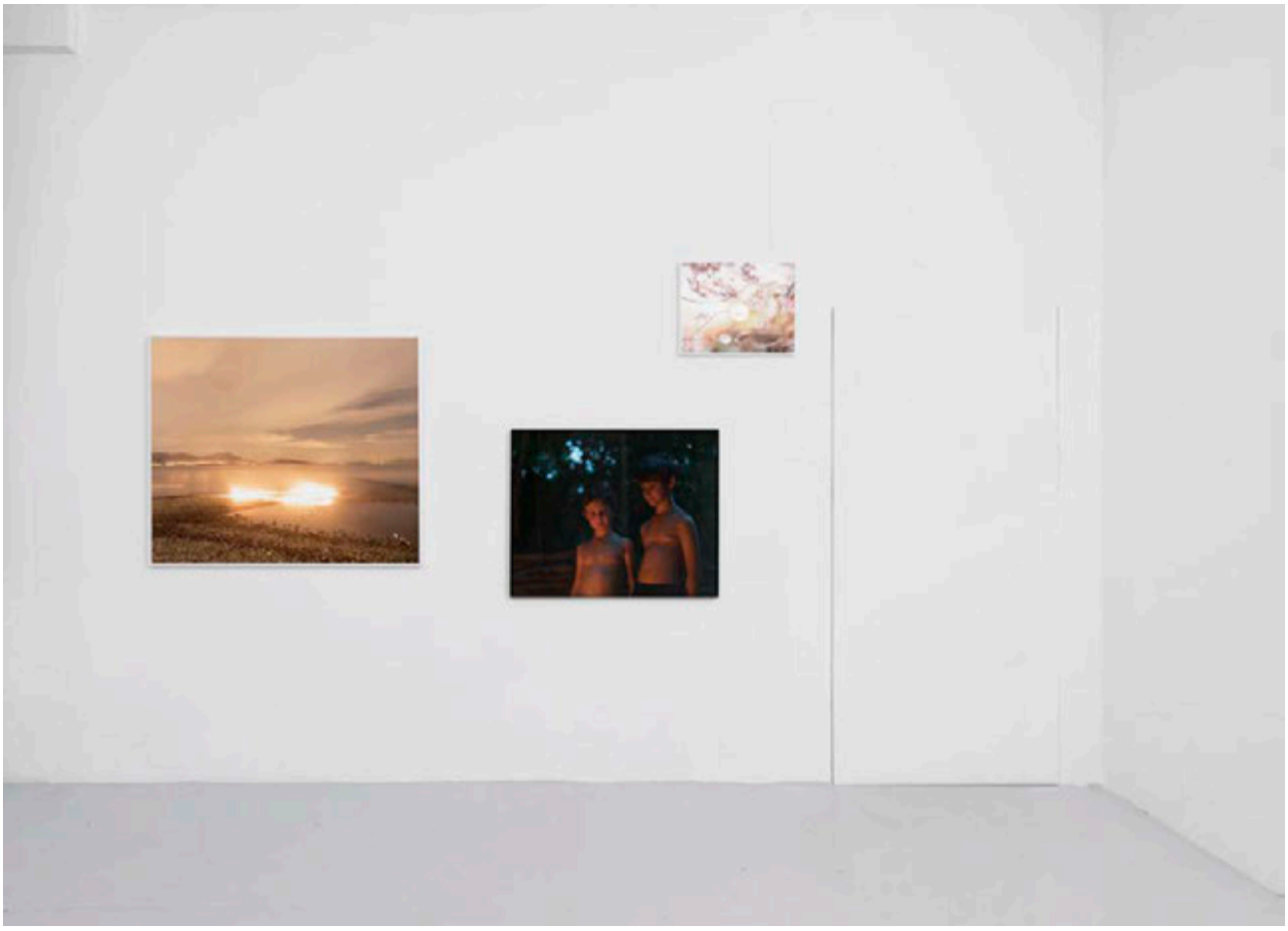
Matthieu Gafsou, *Pétrole I*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 100x120 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Fils II*, 2020, impression pigmentaire encadrée, 30x24 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Corbeau I*, 2021, impression pigmentaire encadrée, 40x50 cm, éd. 5 + 2 AP, de la série *Vivants*, 2018-2022. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Paris



Matthieu Gafsou, *Vivants*, 2018-2022. Vue d'exposition, Galerie C, Paris, novembre 2021 ; photo (détail) : © Aurélien Mole



Matthieu Gafsou, *Vivants*, 2018-2022. Vue d'exposition, Galerie C, Paris, novembre 2021 ; photo (détail) : © Aurélien Mole



Jung Lee, *I Am Lost In You*, 2017, épreuve chromogène, montage Diasec, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

EXPOSITIONS

Jung Lee

Jung Lee est exposée à la Christophe Guye Galerie, Zurich, Suisse (25.11.2021 – 5.3.2022).

Jung Lee (1972, Corée du Sud) a obtenu un bachelor en journalisme et communication de masse à l'Université Kyung Hee, Séoul, en 1996. Par la suite, elle a étudié en Grande-Bretagne et obtenu un Bachelor en photographie au Kent Institute of Art & Design en 2002 puis un Master en photographie au Royal College of Art, Londres, en 2005.

La Christophe Guye Galerie est une galerie d'art contemporain d'envergure internationale spécialisée dans la photographie. Elle représente essentiellement des artistes à mi-carrière et consacrés qui abordent le médium photographique dans le contexte plus large des pratiques artistiques actuelles, notamment les démarches post-conceptuelles. Christophe Guye a créé sa première galerie en 2006 à Los Angeles puis a déménagé à Zurich en 2010. Sa galerie est présente chaque année à Paris Photo dès 2012 et elle participe également à d'autres foires telles que Photo London, Photofairs Shanghai ou Unseen Amsterdam.
christopheguye.com



Jung Lee, *You Are In My Heart*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasec, 136x170 cm, , éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

Depuis plus de dix ans, l'artiste coréenne Jung Lee fait dialoguer langage, émotions et images en associant la lumière artificielle du néon au paysage naturel. Elle choisit des lieux déserts et peu éclairés pour créer des installations lumineuses éphémères, ce qui produit un effet de contraste marqué dans ses photographies. Les mots ou les phrases écrits en néon sont souvent des expressions stéréotypées de sentiments tels que l'amour ou la haine. Malgré l'insuffisance du langage à transmettre ses pensées et ses émotions, Jung Lee trouve dans le paysage un moyen d'exprimer ses désirs latents et son imaginaire.

Lorsque Jung Lee quitte son pays il y a vingt ans pour étudier la photographie en Grande-Bretagne, elle est confrontée à d'autres usages culturels, ce qui éveille en elle un intérêt marqué pour le langage, en particulier l'Anglais. Elle perçoit ainsi plus clairement combien il est difficile d'exprimer avec des mots des ressentis plus intimes. Elle collectionne et s'approprie diverses expressions, souvent communes, des émotions qu'elle trouve au cinéma, à la télévision, sur internet, mais aussi dans la littérature et la poésie. Le néon lui apparaît alors comme un médium artistique approprié lorsqu'elle perçoit la solitude et le vide sous-jacents aux signes de néon brillant dans la nuit des espaces urbains.



Jung Lee, *Promise Me*, 2018, épreuve chromogène, montage Diasec, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

Dans son exposition à la Christophe Guye Galerie, l'artiste présente des œuvres récentes (des héliogravures monochromes) ainsi que des photographies de sa série *Aporia* (l'aporie est une contradiction insoluble, une situation sans issue). Cette série débutée en 2010 s'inspire entre autres de l'essai de Roland Barthes, " Fragments d'un discours amoureux " (1977) pour évoquer le dilemme vécu par une personne qui tombe amoureuse mais aussi la solitude et la tristesse omniprésentes dans notre société contemporaine.

Par-delà la banalité des mots, la rencontre poétique de l'écriture lumineuse et de la nature invitent à la rêverie et, comme l'énonce l'artiste, suscite chez la spectatrice ou le spectateur " l'envie de dialoguer avec sa voix intérieure ".

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 10.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Jung Lee, *I Love You With All My Heart #2*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasec, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich

« If my English had been perfect and good enough to fully express myself, I would never have been interested in language as a subject. My art stems from these combined experiences: as a foreign art student, a stranger in London, and also an observer of English language. […]
I see myself as a person on the borderline. I believe that feeling out of place is helpful for my art. »
Jung Lee *

« Je m'intéresse justement à explorer les concepts de manque et d'inassouvissement. Je prends du plaisir à déceler l'imperfection ou l'inachevé d'un objet auquel j'accole mon récit. De cette manière, j'ai l'impression de trouver de la beauté cachée dans ces objets. Mais malgré la narrativité qui s'en dégage, mon travail sert moins à délivrer un message qu'à susciter chez le spectateur, l'envie de dialoguer avec sa voix intérieure. »

« Ce n'est pas ce que je vois mais ce que j'imagine. Je passe mon temps à observer les gens et j'espère parvenir à refléter le sens profond de la vie à travers mon travail. Malgré le fait que mes œuvres ressemblent à des paysages, mon travail est profondément humain. »
Jung Lee **

* Jung Lee citée par Veerle Devos, " Jung Lee: dwelling with neon light ", *DAMN*, n°79, mars 2018 : damnmagazine.net

** Jung Lee citée par Sarah Roselle Khan, " L'artiste Jung Lee fait des œuvres d'art avec vos secrets les mieux gardés ", thefifthsense.i-d.co, 27.6.2017 :thefifthsense.i-d.co/



Jung Lee, *Yours (Blue)*, 2021, photogravure polymère (héliogravure d'après une plaque photopolymère), 42x29.5 cm, éd. 15 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Jung Lee, You #2, 2019, épreuve chromogène, montage Diasec, 185x148 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Jung Lee, *You, You, You.....*, 2010, épreuve chromogène, montage Diasec, 125x100 cm, éd. 5 + 2 AP. Vue de l'exposition de Jung Lee à la Christophe Guye Galerie, novembre 2021. Courtoisie de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Jung Lee, *The End #2*, 2020, épreuve chromogène, montage Diasec, 160x200 cm, éd. 5 + 2 AP. Courtoisie de l'artiste et de la Christophe Guye Galerie, Zurich



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2021, impression pigmentaire sur papier Awagami, 404x274 cm. Courtoisie de l'artiste

Nicole Hametner. Archetypes and the construction of an image (2020-2021)

Le projet de Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021, est présenté à Berne dans le cadre de l'exposition collective : *Shared Spaces in Chang*e au Kornhausforum Bern (19.11.2021 – 30.1.2022).

Nicole Hametner (1981, AT/CH) a étudié la photographie à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV, 2004-2008) où elle a obtenu le CFC puis le diplôme de la formation supérieure. Elle est également diplômée du Piet Zwart Institute de Rotterdam où elle a obtenu un Master en design (2014). Elle travaille comme photographe indépendante et enseigne la photographie à la HKB – Hochschule der Künste Bern. Ses projets personnels ont été régulièrement exposés et publiés en Europe depuis 2007.

Créé en 1998, le Kornhausforum est un centre d'art associatif logé dans un ancien entrepôt de blé, au cœur de la vieille ville de Berne. Depuis 2008, sa ligne artistique est centrée sur l'espace urbain à la croisée des histoires privées et publiques, du présent et de l'avenir. Ses activités sont principalement liées aux domaines du design, de l'architecture et de la photographie. kornhausforum.ch



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

Lors de promenades en forêt, Nicole Hametner découvre des constructions en bois : cabanes, petits prototypes réalisés par des enfants, terrains de jeux abandonnés et autres traces laissées par les humains. Elle est fascinée par ces formes primitives et fragiles, oscillant entre l'organique et la structure rigide, entre ordre et chaos. Ces motifs répétitifs renvoient l'artiste à son propre processus créatif et à sa réflexion sur l'émergence de toute image photographique. Ses pensées sont alors nourries par les bouts de bois trouvés par hasard et par les jeux de son imagination qui se rapprochent de l'univers visuel d'une enfant.

Le projet est né au printemps 2020 alors que Nicole Hametner, mère d'une fillette de 2 ans et photographe indépendante dans une situation professionnelle peu claire en raison du confinement, éprouve le besoin de trouver un espace de quiétude. Les constructions qu'elle découvre dans les bois lui suggèrent une libre association d'idées, naviguant entre représentation et abstraction pure. Sa série photographique part de l'image d'une ombre d'animal projetée sur un morceau de papier blanc. Les divers objets trouvés deviennent petit à petit des photographies mises en scène. Progressivement se développe l'idée de la maison comme archétype ou symbole primordial, mais aussi comme point d'origine de l'image photographique.



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

Pour transmettre le fort impact des cabanes trouvées en forêt, la photographe expose de grandes impressions sur Awagami, un papier japonais (*washi*) à la texture riche, afin d'inviter les spectatrices et spectateurs à s'immerger dans les images, à les contempler et à réfléchir. L'artiste elle-même conçoit le processus photographique comme un dialogue constant entre ce que l'on voit, découvre et analyse, ce que l'on reconstruit sur la base d'une observation originale et ce que l'on tente d'exprimer en partant d'une idée abstraite et préexistante de l'image à réaliser.

Les cabanes ne sont que d'éphémères constructions dans le paysage sans cesse changeant. De même, les images sont pour Nicole Hametner comme des fragments qui émergent avant de disparaître lors du processus de création photographique.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 9.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Nicole Hametner, de la série *Archetypes and the construction of an image*, 2020, impression pigmentaire sur papier Awagami, 252x171 cm. Courtoisie de l'artiste

« Les scènes résonnaient toutes d'une certaine intemporalité et d'une certaine tranquillité, elles montraient des traces, faisaient référence à une absence et pourtant, elles racontaient des histoires sur des moments ludiques passés lors d'un après-midi ensoleillé. Les archétypes peuvent être considérés comme ma propre méthode de travail. C'est un dialogue constant entre ce que l'on trouve au cours du processus de photographie et une idée abstraite déjà préexistante d'une image. J'ai réalisé que, dans ce travail, mon principal intérêt ne réside pas dans la scène concrète devant l'appareil photo, mais plutôt dans le caractère métaphorique de son apparence : la construction et la décomposition, les signes d'un courant d'air et la forte présence d'une absence. »

Nicole Hametner *

* La citation de l'artiste est tirée du texte de l'exposition *Prix Photoforum 2020* mentionnée ci-dessous.

Voir aussi l'interview de Nicole Hametner à l'occasion de l'exposition collective *Prix Photoforum 2020* au Photoforum Pasquart, Bienne, 3.3. – 4.4.2021 (en anglais) : medium.com/flare-photoforum



Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021. Vue de l'exposition collective *Shared Spaces in Change,* Kornhausforum Bern, novembre 2021 ; photo : © Nicole Hametner



Nicole Hametner, *Archetypes and the construction of an image*, 2020-2021. Vue de l'exposition collective *Shared Spaces in Change,* Kornhausforum Bern, novembre 2021 ; photo : © Nicole Hametner



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Tara Ulmann. Chère Liberté, éloge au Pardon (2020)

Tara Ulmann (1996, Genève) a obtenu un Bachelor en Photographie à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne (2016-2020). Son projet de diplôme présenté sous forme de livre, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, a reçu le Prix Pierre Keller 2020 et le Prix Photoforum 2021.

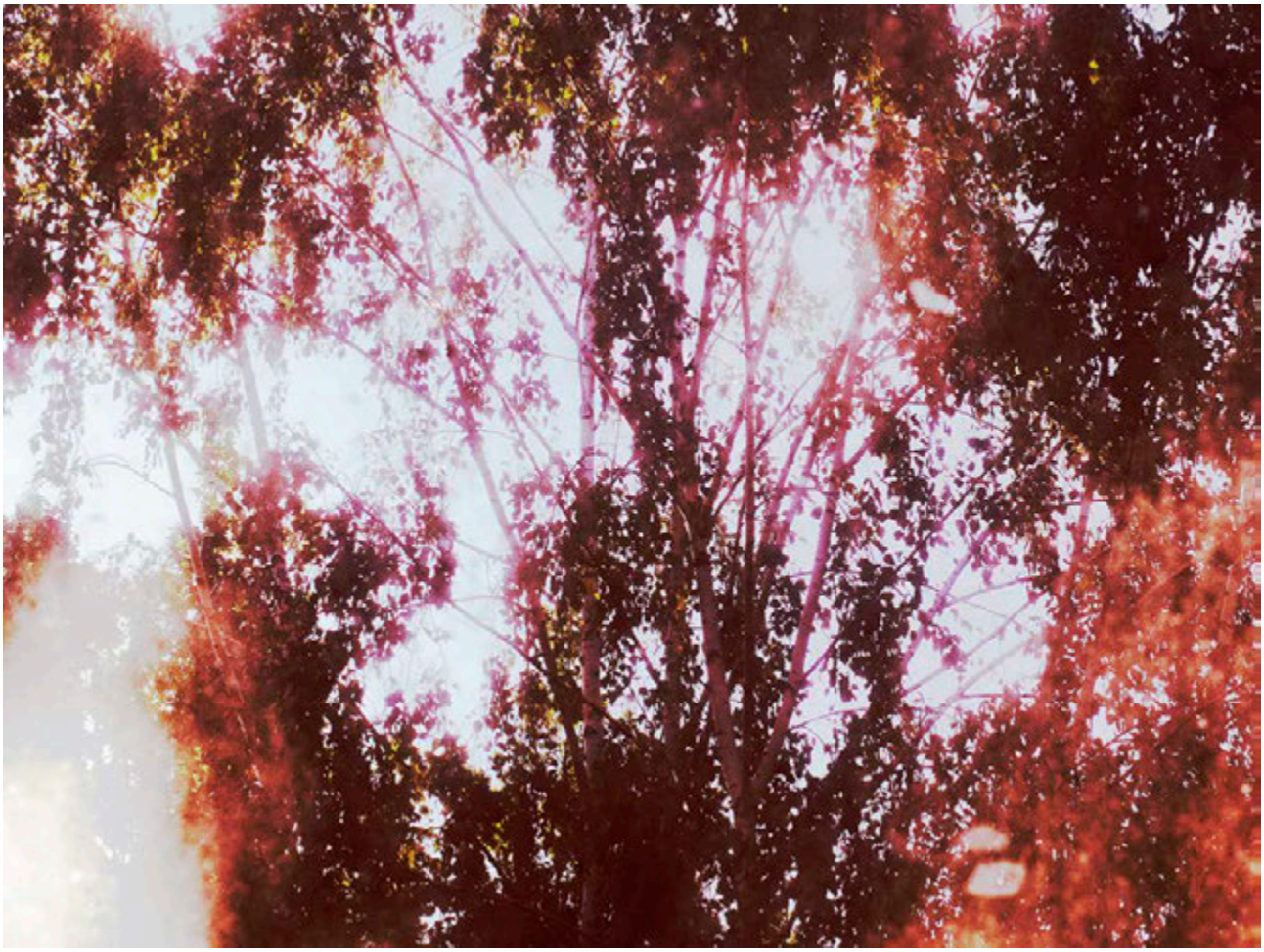
Son projet *Chère Liberté, éloge au Pardon* (2020) est présenté dans le cadre de *Prix Photoforum 2021* au Photoforum Pasquart à Bienne (5.12.2021–16.1.2022).

Le jury du Prix Photoforum 2021 a également décerné une mention spéciale à Marianne Maric pour son projet *Last dance in Valparaiso* et à Claudia Breitschmid pour sa vidéo *Entsammlung*.

Les artistes et photographes sélectionné·e·s pour l'exposition *Prix Photoforum 2021* sont : Jeremy Ayer, Laura Giana Binggeli, Claudia Breitschmid, Arunà Canevascini, Chalotte Favre, Corinne Futterlieb, Assaf Hinden, Ruben Hollinger, Ianne Kenfack, Pablo Lerma, Marianne Maric, Ronald Pizzoferrato, Tim Rod, Léonard Rossi, Tara Ulmann et Stephane Winter.

Le Photoforum Pasquart est un centre d'art associatif consacré à la photographie contemporaine. C'est l'une des principales institutions suisses favorables à la photographie émergente. Sa nouvelle directrice est Jana Johanna Haeckel, curatrice, auteure et enseignante spécialisée dans la photographie et les nouveaux médias.

Créé en 1993, le Prix Photoforum est un concours annuel doté d'un montant de CHF 5'000.-. Une quinzaine d'artistes et de photographes sont sélectionné·e·s pour l'exposition collective du Prix Photoforum (décembre-janvier) et sont par ailleurs invité·e·s à une journée de rencontres et d'échanges avec des intervenants du monde de l'art et de la photographie.
photoforumpasquart.ch



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Tara Ulmann déconstruit son propre corps pour interroger nos représentations de la féminité. Par la performance et la mise en scène – d'elle-même comme de divers objets, – elle développe une réflexion sur les sens multiples de l'identité : intime, genrée, transculturelle ou transgénérationnelle. Mêlant images, poèmes et textes de l'artiste, son récit autobiographique fragmentaire édité sous forme de livre s'inspire de l'album de famille et de la forme du journal intime. Son projet va toutefois au-delà de la quête personnelle en permettant à chacun·e d'interroger ses images de la femme.

Tara Ulmann est lauréate du Prix Photoforum 2021 pour son projet *Chère Liberté, éloge au Pardon* (2020), présenté dans le cadre d'une exposition collective au Photoforum Pasquart à Bienne (Suisse). Ce projet, réalisé lors du confinement qui débuta en mars 2020, est parti d'une importante recherche dans les archives familiales de l'artiste. Se retrouvant seule dans sa chambre d'adolescente alors qu'elle a bientôt vingt-cinq ans, la photographe a exploré les pistes de son histoire personnelle partagée entre deux cultures. Sa propre naissance lui semble revêtir une dimension politique forte : en effet, sa mère est iranienne et musulmane alors que son père, suisse, est juif. Les différences religieuses et culturelles auraient pu rendre sa conception totalement improbable. C'est pourquoi, après avoir lu plusieurs textes de Paul B. Preciado lors de la création de son projet, elle perçoit le corps de la femme comme étant autant personnel que politique.

La figure maternelle joue un rôle particulièrement important dans les processus d'identification transgénérationnels d'une jeune femme. Tara Ulmann parle à la fois d'une mère lui ayant transmis des valeurs traditionnelles et de " la culture du combat, du viol et de ce que c'est que d'être une femme forte et indépendante " * qui lui a été imposée par la société occidentale. Encore tiraillée entre ces notions et la liberté de pouvoir être " qui elle a envie ", l'artiste a conscience des imbrications entre problématiques de genres et identités culturelles multiples. Elle développe sa réflexion à la fois sur son intimité, le passé de sa famille et l'avenir, face à la nécessité de pardonner malgré ses blessures pour aller de l'avant, voire même imaginer sa propre maternité.



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

Bien que le point de départ de ce projet ait une forte dimension autobiographique, Tara Ulmann utilise l'auto-représentation plutôt que l'autoportrait. Pour que la performance identitaire puisse être plus libre et proche du jeu, elle emploie principalement un smartphone. Elle se met en scène, exagère les postures, se réfère aux stéréotypes tel que celui des odalisques, performe le genre par le maquillage ou le vêtement, fragmente son corps et s'en distancie afin de le montrer comme un simple objet pour mieux déconstruire les représentations occidentales de la beauté féminine. Par là, elle accomplit à la fois une quête identitaire intime, une recherche de liberté, et une réflexion plus large sur l'ambiguïté de notre regard sur les femmes.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 6.12.2021 : www.9lives-magazine.com

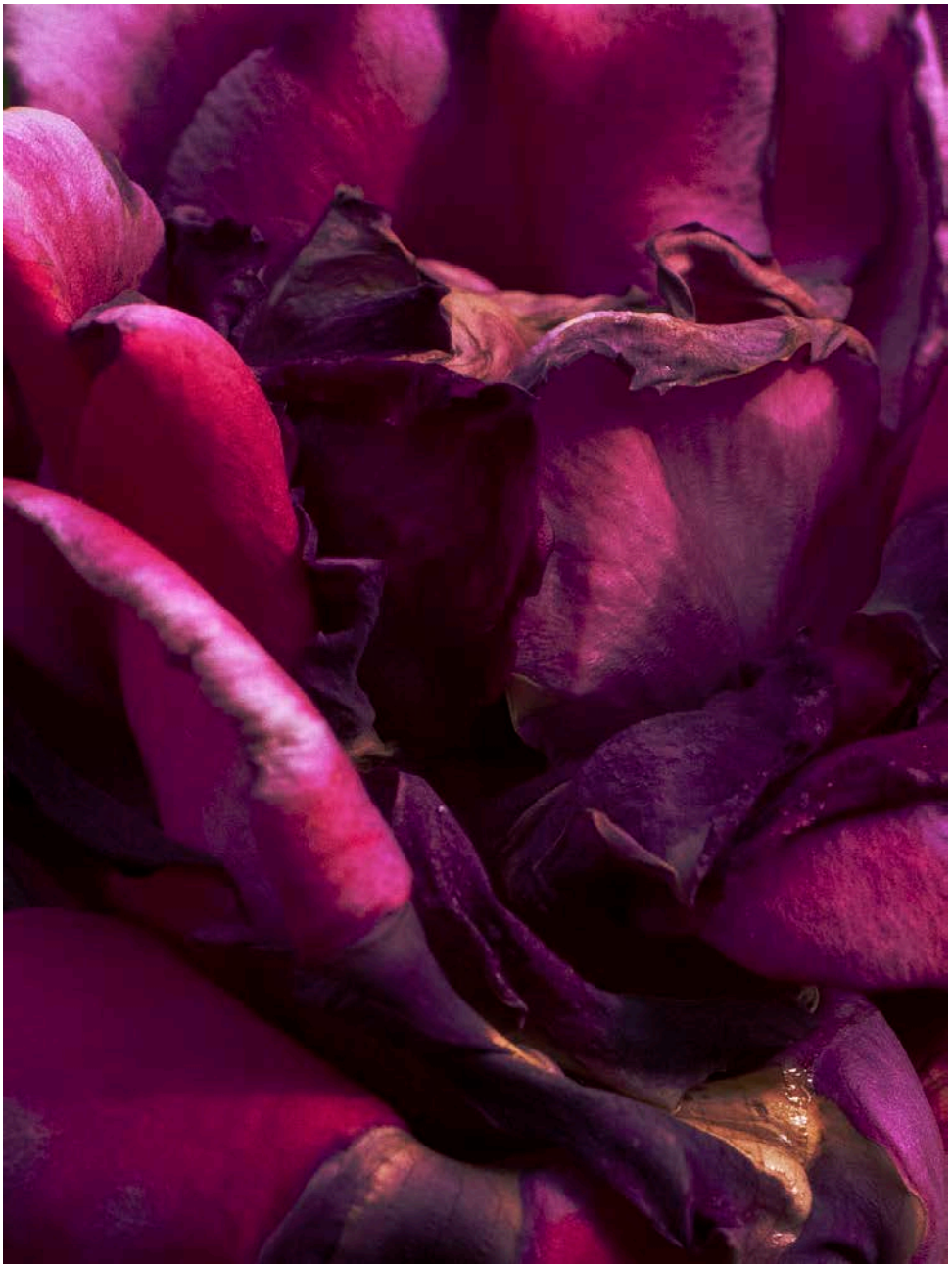
*Ambre Oggier, " Le cœur ouvert tout en couleurs : entretien avec Tara Ulmann ", gooutmag.ch, novembre 2020 : gooutmag.ch
Autre interview de Tara Ulmann en ligne : supergluecollective.com



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne



Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020. Courtoisie de l'artiste et du Photoforum Pasquart, Bienne

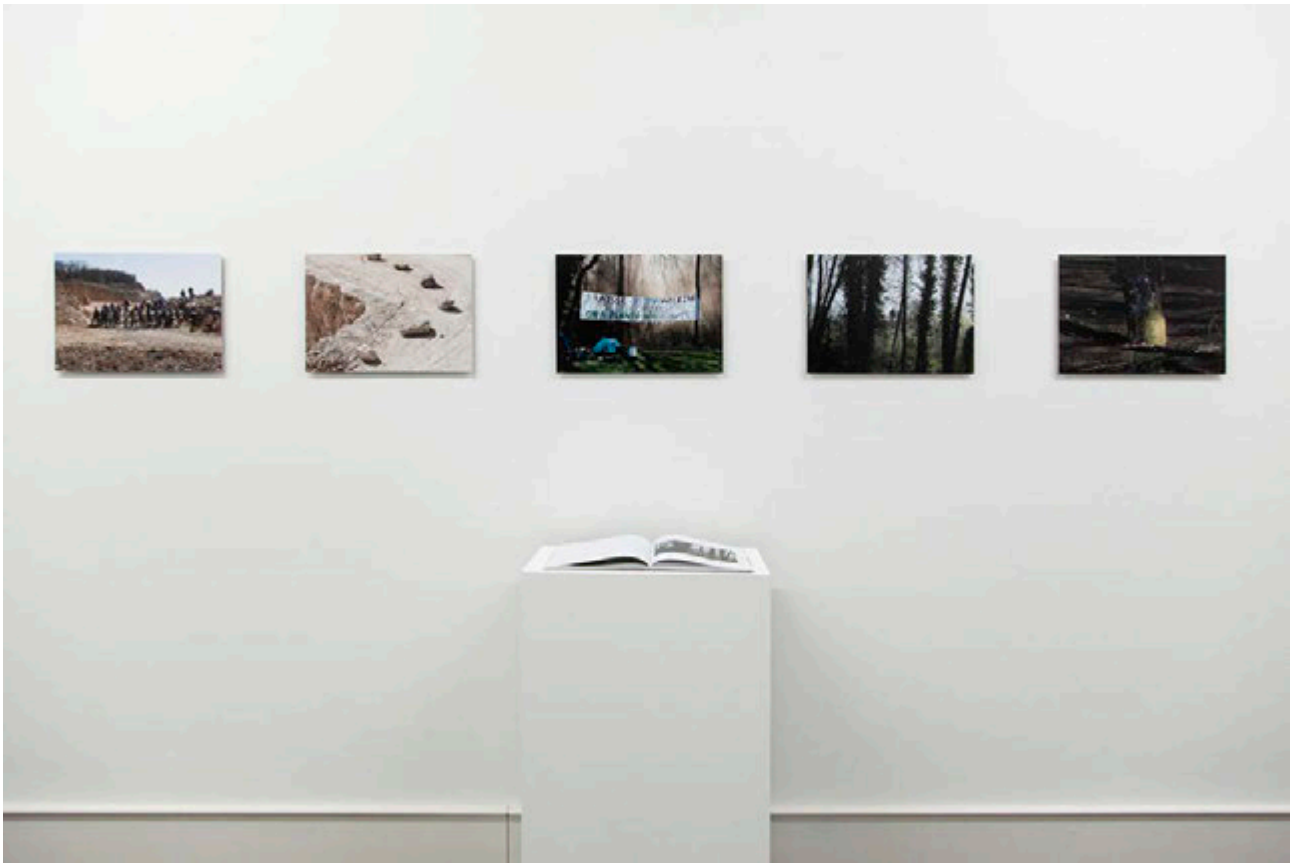




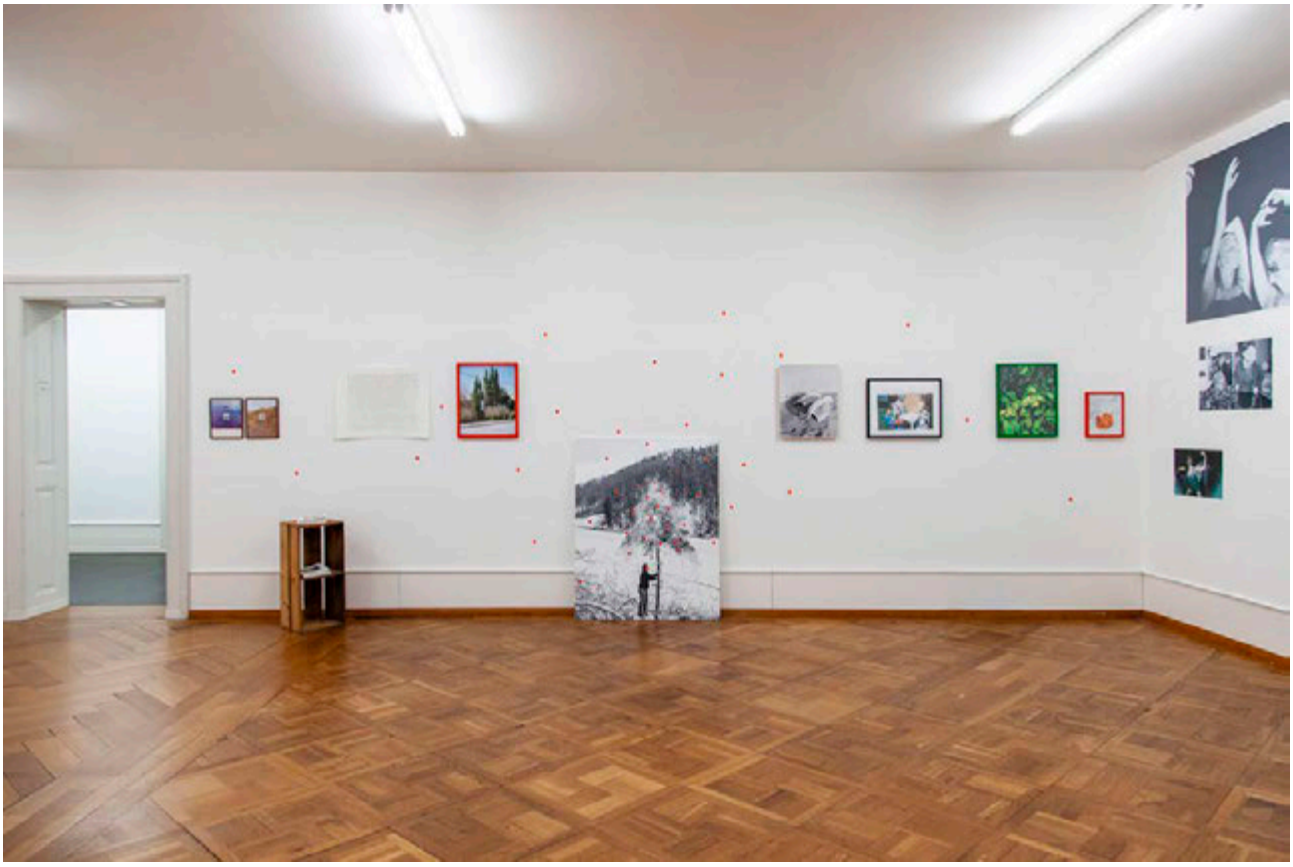
Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020, livre auto-édité. Courtoisie de l'artiste et de l'ECAL



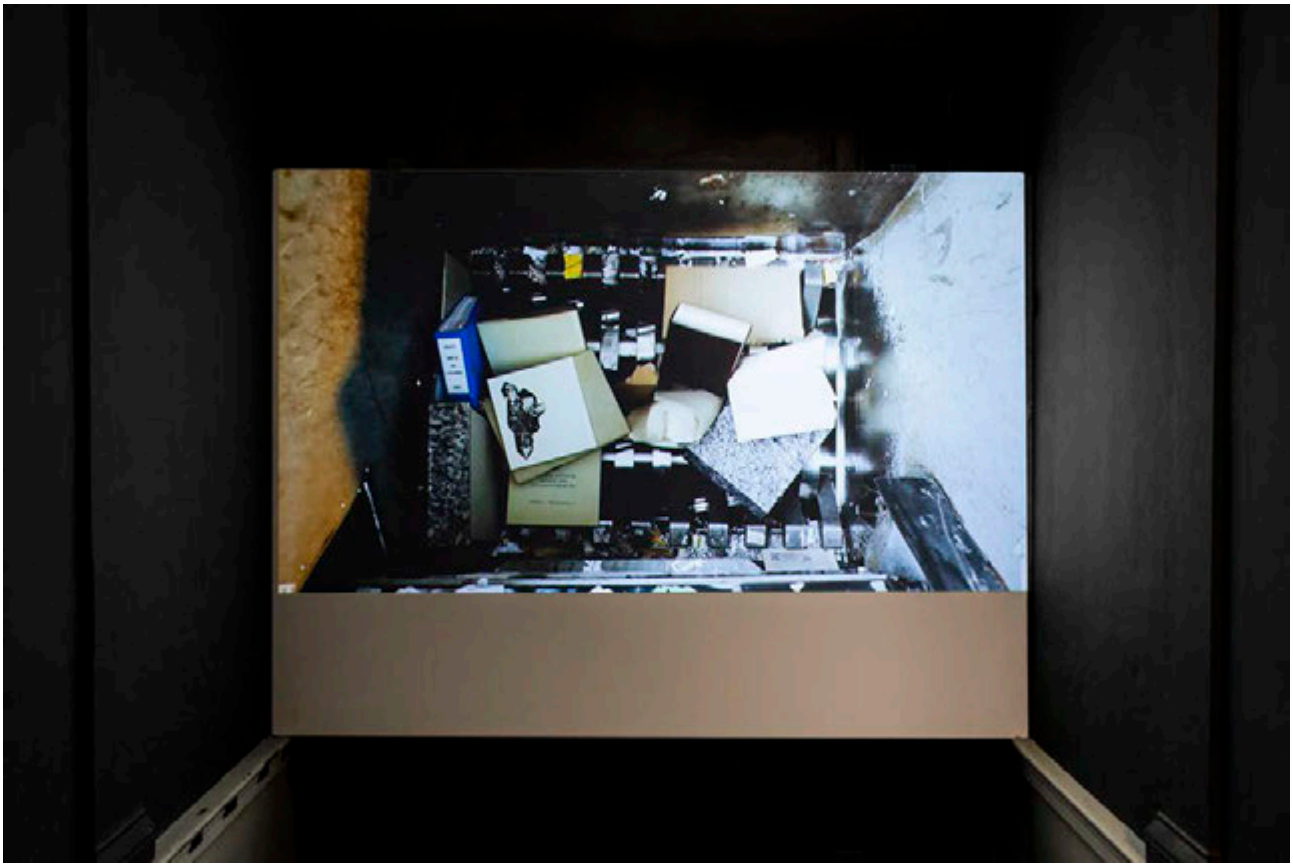
Tara Ulmann, *Chère Liberté, éloge au Pardon*, 2020 [Lauréate du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Léonard Rossi, *Demain l'aube*, 2020-2021, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



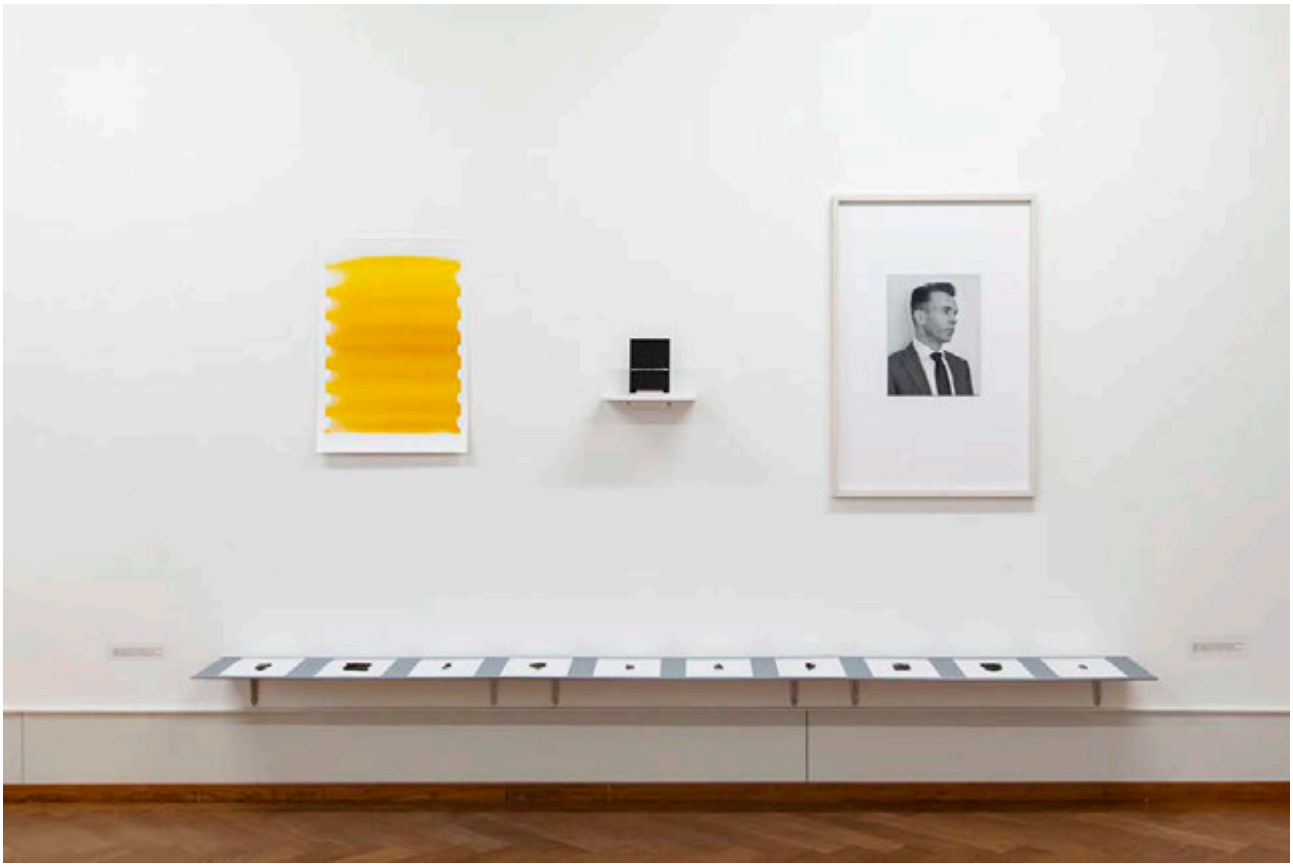
Tim Rod, *Don't forget the Knifish*, 2021, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Claudia Breitschmid, *Entsammlung*, vidéo [Mention spéciale du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Marianne Marić, *Last dance in Valparaíso*, 2019-2020 [Mention spéciale du Prix Photoforum 2021], vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Corinne Futterlieb, *Variations of transformation*, vue de l'exposition *Prix Photoforum 2021*, Photoforum Pasquart, Bienne, 5.12.2021–16.1.2022 ; photo : Aline Bovard Rudaz. Courtoisie du Photoforum Pasquart



Edgar Martins, *POCA hanging over my head*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Edgar Martins.
What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase

L'année passée, le CPG – Centre de la photographie Genève a exposé le projet d'Edgar Martins intitulé *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase* (15.09. – 12.12.2021 ; curatrice : Anna Iatsenko). Ce projet a été réalisé dans les prisons des West Midlands, dont celle de Birmingham, avec le soutien de GRAIN Projects. Une publication éponyme en deux volumes est parue aux éditions The Moth House, Bedford, 2020, avec un essai de Mark Durden.

Edgar Martins (1977, PT) vit à Bedford, Grande-Bretagne. Il est né à Évora mais a vécu sa jeunesse à Macao (Chine), dernier territoire d'outre-mer sous souveraineté portugaise jusqu'en 1999. Il se forme à la philosophie au Lycée de Macao (1996) avant de se rendre à Londres pour étudier la photographie. En 1997, il obtient un Bachelor à l'University of the Arts London, et en 2000, un Master en photographie et beaux-arts au Royal College of Art, Londres. Sa carrière internationale est lancée en 2006 avec son projet documentaire *The Diminishing Present*.

Fondé en 1984, le Centre de la photographie Genève a été dirigé pendant vingt ans par Joerg Bader, qui a su lui donner un rayonnement international à travers une programmation exigeante et engagée. Dès le mois de décembre 2021, la nouvelle directrice de ce centre d'art associatif est Danaé Panchaud, curatrice, muséologue, enseignante spécialisée en photographie et, de 2018 à 2021, directrice du Photoforum Pasquart à Bienne (Suisse).
centrephotogeneve.ch



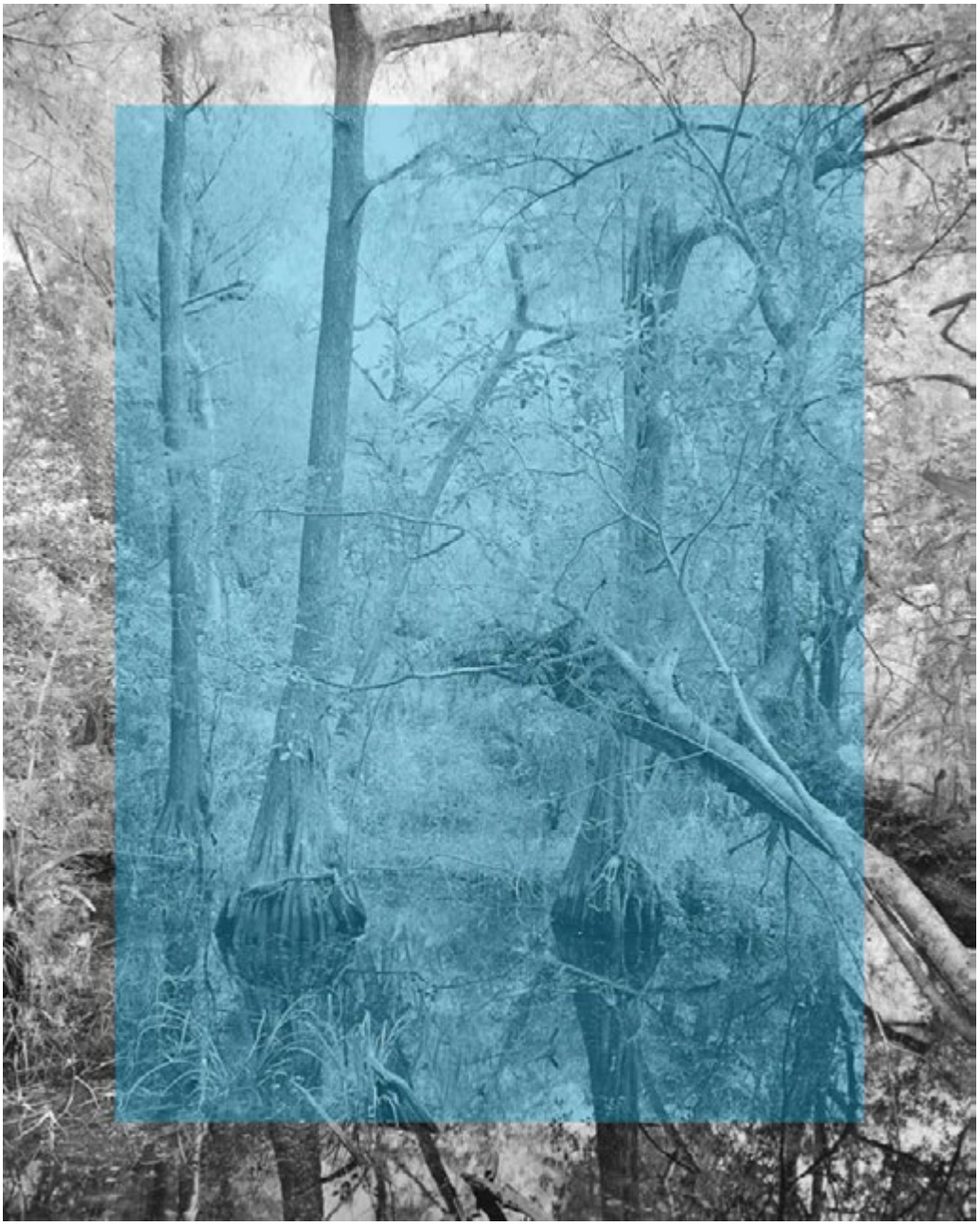
Edgar Martins, *There's a shite stunk in the air – Dad's oot on bail,* de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Le projet d'Edgar Martins a pour ambition de traiter du concept philosophique de l'absence en partant du contexte social de l'incarcération. L'artiste a décidé de ne pas prendre d'images à l'intérieur des murs de la prison, notamment pour des raisons éthiques afin de respecter la sphère privée des détenu·e·s et de leurs proches. Le photographe souhaite éviter tout voyeurisme et rapports de force ; il craint de déformer, voire d'exploiter, l'image des prisonniers.

Se posent alors des questions en lien avec nos représentations, visuelles aussi bien que mentales : comment représenter ce qui ne peut être directement montré ? comment dépasser la dimension documentaire de la photographie ? quelle pourrait être notre relation aux dimensions fictionnelles et imaginatives de notre rapport au médium ? quelles sont les limites éthiques et esthétiques de la représentation lorsqu'on traite d'un sujet sensible ? Pour Edgar Martins, la photographie est un moyen dialectique de faire cohabiter révélation et obstruction, montré et caché, visible et invisible.

L'artiste aborde les détenus dans leurs relations sociales et intimes. Il se base sur leurs témoignages et ceux de leurs familles, récoltés pendant plus de trois ans dans les prisons des West Midlands (Grande-Bretagne), pour tenter de dépasser les stéréotypes courants sur le contexte carcéral : drogue, violence, criminalité et questions raciales. Son but est de repenser et de raconter sous une autre forme le thème de l'enfermement involontaire ainsi que ses répercussions sociales.

Un élément fort de la scénographie de l'exposition est la présence de plusieurs fac-similés du journal d'un détenu écrit spécialement pour le projet de l'artiste, qui lui a rendu visite pendant deux ans. Une amitié s'est créée entre Edgar Martins et ce détenu. Ensemble, ils ont édité le journal et l'artiste est intervenu visuellement, notamment en ajoutant des images.



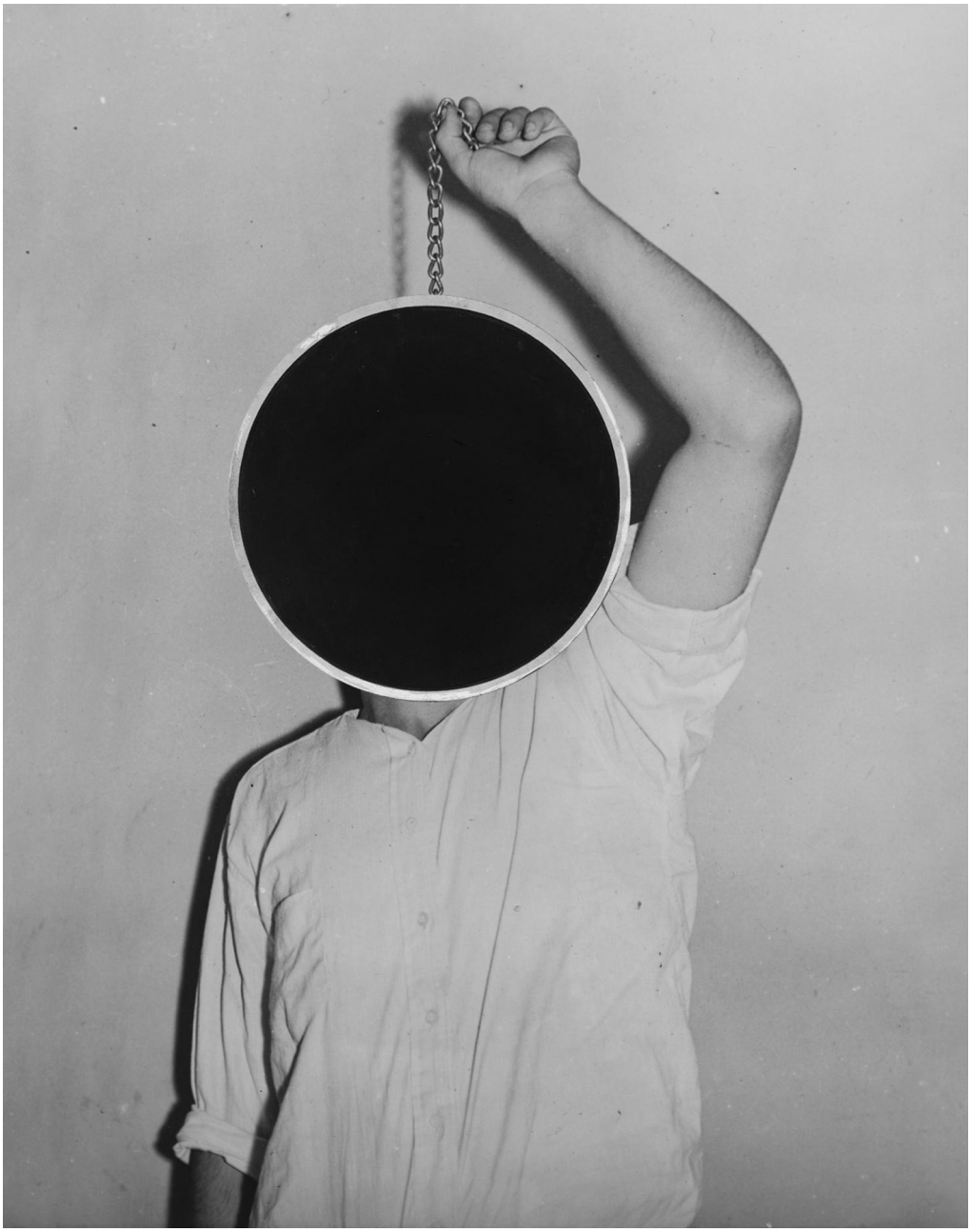
Edgar Martins, *Sky Blue,*de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

Au Centre de la photographie Genève, les photographies sont présentées dans des formats très variés, encadrées ou collées à même le mur, parfois en diptyque, en séquence ou dans de petites visionneuses démodées. Les objets et paysages se mêlent à des portraits et à des mises en scène de personnages interprétés par des acteurs. Souvent, les explications de l'artiste s'avèrent être un complément précieux pour comprendre les histoires vécues auxquelles renvoient les œuvres.

Alors que le journal du détenu ancre le thème de l'absence dans le réel, les images invitent les spectatrices et spectateurs à créer leurs propres récits. Chaque photographie est une suggestion, une évocation, une métaphore de l'expérience carcérale et de ses implications émotionnelles.

Nassim Daghighian

Cet article a fait l'objet d'une première publication dans 9lives-magazine le 8.12.2021 : www.9lives-magazine.com



Edgar Martins, *Untitled*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

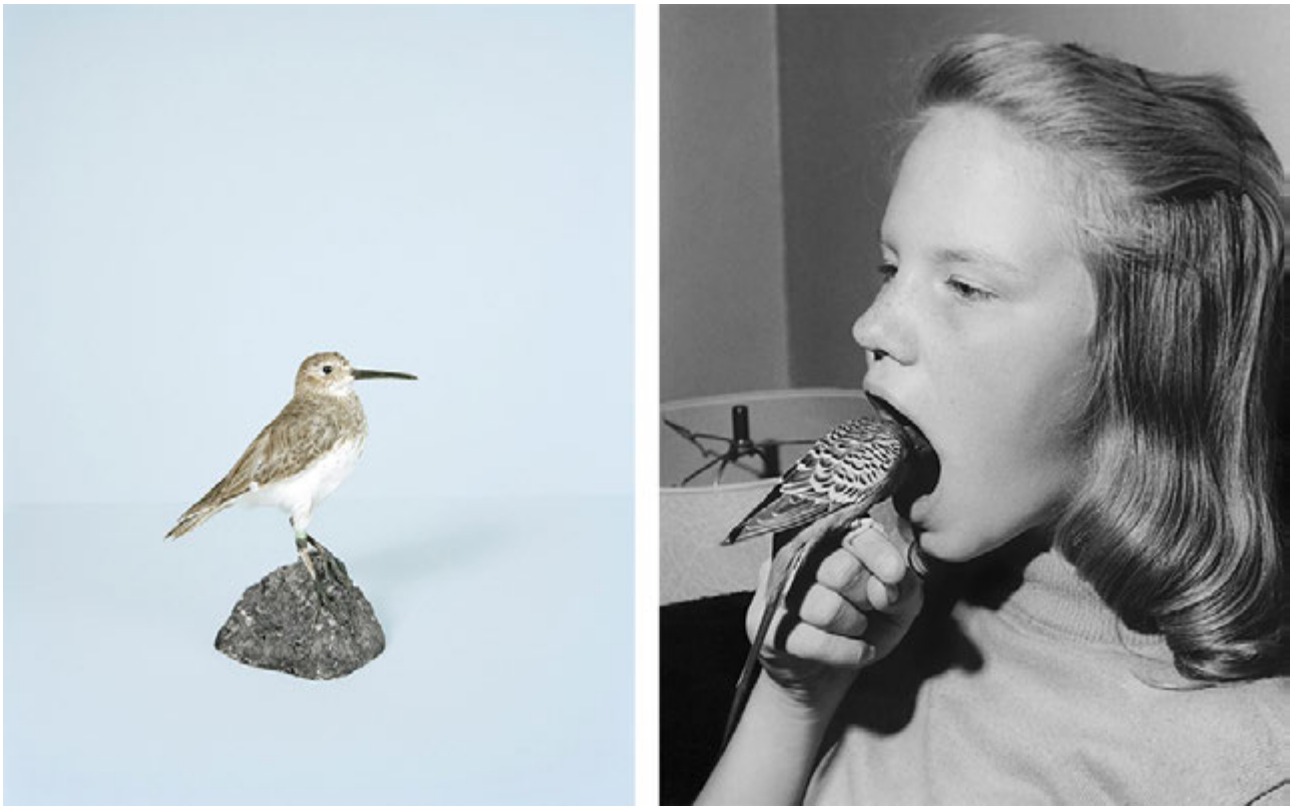
« Je rendais régulièrement visite aux détenus et à leurs familles en prison. Mais j'ai choisi très tôt de ne pas photographier à l'intérieur des murs de la prison. Comment alors représenter un sujet absent ou caché de la vue ? En d'autres termes, comment parler de prison sans photographier à l'intérieur d'une prison ? […]
Mon projet explore les récits cachés plutôt que les vérités flagrantes. Il était important pour moi de tendre la main aux familles des détenus. Leurs histoires sont rarement racontées. […]
J'ai toujours fait attention à ne pas exposer involontairement des personnes. L'une de mes priorités était aussi de les protéger. Il m'est apparu qu'ils étaient très vulnérables, en particulier les familles. […]
La photographie est dans l'erreur lorsqu'elle tente de parler à la place des autres. Notre objectif en tant que créateurs d'images devrait être de faciliter les conditions qui permettent aux autres de parler d'eux-mêmes. »

Edgar Martins *



Edgar Martins, *Asylum Bridge*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

" Le bien nommé Asylum Bridge est situé sur le canal qui entoure la prison de Birmingham. Quand on le compare à la zone délabrée de Winson Green, où se trouve la prison, le canal est serein et pittoresque. Il est aussi une des voies empruntées par les familles et les détenus pour entrer et sortir de la prison et où, d'habitude, ils se disent au revoir ou regardent l'admission de leurs partenaires. " **



Edgar Martins, *No Man is an Island*, de la série *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Courtoisie de l'artiste et du Centre de la photographie Genève

" Au cours des trois années de gestation de ce projet, Edgar Martins a développé des relations étroites avec de nombreuses personnes et organisations à l'extérieur des murs de la prison, à savoir des organes de bienfaisance s'occupant de la santé mentale, des centres de jeunesse et des groupes de jeunes, ainsi que les proches des détenus.
Un jour, une des familles l'invite assister à une séance de psychanalyse offerte à l'un de leurs enfants. Cette clinique faisait partie d'un programme lancé par une organisation caritative locale travaillant dans le domaine de la santé mentale et soutenait les proches de prisonniers aux prises avec l'incarcération de leurs partenaires.
Cette œuvre est basée sur les observations de Edgar Martins lors d'une des séances de psychanalyse auxquelles il a assisté. L'oiseau représente le père de l'enfant (dans ses rêves), la fille qui mange l'oiseau représente la fille qui « s'approprie » la mémoire de son père. La bouche dans la littérature psychanalytique est souvent considérée comme un œil, donc « la bouche en tant qu'œil » fait référence à la fille qui construit une identité pour son père en son absence." **

* Edgar Martins cité par Julien Hory, " L'absence ", *Fisheye*, février 2021 : fisheyemagazine.fr

** Texte tiré du guide de l'exposition d'Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, au CPG – Centre de la photographie Genève, 15.9. – 12.12.2021

Pour en savoir plus : Edgar Martins présente l'exposition *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase* au Herbert Art Gallery & Museum, Jordan Well, Coventry, 15.1. – 18.4.2021 (11 min. 26) : youtu.be





Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Vue de l'exposition au Centre de la photographie Genève, septembre 2021 ; photos : © Edgar Martins





Edgar Martins, *What Photography and Incarceration have in Common with an Empty Vase*, 2019. Vue de l'exposition au Centre de la photographie Genève, septembre 2021 ; photos : © Edgar Martins